The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

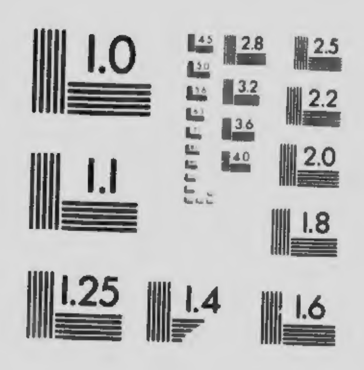
1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Paul-V. CHARLAND
DES FRÈRES PRÊCHEURS
DOCTEUR ÈS LETTRES
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

Madame saincte Anne

ET

SON CULTE AU MOYEN AGE



TOME I

PARIS
LIBRAIRIE 'LPHONSE PICARD ET FILS
82, RUE BONAPARTE
—
1911

BT 685
C555
1911
fol.
v.1
***

C ~~[illegible]~~

Hommage de reconnaissance

au R. P. Page

Vicaire Général des Dominicains

par Paul [illegible] Chalant

[illegible]

[illegible]

NIHIL OBSTAT

Fr. P.-M. BÉLIVEAU, O. P.
S. T. L.

Fr. E.-P. NOEL, O. P.
S. T. M.

Fr. HENRICUS HAGE, O. P.
S. T. L., VICARIUS GENERALIS

IMPRIMATUR

Parisiis, die 14a Januarii 1911.
E. THOMAS,
V. G.

Paul-V. CHARLAND
DES FRÈRES PRÊCHEURS
DOCTEUR ÈS-LETTRES
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

Madame saincte Anne

ET

SON CULTE AU MOYEN AGE





TOME I

PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS
82 RUE BONAPARTE
—
1911

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
* * *

O spem miram, quam dedisti
    Justis et peccatoribus,
Dum Mariam protulisti
    Deo, cælo, hominibus :
Imple, mater, quod cœpisti,
    Nos tuis juvans precibus.
Anna, vere claruisti
    Sanctorum in splendoribus :
Omnes opem ferant Christi;
    Parce nobis supplicibus.

Off. ms. Barcinonen., sæc. XVI°.

MATRI PIISSIMÆ

QUÆ TORMENTUM MORTIS NESCIENS

OBDORMIVIT IN DOMINO

DIE XXII^a NOVEMBRIS. A. D. MCMVIII

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

La fête liturgique de sainte Anne [1].

La maxime de Léon XIII, renouvelée de Cicéron, indique très nettement à l'historien son premier devoir : *Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat* : Oser dire la vérité toujours, fût-elle une arme contre vous.

Une arme contre nous pourrait être le document que nous allons d'abord citer. C'est la bulle de Grégoire XIII instituant canoniquement la fête de sainte Anne, et puisque la date où elle nous reporte est si rapprochée de nous, comment pouvons-nous entreprendre un livre sur le culte de sainte Anne au moyen âge ?

---

1. Abréviations : *Analecta Juris Pontificii*, Rome-Paris, 1855 sq. — Batiffol (Mgr Pierre), *Histoire du Bréviaire romain*, in-12, 1895. — Baümer, *Histoire du Bréviaire* (traduction), 2 in-8, 1905. — Benoît XIV, *Opera omnia*, 17 in-4, Prato, 1839 : Tomes I-VII : *De Servorum Dei beatificatione et Beatorum canonisatione* ; t. VI, ch. IX : *De festis de præcepto* ; t. VIII : *De festis Domini nostri Jesu Christi et Beatæ Mariæ Virginis*. — Bollandistes (RR. PP.), *Acta Sanctorum* — *Bullarium Romanum*, édition Cocquelines, 17 in-fol., Rome, 1739 sq. — *Catholic Encyclopedia (The)* Appleton, New-York, 1907 sq. — Colvenerio (auctore Georgio), *Kalendarium SS. Mariæ*, 2 in-18, Duaci, 1638. — *Dictionnaire d'Archéologie et de Liturgie* (Dom Cabrol), Paris, Letouzey. — *Dictionnaire de Théologie catholique* (Vacant-Mangenot). — Gavantus, *Thesaurus sacrorum rituum seu Commentaria in Rubricas Breviarii romani*, 2 in-4, Anvers, 1646. — Grancolas (Jean), *Commentaire historique sur le bréviaire romain* 2 in-18, Paris, 1727. — Guéranger (Dom), *L'année liturgique* ; *Institutions liturgiques*, 4 in-8, Paris, 1878. — Guyet (Auctore Carolo Guyeto), *Heortologia, sive De Festis propriis locorum et ecclesiarum*, in-fol., Urbini, 1728. — Kellner (K. A. Heinrich), *Heortologie, oder das Kirchenjahr und die Heiligenfeste in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1901, in-8, VIII-240 p. — Rocchi (R. P. Antonio), *Le Glorie di S. Gioacchino*, in-8, Grotta-Ferrata, 1878. — Schober (G.), *Explanatio critica editionis Breviarii romani quæ a S. Rituum Congregatione uti typica declarata est*, Ratisbonne, 1894, VIII-364 p. — Swainson, *The Greek Liturgies*, gr. in-8, Cambridge, 1884. — Les autres ouvrages seront indiqués *in extenso* à mesure

En effet, si on se contente de jeter un coup d'œil sur ce document sans le lire, et c'est ainsi qu'on traite bien souvent les imprimés ; si on prend simplement note du fait et de la date, comme on mettrait par exemple dans ses fiches : Monsieur un tel, né tel jour de telle année ; si surtout on prend le mot *institution* dont nous nous servions tout à l'heure, comme synonyme de « fondation », « établissement », « création nouvelle », alors notre cause peut être compromise. Si au contraire on se donne la peine de lire ce même document, non pas même entre les lignes, ce qui n'est pas du tout nécessaire, mais dans toutes ses lignes et quelques-unes en particulier que nous soulignerons d'ailleurs pour attirer davantage l'attention ; si on veut bien attendre que ce mot d'*institution*, le seul que nous pouvions employer malgré son ambiguïté, s'explique peu à peu et à notre satisfaction générale, alors la cause n'est plus perdue, elle est plutôt gagnée d'avance.

Mais *lisons* d'abord le document :

GRÉGOIRE, ÉVÊQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU, POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

I. Notre mère la sainte Église, dont la mission est de nous donner sans cesse de salutaires enseignements, exhorte les enfants de la foi chrétienne à célébrer par des fêtes annuelles les saints du ciel, ces bons serviteurs de Dieu qui, non seulement ont laissé derrière eux sur terre des exemples de salut, mais qui s'emploient, étant maintenant là-haut, à recueillir les vœux des fidèles et à les rendre plus méritoires par leur propre intercession. Ce secours incessant, nous croyons que la bienheureuse Anne nous l'accorde, auprès du Dieu de miséricorde, elle qui a été pour le genre humain l'instrument de si grandes bénédictions, puisque d'elle est née la Vierge Marie, mère, par la grâce divine, de Jésus-Christ notre Sauveur. C'est pourquoi, si insuffisants que soient les hommages rendus par l'humanité à l'honneur de son nom, comme cependant il ne faut pas omettre ce qui se peut faire :

Nous, en vue d'honorer ses mérites par un culte public et de réjouir l'Église universelle par l'évocation de sa sainte mémoi-

re : désirant de plus exciter dans les cœurs des chrétiens à son égard une dévotion DONT L'ANCIENNETÉ REMONTE AUX PREMIERS TEMPS DE L'ÉGLISE et qui est ATTESTÉE PAR TANT DE MONUMENTS INSIGNES DISSÉMINÉS A TRAVERS LE MONDE, prescrivons que, dans les temps à venir et à perpétuité, la fête de la bienheureuse Anne soit célébrée dans toutes les églises du monde le 7 des calendes d'août (26 juillet), sous le rite double, avec l'office du commun des saintes femmes, et que ce jour de fête soit ajouté sous cette rubrique dans les calendriers de Rome et des autres églises qui devront s'imprimer. Que si, en vertu d'une dévotion particulière des fidèles, ou d'une coutume, ou d'un précepte, ou d'un indult du Saint-Siège apostolique, la fête susdite *est déjà célébrée en certaines églises avec plus de solennité*, nous voulons que cet usage soit maintenu absolument.

« II. Nous ordonnons aux patriarches, archevêques, évêques et autres prélats établis dans le monde entier, de publier solennellement ces lettres dans leurs églises, provinces, cités et diocèses, et de les faire observer fidèlement tant par les séculiers que par les réguliers de tous ordres, quand même cette fête aurait été omise dans les bréviaires et missels récemment publiés.

« III. Nous voulons que les copies imprimées de ces lettres, munies de la souscription d'un notaire public ou du sceau d'un ecclésiastique constitué en dignité, fassent partout autorité comme ces présentes elles-mêmes.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, l'an de l'Incarnation 1584, aux Calendes de mai (1er mai), la douzième année de notre pontificat [1]. »

Et donc, à résumer cette pièce *grosso modo*, la fête de sainte

---

1. Gregorius XIII Episcopus, servus servorum I Ad perpetuam rei memoriam. Sancta mater Ecclesia quæ salutaribus n per instituit documentis annuas fidei filiis venerandas proponit sanctorum ebritates, qui in terris non solum exempla ad salutem reliquerunt, sed in cœlo beati fidelium patrocinium suscipere, eorumque orationes, et vota suis precibus adjuvare non cessant. Quam nobis opem apud misericordem Deum credimus Beatam Annam assidue impendere, quæ tanta in humanum genus præstitit beneficia, ex ea enim nata est B. Maria semper Virgo, digna a Deo effecta, quæ nobis Jesum Christum pareret Salvatorem. Et licet ejus nomini sanctis obsequiis honorando humana par esse non queat humanitas, ne tamen quod potest omittatur :

Anne a été instituée par le pape Grégoire XIII le 1er mai 1584, et plusieurs semblent vouloir se contenter de cette information sommaire. Le sujet, d'ailleurs, ne les intéresse pas, et il n'y a rien à dire, rien à faire non plus : ces Messieurs ne sont pas de la partie.

D'autres au contraire qui savent lire et qui trouvent quelque plaisir à cela, auront sans doute remarqué ces expressions :

« Dévotion dont l'ancienneté remonte aux premiers temps de l'Église », et ces autres :

« Dévotion attestée par tant de monuments insignes disséminés à travers le monde. » et dans le texte même :

Ad antiquam in illam (S. Annam) *devotionem quam usque ab exordio nascentis Ecclesiæ, insignia quoque templa, et religiosa loca in ejus honorem toto orbe constructa testantur... præcipimus... etc.*

Ils auront peut-être aussi noté comme donnée importante ce qui suit : « Que si... la fête de sainte Anne, est déjà célébrée en certaines églises avec plus de solennité, etc.

Nos ad ejus merita pro cultu decoranda, universalemque Ecclesiam jucundissima illius recordatione beatificandam, necnon ad antiquam in illam devotionem quam usque ab exordio nascentis Ecclesiæ, insignia quoque templa, et religiosa loca in ejus honorem toto Orbe constructa testantur, in Christianorum cordibus excitandam suscipimus, ut perpetuis futuris temporibus, B. Annæ dies festus septimo Kal. Augusti per totius Orbis Ecclesias duplici officio, de Sancta, videlicet nec Virgine, nec Martyre, quod est in communi, quotannis recolatur, diesque prædictus imprimendis Romanis, et aliarum Ecclesiarum Kalendariis addatur, et duplex ei adscribatur. Sicubi vero festus B. Annæ dies supradictus ex fidelium devotione seu consuetudine, præcepto aut indulto Apostolico majore aliqua celebrari consuevit observantia, ea omnino ibidem retineatur.

2° Mandantes omnibus Patriarchis, Archiepiscopis, Episcopis et cæteris Ecclesiarum Prælatis per universum Orbem Constitutis ut faciant præsentes litteras in suis quisque Ecclesiis, Provinciis, Civitatibus et Diœcesibus solemniter publicari, et ab omnibus ecclesiasticis personis tam sæcularibus quam quorumvis Ordinum Regularibus inviolate observari, etiamsi in recentibus Breviarii et Missalis reformationibus prædicta solemnitas fuerit prætermissa.

3° Volumus autem ut præsentium exemplis etiam impressis, manu Notarii publici subscriptis, et sigillo personæ in dignitate ecclesiastica constitutæ munitis eadem prorsus fides ubique gentium et locorum adhibeatur quæ ipsis præsentibus adhiberetur, si essent exhibitæ vel ostensæ.

Bullar. Roman, t. iv, part. IV, p. 54 et suiv

En tout cas, nous allons, quant à nous, reprendre et commenter un par un les termes de cette bulle pour nous si importante, si intéressante et en même temps si lumineuse. Il ne s'agit pas d'établir et de prouver ce qu'on appelle une *thèse*. Le mot est trop solennel comme d'ailleurs la chose elle-même qu'il signifie. Le Pape énonce un fait historique qui peut se formuler ainsi :

Le culte de sainte Anne est très ancien dans l'Eglise, et de plus il a toujours été, et il est encore, dans une large mesure, universel comme l'Eglise elle-même.

Un sujet d'étude nous était offert, sujet nouveau, on peut dire, sujet « impossible », si l'on veut — de fait, quelqu'un le voulait ainsi, — mais un sujet par là même très intéressant. Etait-il si téméraire de s'y engager, de s'en aller avec lui à la recherche de l'inconnu ? Nous n'aurions pas plus qu'il ne faut « la passion de la découverte, » et surtout nous nous garderions d'*inventer* quoi que ce soit, pas même des documents : nous compterions sur mille déceptions, mille déconvenues, mille tristesses, parce que sans doute nos recherches resteraient le plus souvent inutiles, mais nous continuerions quand même notre course à travers le monde et à travers les siècles pour le seul plaisir de chercher *toujours* et *partout* un être cher (qu'on pardonne ce langage familier). *Partout* et *toujours* : c'est un pape qui met ces deux mots comme en exergue à l'image de notre Sainte, et nous l'en bénissons, et c'est à cette double lumière que nous entreprenons ce travail. Encore une fois, nous ne promettons rien, nous n'ambitionnons pas de fournir une preuve à une affirmation qui d'ailleurs peut s'en passer, puisqu'elle émane d'une autorité qui *sait ce qu'elle dit*, quoi qu'on en pense en certains milieux : tout simplement, puisque le goût nous en est donné, nous *cherchons*, nous voulons *étudier*.

Il a semblé que l'histoire du culte de sainte Anne que nous entamons maintenant devait naturellement commencer par une étude sur sa fête liturgique, et c'est en effet sur ce point que se dirige d'abord notre attention.

Pour parler simplement, le succès nous paraît douteux, mais le succès n'est pas obligatoire, heureusement.

Le sujet est difficile, d'autant plus que, du moins à notre connaissance, il n'a jamais été traité ni de près, ni de loin, ni *ex professo*, ni *per transennam*, comme diraient les docteurs. Où les maîtres de la science n'ont pas encore passé, comment s'aventurer soi-même ? C'est très vrai. Il est très vrai aussi que la prudence est la mère de la sûreté, mais faudra-t-il pour cela ne jamais rien tenter, ne jamais rien risquer ?

Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il advienne, puisque le cœur nous en dit, essayons cette étude préliminaire. Elle sera ce qu'elle pourra, et il va de soi en tout cas qu'elle sera nécessairement un peu sommaire puisque, soit dit une fois pour toutes, nous ne pourrons nulle part et ne pouvons pas davantage ici mettre tout un volume dans un seul paragraphe, mais elle ne manquera pas de projeter d'avance quelque lumière sur les chapitres à venir.

***

Avant tout, il faut s'entendre, définir ce qui a besoin d'être défini, rappeler certaines notions de liturgie ou d'histoire ecclésiastique, « sortir du temps et du changement », comme disait Bossuet, c'est-à-dire du présent et vivre dans le passé, le passé immuable, puisque, en effet, il n'est plus; le passé lointain, et très lointain, puisque le pape Grégoire XIII prétend nous ramener, avec sainte Anne, à l'*exorde* de l'Église naissante.

Nous disons avec le Pape : « Le culte de sainte Anne est très ancien dans l'Église, » et les chapitres qui vont suivre essaieront de le faire voir, en attendant que d'autres s'attachent à prouver la plus ou moins complète diffusion de ce même culte à travers le monde chrétien au cours des siècles, sinon dès le commencement.

Mais d'abord : « Le culte de sainte Anne est très ancien dans l'Église, » et nous ajouterons de suite, en procédant pour une fois à la manière de saint Thomas, le traditionnel *Sed contra est* des adversaires. De fait, il se présente contre l'attestation papale — consciemment ou inconsciemment, nous n'avons pas à en juger — des objections assez nombreuses, des objections assez sérieuses, formulées non pas par des adversaires fictifs, comme ils le sont très souvent dans saint Thomas, mais par des adversaires réels,

très réels, et parfois même « formidables. » Tout le monde en effet n'est pas convaincu, tant s'en faut, que le culte de sainte Anne soit positivement très ancien dans l'Église, et il s'est trouvé des auteurs graves, extrêmement graves, pour affirmer ou du moins laisser entendre qu'il est plutôt de date relativement récente, au moins en Occident. Il ne faut jamais s'étonner de rien, et il ne le faudra pas même le jour où quelqu'un voudra faire du culte de notre Sainte une pure, une gracieuse invention de la piété canadienne-française. (Ce sera une plaisanterie comme tant d'autres qu'il faut endurer dans un monde où « il n'est personne qui réfléchisse en son cœur. » La vérité est, s'il faut toucher si vite au *toto Orbe* du texte papal, que Madame saincte Anne, d'abord vénérée en Orient, ensuite en Occident, et mieux qu'ailleurs peut-être, dans la France de nos Pères, a daigné venir réconforter de sa douce présence les premiers colons du Canada, perdus, comme on sait, sur *quelques arpents de neige* [1]

Fermons la parenthèse et reprenons. Ces contradicteurs dont nous parlions ne sont pas toujours d'inoffensifs publicistes qui semblent payés à tant la ligne pour dire des absurdités ; ce ne sont pas toujours des gens du monde ou des *artistes* [2], à qui on pardonne volontiers de ne pas savoir ce qu'ils ne sont pas tenus de savoir ; ce sont parfois des hommes réputés instruits, des érudits, faut-il le dire ? — des prêtres de grand renom, des corporations de prêtres ou de religieux qui devraient mieux savoir puisqu'elles enseignent *ex professo*. Mais n'insistons pas, raturons plutôt s'il le faut. Dom Leclercq écrivait naguère que « le temps est passé des affirmations arrogantes » : pourquoi n'est-il pas également passé des *négations arrogantes* ? Pourquoi ou comment — pour ne citer qu'un exemple — pourquoi, ou comment, non au XVIIIe siècle.

---

1. Le mot est là sans rancœur. Il n'est personne comme le Français-Canadien pour se souvenir que

Tout homme a deux pays : le sien et puis la France !

2. Kondakoff, par exemple, fixe au XVIe siècle l'origine du culte de notre Sainte en Occident.

ce qui s'expliquerait encore — mais en plein xxe siècle, en 1903, un auteur très grave et en vérité souverainement [illegible]mable pouvait-il écrire ce qui suit (en traduction litterale) : « Le culte de sainte Anne était apparemment à peu près inconnu (en Occident sans doute) jusqu'à la seconde moitié du xive siècle, quand, à l'occasion du mariage de Richard II (d'Angleterre) avec Anne de Bohême, le pape Urbain VI, en 1382, ordonna que sa fête fût observée généralement [1]. »

Empressons-nous d'ajouter que le digne auteur a reconnu plus tard son erreur, et qu'il a eu la franchise, l'honnêteté, l'humilité de la rétracter publiquement, mais si on est heureux de signaler une si noble action, il n'en est pas moins triste de penser que pareille assertion represente peut-être encore plus ou moins l'opinion courante. Ici permettez une confidence, la confidence d'une de nos dernières tristesses, si « pareille naïveté » peut passer. Nous avions attendu longtemps, *impatiemment* selon l'usage, le livre du Dr Kellner, cette *Héortologie* qui devait faire la grande lumière sur tant de points obscurs, et sans doute nous fournir à nous-même de précieux renseignements. Vaine espérance.

Le Docteur reconnait que « le culte des parents de Notre-Dame est de date relativement ancienne en Orient », mais « quant à l'Occident, leur légende, dit-il, n'y fut reçue qu'avec grande réserve, et ainsi, quoique le pape Léon III ait fait représenter leurs figures dans l'église de Sainte-Marie-*ad-Præsepe*, ils n'offrent aucune trace d'une mémoire liturgique dans les calendriers avant le moyen âge. » Pardon de l'interruption, mais il s'agit de quel moyen âge, s'il vous plaît ? Car enfin, une période de mille années doit avoir au moins un commencement, un milieu, une fin, et l'on aimerait à être fixé un peu quelque part. Peut-être faut-il entendre ici la fin, l'extrême fin du moyen âge, d'autant qu'il nous revient d'un autre savant une assertion analogue ou

1. The cultus of St Anna was apparently almost unknown until the second half of the fourteenth century, when, on the occasion of the marriage of Richard II (of England), with Anne of Bohemia, Pope Urbain VI, in 1382, ordered her feast to be observed generally. H. M. Bannister, *The Introduction of the cultus of St Anna into the West*, dans *The English historical Review*, 1903, t. xviii, p. 107.

plutôt identiquement la même, comme si les deux auteurs s'étaient copiés, ce qui n'est pas impossible même de nos jours. Mais ce que nous voulions surtout recueilllir et signaler à l'attention, c'est ceci : « Que leurs noms soient quelquefois mentionnés dans divers écrits et que l'on parle d'eux *comme de saints*, ce n'est pas la preuve qu'ils aient été l'objet d'un culte spécial quelconque [1] » (*sic*).

Et donc, d'après un auteur qui est déjà devenu classique, sans doute parce qu' « il tient compte des plus récentes recherches, » et peut-être aussi parce qu'il « se garde soigneusement des légendes, des antidatations fantaisistes auxquelles on se complaisait autrefois [2], » la piété du moyen âge a pu faire des fêtes, élever des autels, tresser des couronnes à une multitude de saints ; elle a pu, en France par exemple, construire plus de deux mille Notre-Dame, et elle n'a jamais rien fait, absolument rien pour la mère de Notre-Dame !

Le Dr Kellner, permettez, est-il bien sérieux ? Il l'est sans doute ailleurs et nous reviendrons vraisemblablement à lui de fois à autre, tant son réel savoir nous inspire confiance encore, mais franchement, est-ce traiter avec honneur les parents de Notre-Dame que de leur accorder juste sept ou huit lignes, et de pareilles

---

1. Nous n'avons pu voir que la traduction anglaise de l'ouvrage en question. Elle porte au titre : *Heortology, a history of the christian festivals from their origin to the present day*, by Dr K. A. Heinrick Kellner, in-8, London, 1908.

Nous citons : « Among the Greeks, the parents of Our Lady enjoyed a religious cultus from a comparatively early date (p. 275). In the West, however, their legend was received with considerable reserve, and although Pope Leo III had their pictures placed in the Church of Maria ad Præsepe, no trace of any liturgical commemoration appears in calendars before the Middle Ages. It is no proof that any special cultus was paid to them, that we find them occasionaldy mentioned in writings and spoken of as saints. P. 275-276.

2. *Revue du Clergé franç.*, t. XLVIII (1906), p. 255-257. A recueillir aussi des *Analecta bollandiana*, t. XXI, p. 95 : « ...livre à l'usage des prédicateurs, catéchistes, professeurs de religion. Manuel commode et solide où sont consignés les résultats de la critique; — pas de discussions sur les questions obscures ou très contestables encore — mais présente à chaque pas la preuve de ce qu'il avance ou du moins des éléments de démonstration, d'après les meilleurs ouvrages parus sur le sujet. »

lignes ? Où sont les preuves de cette négation .. on n'ose pas dire arrogante ?

En tout cas, jusqu'à ce qu'il en vienne, notre illusion, si c'en est une, nous sera douce encore longtemps, comme est doux à notre oreille le mot du Pape : *ab exordio nascentis Ecclesiæ*.

Il nous répugnait de citer des noms, et si nous l'avons fait, c'est pour montrer que nous avons contre nous des contradicteurs non pas fictifs mais bien réels, comme nous disions plus haut. Il en existe d'autres, mais qu'il suffise de cette part faite à l'avocat du diable, et maintenant, sans accuser personne de l'une ou l'autre de ces méprises auxquelles cependant les plus grands auteurs mêmes sont exposés, rappelons quelques notions utiles, élémentaires ou même banales, si vous voulez, mais qui précisément pour cette raison, peuvent plus vite s'oublier. Oublier, c'est humain, comme de se tromper.

Et d'abord.

Les mots culte et fête n'ont pas tout à fait le même sens.

Ils ne l'ont pas étymologiquement, ils ne l'ont pas par l'idée ou le fait qu'ils représentent, et malgré un usage qui tend maintenant à les prendre l'un pour l'autre, ils ne seront jamais, au pied de la lettre, des termes tellement corrélatifs que l'un ne puisse jamais aller sans l'autre. Les fêtes présupposent, emportent le culte, puisqu'elles en sont une des expressions les plus manifestes. Mais le culte peut exister sans les fêtes. Dira-t-on que les chrétiens n'ont pas toujours honoré la naissance du Sauveur ? Et pourtant la fête de Noël était encore inconnue en Occident vers le milieu du IIIe siècle. La fête du Saint-Sacrement ne fut établie qu'au XIIIe siècle, et serait-ce la preuve que, jusque là, les fidèles n'avaient aucune dévotion pour la sainte Eucharistie ? Et combien d'autres fêtes de Notre-Seigneur sont nouvelles dans l'Église : le Saint-Nom de Jésus, le Sacré-Cœur, le Précieux-Sang, etc. ! La sainte Trinité elle-même n'avait pas de fête avant l'an 1320, et s'il faut une fête pour qu'il y ait un culte, dira-t-on que les fidèles, avant 1320, n'adoraient pas un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit ?

Dira-t-on aussi que la sainte Vierge a dû rester comme une étrangère pour les premiers chrétiens, puisqu'il est impossible de signaler une seule fête en son honneur avant la seconde moitié du IVe siècle, ou même avant le VIIe, selon Mgr Duchesne ! L'hypercritique protestante, par l'organe de M. Benrath, a osé soutenir cette théorie *absurde* pour ne pas dire sacrilège, mais on sait au moyen de quel naïf argument — il faut recueillir cette perle fine — : « Athenagore, Tatien et Théophile ne font d'elle (la Vierge Marie) aucune mention, et dans ce que nous connaissons des apologies d'Hermias, de Quadratus, d'Ariston et de Miltiade (heureux mortel qui connaît tout cela !), son nom n'est pas même prononcé. Donc[1]... » C'est charmant, charmant à force d'être enfantin !

Et M. Benrath s'est donné la peine de lire Athénagore, Tatien et Théophile, et peut-être Hermias et Quadratus et tous les autres pour arriver à cette conquête ! Quel triomphe, mais quel facile triomphe d'avocat ! On oublie de nous dire que ces apologistes ne citent pas non plus le nom de Jésus, et c'est sans doute la preuve que Notre-Seigneur ne tenait de leur temps aucune place dans la vie religieuse des chrétiens !

Ceci nous amène à dire un mot de

L'argument tiré du silence des auteurs.

Mais d'abord est-ce un argument ? La critique moderne en a fait le sien par excellence, son grand cheval de bataille. Et on ne devrait pas dire « critique moderne, » puisque *moderne* est un terme de comparaison, et que la critique, venant à peine de naître, n'en peut pas avoir évidemment. Il est bien entendu en effet que la critique date de vingt ans au plus, même de beaucoup moins, et qui sait si le dernier auteur quel qu'il soit qui a publié hier, ne croit pas l'avoir inventée ? Il paraît bien en tout cas qu'elle est encore mineure ; et à notre avis, ce serait le « *grand siècle des lumières* » qui nous l'aurait léguée en précieux héritage avant de mourir. Autrefois il y avait des amateurs en archéologie, histoire, hagiographie, science générale, des hommes laborieux,

1. Cf. Neubert, *Marie dans l'Église anténicéenne*, 1908, p. 156.

sincères, animés des meilleures intentions bien sûr, mais qui n'entendaient rien à tout cela. Les hagiographes surtout n'ont su faire que de la rhétorique. Ils ont accepté toutes les légendes les plus cocasses, trop contents de pouvoir broder toujours ; et encore *broder* est trop beau pour eux, trop délicat pour ces barbares de « certaines époques » ; ils ont fait simplement, grossièrement, à la mode d'autrefois, « ce qu'on pourrait appeler la cuisine hagiographique. » On sait que le mot a été dit, et on voudrait ne pas savoir qui l'a dit [1].

L'abbé Nau écrivait naguère avec son admirable franchise :
« L'auteur de Nazareth, à l'exemple de plusieurs critiques renommés, utilise trop volontiers l'argument tiré du silence des auteurs :
« Tel fait m'apparaît à telle époque, il ne figure pas auparavant
« dans les ouvrages que je connais ; il a donc été inventé vers cette
époque. »... L'argument tiré du silence des auteurs, si usité à cause du vernis d'érudition qu'il comporte, devrait être appelé bien souvent, de la source d'où il procède, « une preuve d'ignorance. » Il ajoutait en note avec une très fine pointe d'ironie, à propos de certaines plaintes formulées contre Eusèbe : « Il est à remarquer aussi que les auteurs contemporains n'ont pas pour les anciens la même indulgence que pour eux-mêmes. Ils se permettent d'ignorer des ouvrages catalogués dans de nombreuses bibliothèques lorsqu'il leur suffirait souvent d'une démarche ou d'une lettre pour être renseignés, et ils ne permettent pas à un ancien, par exemple à Eusèbe, de rien ignorer ; mieux que cela, ils ne comprennent pas qu'il ait pu ne pas écrire tout ce qu'il

---

1. *Revue du Clergé français*, t. XLIV (1905), p. 561, article intitulé : *Voir clair et dire vrai*. Page 562 : 1° L'enseignement dogmatique est défectueux... *Plus loin* : « L'hagiographie est beaucoup plus exploitée, sous prétexte d'édification, mais, hélas ! dans quelles conditions lamentables ! On dirait qu'ici tout est permis *et que, quand* on a lancé une épithète de mépris aux « dénicheurs de saints et aux adversaires de la tradition », on peut s'en donner à cœur joie, en dépit de toutes les réclamations de l'histoire ou du sens commun. Un savant bollandiste, le P. Delehaye, vient de publier un livre des plus instructifs sur les légendes hagiographiques (Bruxelles, 1905, Paris, Picard). On y voit à l'œuvre ce qu'on pourrait appeler la cuisine hagiographique telle qu'on savait la faire à certaines époques, sans nulle intention de tromper le lecteur, mais avec le seul désir de l'intéresser ou même de rendre un peu plus illustre un saint local. H. Lesêtre.

savait dans les ouvrages qui nous restent de lui. Pour nous, nous croyons qu'Eusèbe, tout comme nos contemporains, a pu ignorer bien des faits et bien des ouvrages. Nous croyons aussi qu'il n'a pas écrit tout ce qu'il savait, soit parce qu'il n'y songeait plus au moment où il rédigeait, soit simplement pour économiser son parchemin. Nous tenons donc que l'argument tiré du silence des auteurs n'est qu'un indice et n'a en général aucune force probante [1].

Mgr Duchesne a également dit un mot qui restera, et qui aurait dû être prononcé plus tôt pour l'avantage de certains auteurs : On est revenu des systèmes insensés dont Tubingue eut la primeur : d'autres, il est vrai, les ont remplacés, car le cerveau humain est toujours fécond en inventions bizarres. Mais il y a une opinion moyenne, représentée par les jugements des gens graves et sains d'esprit, qui s'impose au public de sens rassis. Je n'ai pas besoin de dire que je crois être de celle-là. Peut-être me flatté-je. Mais je me sens une égale horreur pour la niaiserie de certains systèmes et pour celle de certaines légendes. Je crois même que, s'il fallait choisir, les légendes où il y a au moins un peu de poésie et d'âme populaire auraient encore ma préférence [2].

Un système niais, c'est bien sans doute d'affirmer un fait parce qu'il n'a pas été nié, mais un autre plus niais encore, — et combien à la mode cependant de nos jours ! — c'est de nier tel autre fait, parce qu'il n'a pas été affirmé, authentiqué, documenté par un auteur quelconque. Telle fête n'a commencé dans l'Église qu'à telle époque *parce que* le premier document qui la constate ne date que de cette époque. Puisque tout à l'heure, il s'agissait d'Eusèbe, Constantin n'a rien vu dans le ciel, ni croix, ni lettres de feu, *parce que* Eusèbe ne dit rien de ce prodige dans son *Histoire de l'Église*, un livre contemporain du soi-disant événement, mais seulement vingt ou vingt-cinq ans plus tard dans sa *Vie de Constantin* [3]. Oh ! le beau

---

1. F. Nau, *Les constructions palestiniennes*, dans *Revue de l'Orient chrét.*, 1905, (10e année), p. 163.

2. L. Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, 3e éd., t. I, préface.

3. J.-B. Firth, *Constantine the Great*, in-8, 1905, p. 97 : « In twenty-five years a story may be transfigured out of all knowledge through constant repetition by

raisonnement et *la belle chose que de savoir quelque chose* ! La confession n'existait pas dans les premiers siècles, *parce que* nul chrétien de ce temps-là ne nous a laissé son billet de confession en souvenir. La légende de la sainte Maison de Lorette est une vaste comédie, et le mal est que les papes s'y sont mêlés, eux qui auraient dû attendre le document. Pourquoi ne pas dire tout de suite que les cathédrales de France et d'Allemagne n'existent pas, puisque ni saint Thomas d'Aquin ni Albert le Grand n'en disent un seul mot, eux qui les auraient certainement vu bâtir si de fait elles avaient été bâties ! Pure illusion de nos sens abusés !

Voilà où nous en serons bientôt si nous n'y sommes déjà. En tout cas, rien d'amusant... ou d'affligeant — cela dépend des heures — comme de parcourir certains ouvrages de notre érudition contemporaine, et même les plus graves, les plus savants, et soi-disant les plus franchement catholiques et dévoués aux causes catholiques. Ils n'osent plus rien affirmer : « il leur semble téméraire de dire que »..., « il serait téméraire *même* de penser que... »; « c'est sous toute réserve que... » et « Il ne faut pas s'aventurer jusqu'à... » et cætera ! (Imaginez un peu !) Si l'on n'a rien à dire, qui ou quoi donc oblige à parler ? Et j'ajouterais : Si l'on n'a rien à bâtir, à quoi bon démolir ?

Mais n'insistons pas. D'ailleurs, au commencement, la critique a fait du bien et il faut lui en tenir compte. Ce n'est pas elle qui a inventé le vieux principe, vieux en effet comme le monde : « Le sage n'avance rien qu'il ne prouve, » mais elle l'a restauré, réappliqué, remis en vigueur sinon en honneur auprès de beaucoup de gens qui semblaient disposés à n'en pas tenir compte. Et puis aujourd'hui, il semble qu'elle commence à voir où est allé son système, bon en lui-même, mais dangereux dans les mains du

the narrator, to say nothing of the changes it suffers it it passes in active circulation from mouth to mouth. » A noter cependant ce candide aveu : The argument from silence is never absolutely conclusive, but the reticence of Eusebius in 326 at least warrants a strong suspicion that the legend had not then crystallized itself into its final shape. » p. 98. Nous allions oublier l'avertissement que Constantin n'était pas un grand homme, ni même « un homme intelligent ». (*Ibid., passim*). A qui le dites-vous ?

servum pecus des imitateurs ; qu'elle regrette d'avoir oublié l'autre vieille formule : que « tout ce qui est permis, parce que c'est juste, ou bon, ou vrai, n'est pas toujours par là même expédient ou à propos » : il semble qu'elle voudrait refaire certaines pages trop risquées, trop révélatrices aussi du parti pris ; reprendre certaines thèses malheureuses, revenir à certaines légendes qui avaient bien leur charme en même temps qu'un peu de vraisemblance ; bref, adorer de nouveau aujourd'hui même ce que, hier, elle a brûlé.

Quoi qu'il en soit, la crise, la terrible crise du modernisme, puisqu'il fallait le nommer, passera si elle n'est déjà passée. Il y aura toujours, il y a déjà quelques hommes sérieux pour *sentir* comme Jean d'Agrève, — si Jean d'Agrève peut intervenir en cette affaire — et pour dire comme lui du fond de leur âme désabusée : « La vieillerie de toutes ces nouveautés m'a lassé ; le faux neuf m'a redonné l'amour du vrai vieux. » et le bon sens reviendra avec la désillusion ; la prudence, la *circonspection* reprendra le dessus avec le regret des fautes passées.

Nous permettra-t-on d'ajouter pour ce qui concerne le présent travail qu'il se gardera, quant à lui, de tout système, se contentant de ne rien affirmer ni de rien nier sans preuve ? Quand se présenteront des documents, il en pèsera la valeur, car encore cela est-il nécessaire, et s'ils lui paraissent indiscutables, il sera heureux, très heureux de s'en servir. Quand, au contraire, manqueront les témoignages, ce qui ne devra jamais nous surprendre, étant donné notre sujet, ce sera le moment de penser que personne au monde n'était obligé de nous en fournir, ou bien qu'ils ont pu se perdre comme tant d'autres écrits précieux, ou bien que l'argument de raison, l'argument de droit vaut quelquefois autant que l'argument de fait ; ou bien encore que « le bien ne fait pas de bruit », c'est-à-dire ici que la dévotion n'est pas de sa nature tapageuse, et n'a jamais demandé comme elle ne demande encore que le silence autour d'elle : *In silentio et quiete proficit anima devota.* Et de fait, si l'on peut mêler un peu de mystique à cette étude, la mère de la Vierge Marie a dû vouloir s'effacer pour toujours devant sa Fille, Mère de Dieu, Reine du ciel et de la terre, et celle dont l'Évangile nous a caché le nom, peut-être parce qu'elle aura obtenu de Dieu

cette faveur de rester inconnue, aura voulu également le silence sur les hommages que les fidèles lui ont rendus comme malgré elle au cours des siècles, *ab exordio nascentis Ecclesiæ*.

Mais il est temps de revenir à nos considérations, et une troisième porterait sur ce qu'on pourrait encore ici appeler

L'évolution très lente de la liturgie.

Il serait par trop fort en effet d'imaginer que l'Église — je veux dire ici le Saint-Siège — a procédé systématiquement dans la confection de sa liturgie, ou de ce qu'on appelle d'un mot moins vague le « Cycle liturgique ». Elle n'a pas dès l'origine dressé un grand casier, en se disant que, avec le temps, elle en emplirait chacune des cases. Notre-Seigneur lui suffisait bien pour les emplir toutes, et il semble, à pénétrer, si on l'ose, dans le secret de ses intimes et saintes ambitions, qu'elle voulait faire vivre d'avance les fidèles de la vie du ciel où, qui ne le sait ? toute l'adoration, tout le culte, tout l'amour iront d'abord et principalement, et plutôt uniquement — si l'on veut parler le langage strict — à l'humanité divine et trois fois adorable du Sauveur. C'est une indiscrétion, plutôt même une indécence que de vouloir palper ainsi, je dirais, le cœur de l'Église, et à l'avance nous lui demandons pardon, si quelque part, ici où là, par un zèle inconsidéré ou la vaine curiosité de trop savoir, nous lui posons des questions auxquelles nous savons si bien qu'elle n'est pas tenue de répondre. C'est ici comme ailleurs le *Secretum Regis* qu'il faut respecter sans chercher à le connaître. Mais des hommes ont regardé où nous n'osions pas nous-même, et on aimera toujours, car rien ne la remplacera jamais, cette page de dom Cabrol, ce début d'une conférence qui ne ressemble pas du tout, quoi qu'il en ait dit, à un conte de Peau d'Ane.

« Il fut un temps où l'année liturgique n'existait pas... Ce qui gouvernait tout, ce qui animait, menait la chrétienté naissante, c'était le souvenir de Jésus, sa pensée, son amour. Il était le lien des âmes et des cœurs ; on peut même dire qu'il était plus présent au milieu d'eux que quand ils le voyaient et l'entendaient de leurs yeux et de leurs oreilles, car maintenant, ils le voyaient et l'entendaient dans leur âme...

« Les développements que la liturgie recevra dans les siècles suivants ne lui enlèveront pas son caractère primitif : c'est encore la vie du Christ, et en particulier les dernières semaines à Jérusalem qui resteront le point culminant de l'année liturgique [1].

Et ailleurs : « De vieilles fresques des catacombes nous montrent le Christ sous la forme d'un pasteur, au centre d'une voûte autour de laquelle sont représentées les saisons sous des figures symboliques. Qu'il y ait ici simple hasard d'un pinceau en quête d'un motif d'ornementation, ou intention symbolique, il est certain que ces peintures expriment une pensée profonde : le Christ est au milieu des temps, il est le centre de l'année liturgique... L'année liturgique n'est autre chose que la révolution de l'année autour du Christ, la reproduction des principaux événements de sa vie [2].

Il y a de fait une observation qu'on ne peut s'empêcher de faire quand on étudie un tant soit peu l'histoire de la liturgie : c'est, pour employer une expression très simple, trop simple peut-être, que le calendrier de l'Église a mis bien du temps à s'emplir. A part les doux mystères personnels au Christ, à la Vierge, à l'Église, mystères qui peuvent se dédoubler comme à l'infini, il est vrai, des saints innombrables auraient dû dès longtemps le faire déborder.

Que voit-on au contraire ?

Saint Paul ne voulait savoir qu'une chose : « Jésus et Jésus crucifié. » L'Église non plus ne veut pas savoir davantage, mais elle a des enfants qui ont besoin pour croire de voir des miracles. *Nisi signa ant prodigia videritis* — et en même temps que Jésus crucifié, elle leur enseignera Jésus ressuscité, et pour longtemps ce simple catéchisme — catéchisme en deux images — suffira à la piété comme à la foi des néophytes. D'ailleurs, l'Église ne sépare pas le Christ ressuscité du Christ crucifié, et il faut noter l'admirable langage dont elle se sert ici pour l'un et pour l'autre. Pour les fidèles, elle a fait sa grande fête de la fête de Pâques, mais avant la pâque de la résurrection (Πάσχα ἀναστάσιμον), elle a eu la

---

1. Cabrol, *Origines liturgiques*, in-8, 1906, p. 173 ss.
2. Cabrol, *La prière antique*, in-12, 1900, p. 259-261.

pâque de la passion, la pâque de la crucifixion, comme elle l'appelle (πασχα σταυρώσιμον), et ces deux pâques en réalité n'en faisaient qu'une pour elle [1].

---

1. Cabrol, *op. cit.* Pages à résumer : Pâques entraînait à sa suite la Pentecôte. Ces cinquante jours formaient comme une fête ininterrompue, un jubilé, un temps de joie où l'on ne jeûnait pas, où l'on suspendait l'exercice de la pénitence, où l'attitude même de la prière était moins humiliée... De même que la Pâque entraînait à sa suite ses cinquante jours de fête, elle exigeait une préparation par la prière et par le jeûne : de là le Carême... L'anniversaire de la naissance du Sauveur, comme celui de sa mort, méritait d'être célébré avec solennité et il lui fallut également sa préparation ; ce fut l'Avent... Le reste de l'année devait être attiré dans l'orbite de ces fêtes. Il y eut un temps de Noël comme il y avait un temps de Pâques, soit les six dimanches après l'Épiphanie. Le temps qui restait après les dimanches de l'Épiphanie se rattacha au Carême sous le nom de Septuagésime. Restait le long espace entre la Pentecôte et l'Avent, de mai à décembre, une bonne moitié de l'année... Quelques fêtes, celles de saint Jean-Baptiste (24 juin), des saints Apôtres Pierre et Paul (29 juin), de saint Laurent (10 août), de l'Assomption (15 août), de saint Michel (29 septembre)... On eut de petites séries de dimanches appelés dimanches après saint Jean, après les apôtres, après saint Laurent, après le saint Archange. Plus tard, tous ces dimanches furent réduits à l'uniformité ; ils s'appelèrent *les dimanches après la Pentecôte*, et cette époque liturgique prit le nom de *temps après la Pentecôte*. L'œuvre de jonction était accomplie... les deux extrémités de l'anneau liturgique se rejoignaient, p. 235-239.

Toutes les fêtes de l'année gravitent autour des deux grandes fêtes du Seigneur Noel et Pâques, qui sont comme les deux pôles de l'année chrétienne (p. 259).

Cf. aussi Kellner, *Heortologie*, ut sup. (Une traduction française sur la dernière édition allemande vient d'être publiée par le R. P. Bund, Poussielgue s. d. (1910), in-8. Quelques extraits : Tertullian is the first ecclesiastical (*De Bapt.*, 19) writer who enumerates the feasts celebrated among the Christians The only festivals known to him are Easter and Pentecost (*C. Cels.*, VIII, 22). His statement is all the more noteworthy, because the exigencies of his controversy with Celsus required he should specify all the festivals by name. These are, besides sundays, the Parasceve, Easter, and Pentecost. — Tertullian and Origen are witnesses respectively for the East and the West, and since their evidence coincides, it is certain that in the third century, only the first germs existed of that churchlife which subsequently was to reach so rich a development. The cessation of persecution removed those hindrances which up to then had stood in the way of its evolution (page 17). A list of feasts and sacred seasons appears for the first time in the fifth book of the Apostolic constitutions, viz the Birthday of our Lord (25 december), Epiphany, Lent, the Holy Week of the Passover, the Passover of the Resurrection, the sunday after Easter, on which

Les autres fêtes ne viendront que plus tard, quelques-unes même très tard, et il en sera de même pour la liturgie mariale. Des auteurs ont discuté l'assertion de Mgr Duchesne à laquelle nous faisions allusion plus haut et que nous pouvons à notre tour rapporter ici : « L'Église de Rome ne paraît avoir solennisé aucune fête de la Vierge avant le VIIe siècle, alors qu'elle adopta les quatre fêtes byzantines dont je vais parler bientôt [1], » c'est-à-dire la Purification de la sainte Vierge, l'Annonciation, la Nativité et la Dormition.

Ce qui est incontestable c'est que, au moins *en Occident*, comme a eu soin de le remarquer Mgr Duchesne, les fêtes de la Vierge apparaissent relativement très tard. Divers auteurs ont donné l'explication de ce fait à première vue étrange, et elle est connue de tout le monde. Si aujourd'hui les fêtes chrétiennes passent aux yeux de plusieurs pour de simples réminiscences ou reviviscences du paganisme ; si, pour eux qui devraient être mieux informés, « il ne faut pas chercher ailleurs que dans la mythologie païenne les origines du culte chrétien [2], » quelle différence les païens eux-mêmes ou les ennemis de la foi auraient-ils vue entre le culte de Marie et le culte de l'une ou l'autre de leurs déesses ? Et quant aux nouveaux convertis, à peine dégagés de leurs

---

is read the Gospel of unbelieving Thomas, Ascension and Pentecost. This gives the festivals in the fourth century (p. 19-20

1. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 3e édit., 1903, p. 270, suite : « La plus ancienne est celle de la Présentation de l'Enfant Jésus au temple (ou Purification de la sainte Vierge). C'est à Jérusalem que nous la trouvons d'abord instituée, et cela dès la seconde moitié du IVe siècle. La fête de l'Annonciation du 25 mars est attestée par le *Chronicon Paschale* (première moitié du VIIe siècle), qui en parle comme d'une institution établie. Ces deux fêtes, avec celles de la Nativité (8 septembre), et de la Dormition (15 août), sont marquées dans le Sacramentaire Gélasien au commencement du VIIIe siècle. Elles étaient donc entrées dès le VIIe siècle dans l'usage romain.

« Ces quatre fêtes sont, pour l'Occident, d'importation byzantine (p. 272-273) ».

2. Entre autres, E. Lucius, *Les commencements du culte des saints dans l'Église chrétienne* (en allemand). Tubingue, 1904, in-8, 526 pages ; analyse dans *Revue des Quest. hist.*, janvier, 1907, p. 205-212 par V. Ermoni. M. Ermoni prouve, comme dom Cabrol (Conf. 3, *Origines liturg.*), que ce culte ne procède ni du gnosticisme, ni de l'hellénisme. On lirait aussi avec intérêt Thurston, *The influence of Paganism on the christian calendar*, dans *The Month*, mars 1907, p. 225-239.

superstitions de la veille et encore incapables de discernement théologique ou mystique, qui sait si eux-mêmes, de leur côté, ne se seraient pas scandalisés d'une dévotion qui ressemblait tant pour l'extérieur à l'idolâtrie proscrite ? L'Église respectait trop, aimait trop l'immaculée Vierge Marie pour permettre que son nom fût accouplé à d'autres qu'elle abhorrait.

L'abbé Neubert a donné une autre explication qui semble également juste. Il vient de parler du culte des martyrs, et il ajoute : « Les martyrs étaient d'anciens compagnons d'armes qui s'étaient trouvés dans la même situation que leurs admirateurs. Chacun d'eux constituait une individualité à part, orientée sans doute vers le Christ, mais n'évoquant qu'au second plan la pensée du Christ : il était donc naturel qu'on leur vouât un culte spécial. Marie au contraire n'avait de sens qu'auprès de Jésus... ses mystères, ce sont les mystères de Jésus... elle est inséparablement unie à Jésus[1] ».

Ce texte admirable dans sa simplicité est une lumière. Il ne nous console pas de voir le culte liturgique de la Vierge se développer si tardivement dans l'Église mais il répond, au moins quelque peu, à certaines questions qui se posent d'elles-mêmes, comme celles-ci entre autres : « Pourquoi, au IVe siècle de l'Église, sainte Agnès a-t-elle été l'objet d'un culte extérieur plus apparent, plus développé, plus fréquemment et généralement manifesté que celui de la très sainte Vierge ? Pourquoi saint Ambroise consacre-t-il une hymne à la jeune martyre tandis qu'il n'en a pas pour la Reine des martyrs ? On a parlé beaucoup en ces derniers temps des verres dorés des catacombes, et pourquoi, encore ici, sur trois cent quarante verres connus et publiés, saint Pierre et saint Paul sont-ils représentés une soixantaine de fois, sainte Agnès treize fois, et la sainte Vierge seulement six fois, et encore deux fois sur les six avec sainte Agnès[2] ? Pourquoi, pour parler comme M. Paul Allard, « cette petite fille sur laquelle nous savons si peu, se montre-t-elle à nous comme une sainte nationale des Romains, comme une patronne de leur cité[3] », tandis que la Vierge Marie, qui la

1. Neubert, *Marie dans l'Église anténicéenne*, p. 257-258.
2. Cf. Garrucci, *Storia dell arte christiana*, 1873-1881, t. IV, p. 107 sq.
3. Paul Allard, dans le *Dict. d'Archéologie*, fascicule IV, col. 905-918. Cf. le

très sainte Mère de Jésus elle-même, semble reléguée à l'arrière-plan ? Pourquoi saint Jean-Baptiste a-t-il de bonne heure sa fête de la Nativité, tandis que Marie immaculée attendra des siècles pour avoir la sienne ? Mais à toutes ces questions l'abbé Neubert nous a déjà donné une réponse à peu près satisfaisante, si nous ne sommes pas trop exigeants.

Aurait-il en même temps résolu les problèmes analogues qui peuvent se poser au sujet du culte liturgique de Madame saincte Anne ? (Nous insistons sur ce mot *culte liturgique*, parce que nous ne devons jamais le confondre avec cet autre culte que nous appellerions simplement *dévotionnel*, si la langue française permettait à chacun, comme la langue anglaise, de fabriquer à mesure les mots dont il a besoin [1]). Notre Sainte n'était-elle pas, beaucoup moins que la Vierge Marie sans doute, mais encore très intimement liée, en qualité d'aïeule, à la personne et au souvenir du Verbe fait chair ? Combien de fois l'Art du moyen âge l'a représentée portant dans ses bras à la fois la Vierge et l'Enfant Jésus, gracieuse image de cette double maternité qui était la sienne, et comment les premiers chrétiens n'auraient-ils pas honoré d'un même culte cette douce Trinité de la terre, si bien en contact avec tous les cœurs vraiment humains à force d'être elle-même si vraiment humaine !

Et qu'on ne voie pas ici — nous en prions le lecteur — un rêve d'imagination pieuse. Sainte Anne n'était pas seulement une sainte — et à ce titre déjà elle méritait tout l'honneur qu'un monde nouveau, régénéré par le trois fois Saint, rendait à quiconque ressemblait au Divin Modèle — ; elle n'était pas seulement de la famille du Christ comme saint Jean-Baptiste et tous ceux que l'Évangile appelle ses frères et ses sœurs ; elle était une *an-*

---

récent et magnifique ouvrage de M. Jubaru, *Sainte Agnès*, Paris, Dumoulin, gr. in-8; *Études religieuses* (RR. PP. Jésuites), 20 janvier 1907

1. Admirable notre langue, mais si pauvre, si bizarre depuis que la Dictionnaire de l'Académie nous a supprimé, on ne sait pourquoi, tant de choses nécessaires, les substantifs ou les adjectifs par exemple, quand il nous laissait les verbes ou les adverbes, ou *vice versa*, tandis que l'anglais a tout conservé, tout amplifié même selon que c'était nécessaire ou utile.

cienne, elle était une *ancêtre*, et quiconque veut seulement penser à ce respect des anciens, à ce culte des aïeux, qui a toujours été dans l'humanité une vraie religion, parfois même l'unique religion, admettra sans peine que notre Sainte devait attirer à elle tous les respects, toutes les vénérations, elle, une sainte en effet et en même temps une ancienne et une aïeule, un lien de chair entre l'Ancien Testament et le Nouveau, la dernière grande figure d'une époque et d'un monde qui n'étaient plus.

Mais nous sommes sortis du cadre de notre étude présente, et il nous faut y rentrer pour suivre encore un instant ce que nous avons appelé l'évolution très lente de la liturgie. Nous disons un *instant*, car en effet nous ne pouvons guère que résumer ici très succinctement une question qui demanderait à elle seule tout un volume.

Nous en étions arrivés au culte liturgique des saints, des saints en général, et la première explication qu'on nous a donnée à propos du culte extérieur de la sainte Vierge vaudrait également pour ce qui les concerne à cet égard. Où l'Église voyait des différences essentielles, ses ennemis n'auraient peut-être vu que des nuances, et pourquoi proscrire les anciens dieux si le culte de nouveaux dieux était permis ? Dira-t-on que cette explication n'est admissible que pour les premiers siècles de l'Église, alors qu'un reste de paganisme pouvait produire de la confusion dans les esprits? Mais quand le paganisme est-il mort jamais et à jamais? Est-ce d'hier que les insensés dont parle l'Écriture comme d'une multitude infinie en nombre, ne voient que du paganisme dans l'Église pour la bonne raison qu'ils en sont pétris eux-mêmes, et n'avons-nous pas vu, à peine deux lignes plus haut, comment ils continuent encore aujourd'hui d'insulter à des pratiques vénérables qu'ils ne savent pas comprendre ?

En tout cas, les faits sont les faits et sans en chercher plus outre la raison, on doit au moins les constater. Quiconque, par exemple ira passer quelques heures dans les bibliothèques de manuscrits, à Paris ou ailleurs, et voudra dépouiller quelques anciens livres de liturgie, missels ou bréviaires romains, verra comme, longtemps, très longtemps, la part faite au Sanctoral est petite.

Notons que nous parlons ici pour l'Occident. Tandis en effet que les *Ménées* d'Orient sont déjà si riches dès le VIIe, le VIIIe et surtout le IXe siècle, le calendrier romain est à peu près vide jusque là, et encore au delà, jusqu'au XIe, au XIIe et même au XIIIe siècle. Pour ce qui est du VIIe ou VIIIe siècle en particulier, voyez, si vous l'avez sous la main, l'ancien *Comes* ou « Lectionnaire de l'Église romaine » publié très récemment par la *Revue bénédictine*, et jugez de la place qu'y occupent les saints, nous voulons dire les saints non martyrs. A moins que nos yeux ne nous aient trompé, il n'en présente pas un seul [1].

En effet, nous le répétons, le calendrier occidental n'a jamais été un casier dressé d'avance qu'il fallait emplir le plus tôt possible. Encore aujourd'hui on y remarque des cases vides, qu'il serait pourtant si facile de combler, non pas seulement avec la fête isolée d'un bienheureux mais avec la fête commune de cent bienheureux à la fois.

Au contraire il reste de la place; il en restait surtout au commencement, un commencement qui a duré plusieurs siècles. Ce serait le cas de dire ou de répéter : « Au commencement était le Verbe, » et le Verbe fait chair suffisait aux âmes de la terre comme il suffisait aux anges du ciel.

Résumons. Le Christ avait aimé les hommes jusqu'à cette preuve suprême de la charité qui est de mourir pour qui l'on aime, et de faibles hommes, qui avaient appris de lui cette science nouvelle, étaient morts à leur tour pour l'amour de lui.

Quelle leçon, quel exemple ! et n'était-il pas dès lors tout naturel aux parents, aux amis de ces héroïques confesseurs de la foi, à la communauté qui avait été témoin de leur vaillance, d'en consa-

---

1. No du 1er janvier 1910, p. 41, d'après le manuscrit de l'Université de Wurtzbourg (cote Mp. th. fol. 62), sous le titre : *Registrum stationum Rom.*, format 0mm292.225mm, écriture allongée et pointue, main du VIIIe siècle, peut-être sur un autre du VIIe

The Lectionaries of Luxeuil and Silos show very plainly that in the seventh century the worship of the saints had as yet very slightly affected the liturgy. The saints'days are somewhat more numerous in the Leoninum and in the Missale Gothico-Gallicanum edited by Mabillon and belonging to the end of the same century. Kellner, p. 397.

crer par des fêtes le souvenir, en attendant le moment de pouvoir l'imiter ? Leur mort semblait comme un prolongement de la mort du Christ, et c'est encore le Christ qu'ils honoraient en célébrant les anniversaires de tous ces braves qui avaient voulu verser leur sang pour lui. Tel fut en tout cas le premier culte chrétien extérieur après celui du divin crucifié.

Pour ce qui est du culte des saints non martyrs, celui-là ne s'introduira que plus tard et lentement, et, notons-le, moins par le fait de l'Église, que par le fait des fidèles. C'est ici en effet, l'occasion étant bonne, qu'il faut faire une distinction importante et absolument nécessaire entre l'Église et l'Église, entre l'Église enseignante et l'Église enseignée, comme disait notre catéchisme, entre le Saint-Siège et les fidèles, ou si l'on veut, entre l'autorité ecclésiastique officielle et les pieux usages qui s'introduisaient dans le peuple avant qu'elle n'intervînt pour les approuver ou les désapprouver, selon le cas. Or, il est à remarquer précisément que le Saint-Siège, toujours si prudent, on pourrait dire si terriblement sévère en matière de canonisation ou de culte public, général, officiel, à décerner aux saints, se montrait par contre tout à fait tolérant, très favorable même à l'égard du culte local, particulier, ou privé, rendu à ces mêmes bienheureux. Nous ne pouvons trop insister sur cette

Distinction entre le culte local et le culte général,

parce qu'elle est d'une extrême importance en ce qui concerne le culte des saints en général et plus particulièrement celui de notre Sainte. Longtemps, très longtemps, le nom de sainte Anne peut ne pas paraître au calendrier romain, au calendrier *universel*, et cependant être inscrit, nous dirions en lettres d'or, aux calendriers particuliers de maintes Églises. Nous pourrions observer de suite, puisque c'en est un peu le lieu, que la réforme du bréviaire voulue par le concile de Trente et plus tard exécutée par saint Pie V, reconnaissait et maintenait partout les grandes dévotions locales. Les « Vœux des Pères » (*Vota Patrum*) s'étaient résumés à ces quatre points : unité du missel, unité des rubriques, unité du bréviaire, unité du calendrier, mais, pas plus cette fois que jamais, le *propre* des églises n'était atteint par cette mesure, et

conséquemment, même à l'heure où le Saint-Siège voulait l'unité dans la liturgie universelle, il approuvait encore une fois, comme il l'avait fait toujours, les cultes particuliers et chers aux diverses communautés chrétiennes[1].

Au surplus, encore moins autrefois qu'aujourd'hui, l'Église ne créait, la première, les fêtes des saints ni ne les prescrivait d'autorité. Les fêtes naissaient, on peut dire d'elles-mêmes, comme par une éclosion toute naturelle de la foi et de la piété chrétienne ; le Saint-Siège, à la longue, finissait par les reconnaître, les approuver, les revêtir de sa sanction, les instituer canoniquement. L'Église était comme une mère qui regarde où va le cœur de ses enfants mais qui ne le commande pas, parce que, en effet, le cœur, la dévotion ne se commandent pas. Trop heureuse était-elle de bénir simplement, de consacrer ces surnaturelles amours !

Et de fait on peut l'affirmer sans crainte de se tromper :

Ce n'est pas l'Église, c'est-à-dire toujours le Saint-Siège, c'est la piété du peuple chrétien qui a été fondé, développé le cycle liturgique

Tel que nous l'avons aujourd'hui. Au commencement, avons-nous déjà dit ou à peu près, quand un chrétien ou une chrétienne généreuse avait scellé de son sang sa profession de foi en Jésus-Christ, un autel, un oratoire s'élevait aussitôt sur sa tombe, et les prêtres y célébraient les saints mystères. Peu à peu, les églises se communiquant les actes de leurs martyrs respectifs, on se faisait des emprunts d'une communauté à l'autre, et c'est ainsi que tel culte, d'abord tout à fait local, devenait avec les années à peu près général.

Et plus tard, quand au culte de martyrs se joint celui des confesseurs, vierges ou saintes femmes, c'est encore le peuple, qui, le premier, canonise. Une page de Benoît XIV, brillamment interprétée par notre P. Mortier dans sa belle monographie de *Saint-Pierre de Rome*, est ici à lire, à retenir plutôt, pour la suite de cet ouvrage ou même de cet article :

Les Juifs, envieux et jaloux du Christ, ne voulaient pas se rendre à la vérité : « Si cet homme est saint ou pécheur, répétait l'aveugle guéri, je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est qu'il m'a

1. *Anal. J. P.*, t. I (1855), pp. 688, 692.

guéri et que je vois, et, ce que je sais encore, c'est qu'il n'écoute pas les pécheurs ... C'est une logique invincible, la logique du bon sens, celle du peuple.

De fait, pendant des siècles, ce fut cette logique du peuple chrétien qui canonisa les saints. Quand les peuples se trouvaient en présence d'un Augustin, d'un Chrysostome, d'un Basile, d'un Ambroise, d'un Grégoire le Grand, d'un Benoît ; quand ils voyaient ces hommes pleins de l'esprit de Dieu suivre en tout les préceptes évangéliques, donner des exemples d'une charité héroïque et commander en maîtres, comme Dieu lui-même, aux forces de la nature, ils disaient, sans crainte d'erreur : C'est un saint, *un martyr... Vox populi, vox Dei* ! voix du peuple, voix de Dieu ! Vous pouvez chercher dans les archives de l'Église les bulles de canonisation de tous ces grands docteurs des premiers siècles de paix, de ces lutteurs qui, au prix de leur courage indomptable, ont sauvé la foi catholique, vous ne les trouverez pas. Ni Jérôme à Bethléem, ni Antoine dans la Thebaïde, ni Martin dans les Gaules, ni tant d'autres saints et saintes, qui sont la gloire de toutes les églises, n'ont été officiellement canonisés. On n'a point fait leur procès, point plaidé leur cause, point discuté leurs actes ; Dieu et le peuple ont fait l'office d'avocats et de juges, et la cause a été si bien jugée, que, aujourd'hui encore, après des siècles de vénération, leur mémoire vit dans tous les cœurs comme au premier jour. Non pas que l'Église ne surveillât les canonisations populaires ; elle les dirigeait, les approuvait, les consacrait par la voix de ses évêques, de ses conciles, de ses papes : mais pendant longtemps il n'y eut pas de déclaration authentique de sainteté. La gloire d'un Augustin ou d'un Ambroise s'imposait d'elle-même à l'Église universelle, dont le consentement tacite valait une reconnaissance officielle [1].

Cette canonisation par le peuple et nous dirions : par *la paroisse*, est surtout remarquable dans l'Église d'Orient. Le directeur de la « Vérité ecclésiastique » de Constantinople, M. Manuel Gédéon,

1. P. Mortier, *Saint-Pierre de Rome* p. 510, d'après Benoit XIV, *De Servorum et Beatif. et Canoniz.*, 1, 37.

a montré dans une savante étude, comment, chez les Byzantins, chaque église, conventuelle ou non, possédait son calendrier spécial, un calendrier sorti à l'origine de l'initiative privée et grossi, dans le cours des siècles, par le fait de cette même initiative, sans la moindre intervention de l'autorité. Quiconque vivait dans la piété était sûr que sa mémoire ne serait pas oubliée, surtout s'il avait élevé quelque édifice du culte ou quelque monastère [1].

Cette part faite aux canonisations par le peuple, le moment est venu de rappeler quels étaient en cette matière

Les privilèges des Évêques.

Nul en effet n'ignore que, au moins jusqu'au XII[e] siècle, la discipline de l'Église laissait une très grande, pour ne pas dire une complète liberté aux évêques en matière de liturgie, leur reconnaissant même le droit d'accorder aux serviteurs de Dieu un culte public dans leurs diocèses : nul non plus n'ignore que, *pratiquement*, cette coutume, même abrogée comme elle le fut, persista en maints endroits jusqu'à nos temps modernes. Les canonistes ne savent pas nous dire au juste à quelle époque la faculté de décréter des canonisations particulières fut enlevée aux évêques et réservée au Souverain Pontife. Ils citent, il est vrai, comme première mention expresse et officielle de cette réserve, une constitution d'Alexandre III, datée de 1170 [2], mais ils nous apprennent en même temps que cette décrétale ne fut pas comprise dans le même sens aussi rigoureux par tous les évêques. Quelques-uns continuèrent à penser que ce qui leur était retiré n'était pas la faculté de béatifier les serviteurs de Dieu dans leurs diocèses respectifs, mais seulement celle de composer en leur honneur une messe et un office particuliers : d'autres, plus larges dans l'interprétation du document pontifical, se crurent autorisés, sans doute pour des raisons graves ou particulières, à suivre l'ancienne coutume,

---

1. [illegible] Ἑορτολόγιον [illegible]. Ἰδίας ἑορτὰς πανηγυρικῶς ἦγον ἑκάστη τῶν μονῶν καὶ ναῶν [illegible], etc. M. J. Gédéon (directeur de l'Ἐκκλησιαστικῆς Ἀληθείας, dans son livre : Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον, in-4, Constantinople, 1895-1898.

2. *Corpus juris Canon., Decretal.* l. III, tit. XLV, c. I. Voir Vacant ci-dessous.

c'est-à-dire à concéder toujours à leurs diocèses de nouveaux offices et de nouvelles messes en l'honneur des saints dont ils prononçaient comme autrefois la béatification.

La controverse à ce sujet ne fut définitivement tranchée que par les décrets d'Urbain VIII du 13 mars et du 2 octobre 1625, promulgués d'abord à Rome, puis publiés avec une confirmation spéciale dans un bref du même pape, *Cælestis Hyerusalem Cives*, le 5 juillet 1634. Les expressions en étaient maintenant trop claires pour laisser subsister le moindre doute[1]. Défense absolue à toute personne, ecclésiastique ou laïque, de s'immiscer dans la canonisation des saints : défense d'apposer aux tombeaux des personnages morts en odeur de sainteté des images, des ex-voto, des lampes : défense de publier par écrit des miracles obtenus par leur intercession, si ce n'est à titre purement documentaire, sans préjuger de leur caractère surnaturel : tout doit être soumis au pape par l'intermédiaire des évêques et de la sacrée Congrégation des rites, sous les peines les plus graves.

Seulement, une loi, même ecclésiastique, peut ne pas être connue de tous; ou bien, on peut, si explicite qu'elle soit, recourir à l'épichéie pour l'éluder plus ou moins; ou bien, on peut présumer une dispense pour tel cas particulier où il semble que toute permission est accordée d'avance. Ce qui est certain, c'est que, même après le décret d'Urbain VIII, qui ne faisait en somme que renouveler celui que saint Pie V avait déjà porté, les évêques, et en particulier les évêques de France, ne recouraient pas plus qu'autrefois au Saint-Siège pour obtenir l'approbation de leur *Propre* ou des fêtes nouvelles particulières à leurs Églises.

Un estimable religieux chassé comme tous les autres, mais qui, sans s'inquiéter de si peu, achève en ce moment la publication des *Œuvres* du Bienheureux Jean Eudes, signale un fait de ce genre où l'on trouve la preuve de ce que nous venons de dire. On sait que le Bienheureux a écrit de sa main (*propria manu*) un grand nombre d'offices nouveaux, et plus particulièrement l'office du Sacré-Cœur-de-Jésus et celui du Très-Pur-Cœur-de-Marie, deux dévotions dont il est reconnu le vrai fondateur, malgré

1. Cf. Vacant, *Dict. de théol. cathol.*, article *Canonisation*, col. 1634 et suiv.

les vives discussions de ces derniers temps à ce sujet. Or, le Bienheureux se croyait autorisé par la pratique commune et la tolérance du Saint-Siège à se contenter pour ses offices de l'approbation des Ordinaires, et il ne faisait qu'exprimer une opinion très générale de son temps lorsqu'il écrivait dans sa circulaire de 1672, relative à la fête du Cœur-de-Jésus : « Si on dit que cela (l'insertion de fêtes nouvelles au bréviaire français) s'est fait par l'autorité de notre Saint-Père le Pape, je répondrai avec saint François de Sales et avec un grand nombre de très illustres et savants Prélats et de grands Docteurs que chaque évêque, dans son diocèse, spécialement en France, a le même pouvoir en ce sujet que le Souverain Pontife dans toute l'Église.

Aujourd'hui d'ailleurs, observe ici le religieux éditeur (religieux dans tous les sens), tout en rejetant comme erronée l'assertion du P. Eudes, personne ne songe à lui reprocher d'avoir partagé sur ce point l'erreur de ses contemporains. Loin de lui en faire un grief, Léon XIII, dans le décret relatif à l'héroïcité de ses vertus, et Pie X, dans le décret qui l'a placé au nombre des Bienheureux, lui font un titre de gloire de l'initiative qu'il a prise de rendre un culte liturgique aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie [1].

Il y a plus que ce fait emprunté à la vie du P. Eudes, et voici un autre détail également significatif.

Lorsque, en 1687, les Visitandines de Dijon sollicitèrent à Rome l'établissement de la fête du Cœur-de-Jésus, le cardinal Cibo, auquel elles s'étaient adressées, leur répondit qu'il fallait d'abord que cette fête fût établie dans le diocèse et que, ensuite, on s'occuperait de l'affermir et de l'étendre [2].

A propos de ces privilèges de l'épiscopat, le Dr Kellner remarque avec beaucoup de justesse qu'ils expliquent à eux seuls l'extraordinaire développement du culte liturgique des saints au moyen âge ; il va même jusqu'à dire que, sans eux, on ne pourrait pas comprendre l'institution ni le développement d'une seule fête.

1. L'éditeur n'a pas mis son nom à son œuvre et il ne nous appartient pas de le nommer publiquement. Voir pour la citation : *Œuvres complètes du B. Jean Eudes*, Vannes, in-8, t. xi, p. 141.

2. Thomas, *Vie et Œuvres de la B. Marguerite-Marie*, 1867, t. ii, p. [illegible], 175.

pas plus que le développement historique de tout le cycle festal [1].

Et quand nous réfléchissons, continue-t-il, que ce principe qui était en vigueur dès le commencement a continué d'opérer pendant plus d'un millier d'années, la merveille est que le résultat ait été si harmonieux et on dirait systématique [1].

Veut-on bien nous laisser rappeler également — car tout ceci importe à notre sujet — que les ordres religieux prenaient souvent eux-mêmes, et les premiers, l'initiative des nouveaux cultes ? Un monastère commençait à vénérer un mystère ou un saint, et à mesure que cette dévotion se répandait parmi les fidèles, d'autres monastères ou quelquefois l'Ordre tout entier adoptait la fête ; les évêques donnaient leur approbation, et finalement, le pouvoir civil et le Saint-Siège intervenaient pour donner à ce nouveau culte une pleine sanction [2].

Nous remettons à plus tard les conclusions que ces préliminaires pourraient déjà nous suggérer, et

Nous revenons à la Bulle de Grégoire XIII.

Nous y avons remarqué l'expression : « Si cette fête (de sainte Anne) est déjà célébrée en certaines églises » ; le Pape dit même davantage, par allusion au *rite double* qu'il vient de lui assigner : « Si cette fête est célébrée en certaines églises avec plus de solennité (*majore aliqua observantia*), nous voulons que cet usage soit maintenu absolument.

---

1. The fact that formerly the bishops enjoyed the right of introducing festivals into their dioceses, or of excluding them, must constantly be borne in mind because, if it is left out of sight, the institution and development of even a single festival cannot be understood, much less the historical development of the whole festal cycle.

When we realize that this principle was acted upon from the beginning, and for more than a thousand years, during a period remarkable for its rich development in many directions, the wonder is that the result is as harmonious and systematic as it is. *Loc. cit.*, p. 24.

2. Kellner, *Ibid.*, p. 28.

La fête existait donc déjà, en fait, jusqu'ici au moins — c'est si peu loin ! — tout le monde semble d'accord. On accepte par exemple que Baronius, dans ses *Notes sur le Martyrologe*, n'ait pas considéré l'acte de Grégoire XIII comme une institution proprement dite de la fête, mais plutôt comme une *confirmation* ou tout au plus un développement de ce qui existait déjà. Et en effet le Pape ne dit pas *instituit*, mais *firmavit, auxitque*, et Benoît XIV, avant nous, a mis une vraie complaisance à relever ces deux mots [1].

Gavantus se sert d'une expression analogue, *Gregorius XIII restituit festum* : « Grégoire restitua la fête. En l'an 1500, elle était déjà dans le bréviaire avec neuf leçons [2].

Colvenerius (Colvenier), écrivain du XVII[e] siècle, ne sait pas depuis quand la célébration de la fête s'était plus ou moins généralisée, mais il cite divers bréviaires antérieurs à Grégoire XIII où elle se trouvait déjà : d'abord les bréviaires de Lyon de 1544 et de 1559 ; ensuite ceux de Bruges, de Tournai, de Liège, de Nivelles, de Salzbourg, d'Utrecht, de Douai, de Noyon ; les bréviaires des Chartreux, des Chanoines réguliers du chapitre de Windesheim, de Sainte Waudru, des Prémontrés de Cluny, des religieuses de Fontevrault. De même il constate que la fête est ancienne à Mende, à Osnabruge, à Augsbourg, à Saint Gall, à Lucerne, à Reims, à Metz, à Paris, en Angleterre [3]. Un autre auteur, Char-

---

1. Baronius, in *Notis ad Martyrologium*, testatur jussisse Gregorium XIII in tota universali Ecclesia officium S. Annæ recitari : « Sanctissimus Dominus noster Gregorius XIII, Papa, divino afflatus Spiritu, Apostolicis litteris hoc anno Domini 1584, Kalendis 12 maji, ejus Pontificatus anno 12, *firmavit auxitque* ; præcipiens nimirum, ut perpetuis futuris temporibus B. Annæ dies festus septimo Kalendas Augusti per totius orbis Ecclesias duplici Officio quotannis recolatur, Romanisque atque aliarum Ecclesiarum Calendariis addatur, et duplex ei adscribatur. » Bened. XIV, *De festis*, l. II, c. IX, n. 15. *Du même* : Digna sunt quæ observentur, Baronii verba *firmavit auxitque*, quæ non significant ejus cultum a Gregorio XIII invectum, sed tantum firmatum et auctum. *Ibid*

2. Gregorius XIII restituit festum anno 1584. Cum novem lectionibus erat in Brev. 1500. Duplex cum officio a Gregorio XIII. Oratio antiquior Pio V. Clemens VIII mutavit lectiones secundi Nocturni. Gregorius XV præcepit diem agi ubique. *Constit.* edita 23 april. 1622. Gavantus, *Thesaurus*, au 26 juillet.

3. *Festum quando celebrari cœperit non certo constat* .

Apud Latinos in variis eccl. solemnisari solere, antequam illud Gregorius XIII

les Guyet, ajoute encore les villes de Tours, Rouen, Chartres, Meaux, Nantes[1]... Nous remercions Colvenier et Guyet pour leur contribution à notre œuvre, mais tant s'en faut que leurs deux nomenclatures, même mises ensemble, nous donnent ici une liste complète des sanctuaires où se célébrait la fête de sainte Anne, bien avant la bulle de Grégoire XIII. Nous parlions tout à l'heure des évêques et des religieux, et nous ne savons sans doute pas tout ce qu'ils ont pu faire pour propager cette fête. Ces sortes de choses n'appartiennent pas nécessairement à l'histoire, et c'est bien plutôt fortuitement que, une fois ou l'autre, elle nous en conserve le souvenir. Elle l'a fait par exemple en deux ou trois cas qui nous reviennent ici en mémoire et que nous consignons parce qu'ils sont si rares. En 1433, les Camaldules se réunissent en chapitre sous la présidence d'Ambroise leur général (1376-1439). Une des conclusions du chapitre a rapport aux nouvelles fêtes à célébrer, et, parmi elles, se trouve la fête de sainte Anne, « laquelle devra, est-il dit, être observée à douze leçons par tous moyens » : *modis omnibus observari volumus de sancta Anna XII lectiones*[2]. En 1454, une assemblée du même genre se tient chez

---

Romano breviario insereret constat ex Romano missali Lugduni excuso anno 1511 et 1559, in quibus ponitur duplex majus.

Item ex diversarum eccles. breviariis, in quibus jam olim continetur : ut est Breviarium Brugense Eccles. S. Donatiani et multa alia, ut indicant 2 partim hymni, partim prosæ in *Parnasso Mariano*, ubi hæc exprimuntur : Tornacense, Carthusianum, Canonicorum regul. capituli Windesemensis, S. Waldetrudis, Leodiense, Nivellense, Præmonstratense in off. B. M. V., missale itinerarium Salisburiense, Trajectense, Noviomense et Lindense. Quod argumento est omnibus his locis hoc festum celebrari solere.

Item quoque celebre esse Myndæ, Osnaburgi, Augustæ, Strigonii, Sangallii, Lucernæ, Remis, Metis et alibi testatur Schultingius.

Missale Cluniacense festum S. A. ponit 24 julii : breviarium Brugense die 27. In diœcesi Parisiensi et ecclesia Tornacensi, die 28. Alii 19 julii, alii 4 Augusti. Idcirco dixit Radulphus plerosque hodierna die (26) de hoc festo officium peragere, quo die item habet in suo ms-martyrol. et jam olim celebrare solet collegiata eccles. S. Amati Duacensis et virgines ord. Fontis Ebraldi, dup. majus. Colvener, *Kalendarium*, t. II, p. 59.

1. Carolo Guyeto, auct., *Heortologia*, p. 201.

2. Martène et Durand, *Veterum scriptorum et monumentorum historicorum ampliss. collectio*, in-fol., Paris, 1724, au t. III, dans les lettres d'Ambroise.

les Cisterciens, et nous lisons dans les *Statuta Capituli*, au numéro 8 : *Festum Beatæ Annæ matris Mariæ virginis cum XII lectionibus per ordinem celebretur* : « La fête de la bienheureuse Anne sera désormais célébrée dans tout l'ordre avec douze leçons [1]. »

De même, en 1477, les vicaires généraux de l'évêque de Poitiers, terminant la visite du monastère Sainte-Marie-*de-Cella*, décrètent, sans doute au nom de l'évêque, qu'on y fera à l'avenir plusieurs *solennités* nouvelles, entre autres : au mois de juillet, la fête de saint Joseph : au mois de septembre, la Présentation de la sainte Vierge : au mois de novembre, la Purification de sainte Anne ; au mois de décembre, la Conception de la sainte Vierge [2].

Notons en passant que ces textes n'impliquent pas nécessairement pour la fête de notre Sainte une institution tout à fait nouvelle. La nouveauté pourrait bien ne porter ici que sur les *douze leçons*, sur une solennité plus grande qu'on entendait lui donner, et l'on a dû remarquer tout à l'heure, à propos de Poitiers, que l'historien emploie en effet ce mot de *solennité* plutôt que celui de *fête*, ce qui très probablement n'est pas sans raison. Il faut aussi noter pour les Cisterciens et les Camaldules l'expression *per ordinem*, ou encore *omnibus modis*, c'est-à-dire peut-être : « malgré les objections, les empêchements qui pourraient se présenter dans telle ou telle maison de l'Ordre. » Quoi qu'il en soit, et sans pouvoir trancher la question pour les trois cas présents, nous pourrions, au moins pour Cîteaux, indiquer un de ses bréviaires qui contient déjà une hymne à sainte Anne, et vraisemblablement une fête, dès le XIVe siècle, sinon plus tôt.

Nous venons de faire une conjecture, à savoir que chez les Camaldules, les Cisterciens et les religieuses de Poitiers, la fête de sainte Anne était peut-être mise au rang des *solennités*, et c'est la teneur même des documents qui nous la suggérait. Elle est d'autant raisonnable que cette même fête a été autrefois

I. I. : Epistola ad universos prælatos et monachos Ordinis *De quibusdam festivitatibus celebrandis*, à la fin

1. Martène et Durand, *Thesaurus novus anecdotorum* (5 in-fol., Paris, 1717), t. IV, p. 1619.

2. *Gallia Christiana* (1720), t. II, col. 1201. Ordonnance du 25 juillet 1477.

de précepte » en quelques Églises.

autrefois ne signifiant pas ici le XVIIe siècle, où alors elle sera telle ou « d'obligation », comme nous verrons, pour l'Église universelle, mais les deux ou trois siècles antérieurs. Ainsi au XIIIe, elle existe déjà comme telle à Douai, au XIVe à Dublin[1]. En 1425, un concile tenu à Copenhague veut que la Sainte-Anne soit à l'avenir « considérée comme fête de la terre et du peuple », c'est-à-dire excluant tout travail des champs et toute œuvre servile[2].

De son côté, Adrien Baillet nous fait lire ce qui suit : « La fête de sainte Anne était de précepte dans l'église de Paris depuis l'an 1557 que l'évêque Eustache du Bellay l'avait prescrite sans modification... Cinquante ans auparavant, l'évêque Etienne Poncher, qui fut depuis archevêque de Sens, l'avait ordonnée de telle sorte qu'il permettait les œuvres serviles qui n'étaient pas manuelles, ce qui faisait alors une classe de petites fêtes qui ne subsiste plus parmi nous. Il la supprima ensuite dans ses statuts de l'an 1524 pour le diocèse de Sens. C'est ce que fit aussi pour Paris l'archevêque Hardouin de Péréfixe dans son ordonnance de l'an 1666 qui fut autorisée sur un ordre du roi par un arrêt du Parlement. Aussi nous ne la voyons plus observer maintenant de précepte que dans les lieux qui l'ont pour patronne particulière ou qui se vantent d'avoir quelque portion de ses reliques[3]. »

Encore un exemple. Le concile de Mexico de 1585 énumère les fêtes qui *sont* d'obligation pour les Espagnols et les Indigènes, et il n'est pas indifférent, surtout pour un frère-prêcheur, d'y trouver, à la suite, la Sainte-Madeleine, la Sainte-Anne et la Saint-Dominique[4].

1. Ces deux faits se retrouveront ailleurs avec leurs preuves.

2. In concilio Hafniensi in Dania habito anno 1425 (Hardouin, *Coll. conc.* t. VIII, col. 1036) indictum fuit ut S. Annæ festum die 9 dec. statueretur : « Item statuimus, quod festum S. Annæ matris Genitricis Dei Beatæ Mariæ quolibet anno in crastino Conceptionis ejusdem per totam nostram provinciam pro festo terræ et populi in posterum celebre habeatur. » Benoît XIV, t. IV, p. 557. Le mois de décembre était choisi de préférence au mois de juillet « à cause des travaux de l'été », dit le concile. Voir aussi *Anal. J. P.*, t. XI, col. 1385.

3. *Les Vies des Saints*, 1704, t. VII, p. 757-758.

4. *Anal. J. P.*, t. XI, col. 1399.

Après ce qu'on vient de lire, il est déjà bien évident que la bulle de Grégoire XIII n'a pas « créé » la fête, ne l'a pas « instituée », mais n'a fait, comme disait Benoît XIV, que « l'affermir » et « l'étendre » à l'Église universelle. On se rappelle également la clause : « Que si cette fête est déjà célébrée en certaines Églises avec plus de solennité etc. », et nous sommes bien aise d'avoir pu montrer ici même quelques exemples de son application.

Nous aurons sans doute plus tard, ou même tout à l'heure, d'autres faits de cette nature à signaler, et sachons attendre un peu.

En effet, si l'histoire, même l'histoire locale, même ce qu'on peut appeler la micrographie de l'histoire, nous a été d'un faible secours pour l'étude que nous poursuivons, par contre les anciens missels et bréviaires nous ont puissamment aidé. Nous ne voulons pas risquer un chiffre qui ne saurait être exact quand même il le voudrait, mais c'est en très grand nombre que s'offrent à no : au xve siècle les messes, les hymnes, les offices complets *de Sancta Anna*. A toutes ces bonnes choses nous reviendrons quand le moment sera lui-même venu d'entrer dans les détails, et alors nous verrons la liste commencée par Colvenier et Guyet s'augmenter considérablement.

Pour le quart d'heure, comme encore une fois nous ne pouvons mettre tout un livre dans un chapitre, nous devons nous borner à des indications sommaires, à ce qu'on appelle, dans le beau style, « les grandes lignes du sujet. »

Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que la fête de notre Sainte fût très répandue, nous dirions « presque déjà universelle » au moment où Grégoire XIII la proclamait telle. Les papes, disions-nous, n'imposent pas les dévotions : ils les constatent, ils les approuvent, ils les sanctionnent de leur autorité souveraine, mais il y a autre chose : c'est que cette fête avait déjà depuis longtemps reçu la sanction du Saint-Siège, du moins si l'on peut ajouter foi à une assertion de Platina dans ses *Vies des Papes*. Il écrit en effet au sujet de Sixte IV (1471-1484) : « Il ajouta plusieurs fêtes aux anciennes, et prescrivit qu'on célébrât dans l'Église du Christ les fêtes de la Conception et de la Présentation de Marie, de sainte Anne, de saint Joseph, de saint Françoi

le Séraphique... [1] » Platina, écrivant à Rome, était à la source des meilleurs documents, et, si malgré cela, il ne jouit pas d'une grande réputation comme historien des papes, ce n'est pas une raison de croire que, ici en particulier, l'information qu'il nous donne serait fausse.

Seulement, il faut l'avouer, Sixte IV est bien jeune au regard de la question présente, et on voudrait pouvoir remonter plus loin avec des actes pontificaux qui aient atteint l'Église universelle. Ces documents existent-ils et n'aurions-nous pas eu l'heur de les trouver ? Ou bien faut-il renoncer à les chercher, parce que positivement ils n'existent pas ou n'existent plus ? Peut-être fallait-il suivre le conseil de l'abbé Nau : consulter les catalogues, les livres, les hommes de science ; mais les catalogues ne sont jamais complets ; mais les livres sont muets sur la question ; mais les hommes de science ne « se rappellent plus ». Si « la sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit », la science paraît l'être à celui-là et, du reste, ce qu'elle n'a jamais su, il est assez probable qu'elle ne le saura jamais. Pour ce qui est des livres et d'abord des anciens auteurs, il y a de l'apparence que Grancolas, pour un, ne *sait* pas, car il a accoutumé de dire (pour imiter un style), tout ce qu'il sait et même quelquefois un peu plus. Il est peu vraisemblable que Nicolas de Clamenges, *theologus disertissimus*, se préoccupe des dates de telle ou telle fête et de la nôtre en particulier, lui qui n'a qu'un désir, celui d'en voir supprimer le plus possible [2]. Les protestants du XVIe siècle, Dresser et Hos-

1. Multas festivitates veteribus junxit, et Conceptionis, et Praesentationis B. Mariæ, S. Annæ ejus matris, sanctissimi Joseph, seraphici Francisci festa in Christi Ecclesia celebrari jussit. Platina, *De Vitis Pontificum*, in-4, p. 308. (La page-titre manquant à l'incunable que nous avons consulté — 1479 ?).

2. Nicolas de Clamenges, archidiacre de Bayeux, plus connu sous le nom d Clémangis, a laissé entre autres volumes : *Libri quinque, tum eruditi, tum pii* I... II... III : *De novis celebritatibus non instituendis*, in 4. Paris, 1521. Le réquisitoire contre les fêtes occupe vingt-et-une pages (fol. XLVIII v°-LIX r°). Fol. XLVIII v° Quid enim Deo ex nostro potest cultu accrescere ? Quid sanctis ex nostra laude et gloriosa prædicatione ? » Autres raisons : « Ces fêtes ainsi multipliées occupent entièrement l'esprit et la piété des fidèles et ne lui donnent pas la liberté de s'occuper et de se remplir de Dieu. Quoiqu'on n'honore les saints que pour honorer Dieu en eux et que le culte de Dieu soit la fin de tout le culte des saints,

pinianus, puisqu'il fallait chercher partout, négligent ce détail. L'un du reste, Dresser, ne fait que rédiger (j'allais dire *dresser*) un ridicule calendrier où il mêle les fêtes chrétiennes avec les fêtes païennes correspondantes. On voit que M. Lucius et les autres n'ont de nos jours rien inventé. Pour lui, Dresser, sainte Anne *en latin gracieuse*, fut la sœur d'Heleana, miroir de la matrone pieuse etc. », et elle n'est qu'une résurrection de l'Anna Pérenna des Romains[1].

Hospinianus est moins embrouillé dans ses fiches, et il a pour nous l'avantage de savoir que Sixte IV a ajouté la fête de sainte Anne aux *anciennes solennités*[2]. Nous n'avions donc pas nous-même inventé Platina. Mais voici un mot précieux que prononce à la même époque le jésuite Jacques Gretzer et que nous recueillons avec joie : « Que la fête de sainte Anne soit de beaucoup plus ancienne que le temps du pape Sixte IV, c'est ce que prouvent les livres liturgiques des Latins aussi bien que des Grecs, et le calviniste (Dresser ou Hospinien) ne fait que donner le change au lecteur quand il rapporte l'origine de cette fête à Sixte IV[3]. » Le Père

---

l'esprit des peuples prend souvent le change et, s'arrêtant aux moyens, ne pense plus à la fin », etc.

Benoit XIV devait plus tard porter un décret défendant tout livre qui traiterait de la « Diminution des fêtes », soit dans un sens, soit dans l'autre. (*Œuvres*, t. VI, p. 107.)

1. Matthaei Dresseri, *De festis diebus Christianorum et ethnicorum*, in-18, Leipzig, 1590 : « De mei vero facti ratione quae me ad ingrediendum in hanc commemorationem de luce et tenebris induxit, expedita et prompta est responsio. Cum enim sanctorum historias in heortologico hoc libello enarrem, res me et veritas ipsa coegit, lucem a tenebris, vera a falsis decernere. » *Præfatio* (1584). Il blâme évidemment le Saint-Siège pour certaines fêtes « palam impia, magno quodam opinionis errore in Ecclesiam importata ».

2. Hospinianus (Rodolphus), *Festa Christianorum, hoc est : De Origine, progressu, ceremoniis et ritibus festorum dierum christianorum*, ed. 2ª, gr. in-4, Tiguri (Zurich), 1612 ; préface de 1593. Au 26 juillet, fol. 123 : « Ejus diem festum quemadmodum etiam Josephi Sixtus IV Papa solemnitatibus veterum addidit : Onuphrius in appendice ad Platinam et Balæus in vita Sixti. » L'auteur a aussi à son actif : *De Origine et progressu papatus ac idolatriæ romanæ Ecclesiæ*, 1587. Vous m'en direz tant !

3. Jacobi Gretzer, S. J., *De festis Christianorum*, libri duo, in-8, 1612, Ingolstadt, p. 336 : « S. Annæ festum longe vetustius esse temporibus Sixti IV Pon-

Gretzer parle-t-il de la fête du calendrier romain, ou de la fête des calendriers particuliers ?

Cavalieri et Baillet ne nous renseignent pas davantage.

Dans son *Compendium*, Carpo s'est sûrement posé la même question que nous, mais il n'a pas trouvé de réponse : *De anno autem quo Festum S. Annæ in Breviarium romanum inductum est, minime constat*, et il se contente de dire que « le culte est très ancien, » *cultus antiquissimus*[1]. Enfin G. Schober, en qui nous avions mis notre dernière confiance, nous a à son tour complètement déçu. Cependant il tient, lui aussi, pour le *cultus antiquissimus*[2].

Il nous reste pour consolation un mot déjà cité sans doute quelque part, car si souvent il nous revient à l'esprit, à peu près à chaque difficulté nouvelle, c'est-à-dire presque à chaque pas de ce travail, le mot de ce philosophe qui certes devait avoir beaucoup d'esprit : « Je ne le sais pas, mais je l'affirme. » On comprend. Nul ne sait quand la fête de sainte Anne est devenue fête universelle, fête du calendrier de Rome et du monde *catholique*, mais nous affirmerions, à tout risque, qu'elle est antérieure à l'acte de Sixte IV rapporté par Platina. Nous ne tranchons pas le problème, — car c'en est un en vérité — et nous souhaitons plutôt que d'autres s'en occupent qui sont plus en état de le résoudre, et en même temps d'ajouter ce nouvel apport à la science moderne. Le *Nec*

---

tificis testantur tam Latinorum quam Græcorum Ho[illegible] proinde calvinista lectori fucum faciat quando originem hujus [illegible] ad [illegible] refert. Tout ce livre est une réponse aux calvinistes. En titre : *Libri duo adversus Danæum, Dresserum, Hospinianum aliosque sectarios*.

1. A. M. A. Carpo, *Compendiosa Bibliotheca liturgica*, in-8, Bologne, 1878, p. 551.

2. G. Schober, *Explanatio critica editionis Breviarii romani quæ a S. R. C. uti typica declarata est*. Ratisbonæ, 1891, p. 32 : « Festum S. Annæ, cujus cultus erat antiquissimus, nam in Ordine Fratrum Minorum ejusdem officium ab anno 1263 celebratum est, — in Breviario 1479 Simplex ; in Brev. 1503 et 1564, duplex majus ; Pius V ex Breviario expunxit. » Page 50 : « Gregorius XIII festum S. Annæ die 26 julii ritu duplici celebrandum restituit a. 1584. » Page 232 : l'auteur mentionne l'élévation de la fête par Léon XIII au rang de double de seconde classe. C'est tout.

plus sapere quam oportet sapere (Ne pas savoir plus qu'il ne faut savoir) ne s'applique sans doute pas ici, ou alors il faudrait vider les bibliothèques de toutes leurs encombrantes superfluités, et franchement, en tout respect pour ce qui mérite le respect, que leur resterait-il pour le passe-temps des *amateurs* ?

Il n'en est pas moins vrai que, même si la fête était antérieure à Sixte IV — nous disons toujours « en tant que fête universelle », elle avait été bien lente à s'établir en Occident. Elle aurait existé, comme telle, plusieurs siècles auparavant, que ce n'eût pas été encore trop tôt, et l'on peut se demander pourquoi ce retard ? Personne, à notre connaissance, ne donne ici d'explication, et qui en désire est réduit à chercher lui-même.

Mais si l'on se rappelle que le moyen âge et même les temps modernes se sont toujours complu aux discussions philosophiques, théologiques, liturgiques et autres ; que l'une de ces discussions a porté autrefois, et plus d'une fois, sur les saints personnages de l'Ancien Testament, et que saint Bernard, dans une lettre fameuse, avait comme tranché d'avance le débat, on aura peut-être, qui sait ? déjà trouvé une réponse à la question.

Cette lettre marquée XCVIII dans les œuvres complètes du saint Docteur, explique pourquoi les Macchabées étaient les seuls martyrs de l'ancienne loi dont l'Église fit la fête, et nous y relevons quelques passages :

L'Église n'a pas voulu, je pense, célébrer par un jour de fête le souvenir de la mort des plus grands saints qui ont précédé la venue du Christ, parce que, avant qu'il souffrît et mourût pour notre salut, ceux qui mouraient, au lieu d'entrer dans les joies éternelles du paradis, tombaient dans les obscures profondeurs des limbes. Je crois donc que l'Église n'a fait exception en faveur des Macchabées que parce que la nature de leur martyre leur a donné ce qu'ils ne pouvaient tenir de l'époque où ils ont souffert.

D'ailleurs, il est des justes, contemporains de la Vie véritable incarnée parmi nous, qui moururent en quelque sorte dans ses bras, comme Siméon et Jean-Baptiste, ou qui souffrirent la mort pour elle ainsi que les Innocents que nous honorons comme les Macchabées, mais pour une autre raison, d'un culte solennel

quoique, en mourant, ils soient, eux aussi, allés dans les limbes.

« Ainsi nous faisons la fête des saints Innocents parce qu'il n'eût pas été juste de ne pas honorer dès à présent cette troupe d'innocents, morts pour la justice. Il en est de même de saint Jean-Baptiste qui, sachant que désormais le royaume du ciel souffre violence, crie à tous les hommes : « Faites pénitence, voici que le royaume de Dieu approche » (Matth., III, 2), et ne pouvant plus douter que la vie viendra bientôt elle-même le délivrer du trépas, il endure la mort avec joie [1].

Cette lettre est assez longue, et elle répète au moins trois fois qu'il ne convient pas d'honorer d'un culte les saints de l'ancienne loi, toujours pour la même raison qui varie un peu dans l'expression, il est vrai, mais non quant au sens. Et donc, on conçoit que, après un pareil écrit, signé par un saint et un docteur tel que saint Bernard, des hommes, d'ailleurs animés des meilleures intentions à l'égard de notre Sainte, et sans doute comme saint Bernard lui-même, aient pu cependant se poser cette question ou ce problème, à savoir : Sainte Anne appartient-elle à l'Ancien Testament ou au Nouveau ? Peut-on sûrement la ranger parmi les rares privilégiés pour qui le saint Docteur fait exception parce qu'ils furent « les contemporains de la Vie véritable incarnée parmi nous » et qu'ils moururent en quelque sorte dans ses bras ? »

Au XVIII[e] siècle, le jésuite Guyet, évidemment fatigué de toutes les discussions qui existaient encore de son temps sur ce sujet, finit par déclarer que sainte Anne appartient sans conteste au Nouveau Testament [2]. Il semble aussi que Benoît XIV, après lui, ait *quasi* adopté ce sentiment, mais il y a de l'apparence que les papes du moyen âge restèrent dans le doute à cet égard, ou du moins ne voulurent pas se prononcer. Quoique saint Bernard n'eût pas expressément placé notre Sainte dans l'Ancien Testament, décréter pour elle une fête universelle eût paru contredire sa thèse à lui, et évidemment ce n'était ni nécessaire, ni même à propos. Où ni la foi, ni la morale ne sont en cause, l'Église ne se croit pas obligée d'intervenir et de clore les débats. Comme Dieu,

---

1. *Œuvres de saint Bernard*, trad. Charpentier, t. I, p. 186, 188.
2. Car. Guyeto (Authore) *Heortologia*, p. 39.

« elle livre le monde aux disputes des hommes, » c'est-à-dire qu'elle leur abandonne volontiers tout ce qui n'est pas strictement de son domaine. En tout cas, à propos de la fête de sainte Anne, le même Benoît XIV dit un mot qui peut paraître singulier en pareille circonstance, mais qui ne laisse pas que d'éclaircir quelque peu la question présente : « Semper enim Occidentalis Ecclesia, ut suo loco dicemus, restitit augendo aut dilatando cultui Sanctorum veteris Testamenti; Romani vero Pontifices fortasse *passi sunt* cultum S. Joachim et S. Annæ augeri, quod uterque post nativitatem Christi Domini obierit, ac propterea ad Novum Testamentum pertinere videatur. »

C'est clair : « L'Église d'Occident s'est toujours refusée à propager le culte des saints de l'Ancien Testament, mais les Pontifes romains ont toléré *à tout risque*, mot-à-mot : *ont enduré* que le culte des saints Joachim et Anne prît de l'accroissement, parce que tous deux sont morts après la naissance du Christ Notre-Seigneur, et *semblent* par là même appartenir au Nouveau Testament[1]. On le voit, Benoît XIV lui-même n'est pas certain.

Ils ont toléré » en effet, et le moment est enfin venu de montrer, à l'aide encore cette fois de documents pontificaux, que bien avant la bulle de Grégoire XIII et l'institution de Sixte IV, la fête de notre Sainte existait en effet déjà en plusieurs endroits. C'est d'ailleurs la Bulle elle-même qui nous en avertit : « Que si, en vertu... d'un indult du Saint-Siège, la fête est déjà célébrée en certaines églises, etc. »

En vertu d'un indult pontifical, elle l'était en Angleterre depuis cent ans au moins.

La bulle suivante d'Urbain VI est bien connue : « Dieu le Père,

---

1. Benoît XIV, *De festis*, etc., lib. II, cap. IX, n. 17.

Et ailleurs : Quod pertineant ad Novum Testamentum Zacharias, Elisabeth, Simeon senex, Anna prophetissa, Joachim et Anna, late prosequitur Guyet, *De Festis propriis sanctorum*, lib. I, cap. V, quæst VIII. Licet enim mortui sint ante Christi passionem, ideoque ex vivis excesserint ante conditam legem gratiæ, ad Evangelicum nihilominus statum spectare reputandi sunt, cum commendantur ab ipsomet Evangelista, aut Christum natum viderint, aut Christum ipsum propinquitate seu carnis affinitate proxime attigerint. Bened. XIV, *De Servorum Dei beatific.*, etc., lib. IV, parte 2, cap. XXVIII, n. 2.

dont la splendeur éclaire le monde de ses clartés ineffables, écoute toujours favorablement les vœux des fidèles qui espèrent en sa miséricorde : mais il les accueille surtout avec bienveillance lorsque, dans leur humilité, ceux qui l'implorent s'appuient sur les mérites et sur l'intercession des Saints. Nous avons été naguère informé par quelques fidèles du Christ habitant le royaume d'Angleterre, que le peuple de ce pays avait une grande dévotion pour sainte Anne, la mère de la glorieuse vierge Marie, et que cette dévotion croissait en raison même de leur respect pour la bienheureuse Mère de Dieu. Au nom de ces mêmes fidèles, une supplique nous a été présentée à l'effet d'obtenir que la fête de sainte Anne fût solennellement et dévotement célébrée par les prélats et par tous les fidèles qui résident dans ce royaume. Ce pieux désir et l'affectueuse dévotion de la Grande-Bretagne nous sont très agréables devant le Seigneur. Désirant donc assurer à ces fidèles l'amitié de Dieu, en les attachant de plus près à la pratique du bien, nous nous sommes rendu à leurs prières, et par les présentes lettres, Nous ordonnons à votre fraternité de célébrer et de faire célébrer dans vos villes et diocèses, chaque année à l'avenir, avec dévotion et solennité, la fête de la bienheureuse sainte Anne.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le XI des calendes de juillet, la quatrième année de notre pontificat [1].



Un autre exemple d'indult apostolique serait le décret de Clément VII en faveur de la ville de Tournay, mais il est resté pour nous introuvable et il faut nous contenter de la mention qui nous en est faite par le vieil historien de cette ville, Jean Cousin. Nous citons :

« L'an 1391, le 28 de juillet, mourut Messire Jean de Veson,

1. Texte de la concession dans les *Acta Sanctorum*, t. VI, de juillet, p. 247, d'après Labbe, *Sacrosancta Conc.* (Le décret ne se trouve pas dans la *Bullarum Collectio* de Cocquelines (Romæ 1744).

prestre de Tournay, lequel, à l'honneur de la vierge Marie et de sa mère, avec la licence du Chapitre, a faict instituer la feste saincte Anne en office, qu'on nomme communement triple, tant en chant, luminaire et sonnage, qu'en toute autre solennité, avec ce que l'on devra mettre à la chaire épiscopale du chœur le drap d'or, comme on a coutume de faire en l'Église de Tournay en la feste de l'Assumption de Notre-Dame, sa glorieuse fille. Clément septième, à l'instance de Maistre Jean du Quesne, Chanoine de Tournay, a donné à tousiours misericordieusement à tous vrayement repentans et confessés qui garderont tous les ans la feste saincte Anne en l'Église presente solemnellement et aux autres, qui par ceste ville de Tournay ou faubourg, s'abstiendront d'ouvrer un an et quarante iours de pardon. Il y a en la thresorerie de ceste Eglise un os mediocre de la dicte saincte Anne [1]. »

Nous avons parlé plus haut des anciennes prérogatives des évêques en matière de liturgie, et voici maintenant, après les documents pontificaux, un document épiscopal qui prouvera ce que nous rappelions alors au souvenir du lecteur.

Nous, Guillaume, par la patience de Dieu, humble ministre de l'Église d'Arras, à tous les abbés, prieurs, doyens de notre chrétienté, prêtres et chapelains ainsi constitués dans notre cité et diocèse d'Arras à qui les présentes pourront parvenir : salut éternel dans le Seigneur...

« Comme il appert que des hommes prudents, tels que le prévôt, maître G. de Faronvilla, et les membres du Chapitre de l'église Saint-Aimé en notre diocèse, ayant en vue la gloire de Dieu, et se souvenant des mérites des saints dont les reliques, et surtout celles de sainte Anne, mère de la Mère de Dieu, sont conservées, selon la croyance de tous, dans la susdite église, se proposent de construire un reliquaire mobile d'un travail somptueux en or, argent et pierres précieuses, pour y enfermer, avec la vénération convenable, les reliques de la susdite sainte Anne reposant dans la susdite église : Nous, à la requête des mêmes maîtres et Chapitre susdits, pour encourager cette entreprise

---

1. Jean Cousin, *Histoire de Tournay*, 4 in-4, Douai, 1619, t. iv, p. 178.

et par nos indulgences presser les fidèles à vénérer dignement de si précieuses reliques, confiant en la miséricorde du Dieu Tout-Puissant, et en l'intercession de la bienheureuse et glorieuse Marie toujours Vierge, des apôtres Pierre et Paul, et de tous les saints, accordons miséricordieusement à tous les fidèles vraiment contrits et confessés qui visiteront pieusement l'église où reposent les susdites reliques, la veille du jour de la même bienheureuse Anne, ou pendant les sept jours qui la suivent, ou qui prêteront les mains à la susdite entreprise, quarante jours d'indulgence sur les pénitences à eux imposées, et ce, en quelque année que ce soit. De plus, pour augmenter la vénération envers la souvent susdite sainte Anne et envers ses reliques, nous statuons et ordonnons à perpétuité que sa fête soit celébrée à Douai comme celles du dimanche, enjoignant fortement à tous et chacun des prêtres de la ville de Douai, sous peine d'excommunication, s'il est nécessaire, de faire célébrer publiquement dans la susdite ville, la susdite fête de la façon susdite. En foi de quoi, nous avons fait faire les présentes lettres et les avons fait munir de notre sceau. Donné à Arras, l'an mil deux cent quatre-vingt-onze, le jour de la lune qui suit le dimanche où se chante le *Jubilate* [1].

---

1. Deuxieme dimanche après l'octave de Pâques. Voici le texte du diplôme : Occasione reliquiarum pedis S. Annæ quæ habentur Duaci in collegiata insigni ecclesia S. Amati, constitutum est a Guillelmo Atrebatensi episcopo anno 1291, ut in eadem civitate festum S. Annæ in populo celebraretur, ut patet ex diplomate quod subjungimus : Guillelmus, Dei patientia Atrebatensis Ecclesiæ minister humilis, universis abbatibus, prioribus, capitulis, decanis christianitatis, presbyteris et capellanis in civitate et diœcesi Atrebatensi constitutis, ad quos presentes litteræ pervenerint, salutem in Domino sempiternam. Quoniam... etc. Cum itaque discreti viri magister G. de Faronvilla præpositus et capitulum ecclesiæ S. Amati Duacensis nostræ diœcesis Deum habentes præ oculis ac sanctorum pie merita recolentes, quorum reliquiæ in prædicta ecclesia contineri indubitanter ab omnibus asseruntur, et præcipue reliquiæ beatæ Annæ, Genitricis Dei Mariæ matris, vas quoddam mobile sicut a bonis audivimus, auro, argento et lapidibus pretiosis opere plurimum sumptuoso construere intendant, ut in eo sanctissimæ Annæ prædictæ reliquiæ venerandæ, quæ in prædicta, ut dictum est, ipsorum [ec]clesia requiescunt, cum [v]eneratione debita, recondantur : ad supplicationem ipsorum magistri G. et capituli prædictorum, in subventionem operis prælibati, Christi fideles ad condignam tam pretiosarum reliquiarum venerationem nostris indulgentiis animare volentes : de omnipotentis Dei misericor-

Donc, en l'année 1291, c'est-à-dire un siècle avant la date fixée par la *critique* pour l'*Introduction du culte de sainte Anne en Occident*, la fête de la Sainte existait déjà à Douai et elle devait y être célébrée avec honneur et piété puisque l'évêque ne craignait pas d'en faire une fête de précepte, avec obligation d'entendre la messe, tout comme le dimanche.

Maintenant, qui etait ce *Petrus de Columpna*, ou Pierre de Colonna, dont il est question dans le *Cartulaire* de Notre-Dame de Paris, vers le milieu du XIII[e] siècle ? Nous ne savons, mais nous avons lieu de croire qu'il jouissait de quelque privilège en matière liturgique, puisque le vénérable document nous fait lire ce qui suit :

« Le cinq des calendes de mars, est décédé maître Pierre de Colonna, de la maison de Sainte-Marie (Notre-Dame). Il a doublé la solennité de la FÊTE DE SAINTE ANNE, et il a voulu que, en la Nativité du Seigneur, trente-sept cierges fussent allumés devant l'autel de cette sainte pendant les matines et les deux premières messes [1]. » Nous verrons plus tard bien d'autres exem-

---

dia, beatæ et gloriosæ semperque Virginis Mariæ, apostolorum Petri et Pauli, et omnium sanctorum meritis et intercessione confisi, omnibus vere pœnitentibus et confessis qui ecclesiam ipsam, in qua dictæ reliquiæ requiescunt, in vigilia festivitatis et festo ejusdem beatæ Annæ, et per septem dies sequentes pie et devote quolibet anno visitaverint, et qui eidem operi manum porrexerint adjutricem, quadraginta dies de injunctis sibi pœnitentiis misericorditer relaxamus. Ad majorem insuper sæpe dictæ sanctissimæ Annæ, ipsiusque reliquiarum venerationem, diem festivitatis ejusdem apud Duacum solemnem et celebrem, sicut diem Dominicum statuimus, ac etiam in perpetuum ordinamus, et omnibus et singulis dictæ villæ Duacensis presbyteris firmiter injungentes ut festivitatem prædictam, ut prædictum est, sub pœna excommunicationis, si necesse fuerit, publice in dicta villa faciant ab omnibus observari. In cujus rei testimonium præsentes litteras fieri fecimus, et nostri sigilli appensione muniri. — Datum Atrebati, anno D. M. ducentesimo nonagesimo primo, die lunæ post Dominicam qua cantatur *Jubilate*. » Colvenerius, *op. cit.*, t. II, p. 60-61.

1. XV Kal. Marcii (15 février, en note : circa 1255), de Domo sancte Marie, obiit magister Petrus de Columpna, qui instituit duplum in festo beate Anna, et quod triginta septem cerei ardeant in matutinis, in nativitate Domini et in duabus primis missis, circa altare. *Cartulaire de l'église de N.-D. de Paris*, publié par M. Guérard, de l'Institut (4 in-4, Paris, 1850), t. IV, p. 19 : t. VII de la *Collection des Cartulaires de France*.

ples de cette dévotion très réelle et très touchante dont le vieux Paris entourait jadis la mère de Notre-Dame, et vers laquelle on dirait qu'il entend peu à peu revenir. Ne lui a-t-il pas en effet dernièrement rendu sa place en son enceinte, une place d'honneur où elle est vraiment *chez elle* comme autrefois ?

Autrefois aussi, c'est-à-dire en ce même XIII[e] siècle dont nous nous occupons, elle avait également sa fête à Chartres, et peut-être en plusieurs églises des environs, puisque ce diocèse en comptait déjà neuf placées sous son vocable. Un manuscrit conservé en la bibliothèque de cette ville nous offrira un sermon de cette époque qui se termine par ce mot significatif : *Idcirco lætamini, dilectissimæ, lætamini, inquam, et laudate Deum in hac celebri festivitate et sacrosancta celebritate matris genitricis Domini nostri Jesu Christi* : « Réjouissez-vous, mes très chères (l'auteur s'adressait sans doute à de pieuses femmes), réjouissez-vous, vous dis-je, en cette *célèbre* fête, et cette sainte *célébrité* de la mère de Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». On a remarqué la première épithète et la redondance : *celebris, celebritas.* La fête était-elle déjà une fête en effet « célèbre », c'est-à-dire déjà connue de tous, chère à tous et qui se célébrait depuis longtemps « avec une grande solennité [1] ? »

Également, qui ne sait que les Franciscains faisaient cette fête dès 1263, comme en témoigne Gavantus d'après les *Annales Minorum* [2]? Et il nous serait si facile encore ici d'ajouter nous-même, d'après des documents anonymes mais très dignes de foi, au moins dix ou douze autres faits analogues. Qu'il suffise pour le moment d'enregistrer encore un ou deux témoignages de plus, sortes de choses que nous appelions tout à l'heure « des contributions à notre œuvre. » Si peu d'auteurs nous ont fourni des renseignements sur la question présente que c'est simple justice de ne pas les oublier.

Ainsi le liturgiste éminent qu'a été dom Guéranger nous assure

1. Le commencement de ce sermon se retrouve dans *Breviarium ad usum Rothomagensem*, gr. in-4, 1491 (B. Na., Inventaire B. 229).

2. Gavantus, *Thesaurus*, p. 136.

que, au XIIIe siècle encore, l'Église d'Apt était comme celles de Douai, de Paris, de Chartres, et d'ailleurs (avons-nous dit nous-même), « en possession de cette même *solennité*[1]. » Encore ici on pèsera le mot *solennité*, et on croira qu'un homme qui connaît la valeur des mots, n'a pas employé celui-ci comme simple synonyme de *fête*, fête quelconque.

Avec Sainte-Anne d'Apt, nous sommes sur le domaine de M. l'abbé Terris, auteur d'une consciencieuse monographie de cette Église, et il convient de l'écouter :

« Dans les livres de chœur, remarquables à plus d'un titre, que l'Église d'Apt possède encore dans ses archives et dont plusieurs datent, au moins, de la seconde moitié du XIIIe siècle, nous trouvons un office propre de sainte Anne au 26 juillet. L'importance de ce témoignage n'a point échappé à Rémerville : il mentionne un livre de chant écrit entre 1252 et 1323, dans le calendrier duquel le nom de sainte Anne est écrit en gros caractères, comme toutes les autres fêtes considérables de l'année. Dans les livres de chœur d'une époque antérieure et que nous avons soigneusement examinés, le nom de sainte Anne est ajouté au calendrier d'une écriture postérieure à celle de la fin du XIIe siècle, mais antérieure à celle du commencement du XIVe, ce qui assigne l'introduction de cette solennité au courant du XIIIe siècle, sans qu'il soit facile d'en mieux déterminer l'époque exacte...

« Un autre document, sur lequel on n'a guère jusqu'ici attiré l'attention, sans nous donner le dernier mot de la question qui nous occupe actuellement, va nous tracer une limite en deçà de laquelle nous ne pouvons songer à assigner l'institution de la fête de sainte Anne à Apt : c'est l'ancien obituaire du chapitre, composé de soixante-quatre feuillets de vélin en fort bon état, et indiquant le jour où le chapitre célébrait l'office divin à l'intention de quelque bienfaiteur.

« Au 26 juillet, ce livre porte, de la même main qui a écrit la partie la plus ancienne et la plus considérable de ce cahier :

---

1. Guéranger, *L'Année lit.*, t. IV, p. 240.

VII kalendas augusti celebratur festum S. Anne pro D. Petro Johannis[1].

« Si nous pouvons découvrir l'époque où ce livre fut écrit, nous serons en droit de conclure qu'à cette même époque l'Église d'Apt était en pleine possession de célébrer la fête de sa patronne. Or ce livre a été écrit sous l'épiscopat de Raymond II de Bot, qui occupa le siège d'Apt de 1275 à 1303 : c'est ce que prouve d'une manière péremptoire l'*obitus* suivant (en écriture originale) :

« *IX Kal. julii : In anniversario Domine Thibaude matris Domini Episcopi.*

« Le 23 juin, anniversaire de dame Thibaude, mère du seigneur Évêque. » L'évêque n'étant pas nommé, il s'agit évidemment de l'évêque régnant, et l'histoire nous apprend précisément que cette dame Thibaude d'Isoard était la mère de Raymond de Bot.

« On lit encore au 29 juin : *III Kal. Julii celebratur festum apostolorum Petri et Pauli pro bone memorie domino R. Boti Apten.* ; « Le 29 juin, on célèbre la fête des apôtres Pierre et Paul pour le seigneur R. Bot, évêque d'Apt, d'heureuse mémoire. » Ces lignes sont d'une écriture plus récente que le reste de l'ouvrage, en particulier que la rubrique de la fête de sainte Anne et de la mort de Thibaude d'Isoard. Raymond de Bot, dont il est ici question, étant mort en 1303, la composition de ce livre, et par conséquent l'introduction de la fête de sainte Anne dont il est fait mention plus haut, est antérieure à cette date.

« Il résulte de ceci, conclut M. l'abbé Terris, que, dans le courant du XIII[e] siècle, Apt célébrait déjà la fête de sainte Anne avec les honneurs du culte liturgique, tandis que les Bollandistes nous ont appris que la première trace qu'ils ont pu trouver d'une fête particulière en l'honneur de sainte Anne en Occident, c'est l'institution de cette solennité en Angleterre en 1378, à la demande des prélats de cette nation[2].

Au surplus, un missel de Brescia, antérieur à l'époque d'Ur-

1. Le sept des calendes d'août, on célèbre la fête de sainte Anne à l'intention de maître Pierre de Jean ou Johannis.
2. Terris, *Sainte-Anne d'Apt*, p. 39-42.

bain IV (1261-64), contient une messe en l'honneur de sainte Anne, dont voici en particulier le *Graduel* : « Joachim et son épouse, tous deux justes devant Dieu, offrent au soleil de justice un asile virginal en lui donnant Marie leur fille, palais d'ivoire [1]. » Enfin, pour ne pas insister, les martyrologes d'Anvers et d'Utrecht, aussi anciens que ce missel, font mémoire de la même fête, comme on peut le voir dans les éditions originales qu'en a données l'abbé Migne [2].

Nous verrons encore mieux plus tard. Sachons attendre.

***

La fête de notre Sainte, comme fête liturgique, peut-elle remonter plus haut que le XIIIe siècle, et au moins jusqu'au XIIe ?

Il n'y a pas longtemps, un an, dans une première publication de la présente étude [3], nous n'osions pas trop nous avancer, pas trop affirmer, faute de documents. Il y a peut-être lieu de rééditer ce passage, si long qu'il soit, et nous disions donc, à tout risque encore cette fois — parlant évidemment pour l'Occident :

« Il est impossible d'assigner au XIIe siècle une fête liturgique de sainte Anne si, pour prouver l'existence de cette fête, il faut apporter des documents aussi indiscutables que des bulles de souverains Pontifes ou des mandements d'évêques. Mais un écrit extrêmement vénérable encore, puisqu'il est de saint Bernard, nous offre ici quelque ressource. Il s'agit de la fameuse lettre que le saint Abbé adressait en 1146, aux chanoines de Lyon, au sujet de la fête de l'Immaculée Conception. Nous n'avons rien à voir à la thèse même qui occupe ici l'illustre docteur, mais un passage de cette lettre intéresse très vivement notre étude, et nous nous permettrons d'abord de la citer telle qu'elle est, espérant que nul ne se scandalisera pour si peu :

---

1. *Joachim et uxor eius, justi ambo ante Deum, præbent soli iustitiæ hospitium virgineum, Mariam suam filiam, palatium eburneum.* Cf. Rocchi, *S. Gioacchino*, p. 268.

2. *Patr. Lat.*, t. CXXIV, col. 568-570.

3. *Semaine religieuse de Québec*, juillet-août, 1909.

« Il convenait que la reine des Anges... fût exempte de toute « souillure et passât sa vie sans péché. Aussi disons-nous que sa « vie fut sainte, parce que, dès le sein de sa mère, elle avait été « comblée de grâce et de sainteté. Mais ce n'est point assez com- « me cela : il faut maintenant renchérir sur ces privilèges, et l'on « prétend qu'il y a lieu de rendre à la conception de Marie les « mêmes honneurs qu'à sa naissance, attendu que l'une ne va « pas sans l'autre... Avec un pareil raisonnement, pourquoi « s'arrêter à Marie et ne pas instituer un jour de fête en l'honneur « de son père et de sa mère, puis de ses aïeux, et ainsi de suite « pour tous ses ascendants à l'infini ? Nous aurions ainsi des « fêtes sans nombre. Mais cela ne convient pas dans l'exil, et ne « sied que dans la patrie : c'est là seulement qu'il est permis d'être « en fêtes perpétuelles. On parle d'un écrit et d'une révélation d'en « haut, comme s'il était bien difficile d'en produire d'aussi au- « thentiques pour prouver que la sainte Vierge réclame pour les « auteurs de ses jours des honneurs pareils à ceux qui lui sont « rendus à elle-même. N'est-il pas écrit en effet : « Honorez votre « père et votre mère (Exod., xx, 12) ? » Pour moi, je ne fais « aucun cas de ces écrits qui ne s'appuient ni sur la raison, ni sur « une autorité incontestable [1].

Saint Bernard conclut ainsi sa lettre :

« La sainte Vierge ne saurait, à quelque titre que ce soit, goûter « un culte qui n'est introduit dans l'Église que par un esprit de « présomption et de nouveauté. Après tout, s'il paraissait à pro- « pos d'instituer cette fête, il fallait d'abord consulter le Saint- « Siège au lieu de condescendre précipitamment et sans réflexion à « la simplicité d'hommes ignorants.

La question principale encore une fois mise de côté, puisqu'elle n'entre pas dans notre cadre, du moins pour le moment, il reste celle-ci qui est la nôtre :

La fête de sainte Anne était-elle célébrée, au XIIe siècle, en Occident ?

Selon toute apparence, elle ne l'était pas universellement ; elle ne l'était peut-être nulle part en vertu d'un indult pontifical,

---

1. Saint Bernard, *Œuvres*, trad. Charpentier, t. I, pp. 307-309, Lettre CLXXIV.

mais saint Bernard lui-même insinue qu'elle pouvait l'être, de quelque manière que ce soit, en certaines églises. Que signifie en effet cette phrase : « On parle d'un écrit et d'une révélation d'en « haut, comme s'il était bien difficile de... prouver que la sainte « Vierge réclame pour les auteurs de ses jours des honneurs pareils « à ceux qui lui sont rendus à elle-même ? » Ne peut-on pas penser que certaines communautés chrétiennes se seraient en effet autorisées d'un « écrit » ou d'une « révélation d'en haut » pour introduire chez elles le culte et la fête de notre Sainte ?

« Mabillon dit que « les docteurs anciens ne sont pas d'accord « avec les modernes sur la pensée et le but de saint Bernard dans « cette lettre [1], » et pour nous aussi, quant à la question qui présentement nous occupe, elle est bien énigmatique. Dans une autre lettre que nous citions plus haut, le saint Docteur déclarait qu'il ne convient pas de rendre un culte public aux saints de l'Ancien Testament, et il s'expliquait alors sur ce sujet, mais précisément, on est porté à se demander si, pour lui, les parents de la Vierge appartenaient à l'Ancien Testament ou au Nouveau ; s'il eût trouvé des objections à l'institution canonique de leur fête ? La fin de sa lettre, et le dernier passage que nous en avons cité, nous rassurent. Malgré les objections qu'il fait contre la fête de l'Immaculée Conception, il s'en remet au jugement de l'Église, et s'il est si expressif, si âpre même en son langage, ce serait peut-être au fond, — qui sait ? — parce que, avant d'instituer cette fête, les chanoines de Lyon n'ont pas *consulté le Saint-Siège*. Nous pouvons sans doute raisonner *a pari* pour la fête des « parents de la Vierge, » et il aurait voulu simplement que, pour la célébrer, on demandât préalablement l'autorisation du Souverain Pontife [1].

« Quoi qu'il en soit, ajoutions-nous, de ces considérations jetées en passant et peut-être en hors-d'œuvre au hasard de la plume, on peut croire, puisque saint Bernard lui-même semble nous y inviter, que la fête de sainte Anne, autorisée ou non par le Souverain Pontife, était célébrée de son temps, c'est-à-dire au XIIe siècle. »

---

1. Il faudrait lire certaines études contemporaines pour voir comme de notre temps on traite de haut le grand saint Bernard, jusqu'à le taxer simplement d'*ignorance*.

Telles étaient ces conjectures de l'an passé, et il nous paraît aujourd'hui — soit dit sans puérile vanité — qu'elles étaient une sorte de pressentiment. Dans la préface de son superbe *Synaxarium Ecclesiæ Constantinopolitanæ*, le R. P. Delehaye parle de « cette terre bienheureuse où les auteurs trouveront rassemblés en lieu propice et temps opportun tous les livres objets de leurs désirs[1]. » Cette terre bienheureuse n'est pas l'Amérique, malgré ses riches bibliothèques qui s'augmentent chaque année de tout ce qui peut s'acheter, fût-ce au poids de l'or. Mais en Amérique pourtant, un ami de notre œuvre mettait un jour à notre disposition cette rare et précieuse collection d'hymnes du moyen âge qui s'appelle les *Analecta hymnica medii ævi* de Dreves et Blume et qui, après avoir dépouillé tant de manuscrits rares, ne laisse plus au chercheur que la tentation de savourer à son tour les originaux[2]. Or dans ce vaste répertoire où tant d'hymnes et d'offices complets *de Sancta Anna* ont été si patiemment recueillis — (nous regrettons cependant de dire que, du moins jusqu'à présent, il ne contient pas tout ce que le moyen âge latin a chanté à l'honneur de la Sainte), — nous avons eu l'exquis plaisir de trouver plusieurs pièces qui semblent bien être du XIIe siècle, qui le sont, dirions-nous, sûrement, puisqu'elles sont reproduites de manuscrits, bréviaires, missels appartenant très authentiquement à cette époque.

Il est vrai que, dans les anciens manuscrits, les interpolations ne sont pas rares, mais on ne peut pas supposer que les édi-

---

1. Id tamen lectorem jam monendum existimo, sæpissime in locorum temporumque difficultatibus atque in aliena voluntate causam fuisse cur hos codices diligentius inspexerim, alios levius, alios etiam a recensione penitus excluderem. Aliter profecto rem expediet qui commorabitur in terra beata ubi quoslibet codices uno in loco et opportuno tempore congregatos habebit. H. Delehaye, *op. cit.*, in-fol., Bruxellis, 1902, Prolegomen. II°.

2. Le dévouement a sa pudeur, et le R. P. Frédérick G. Holweck (c'est le nom de cet « ami »), ne nous pardonnerait pas de rien ajouter dans *le texte*. Dans une note il nous sera permis de lui offrir l'hommage d'une reconnaissance d'autant plus sincère et profonde que le pasteur d'une grande paroisse de Saint-Louis (Missouri), l'auteur d'ouvrages estimés comme les *Fasti Mariani* (Herder, Fribourg, 1892), l'un des principaux collaborateurs du *Catholic Encyclopedia* (Appleton, New-York), avait bien autre chose à faire que de s'occuper de notre œuvre.

teurs des *Analecta* n'aient pa[illegible]tinguer entre une interpolation ou une addition postérieure et un texte original. Il l'ont si bien su qu'ils ne manquent jamais d'avertir, le cas échéant, que telle hymne, prise dans un codex de telle époque, est cependant postérieure à cette époque.

A considérer encore le seul Occident, pouvons-nous, avec la même fête, remonter plus haut que le XIIe siècle ? Au delà, c'est la nuit noire qui commence. Quand l'histoire et les documents écrits font défaut pour l'étude des derniers siècles du moyen âge, il reste les codex, ces vieux témoins irrécusables du passé, mais, en matière de liturgie, sont-ils si nombreux les codex antérieurs au XIIe siècle, et ceux-là surtout qui pourraient nous fournir des renseignements sur la fête de sainte Anne ? A chercher dans les bibliothèques ou dans les catalogues des bibliothèques de manuscrits, on constate avec stupeur combien la plupart de ces manuscrits sont désespérément jeunes ! Comptez au Vatican, à Florence, à Berlin, à Bruxelles, même à Londres, même à Paris, le nombre des codex véritablement anciens ? Evidemment, à mesure qu'on remonte plus haut, deviennent-ils de plus en plus rares. « Pour la liturgie romaine, écrit dom Guéranger, c'est en vain que l'on chercherait à Rome même un *Sacramentaire Grégorien* du VIIIe siècle : c'est au IXe seulement que remontent ceux à l'aide desquels on peut refaire l'ancien texte de saint Grégoire. Le *Sacramentaire* de saint Gélase repose jusqu'ici sur un manuscrit unique du VIIe siècle. Celui qu'on appelle le Léonien est unique aussi; encore le *codex* est-il mutilé. Le plus ancien Antiphonaire pour l'office est du IXe siècle ; celui de la messe est un peu plus ancien, il est vrai, que les manuscrits de Monja et de Saint-Gall. On sait que les ordres romains donnés par D. Mabillon l'ont été sur des manuscrits d'une extrême rareté, et dont la série a bien de la peine à remonter au VIIe siècle [1].

1. *Institutions liturgiq.*, t. III, p. 309. The earliest (liturgical) manuscript which has come down to us is, I conceive, the Codex Barberinus, no LXXVII. It is entitled, according to Bunsen, *Analecta antenicæna*, III, 197 : « Orationes missæ et totum officium secundum Basilium S. Marci de Florentia, ordinis Fratrum prædicatorum de hereditate Nicholai de Nicholis. » Swainson, p. XV.

Pourtant, comme il ne faut jamais désespérer de rien, il se peut que, les livres liturgiques mis à part, quelques autres codex nous ménagent des surprises, telles, que celle par exemple, qui nous était faite récemment. Un article sur l'ordre des Carmes, publié par le R.P. Zimmermann dans le *Dictionnaire d'Archéologie* de dom Cabrol avait attiré notre attention, et nous profitons de l'occasion pour en extraire quelques lignes qui vont très bien d'ailleurs à notre sujet : « Nous savons, y est-il dit, que l'ordre des Carmes apporta en Europe la fête de sainte Anne ; elle avait été introduite par les religieuses bénédictines de l'abbaye établie dans la maison traditionnelle des saints Joachim et Anne près des Portes d'Or et de Josaphat. Les Carmes ayant occupé ce couvent pendant quelque temps l'adoptèrent, et continuèrent de la célébrer avec beaucoup de dévotion, même après avoir été contraints de quitter Jérusalem [1]. »

Il y avait mieux que ce renseignement certes très utile. Au bas de la page, parmi ou après les références, nous lisions avec l'étonnement que l'on devine les quelques mots que voici : «*Au début du XIe siècle*, la fête de sainte Anne était déjà célébrée à Winchester, mais elle disparut quelque temps après. » A quelque temps de là nous trouvions dans les *Analecta de Blume* (comme on les appelle brièvement) deux hymnes, deux pièces immenses, disons-le de suite [2], tirées toutes deux d'un codex de Winchester maintenant à Londres. Le codex est du XIIe siècle, mais si c'était sa date à lui, il nous semblait bien que ce n'était pas nécessairement la date des pièces elles-mêmes. Que faire ? Cette fois encore, il pouvait être permis autant qu'utile de recourir à l'auteur même de l'article. Quelle ne fut pas son obligeance de répondre par une longue lettre à toutes nos questions ! Nous en traduisons le passage qui se rapporte au sujet actuel : « Le calendrier de Winchester que j'avais en vue (sans le nommer) est au British Museum sous la rubrique *Cotton, Vitellius, E. XVIII*. Il a été endommagé par le feu en 1731, mais on l'a réparé, et à l'exception de quelques passages, il est parfaitement lisible. Il est d'une main

1. *Loc. cit.*, col. 2168.
2. Chacune a plus de cent vers.

saxonne-normande et remonte à 1031. L'*entrée* au 26 juillet est :

S'cæ Annæ matr. S'cæ Mariæ [1].

« ...Cette citation est prise de R. T. Hampson, *Medii ævi calendarium* (Roll's series), Londres (sans date, vers 1850), mais j'ai vu moi-même ce calendrier [2]. »

Merci au R. P. Zimmermann, et que le lecteur fasse ici comme nous ses réflexions ! Assurément, cette simple ligne du vieux calendrier en mérite quelques-unes.

Et le xe siècle, le siècle de fer ?

En 1888, le regretté P. Dreves a publié l'*Hymnaire* de Moissac, un vénérable manuscrit de cette époque, et comme il s'y trouve une hymne *de sancta Anna*, serait-ce l'indice d'une fête qui aurait dès lors existé au moins dans cette abbaye ? Nous nous contentons pour le moment de poser la question.

Au delà, c'est le silence, mais le silence des auteurs ou de l'histoire, avons-nous dit plus haut, ne peut pas imposer une conclusion, sauf peut-être dans des cas très rares où il serait inexplicable sur tel point donné. Or, on ne voit pas que le lointain moyen âge était obligé plus que nous ne le sommes aujourd'hui de nous mettre au courant de ses dévotions. — Permettez ce détail. Un jour, qui était le 26 juillet, nous trouvant à New-York, nous étions allé le soir faire une visite au sanctuaire canadien-français de la 76e

1. De sainte Anne, mère de sainte Marie.

2. « ...The Winchester calendar which I had in view (without mentioning it) is in the British Museum, and is quoted Cotton, Vitellius. E. xviii. It vas injured by fire in 1731, but has been repaired and with the exception of a few places is perfectly readable. It is in a Saxon-Norman hand, and dates back to 1031. The entry sub 26 July is :

S'cae Annæ matr. S'cae Mariæ.

Another Norman-French calendar of the xivth century has :

26 July. Seinte Anne la mere n're Dame. Ms. Harley 273.

These quotations are from R. T. Hampson, Medii ævi Calendarium (Rolls' Series), London, (ca. 1850, n. date). But I have seen the calendars myself... »

rue, où se conserve en grande vénération une relique insigne de sainte Anne. La foule encombrait non seulement l'église, d'ailleurs assez petite (on va la reconstruire sur grande échelle), mais toute la rue avoisinante. Ainsi il en avait été tout le jour, et le soir, vers 11 heures, quand il fallut fermer les portes, plus de cent mille personnes étaient venues baiser la sainte relique. Les journaux durent faire mention de la chose, mais qui sait si dans cent ans d'ici, et c'est bien peu, l'histoire ou les auteurs en auront conservé le souvenir pour nos arrière-neveux ? La chose est moins que probable.

Il ne faut donc pas demander aux premiers siècles du moyen âge ce qu'ils n'avaient aucune raison de nous donner. Evidemment cette réflexion est simple d'une simplicité qui frise la trivialité, mais aussi pourquoi tant de gens se refusent-ils à comprendre les choses les plus simples et de plus simple bon sens ?

Nous oublions que nous n'écrivons pas pour ceux-là. Pardon !

Il reste à dire que le mot du pape est toujours vrai : *ab exordio nascentis Ecclesiæ*. A l'époque où l'Occident semble muet pour glorifier notre Sainte — et peut-être l'était-il en effet, nous n'en savons rien — il y avait beau jour que l'Orient lui faisait des fêtes, de vraies fêtes liturgiques, puisqu'on tient tant aux fêtes liturgiques. Nous avons bien dit *des fêtes*, car ce n'est pas seulement une fête, c'est plusieurs, comme nous verrons, qui ramenaient chaque année au pied de la Sainte la piété des fidèles.

Ce serait cependant une faute de ne pas signaler un monument d'une grande importance qui appartient au IXe siècle et à l'Occident, monument si intimement lié, comme nous verrons aussi, à l'histoire du culte de sainte Anne. Le *Calendrier de Naples* auquel nous faisons allusion nous reviendra à son heure comme tant d'autres choses, mais notons de suite qu'il mentionne, non pas une fois seulement, mais trois fois, le nom de notre Sainte sous les rubriques suivantes : au 25 juillet : *S. Euprax. et Anne*; au 9 septembre : *SS. Joachim et Anne* ; au 9 décembre : *Ccptio S. Anne Marie virg.* Que signifient ces trois mentions ? Sommes-nous en présence de trois fêtes réelles ? car cette hypothèse n'est pas inadmissible; ou bien, si elle nous est défendue, pouvons-nous au moins voir ici des mémoires liturgiques, comme nous en faisons encore dans

l'office canonique ? On n'ignore pas que, à l'époque où ce calendrier nous reporte, Naples appartenait à Byzance, même au point de vue de la discipline ecclésiastique, et dès lors, quoi d'étrange qu'elle eût adopté la liturgie de la métropole avec toutes ses fêtes ? Peu importe la source d'où ces fêtes provenaient, peu importe, pour nous servir d'un mot consacré, leur « importation byzantine ». Si elles sont été célébrées, comme on peut le croire, elles l'ont été en Occident, et à la date du calendrier, c'est-à-dire au IXe siècle, sinon plus tôt encore, car il en est du marbre de Naples comme du codex de Londres : il nous dit son âge à lui, non l'âge des choses qu'il nous fait connaître [1].

D'ailleurs encore, pourquoi tant épiloguer sur les mots, jouer, on dirait, sur les mots ? *Fête* et *culte* n'ont pas, disions-nous, tout à fait le même sens spéculativement parlant, et nous ne voudrions pas nous contredire à quelques pages d'intervalle, mais si nous avons le culte, si nous prouvons que ce culte remonte bien aux origines de l'Église : *ab exordio nascentis Ecclesiæ*, comme dit le Pape, n'aurons-nous pas l'équivalent de la fête ?

D'ailleurs toujours, si en Occident, en plein IXe siècle, il existait des chapelles, des sanctuaires de sainte Anne, pourquoi n'y aurait-il pas eu également des fêtes, mêmes des fêtes liturgiques ?

A tout considérer, lequel vaut mieux du culte ou de la fête? Est-ce la *fête* qui fait le *culte* ? Mais nous voyons que cent fêtes dans l'année passent inaperçues d'une multitude de personnes même excellemment chrétiennes ; ne serait-ce pas plutôt le *culte* qui ferait la *fête*, et à tel jour *commandé*, officiel, consacré à la mémoire d'un saint, ne peut-on pas préférer la fête très réelle et très dévote,

---

1 « Ce précieux *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* où la compétence liturgique de dom Cabrol rivalise de sûreté avec l'érudition archéologique de dom Leclercq » (Pargoire, *Échos d'Orient*, janvier, 1906, p. 21) nous fait lire ceci : « Avant 1382, la fête de sainte Anne en Occident n'apparaît sur aucun calendrier. » Cf. art. *Anne*. Ne serait-ce pas une distraction ? Ou bien faut-il absolument qu'un calendrier soit en peau de veau pour mériter l'attention ? Le marbre ne pourrait-il pas la remplacer avec avantage au moins pour une fois ? *Salva reverentia.*

la fête quotidienne que feraient à ce saint de leur choix les cœurs des fidèles ?

Cette longue et universelle fête qui s'appelle le culte ou la dévotion, nous en chercherons la trace tout le long de cet ouvrage, et pour le moment, avant de rappeler que les meilleures choses en ce monde *ont le pire destin*, nous allons résumer en quelques mots ce qui précède, et tirer, emprunter plutôt à d'éminents auteurs, une conclusion :

1º Jusqu'à la fin du moyen âge et même au delà, ce sont les fidèles, les religieux et les évêques qui ont fait la liturgie des saints, malgré les mesures restrictives formulées par les souverains pontifes et dès lors,

2º Étant donné le culte local, la fête de sainte Anne pouvait être, et de fait était célébrée en cent endroits divers avant d'être décrétée universelle par le Saint-Siège.

3º L'absence de documents, le silence des auteurs ou de l'histoire n'est pas une preuve indiscutable, en tout cas ne peut pas en être une contre l'attestation de Grégoire XIII.

4º Les deux mots *fête* et *culte* sont loin d'être synonymes, et le culte de notre Sainte a pu exister sans la fête. On pourrait même comprendre qu'un pape ne l'eût jamais décrétée puisqu'elle était déjà entrée dans la liturgie d'églises très nombreuses, et ne tendait qu'à se répandre toujours davantage.

Et maintenant recueillons comme un témoignage ces trois lignes du savant *Dictionnaire d'Archéologie* :

« C'EST UN FAIT ACQUIS QUE LE CULTE DE SAINTE ANNE EN OCCIDENT NE PEUT PAS REMONTER MOINS HAUT QUE LE VIIIe SIÈCLE. PLUSIEURS TÉMOIGNAGES VIENNENT CORROBORER CETTE CONCLUSION [1].

Pesons la valeur des mots : *Ce culte ne peut pas remonter moins haut que le* VIIIe *siècle*. Nous permet-on de croire qu'il peut remonter plus haut ?

1. Lieu cité plus haut.

Pour l'Orient, la question ne fait pas de doute et tous les auteurs s'accordent. Pour l'Occident, nous essaierons plus tard de faire la preuve.

Un nuage qui passe.

Nil veri non audeat, et nous devons reconnaître nous-même, avant qu'on ne nous le rappelle, que la *fête* de sainte Anne a été *supprimée* pour un temps du bréviaire romain, c'est-à-dire de 1568 à 1584.

Pourquoi ? car on pourrait en effet désirer l'explication d'une pareille mesure. Le P. Baümer et Mgr Batiffol qui signalent le fait en passant dans leurs *Histoires du Bréviaire*, ne la donnent d'aucune manière, mais nous remarquons qu'ils se servent du terme « supprimer », et c'est donc, encore une fois, que cette fête existait avant 1568 au bréviaire romain : c'est donc, que la bulle de Grégoire XIII, datée de 1584, ne l'établissait pas, mais la rétablissait, comme nous l'avons assez prouvé plus haut d'après le témoignage de Benoît XIV, et surtout d'après le témoignage des faits.

La fête était supprimée, mais encore ici, il faut s'entendre. D'après Grancolas, 1° la bulle de Pie V « n'était point adressée à tous les primats, archevêques et évêques du monde, comme on a coutume de mettre à Rome, quand le pape parle à toute l'Église ; » 2° Le pape n'exécute, en corrigeant le bréviaire, que les décrets du concile de Trente ; or « le concile n'a pas ordonné un bréviaire unique, mais a enjoint aux évêques de réformer les abus qui se seraient glissés dans leurs églises respectives ; » 3° Le pape dit qu'il n'oblige au changement « que ceux qui sont en usage de dire l'office romain, ce qui s'entend des Églises de l'État romain : il n'a pas l'intention d'abolir les bréviaires des Bénédictins, des Cisterciens, d'aucun ordre religieux, ceux des cathédrales ; enfin, il déclare qu'il n'y oblige point ceux qui ont un usage d'office plus ancien que deux cents [1]. »

---

1. Grancolas, *Commentaire*, t. I, p. 29. « L'exception des deux cents ans, consacrée par la bulle de saint Pie V, préserva quelques liturgies particulières, parmi lesquelles celle des Frères Prêcheurs. Mais un fait assez peu connu est que leurs

A part toutes ces exceptions, on peut observer, pour la France en particulier, que, à cette époque, elle n'était pas pour rien *gallicane.* Elle tenait à son bréviaire, elle y tint longtemps encore, et pour citer de nouveau Grancolas, « en 1583, sous Pierre de Gondy, quelques-uns tâchèrent d'introduire dans l'Église de Paris le bréviaire romain, mais le chapitre se refusa à ce changement, se contentant de revoir et corriger son ancien bréviaire. Une nouvelle édition en parut en 1584 [1]. » Puisque nous en sommes à ces détails, il y aurait même lieu d'en noter un autre : c'est que, vers 1642, au décret d'Urbain VIII proclamant de nouveau les fêtes d'obligation, les évêques de France auraient répondu : *Nullum esse diem festum statuendum priusquam magistratibus indicaretur* : « Aucune fête ne peut-être établie sans l'avis des magistrats », forme adoucie d'une fin de non recevoir assez vraisemblable [2].

C'est dire que, dispensée ou non de la mesure prise par saint Pie V, la France ne bougea pas. — Nous n'écrivons pas un livre de morale ou un traité de discipline ecclésiastique, nous constatons les faits. — Dijon, pour sa part, dut certainement garder sa fête déjà ancienne de sainte Anne. On sait en effet que la peste ravageant cette ville en 1531, les habitants avaient promis, si le fléau cessait, de célébrer tous les ans, à perpétuité, la fête de la Sainte avec la même solennité que le jour de Pâques, et de fait, leur vœu avait été exaucé [3].

De même pour sortir de France, les chanoines de Saint-Géréon de Cologne avaient décrété peu d'années auparavant, le 2 août 1558, que cette fête serait célébrée chez eux tous les ans *tanquam festum duplex cum primis et secundis vesperis, matutinis, missa,* etc.; le chanoine Symon, de la commune de Lobroich, avait fait

---

offices avaient obtenu la confirmation expresse du Saint-Siège trois siècles auparavant, avec défense d'y faire des changements sans l'autorité du Pontife romain. » Bulle de Clément IV datée de juillet 1267, dans Martène, *Thesaurus Anecdotorum*, t. II, p. 502. Cf. *Anal. J. P.*, t. I, p. 689.

1. *Loc. cit.*, t. I, p. 62.
2. Benoît XIV, t. I, p. 548.
3. Guyet, *Heortologia*, p. 84.

une fondation à cette fin, dit Baümer, et ordonné la transcription de magnifiques livres de chœur contenant l'*Officium proprium* de la sainte Mère de Marie, de sorte que, soit pour cette raison, soit en vertu d'anciens privilèges, la fête se continua chez eux. De même encore, François Lombard, revenant de Naples en 1569, rapportait que les habitants de cette ville « s'étaient montrés mécontents de ce que la fête de sainte Anne, comme celles de saint Joachim, de saint Zacharie et des Macchabées, avait été supprimée[1] et si dom Baümer, qui rapporte ce dernier fait, ne dit pas que leurs plaintes obtinrent gain de cause, au moins il nous est permis de le supposer.

Au surplus, une mesure purement disciplinaire de l'Église, comme était celle dont il est ici question, n'oblige pas toujours *hic et nunc* (à l'instant même), mais pour le plus tôt possible. Or, on ne change pas du jour au lendemain un bréviaire, surtout le bréviaire tel qu'il était en ce temps-là, et il serait intéressant de savoir en combien d'églises la mesure eut un effet immédiat. Pour cela, il faudrait pouvoir consulter les éditions des livres d'offices qui parurent précisément entre 1568 et 1584, mais d'abord, ces livres eux-mêmes, où les trouver[2] ?

Peu importe ce détail. Ce qui ressort des autres considérations exposées ci-dessus, c'est que, dans la pratique, — et c'est ce que nous devons surtout considérer ici — la mesure en question n'eut pas d'effet réel, en tout cas pas d'effet durable, comme nous allons le voir tantôt.

---

1. Baümer, *Bréviaire*, t. II, p. 218, d'après Jorrès, *Urkundenbuch des Stiftes S. Gereon zu Koln*, Bonn, 1893, p. 637.

2. Il ne s'en est pas présenté à nos recherches, sauf un qui est de cette dernière année même 1584, le bréviaire de Chartres, publié par Nicolas de Thou, évêque de cette ville (Bibliothèque Mazarine, Imprimés, n° *23800*). Or, la fête de sainte Anne y apparaît au 26 juillet, sans doute sous la même rubrique que ci-devant :

ANNÆ MATRIS VIRGINIS MARIÆ DUPLEX.

Si l'on accorde qu'il avait fallu du temps pour la publication de ce volume, on peut penser que l'édition en avait précédé de quelque peu au moins le rétablissement de la fête.

Mais pourquoi cette suppression ? si tant est que nous puissions chercher la clef de cet autre mystère. Cette clef pourrait bien être celle-là même qui nous a déjà servi ailleurs, c'est-à-dire que la même raison, les mêmes distinctions qui avaient retardé la diffusion de la fête de sainte Anne, ont pu amener sa suppression, à savoir : les discussions sur le culte à donner ou refuser aux saints de l'Ancien Testament. L'Orient ne les avait jamais connues mais l'Occident en retentissait toujours. Dans le fait cité tout à l'heure d'après dom Baûmer, on a dû remarquer cette nomenclature très significative : Anne, Joachim, Zacharie, les Macchabées. Saint Joseph lui-même avait dû être bien menacé et, en tout cas, il le fut plus tard : nous le verrons aussi. Ce qui semble appuyer quelque peu notre hypothèse actuelle, c'est un fait que rapporte notre estimé Grancolas en ces termes : « Dans le projet que l'empereur Charles V fit dresser à Augsbourg l'an 1548, il est ordonné de réformer les bréviaires sur l'ancienne manière de dire l'office, d'en retrancher les histoires apocriphes (*sic*) et tout ce qui n'y est pas édifiant [1].

Pour n'être pas mal-édifiante, il va sans dire, la légende de sainte Anne venait cependant des apocryphes, et le Saint-Siège, pressé d'une part par Charles-Quint (en ce temps-là, les souverains s'occupaient comme aujourd'hui des affaires de l'Église, avec une certaine différence toutefois); pressé d'autre part par d'anciennes objections toujours les mêmes, et sans doute plus violentes que jamais, maintenant que le protestantisme s'en faisait l'organe, le Saint-Siège trouva un moyen terme qui, en effet, conciliait tout : c'était, en éliminant du Bréviaire général ou de la liturgie universelle la fête de sainte Anne, d'en permettre la continuation aux communautés, soit religieuses, soit simplement chrétiennes, qui tenaient à la conserver [2].

---

1. *Commentaire*, p. 21.

2. Le P. Rocchi voit dans la suppression de la fête de saint Joachim une concession faite aux protestants : « Ma qui considerando la santa Chiesa che le tradizioni che se richiamavano in questi uffici, per non essere ancora bastevolmente discusse e purgate, davano forse ansa ai novelli eretici di quel secolo da censurare e condannare la Sede Romana, con somma accortezza e prudenza S. Pio V

Mais « le nuage » a passé et nous allons saluer bientôt la réapparition de notre fête tant discutée, tant éprouvée. De fait, quels que soient les motifs qui en avaient amené la suppression : discussions dont nous avons parlé ou encore récriminations d'un grand nombre de liturgistes contre ce qu'ils appelaient, en termes de leur métier, *l'invasion du temporal par le sanctoral*[1], la mesure, nous le répétons, ne fut que provisoire. Si elle ne l'avait pas été dans l'intention, elle l'était dans le fait, et ce sont les faits qui comptent le plus.

Nous empruntons à Mgr Batiffol le renseignement qui suit : « En promettant, dans la bulle *Quod a nobis*, que le Bréviaire, « dans aucun temps ne pourrait être changé en tout ou en partie, « et qu'on n'y pourrait ajouter ou enlever quoi que ce fût, » le pape Pie V avait p[illegible] un engagement que ses successeurs ne devaient pas observer [illegible] son successeur immédiat, le pape Grégoire XIII (1572-1585), ne se crut pas lié par les termes de cette bulle. Pie V n'avait point institué d'office commémoratif de la victoire de Lépante, s'étant contenté d'insérer, au 7 octobre, la mention de Sainte-Marie-de-la-Victoire dans le martyrologe romain. Grégoire XIII voulut davantage ; et, par un décret en date du 1er avril 1573, il institua la fête du Rosaire, la fixa au premier dimanche d'octobre, et lui donna le rite de double majeur. Il est vrai que cette fête n'était pas étendue à l'Église universelle, et ne devait l'être que sous Clément XI (3 octobre 1716), mais Grégoire XIII n'entendait pas moins toucher au Bréviaire de 1568. On le vit mieux en 1584, lorsqu'il RÉTABLIT, en lui donnant le rite double, la fête de sainte Anne, que Pie V avait ÉLIMINÉE de son

---

proscrisse tutta l'ufficiatura ed espunse fino la memoria di Gioacchino dal Martirologio, atteso eziandio che i novatori rigettando la storia e traditione degli atti, mettavano in dubbio fin la proprieta del nome di quello, etc. » A. Rocchi, *Le glorie di S. Gioacchino*, in-8, Grotta-Ferrata, 1878, p. 270.

1. Les plaintes n'ont pas cessé : « Les saints ont peu à peu près pris toutes les places libres et n'ont laissé à l'office du temps, qui est dans la notion primitive, la partie principale et comme la charpente de l'année liturgique, qu'une place très secondaire. Les liturgistes ont toujours protesté contre cette invasion et l'on pourrait par une facile reforme faire droit à ces réclamations. » Dom Cabrol, *Le Livre de la prière antique*, p. 363.

bréviaire, et la mémoire de saint Joachim, dont Pie V avait supprimé toute mention [1]. »

Selon le P. Baümer, c'est à l'instigation du cardinal Sirleto, « à qui on avait, de différents côtés, exprimé ce désir, » que la fête de sainte Anne, supprimée pendant seize ans, redevenait universelle. Les Églises d'Espagne, en particulier, avaient vivement réclamé sa restauration [2].

Plus tard, le Saint-Siège devait faire encore davantage pour l'honneur de la Sainte. En Orient, sa fête était déjà de précepte au XIIe siècle, sinon plus tôt encore [3]. En Occident même, elle l'était déjà dès longtemps en mainte église et monastère, comme nous avons vu, et la liturgie romaine allait maintenant consacrer, en les rendant universelles, ces grandes dévotions locales. Les Bollandistes racontent que Grégoire XV (1621-1623), étant gravement malade, fit mander auprès de lui le vénérable Innocent de Cluse, de l'Ordre séraphique, lequel s'empressa de le rassurer en lui disant que sainte Anne, à qui il était lui-même très dévoué, avait déjà obtenu sa guérison. En récompense, le saint demandait au Pontife de faire solenniser chaque année par les fidèles la mémoire de sa bienfaitrice [4]. »

La fête fut en effet proclamée de précepte, ou d'obligation générale, en 1622 [5], et ce privilege devait lui être confirmé encore vingt ans plus tard par la bulle *Universa per Orbem* du pape Urbain VIII (13 septembre 1642) [6]. Avec plaisir on lit ici ces quel-

---

1. Batiffol, *loc. cit.*, p. 250, d'après Schober, *Explan. critica*, p. 49.

2. Baumer, *loc. cit.*, p. 234, d'après *Codex Vatic.* 6, 171, fol. 158, et page 232.

3. *Anal. J. P.*, t. VI, col. 1350. Colvenerius ne la fixe pas au XIIe quand il écrit : « Græci inter Ferias juridicas, quibus tribunalia vacant, hunc diem ex decreto Emmanuelis Comneni celebrant, ut est in Commentario Theodori Balsamonis ad *Nomocanonem* Photii Constantinop. patriarchæ, tit. VII, his verbis : « Dies julii 25, propter Obdormitionem S. A. Matris Deiparæ, id est quæ peperit Deiparam. »

4. *Acta SS.*, t. VI, 26 jul. *Miracula authentica*, n. 55.

5. *Bullarium rom.*, t. V, parte V, p. 25. — On trouvera ce vénérable document avec sa traduction à la fin de cet article.

6. *Anal. J. P.*, t. VI, pp. 2073-2180 pour cette constitution. — « En 1642, la bulle *Universa* d'Urbain VIII, qui indique les fêtes où la messe *pro populo* est

ques lignes très éloquentes en leur simplicité des *Analecta Juris Pontificii* : « Sainte Anne est la seule femme, après la sainte Vierge sa fille, dont la fête soit de précepte dans l'Église universelle. La bulle *Universa per Orbem* du pape Urbain VIII la désigne en effet parmi celles qui sont d'obligation générale. Si aujourd'hui elle n'est pas observée dans quelques pays, c'est en vertu de la dispense contenue dans les indults du Saint-Siège qui ont réduit le nombre des fêtes [1]. »

On a remarqué le début et aussi la fin de ce passage. Il n'est pas dit : « dont la fête *ait été* », mais dont « la fête *soit* de précepte » ; il n'est pas dit non plus que la fête, comme telle, ait perdu son titre, mais que si elle n'est plus d'obligation presque nulle part, ce n'est qu'en vertu d'indults particuliers qui, en se multipliant, ont fini par devenir une dispense à peu près générale.

A propos, on aimerait savoir comment les églises et communautés chrétiennes, un peu partout, avaient accepté le décret de Grégoire XV, et comment elles accueillirent de nouveau celui d'Urbain VIII. Malheureusement, on le devine bien, l'histoire n'a guère enregistré à ce sujet que des faits plus ou moins désagréables à signaler : enquêtes sur la réelle obligation de s'abstenir d'œuvres serviles ce jour-là, demandes de dispenses, réclamations très adoucies, il est vrai, mais encore assez tenaces contre le nombre trop considérable des fêtes chômées.

Ainsi l'évêque de Montefiascone consulte la Sacrée Congrégation pour savoir « s'il doit forcer ses ouailles à observer la fête » [2]; les évêques d'Espagne avaient protesté lors de sa suppression, mais maintenant ils demandent que les ouvriers aient au moins la permission de travailler après avoir toutefois entendu la messe,

---

obligatoire, faisait mention de la fête de sainte Anne. Malheureusement la France était alors en dehors des traditions romaines, particulièrement en matière de discipline. » *L'Ami du Clergé*, 1906, p. 4.

1. Tome XIX, col. 122.

2. Supplicavit episcopus montis Falisci declarari, an cogere debeat renuentes servare festum S. Annæ de præcepto, juxta præceptum sedis Apostolicæ. Et sacra Congregatio respondit : *Affirmative*. Die 27 Augusti 1633. *Anal. J. P.*, VIIe série, 1864, p. 255.

et Benoît XIV mentionne encore quelques autres faits de ce genre. Le Saint-Siège toujours tient compte des circonstances, accorde toutes les permissions nécessaires, mais il faut noter que la fête reste quand même de précepte ; il en est d'elle comme de quelques-unes d'aujourd'hui qui tombent sur semaine. Observons aussi que les réclamations consignées par Benoît XIV et les *Analecta* se bornent à peu près à celles qu'on vient de rapporter d'après eux, et dès lors on peut croire que les foules étaient partout heureuses de célébrer comme une solennité de l'Église une fête que leur dévotion avait elle-même rendue partout solennelle.

Mais Bossuet parlait des « extrémités des choses humaines, » et si la chère fête reste en honneur depuis Grégoire XV et Urbain VIII, voici les discussions qui recommencent au XVIIIe siècle, et ne va-t-elle pas être de nouveau gravement menacée, sinon supprimée ? Il y a encore un nouveau nuage, quelque chose dans l'air, et on dirait que Clément XII (1730-1740) veut prévenir l'orage quand il élève la Sainte-Anne et la Saint-Joachim au rang de double majeur, transportant cette dernière du 20 mars, où Grégoire XV l'avait placée en 1623, au dimanche dans l'octave de l'Assomption [1].

A Clément XII succéda le plus éminent des canonistes modernes, peut-être le plus célèbre, en tout cas, le plus savant de tous les papes du XVIIIe siècle, ce Benoît XIV que nous avons tant de fois nommé (1740-1758). Tenant compte des plaintes qui s'élevaient de toutes parts, et des réclamations, en parties justifiées, venues de l'Italie, de la France et de l'Allemagne, au sujet de la correction des heures canoniales, il avait approuvé le plan d'une complète réorganisation de l'Office et d'une transformation du Breviaire.

Une commission fut instituée, composée de cardinaux, de religieux éminents, de canonistes et de liturgistes renommés. De nombreuses et longues discussions commencèrent, portant même sur certaines fêtes de Notre-Seigneur, et c'est ainsi que la fête du Saint-Nom de Jésus ne sut pas trouver grâce. Plusieurs fêtes de la sainte Vierge étaient supprimées, telles que le Saint-Nom

---

1 Bäumer, *Bréviaire*, t. II, p. 315.

de Marie le Saint-Rosaire, *Desponsatio*, les Sept-Douleurs. Et la discussion s'occupant maintenant des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament mentionnés dans les saintes Écritures, comment espérer que sainte Anne échappera au naufrage puisqu'elle n'y est même pas nommée ?

La fête des Machabées paraissait si vénérable par son antiquité qu'on ne crut pas devoir y toucher. On fut longtemps indécis sur les fêtes de saint Joseph, de sainte Anne et de saint Joachim, mais comme la dévotion universelle avait adopté trop pieusement ces trois fêtes pour qu'on pût l'en priver tout à coup, on maintenant celle de saint Joseph, en cherchant cependant un compromis pour les deux autres, compromis qui consistait à les réunir en une seule, « pour avoir le dimanche libre, » comme disaient quelques membres de la commission, et sans doute le dimanche qui avait été accordé à saint Joachim[1]. A la différence de Mgr Batiffol et de dom Baümer qui racontent ces faits, nous disons *quelques membres*, et non, comme eux, « la commission », parce que nous ne pouvons pas comprendre autrement cet « accord unanime des consulteurs » dont parlent les Analecta, accord peut-être tardif mais conclusif qui finissait par laisser dans l'état la liturgie de la Sainte, « à cause de sa célébrité et de la grande et louable dévotion des peuples[2]. »

Il est peu probable d'ailleurs qu'un pape qui parle si souvent et si dévotement dans ses écrits des parents de la Vierge et qui, au surplus, a donné saint Joachim à la Pologne comme premier patron et protecteur[3], eût permis qu'on touchât à son culte ou à celui de sa sainte épouse. Ajoutons enfin pour l'exonérer totalement, si besoin en était, cette dernière note prise encore des *Analecta* : « C'est en 1747 que le bréviaire réformé fut présenté à Benoît XIV. Quoique le docte pontife ait régné onze ans encore, il ne donna pas suite au projet de réforme ; il se garda de sanc-

---

1. Baümer, t. II, p. 381 ; Batiffol, p. 283, 286.

2. Propter celebritatem, atque ingentem, laudandamque populorum devotionem, unanimi consensu censuerunt consultatores esse retinenda. *Anal. J. P.*, t. XXIV, col. 717.

3. Voir l'Indult à cet effet, t. VI de ses *Œuvres*, p. 88.

tionner et de publier l'œuvre de la Congrégation particulière [1]. »

La chère fête de notre Sainte est-elle désormais fixée à toujours ? Le dernier décret qui s'y rapporte, le décret de Léon XIII, ne sera-t-il jamais révoqué ? Quoi qu'il en soit, Léon XIII, Joachim Pecci, avait à peine inauguré son pontificat qu'il élevait les fêtes de son patron et de sainte Anne au rang des fêtes doubles de seconde classe (1er avril 1899). Notons ce dernier détail qu'elles sont dès longtemps de première classe dans le rite ambrosien (Église de Milan) [2].

Nous pourrions finir par un souvenir de Rome si une certaine analogie avec l'objet de cette étude lui faisait ici sa place. Quand Baronius eut achevé la restauration de sa vénérable et chère basilique des Saints-Nérée-et-Achillée, non à la mode du temps, « mais à l'antique, » en lui rendant autant que possible son style et sa physionomie du VIIIe siècle, il fit graver sur un marbre, au fond de l'abside, cette inscription qui est touchante comme une prière et qui, à la fin, traduit si bien notre prière à nous :

PRESBYTER CARD. SUCCESSOR QUISQUIS FUERIS
ROGO TE PER GLORIAM DEI ET
PER MERITA HORUM MARTYRUM
NIHIL DEMITO, NIHIL MINUITO NEC MUTATO
RESTITUTAM ANTIQUITATEM PIE SERVATO !
SIC TE DEUS MARTYRUM SUORUM PRECIBUS
SEMPER ADJUVET !

« Prêtre cardinal, mon successeur, qui que tu sois, je t'en prie par la gloire de Dieu et par les mérites de ces martyrs, n'enlève rien à ce monument, ne le diminue ni ne l'altère, mais CONSERVE

1. Tome XXIV, p. 536. Aux pages 888 et suiv. on peut voir « Le projet de réforme, ou le nouveau bréviaire tel que soumis au pape. » Au 27 juillet : *Sancti Joachim patris B. M.* Unique leçon propre : « O castissimum ratione præditarum turturum par, etc. » Une note de la Congrégation observe que l'*Oratio de Laudibus* est d'un *Epiphanii junionis* ; une autre réprouve le récit de Damascène comme pris des Apocryphes. Col. 909.

2. Henry Jenner, dans *The cath. Encycl.*, art. *Ambrosian*, p. 398.

PIEUSEMENT UNE ANTIQUITÉ RESTITUÉE ! Et que Dieu, par les prières de ses martyrs, te vienne toujours en aide ! »

Et puisse de même la chère fête de Madame saincte Anne garder, elle aussi toujours, son « antiquité restituée ! »

GREGORIUS PAPA XV AD PERPETUAM REI MEMORIAM

Honor laudis et cultus venerationis quem sanctæ Dei Genitricis parenti Beatæ Annæ in sancta tribuitur Ecclesia, quam merito fuerit spiritu Dei dictante, cujus providentia Ecclesia regitur et gubernatur, variis temporibus auctus, inenarrabilis sanctissimæ ejus Filiæ dignitas et celsitudo satis superque declarant : cum enim coronet parentes gloria liberorum, tanti dono partus a Domino dignatam matrem, tanquam honoris et gratiæ cœlestis abundantia similiter decoratam universa Ecclesia tam in Occidente, quam in Oriente, præcipuo cultu et religione prosequuta est, nec sine magno credentium fructu et religionis incremento ut in Domino sperare debemus, exhibitus et amplificatus est hic honor : crescente enim in eam fidelium devotione, etiam patrocinium, quod apud Deum per seipsam et per cœli Reginam ejus filiam gerit eorumdem augeri merito credimus, sicut in gloriosæ parentis veneratione gloriosissimam ejus filiam honorari non dubitamus, tantoque magis ejus tutelam et intercessionem apud unigenitum Filium Dominum nostrum Jesum Christum Nos promereri, quanto majoribus honoribus per nostram erga ejus parentum reverentiam eam veneramur et colimus.

GRÉGOIRE XV PAPE, POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

L'honneur, la louange, le culte et la vénération dont l'Église entoure sainte Anne, la mère de la vierge Marie, se sont accrus à des époques diverses sous l'action de l'Esprit divin qui régit et gouverne toutes choses : et ce n'est pas sans raison, ainsi que le témoignent assez l'incomparable dignité et l'élévation sans pareille de sa fille Marie. Comme la gloire des enfants est la couronne des parents, l'heureuse mère à qui Die[illegible] ait accordé une fille si illustre, [illegible]'il comblait d'honneurs aussi bien que de grâces, fut toujours l'objet d'un culte spécial et d'une dévotion particulière dans l'Église universelle, tant en Orient qu'en Occident. Et c'est pour le bien des fidèles et pour le progrès de la religion, nous aimons à l'espérer, que ces honneurs se sont augmentés et multipliés ; car si la dévotion des chrétiens pour sainte Anne va se développant de plus en plus dans le monde, le patronage qu'elle exerce auprès de Dieu, par elle-même et par sa fille, la Reine des cieux, grandit, nous en avons la confiance, dans les mêmes proportions. En offrant à la mère le tribut de notre vénération, nous croyons honorer la fille : nous sommes persuadés que nous nous assurons l'appui et l'intercession de Marie auprès de son fils unique Notre Seigneur, d'autant mieux que nous

témoignons par de plus grands honneurs notre dévotion pour sa mère.

1. — Dans cet esprit, et pénétré d'ailleurs d'une affection toute particulière pour sainte Anne, nous avons pris à cœur d'égaler la piété avec laquelle nos prédécesseurs ont étendu son culte ; nous avons voulu, en vertu de notre ministère, procurer le plus grand bien du troupeau que Dieu nous a confié, et c'est pourquoi nous avons résolu d'entourer d'un nouvel éclat, dans l'Église universelle, la fête de la bienheureuse sainte Anne.

2 — Nous statuons donc, nous ordonnons et nous décrétons par cette constitution, qui ne saurait être abrogée, que la fête de sainte Anne sera célébrée et observée par tous les fidèles comme les autres fêtes de précepte; qu'on devra, en ce jour-là, s'abstenir de toute œuvre servile, et que ce même jour sera compris dans le commandement des fêtes à sanctifier.

3. — Toute disposition contraire est déclarée de nulle valeur.

4. — Nous voulons que les présentes lettres, transcrites ou imprimées, soient revêtues de la souscription d'un notaire public et munies du sceau d'un ecclésiastique constitué en dignité, et que dans les tribunaux, et au for extérieur, elles fassent foi comme les présentes elles-mêmes.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 23 avril 1622, la deuxième année de notre pontificat.

1. Hæc Nos nobiscum cogitantes, et peculiari etiam in Beatam Annam devotione incitati, Prædecessorum nostrorum quoque in ejus augendo cultu religionem in Domino æmulantes et gregis nobis a Domino crediti, spiritualis utilitatis augmento consulere pro nostro pastoralis officii debito cupientes, Beatæ Annæ festum in universali Ecclesia Dei amplius honorandum censuimus.

2. Itaque hac nostra perpetuo valitura Constitutione festum sanctæ Annæ ab omnibus Christi fidelibus sicut alia festa de præcepto celebrari et observari ab omnique illicito opere abstineri, et sub præcepto observationis festorum comprehendi volumus, præcipimus et mandamus.

3. In contrarium facien. non obstan. quibuscumque.

4. Volumus autem ut præsentium transcriptis etiam impressis, manu alicujus notarii publici subscriptis, et sigillo personæ in dignit. [illegible] constitutæ munitis, eadem prorsus fides in judicio et extra adhi[illegible] quæ præsentibus adhiberetur [illegible] exhibitæ vel ostensæ.

Datum Romæ apud S. Petrum, sub annulo Piscatoris, die 23 aprilis 1622, Pont. Nostri Anno II. Gregorius [illegible]

Madame saincte Anne

et son culte en Orient

MADAME SAINCTE ANNE

ET

SON CULTE EN ORIENT

I. — [illegible] mots sur les Études byzantines.

Le regretté P. Pargoire, l'auteur d'un ouvrage très estimé sur l'ancienne Église de Constantinople, écrivait naguère en le présentant au public : « Beaucoup, en recevant ce petit livre, trouveront qu'il vient trop tôt. « Est-ce bien le temps, diront-ils, de « présenter l'Église byzantine dans son ensemble et en rac« courci, alors que le byzantinisme est encore à ses débuts et que « les recherches particulières sur la situation religieuse de Cons« tantinople au moyen âge n'existent pour ainsi dire pas [1]? »

On a entendu ces dernières paroles, des paroles qui savaient ce qu'elles disaient et qui ont été prononcées, non pas au XVIIIe siècle ni même au XIXe, mais en plein XXe siècle commençant, en 1904 ou 1905. Observons que le P. Pargoire, écrivant à Constantinople même et très au courant des études actuelles, ajoute ici à l'autorité d'un écrivain qui s'est acquis une enviable réputation malgré sa courte carrière, celle d'un témoin tout désigné d'avance par la cause elle-même [2].

C'est très vrai, le byzantinisme était à ses débuts en 1905. Il avait déjà travaillé beaucoup, il travaillait encore sans doute, et nous n'oublions pas — comment les oublier ? — les pages très érudites que M. Charles Diehl nous a fait lire sous ce titre : *Les Études d'histoire byzantine en 1905. L'organisation du travail scientifique et le progrès des recherches futures*, merveilleux chapi-

---

1. P. J. Pargoire, *L'Église byz.*, préface.
2. Mgr Duchesne aurait dit dans l'intimité : « Il y a telle de ses pages que je voudrais avoir écrite. » C'était dit « entre nous », et dès lors. .

tre de l'histoire littéraire ou de la bibliographie contemporaine; nous n'oublions aucun de ses livres à lui-même, aucune non plus de ses pages, pages et livres très littéraires en même temps que très riches de science, car c'est bien chez lui « que l'érudition se pare » comme le veut Didron aîné [1], et un peu tout le monde ; nous n'oublierons surtout jamais — pour penser un peu à nos Pères dans la science — les lignes assez nombreuses, mais trop rares encore, qu'il a consacrées à l'ancienne érudition française avant de passer à l'étude des travaux contemporains [2]; nous le remercions,

1. Nous demandons à la science qu'elle se pare, et à l'érudition qu'elle se fasse littéraire ; nous voulons qu'un article d'archéologie soit clair, rédigé avec talent et facile à lire. La science ne perd pas à se vêtir élégamment, pas plus qu'une belle personne à se bien habiller. Il ne peut pas y avoir d'incompatibilité entre l'érudition et la littérature ; les pédants seuls ont proclamé le contraire. Didron, *Annales archéol.*, 1844, t. I, p. III.

2. Il y a deux siècles et demi, la France fondait la science de l'histoire byzan[tine]. Des presses de l'imprimerie royale du Louvre sortait, en 1648, le premier volume de la première collection des historiens byzantins; et bientôt, grâce au concours des philologues les plus éminents de l'époque, grâce aux encouragements éclairés de Louis XIV et de Colbert, se succédaient d'année en année les trente-quatre volumes de cette savante et admirable collection, qu'un contemporain appelait justement « un incomparable monument de la magnificence française ». Un homme en particulier avait été l'âme de cette grande entreprise, l'un des meilleurs, l'un des plus puissants travailleurs dont l'érudition s'honore. Historien et philologue, archéologue et numismate, et également supérieur dans tout ce qu'il touchait, Ducange posait les bases de l'histoire scientifique de Byzance, et ses ouvrages, modèles de sûre critique et de rigoureuse méthode, ouvraient dans l'obscurité des études byzantines de larges et lumineuses percées. On pouvait croire qu'à la suite d'un tel homme la France saurait garder, dans ce domaine découvert par elle, une maîtrise incontestée. Le XVIII[e] siècle en décida autrement. Les plus grands esprits de l'époque, un Voltaire, un Montesquieu, ne firent qu'enraciner les préjugés que le moyen âge avait attachés aux mots de *Byzantin* et de *Bas-Empire*. Pour discréditer Byzance, Lebeau fit mieux encore : il noya cette histoire sous le flot d'ennui qui s'échappe des trente volumes où il prétendait la raconter.

C'est de notre temps seulement, et il y a trente ans à peine, que les études byzantines, créées par nous et poursuivies par d'autres, ont retrouvé en France un retour de faveur. C'est ici même, à la Sorbonne, que s'est d'abord manifesté ce réveil de curiosité qui ramenait les esprits vers l'empire grec d'Orient, et de ces thèses de doctorat présentées à la Faculté des lettres, plusieurs méritent de demeurer célèbres : tel le *Constantin Porphyrogénète* de M. R. Rambaud, un

puisque l'occasion s'en présente, d'avoir à son insu — c'est quelquefois ce qu'on fait de mieux — imprimé une direction à nos recherches, de nous avoir mis sur la piste d'ouvrages jusque là inconnus pour nous, mais faut-il l'avouer ? après avoir parcouru plusieurs de ces livres et quelques autres qu'il n'avait pas indiqués, parce qu'ils sont nés depuis 1905, nous avons fini par douter même des plus récents, même des plus vantés, même des plus allemands, et il semblait que nous leur poserions en vain nos éternelles et chères questions au sujet de Madame saincte Anne. Saint Augustin — si vous permettez ce rapprochement — disait avec tristesse des œuvres d'Hortensius, car il les avait beaucoup aimées comme il aimait le grand orateur lui-même : *Nomen Christi non erat ibi* ! Et de même, en tant d'ouvrages feuilletés, dépouillés, interrogés ligne par ligne, *Nomen Annæ matris Virginis Mariæ non erat ibi* !

La *légende* orientale de Madame sainte Anne est donc encore *à ses débuts*, si toutefois elle est déjà née. Sans manquer de respect pour qui le mérite, ce dont nous voudrions nous garder toujours, et c'est bien la moindre des convenances, la moindre des prudences à observer, songe-t-on que ces spécialistes en hagiographie, ces grands érudits reconnus tels par le monde entier qui s'appellent les Bollandistes, nous ont donné à peine deux colonnes sur le culte de sainte Anne en Orient [1] ? *Satis constat*, disent-ils simplement. « Ce culte est assez certain », assez documenté par les faits, et c'est beaucoup sans doute que cette reconnaissance, on dirait « officielle », mais, pour notre part et pour le besoin de notre cause, nous attendions davantage de travailleurs qui possèdent, en ce qui concerne la vie des saints et les dévotions dont ils ont été l'objet, les matériaux les plus riches du monde, le trésor inépuisable de leur immense bibliothèque hagiographique. Par impossible, manquaient-

---

livre vieux de trente ans, et qui n'est point vieilli, telles encore les *Recherches* de M. Bayet sur la sculpture et la peinture chrétiennes en Orient, prélude de ce volume excellent sur l'Art byzantin, qui, sous sa forme condensée et brève, a fait pour la première fois sentir la variété puissante et le génie souvent créateur de cet art méconnu. Ch. Diehl, *Études byzantines*, p. 17 sq.

1. Cf. *Acta SS.*, au 26 juillet.

ils de documents sur notre Sainte ? mais alors où un autre en trouvera-t-il ? Les bibliothèques publiques ne sont guère nulle part des nids de piété.

Il est vrai que quelques-unes de ces bibliothèques possèdent de précieux manuscrits, et en effet, nos documents tant cherchés, ne faudrait-il pas aller les prendre où ils sont, c'est-à-dire, *très vraisemblablement*, dans les manuscrits ?

Très vraisemblablement est mis là fort à propos. Les anciens manuscrits devraient nous livrer tous les secrets du passé. Mais, — on s'est déjà posé la question ailleurs — ces anciens manuscrits, ceux surtout qui serviraient de quelque manière à l'histoire du culte de sainte Anne en Orient, où sont-ils ? On peut, quand on vit là-bas, en Amérique, — il ne faut plus parler des *arpents de neige* — rêver de ces lointaines bibliothèques où les livres s'entassent par millions; où de vieux vélins en reliure fatiguée vous invitent à venir au moins secouer leur poussière séculaire, quittes à vous récompenser par des révélations inouïes. Et l'on part, oui, l'on part, et tout au moins d'abord pour Paris. « Il n'est bon bec que de Paris. » C'est déjà une attirance et la Bibliothèque nationale en est une autre. Avec quel sentiment d'aise on entre enfin dans la salle de travail des manuscrits, et comme il semble bien que tous les voiles sont déjà levés, que le Sphinx va enfin parler !

Or, on l'a déjà dit ou à peu près, Paris possède bien quelques débris de ménologes, de synaxaires, de livres d'heures, des codex du XIVe, du XIIIe, du XIIe, ou même des XIe et Xe siècles, mais vous ne trouvez là que des œuvres déjà cent fois publiées, sauf quelques rares, très rares exceptions.

Pour consolation, la même salle de travail met à votre disposition, sans que vous ayez besoin d'emplir un bulletin et de le signer de votre nom à cet effet, ce qui est très appréciable, les catalogues des différents dépôts de manuscrits disséminés dans le monde entier. Vous préparez déjà votre valise pour un voyage aux pays du soleil, car enfin il ne faut pas faire comme Delacroix qui peignait l'Orient sans l'avoir vu : il faut aller voir, et si les livres vous intéressent plus que lui, Delacroix, les visages, il faut prendre le moyen de mettre enfin la main sur ces bienheureux livres !

Tant il est vrai qu'une première désillusion n'avertit pas même des autres qui doivent suivre !

Heureux encore si vous avez pris le temps, avant d'acheter votre billet, de consulter les catalogues en question, mesure de prudence que vos fiches de travail requéraient d'ailleurs.

Résumons, car ce serait temps perdu que d'insister. Un Anglais, M. H. O. Coxe, chargé en 1858 par le gouvernement britannique de dresser une liste des « manuscrits grecs qui existent encore » selon son expression, dans les bibliothèques du Levant, écrivait à Sa Majesté ce qui suit :

« La seule place de conséquence (*mot à mot*) que j'ai pu visiter, est la bibliothèque de Patriarche de Jérusalem. Ici, étant donné le nombre de manuscrits qu'elle contient, je m'attendais à trouver quelques ouvrages importants. » Il cite trois ou quatre manuscrits précieux, mais *ils ont disparu*, et il ajoute : « Le reste se compose en très grande partie de manuscrits modernes sur papier, excepté une *Catena* sur la Genèse, du XIIe siècle, un « Grégoire de Nazianze » de la fin du IXe siècle, » et il nomme ainsi quelques ouvrages, rares sans doute en tant que manuscrits, mais non en tant que livres inédits ; en tout cas et bien entendu, il ne fait rien connaître qui intéresse le culte de notre Sainte [1].

Il va de soi que M. Papadopoulos Kerameus, qui nous a donné, en quatre volumes, il y a douze ans, le catalogue de cette bibliothèque du Patriarche, n'a fait pour nous aucune découverte, si ce n'est que pour lui ou pour l'auteur de ses *Index*, — permettez cette remarque en passant — Anne, mère de Samuel, A[illegible] la prophétesse, et Anne épouse de Joachim, sont une [illegible] mère de la Théotocos [2].

---

1. H. O. Coxe, *Report to her Majesty's Government on the Greek* [illegible] *yet remaining in libraries of the Levant*, London, 1858.

« The only place of consequence which I was able to visit was the library of the Patriarch of Jerusalem. Here from the number of mss. which it contained, I had expected to meet with some important works. » *Après mention de quelques-uns* : « The rest were mostly modern Mss. on paper except a *Catena upon Genesis* of the twelfth and a Gregory of Nazianzum of the end of the ninth. »

2. Papadopoulo Kerameus (A.), [illegible], 4 in-8°, Saint-Pétersbourg 1891, 1894.

Madame Agnès Smith Lewis nous a aussi dotés d'un catalogue en douze volumes de la bibliothèque du Mont Sinaï. Quand elle peut, elle indique l'âge des mss., mais dix fois pour une l'âge mis sous cette rubrique : νεωτέρας ἐποχῆς, « d'époque récente, plus récente », pour traduire littéralement [1].

Ainsi, pour finir, en est-il partout. Nous nous ferons un devoir de mentionner ici et là des codex, des copies à la main de quelques œuvres dont nous aurons à parler plus loin, parce que ces sortes de choses sont toujours intéressantes, mais aucune d'elles ne nous aura efficacement servi pour cette étude.

Restent quelques ouvrages spéciaux dédiés à la Sainte elle-même, des *Vies*, des manuels de dévotion, des histoires plus ou moins incomplètes de son culte, mais parmi ces livres encore assez rares, combien qui traitent un peu sérieusement la question de son culte en Orient ? Et encore, chez ces rares, très rares auteurs, il faut bien le reconnaître, que d'à-peu-près déconcertants, que d'assertions gratuites, que de textes plus ou moins tronqués, défigurés, attribués quelquefois au IIIe siècle quand ils sont du IXe, ou bien au Ve quand ils sont du XIe ou XIIe !

Si donc « les recherches particulières sur l'ancienne situation religieuse de Constantinople n'existent pour ainsi dire pas, » on peut croire que, en ce qui regarde l'histoire de la dévotion à sainte Anne dans l'Orient du haut moyen âge, elles sont encore à faire. Qui les fera ? qui exécutera le plan que nous avons médité ou un autre meilleur encore ? Qui, par exemple, étudiera à fond cette situation religieuse de Byzance telle qu'elle était avant le schisme ; la place que notre Sainte a pu tenir, a réellement tenue dans la littérature sacrée d'Orient, dans la poésie et la liturgie, dans la vie religieuse, intime ou publique, de ces temps-là ? Cette étude serait pourtant si intéressante, fallût-il, comme disait M. Schlumberger,

dépouiller des centaines de volumes et de mémoires pour y chercher un renseignement de trois lignes et le plus souvent

1. *Studia Sinaitica*, C. J. Clay, Londres, 1894 sq.

pour n'y rien trouver ; « car, de fait, à moins d'avoir soi-même porté un peu partout son enquête, on ne saurait se rendre compte de cette pauvreté des sources, de ces lacunes sans fin, de ces ténèbres. « Aucune expression, disait encore tristement M. Schlumberger, ne saurait donner une juste idée d'une pareille disette de documents. » Et notez qu'il parlait pour le x[e] siècle, une époque relativement jeune encore ; qu'aurait-il dit alors pour les siècles antérieurs ?

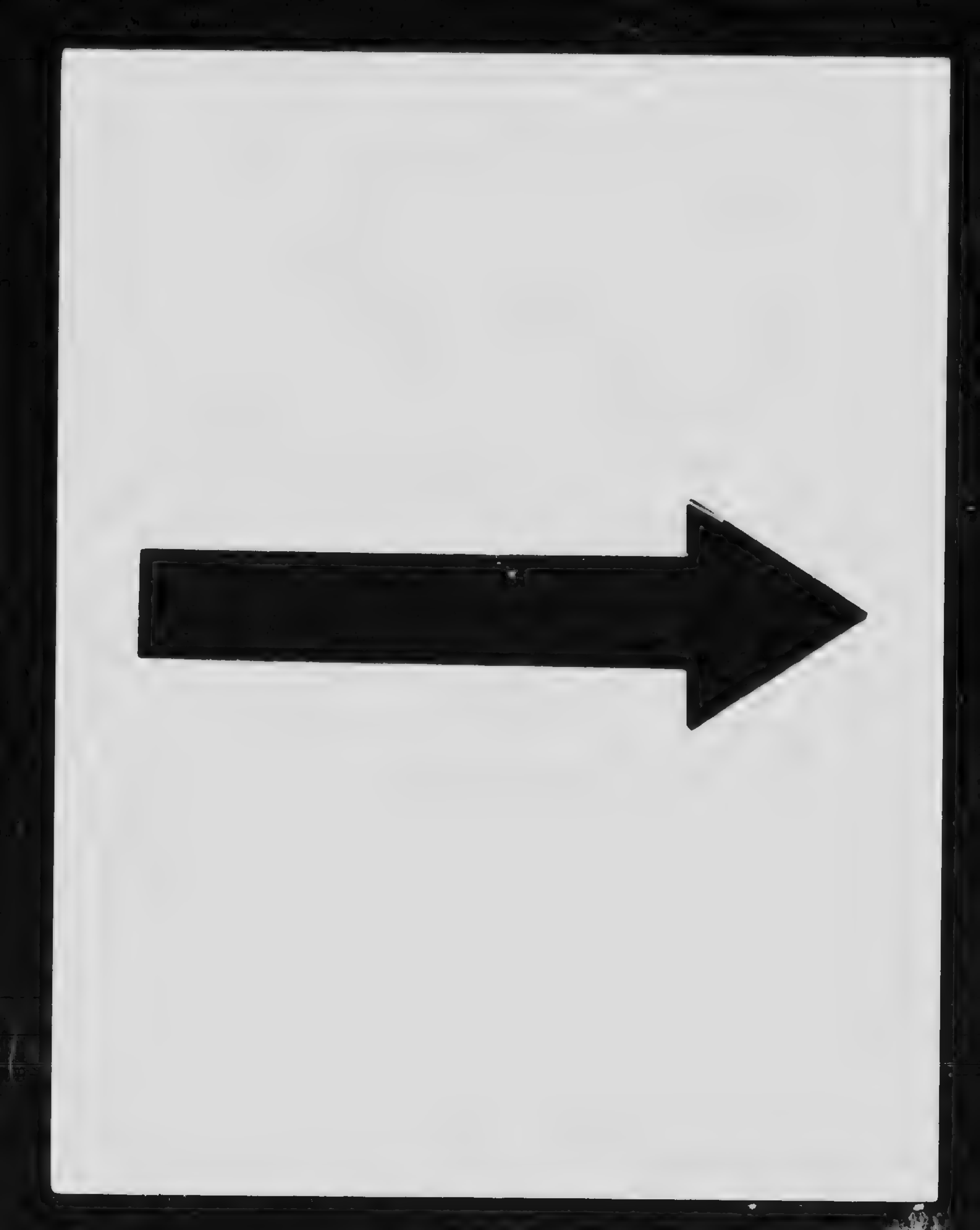
Mais rien ne sert, comme disent les Américains, *to cry over spilt milk* (de pleurer sur du lait répandu). On s'en passe et tout est dit. D'ailleurs, déjà une fois au moins, nous avons gémi sur « tant de documents disparus, de monuments ruinés, de témoins défigurés de la vénérable antiquité [2], » et l'occasion se représentera sans doute de gémir encore. *It's no use [3] !*

———

1. Cf. Schlumberger, *L'Épopée byzantine à la fin du x[e] siècle*, 2 in-4, Hachette, 1896-1900, t. I, préface

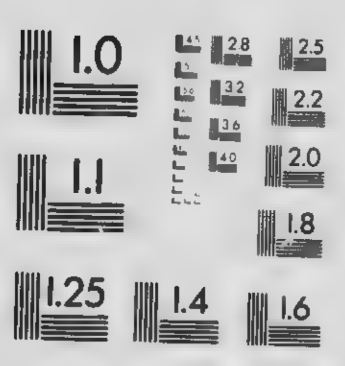
2. Dom Leclercq, *Les Martyrs*, t. IV, préface, p. XIII

3. M. Diehl nous fournit de ces désastres un exemple qu'il est cependant bon de connaître, parce qu'il nous fait juger des autres, et nous reproduirons le passage tout entier malgré son *étendue*, nous ne disons pas sa *longueur*. Rien n'est long de ce qui est vraiment intéressant. Il parle de l'ancienne bibliothèque de Patmos et il nous fait remarquer d'abord la place exclusive qu'y tenaient les livres liturgiques, les œuvres d'hagiographie, de patristique et d'édification, puis il continue ainsi : « Sur deux cent soixante-sept manuscrits sur parchemin mentionnés en 1201, à grand'peine peut-on en retrouver cent huit dans le catalogue actuel. Plus de la moitié des livres possédés par le couvent au commencement du XIII[e] siècle sont aujourd'hui irrémédiablement perdus et parmi eux, presque tous ceux que l'inventaire désignait comme particulièrement anciens. Perdus, ces vingt-cinq volumes de Ménées, dont plusieurs se recommandaient par leur antiquité ; perdus, ces précieux Euchologes, parmi lesquels on remarquait celui de saint Christodule ; perdus, ces Kontakia vénérables, qui contenaient la liturgie de saint Basile ou de saint Chrysostome ; perdues ces 'Ακολουθίαι de sainte Marine, de saint Thomas, des saints Archanges. Sur les vingt-six volumes de Chrysostome, quatorze ont disparu, et parmi eux l'Ἑξαήμερος qui figure encore au catalogue de 1355, et le recueil des 'Αναθήματα copié de la main de l'higoumène Arsenois ; sur les treize manuscrits de saint Basile, huit sont perdus ; des cinq manuscrits de Grégoire de Nysse, pas un seul n'est conservé. De ces écrivains de second rang, si nombreux au catalogue de 1201, rien ou presque rien, ne reste : perdus, le livre d'Antiochus de Saint Sabas, les écrits de Sophronius de Damas, et les traités



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2





APPLIED IMAGE Inc



Ce qui est plus utile peut-être, en tout cas plus pratique, c'est d'essayer *quelque chose* :

Si possis recte, si non, quocumque modo rem[1].

Quand il ne reste plus rien, il reste encore l'imprévu, l'imprévu sous lequel se cache parfois la divine Providence. Qu'elle nous soit en aide !

Sans comparaison, l'artiste commence toujours par une ébauche. Il y travaille un an, dix ans, trente ans ; il réussit enfin à substantialiser plus ou moins son rêve. Après lui un autre vient, hanté, suggestionné, stimulé par l'œuvre de son devancier : il veut faire mieux, non par un sentiment de vaine rivalité, mais pour le pur amour de l'esthétique. C'est la libre concurrence, c'est la vie, et c'est, mieux que cela, le progrès de tout l'Art !

---

de l'abbé Esaïe le Solitaire ; perdues, les lettres de sainte Dorothée, les homélies de Jean le Géomètre, les œuvres d'Isaac le Syrien ; perdus, le livre de Syméon de Saint-Monos et le recueil appelé la *Melissa* ou Saint-Nicon.

« L'histoire ecclésiastique de Théodoret de Cyr, les lettres du moine Michel figurent encore au catalogue de 1355 ; aujourd'hui elles ont disparu. Il en est de même de tous les écrits profanes, Γραμματικά, Ἰατρικά, et le reste, sans excepter Josèphe, ni le commentaire d'Eustathe, ni les Catégories d'Aristote.

« Veut-on par quelques chiffres préciser l'étendue du désastre ? Aujourd'hui, sur trois cent-cinq manuscrits sur parchemin conservés au couvent de Patmos, deux cent-huit sont antérieurs au commencement du XIII[e] siècle, et sur ces deux cent-huit volumes, beaucoup, on en a la preuve, sont entrés dans la bibliothèque postérieurement à l'année 1201. Or, à cette date, le monastère possédait un nombre de volumes sur parchemin — deux cent-soixante-sept, — notablement supérieur au chiffre des manuscrits anciens qu'il conserve aujourd'hui. On peut donc admettre sans exagération qu'une moitié au moins des manuscrits sur parchemin mentionnés au catalogue de 1201 sont actuellement perdus sans retour. Pour les bombycins, le désastre est plus complet encore. En 1201, Patmos en comptait soixante-trois ; aujourd'hui sur les quatre cent-vingt-neuf manuscrits sur papier que garde le monastère, six seulement sont antérieurs au XIII[e] siècle ; parmi eux, trois à peine peuvent être identifiés avec les volumes de 1201 ; le reste — soixante volumes — a irrémédiablement disparu. » *Études byzantines*, p. 323-328.

1. Si vous pouvez, faites très bien, sinon, faites de quelque manière que ce soit.

Ce vers latin et ce dicton anglais qui viennent de nous échapper, nous rappellent peut-être à propos un mot plaisant du cardinal Pitra : « On a prêté au moyen âge, dit-il, un aveu d'ignorance qu'à vrai dire nous n'avons jamais rencontré sur aucun parchemin de cette époque : *Græcum est, non legitur.* En nos jours de progrès, plus d'un lecteur, plus d'un savant, dirait, non plus en latin, mais dans son idiome : *On ne lit pas le latin* [1].

C'est sans doute une boutade comme s'en permettent les hommes les plus sérieux, les plus hauts dignitaires de l'Église, de l'État, de la Science et de l'Art.

En tout cas, au cours des pages à suivre, il y aura, qu'on les lise ou non, du grec et du latin; — il le fallait n'est-ce pas? — il y aura même un peu d'anglais, un peu d'italien, que sais-je ? même trois mots d'allemand, car encore fallait-il recueillir les témoignages, d'où qu'il leur plût de venir ! Ils étaient si rares et par là même d'un si grand prix !

PRÉAMBULE

L'Orient d'autrefois au point de vue religieux [2].

Et d'abord, on peut exprimer un regret : c'est que l'Orient, l'Orient *d'autrefois*, comme nous venons d'écrire, soit si peu estimé. Nous avons insinué tout à l'heure qu'il n'était pas connu,

---

1. Pitra, *Analecta novissima*, Tusculum, Paris, 1885, préface, p. v.

2. ABRÉVIATIONS : Brehier (Louis), *L'Église et l'Orient au moyen âge*, 2e éd. 1907. — Diehl (Charles), *Études byzantines*, in-8, Paris, 1895 ; *L'Église byzantine*, in-8, Paris, 1895. — *Échos d'Orient*. — Grosvenor (E. A.), *Constantinople*, 2 in-8, Boston, 1895 (la pagination du 2e volume se continue du premier). Leclercq (dom), *L'Afrique chrétienne*, 2 in-12, Paris, 1903. — Le Quien (Michel) O. P., *Oriens christianus*, 4 in-fol., Paris, 1740. — Pargoire (R. P. J.), *L'Église byzantine de 527 à 847*, 2e éd., Paris, Lecoffre, 1905. — *P. G.* Migne, *Patrologia, Græca*. — *Revue de l'Orient chrétien*. — Vailhé (R. P. S.), *Constantinople (Église de)*, dans Vacant, *Dict. de théologie*; du même, *Constantinople*, dans *The catholic Encyclopedia*, New-York (en cours de publication).

et ce serait peut-être l'explication de cette mésestime. Les vieux proverbes auront toujours raison : *Ignoti nulla cupido* : — Avant d'aimer il faut d'abord connaître.

Écoutons M. Diehl, et ce ne sera pas la dernière fois, comme ce n'est pas non plus tout à fait la première : « Un peuple de théologiens subtils, « d'idiots bavards », comme dit Taine, emmaillotté dans un cérémonial vieilli, oubliant dans de vaines discussions et pour des formules creuses les nécessités les plus poignantes de la vie d'une nation : voilà, pour la plupart d'entre nous, l'idée que nous nous formons de Byzance. Inconscient et tenace effet de rancunes séculaires, obscur ressouvenir de passions théologiques évanouies !... Depuis Voltaire et Montesquieu, c'est un lieu commun de l'histoire de représenter l'empire grec d'Orient comme l'héritage dégénéré et lamentable de l'empire romain ; et c'est un lieu commun de l'éloquence de rappeler l'exemple de ces Byzantins de la décadence qui disputaient sur des futilités au moment où Mahomet II était aux portes de Constantinople. Et voilà comment, sous une anecdote banale et une épithète courante, on écrase dix siècles d'une histoire qui fut souvent glorieuse, intéressante toujours, dix siècles d'une civilisation qui fut peut-être la plus brillante et la plus raffinée du moyen âge.

On ne saura jamais dire mieux. Le XIX[e] siècle se donnait déjà pour le « siècle des grandes réparations ; » le nôtre, et il faut l'espérer puisqu'il a commencé par béatifier Jeanne d'Arc, la toute pure si outrageusement calomniée, continuera cette œuvre première entre toutes ! Déjà on peut constater (sans jeu de mots) une réelle orientation des esprits vers l'Orient, et Dieu veuille que, un peu de piété s'ajoutant à la science, — ce qui ne saurait jamais lui nuire — nous ayons tout à l'heure son histoire religieuse, même l'histoire intime de sa vie religieuse, comme nous sommes en train d'avoir à courte échéance l'histoire de sa vie politique ou civile, une histoire intime celle-là, trop intime peut-être pour qui sait déjà que si « l'homme ne change pas », c'est que, en effet, il n'a jamais changé, il a toujours été le même, le vieil Adam du premier péché. Vérité de la

1. Diehl, *Études*, p. 2

Palisse, mais dont quelques auteurs pourraient se souvenir, au lieu de mêler à l'histoire le roman, le roman des vaudevilles de faubourg. Mieux vaudrait, — nous parlons quelquefois comme un prêtre et on peut en effet s'y attendre — donner suite à ce beau projet qu'on a conçu naguère de rééditer Le Quien [1]. Le Quien a fait bien tout ce qui se pouvait de son temps, et ce n'est pas peu dire, mais si peu qu'elle ait acquis dans le domaine religieux de l'Orient, la science contemporaine devrait l'apporter à l'œuvre de ce maître.

Beau rêve que celui-là ! pauvres *ægri somnia* (rêves de malades) ! et soyons plutôt à notre modeste besogne.

A propos, aurions-nous besoin d'expliquer le *pourquoi* des humbles pages qui vont suivre à l'instant ? Il y a des supercheries littéraires comme il y en a d'autres. L'une d'elles, non certes la moins en usage, consiste à féconder, à magnifier tel sujet aride ou étroit par lui-même en y faisant entrer de force tout son *cadre* ; à greffer, par exemple, la vie d'un personnage illustre sur la vie d'un personnage moins connu, ou un événement célèbre sur un événement très ordinaire, ou l'histoire de tout un siècle ou de toute une période sur l'histoire d'un homme célèbre ou d'une époque très limitée. Si pareil caprice eût pu être le nôtre en commençant, — et il eût été pardonnable comme ce l'est de suivre la mode — nous n'aurions aujourd'hui, en revoyant ce travail, qu'à supprimer des pages inutiles. Mais autre chose, n'est-ce pas vrai ? est de mettre le *cadre dans le sujet*, autre chose de mettre le *sujet dans son cadre*. C'est dire que, voulant pénétrer en Orient à la recherche de notre Sainte, nous pouvions, nous devions d'abord étudier un instant le milieu même où son culte a pris naissance et grandi. C'est la raison de ce préambule.

---

1. Cf. *Echos d'Or.*, t. III, p. 327 sq. : P. L. Petit, *Un nouvel* ORIENS CHRISTIANUS, *Projet*. Le R. P. se demandait cependant si « le projet est aussi réalisable qu'il est séduisant ? » En passant, M. Diehl nous permettra de regretter son peu d'estime pour cet ouvrage de Le Quien, comme aussi pour la *Patrologie de Migne*, etc. Cf. *Études byz.*, p. 96 et *passim*. Sans doute on peut faire mieux que tout ce qui existe, mais......

Or, une première constatation à faire, et très douce en vérité, c'est que, avant de s'abîmer avec Photius dans les ténèbres du schisme, où elle demeure hélas ! toujours ensevelie, l'Église d'Orient se montre à nous couronnée d'une suprême splendeur. Vertus éminentes, sainteté, auréole du martyre, génie : elle rayonne de toutes les gloires. Elle est la patrie, le foyer chaud de la grande science [1], de l'éloquence et de la poésie sacrées, de la vie chrétienne et religieuse la plus intense, et à lire son histoire, surtout dans les études récentes très richement documentées et très élaborées comme tout ce que produit l'érudition de nos jours, on croit rêver. Nous citions tout à l'heure l'ouvrage du P. Pargoire sur l'*Église byzantine* : mais ce livre ne ressemble-t-il pas en beaucoup de ses pages à un conte de fées, disons mieux, à une pieuse légende du moyen âge, à un de ces tableaux de la Jérusalem céleste qu'aurait peint Fra Angelico ?

Il va de soi cependant que, sauf quelques mots ici ou là au passage, il ne sera pas question en cet article de la société ecclésiastique proprement dite, des Patriarches, évêques, prêtres, ni encore moins de ces bienheureux sans nombre que la voix du peuple et celle de l'Église ont à l'envi canonisés : c'est plutôt vers la cour impériale et vers le peuple que nous voulons porter notre regard, et si du monde nous entrons dans le cloître, ce sera parce que le cloître se recrute dans la foule, et qu'il nous fournit une preuve irrécusable de la foi, de la piété et de la charité du peuple lui-même.

Et d'abord l'empereur, ou

Le Basileus.

Héritier de ce Constantin qui avait reçu et qui lui a passé le titre g[illegible]x *d'isapostole*, le basileus possède non seulement le

---

1. Depuis la fondation du christianisme, l'Orient est resté la terre de prédi[illegible] de la science religieuse : aux IVe et Ve siècles, les écoles de théologie y [illegible] leur apogée. Non seulement elles produisent la lignée des grands doc[illegible] de l'Église grecque saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de [illegible] saint Jean Chrysostome et tant d'autres, mais l'influence de ces puis[illegible] s'exerce sur les plus illustres des Pères d'Occident, saint Hilaire,

magistrat revêtu de l'imperium, mais le pontificat suprême. Il est prêtre, il est pontife, il prêche, il dogmatise comme Constantin d'abord [1], comme Léon le Sage ensuite. (Faut-il avertir en passant qu'il s'agit ici pour nous d'une simple question de fait, non d'une question de droit ?) De fait, le basileus s'est longtemps appelé lui-même *Pontifex maximus* et si, à partir du ve siècle, il ne prend plus ce titre, ou ne le fait plus inscrire sur les monuments publics, pour tous les sujets de l'empire, du moins en Orient, il est encore resté le chef du culte officiel, le gouvernement des âmes ne pouvant d'après lui, appartenir à un autre qu'au dépositaire du pouvoir. L'empereur, du reste, est l'élu de Dieu, qui l'a élevé au-dessus des hommes afin de le rapprocher de lui,. Comme le dit Eusèbe : « C'est par la communication qu'il a reçu de la sagesse de Dieu qu'il est sage ; c'est par sa bonté qu'il est bon, par sa justice qu'il est juste. Son intelligence est un reflet de l'intelligence divine ; il partage la puissance du Très Haut. »

« Je suis aussi évêque, disait Constantin aux prélats de son temps : « vous êtes les évêques préposés aux choses intérieures de l'Église ; je suis, de par Dieu, l'évêque du dehors [2]. » Et Léon l'Isaurien écrivait au pape Grégoire : Ne sais-tu pas que je suis prêtre et roi ? » Prêtre, évêque, égal des apôtres et apôtre lui-même, l'empereur veille sur la pureté du dogme ; il donne force de loi aux décisions conciliaires et insère les canons dans le droit public. Il convoque les conciles généraux, assiste aux séances ou s'y fait représenter par ses délégués, dirige les discussions, mate les volontés récalcitrantes et ne congédie les évêques que lorsqu'ils ont défini ou légiféré selon les canons ou conformément

---

saint Ambroise ou saint Augustin... L'Orient est couvert de basiliques somptueuses enrichies par la piété des Empereurs. Il apparaît aux Occidentaux comme une sorte de Terre promise et beaucoup d'entre eux, même au prix des plus pénibles sacrifices, cherchent à entrevoir tout au moins ces pays dont on leur raconte tant de merveilles. Bréhier, p. 5.

1. Eusebius represents the daily life of the Emperor (Constantine) to have been almost that of a monk or of a saint. Every day, we are told, he used to retire for private meditation and prayer. He delighted in delivering sermons and addresses to his courtiers, Bible in hand... Constantine liked his religious exercises long. John B. Firth, *Constantine the Great*, p. 316.

à ses désirs [1]. Le Quien, ici, se scandalise à bon droit. Il permet que le basileus assiste aux conciles en tant que protecteur, que défenseur-né de l'Église, mais il veut qu'il imite Constantin qui, lui, ne s'y asseyait pas sur un trône, mais sur une chaise basse, comme pour mieux montrer sa soumission toute offerte d'avance aux ordres et décisions des Pères assemblés [2].

A cette faute près, qui serait peut-être simple excès de zèle, l'autorité impériale, constate M. Diehl, est marquée d'une forte empreinte religieuse... Élu de Dieu, recevant des mains du patriarche l'onction sainte qui constitue sa légitimité, le basileus règne par le Christ, dont l'image et le nom s'associent sur les monnaies au nom et à l'image du prince ; il gouverne par le Christ qui l'inspire et le guide... La formule ordinaire de son nom est : « Un tel, empereur fidèle dans le Christ (πιστὸς ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ βασιλεύς) ; sa vie est perpétuellement mêlée à celle des prêtres, et l'on conçoit que les questions théologiques aient à ses yeux l'importance des plus graves problèmes politiques [3].

Il est apôtre aussi. Il satisfait les aspirations de sa piété non moins que les intérêts de sa politique en propageant dans son empire et chez les peuples voisins ce qui est pour lui une religion de cœur tout ensemble et d'état [4]. Dans les villes, le soin des âmes

---

1. Vailhé, *Dict.* de Vacant, col. 1347.

2. Constantinus id significatum voluit in Nicæna synodo, in qua, non in sublimi solio imperatorio more sedit, sed in suppedanea sella, tanquam auditor ac testis eorum quæ gerebantur, se præsto adesse significans ad ea exsequenda quæ a Patribus sancita essent... Le Quien, *Or. christ.*, t. I, p. 37. Le chapitre XVIII porte : « Imperatorum C. P. in Patriarchas suos et ecclesias auctoritas et dominatus »... col. 135-136 sq. et la manchette : « Imperatorum C. P. in Ecclesias auctoritas nimia. »

3. Diehl, *Études*, p. 110.

4. De bonne heure, l'empire byzantin se préoccupe de garantir la sécurité de ses frontières en important le christianisme chez les peuples voisins... Rien n'est nouveau sous le soleil et les contrées les plus reculées dans lesquelles pénètrent nos missionnaires risquent fort d'avoir été déjà évangélisées par des prêtres grecs. Mgr Duchesne a ouvert cette voie (des recherches) en consacrant dans ses *Églises séparées* un savant mémoire aux *Missions chrétiennes au sud de l'empire romain*, p. 281-353. Ces missions-là n'intéressent paas directement l'Église de Constantinople qui ne les a pas fondées et qui ne les a pas soutenues par les

est confié aux évêques, dans les campagnes aux chorévêques, ou comme dit M. Bréhier, aux « apôtres des paysans [1]. » Et ce n'est pas de loin ou par des mandataires que le basileus accomplit son apostolat. Il paie de sa personne ; il agit lui-même directement. Par exemple, le 6 janvier 528, Justinien sert de parrain à Grétès, roi des Hérules établis sur le Danube, et contracte avec lui une alliance qui entraîne presque toute la nation au baptême. Contre le paganisme et les ennemis de la foi il dispose de la force des armes, et ses expéditions sont des croisades. Son cri de guerre est alors : « Jésus-Christ est vainqueur » (Ἰησοῦς Χριστὸς νικᾷ), car il entend triompher par le Christ, comme il règne par le Christ. Prince catholique, il souffre impatiemment de voir les chrétiens orthodoxes soumis aux hérétiques ariens, persécuteurs des corps et des âmes, et confiant dans la protection divine, il tourne ses regards vers les Vandales d'Afrique [2]. Dom Leclerq écrit à ce

---

émissaires ou les ambassadeurs impériaux ; elles lui appartiennent tout de même en partie, parce que, inspirées par le zèle propagandiste de Justinien, elles transmirent et développèrent son influence jusqu'aux confins du monde connu alors. En dehors de ces colonies établies au sud et à l'est de l'empire romain, d'autres s'installèrent au nord et à l'ouest de la Thrace et de la Macédoine byzantines et devaient jouer un jour dans la presqu'île balkanique un rôle tout à fait prépondérant. » Vailhé dans Vacant.

1. Tandis que l'Occident se dépeuple à la suite de l'invasion barbare, l'Orient a gardé ses villes florissantes et populeuses qui sont des centres de propagande chrétienne. C'est en Orient que l'institution des *Chorévêques* a atteint, à une époque très ancienne, son plus grand développement ; ils sont la preuve de l'expansion précoce du christianisme dans les campagnes d'Orient. L'Occident, au contraire, devait attendre jusqu'à la deuxième moitié du IVe siècle pour trouver dans la personne de saint Martin un apôtre des paysans... Les missionnaires orientaux ont même dépassé les limites de l'empire, et au Ve siècle, des églises sont organisées en Arménie, en Mésopotamie, chez les Arabes. Dans l'île de Philé, dernier refuge du paganisme protégé par des conventions diplomatiques, une église se dressait dès le Ve siècle en face du temple d'Isis. Bréhier, p. 3. — Les chorévêques sont, les uns simples prêtres, les autres honorés du caractère épiscopal. Saint Basile en compte cinquante dans son grand diocèse de Césarée. Le chorévêque exerçait sa juridiction sur une partie plus ou moins considérable du diocese. Cf. Dom Parisot, *Les Chorévêques*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, 1901, p. 157 sq.; Jugie, *Les Chorévêques en Orient*, dans *Échos d'Orient*, 1904, p. 263 sq. ; Marion, *Hist. de l'Égl.*, t. I, p. 547.

2. Ch. Diehl, *L'Église byzantine*, p. 5.

propos : « L'intervention de Justinien dans les affaires de l'Église en Afrique comme dans le reste de l'empire était le résultat d'un dessein prémédité de reconstituer tout le passé, y compris sans doute le rôle d'*évêque du dehors* qu'avait exercé Constantin. Le basileus déclarait au primat de Byzacène son dessein d'être le tuteur et défenseur des antiques traditions [1]. » En 618, Héraclius est à son tour parrain du chef Hunno-bulgare Kurat, baptisé à Constantinople avec les principaux de sa tribu. Quelques années plus tard, appelés sur les terres byzantines, les Croates et les Serbes écoutent docilement les prêtres à qui l'empereur a confié le soin de les évangéliser. Il n'y a pas jusqu'à la Russie qui ne soit une fille spirituelle de Byzance ; c'est à Byzance même, en 956 ou 957, que la tzarine Olga vient recevoir le baptême et, en 989, Vladimir, le Clovis russe, « ayant institué une enquête sur la meilleure des religions, choisit à son tour celle des Grecs [1]. »

Nous parlions de croisades, et comme la guerre a ses dangers, avant de marcher contre l'ennemi en 528, le comte d'Orient, Kéritos, a revêtu pour cuirasse le cilice que lui a donné saint Théodose le Cénobiarque. En 591, le général Narsès donne à ses soldats pour mot de guet le nom de Marie. La même année, la croix précède l'armée de Maurice en marche contre les Avares, et l'icone sacrée du Sauveur, en 622, celle d'Héraclius (610-641) en partance contre les Perses. En 926, Romanos I Lekapenos s'enveloppe du *manteau* de la Vierge conservé dans l'église des Blakhernes et, avec cette seule armure, il achève victorieusement sa guerre désespérée contre Syméon, roi des Bulgares [2].

---

1. Leclerq, *L'Afrique chrétienne*, t. II, p. 250 ; voir aussi : *Échos d'Or.*, t. I, p. 209-214.

2. Bayet, *L'Art byzantin*, p. 264.

3. Vailhé, *Dictionn.*, col. 1342 sq.. Pargoire, p. 11-20. Grosvenor, *Constantinople*, t. I, p. 316, parlant de Sainte-Marie des Blakhernes : « Here was kept the robe of the Holy Virgin for the preservation of which the patrician Galbius and Candidus, in 459, had erected their massive and still standing Church. In the same sacristy was revered the Virgin's mantle, which in Byzantine belief, a constant miracle protected against natural decay, and which likewise rendered invulnerable whoever put it on. It was the sole breast plate of Romanos I Lekape-

Chose à remarquer, même quand le basileus, loin de rester apôtre, se fait persécuteur, il se montre encore croyant. Cela est vrai de Nicéphore Ier (802-811) qui respecte le droit d'asile des églises au moment même où son avarice les dépouille en partie de leurs biens. Cela est vrai surtout des empereurs iconoclastes, car en fait ces persécuteurs ne bouleversent et torturent la chrétienté qu'au nom du Christ. Constantin V (740-755), celui d'entre eux que ses hérésies multiples feraient prendre pour le plus sceptique des hommes, Constantin V atteste son véritable état d'âme dans les terreurs et les aveux de son agonie. « Et tous, en montant au pouvoir suprême, s'empressent d'aller recevoir le sacre impérial à Sainte-Sophie, des mains du patriarche. C'est à peine si l'un d'eux, Léon V, ose omettre la profession de foi exigée en cette circonstance [1].

***

Il va de soi que l'empereur se fait un devoir de fonder et de doter richement églises, œuvres de bienfaisance, monastères, chapelles de dévotion, etc. Eusèbe mentionne les prodigalités de Constantin envers les églises de sa nouvelle capitale, celles d'Antioche et de Jérusalem [2].

Les meilleures ressources de l'empire passent à ces œuvres de munificence. Il faut ici écouter le R. P. Vailhé : « Pour la reconstruction de Sainte-Sophie, « église telle que depuis Adam il n'y en eut jamais et qu'il n'y en aura plus, » comme dit un chroniqueur, il coule un fleuve d'argent et des sommes fabuleuses sont englouties. Lorsque la grande basilique est achevée, Justinien veut pourvoir à l'entretien de l'édifice, aux besoins du culte, à l'organisation du clergé ; il lui assigne 365 domaines, un pour chaque jour de l'année ; il fixe à 425 le nombre des clercs qui doivent la desservir ainsi que les trois églises adjacentes, à savoir : 60 prêtres, 100 diacres, 48 diaconesses, 90 sous-diacres, 110 lecteurs et 25 chantres, auxquels il convient d'adjoindre 100 portiers (*Novelle*

---

nos in 926 and to its supernatural agency he attributed his escape from harm in his desperate wars with Symeon king of the Bulgarians. »

1. Pargoire, p. 323.
2. Eusèbe, *De Vita Constantini, P. G.*, col. 945, 955 et al.

III, c. 1). De Justinien à Héraclius ce nombre augmente encore : il y a maintenant pour le service du temple 525 clercs, dont 80 prêtres, 150 diacres, 40 diaconesses, 70 sous-diacres, 160 lecteurs, 25 chantres, sans compter 75 portiers, 2 syncelles, 12 cancellaires et 40 notaires. La petite église des Blakhernes comprend à la même époque, et à elle seule, un personnel de 75 membres, dont 12 prêtres, 18 diacres, 6 diaconesses, 8 sous-diacres, 20 lecteurs, 4 chantres et 7 portiers [1].

1. Vailhé, *loc. cit.*, col. 1346. Un détail d'après Cedrenus et Paul le Silentiaire. « L'autel de Sainte-Sophie était en or, en argent, en pierres de tout genre, en bois, en métaux ; tous les produits de la terre, de la mer et du monde entier concoururent à son embellissement. Justinien réunit beaucoup de matières précieuses, moins d'ordinaires ; il liquéfia celles qui étaient fusibles, les réunit aux solides, et donna à l'ensemble la forme d'une credence aux élégantes bigarrures » (Cedrenus, *Hist. compend.*, Paris, 1847, t. I, p. 380). « Les arcs d'or de la Table sainte retombaient sur des colonnes d'or, le soubassement était de même métal, l'éclat des pierres précieuses rehaussait l'ensemble. » Paul Silent., *Descript. S. Sophiae*, *P. G.*, t. LXXXVI, col. 2132. — « Au-dessus de l'autel, porté par quatre colonnes en argent doré, s'étend un ciborium étincelant qu'une grande croix d'or surmonte. La barrière est en argent massif qui marque la limite du sanctuaire.

L'ambon debout au centre de l'édifice est une folie de prodigalité où l'or constellé de pierres précieuses enchâsse des marbres infiniment rares. Jugez après cela, si l'on se montre avare dans les pièces d'orfèvrerie proprement dite, dans les objets du luminaire. » Pargoire, *loc. cit.*, p. 92.

La description de Sainte-Sophie est partout : Bayet, *Art byzantin*, 51 sq. ; Grosvenor, *loc. cit.*, p. 494-557 ; de Salzenberg, *Alt. Christliche Baudenkmale von Constantinopel vom V bis XII Jahrhundert*, Berlin, 1854 ; Diehl, *Justinien et la civilis. byz. au VIe siècle*, Paris, 1901, *passim* et pp. 468-550 etc. Par contre, le nouvel ouvrage : André Michel, *Hist. de l'art.*, 1905 sq., n'a qu'une trentaine de lignes sur un pareil monument. — Parmi les descriptions très littéraires, nous recommandons celle de Edmundo de Amicis dans l'admirable traduction (qui n'exclut pas l'original) de Caroline Tilton, *Constantinople*, Stamboul édition, Putnam's sons, s. d., p. 169-189. Un extrait s. v. p. : « The eye embraces an enormous vault, a bold architecture of half domes that seem suspended in the air, measureless pilasters, gigantic arches, colossal columns, galleries, tribunes and porticoes, upon all of which a flood of light descends from a thousand great windows. There is a something rather scenic and princely than sacred ; an ostentation of grandeur and force, an air of mundane elegance, a confusion of classic, barbarous, capricious, presumptuous and magnificent ; a grand harmony, in which, with the thundering and formidable note of the cyclopean arches and pilasters, there are mingled the low strain of the Oriental canticle, the clamo-

Pendant son expédition en Afrique, Justinien a trouvé moyen de bâtir vingt-cinq à trente églises, et il s'est montré prodigue de libéralités jusque dans les villages perdus [1].

Avant la fin du VI[e] siècle, Jérusalem compte déjà trois ce[nt]s monastères, églises ou hospices, et plusieurs de ces monuments sont dus à la magnificence des empereurs de Constantinople [2]. A Constantinople même, le nombre des seules églises finit par s'élever à trois cent quatre-vingt douze, selon Paspatis [3], à quatre cent soixante-trois, selon le Père Vailhé [4] et M. Gédéon [5], à quatre cent quatre-vingt, selon Du Cange [6]. Grosvenor en compte vingt-

---

rous music of the feasts of Justinian and Heraclius, echoes of pagan songs, faint voices of an effeminate and worn-out race, and distant cries of Goth and Vandal; there is a faded majesty, a sinister nudity, a profound peace; an idea of the basilica of S. Peter contracted and toned down, and of S. Mark's grosser, larger and deserted; a mixture heretofore unseen of temple, church, and mosque, of severity and puerility, of ancient things and modern, of ill-assorted colors, and odd, bizarre ornaments, a spectacle, in short, which, at once astonishes ar[d] displeases, and leaves the mind for a moment uncertain, seeking the right [wor]d to express and affirm its thought. » p. 175. Vingt pages dans ce style.

1. Leclercq, *L'Afrique chrét.*, p. 251-254, indique les villes et villages où ces églises furent construites : deux à Carthage, cinq à Leptis Magna, en Tripolitaine, dont une dédiée à la Théotokos, d'autres à Leptem, Sabraka, etc., Cf. du même auteur : *Afrique* dans le *Dictionn. d'archéologie*, de dom Cabrol.

2. Bréhier, *loc. cit.*, p. 14, d'après Couret, *La Palestine sous les empereurs grecs*, p. 212.

3. Cf. Grosvenor, p. 311. Paspatis est, comme Grosvenor, un élève de Amherst College et tous deux se sont retrouvés à C. P. *Ibid.*

4. Vailhé, dans *Catholic Encyclop.*, p. 303.

5. Gedeon, "Ἔγγραφοι λίθοι καὶ κεράμια C. P., 1893.

6. Du Cange, *C. P. Christiana*. Le Quien, dans l'*Oriens christianus*, énumère les églises du Pont, de la Thrace, de l'Illyrie etc. Dom Leclercq, après des recherches immenses, vient de publier ce qu'il appelle un « Essai de classement des principaux monuments chrétiens antérieurs au IX[e] siècle, » limite de son étude, et cette liste, encore bien incomplète, comme il l'avoue, occupe cinquante-neuf pages de son grand *Manuel d'archéologie*, in 4, 1907, t. I, p. 439-493. La très grande majorité de ces monuments appartient à l'Orient.

« Après toutes les guerres, tous les tremblements de terre, tous les siècles qui ont saccagé le sol d'Athènes, il restait encore, en 1839, quatre-vingt huit églises, ou en entier ou en partie. On en démolit tous les jours. » Didron, *Annales archéol.*, t. I, p. 42.

quatre dédiées à la Trinité ; soixante-quatre à la sainte Vierge [1], vingt-deux aux archanges, dix-huit à saint Jean-Baptiste, neuf aux prophètes, trente-cinq aux apôtres, cent cinquante-cinq aux saints et aux martyrs, etc [2]. — Sans reproche, pourquoi n'a-t-il pas pensé à nos églises de sainte Anne ? — Parmi tous ces lieux de prière, il faut signaler ceux que la piété des empereurs a semés dans les diverses régions du palais sous l'invocation des saints, et l'un en particulier sous l'invocation de notre Sainte. Nous verrons qu'il y en avait d'autres sous le même vocable dans la ville même.

Des hospices comme à Jérusalem, des établissements de bienfaisance, il en existe partout dans l'empire. Aucune société n'a peut-être songé plus que la société byzantine aux maux innombrables qui sont l'apanage ordinaire de l'humanité. A toutes les souffrances, à tous les besoins physiques ou moraux répondait un ensemble d'institutions charitables destinées à les soulager, et depuis les empereurs jusqu'aux simples particuliers, tout le monde s'employait avec zèle à les entretenir. A part les hospices ou hôtelleries qui ne faisaient défaut nulle part, il y avait les *xenodochia* pour les étrangers, les *gerontocomia* pour les vieillards, les *ptokhotrophia* pour les pauvres, les *nosocomia* pour les malades, les *orphanotrophia* pour les enfants privés de leur parents ou abandonnés, des *brephotrophia* pour les enfants trouvés, des *lobotrophia* pour les lépreux, etc [3].

Tout le monde, disions-nous, tient à honneur de secourir les membres souffrants de Jésus-Christ. Longtemps après Justinien, et comme tous ses pieux prédécesseurs, l'impératrice Irène (797-802) « ne songe qu'à diminuer le poids des impôts, à doter les établissements charitables, et tous les gens privés d'asile, vieillards, étrangers et pauvres, trouvent un abri dans les fondations de sa munificence [4]. » Il n'y a pas jusqu'à Théophile lui-même, un iconoclaste pourtant, qui, voulant assainir un des quartiers de la capi-

1. M. Gédéon en compte davantage. *Vid. infra*, p. 189.
2. Grosvenor, *loc. cit.*, p. 311.
3. Vailhé, *Dictionn.*, sauf légères modifications.
4. Pargoire, p. 325.

tale, ne commence par y construire un hôpital pour les malades étrangers.

L'épiscopat se comporte comme la cour. Saint André de Crète fonde un hospice de vieillards ; Taraise, le patriarche, affecte aux pauvres plusieurs salles de son palais ; durant l'hiver, il leur distribue des vêtements chauds avec d'épaisses couvertures de laine ; le jour de Pâques, en sortant de Sainte-Sophie, il réunit tous les indigents de la cité et leur donne à chacun un verre de vin. En Bithynie, Pierre de Nicée et Théophylacte de Nicomédie rivalisent de dévouement. Et les fidèles, à leur tour imitent la générosité de leurs pasteurs. On n'en finirait pas s'il fallait signaler toutes les œuvres de bienfaisance : il y a de ces pieux laïques qui se font mendiants pour autrui et cette héroïne, Théoctiste, qui forme sa fille à panser les ulcères et les plaies.

C'est que le peuple, comme ses empereurs et ses prêtres, a beaucoup de foi, beaucoup de piété même. Nous le verrons mieux tout à l'heure mais notons d'abord, comme preuve indubitable de cette foi vivante et agissante, l'incroyable expansion et le succès toujours croissant du

Monachisme en Orient.

C'est de fait en Orient que naissent ces premiers instituts monastiques qui étaient destinés à exercer une influence si profonde sur la vie chrétienne et sur l'histoire de l'Église. A la fin du IVe siècle, le désert de Syrie, la Nitrie et la Thébaïde sont peuplés de colonies d'anachoretes ou de cénobites, et les monastères pakhomiens possèdent déjà la plupart des caractères et des règlements qui se répandront plus tard presque sans changement dans toute la chrétienté [1]. Dès les premières années du Ve siècle, ces derniers monastères comptent, au témoignage de saint Jérôme, cinquante mille religieux [2] ; au commencement du VIe, les laures de Saint-Sabas en réunissent plus de dix mille. En 536,

1. Bréhier, *loc. cit.*, p. 3.

2. Cf. Marion, *Hist. de l'Église*, 1908, t. I, p. 557 et 671. Dom Besse croit très « exagéré » le chiffre donné par saint Jérôme. Il n'y en avait que sept mille, d'après Pallade. Dom J. M. Besse, *Les Moines d'Orient*, in-8, 1900, p. 5.

comme le prouvent les signatures d'une adresse officielle, le diocèse de Constantinople compte au moins soixante-huit monastères d'hommes, et celui de Chalcédoine, quarante [1].

Dans les siècles suivants, c'est la même floraison de maisons religieuses. D'autres passages du R. P. Vailhé sont à recueillir d'ici et de là :

Empereurs, impératrices, consuls, patrices, sénateurs, patriarches, tout le monde rivalise d'émulation pour édifier des couvents à ceux qui ont « revêtu le vêtement des anges, » et sont devenus « les citoyens du ciel. »

« ...Villes et campagnes se couvrent d'institutions monastiques et la contagion du cloître gagne jusqu'à la cour. Il faut tout un arsenal de lois pour régler les rapports des moines entre eux et vis-à-vis de la société civile ou ecclésiastique : parfois même des mesures draconiennes deviennent nécessaires contre des hommes qui fuient le monde pour déserter leurs devoirs de famille et chercher un lieu de retraite et de repos plutôt qu'un asile de prière et de travail. Les *basileis* se plaignent que les monastères enlèvent à l'empire ses soldats, et les trois Comnènes les dépouillent successivement de tous leurs biens, ne pouvant en arracher les religieux eux-mêmes [2]. » Mais ces violences sont de nul effet comme l'a été

---

1. Pargoire, *loc. cit.*, Vailhé, *Catholic Encycl.*, p. 303. Impossible de tout dire. Nous nous contentons de recommander en passant : *Echos d'Orient*, t. I, p. 274 sq. : A. H., *Monastères de Bithynie* ; *Ibid.*, t. II (1898-1899), p. 106 sq. : *Les Laures de Saint-Gérasime et de Calamon* ; p. 230 sq. : *Le monastère des Agaures*; p. 304 sq.: *Le monastère des Acémètes* ; Abbé Marin, *Les Moines de C. P.*, in-8 ; Paris, 1897 ; S. Vailhé, *Les monastères de Palestine*, tirage à part du *Bessarione*, 1898 ; P. Ladeuze, *Étude sur le cénobitisme pakhomien pendant le IVe siècle et la première moitié du Ve*, Paris, Fontemoing, in-8, 1898

2. Vailhé, dans Vacant, col. 1345 et *passim*. « The Church of the *Pantepoptes* was built in the eleventh century by Anna Dalassina, the great hearted mother of Alexios I Komnenos. *Here like so many Byzantine princesses*, she passed her last days as a nun. » Grosvenor, p. 430. « Some years after her husband's death, Theodora, scandalized by the evil life of their son, the Emperor Michael III, withdrew to the monastery of Gastria in sorrow, and became a nun. Here she was subsequently joined by her surviving daughters. » Grosvenor p. 469. « Here

l'acharnement des luttes iconoclastes, et il y aura encore des couvents de mille religieux [1]; c'est encore par centaines que se compteront les fondations nouvelles, tant la vie des anges sourit aux cœurs jeunes comme aux cœurs trop vite vieillis par les affections du monde. Chaque ville de province suit l'exemple de la capitale, et du IXe au XVe siècle, l'empire byzantin offre l'aspect d'une vaste Thébaïde. Le mont Olympe, en Bithynie, voit des centres religieux s'ériger en nombre prodigieux, et lui-même, selon l'expression de M. Schlumberger, « fourmille de moines [2]. » A propos, M. Gebhart a esquissé jadis, avec une exagération poétique que les récits des voyageurs refroidissent quelque peu, le site incomparable de l'Olympe de Brousse portant « comme sur une base d'améthyste sa grande cime blanche de neige... » Il a décrit avec toutes les épithètes homériques le *long* Olympe s'élevant sur un sommet allongé (en effet), droit, régulier, « l'Olympe aux plis nombreux, l'Olympe aux nombreux sommets... l'Olympe *neigeux* », même en été [3]. Enfin, tout y est, sauf les moines.

Les couvents connus du mont Athos du Xe au XIIIe siècle dépassent la centaine, bien que la plupart, détruits plus tard par les invasions sarrasines, franques et catalanes, ne se soient pas relevés. N'oublions pas le mont Latros, le classique Latmos dans la province d'Asie, tout près de Milet, avec ses dix monastères : le mont Ganos et le mont Galesios, le mont Saint-Auxence, tout près de Chalcédoine ; les îles de l'archipel et celles du golfe de Nicomédie, toutes peuplées de moines ; la région de Trébizonde et celle de Césarée de Cappadoce avec ses laures pittoresques creusées aux flancs des rochers.

(at Myrelaion), the Empress Catherine assumed the veil when seeking the one asylum of the city that should remind her most forcibly of the vanities of power. Grosvenor, p. 472.

1. Grosvenor, *loc. cit.*, à propos de l'église Saint-Jean du Studium : « It was the chief church of a monastery numbering over a thousand monks. The voice of prayer and praise ceased not day or night ascending from its altar. » P. 460.

2. *Un empereur byzantin au Xe siècle*, p. 389.

3. *Un pèlerinage aux sanctuaires du paganisme : L'Olympe et le Styx*, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 juin, 1867, t. III, p. 994. — A lire un remarquable article du P. J. van den Gheyn, dans les *Études religieuses* des Pères Jésuites, juillet 1890, 27e année, p. 407-434.

Nous n'en finirions jamais. Le monachisme domine la société entière et lui commande sans appel. Il a pour lui la science, et pour mieux se convaincre de ce fait, on devrait prendre connaissance des travaux de M. l'abbé Ehrard sur la vie scientifique et religieuse de l'Orient[1], double vie qui était par excellence celle des moines, car disons-le donc après tant d'autres, les moines d'Orient, comme d'ailleurs les moines d'Occident, n'ont jamais été ces pieux *dilettanti* — pour ne pas dire autre chose — dont la *prose* ancienne et moderne, la prose à deux sous du bouquin, du journal ou du théâtre a prétendu s'amuser. Les moines n'ont toujours su faire que ces trois choses excellentes : travailler des mains, étudier de la tête et prier de tout leur cœur. C'est toute la vie des êtres doués de raison.



Et le peuple !

Il nous faut revenir à lui. Il a ses tares sans doute, mais comme elles semblent vite rachetées par ses actes de foi, de repentir et d'amour !

D'abord, puisque le sujet précédent nous y invite, notons l'usage où sont les séculiers de revêtir l'habit monastique sur leur lit de mort, pensée qui ne peut être inspirée que par la foi, car, à cette heure dernière, aucun motif inavouable n'existant plus de se faire moine, la seule chose que l'on demande à la vêture, c'est

1. M. l'abbé Albert Ehrard, professeur à l'Université de Vienne, est un de ces savants qui ont le plus contribué au développement des études byzantines en Allemagne. Dans les deux premiers paragraphes de *Die orientalische Kirchenfrage und Œesterreichs Beruf in ihrer Lœsung*, Wien u Stutgard, 1899, in-8, 76 pages, on trouvera un exposé fort brillant de la vie scientifique et religieuse de l'Orient aux premiers siècles de l'Église. · L. Petit, *Échos d'Orient*, t. II, p. 314. — Les *Analecta bollandiana*, t. XVI, p. 311, recommandent également « les importants travaux de M. Alb. Ehrard sur l'hagiographie byzantine, esquisse de la littérature théologique, dans la nouvelle édition du *Manuel* de M. Krumbacher; une étude sur la collection de légendes de Syméon Métaphraste et de nouvelles recherches sur l'hagiographie de l'Église grecque. »

d'agir en nouveau baptême et d'effacer d'un seul coup tous les péchés de la vie[1].

Le Byzantin, du reste, n'attend pas la mort pour ressembler au religieux, et il n'est pas un seul genre de dévotion, ni même de mortification, qui n'ait envahi la société laïque. La prière emplit de ses pratiques diverses la vie tout entière. Le signe de la croix précède tous les actes, et aucun fidèle ne prendrait une bouchée de pain ou une gorgée d'eau sans faire ce signe au préalable, une fois au moins et souvent trois fois. Quand il prie, il se tourne vers l'Orient, tantôt en se frappant la poitrine, tantôt en levant les yeux au ciel, et à ce saint exercice il consacre parfois des nuits entières. Quiconque sait lire possède chez lui les livres du Nouveau Testament et le Psautier, sans compter les écrits patristiques, les Actes des martyrs, etc. Et non content de répéter en son particulier les accents du psalmiste, il vient réciter en public, à l'église ou au monastère voisin, l'office canonique de jour et de nuit. Suivre un office de nuit est déjà méritoire aux ve et vi^e^ siècles, mais ce l'est davantage aux ixe et x^e^, maintenant qu'il a pris de si vastes proportions avec le nouveau genre de poésie ecclésiastique inauguré ou tout au moins mis en ordre par saint André de Crète.

Avec l'assistance à la messe et à l'office, le peuple byzantin aime aussi, et beaucoup, cette forme spéciale de la prière qu'est la *litanie* ou procession. Aux processions figurent des croix, des évangiles, des encensoirs fumants, des cierges allumés. Elles font souvent partie de telle ou telle solennité, de telle ou telle dévotion particulière, comme celle qui serpente chaque semaine, le vendredi soir, autour des Blakhernes. Nous reviendrons tout à l'heure à cette célèbre église de la Vierge. A la prière se joint la mortification. Un premier jeûne prépare à la Nativité du Sauveur, et les Palestiniens le nomment « carême de saint Sabas » sans doute parce qu'ils l'ouvrent le 6 décembre, au lendemain de la fête de ce saint : l'autre, plus général et aussi plus ancien, dure sept semaines, et c'est le nôtre d'aujourd'hui, celui qui précède la fête de Pâques ; un troisième prépare à la fête du 29 juin, et on l'appelle « carême

1. Plusieurs des détails qui vont suivre sont empruntés à l'excellent ouvrage du P. Pargoire déjà cité.

des saints apôtres, » sans doute encore parce que saint Pierre et saint Paul sont les apôtres par excellence. D'aucuns passent dans la retraite toutes ces périodes quadragésimales, et quelques-uns vont jusqu'à s'y condamner au silence absolu [1].

Le Byzantin fait grand usage d'eau bénite : tel saint lui a conseillé d'en jeter sur les champs en proie aux sauterelles ou sur les chevaux atteints de maladie. La foi, chez lui, se révèle à tous les instants de la vie. Fait-il un faux pas en marchant, souffre-t-il d'une douleur quelconque, il s'écrie tout de suite : « A mon aide, Mère de Dieu ! » S'il rencontre un moine en renom, son premier mouvement est de tomber devant lui à deux genoux et de lui dire : « Bénissez, saint ! » Recevoir de ses mains un simple morceau de pain, ou encore, et surtout, la plus modeste petite croix de bois, lui paraît la meilleure des eulogies. Il a d'ailleurs le culte de la croix, le culte aussi des images. Les croix sont de toutes dimensions : les petites, en or ou en argent, qui renferment ordinairement une parcelle de relique, sont portées au cou ; les moyennes, mobiles, servent aux processions ; les grandes, fixes, sont érigées sur certains points et on s'y arrête en passant pour prier.

Quant aux images pieuses, elles sont partout. Elles n'ont pas seulement une valeur d'enseignement et d'édification ; elles ne sont pas seulement des représentations du Christ, de la Vierge et des Saints ; elles passent aux yeux d'un très grand nombre pour les enveloppes miraculeuses, presque sacramentelles, où s'incarne pour ainsi dire le surnaturel. « La querelle des Iconoclastes, écrit M. Bayet, eut pour effet d'augmenter cette importance des images. L'art byzantin venait de se former lorsque la persécu-

---

1. Anastasii patriarchæ Theopoleos magnæ Antiochiæ *de sanctis tribus Quadragesimis*, unde eas observare accepimus quodque qui eas transgrediuntur legem violent. *P. G.*, t. LXXIX, col. 1389 sq. On sait la réflexion, on dirait presque la boutade de saint Jérôme : « Nos unam quadragesimam secundum traditionem Apostolorum toto anno, tempore nobis congruo, jejunamus ; illi (*les Grecs*) tres in anno faciunt quadragesimas quasi tres passi sint Salvatores. *Ad Marcellam. Epist.* LIV.

tion éclata : il en reçut une consécration religieuse et comme les honneurs du martyre. La vénération populaire s'attacha à lui avec plus de ferveur, et ce fut dès lors un acte de piété que de reproduire les images telles qu'elles avaient été proscrites. Elles cessaient d'être de simples œuvres humaines pour devenir de véritables personnes : la littérature byzantine abonde en légendes curieuses qui le prouvent : les images parlent, agissent, se meuvent, se déplacent, et ce sont là des faits si fréquents qu'ils cessent presque de paraître surnaturels [1]. » On croit même, ajouterons-nous, qu'elles peuvent entendre les prières, faire par elles-mêmes des miracles, et des prêtres poussent la confiance jusqu'à râcler la couleur sur les tableaux et les fresques de leurs églises, pour ensuite mêler cette poussière au pain et au vin qu'ils distribuent après la messe comme une communion nouvelle. Les conciles sont obligés d'intervenir pour empêcher cette superstition et quelques autres [2].

Les Byzantins ont encore à un très haut degré la dévotion des reliques. Les empereurs, tout les premiers, visent à posséder les dépouilles les plus vénérables de l'univers. « A Rome, dit Théophanes, Constantin, muni d'un secours divin, réunit les reliques des martyrs et leur fait donner une sépulture sacrée [3]. » A Constantinople, il demande aux évêques disséminés dans son empire quelques restes précieux des apôtres et des saints [4]. Sa mère, sainte Hélène, apporte

---

1. Bayet, *Recherches pour servir à l'hist. de la peinture et de la sculpture chrétiennes*, dans *Bibliothèque des écoles franç. d'Athènes et de Rome*, fasc. 10. 1870, p. 135.

2. Tam enim sunt Græci omnes erga sacrarum Imaginum affecti ut antiquas... vel novas... sive in Ecclesiis sive in ædibus privatis colendas appendant, sive etiam secum in itinere, thecis inclusas et e collo pendentes gestent. Assemani, *Calendarium*, t. I, pp. 10-11, 32 sq., F. Marin, *Les Moines de Constantinople*, Paris 1897, pp. 318-321; Héfélé-Leclercq, *Hist. des Conciles*, t. III, p. 607, et II, 612; Mansi, *Concil. amplissima collectio*, t. XIV, col. 420; Pargoire, *loc. cit.*, p. 329, Adrian Fortescue, *Cath. Encyclop.*, t. VII, art. *Images*.

3. Hoc anno (303), divino fretus auxilio Romam obtinens Constantinus, collectas sanctorum martyrum reliquias sacræ sepulturæ mandari jussit. Theophanes, *P. G.*, t. CVIII, col. 82.

4. Constantinus Magnus Urbem C.-P. divitiis replens et ædificiis ornans,

à Constantinople le corps précieux de sainte Anne[1]; Léon Ier (457-474) obtient et donne à son église des Blakhernes la « robe de la Vierge, » après l'avoir enfermée dans une châsse d'argent[2]; en 574, Constantinople ajoute à sa relique de la vraie croix l'important fragment conservé jusque-là dans la ville d'Apamée en Syrie. En 614 elle obtient, par les soins du patrice Nicétas, l'éponge et la lance de la Passion. Une église ne s'ouvre jamais sans reliques, et de là les solennelles translations qui accompagnent souvent les dédicaces[3]. D'après Edmundo de Amicis et d'autres auteurs en grand nombre, le dôme de Sainte-Sophie en contiendrait à lui seul des milliers, puisque chaque douzième assise de brique en renferme plusieurs, et il explique ainsi comment les Turcs d'autrefois, quand ils priaient dans cette église, au lieu de tourner leurs yeux vers l'Orient, comme le veut Mahomet, regardaient plutôt vers « le ciel de pierre »[4].

LA « PANAGHIA »

Enfin, et surtout, le Byzantin aime d'un ardent amour, la très sainte Vierge, la Panaghia, la Théotocos, la Sur-Sainte et plus que

---

reliquias SS. Apostolorum et aliorum sanctorum ex diversis mundi partibus collectas illuc reposuit.

Comte Riant, *Des depouilles religieuses enlevées à Constantinople au XIIe siècle*, p. 2, dans *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. VI (1875), p. 1-214.

1. D'après un ancien *Breviaire de Paris*. *Videbitur infra.*

2. Leclercq, *Manuel d'archéol.*, 1907, t. II, p. 399.

3. Pargoire, p. 117, 118.

4. As every one knows, this aerial prodigy (le dôme de Sainte-Sophie) could not be constructed with the usual materials ; and it was built of pumice stone that floats on water, and with bricks from the Island of Rhodes, five of which scarcely weigh as much as one ordinary brick. In each was written the sentence of David *Deus in medio ejus non commovebitur. Adjuvabit eam Deus vultu suo.* At every twelfth row of bricks, holy relics were built in. The vulgar believed that it (the dome) was upheld by enchantment and the Turks, for a long time after the conquest, when they were praying in the mosque, had much ado to keep their faces towards the east and not turn them upwards to the « stone sky ». E. de Amicis, *op. cit.*, p. 177-178. The Church of holy Virgin of Boucoleon (un des palais) possessed several highly revered relics supposed to be connected with the Passion, they were all carried to France in 1234. Grosvenor, p. 307.

cela, la Super-Immaculée, comme il l'appelle toujours quand il veut résumer d'un mot tout ce qu'elle est pour lui. Il y a des siècles que ses ancêtres ont déserté pour elle les temples de leurs déesses et cédé aux attraits d'un culte que leur vénération pour les vestales et la Virginité avait comme préparé dès longtemps. Si, en effet, la sévérité de la morale chrétienne les avait d'abord effrayés ; si la profondeur et l'élévation du dogme catholique les avait dépassés, Marie, en qui leur avaient apparu tout ensemble la pureté de la vierge, l'amour de la mère, les gloires de la maternité divine, la toute-puissance d'intercession, Marie avait excité en eux des sentiments de tendresse et de confiance ; c'est par elle et pour elle qu'ils étaient passés au christianisme et, à peine quelques années après le concile d'Éphèse, ils lui avaient déjà dédié leurs plus beaux temples [1].

Maintenant, Constantin a confié Byzance à la protection spéciale de la sainte Vierge [2] et depuis, la Panaghia est la reine de l'Empire. Si l'on peut se souvenir ici d'un vers profane, c'est

... de tous les noms dont sur terre on adore
Que tout l'Orient la nomme, et
... il en invente encore.

Sur ses icones, le moine Denys veut que les artistes inscrivent tour à tour :

La Theotocos. — La Miséricordieuse. — La Conductrice. La Vierge de Gorgopiko. — La Reine des Anges. — La Reine de tout ce qui existe. — La Maîtresse sans tache. — La plus élevée des cieux. — La plus grande des cieux. — La Fontaine de vie.

---

1. Cf. Beugnot, *Histoire du Paganisme en Occident*, l. XII, p. 270-272. Cette observation vaut aussi pour l'Orient.

2. Eusebe, *Vita Constantini*, l. III, c. XLVII ; Zonaras et Cedrenus : Cf. Terrien, *La Mère des hommes*, t. II, p. 467 ; Tillemont, *Hist. des Empereurs, Constantin*, 67 : Baronius, *Annales*, ann. 330, § 4 etc. L'office grec fait mémoire de cette consécration : cf. Holweck, *Fasti Mariani*, au 11 mai, d'après les *Ménées* de Venise, 1880 : « Commemorationem spiritaliter perficimus Natalis et Encœniorum hujus a Deo custoditæ Urbium Reginæ quæ specialiter dicata est Dominæ nostræ sanctæ Deiparæ et per ipsam per omnia salvata. » « Urbem Byzantium solemniter Dei Genitrici a Constantino magno dedicatam esse die 11 maii 330, tradit Hesychius Milesius apud Cangium, *C. P. Christiana*, t. I, p. 27.

La douce Amie. — Celle qui nourrit de son lait. — La Protectrice redoutable. — Le Salut des pécheurs. — La Consolatrice des affligés. — La joie de tous. — La Gardienne de la porte d'Ivirôn. — La Vierge de la grande grotte. — La Vierge aux trois mains de Jean Damascène, etc. [1].

Les *Ménées* l'appellent la « seule Mère de Dieu », « plus sainte incomparablement que toute vertu », « plus pure que toute pureté », « plus éclatante que toute lumière », la « seule belle », la « seule élue », le « seul lis parmi les épines », la « seule innocence », la « seule blancheur », la « seule beauté ». Ils consacrent très souvent la dernière strophe de leurs hymnes et cantiques, soit à célébrer l'un ou l'autre de ses privilèges, soit à réclamer sa puissante intercession, et il s'est trouvé un pieux auteur, le jésuite Wangnereck, pour détacher des ces hymnes des centaines de strophes où Marie reçoit ainsi le double culte de prière et de louange. Ce bel ouvrage a pour titre : *Pietas Mariana Græcorum*, un livre admirable en vérité, — et qu'on pardonne la banalité de la formule !

Tous les poètes, tous les mélodes, tous ceux qui ont reçu *la grâce du chant*, comme on disait en ces temps-là, n'ont qu'un cœur et qu'une voix pour la *Panakhrante* (la Toute-Sans-Tache), la *Kekharitoméni* (la Pleine-de-Grâce), et c'est par douzaines qu'on pourrait former de ces pieux recueils dont la Bibliothèque Nationale nous offre un exemplaire sous le nom de *Theotocarion*, recueil de nombreuses et charmantes pièces, qui ne sont, on le devine, qu'une seule et même effusion de cœur (codex grec 370, XIIe siècle).

Pourquoi, parmi ces poètes au langage ardent, ardent comme l'âme, en est-il un qui attire plus spécialement notre attention ? Serait-ce parce qu'il nous aurait donné tout ce que la poésie orientale a pu chanter de plus pieux, de plus tendre et de plus gracieux à l'honneur de Marie ? Mais comment oublier tant d'autres mélodies analogues, une en particulier de saint Jean Damascène, où, dans l'édition de l'abbé Migne, les χαῖρε (salut !) à

1. Didron, *Manuel d'iconographie*, 1845, p. 460.

la Vierge occupent sept grandes colonnes [1] ? Serait-ce parce qu'il porte un nom modeste, un nom presque ignoré et que, pour cette raison ou pour une autre, il n'est jamais cité nulle part ? On peut aimer les délaissés, et en tout cas le nôtre, de son nom Jean le Géomètre, mériterait d'être plus connu. Ses poèmes ont été traduits en vers latins, probablement par leur premier éditeur Morellus (Paris, in-8°, 1591), et l'on y pardonne volontiers l'*aspérité* de quelques vers, comme le demande le traducteur, par égard pour ce qu'il appelle *poeticæ versionis e græcis versibus difficultate ac sudore*. Trois cent quatre vers hexamètres et pentamètres, partagés en quatre hymnes, se succèdent alternativement, chacun des hexamètres commençant par Χαῖρε, ou Χαίροις, *Salve*, et le poète se délecte déjà dans ce seul mot, qu'il fait entrer dans la composition de plusieurs autres, comme ici par exemple :

Χαῖρε χάρις χαρίεσσα χαρίσσασα χάρμα τοκέων,

ou bien :

Χαῖρε, Κόρη χαρίεσσα, χάρματι χάρμα λαβοῦσα.

Toute beauté du ciel et de la terre, du monde physique ou du monde moral, lui est un symbole, une pâle image de celle qui dépasse en amour les Chérubins, en pureté les Séraphins (Hymne I). A ces effusions qui déconcertent le traducteur, se joint une *hymne alphabétique*, c'est-à-dire que les vers y commencent par les lettres de l'alphabet selon leur ordre[2]. Ici l'interprète se déclare vaincu et ne donne qu'une traduction très libre.

C'est que, en vérité, la poésie orientale ne se traduit pas. Le latin même est insuffisant, et comment notre français si réservé, si froid, peut-être parce qu'il est si pauvre, se risquerait-il au mot à mot ? car enfin c'est du mot à mot qu'il faudrait, si tant est qu'on veuille traduire. Cette remarque se retrouvera sans doute ailleurs, mais elle a déjà sa place ici à propos de ce Jean le Géomètre et de tant d'autres poètes que nous pourrions citer. Et comment par exemple, puisque nous parlions de symboles, faire passer en notre langue ceux qui, pour André de Crète, représentent la sainte Vierge ? N'y a-t-il pas parmi eux, pour ne citer que les

1. *P. G.*, t. XCVI, col. 648 sq.
2. Migne, *P. G.*, t. CVI, col. 855-868.

noms extraordinaires, « les appartements de fiancée, la maison de Dieu, le sanctuaire, l'autel, la vaisselle d'or, les tables de la loi, le diadème, l'albâtre, le flambeaux, l'épine, le rocher, le paradis, le jardin d'agrément la source, la goutte d'eau, la toison, le buisson ardent, etc. etc. [1] »

Oui vraiment, le nom de la Vierge est bien, comme disait Théodore le Studite, un « grand nom », un « nom multiple », un « nom divin [2]. » *Quibus te laudibus efferam nescio ?* Mais quand [illegible] elle ne peut plus parler, elle peut encore agir. C'est elle qui mettra l'image de la Panaghia sur le sceau du basileus [3] et sur les monnaies de l'Empire [4], c'est elle qui dessinera son doux visage dans mille mosaïques, peintures et miniatures [5]; elle, plus que la générosité du basileus, qui lui bâtira des *maisons*, comme on disait modestement alors, si bien qu'il n'est pas un district, pas une ville tant soit peu importante qui ne possède une église

1. Andr. Cret., *In Nativ. S. Deiparæ, P. G.*, t. XCVII, col. 868 sq.
2. [illegible] S. Theodore Stud., *Orat. in Dormit. B. Deiparæ, P. G.*, t. XCIX, col. 725.
3. Sceau de Constant II avec la Vierge Marie, figure 2151, col. 2302 du *Dict. de liturgie*, article *Carth.*
4. It is, I think, about 886 that we first find the effigy of the Virgin on the coins of the Greek Empire. On a gold coin of Leo VI, the Philosopher (886-911), she stands veiled and draped, with a noble head, no glory, and the arms outspread just as she appears in the old mosaics. On a coin of Romanus the younger [illegible] 968) she crowns the emperor having herself the nimbus; she is draped and veiled. On a coin of Nicephorus Phocas (963-969), who had great pretensions to piety, the Virgin stands presenting a cross to the emperor with the inscription « Theotokos be propitious. » On a gold coin of John Zimisces (969-975), we first find the Virgin and child, [illegible] the symbol merely; she holds against her bosom a circular glory within which is the head of the Infant Christ. In the successive reigns of the next two centuries, she almost constantly appears as crowning the emperor. Jameson, *Legends of the Madonna*, introd., p. XXIV.
Monnaies de Constantin XII, Romain IV, Michel VIII, Andronique II, etc. J. Eckell, *Doctrina numorum veterum*, 8 in 4°, Vienne, 1798, t. VIII, p. 506; monnaies de Zimiscès, Théodora, Michel VI le Stratiotique, cf. J. Sabatier, *Descript. générale des monnaies byzant.*, 2 in 8, Paris, 1862, t. II, p. 151, 159, 160, etc.
5. Voir plus loin aux souvenirs artistiques et la troisième partie de cet ouvrage.

ou un monastère dédié à la Théotokos, et que, au témoignage d'un érudit, le mieux informé de tous peut être, M. Gédéon, Constantinople, à elle seule lui en aurait dédié quatre-vingt-trois [1]. Sur ce nombre en vérité prodigieux, l'impératrice Pulchérie en avait bâti trois [2]. De celles-ci, la plus célèbre et la plus célèbre de toutes celles qui s'élevèrent plus tard, est Sainte-Marie des Blakhernes et c'est à chaque instant que les ménées, les synaxaires, les livres liturgiques en font mention. Modeste chapelle bâtie d'abord en dehors des murailles de la ville, si murailles il y avait dès le v[e] siècle, date de sa fondation, elle fut agrandie et magnifiquement décorée par Justin I[er], oncle de Justinien le Grand. Durant six siècles, elle ne cessa de se développer et de s'embellir, tant elle tenait une place à part dans la vie de Byzance. Sans éclipser Sainte-Sophie, elle avait cependant vu le palais du basileus se bâtir autour d'elle comme un enfant grandir auprès de sa mère, et c'est dans ses murs que se déroulait toute la pompe de la dévotion impériale. M. Grosvenor cite un auteur du moyen âge pour qui « Sainte-Marie des Blakhernes l'emportait en splendeur sur toutes les autres églises, comme le soleil l'emporte sur tous les astres du ciel [3]. »

Là se vénérait la *robe* ou le *manteau* (ἐσθής, *vestis*) de la Vierge,

---

1. *Heortologion* cité, pp. 205-211 : la liste en est donnée. Vailhé met 64 : cf. *Catholic Encycl.*, article *C. P.*, p. 303 ; Du Cange, 49 ; cf. *C. P. Christ.*, l. IV, § 2.

2. It is related of Pulcheria that she built three churches in Constantinople, which were dedicated to the Virgin. One of them was the large and famous church in Blakhernæ, the best quarter in Constantinople ; another was built in the Forum of the coppersmiths ; the third was built in the street called that of the Hodegi or Guides. Clay, *The Virgin Mary and the tradition of Painters*, in-12, London, 1873, p. 96.

3. The meaning of the name Blachernai is a mystery. Beginning in a tiny church founded in the fifth century outside the walls by the empress Pulcheria, to which a summer-house was added by Anastasius I, the group of edifices constantly enlarged during six hundred years. For its protection Heraklios constructed the lofty wall with monstrous tower, which reaches from Tekour Serai to the Golden Horn. It monopolized the entire northern portion of the city and even the bridge spanning the Golden Horn was the Bridge of the Blachernai. Grosvenor, p. 309.

The original church of Pulcheria had been enlarged and magnificently deco-

pendant que le sanctuaire de Chalcopratée se glorifiait de posséder la ceinture (*zona*). Est-il besoin de dire que l'une et l'autre précieuse relique avait sa fête[1], ses grandes *litanies* (processions), sa littérature hymnique, ses prédicateurs, surtout son peuple de dévots ardents, c'est-à-dire tout le peuple ?

---

rated by Justin I, the uncle of Justinian the Great. *Brulee au XIe siècle, et rebâtie par Romanos III Argyros* on a scale commensurate with the pageantry of imperial devotion... *Un auteur au moyen âge*. The church of the B. is as much more resplendent than all other churches as the sun superior to all the other lights of heaven. *Ibid.*, p. 315

The church of the holy Virgin of the Blachernai held a peculiar and distinctive place in Byzantine life. It was indeed always eclipsed by the peerless cathedral Sancta-Sophia, and was outshone in splendor and sanctity by the church of the Holy Apostles. But in later popularity and magnificence it shared the brilliant destiny of the Blachern quarter. Nor was it a mere companion or dependence of royal fortunes. Here the palace was the result or child of the sanctuary. The former sprang from the latter and grew around it as a focal centre. The rural fifth century church of Pulcheria, like a magnet, caused to cluster about itself through six hundred years cottages and fortresses, and at last the official imperial residence. Even before the First crusade the great Palace of Constantine had begun to fall into ruin and oblivion being gradually deserted for its newer and more pretentious rival. After the definite removal thither of the imperial abode, and throughout the last four and a half centuries of the Empire, the church of the Blachernai was the temple wherein the sovereign and his court offered their stately worship. Grosvenor, *Ibid.* p. 315-316.

1. [illegible] Delehaye, *Synaxarium C. P.*, au 26 décembre.

On lit dans les *Menées* de Venise, au 2 juillet (Cf. Holweck, *Fasti Mariani* à ce jour) : Depositio pretiosæ vestis SS. Dominæ nostræ Deiparæ in Blachernis. Die 2 julii, memoriam facimus in sacro monumento depositionis venerandæ Vestis SS. Deiparæ in Blachernis sub Leone magno et Verena uxore ejus. — Au 12 avril Eadem die (xii apr. a. 6450 (942), translata est veneranda zona SS. Dominæ nostræ Deiparæ ex episcopio Zelæ in urbem regiam, sub Constantino et Romano Porphyrogenitis, postea vero iterum deposita est in sacro monumento Chalcopratiorum die 31 augusti. *Ménées* de Venise 1880 dans Holweck, *ibid.*, p. 45. — Au 31 août : Depositio venerandæ zonæ SS. Deiparæ in Chalcopratiis : *Synaxaire des Ménées* : die 31 ejusdem mensis memoria in sacro monumento depositionis venerandæ zonæ SS. Dei genitricis in venerabili ejus templo quod est in Chalcopratiis ; quæ missa est ex episcopio Zelæ sub Justiniano rege. Item miraculi facti per impositionem Zonæ in Zoe regina, uxore Leonis regis. Holweck, p. 186.

Sa *littérature hymnique*, · ons-nous, car il n'est personne qui ne connaisse au moins de nom la fameuse *Hymne acathiste* des Grecs, hymne très longue, puisqu'il faut noter ce détail matériel, mais si grandiose par l'idée, par la virginale et divine figure qu'elle évoquait, par la prière humble, confiante, enthousiaste qu'elle traduisait, que toute l'assemblée la chantait debout, sans qu'il fût permis à qui que ce fût de s'asseoir, d'où son nom. Ce nom peut paraître vulgaire à quelques-uns ; d'autres le trouvent sublime de sens. *Stans orabat* ; « Il priait debout. » C'est l'attitude de la prière. L'adoration en ι une autre, mais nous parlons de la prière.

Cette hymne se chantait à grande voix devant l'image de la Vierge libératrice de Byzance, libératrice des âmes, prière de louange et d'impétration, dont le cardinal Pitra, se mettant au point de vue à la fois chrétien et littéraire, faisait une « œuvre prodigieuse[1].

Qui est l'auteur de cette œuvre prodigieuse ? C'est le sort et peut-être la gloire de toutes les merveilles géniales d'être plutôt anonymes. Au fond, un chef-d'œuvre est rarement une œuvre personnelle. Qui a dit que « la meilleure partie du génie se compose de souvenirs ? Un chef-d'œuvre n'est qu'un grand, parfois un immense ressouvenir. Mille intelligences humaines, mille cœurs d'hommes l'ont ébauché d'avance : un autre vient qui fait la dernière retouche. Le peuple, ce grand simpliste et ce grand simplificateur, oublie l'unité qui n'est après tout qu'un nom : il oublie tous les noms qui ne sont après tout que des rassemblements d'unités, et il dédie le chef-d'œuvre au génie humain en général.

---

1. *Hymnog. Græc.*, in *Anal. Solesm.*, p. 249. — On peut lire dans les *Échos d'Orient*, t. I, p. 217-219 une imitation en vers de cette hymne, signée G. D. Sur les deux hymnes *De Veste*, *De Zona*, voir Pitra. *Analecta*, 1896, t. I, p. 529-530. L'extrait suivant est de Holweck, *Fasti Mariani*, ad diem ·

Festum Hymni acathisti peragebatur Byzantii in ecclesia imperiali in Blachernis, per totam noctem magno cum splendore coram iconibus B. M. V. Nicopoiæ et Odigitriæ.

Celeberrimus iste hymnus tum primum fuit compositus sive a Georgio Pisida, scenophylace ecclesiæ S. Sophiæ, seu ab ipso Sergio patriarcha et in laudem SS. Deiparæ cani cœptus, cum Heraclio imperante a Sarbari et Chagani obsidione Cpolis liberabatur, prolata veste Deiparæ e Blachernis die 7 aug. 622.

Quoi qu'il en soit, et pour le cas de l'*Hymne acathiste* en particulier, les attributions de quelques auteurs sont plus qu'incertaines, et ils ont soin d'ordinaire eux-mêmes de les présenter comme très douteuses.



Douloureux contraste ! Que reste-t-il aujourd'hui des quatre-vingt-trois églises de la Théotocos ? Un historien byzantin du XVIe siècle, Gyllius, a vu les ruines du sanctuaire des Blakhernes quand, dit-il, « je visitai Constantinople pour la première fois [1]. » Existaient-elles encore la seconde fois ? La Théotocos de Chalcopratee ne serait plus, selon M. Mordtmann, que la mosquée en ruines d'une ancienne sultane [2], et ainsi des autres. Le temps n'est-il pas bien loin, et l'Orient le reverra-t-il jamais, où un basileus, Jean Tzimiscès, au lendemain d'une victoire, refusait l'honneur du quadrige, et faisait placer la Madone sur son char triomphal, trop heureux de pouvoir la suivre à quelque distance en arrière, monté sur son cheval blanc [3] ?

La Vierge, toutefois, la « Toujours-Miséricordieuse », n'a pas voulu déserter son ancien héritage. Rien de beau à notre avis, de pieusement suggestif, de franchement sincère comme cette page de M. Grosvenor que nous voudrions traduire en finissant, sorte d'hommage offert par le sens chrétien ou du moins la largeur d'esprit américaine à la Panaghia de Byzance [4] :

---

1. Between the Hill and the Bay formerly stood the church of the Blakhernæ... The foundation of this church was remaining when I first arrived at Constantinople. John Ball, *The antiquities of C. P.*, d'après Gyllius, London, 1729, p. 63

2. Mosquée de la Sultane Zemeh, en face de la porte de Soouk-Tchesmé par où on entre dans les jardins du Serai et au musée d'antiquités. *Esquisse topographique de C. P.*, p. 64

3. C. Neumann, *La situation mondiale de l'empire byzantin*, trad. franç. dans *Rev. de l'Or. lat.*, t. x (pp. 65 sq.), p. 93.

4. The tiny monastic church of the Theotokos Mouchliotissa planted on a hill a little above the present Patriarchate, possesses a peculiar and solemn distinction. It is the only church in Constantinople existing prior to the conquest in which christian services have been unceasingly rendered.

Most of the churches built before 1453 were successively made mosques; all the

« La petite église monastique de la Théotokos Mouchliotissa, plantée sur une colline au-dessus du Patriarchat actuel, possède une particulière et solennelle distinction. Des églises de Constantinople antérieures à la conquête musulmane, c'est la seule où le culte chrétien se soit perpétué sans interruption depuis lors. La plupart des églises construites avant 1453 ont été tour à tour converties en mosquées, et toutes les autres, celle-ci excepté, ont été renversées par des tremblements de terre ou détruites par le feu. Des reconstructions subséquentes ont pu imiter leur forme ancienne, mais n'ont pu nous rendre identiquement les structures disparues. De plus dans toutes ces églises, le culte a subi des hiatus de plusieurs mois ou même d'années entières. La Mouchliotissa, au contraire, possède encore les mêmes murailles qui ont fait écho aux angoisses du siège ottoman, et se sont rougies du sang versé. Sur ce même pavement que nous foulons encore, une prière sans récompense a fait plier les genoux bien longtemps. Mais durant ces quatre siècles et demi écoulés depuis, il ne s'est pas trouvé une semaine, peut-être pas un seul jour où la prière ne soit montée comme un encens de son autel. Et ainsi cette église reste comme l'unique lien ecclésiastique qui rattache pour Constantinople

---

others, except this one alone, were thrown down by earth-quake or consumed by fire. Subsequent re-erection might imitate their form but could not restore the absolute identity of the structures once destroyed. Moreover, in each of all the rest there was a break of months, and sometimes years, in the continuity of worship. But in the Mouchliotissa the walls are the very same that echoed with the anguish and reddened with the blood of the Ottoman siege. On the same still-trodden flagstones of its pavement pressed the knees then bent in unavailing prayer. In the four and a half centuries since, there has been no week, and almost no day, when christian worship has not ascended like incense from its altar. Hence it is the sole ecclesiastical link that directly binds the religions present of the capital to its medieval religious past. In a metropolis once the City of Churches ; in a capital whose sovereigns wore, as their most exalted title : « Faithful emperor in Christ » ; over the ruins of an Empire dashed to pieces, four hundred and forty-two years ago, the Mouchliotissa comes down with its thrilling history of six centuries, the only christian sanctuary in Constantinople which has never been defiled by conversion into the temple of another faith; which has never lain in ruin, and in which the voice of worship has never ceased. p. 489.

la religion du présent à la religion du passé médiéval. Dans une métropole autrefois la cité des églises ; dans une capitale dont les souverains portaient comme leur titre le plus glorieux celui de *Fidèle empereur dans le Christ* ; sur les ruines d'un Empire brisé en morceaux depuis quatre cent quarante-deux ans, la Mouchliotissa vient à nous avec sa palpitante histoire de six siècles, elle, le seul sanctuaire de Constantinople qui n'ait pas été souillé en devenant comme les autres le temple d'une foi étrangère, le seul qui ait échappé à la ruine et qui ait entendu toujours sans intermittence la voix du culte chrétien [1]. »

Et tel sera notre *adieu* à la Toute-Pure, à la Toute-Sainte et miséricordieuse Souveraine de Byzance, si toutefois c'est la quitter que de nous rapprocher un peu davantage de sa toute sainte Mère. Saint François de Sales écrivait plutôt *A Dieu*, en deux mots, à l'ancienne façon chrétienne toujours la meilleure.

---

1. Nous parlions d'*hommage*, et comment oublier celui que M. Diehl a rendu à la même Vierge byzantine, on pourrait presque dire au nom de l'Institut de France ? On a beau faire, *Regnum Galliæ regnum Mariæ*. Nous citons textuellement :

« D'assez bonne heure, dans l'Église chrétienne, et surtout en Orient, la Vierge prit, aux côtés de son divin Fils, une place éminente. D'assez bonne heure, les controverses théologiques sur la nature du Christ amenèrent à définir plus précisément le caractère de sa Mère : dès le v[e] siècle, le concile d'Éphèse lui décernait solennellement le nom de Théotokos, ou Mère de Dieu. Dès lors elle devint, si l'on peut dire, la divinité favorite des Byzantins. En son honneur les églises s'élevèrent ; pour la célébrer, les fêtes se multiplièrent ; elle fut la patronne, la protectrice de l'Empire, celle dont l'intervention éloignait les catastrophes menaçantes, dont les saintes images assuraient la victoire à son peuple. Comme jadis, dans la Grèce antique, Pallas-Athénée, elle fut la Miséricordieuse (ἡ Ἐλεοῦσα), l'Immaculée (παναχράντος), la Victorieuse (νικοποιός), la Conductrice (ὁδηγήτρια). C'est elle qui, en 544, délivre Constantinople de la peste; elle qui, en 626, délivre Constantinople des Avares. Ses images remplissent les sanctuaires; ses reliques sont vénérées partout avec une ardente et tendre dévotion. Les épisodes de sa vie fournissent les thèmes ordinaires de leur éloquence aux prédicateurs comme saint Germain ou saint Jean Damascène, le sujet favori de leurs chants religieux aux poètes tels que Sergius ou Romanos le mélode.

« Après la lutte des Iconoclastes, le culte de Marie conquit une faveur plus déclarée encore ; son image figura officiellement à partir du x[e] siècle sur les monnaies impériales; sa place grandit dans l'Église, dans la liturgie, dans la prédication, dans la poésie. Nécessairement elle devait entrer dans l'art. » Charles Diehl, *Études byzantines*, p. 408-409.

ARTICLE PREMIER

Monuments littéraires.

1° *Écrits en prose : Évangiles non canoniques et* Livre de Jacques. *Homélies et divers passages de traités patristiques. Autres documents* [1].

Il semble que nous devions tout d'abord laisser la parole à M. l'abbé Le Canu. On n'aura jamais rien écrit de plus sensé ni

1. ABRÉVIATIONS : Allatius (Léon Allacci), *De libris et rebus ecclesiasticis Græcorum*, in-8, Paris, 1646. — Amann (Émile), *Le Protévangile de Jacques*, in-8, Paris, 1910. — Assemani, *Bibliotheca Orientalis Clementino-Vaticana*, 4 in-fol., Rome, 1719. — Ballerini (Ant., S. J.), *Sylloge monumentorum ad mysterium Conceptionis Immaculatæ Virginis Deiparæ illustrandum*, 2 in-8, Paris, 1855. — Bardenhewer (O.), *Les Pères de l'Église*, trad. Godet, 3 in-8, Paris, 1905. — Bollandistes (RR. PP.), *Acta Sanctorum*, *Analecta Bollandiana*. — *Byzantinische Zeitschrift*, 1891 sq. — Cave (William), *Scriptorum ecclesiasticorum historia*, in-fol., Oxford, 1740. — Ceillier (dom Remy), *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, 15 in-4, Vivès, Paris, 1858-1863. — Chevalier (Ulysse), *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, 2 vol. in-4, Paris, 1877-1886. — W. Christ et M. Paranikas, *Anthologia græca Carminum christian.*, Leipzig, 1871, in-8. — Combefis (Fr.), O. P., *Bibliotheca Patrum concionatoria*, 8 in-fol., Paris, 1662; *Auctarium*. — Diehl (Charles), *Études byzantines*, in-8, Paris, 1905. — *Échos d'Orient*. — Fabricius (J. A.), *Bibliotheca Græca, sive Notitia Scriptorum veterum Græcorum*, 12 in-4, Hambourg, 1790 sq. — H. Hurter, S. J., *Nomenclator literarius Theologiæ cathol.*, 4 in-8, Inspruck, 1903. — Krumbacher (Karl), *Geschichte der Byzantinischen Literatur*, in-8, Munich, 1897. — Le Quien (Michel), O. P., *Oriens christianus*, 4 in-fol., Paris, 1740. Neale (John-Mason), *Hymns of the Eastern Church*, in-32, 1863. — Oudin (Fr.), S. J. *Commentaria de scriptoribus ecclesiasticis*, 3 in-fol, Leipzig, 1732. — *P. G.*, Migne, *Patrologia græca*; *P. G. L. Patrologia græca latine tantum edita*. — Pargoire (R. P.), *L'Église byzantine*, in-8, 1905. — Pitra (Card.), *Spicilegium Solesmense*, 4 in-4, Paris, 1852-1858; *Analecta sacra Spicilegio Solesmensi parata*, 5 in-4, 1876-1883 ; *Analecta novissima*, Tusculum-Paris, 2 in 8, 1885-1888 ; *Hymnographie de l'Église grecque*, in-4, Rome, 186? — *Revue de l'Orient chrétien*, in-8, Paris, 1896 sq. — Rocchi (R. P. Antonio), *Le Glorie di S. Gioacchino*, 1878, Grotta-Ferrata. — Theod. Toscani et Jos. Cozza, *De Immaculata Deiparæ conceptione Hymnologia Græcorum*, Rome, 1862, in-4, p. XXXII-238. — Tischendorf, *Evangelia Apocrypha*, in-8, Leipzig, 1853 et 1876.

Pour les *Catalogues de Manuscrits*, voir à l'article suivant.

de plus décisif et concluant sur la valeur des premières traditions chrétiennes relatives à la généalogie de la sainte Vierge :

« Vingt ans après la mort de Jésus, vingt ans après la mort de Marie, lorsque des milliers de chrétiens, qui avaient connu l'un et l'autre, vivaient eux-mêmes et étaient prêts à mourir pour maintenir l'honneur et propager le culte de ces noms bien-aimés, on n'aurait pas su positivement en quel lieu Jésus était né, quelle maison Marie avait habitée, quand et comment elle avait quitté la terre ? Les compagnes de l'enfance de Marie, ses fidèles amies qui l'avaient suivie au Calvaire, n'auraient rien connu de *sa naissance*, ni de *sa famille*, pas même *les noms de ses Père et Mère*, ou n'en auraient rien dit ! Qui le croira ?

« Les jeunes générations élevées à l'école de ces contemporains, nourries du lait de la même doctrine, animées de la même ferveur pour le martyre, n'auraient rien demandé, rien entendu dire à cet égard ?

« La famille chrétienne s'était accrue rapidement dans la Judée, et parmi les néophytes, le plus grand nombre, selon toute probabilité, furent de ceux qui avaient assisté aux divines instructions de Jésus, ou participé à ses bienfaits : aucune préparation n'était meilleure pour recevoir les lumières de l'Évangile.

« Non; rien ne dut être plus familier dans la Judée, la Galilée, la Samarie, la Décapole, le pays de Tyr et de Sidon que les souvenirs de Jésus et de Marie, pendant les deux premiers siècles chrétiens[1]. »

Oui en effet, les jeunes générations chrétiennes se posaient des questions, demandaient à savoir tout ce qui concernait leur nouveau Maître, leur divin Maître, et Gustave Brunet n'a pas tout dit quand il explique cette curiosité d'ailleurs si légitime et toute sainte par « ce besoin de merveilleux dont l'homme a constamment subi l'influence, qui s'est toujours manifesté en Orient avec une vivacité particulière, et dont la société nouvelle ne pouvait se défendre, malgré la gravité, malgré la sévérité de ses croyances immuables. Ces gentils, ajoute-t-il, encore imbus des fables de la

1. Le Cc nu, *Hist. de la sainte Vierge*, Paris, Laurent Desbarres, *Introd.*, p. 9

mythologie, ces juifs, convertis, il est vrai, mais la tête pleine encore des merveilles qu'enfantait l'imagination des rabbins ; ces néophytes d'hier épars à Jérusalem, à Alexandrie, à Éphèse, ne pouvaient si vite vaincre leur penchant pour les fictions. Ce fut toujours le propre des peuples d'Orient d'entremêler le conte, la parabole aux matières les plus graves. Aussi, dans les légendes qui nous occupent, retrouve-t-on l'empreinte remarquable de cette fusion opérée entre les opinions anciennes et les dogmes nouveaux [1]. »

On le voit bien, la doctrine... comment l'appeler ?... disons la doctrine de la transfusion du paganisme dans le christianisme, se retrouve partout. Le monde est devenu chrétien parce qu'il qu'il était païen ; il a vénéré le Christ et les saints parce qu'il avait adoré Jupiter et tous les faux dieux. Les *fictions* d'hier l'avaient préparé à celles d'aujourd'hui.

En somme Gustave Brunet a fait de la phrase pour ne rien dire. Renan, si Renan peut paraître ici, en a fait pour contester, pour nier poliment l'Homme-Dieu, mais quant à cette pieuse « curiosité » dont nous parlons, il ne va pas ainsi chercher midi à quatorze heures. Pour lui, c'est tout simple : « On ne pouvait pas admettre que celui dont la vie avait été un prodige eût vécu durant des années comme un Nazaréen obscur. » Renan écrit mieux quelquefois mais il n'est jamais plus exact. Il n'a peut-être pas bien compris ce qu'il disait, mais au moins il l'a dit. Jésus, le Jésus que M. Renan a découronné même de sa couronne d'épines, avait voulu être un « Nazaréen obscur » et moins encore, mais le peuple qui voit clair et loin, avait soupçonné qu'il était au moins le « fils de David », et lui avait spontanément chanté l'hosanna. Le peuple ne change pas. L'Homme-Dieu disparu emplissait encore pour lui le monde, l'emplissait mieux qu'autrefois puisqu'il avait dit que ses disciples feraient de plus grandes choses que lui-même. Le peuple qui ne l'avait pas vu de ses yeux comme les anciens, voulait connaître, non seulement sa vie publique mais sa vie cachée, non seulement sa vie cachée de l'adolescence, mais

---

1. Brunet, *Les évangiles apocryphes*, 2e éd., in-12, Paris, 1863, p. v.

celle de sa première jeunesse, de sa première enfance. De lui il remontait à sa Mère et les questions qu'il posait pour le Fils, il les posait pour la Mère. De qui était-elle la fille ? de quelle condition, de quelle excellence en vertu étaient ses bienheureux parents ?

Et quoi de plus naturel en effet ? A cette heure de l'histoire où un monde nouveau vivait de la vie du Christ, ou plutôt, comme dirait Musset, « vivait de sa mort », est-il donc si étonnant que toute son histoire humaine, et d'abord sa naissance selon la chair, fût ainsi l'objet d'une enquête toute affectueuse, toute attendrie et on pourrait presque dire passionnée ?

Et n'y avait-il personne pour répondre à cette pieuse enquête ? C'est saint Luc lui-même qui va ici nous répondre : *Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, quæ in nobis completæ sunt rerum,* dit-il au commencement de son Évangile : « Plusieurs ont entrepris de composer le récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, » et l'histoire nous apprend à son tour avec quel empressement, les circonstances l'exigeant, divers auteurs se mirent, dès les premiers jours du christianisme, à écrire ce qu'ils savaient ou croyaient savoir sur la vie de son divin Fondateur, sur sa Mère, sur son Père nourricier, sur ses ancêtres les plus rapprochés.

« Cette littérature, d'origine toute populaire, écrit M. Diehl, devait avoir pour le développement du christianisme d'extraordinaires conséquences. Naïve et souvent puérile, parfois aussi pleine de grandeur et de grâce, elle rencontra vite un succès prodigieux. Les Évangiles apocryphes plurent à la foule, ils fournirent des thèmes nouveaux à la prédication. Dès le IVe siècle, les Pères grecs les adoptèrent ; l'Église grecque, les tenant pour à demi inspirés, les admit parmi les textes sacrés qu'on lisait publiquement aux fidèles ; bien plus que les Évangiles canoniques, les apocryphes furent dans toutes les mains. De là vinrent quelques-unes des plus belles fêtes chrétiennes ; de là naquirent presque entières la dévotion à la Vierge et l'importance que prirent dans le christianisme saint Joseph, sainte Anne, saint Joachim. Mais l'art surtout leur dut infiniment [1].

---

1. *Études*, p. 487.

Nous n'avons plus sans doute aujourd'hui qu'une très faible partie de cette littérature anonyme, mais le peu qui nous en reste nous permet de juger de l'intérêt que devait y prendre la piété populaire, un intérêt qu'on a pu taxer de « faveur démesurée ». Et très heureusement, dans ce peu qui reste, un livre nous revient, nous appartient de droit, parce qu'il contient la *vie* de sainte Anne la plus ancienne, et d'ailleurs la seule, que nous aient léguée les premiers siècles de l'Orient chrétien. Nous avons nommé le *Protévangile de Jacques* ; nous y revenons plutôt puisque le premier volume de *Madame saincte Anne* nous en a déjà longuement parlé, nous l'a même traduit dans tous les chapitres qui racontent la pieuse légende. Quelques mots de plus seront cependant ici à leur place et serviront d'introduction à l'étude qui va suivre, sorte d'analyse des principaux écrits qu'il a inspirés et qui ne s'expliquent guère d'ailleurs que par lui.

Le *Protévangile de Jacques*, de l'avis de tous les auteurs les plus graves, ou même les plus sceptiques, daterait au plus tard du second siècle, de la seconde moitié, disent les moins larges, de la première, disent les autres peut-être mieux informés. L'*Encyclopédie* de Cheyne et Black croit qu'il « est indubitablement très ancien et que, *possiblement*, il pourrait appartenir au premier siècle [1]. » Le docteur Conrady, devenu célèbre pour ses théories sur ce livre, prétend même qu'il est antérieur aux premiers chapitres de saint Matthieu et de saint Luc [2]. Avant lui le P. Rocchi avait voulu préciser davantage et fixer la date de la composition originale à l'an XLIV de Notre-Seigneur [3]. Qu'il nous suffise d'enregistrer ces témoignages d'ailleurs difficiles à contrôler.

—

1. It is undoubtedly very ancient and may possibly fall between the first century. *Encyclopedia biblica*, art. *Apocrypha* par M. R. James.

2. S. Gioacchino, p. XIV.

3. Cf. Thurston, *The Irish origins of our Lady's conception feast*, dans *The Month*, may 1904, tirage à part, p. 15, note. M. Amann vient de résumer dans son nouveau livre (*Le Protévangile de Jacques*, 1910) la thèse du docteur. « Pour Conrady, le *Protévangile* n'est pas autre chose que la légende d'Isis, mais dans son dernier état, alors que cette divinité était considérée comme un *numen virginale*. » A lire cette thèse on se demande parfois avec quelque inquiétude si l'on n'a

Et maintenant dire que ce livre a joui dès son origine et au cours des siècles d'une vogue immense, d'une vogue toujours croissante, c'est employer une de ces formules qui n'ont plus de sens à force de servir à toute fin. Malgré l'incertitude de son origine, car l'attribution à saint Jacques « frère du Seigneur » est évidemment plus que douteuse, prêtres et fidèles, comme nous venons de voir, le tenaient en extrême vénération, « faveur démesurée », si l'on veut, mais qui durait encore aux XVIe siècle, puisque, au témoignage d'un auteur de cette époque, Guillaume Postel, il était encore de son temps regardé comme authentique dans les Églises d'Orient et lu publiquement dans les assemblées, tout comme autrefois [1].

On peut juger du succès de cet ouvrage à toutes les époques par les manuscrits qui nous en restent : six au Vatican, quatre à Saint-Marc de Venise, trois à Vienne et d'autres en unité ou en double, à l'Ambrosienne de Milan, à la Bibliothèque nationale de Paris, au British Museum de Londres, à Oxford, à Dresde, à Turin, à Lesbos, à Chalcis. On estime que l'exemplaire d'Oxford doit remonter au Ve-VIe siècle. Les versions en diverses langues orientales sont également nombreuses. Une de ses parties, celle qui raconte la naissance et l'enfance de la sainte Vierge, est conservée en syriaque au Musée britannique dans un manuscrit du VIe siècle. La Bibliothèque nationale a deux manuscrits complets de la version arabe en carschouni (arabe écrit en caractères syriaques); Tischendorf en cite cencore quelques autres en copte, en arménien, en éthiopien [2]. Nous dirons un mot plus loin des tra-

pas affaire à une mystification... « Le *Protévangile*, dit-il, est une œuvre d'une remarquable unité ; il a été composé en hébreu... par un Alexandrin dévot à Isis qui a caché sous les traits d'une légende chrétienne l'histoire de la divinité qu'il servait. » Cf. Conrady, *Die Quelle der Kanonischen Kindheitsgeschichte Jesus*, Gottingen, 1900.

1. G. Postel, *Epist dedicat. ad Rempubl. Venet.*, précédant l'édit. du *Protev.*, Basilea, 1552

2. Duval, *La littérature syriaque*, in-12, p. 96; Tischendorf, *loc. cit.*; Amann, *op. cit.*, pp. 61-71. Le Codex d'Oxford, coté M P G, th. g. 1., en parchemin, est de très petite dimension : 9 centimètres sur 6,25. Le codex *1454* de Paris est celui qu'a employé Thilo ; il est du Xe siècle comme celui de Saint-Marc, II, Cl. 42. Le Coislin *152* de Paris serait peut-être du IXe siècle. Signalons encore pour les

ductions ou adaptations latines et nous verrons aussi, au dernier tome du présent ouvrage, ce que l'art doit au *Protévangile*, l'art dans quelques-unes de ses meilleures créations.

Ce prodigieux succès tient sans doute au fond même du livre, au choix des personnages qu'il fait vivre sous nos yeux, et quels récits pouvaient être en effet plus attachants pour les premiers chrétiens ? Mais il a dû beaucoup aussi à l'élégante simplicité et à la dignité de sa rédaction. On peut souligner quelques détails qui feraient sourire notre positivisme par trop occidental, mais aussi bien, il n'a été fait ni pour notre milieu ni pour nous. Dom Leclercq a dit très bien des légendes d'autrefois qu'elles « furent les romans de l'époque où elles parurent[1]. » Le livre de Jacques fut le roman des premiers siècles, et ce qui est resté de tous les temps et de tous les milieux, ce sont les beautés réelles qu'on y rencontre à chaque page. N'est-ce pas, par exemple, un mélange ravissant de naïve simplicité, de vérité et de grâce, que cette scène dont on se souvient, où notre Sainte, vêtue de sa plus riche parure, pleure son infortune sous les lauriers de son jardin, pendant que des eaux limpides et jaillissantes, un paradis de verdure, des arbres qui donnent leur ombrage, un nid de passereaux gazouillant sur la branche, une nature ensoleillée semblent l'inviter plutôt à l'espérance et à la joie ? Ces scènes-là, cette supplication d'une femme stérile pour obtenir la fécondité, cette promesse de vouer à Dieu l'enfant qu'elle désire, cette exultation pendant l'allaitement quand enfin elle est devenue mère, ont tous les caractères de la plus lyrique poésie. De fait, des juges éminents ont reconnu là partout des hymnes véritables[2], les premières que l'on mettrait dans le recueil poétique de la Sainte, et d'autant plus remarqua-

« curieux » le Codex *109* du Vatican (Ottobonianus, XVIe siècle, chart., ff. *135*, 0.205+141 mm), de fol. 1 à 176 ; et celui de Chalcis, no. 47 (XVIIe siècle, chart., ff. 326, 0,350 + 0,200 mm., fol. 3-13b). Notons enfin que les manuscrits donnent toujours comme auteur « saint Jacques apôtre, frère du Seigneur.

1. *Les Martyrs*, t. III, 1904, p. IX.
2. Cabrol et Leclerc, *Monumenta Eccles. liturg.*, in-4, Paris, 1902, t. I, n. 4417.

bles qu'elle en serait elle-même l'auteur en même temps que le sujet.

Or maintenant, comment donc ces chaudes natures orientales, avec leur foi si vive et leur piété enthousiaste, auraient-elles résisté au charme puissant de ces légendes, de ces récits familiers, de ces anecdotes pieuses que l'on se racontait au foyer domestique, à l'ombre des palmiers au pied desquels s'arrêtait la caravane, et mieux encore dans tous les lieux où le Christ et sa très sainte Mère avaient passé, laissant derrière eux des parfums de Paradis ? Après la légende de Joachim et d'Anne, de Joseph et de Marie, le lecteur du moyen âge ne voyait-il pas le tableau des mœurs de l'Église primitive se dérouler sous ses yeux en toute sincérité, candeur et bonne foi, pendant que l'âme et la vie des premiers ancêtres chrétiens se dévoilaient à lui tout entières comme dans la plus douce intimité ?

D'ailleurs, d'illustres exemples justifiaient l'admiration des fidèles, et le moment est venu d'étudier cette littérature sacrée d'Orient qui s'est inspirée, comme nous disions, du *Livre de Jacques* ou d'autres écrits analogues aujourd'hui perdus.



Malgré des pertes sans nombre que nous avons déjà déplorées, que nous déplorons encore, il nous reste assez d'écrits de l'ancienne Église byzantine pour nous faire voir un peu quelle place tenait notre Sainte dans la vie religieuse des fidèles d'Orient. La *Patrologie grecque* de l'abbé Migne n'a pas reproduit, tant s'en faut, tous les ouvrages connus de l'hellénisme chrétien, et cependant quiconque voudrait se donner, non pas la peine, mais le plaisir de la parcourir, aurait la preuve que la dévotion à sainte Anne n'est pas une nouveauté dans l'Église, ni encore moins une *invention* de quelque piété purement locale. Ce n'est pas par un mot jeté en passant, par une *fine allusion*, comme on dit quelquefois, par un bout de sermon, d'hymne, ou de cantique, que ces vieux écrivains : évêques, prêtres, abbés, moines ou même laïques, célèbrent la bonne Sainte : c'est par des pages et des pages, des hymnes et des hymnes, et l'on peut dire que même quand ils prétendent

parler un langage tout simple, tout populaire, et dans la prose courante, ces enthousiastes des anciens jours chantent encore ! Rien n'est plus vrai, plus sincère, plus pieux, que leur douce parole, qu'elle soit panégyrique, sermon, homélie, simple causerie, ou qu'elle revête, pour mieux s'élever, les formes harmonieuses du rythme grec, avec toute la splendeur de la poésie orientale.

Dirons-nous un de nos vieux rêves, sans parler de tant d'autres qui sont morts comme celui-là ? et qui, en sa vie, n'en a caressé s'il est vrai, comme disait Shakespeare, un homme qui s'y connaissait, que « nous sommes tous faits de l'étoffe dont les rêves mêmes sont faits[1] ? » Ce rêve nôtre, c'eût été, à une époque où pour l'amour du grec, nous aurions « embrassé Vadius », de réunir et de traduire tous les écrits de l'antiquité chrétienne orientale relatifs à notre Sainte. Si, comme il nous semble, la Providence a réservé pour un autre ce béni travail, au moins puiserons-nous quelque peu dans le riche trésor qui nous est ouvert comme dans une mine féconde en matériaux précieux.

Avertissons en passant, puisque c'est le lieu, que, autant il nous paraissait nécessaire de reproduire, au moins au bas des pages, les textes que nous traduisons çà et là, autant il nous semblait superflu de citer les originaux grecs eux-mêmes. Nous le ferons quelquefois quand ce sera vraiment utile, ou quand les traductions latines manqueront, ce qui n'est guère le cas que pour les livres liturgiques, ou encore, chose plus rare, quand elles auront paru insuffisantes. Nous disons « chose plus rare », car la science moderne elle-même reconnaît que les « traductions latines fort bien faites » des écrivains grecs » dispensent *souvent* de recourir à l'original[2]. » Pour nous, elles nous en dispenseront *d'ordinaire*.

1. We are such stuff As dreams are made on, and our little life Is rounded with a sleep. *Tempest*, act. IV, sc. 1.
2. *Anal. Boll.*, t. XVI (1897), p. 32[illegible]



Si l'on pouvait aujourd'hui ajouter foi à Nicéphore Calliste, comme semblait faire Baronius en des temps meilleurs, saint Evode, évêque d'Antioche au premier siècle, aurait eu le premier connaissance du *Protévangile* de Jacques[1]. Ce qui est mieux accepté des savants, c'est que, après Origène ou même saint Justin, sur lesquels ils s'entendent presque tous, d'autres Pères grecs, parmi les plus anciens, paraissent lui devoir également quelques lignes de leurs écrits. Pour ce qui est de saint Clément d'Alexandrie (160 ? — v. 217), par exemple, M. Amann croit « infiniment vraisemblable qu'il ait emprunté au *Protévangile* la tradition relative à l'enfantement virginal de Marie. » De même dans trois homélies de saint Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néo-Césarée vers 250, il trouve « plusieurs allusions qui y font songer », comme aussi une « référence certaine » dans ce passage où Pierre d'Alexandrie (311) parle de « Zacharie tué entre le sanctuaire et l'autel, alors que Jean fuyait avec sa mère Elisabeth, » histoire rapportée par Jacques lui-même (ch. XXII-XXIII)[2]. De son côté, le savant moine basilien de Grotta-Ferrata, le R. P. Antonio Rocchi, découvre des traces du même livre dans saint Jacques de Nisibe (338), Eusèbe de Césarée (v. 267- v. 338), saint Athanase (v. 295-

---

1. Si fidem adhibendam esse putamus Nicephoro... reddam ipsa verba quæ Evodii esse dicit : « Trimula, inquit, cum esset, in templum præsentata, ibi in Sanctis Sanctorum traduxit annos undecim, deinde vere sacerdotum manibus Joseph ad custodiam est tradita ; apud quem cum menses peregisset quatuor, ab angelo lætum illud accepit nuntium. Peperit autem hujus mundi lucem, annum agens quindecimum, 25a die mensis Decembris ». — Hæc Evodius apud Nicephorum, *Hist. eccl.*, l. II. c. III : Baronius, *Ann. eccl.*, *In apparatu*, p. 16, § 49.

2. Les pages qui vont suivre étaient écrites depuis longtemps, et l'auteur avait même commencé l'impression de ce volume quand il a pu lire le remarquable ouvrage de M. Émile Amann sur le *Protévangile de Jacques*. Devait-il supprimer son humble travail parce qu'un autre mieux recommandé de toute manière paraissait avant le sien devant le public ? Il a cru plus *simple* de continuer, et même de bénéficier de recherches plus récentes et plus completes que les siennes. Du reste il donnera plein crédit à M. Amann pour quelques emprunts qu'il demande la permission de lui faire ici ou là.

373), Eusèbe Emissène (354), saint Cyrille d'Alexandrie (376 ?-444), Théodote d'Ancyre (430), tous témoins où la vénérable tradition relative au séjour de Marie dans le Temple est plus ou moins clairement consignée [1]. A ce sujet, nous pourrions nous-même citer le grand saint Ephrem, qui lui non plus, ne voyait pas surgir d'objection historique ou scientifique contre cette *pieuse légende*. Pour lui, c'est la Vierge elle-même qui témoigne du fait, et il n'hésite pas à la faire parler comme il suit : « Quand j'étais enfant, les prêtres m'ont donné mon éducation dans le Temple ; quand je fus devenue adolescente, ils me fiancèrent au juste Joseph. » simple et touchante attestation dont tous les siècles, excepté le nôtre, devaient se souvenir [2].

Jusqu'ici notre Sainte n'apparaît guère qu'au second plan, mais nombre de pieux écrits vont maintenant nous mettre en sa sainte et douce présence.

Saint Eustathe fut archevêque d'Antioche vers le milieu du IV[e] siècle (326 ?-360) et si le *Commentarius in Hexahemeron* était bien de lui comme Allatius le pensait, une pleine page y serait

---

1. Cf. Rocchi, *S. Gioacchino*, p. XXII, 58 et *passim*. Jacques de Nisibe, serm. III *de Jejunio* : « Gabriel preces etiam Mariæ obtulit coram Deo, et annuntiavit ei nativitatem Christi inquiens : « Ecce invenisti gratiam et misericordiam coram Deo, sed quomodo invenit Illa gratiam et misericordiam coram Deo nisi per jejunia et preces ? Gabriel enim suscipiebat preces sanctas, et offerebat coram Deo. »

Saint Cyrille d'Alexandrie : « Non arcuit (Zacharias) incontaminatam Matrem ab eo templi loco qui virginibus ex lege designatus erat (*Adversus Anthropomorphitas*, cap. VII). »

S. Atanasio ammette in genere che Maria fu ad abitare nel recinto del tempio, e fa che Giuseppe a lei dica : « Quæ tua tandem sententia est, ô Maria ? Nonne tu, ut virgo casta, in templo ambitu es enutrita ?

Théodote d'Ancyre : « Ad Angeli quidem adspectum mirabatur Virgo, et quæ nuntius afferret, prudens et cauta attendebat ne iterum falso benevolus inviseret se in templo agentem ut olim Hevam in paradiso. » (*Hom. in S. Deip. et Nativ. Dom.*) -- Eus. de Césarée, *Hist. eccl.*, l. II, c. XVII, etc.

2. Dum essem infans, educarunt me sacerdotes populi in templo sancto ; quum adolescentula effecta sum desponsarunt me justo Joseph. S. Ephraem Syri *Hymni et Sermones*, 3 in-4, Dessain, Malines, 1886, t. II, p. 590.

à recueillir. Quel qu'en soit l'auteur, la voici dans une traduction aussi littérale que possible [1] :

« Elle est en vérité digne d'être connue, cette histoire de la bienheureuse Vierge, que raconte un certain Jacques en ces termes : « Parmi les tribus d'Israël, il y avait un homme riche qui faisait à Dieu, aux jours de fêtes, des offrandes toujours doublées, dans l'espoir de rendre propice à tout le peuple comme à lui-même la puissance divine. Un jour, à l'approche d'une grande solennité, tous

1. Digna certe est quæ percurratur historia, quam Jacobus quidam recenset de Beata Virgine, hisce verbis enarrans ; ait namque in Tribubus Israel virum fuisse opulentum nomine Joachim, qui diebus festis munera Deo duplo majora aliis offerebat, ut sic populo omni, sibique divinum numen placando propitium redderet. Jam celeberrimo die festo appropinquante, omnibusque, ut moris erat, munera magnificentia donantibus, primus hic ut primus offerret accurrit sed Rubin quidam eum remoratus est, non licere ipsi primum offerre affirmans, qui in Israel adhuc sine prole degebat. Hinc mærore obrutus, deserta petit, ibique tabernaculo extructo supplicibus votis Deum orabat, ut et illi quemadmodum Abrahæ, legitimæ prolis concederet fecunditatem ; solum enim hoc se dono in Israel carere cognoscebat, et sic in quadraginta dierum jejunio Deum deprecabatur. Similiter et ejus uxor, vestitu inculto et lurido tecta, prolem a Deo precibus poscebat. Sed cum magna dies Domini venisset, veste se pretiosa ornavit; nefas enim erat illo die luctuoso habitu vestiri. Circa igitur horam diei nonam sub arbore in viridario suo sedens his verbis Deum obsecrabat : « Deus patrum nostrorum, benedic mihi et exaudi orationem meam, sicut benedixisti vulvæ Saræ et dedisti filium illi Isaac. Hæc cum diceret, in propinquam arborem aspectum referendo, aspexit passerem pullis suis incubantem, hinc amare repetito suspirio, ejulansque dixit : « Heu! Domine quando nec hisce volucribus fecundis assimilor! » Et talia dicenti, Angelus Domini apparens, liberorum prænuntiat susceptionem, quibus auditis gignendum illum Deo offerendum promisit.

Hæc eadem in monte Joachim Angelus nuntiavit : quare rediens monte decem agnas Domino præbet ad sacrificium, et sacerdotibus decem vitulos, et senatoribus, et populo universo centum hircos. His sacrificiis in templo Domini factis, domum suam revertitur et re cum uxore habita, suscipit ex ea filiam, vocatque Mariam quam jam trimulam in templo Deo consecrarunt. Migne, *P. G.*, t. XVIII, col. 703, ou l'édition de Léon Allatius sous ce titre : S. P(atris) N(ostri) Eustathii archiepiscopi Antiocheni et martyris *In Hexahemeron Commentarius ac de Engastrimytho dissertatio adversus Origenem*... etc. Leo Allatius primus in lucem protulit, latine vertit, notas in *Hexahemeron* adjecit... etc. Lugduni, 1629, in-4, p. 70 sq.

offrant, suivant l'usage, de magnifiques présents, il se mit au premier rang pour présenter son offrande. Mais un certain Ruben le repoussa, disant qu'il ne lui était pas permis de se présenter ainsi le premier, lui qui n'avait pas encore de postérité en Israël. Accablé de confusion, Joachim s'enfuit au désert ; il y construit un tabernacle et supplie le Seigneur de lui accorder comme au patriarche Abraham l'honneur de la paternité, ne voyant que lui-même en Israël qui fût privé de cette faveur. Et ainsi il pria et jeûna pendant quarante jours.

« De son côté, son épouse, misérablement vêtue, demandait à Dieu la cessation de son épreuve. Et le grand jour du Seigneur étant venu, elle se para de ses vêtements les plus précieux, car il n'était pas permis en ce jour de revêtir des habits de deuil. Se reposant vers la neuvième heure du jour sous un arbre dans un verger, elle suppliait Dieu de la sorte : « Dieu de nos pères, bénis- « sez-moi et exaucez ma prière, comme vous avez béni le sein de Sara en lui donnant son fils Isaac. » Comme elle disait ces mots, elle aperçut un passereau qui couvait ses petits. Alors poussant un amer soupir, elle s'écria : « Oh ! Seigneur, quand me rendrez-vous semblable à ces petits oiseaux ? » Comme elle parlait ainsi, l'ange du Seigneur lui apparut et lui annonça qu'elle serait bientôt mère. A cette assurance, elle promit d'offrir son enfant au Seigneur. L'ange fit à Joachim, sur la montagne, une semblable révélation. C'est pourquoi celui-ci quitta sa retraite et offrit en sacrifice dix agneaux au Seigneur, douze veaux aux prêtres, et cent chèvres au sénat et au peuple. Ces sacrifices offerts au Temple, il revint dans sa maison, reprit sa femme et fut le père d'une enfant qu'il nomma Marie et qu'ils consacrèrent tous deux dans le temple quand elle eut atteint l'âge de trois ans. »

Allatius (Allacci) a raconté comment il fit à Rome, un beau jour, (un beau jour, en vérité), la découverte de l'*Hexahemeron*, et il faudrait l'entendre, ne fût-ce que pour comprendre jusqu'où pouvait aller, chez un érudit comme lui, la joie d'une pareille découverte : « *O lætum nuntium* ! *O fortunatum diem* ! *O insperatum gaudium* ! O la bonne nouvelle ! O le jour fortuné ! O la joie inespérée ! » Il dit comment il entreprit, non seulement de lire mais de traduire l'ouvrage, malgré un texte mutilé, plein de lacunes, d'inversions, d'obscurités (*multis in locis textus erat mutilus, lacunosus, inversus*

multisque etiam obscurus) ; il a même peur que d'autres ne soient jaloux de sa découverte, et n'exercent leur dépit en le déchirant à belles dents, tant il est vrai, dirait M. Prudhomme, que la jalousie n'est pas née d'hier, même chez les auteurs [1]. Mais, comme disent les auteurs eux-mêmes, « cela nous entraînerait trop loin de notre sujet.

Plus simplement, que devons-nous penser de l'opinion d'Allatius attribuant l'*Hexahemeron* à un auteur du IVe siècle, à Eustathe d'Antioche ? Il a vu son nom en tête du manuscrit et c'est bien ce qui a causé son allégresse, mais que penser aujourd'hui de cette attribution en vérité étonnante ? Il ne faut rien cacher, et d'ailleurs les jugements contradictoires à celui du savant Allatius n'obligent personne en conscience. Et donc, pour M. Tabaraud, le *Commentaire* n'offre qu'une compilation informe faite par un auteur beaucoup plus récent [2]; » Mgr Batiffol assure que ce même ouvrage « est tenu pour pseudépigraphe [3]; » et pour le dernier auteur qui ait eu à se prononcer à ce sujet, M. Amann, l'attribution (de ce livre) à Eustathe est inadmissible [4]. » Ainsi de temps en temps nous aurons des crève-cœur !

Saint Epiphane sera-t-il également discuté ?

Nous parlons ici du premier Epiphane, du grand archevêque de Constantia ou Salamine, dans l'île de Chypre, de l'homme si saint qu'on arrache, quand il passe, des fils de ses vêtements pour en faire des reliques [5]; de l'intrépide lutteur « contre quatre-vingts hérésies (*Contra octoaginta hæreses*, titre de son principal ouvrage). Saint Epiphane (368-407) veut que les fidèles honorent la sainte Vierge et sa mère, mais il est théologien, il a à cœur d'enseigner la saine doctrine, les saines pratiques, et il demande une piété

---

1. Sat scio meum studium et industriam iniquos venenoso hiatu rictuque dilaceraturos cum ipsi non possint meliora. *Ibid.*, col. 706.
2. *Biog. univ.* de Michaud, *au nom*. D'après l'auteur de l'article, saint Eustathe serait mort vers 330.
3. Batiffol, *Litt. grecque*, 1901, p. 279
4. Amann, *op. cit.*, p. 116.
5. Saint Jérôme, *Lettre* 38 ; Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, t. II, p. 589-592.

éclairée qui n'aille pas jusqu'à la superstition, ni encore moins jusqu'à l'idolâtrie. Nous avons en effet parlé ailleurs de l'erreur des Collyridiens qui faisaient de Marie un être tout divin, participant uniquement de la nature divine, née sans doute de la femme, mais d'une femme vierge comme elle l'était elle-même. L'évêque de Salamine condamne cette erreur, et il blâme chez les femmes qui s'appellent les prêtresses de Marie une dévotion qui va jusqu'à lui offrir des sacrifices, parce que ce n'est pas aux femmes qu'appartient le rôle de sacrificateur ; ensuite parce que le sacrifice n'est dû qu'à Dieu ; enfin parce que Marie, n'étant qu'une créature, n'a aucun droit à des honneurs divins [1]. Ces réserves faites, il rend ses hommages à notre Sainte : il connaît sa légende, il la remercie des prières qu'elle a fait monter vers le ciel et qui en ont fait descendre la Vierge Marie [2].

On range parmi les ouvrages douteux du saint docteur le gracieux opuscule intitulé *De laudibus Virginis*, si connu de tous les prêtres depuis que le bréviaire romain y a pris une leçon pour son office de saint Joachim. Le bréviaire n'est pas un dictionnaire de bibliographie ou de critique littéraire, et il pouvait se dispenser d'exprimer ses doutes sur l'attribution de cette leçon à tel Epiphane plutôt qu'à tel autre, pourvu que le titre de la leçon fût exact. Il a existé en effet deux, ou même trois Epiphane, évêques de Salamine, l'un au IVe siècle, celui dont nous parlions tout

1. Cf. G. Bareille, dans Vacant, *Dict. de theol.*, art. *Collyridiens*; Marion, *Hist. de l'Église*, t. I, p. 587.

2. *P. G.*, t. XLVIII, col. 491. Si enim Angelos adorari non vult, quanto magis eam quæ genita est ab Anna, quæ ex Joachim donata est Annæ, quæ per preces et omnem diligentiam, secundum promissionem patri ac matri donata est, non tamen aliter genita est præter hominum naturam, sed sicut omnes ex semine viri et utero mulieris. Tametsi enim historia Mariæ et traditiones habent quod dictum est patri ipsius Joachim in deserto : Uxor tua concepit, tamen non quod sine conjugio hoc factum, neque sine semine viri, sed futurum angelus missus prævaticinatus est, ut ne qua hæsitatio fieret propter id quod in veritate factum est, et jam ex Deo ordinatum, et juste promissum... Ingressus est pater hujus (*scil. Mariæ*) in domum suam ut a Deo acciperet id quod per preces patris et matris petitum erat, etc. D. Epiphanii, episc. Constantiæ Cypri *Contra octoaginta hæreses opus*, etc. in-fol, Paris, 1544, p. 314, ou *Contra Hæreses*, l. III, *Hæres.* LXXIX. Autre passage : Hæres. LXXVIII, *P. G.*, Migne, t. XLII, col. 709.

à l'heure, l'autre au VIIe [1], le dernier au IXe, et celui-ci est aujourd'hui encore assez connu comme auteur d'une *Epistula ad Ignatium Constantinopolitanum* (vers 870). La critique voudrait que le *De laudibus* fût de lui, mais nous nous permettrons à ce sujet une simple réflexion.

Relisons d'abord ces lignes si connues : « De la tige de Jessé est né le roi David et, de la tige du roi David, la Vierge sainte, sainte en vérité et fille de saints parents nommés Anne et Joachim. Tous deux, par leurs vertus, attirèrent sur eux les complaisances divines et donnèrent au monde la sainte Vierge Marie, temple et Mère de Dieu à la fois. Joachim, Anne et Marie ont offert ensemble à la Trinité le sacrifice public de louange. Le nom de Joachim signifie « Préparation du Seigneur », parce que c'est lui qui a préparé le temple de Dieu, c'est-à-dire la Vierge ; Anne de son côté signifie « grâce », et en effet, par leurs incessantes prières, Anne et Joachim ont mérité la grâce de Dieu, et obtenu la Vierge de toute sainteté. Joachim priait sur la montagne ; Anne dans son jardin [2]. »

Malgré tout le respect qu'on doit avoir pour les opinions d'autrui, surtout quand elles paraissent motivées comme dans le cas actuel, on peut se faire ici une question : Comment, au IXe siècle, un auteur prenait il soin d'avertir que les parents de la sainte Vierge se nommaient Joachim et Anne, et rappelait-il d'une façon si didactique une légende qui devait être connue de tout le monde ? La suite du discours est dans la même

1. Le nom d'un Épiphane, évêque de Chypre, se trouve en 680 au Ier concile œcuménique et dans les fastes du VIIe siècle. Amann, p. 115.

2. De radice Jesse ortus est rex David, et de tribu regis Davidis sancta Virgo, sancta inquam, et sanctorum virorum filia cujus parentes fuerunt Joachim et Anna, qui quidem in vita sua Deo placuerunt atque etiam fructum ejusmodi germinarunt, sanctam Virginem Mariam, templum simul et matrem Dei. Joachim porro, Anna et Maria, hi tres Trinitati palam sacrificium laudis offerebant. Joachim enim interpretatur præparatio Domini eo quod ex illo præparatum sit templum Domini, nempe Virgo ; Anna rursum similiter gratia interpretatur, propterea quod Joachim et Anna gratiam acceperunt, ut accedentibus præcibus talem fructum germinarent, sanctam Virginem adepti. Joachim siquidem precabatur in monte et Anna in horto suo. *P. G.*, t. XLII, col. 486-501.

note : « La nature n'osa pas devancer la grâce et la laissa d'abord porter son fruit, car il fallait qu'elle fût la première née à la lumière celle qui devait mettre au monde le premier-né d'entre les créatures, le Christ qui est le principe de toutes choses... Que Nestorius soit saisi de respect ! qu'il se couvre la face de ses mains, car le Christ est Dieu, et comment donc ne serait-elle pas Mère de Dieu celle qui l'a enfanté ? Si quelqu'un ne confesse pas la sainte Mère de Dieu, celui-là est rejeté de Dieu. Ces paroles ne sont pas les miennes : c'est l'enseignement que j'ai reçu comme un divin héritage de Grégoire, mon père en théologie, etc. » Encore ici, à considérer le fond et la forme du discours, l'évocation de Nestorius, d'un côté, de saint Grégoire de Nazianze, de l'autre, n'est-on pas reporté bien au-delà du IX[e] siècle, et ne croit-on pas reconnaître plutôt un auteur ancien, un théologien professeur à la façon du grand apologiste et tel qu'aurait pu être, par exemple, l'un de ses successeurs plus ou moins immédiats ? On fait si grand cas de la critique interne que nous pouvions en essayer pour une fois.

Après le premier Epiphane, une autre intéressante figure de ces temps reculés, un autre témoin de la vieille dévotion, âme plus douce, plus tendre, si l'on peut dire, est saint Grégoire de Nysse, frère du grand Basile de Césarée. On n'a qu'à lire le récit ému et touchant qu'il nous a laissé de la mort de sa sainte sœur Macrine pour juger de sa puissance d'affection, et c'est bien à juste titre que le comte de Ségur lui a consacré un souvenir dans sa *Bonté chez les Saints* [1]. Le saint évêque a, lui aussi, entendu les récits qui circulaient partout sur la bienheureuse Vierge et il raconte, en la résumant, la chère légende, qu'il l'ait prise du Protévangile ou plutôt d'ailleurs, comme le voudrait Cuperus, parce que, dit-il, « plusieurs histoires de ce genre circulaient de son temps [2]. » On ne voit pas bien la force probante du *parce que*, mais peu importe.

1. Tome I, p. 247.

2. In Bethlehem proficiscamur, novum spectaculum contemplemur, quomodo partu suo virgo lætetur, quomodo lactet infantulum. Sed prius auscultemus quid

Les *Acta sanctorum* donnent sous le nom de saint Sabas (439-531), le grand higoumène de Palestine au commencement du ve siècle, la belle prière qui suit : « O Joachim ! ô bienheureux tout pénétré de l'esprit divin ! O Anne toute rayonnante de céleste lumière ! Vous êtes comme deux flambeaux où s'est allumée la lampe inaltérable autour de laquelle nul ne saurait apercevoir l'ombre la plus légère. La grâce même de Dieu, c'est-à-dire la grâce de la Mère de Dieu vous a surabondamment enrichis. Avec elle priez tous deux instamment pour nous, afin que Dieu accorde à nos âmes la plénitude de sa miséricorde [1] ! »

Saint Romanos, le fondateur de l'hymnodie grecque, viendrait ici à sa date, et ce serait un bonheur de l'entendre dès maintenant célébrer comme il l'a fait la mère de la Vierge. Mais la littérature hymnique d'Orient demandait quelques pages à part, et il s'y

---

de ipsa memoriæ proditum sit. Audivi ergo quamdam historiam apocrypham tales de ea prodentem narrationes. Virginis pater fuit insignis quidam civis, observantia legis et vitæ probitate in primis nobilis, qui sine filiis *ad senectutem pervenerat*, cum minus idoneam ad gignendum uxorem haberet. Habebatur autem matribus ex lege honor quidam, quo carebant feminæ quæ liberos nullos susceperant. Quapropter et hæc, imitata id quod de matre Samuelis scriptum est, in Sanctum Sanctorum ingreditur, et supplex Deum orat, ne se legis benedictione sinat excidere, cum nihil unquam admiserit contra legem : quod, si mater evaserit, se quodcumque pepererit, ei dedicaturam. Quamobrem, cum, voti compos effecta, filiam suscepisset, eam vocavit Mariam, ut ipso etiam nomine testaretur acceptum munus a Deo. Illam igitur, cum jam grandiuscula esset, nec ubere matris amplius indigeret, ducens ad templum, Deo reddidit, et studiose promissum exsolvit. *In diem natalem D. N. J. C. oratio*, dans Combefis, *Bibl. PP.*, t. I, p. 44, col. 2 ; *Œuvres du Saint*, édit. de Paris, 1516, t. II, p. 778 ; Migne, *P. G.*, t. XLVI, col. 1138-1140. Cuperus (*Acta SS.*, t. XXXIII, p. 233-234) ne veut pas que saint Grégoire de Nysse ait connu le *Livre de Jacques* mais un autre quelconque, « cum ante ipsum et sanctum Epiphanium plures ejusmodi historiæ extiterint.

1. S. Sabas, teste Simone Wangnereckio nostro in Pietate Mariana Græcorum, cent. 5, num. 435, sanctos Deiparæ parentes ita orat :

O Joachime, afflatu divino decore ! Tu quoque Anna, divinitus clara ! Vos gemini estis lychni a quibus orta est lampas, circa quam nullum umbræ vestigium cernimus. Vos quoque abundanter implevit ipsamet Dei gratia, id est Genitrix Dei ; cum qua enixe ambo orate ut animabus nostris perfruendam Deus concedat magnitudinem misericordiæ suæ. *Acta SS.*, t. XXXIII, p. 243.

présentera le premier à la tête des mélodes. Là aussi nous rencontrerons saint André de Crète, poète gracieux et fécond autant qu'orateur enthousiaste, et pour le moment, nous nous bornons à prendre note de ses magnifiques homélies sur la Théotocos. A leur sujet une observation est à faire qui d'ailleurs s'applique à toutes les homélies des Pères sur la Conception de la sainte Vierge, sur sa Nativité et sa Présentation au temple : c'est qu'elles rendent un égal hommage à Marie et à sa mère. Souvent même il semble que la mère, la bienheureuse mère enfin consolée de sa longue épreuve, enfin bénie par la divine bonté, attire à elle toute l'attention, toute la sympathique éloquence de l'orateur. Il en sera de même, nous le verrons, des mélodes, et c'est pourquoi, quand le moment sera venu de parler des fêtes de notre Sainte, nous devrons y ajouter les deux mystères que nous venons de nommer et qui nous rappellent si naturellement son souvenir.

Ainsi, pour reprendre ce que nous disions, les discours d'André sur la Nativité sont si bien à l'honneur des parents de la Vierge que, souvent, les manuscrits en ont changé les titres. Ils écrivent comme, par exemple, au Mont Athos, au lieu des formules ordinaires : Ἀνδρέου Κρήτης. Εἰς τοὺς ἁγίους καὶ δικαίους Ἰωακεὶμ καὶ Ἄνναν : « d'André de Crète, sur les saints et justes Joachim et Anne [1]. » De même, saint Jean Damascène commence sa première homélie sur la Nativité par ces paroles très significatives : *Sacrum par Joachim et Anna, accipite a me hanc natalitiam orationem* : « O couple sacré d'Anne et de Joachim, recevez de moi ce discours de joyeux anniversaire [2]. » Jean d'Eubée, à son tour, donne le change à ses copistes du moyen âge, et au lieu de *Sermo in Conceptionem Deiparæ*, ils écrivent *Sermo in lætum nuntium sanctorum Joachim et Annæ* : « Sermon sur la bonne nouvelle qui fut annoncée aux saints Joachim et Anne [3]. »

---

1. Ms du xvie siècle, au monastère d'Iviron. Cf. Lambros, t. II, p. 193.
2. *P. G.*, t. XCVI, *Hom. in Nat. Deiparæ.*
3. Ballerini, *Sylloge*, t. I, p. 36 sq., a publié ce discours d'après un codex de Vienne qui donne en effet comme titre : *Sermo in lætum nuntium SS. Justorum Joachim et Annæ et in nativitatem sacrosanctæ gloriosæ et semper virginis Mariæ Dei genitricis.* Il fait sur ce titre cette réflexion : « Nihil movere hæc diversitas debet. Consuevisse enim titulos, præsertim si de sermonibus agatur, ab iis pro sua ipsorum sententia apponi vel immutari, plura docent exempla. » (p. 47).

Faudrait-il d'autres preuves ? Alors viendrait Cosmas Vestitor, pour qui *festum Filiæ festum est parentum*[1] (la fête de la Fille est la fête des parents), ou encore Jacques le moine, qui a soin de nous avertir que son homélie sur la Nativité doit être considérée comme un panégyrique spécial (*peculiare*) de Joachim et d'Anne[2].

Voilà bien des *bouts de papier* jetés en passant à l'hypercritique, et nous revenons sur nos pas, c'est-à-dire à ce pieux monastère où saint Sabas nous a fait tout à l'heure entrer. Bien des fois il nous rappellera dans ses murs, car c'est bien lui qui nous a laissé de notre Sainte les plus nombreux et, dans l'ensemble, les plus touchants souvenirs littéraires.

Un successeur du saint patriarche dans cette laure célèbre qui avait hérité de son nom, *Antiochus monachus*, comme on l'appelle (Antiochus le moine 614), nous prouve par une page de son *Pandecte* que les traditions relatives aux parents de Notre-Dame aux *Theopatores*, ainsi que nous les désignerons quelquefois d'après le grec, restaient encore en honneur parmi les religieux du monastère. Un passage est à recueillir [illegible] mère de Samuel), désolée dans Sélon, répandit ses pleurs et ses prières devant le Seigneur disant : Tournez, Seigneur, vos regards vers moi ; voyez mon humilité et accordez-moi l'honneur d'être mère. Et le Seigneur l'exauçant, lui donna le prophète Samuel. Et cette autre Anne, l'épouse de Joachim, pleurant dans son jardin, fit aussi sa demande au Seigneur pour obtenir un enfant, et elle mérita de recevoir la sainte Vierge Marie, mère selon la chair de Notre-Seigneur et Dieu notre Sauveur. Elle avait dit comme David : Ecoute ma prière, Eternel, et prête l'oreille à mes cris ! Ne sois pas insensible à mes larmes, et ne garde plus le silence (Ps. XXXVIII, *alias* XXXIX, V. 13)[3].

1. *P. G.*, t. CVI, col. 1004.

2. Peculiare hoc parentum Virginis exsistit encomium. *P. G.*, t. CXXVII, col. 569.

3. Fuit iste Antiochus monachus Palæstinus lauræ Sancti Sabæ abbatis, vir sanctitate et doctrina insignis, qui sub Heraclio imperatore vixit, et sub cladem Hierosolymitanam qua urbe capta, signum sanctæ Crucis a Chosroe in Persidem abductum est (incidit ea in annum 614) scripsisse videtur. » *Titre de son livre* : *Pandectes scripturæ divinitus inspiratæ* ven. Patris Antiochi .Godefrido Tilmanno .. interprete, dans Migne, *P. G.*, t. LXXXIX, col. 1415.

Texte d'Antiochus : Anna nuper consternata in Seloin, flensque, orationem

La *Chronique d'Alexandrie* ou, comme on l'appelle assez souvent, le *Chronicon Paschale*, ne nous offre que deux ou trois lignes, mais le caractère et la forme de ce résumé d'histoire ne permettaient guère davantage, et l'on est encore heureux de pouvoir y relever la simple mention qui suit : « Sous les consuls Domitius et Ænobarbus, le huitième jour de septembre, ferie deuxième, indiction quinzième, naquit de Joachim et d'Anne, Notre Dame Mere de Dieu [1]. »

Maintenant, au risque d'être malmené pour nos citations ou même d'être tourné très finement en ridicule, comme le dernier auteur qui a écrit sur sainte Anne et qui *croyait encore à tout cela*, nous ferons ici une petite place au *Coran* de Mahomet [2]. Le *Coran* de Mahomet peut être une œuvre stupide, absurde, odieuse, tout ce que l'on voudra, stupide, absurde et odieuse comme toute incroyance, comme toute religion qui se fait avec le cerveau, le cœur ou les sens de l'homme; comme, si vous voulez encore, le beau scepticisme qui fait loi partout chez les « grands esprits », mais le *Coran* peut être quand même en certaines choses un témoin, un témoin oculaire, un témoin auriculaire. Pour l'époque et le pays où il a pris naissance, il est le témoin des traditions qui avaient cours sur la généalogie de la Vierge, ou comme disent les anciennes versions, sur « la lignée de Joachim.

On ne voit pas ce qu'il y a de si bizarre à l'écouter ou même à

effudit ad Dominum, dicens : « Si respiciens respexeris ad humilitatem meam, et dederis mihi semen viri (I Reg., I, 11) ; » et hanc Dominus exaudivit, deditque prophetam Samuelem. Altera item Anna, Joachim uxor, flens in horto suo, cum petitionem suam obtulit et pro impetrando filio, promeruit accipere sanctam Virginem Mariam, Domini ac Dei et Salvatoris nostri secundum carnem, Matrem. David ipse : « Exaudi orationem meam Domine, et deprecationem meam : auribus percipe lacrymas meas : ne silueris (Ps. XXXVIII, 13) », etc. *P. G.*, t. LXXXIX, col. 1764. C'est à tort qu'on a pris pour autant d'homélies les cent trente chapitres de cet ouvrage, et qu'on renvoie à l'homélie *sur la Componction* pour le passage qui vient d'être cité.

1. Olympiade CXC. — ind(ictione) XV. Aug(usti) XXV. Coss. (Consulibus) Domitio et Ænobarbo.

His coss. mensis septembris VIII, feria II, Ind. XV. Domina nostra Deipara ex Joachimo et Anna est nata. *P. G.*, t. XCII. *Variante d'une autre édition* : His Coss. septembri mense, VI Id. Sept. die lunæ, Indict. XV. Domina nostra etc., De la Bigne, *Maxima Bibl. Veterum PP.* (1677), t. XII, p. 92.

2. Pour plus de détails voir la Bibliographie de 1907 à l'*hagiographie*.

le citer là-dessus : « Dieu a choisi entre tous les hommes Adam et Noé, la lignée d'Abraham et la lignée de Joachim. Ces familles sont sorties les unes des autres. Dieu entend tout et fait tout. Viens toi comme la femme de Joachim a dit : Seigneur, je t'ai voué le fruit qui est dans mon sein, libre et dépouillé de tout pour te servir en ton Temple ; reçois-le de moi qui te l'offre avec affection ; tu entends tout et fais tout. » Lorsqu'elle a mis au monde son enfant, Anne a dit : « Seigneur, tu sais ce que tu m'as donné ; cette fille, je l'ai nommée Marie, et je la mets sous ta protection afin que tu la préserves, elle et sa postérité, des ruses de Satan. Reçois-la, Seigneur, d'une réception agréable, et lui fais produire de bons fruits. » Zacharie eut soin de l'éducation de cette enfant. Toutes les fois qu'il entrait dans son oratoire, il y trouvait mille sortes de différents fruits de diverses saisons. Il dit un jour : « O Marie, d'où procèdent ces biens ? » Elle répondit : « Ils procèdent de Dieu qui enrichit sans compter qui bon lui semble [1]. »

Et omnis lingua confitebitur Deo. Et ainsi toute langue confesse Dieu et ses saints. Mais si en passant on peut prendre acte de ces divers témoignages, comme bien autrement vénérable est celui des vrais enfants de Dieu et des vrais serviteurs des saints !

A Saint-Sabas où nous revenons encore, il y a, au commencement du VIIIe siècle, un de ces « vrais serviteurs » de notre Sainte, un dévot authentique, quoi qu'en puisse dire la science qui conteste au culte de sainte Anne son ancienneté. Il s'appelle, s'il est besoin de le nommer, saint Jean Damascène (né 676 ? † 754 ?) [2]. L'illustre défenseur des saintes images est venu ici se dérober à la fureur des Iconoclastes, et parmi ces pieux solitaires, qui,

---

1. *L'Alcoran* de Mahomet, traductions André Du Ryer (2 in-12, Amsterdam, 1734), t. I, p. 48, et Savary (2 in-8, Paris, 1783), t. I, p. 57, du chapitre III, Surate III (199 versets écrits à Médine). — Dom Calmet a lu d'autres détails, sans doute en des éditions plus complètes, par exemple : « Zacharie enferma l'enfant dans une chambre du temple dont la porte était si élevée qu'il y fallait monter par une échelle, et dont il portait toujours la clef sur lui. » *Dict. hist. ... de la Bible*, au mot *Anne*.

2. On ne s'entend ni sur la date de naissance ni sur la date de la mort. « Celle de 754 pour la mort réunit le plus de suffrages, tandis que d'autres historiens préfèrent 780. En tout cas, saint Jean Damascène aurait vécu cent quatre ans. » *Échos d'Or.*, t. II, p. 34. D'autres mettent 749, d'autres... etc.

d'après la tradition, offrent déjà depuis le temps de leur fondateur, un culte liturgique à la Sainte, jusqu'à lui consacrer trois fêtes au cours de l'année, il célèbrera plus souvent et plus hautement que personne « le couple heureux entre tous, la femme digne par excellence de tous les honneurs. » Toutes les *Vies* ou *Manuels* de sainte Anne reproduisent à l'envi les homélies, discours, pages diverses — autant de cantiques, nous pourrions dire — que Jean Chrysorrhoas, Jean Fleuve d'Or, a dédiées à la mère de Marie. On lui en prête même, dit-on, qui ne lui appartiennent pas [1], tant il apparaît à plusieurs comme le représentant en quelque sorte officiel du culte de notre Sainte dans l'Orient médiéval. Romanos, Sophrone, André de Crète, Joseph l'Hymnographe composent pour elle de doux cantiques ; d'autres écrivains nombreux que nous avons cités ou que nous citerons plus loin, sont animés d'une piété réelle, mais il semble que la piété de Jean Damascène est encore plus profonde, plus intime et, si le mot peut se dire ici, plus enthousiaste.

Notons d'abord sa foi absolue en la Légende du *Protévangile*. Il s'y complaît manifestement : il y revient à maintes reprises, et si elle eût péri au cours des siècles, ses écrits pourraient nous la retracer mot à mot et tout entière. Il la résume dans un premier passage de son livre *de Fide Orthodoxa* [2] ; il s'y arrête longtemps

---

1. Voir au bréviaire l'office de sainte Anne, 2e nocturne : *Sermo sancti Joannis Damasceni (Orat.* II de Nativ. B. M. V.), « Proponitur nobis », etc. Ce passage ne se trouve [illegible] l'autre des deux homélies de saint Jean Damascène sur la Na[illegible] appartient plutôt au second discours d'André de Crète sur [illegible] umer, *Hist. du Brév.*, t. II, p. 514, et *P. G.*, t. XCVI, col [illegible] 42.

2. [illegible] ex [illegible] N[ath]an, filii David, nascitur Levi. Levi genuit Melchi et Pantherum. Panther autem genuit Barpantherem (nam ita vocabatur). Barpanther genuit Joachim ; Joachim genuit sanctam Dei genitricem.

Joachim ergo lectissimam illam et summis laudibus dignam mulierem Annam matrimonio sibi copulavit. Verum quemadmodum prisca illa Anna, cum sterilitatis morbo laboraret, facto voto, per promissionem Samuelem genuit, eodem modo haec etiam per obsecrationem et promissionem Dei Genitricem a Deo accepit, ut ne in hoc quoque cuiquam ex illustribus matronis cederet. Itaque gratia (nam hoc sonat Annae vocabulum) Dominam parit (id enim Mariae nomine significatur, quae vere omnis creaturae Domina facta sit, cum Creatoris mater exstitit) ; nascitur autem in domo probaticae Joachim, atque ad templum adducitur. Tum

dans ses homélies sur la *Nativité de la sainte Vierge*, et il paraît bien que pour lui, la fête de la Fille est en même temps et on dirait encore davantage la fête de la mère[1]. Quand, ailleurs, il nous convoque au tombeau de la Vierge, il se souvient encore des deux bienheureux qui dorment maintenant, comme elle, leur paisible *sommeil*, et en effet, pour lui comme pour toute l'Église grecque, la mort de la Vierge, ce n'est que la *Dormition de la Vierge Marie*, mère de l'Éternel Dieu[2]. Enfin, il n'est pas jusqu'à la maison d'Anne et de Joachim qu'il ne salue du haut de son monastère,

---

deinde in domo Dei plantata, et per spiritum saginata, instar olivæ fructiferæ virtutum omnium domicilium instruitur etc. *De fide orthodoxa*, l. IV, cap. XIV : *De genere Domini, deque sancta Dei Genitrice*, dans l'édition Le Quien de ses *Œuvres*, t. I, p. 274-275, ou Migne, *P. G.*, t. XCVI, col. 1158.

1. Joachim scilicet et Anna, illustre celebratissimumque Verbi par, conjugio omnibus divinior compages. Cujus enim ramus omnia exsuperat, cur radix cum eo non maxime congruat ? Atqui probis radicibus planta sic magnifica et eximia, interim fructu carebat. Limpidissimus fons sed qui nullum fluentum emittebat... Quid igitur ? *Clamaverunt justi et Dominus exaudivit eos*... Universi generis humani personam par istud meo sensu referebat. Quocirca universum genus humanum Dei cognitione destitutum cernebant : mundum ob infidelitatem viduum.. *Clamaverunt justi*. Ubinam ? In proprio horto. Quapropter, cum ex paradiso tristis peccati noxia exiisset, ibi omnium primæ matri universorum Deus dixit : *Multiplicans multiplicabo dolores tuos et gemitum tuum*. Quid clamaverunt ? uteri fructum, id est uberem Dei notitiam postulantes... Exaudivit itaque eos Dominus... *Patrol. gr. lat. tant. edita*, t. XLVII, col. 79, édition Le Quien, t. II, p. 852, ou *Hom. II in Nativ. B. M. V.*

2. Joachim et Anna parentes ejus fuerunt. Ac Joachim quidem velut quispiam ovium pastor, cogitationes non minus quam pecora pascebat ad arbitrium illas ducens... Joachim suas intus (col. 90; Le Quien II, p. 861) pascebat *in loco pascuæ* (Ps. XXII, 2), hoc est in sacrorum eloquiorum contemplatione commorans, et *super aquam refectionis* (*ibid.* 3) divinæ gratiæ semet oblectans : sic nimirum ut a malis rebus eas avocaret, et per justitiæ semitas deduceret. Anna vero, cujus nomen gratiam sonat, non minus morum, quam matrimonii jugo copulata cum illo erat : quæ tamen cum omni virtutum genere florebat, mystica quadam ratione sterilitatis morbo tenebatur. Nimirum sterilis gratia erat, quæ in hominum animis fructum edere non posset. Siquidem « omnes declinaverant, simul inutiles facti erant, non erat intelligens, aut requirens Deum ». Tum bonus Deus manus suæ figmentum respiciens et miseratus, cum illud tandem facere salvum vellet, gratiæ, hoc esse Annæ, sterilitatem solvit... *In Dormitionem B. V. M.*, Homilia I, Migne, *ut sup.* col. 90-91 ; Le Quien, t. II, p. 861-862 ; Combefis, *Bibl. PP.*, t. VIII, p. 53-66.

comme s'il croyait l'apercevoir de loin, et telle qu'il l'a sans doute maintes fois visitée :

« O Rose qui es née d'entre les épines, c'est-à-dire d'entre les Juifs, et qui as tout embaumé de ton divin parfum ; ô toi qui es tout ensemble la fille d'Adam et la Mère de Dieu, bienheureuses les entrailles qui t'ont produite, bienheureux les bras qui t'ont portée, bienheureuses les lèvres qui ont reçu tes chastes baisers... Aujourd'hui le salut du monde est assuré, car elle nous est née DANS LA SAINTE PROBATIQUE, c'est-à-dire DANS LA MAISON DES BREBIS, celle qui devait être la Mère de Dieu, de l'Agneau divin qui efface les péchés du monde [1]. »

Et ailleurs : « Que toutes les créatures se réunissent pour féliciter avec joie et louer la bienheureuse Anne de sa maternité bénie ! Elle a donné au monde un trésor qu'aucune puissance ne peut lui ravir... O couple heureux d'Anne et de Joachim, toute la création vous est redevable ! Par vous, en effet, elle peut offrir au Créateur le don qui surpasse tous les dons, la chaste Mère qui seule était digne du Créateur... Salut, ô Probatique, temple sacré de la Mère de Dieu ! SALUT, O PROBATIQUE, MAISON DES ANCÊTRES DE NOTRE REINE ! SALUT, O PROBATIQUE TOI AUTREFOIS BERGERIE DE JOACHIM, ET MAINTENANT ÉGLISE DU TROUPEAU SPIRITUEL DU CHRIST, ET IMAGE DU CIEL [2]. »

Ainsi, Jean Chrysorrhoas, « un des plus grands théologiens de l'Église grecque [3], » dit M. Bréhier : « le théologien le plus considéré

---

1. O castissimum rationalium turturum par Joachim et Anna ! Vos castitatem, quam naturæ lex prescribit, conservantes, ea quæ naturam superant, divinitus estis consecuti : mundo quippe Dei matrem viri nesciam peperistis. Vos pie et sancte in humana natura vitam agentes, filiam angelis superiorem, nunc que angelorum Dominam, edidistis ! O speciosissima dulcissimaque puella ! O lilium inter spinas, ex generosissima et maxime regia radice Davidica progenitum !... O rosa, quæ ex spinis, Judæis scilicet, orta es divinoque odore cuncta perfudisti ! O filia Adami et Dei mater ! Beati lumbi et venter ex quibus prodiisti. Beatæ ulnæ quæ te gestaverunt ; labia item, quibus castis osculis frui concessum est... Hodie mundi salus inchoata est. Jubilate Deo, omnis terra, cantate, exultate et psallite... Nobis enim in sancta Probatica, seu pecuaria domo, nata est Dei mater, ex qua Agnus Dei qui tollit peccatum mundi, nasci voluit. Joan., Damasc. *Hom. I. in Nat. B. V. M.*, Migne. *P.G.*, t. xcvi, col. 670.

2. *Ibid.*, texte rapporté plus loin.

3. Brehier, *loc. cit.* p. 22

de cette Église : » « le saint Thomas oriental, » disent les *Échos d'Orient* [1] ; l'auteur du magistral ouvrage *La Source de la Foi*, ou *la Foi orthodoxe*, « véritable encyclopédie catholique, Somme théologique de l'Orient, dont saint Thomas d'Aquin a reproduit l'ordre et l'exposition [2] ; » l'homme qui « a joué dans l'histoire de la pensée chrétienne un rôle d'une importance capitale [3] ; » le plus fougueux adversaire en son temps des doctrines iconoclastes ; l'artiste passionné qui a fondé la théorie du culte des images, et qui l'a si bien établie « que la théologie iconique n'a pas fait un pas depuis lui [4] ; » le poète fondateur ou du moins réformateur de l'*Octoïkhos*, le plus répandu des livres liturgiques de l'Église orientale [5] ; » le missionnaire infatigable de la Syrie et de l'Asie mineure, le plus grand prédicateur de son époque, le moine austère de l'austère Saint-Sabas, a trouvé très douce et très bienfaisante la dévotion à la Mère de la Théotocos, et on peut croire que sa parole, soutenue par son exemple, contribua puissamment à la répandre partout davantage en Orient.

Ajoutons que l'art byzantin s'est toujours et partout souvenu de son héroïque défenseur. Tel manuscrit, par exemple, qui ne contient qu'un petit nombre de miniatures, le représentera cependant jusqu'à quatre et cinq fois [6]. Il apparaît dans le *Ménologe de Basile* [7] et de fait, il est partout dans la peinture et la mosaïque

1. J. Bois, *Échos*, t. IV, p. 264.

2. *Échos*, t. II, p. 35. *Le Bulletin de Littérature ecclésiastique*, avril 1906, donnait : *Saint Jean Damascène, source de saint Thomas*, thèse de M. Duffo. Le Dr Jacques Bilz consacre tout un volume au traité du même Père sur la Trinité : J. Bilz, *Die Trinitatslere des hl. Johannes von Damascus*, Paderborn, 1909, in-8, VIII-200 pp.

3. Ermoni, *Saint Jean Damasc.*, Paris, 1904, p. 1.

4 Id., *ibid.*, p. 290.

5. *Échos*, t. II, p. 36.

6. Manuscrit à miniatures de la bibliothèque de Messine aux folios 1, 9, 35, 52, 60. Cf. Ch. Diehl, *L'art byzantin dans l'Italie meridionale*, in-8, Paris, s. d. (1894 ?), p. 252 sq.

7. En compagnie du moine Cosmas (t. I, p. 219) : Ambos monachi habitu indutos et sedentes atque in libro seu volumine scribentes, hoc addito sunaxario : « Omnem Græcorum disciplinam, necnon divinas Scripturas assecutus... Multa verborum ubertate, sententiarumque suavitate atque S. Scripturæ hæresim Iconomachorum confundens. Cf. Assemani, *Kalendaria Eccl. universa*, t. V, p. 407

des xᵉ, xiᵉ, xiiᵉ siècles. C'est à lui que nous devons ce sujet, si célèbre en Orient, de la *Vierge aux trois mains*. D'anciens manuscrits et le Bréviaire romain, sans parler de Didron aîné, racontent en effet que « saint Jean Damascène eut la main droite coupée par les Iconoclastes, cette main qui écrivait de si belles apologies de la peinture. Plein d'espérance dans la Vierge, le saint approcha, d'un tableau qui représentait Marie, sa main coupée, et en appliqua le moignon contre les lèvres de la Vierge. La main du saint repoussa comme une plante sous un souffle de printemps. Dès lors on fit des images de la Vierge où l'on représenta cette troisième main miraculeuse [1]. »

Dès lors également, la vénération des Orientaux a proclamé Jean Fleuve-d'Or le « Docteur de l'Art chrétien [2]. »

Nous ne dirons pas adieu au *sympathique* grand homme et c'est bientôt que les fêtes de notre Sainte — il faudrait plutôt dire de la sienne — nous ramèneront à lui.

Il nous est impossible, nous ne disons pas de faire honneur, mais de faire justice, simplement justice à toute cette littérature si riche, intarissable plutôt, où le nom, le souvenir, la glorification de la chère Sainte remplit en effet par centaines de colonnes la *Patrologie* de l'abbé Migne. Est-ce de cette abondance, de cette éloquence sublime autant qu'elle est simple, de cette poésie toute pénétrée de foi, d'espérance et d'amour, comme elle l'est de vrai génie, que M. Neumann a dit ce mot si peu gracieux et en vérité si peu exact : « La littérature byzantine est fastidieuse, parce que, la plupart du temps, des cerveaux médiocres l'ont engendrée [3] ? » L'incidente *la plupart du temps* est sans doute un demi-compliment à quelques auteurs ainsi épargnés par l'illustre savant, mais ces auteurs seraient-ils justement ceux-là mêmes qui nous intéressent si fort, comme panégyristes de la Sainte ? Nous n'osons pas l'espérer, nous bercer de cette illusion, mais le verdict

---

1. Cf. *Bibl. hagiogr. lat.*, 5371; même récit, 905, 906, 1009; Bréviaire, 6 mai; Didron, *Manuel d'Iconogr.*, 1845, p. 461, note.

2. Cf. Neale (un des précurseurs du byzantinisme), *Hymns*, p. 37.

3. C. Neumann, *La situation mondiale de l'Empire byzantin*, dans *Rev. de l'Or. lat.*, t. x, p. 65.

par trop sévère de M. Newmann ne change rien à l'état des choses, même s'il prétend les atteindre eux aussi. Les choses sont toujours ce qu'elles sont, et une question qu'on peut assez souvent se poser, après ces solennelles sentences de la critique actuelle, peut se formuler ainsi en tout respect, tout honneur : « Monsieur a-t-il seulement regardé d'un peu près ? a-t-il vu clair ? n'avait-il pas de mauvaises lunettes, les siennes ou celles des autres, car c'est un ustensile qu'on s'emprunte volontiers ? »

Peu importe, et qu'on pardonne la digression, si c'en est une. Pour nous, avec nos goûts bizarres peut-être, surannés sans doute, nous revenons à nos chers orateurs grecs, bonnes gens qui savaient parler comme ils savaient prier, âmes jeunes et sincères qui n'ont pas eu honte d'une dévotion faite pour les grands hommes comme pour les plus humbles de l'humaine famille.

C'était le cas de Jean Damascène, c'est celui de Germain, patriarche de Constantinople, de Jean d'Eubée, du second Epiphane dont nous avons déjà dit un mot, de Jacques et Barthélemy d'Edesse, d'un autre Epiphane, auteur, celui-là, d'une *Vie de la Vierge*, tous contemporains, ou à peu près, de saint Jean Damascène, en attendant l'autre patriarche Taraise, ou même Photius, le schismatique, Georges de Nicomédie, David Nicétas, Pierre d'Argos, Léon le basileus, Cosmas Vestitor, Jacques le moine, et tant d'autres qui viendront à leur tour chanter le même « cantique de louange. »

« Germain, fils d'un patricien illustre, était né, dit le Dr Neale, vers l'an 634 à Constantinople. Comme prêtre, il se distingua par sa piété aussi bien que par son savoir, et fut bientôt nommé à l'évêché de Cysique. Transféré de là sur le trône de Constantinople, il gouverna son patriarchat « en tranquillité. » Il est regardé par les Grecs comme un de leurs plus glorieux confesseurs [1]. » Nous entendrons un peu plus tard sa grande voix vénérable, quand il fera le sermon pour la fête de la Présentation de la sainte Vierge.

---

1. Neale, *op. cit.*, pp. 33-35. Selon les meilleurs auteurs, Germain fut patriarche de C. P. de 715 à 730, et mourut à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Saint Jean Damascène, qui lui survécut, signale les *plagas Germano illatas*. Cf. Le Quien, *Oriens Chr.*, t. I, p. 236.

Jean d'Eubée (750) est presque à la mode. Aussi bien, il a un si joli nom ! Il lui convenait à bien des titres sans doute, mais surtout parce qu'il devait être un des premiers à proclamer l'Immaculée Conception, à demander qu'on lui consacrât partout un grand jour de fête. Lui aussi connaît à fond et cite longuement la légende du *Protévangile*, la désolation des saints époux, la retraite de Joachim sur la montagne dans le désert, puis l'apparition de l'ange et la fin de l'épreuve avec la naissance de la Bienheureuse Vierge [1]. — Sans adieu.

Jacques et Barthélemy d'Edesse (VIIIe s.) écrivent peu, mais ils témoignent que, de leur temps, les parents de la Vierge étaient connus et vénérés en Mésopotamie, en Arabie, en Syrie, et le fait

---

1. Joannis Monachi et presbyteri Eubœæ, *Serm. in Conc. S. Deiparæ*, dans Migne, *P. G. L.*, t. XLVIII : « Joachim et Anna fructum quærunt humanæ formæ, et ecce suscipiunt concham quæ sine semine cœlestem illam ac pretiosissimam margaritam, Christum nempe Deum nostrum, est editura. Ecce Joachim et Anna, ille quidem in monte jejunans, hæc vero in horto multa prece Deum exorans, obtinent receptaculum illius qui montes constituit, et plantis hortum exornavit. Ecce in horto de horto illo antiquo hominibus reddendo lætum nuntium exauditur. Ecce luctus in gaudium conversus est et lamentatio in exultationem. Ecce, etc., col. 791.

In historiis duodecim tribuum Israelis hæc referuntur : « Erat Joachimus valde dives, ac dona sua dupla offerebat, secum ipse inquiens : Quod in oblato substantia mea superabundat, erit omni populo, et quod est pro debiti mei solutione, erit Domino Deo in meam expiationem. » Instabat autem dies solemnis, et filii Israelis dona sua offerebant. At vero Ruben, obviam ipsi se sistens, inquit : « Non licet tibi munus tuum afferre ante alios, cum semen in Israel « non suscitaveris.

Quo probro Joachimus graviter contristatus est. Vides tristitiam secundum Deum quæ, prout beatus Paulus docuit (II Cor., VII, 10), adducit vitam æternam. O incomparabilem Davidis filii mansuetudinem ! O viri admirabilis non fucatam innocentiam ! O justæ radicis mentem divino Spiritu actam ! Quamquam divitiis et nobilitate insignis et regio genere esset, non tamen cogitavit de ultione, non intulit contumelias : non accurrit ad forum judiciale, non imprecatus est : non minatus est plagas. Non objecit illud : Ego ex tribu benedicta ortum « duco, tu vero ex impuro patre, qui Israelis patris nostri lectum contamina« vit. » Poterat sane hæc omnia Rubeni opponere. » Sed haudquaquam... et cum non invenisset it quod quærebat ad levamentum mæroris, in montem se recipit. Col. 792. Anna interim domi sese continebat, atque ambo seorsim quisque, precibus insistunt (col. 793-794). Et ecce Angelus astitit ipsi dicens : « Anna ne tristeris, etc. (col. 795 sq.). Naissance de la Vierge (col. 799).

n'a rien d'étonnant en particulier pour la Syrie, puisqu'elle était alors unie civilement à la Palestine [1].

Vers 780. Épiphane le moine entreprend d'écrire une *Vie de la Vierge*, une histoire « critique » cette fois, et déjà, oui déjà en plein VIIIe siècle oriental. De ces « histoires », il en existe plusieurs, celle du *Protévangile*, la toute première, celles de Jean de Thessalonique et d'André de Crète, mais ces dernières, dit le nouveau biographe, se sont arrêtées en cours de route pour n'aboutir en somme qu'à des homélies plus ou moins complètes sur le sujet. Suivant lui, on ne possède rien encore de précis et d'acceptable sur la vie de la Vierge, sur ses jeunes années en particulier, et son éducation. Il veut faire une œuvre plus digne, plus savante. Il fera connaître à mesure les sources où il puise, parce qu'il n'entend pas qu'on l'accuse d'avoir ajouté ou retranché à son gré ; il empruntera même aux « hérétiques », parce que « leurs témoignages, dit le grand saint Basile, sont d'autant plus dignes de foi », etc. Une page à peine est ici pour nous, mais elle contient une donnée toute nouvelle sur la Présentation au Temple de la sainte Vierge Marie. D'après notre auteur, Marie ne serait pas restée au temple dès l'âge de trois ans, comme tous les Pères en conviennent ; mais, à l'âge de sept ans, elle y aurait été ramenée par ses parents et consacrée alors au Seigneur. Il va de soi qu'il croit à un *locus segregatus*, un lieu « spécial » réservé dans le Temple pour les vierges qui se consacraient au Seigneur.

---

1. Ut ostendunt historiæ, quas viri studiosi scripsere, sacra Virgo Maria mater Christi filia erat Annæ et Joachim justi. Cf. Assemani, *Bibliotheca Orientalis*, p. 492 ; Rocchi, pp. 7, 19.

2. Epiphanius Monachus, *Vita sanctissimæ Deiparæ*, *P. G.*, t. cxx, col. 185-216. Migne lui donne comme date 1015. « Cujusque scriptoris e quo aliquid accepimus (ne quis calumniari nos queat quasi de nostro quiddam addere vel demere ausi sumus), nomen in fronte indicavimus (col. 187) ». Neque... si quid ex hæreticis deprompserimus nos quisquam redarguat : inimicorum enim testimonia fide sunt digniora, ut magnus ait Basilius (col. 187). Cumque septennis facta est Maria, *rursus* parentes eam duxerunt in Jerusalem et donaverunt eam Domino (col. 191) ». Le monastère de Grotta-Ferrata possède cet ouvrage en manuscrit sous la cote : Cod. VII, B. VII, col. 108. Cf. Rocchi, *Catalog.* et Dressel, *Edita et inedita Epiphanii*, Paris et Leipzig, 1843.

Ce VIIIe siècle où nous sommes et le IXe où nous allons entrer sont « l'âge d'or », non seulement « de la littérature Sabaïte », comme disent les *Échos d'Orient*[1], mais de toute la littérature byzantine. Éloquence et poésie, grandes métropoles ou modestes chapelles, voix des évêques ou prières des moines : c'est partout un concert unanime à Marie, la Toute-Auguste et Plus-que-Pure (ὅλη σεμνὴ ὑπέραγνος), la Toute-Très-Sainte, Toute-Super-Immaculée (ὅλη ὑπεραμώμητος), Toute-Très-Bonne, Toute-Très-Noble, Toute-Très-Bénie, Toute-Surabondante-de-Grâce, la plus sublime incomparablement de toutes les créatures[2]. Or comme nous l'avons déjà remarqué et le remarquerons peut-être maintes fois encore, l'Orient ne sépare jamais la plus sainte des filles de la « plus heureuse des mères », et encore maintenant, comme ce sera toujours, la littérature de Marie, c'est en même temps la littérature de sainte Anne.

La chronologie n'est pas ici de première importance et comme d'ailleurs elle est souvent un mystère en ce qui regarde la plupart des écrivains dont nous nous occupons présentement, nous irons tout droit à un homme vénérable qui a nom Georges de Nicomédie, patriarche de Constantinople dans la seconde moitié du IXe siècle[3].

Comme saint Jean Damascène et saint André de Crète, il semble avoir une dévotion réelle pour la bienheureuse Anne, et s'il faut un chiffre pour en témoigner, c'est par cinquante ou soixante colonnes de la *Patrologie* Migne qu'il la célèbre.

Pour lui, « les Parents de la Vierge l'emportent en excellence sur les grands serviteurs de Dieu ; Joachim pousse à l'extrême sa charité pour les pauvres, mais sa vertu est mise à l'épreuve comme celle de tous les justes, et il se retire dans la solitude pour prier. Anne est la femme accomplie, et parce qu'elle a eu confiance en Dieu malgré sa longue épreuve, sa douleur, un jour, se changera en joie... Les miracles moindres précèdent les grands miracles, et l'enfantement d'une femme stérile annonce l'enfantement d'une Vierge. Anne dépasse en vertu son époux ; elle endure avec cou-

---

1. T. II, p. 34.

2. Cf. Chevalier, *Poésie liturg. du moyen âge*, 1893, p. 3 ; Pitra, *Hymn. gr.*, p. 17.

3. M. Krumbacher croit qu'il fut métropolitain de Nicomédie en 860, *Geschichte*, p. 166. Lambecius, *Bibl. Vindob.*, et Combefis lui donnent pour date 640

rage son absence ; elle est plus humble, plus soumise, et le cœur de Dieu se laisse enfin toucher[1]. » Et les exclamations se succèdent : *O accepta hæc munera ! O primitiarum oblatio in inviolabilibus thesauris reposita ! O divitiæ, inexhaustam bonorum thesaurizantes abundantiam ! O voluntas, oblatorum largitate admirationi habita !* etc. « O sacrifices tant agréables au Seigneur ! O saintes oblations que Dieu récompense par d'inviolables trésors ! O richesses qui devenez maintenant l'inépuisable abondance de tous les biens ! O bonne volonté toujours admirable dans la prodigalité de vos dons ! » et ainsi de suite pour des pages entières. C'est bien de lui, quoiqu'on ait paru incertain de son attribution, l'admirable passage qui suit et qui donnera mieux l'idée de cette chaude éloquence :

« Les âges passaient, les prophéties étaient lentes à s'accomplir : tous les patriarches et tous les justes restaient dans une pénible attente. Abraham avait vécu, et ses descendants soupiraient après le jour qui verrait se réaliser le mystère de la réparation. Moïse l'entrevoyait à travers les ombres des figures, et il espérait en

---

1. Combefis, *Bibl. PP.*, t. vi, pp. 83-97. *In festo Conc. S. Mariæ*, manchettes : Quamobrem Mariæ parentes omnibus prælati (83 a) ; Maxima Ioachim liberalitas (83 a) ; arcetur Ioachim per invidiam ab offerendis muneribus (83 b) ; eximia virtus Ioachim (84 b) ; Ioachim solitudinem petit (85 a) ; virtutis Annæ elogia (85 b). *In Conceptionem sanctæ Annæ, parentis sanctissimæ Deiparæ*, manchettes : Præeunt maioribus minora miracula, ac Virginali partus sterilis (86 a) ; Annæ virtus quam Ioachim maior (86 b) ; quam Anna modeste ac e virtute ferat viri absentiam ; cur Ancilla in Annam commota, injuriis lacessuit (87 a) ; Annæ humilitas (87 b) ; Anna secedit in horto et cur (87 b) ; ratio alia subtilior (88 b) ; illustratur Annæ precatio (88 b) ; cita Annæ exauditio (88 b) ; Annæ votum, quale, quamque magnificum (89 a) ; Annæ oblatio, oblationi Abraham prælata (89 b). *In Conceptionem ac Nativitatem SS. Dominæ nostræ Dei Genitricis*... Ioachim regium stemma (p. 91 b) ; Ioachim justitiæ præstantia ac liberalitas (91 b) ; ex repositis ad usum necessarium Deo offerebat (92 a) ; ut molesta viro sancto exprobratio ac repulsa (92 b) ; petit solitudinem vacaturus Deo (93 a) ; jejunium (94 a) ; admiranda Annæ humilitas (94 a) ; annunciatur ab Angelis utrique parenti Mariæ conceptio (94 a). — Dans l'édition de Migne, les homélies de Georges contenant l'éloge de notre Sainte occupent 103 colonnes (1335-1438 avec la traduction latine). La Bibliothèque nationale possède en ms. l'homélie *sur la Conception*, codex grec 1176 (Coislin 121-19) ; celle de Naples une homélie *sur la Présentation*, Codex II, c. 26, parchemin, xie siècle (*Anal. boll.*, t. xxi), fol. 55-61. Une autre à Chalcis, codex 67, etc. De fait, Georges est partout en ms.

être l'heureux témoin. Cette espérance traversa le désert ; soutien des juges, elle fut de nouveau confirmée à Samuel; David, en proclamant prochain son accomplissement, fit tressaillir ses contemporains. Le chœur des Prophètes criait d'une voix vibrante que le Christ allait paraître, mais tous s'en allaient déçus dans leur espoir, car l'époque fixée n'avait pas encore paru, et ceux qui étaient dignes de donner au monde le Sauveur ne s'étaient pas encore montrés...

« Enfin, le Créateur de toutes choses a décrété la restauration de l'univers, et il a choisi pour instruments de cette œuvre Anne et Joachim, les nobles parents de Celle qui devait nous mériter enfin l'accomplissement de la promesse. De leur sang, dont la vertu est toute royale, il teint la royale pourpre du genre humain renouvelé. Cette grâce ineffable rend ces saints patriarches supérieurs à tous les justes et leur confère des privilèges qui surpassent tout éloge. Nous leur devons l'auteur de notre joie et le premier gage de notre bonheur [1]. »

Il n'est pas indifférent pour notre étude de noter à mesure d'où nous viennent ces échos de l'ancienne dévotion à notre Sainte, et peut-être essaierons-nous plus tard quelques pages sur ce qu'on pourrait appeler la géographie de ce culte. Le pape Grégoire XIII, on s'en souvient, attestait non seulement l'ancienneté de la dévotion à sainte Anne, mais sa diffusion, si générale autrefois qu'on pourrait aussi bien l'appeler universelle. Le fait est incontestable en tout cas pour l'Orient.

Après Salamine, Nysse, Jérusalem, Byzance, Édesse, l'île d'Eubée, etc, c'est maintenant la lointaine Paphlagonie qui nous invite à écouter un moment son évêque Nicétas († 890). Dom Ceillier

---

1. Præteribant ætates, juges prophetiæ subjiciebantur ; in spe erant patriarcharum omnium ac justorum res positæ. Abraham prætererat, ejusque posteri, cum diei illius sacramentum in symbolis didicissent atque animis ad futuræ rei eventum inhiarent. Moyses ille admirabilis in mysterii figuras intuens, ac veritatem perspiciens, apud se, ac ætate sua, impletum iri existimabat : erat spes in deserto : in judicibus populi rectoribus expectatio : Samuel responsum accipiebat : David propinquam clamans diem, longius submovebat : prophetarum chorus clara prædicabat voce, ac Christum prope in januis annuntiabat. Cæterum omnes spe frustrati abierunt, etc. *P. G.*, t. c, col. 1406.

reproche à cet auteur comme à André de Crète et à d'autres dévots de ce temps-là, « d'admettre beaucoup de faits qui nous paraissent aujourd'hui très douteux[1], » et l'on peut s'étonner en vérité que ce regret s'exprime si tard quand il aurait pu se formuler beaucoup plus tôt à l'égard de saint Épiphane, de saint Grégoire de Nysse et de tant d'autres des plus anciens Pères. Nicétas, pour sa part, n'a pas cru bon de faire plus de critique que ses illustres devanciers et, ce qu'ils lui ont appris, il le répète avec la même candeur. Nous l'écouterons de même : « Qui ne connaît, dit-il, ce couple vénérable et saint, ces deux bienheureux Joachim et Anne, le père et la mère d'une enfant toute divine ? Qui est assez rétrograde (*ita tardus*), assez peu instruit de nos saintes lettres pour ne pas savoir que leur piété, leur justice, a dépassé tous les sommets ? Sans doute la naissance de la Vierge, leur auguste Fille, prouve déjà par surabondance leur sainteté, mais l'histoire elle-même fait foi de leur vie sans tache, toute consacrée au Seigneur et si agréable à ses yeux. Fils à la fois de David et de Juda, ils joignaient à l'honnêteté des mœurs la probité du caractère, l'exacte observance des commandements divins, et ils anoblissaient tout Israël par leurs vertus éminentes... » Ainsi l'orateur continue en reprenant et commentant toute la légende du *Protévangile*. Quand vient la prière de Joachim sur la montagne, il lui fait dire — et ce passage mérite d'être connu :

Seigneur, Dieu des armées, Seigneur, Dieu d'Israël, dont les œuvres sont admirables, mystérieuses, incompréhensibles; vous qui commandez à la pierre stérile et apaisez de son eau féconde la soif de tout un peuple traversant le désert ; vous qui faites fleurir la tige d'Aaron comme pour nous signifier par un symbole la suprématie du sacerdoce ; Seigneur, mon Dieu, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui avez béni Sara, Rébecca et Rachel,.. tournez maintenant vers nous votre visage, et du haut de votre céleste tabernacle, faites descendre sur nous votre grâce, gage et source de toute consolation dans nos peines. Commandez à la nature et accordez-nous, comme autrefois à Jacob, votre salut. Votre toute-puissance, ô mon Dieu, s'affirmera encore une fois en Israël, et je vous en fais le serment, l'enfant que vous me donnerez

1. Ceillier, *Auteurs sacrés*, t. XII, p. 736.

sera tout à vous et à votre Temple saint dans une consécration à toujours [1]. — Médiocrité ! — mais oui, comme de prier.

A la fin du IXe siècle, il n'y a pas jusqu'à Photius (815-891), l'auteur du grand schisme d'Orient, qui ne voie dans la nativité de la Vierge « la cause et la racine de toutes les fêtes chrétiennes [2]. » Comme Germain, comme Tarasius [3] à qui nous devrions faire place plus ample (784-806), comme Georges de Nimédie, il a des accents de piété sincère, et le moine Épiphane vient de nous avertir que les témoignages des « hérétiques » sont excellents à consigner, la valeur venant sans doute ici de la rareté.

Nous ne pouvons oublier ni Pierre d'Argos, ni Léon le Philosophe, ni ces mélodes auxquels nous reviendrons plus loin, ni ces riches contributions que nous apportent les ménées, les ménologes, les synaxaires, les *typica*, c'est-à-dire toute cette liturgie orientale si abondante et en même temps si attachante que nous essaierons d'étudier, elle aussi, en son lieu. Léon le Sage, ou le Philosophe (886-911), que nous venons de nommer, occupe en effet une place remarquable parmi les orateurs sacrés de Byzance. Notre Père Combefis [4] et l'abbé Migne nous ont conservé quelques souvenirs

---

1. Quis igitur nescit Joachim et Annam, qui divinæ infantis parentes exsistant, par illud venerabile ac religiosum ? Quis ita tardus, quis in divinis Litteris sic peregrinus, ut non teneat, ter beatos illos omnis pietatis ac justitiæ, per eam qua vixerunt ætatem, summum verticem adeptos esse ? Atque id manifestum, nedum ex fructu quem non magis precum instantia quam natura forta germinarunt, verum etiam ex illorum historia, quæ inculpatos eis mores, vitamque Deo placitam ac sanctam, ascribit ; cum genus in Davidem ac Judam referrent, morumque ingenuitate atque indolis probitate, necnon mandatorum Dei custodia, omnem Israelem nobilitarent... Suivent trois colonnes et demie sur le sujet. Migne, *P. G. L.*, t. LV, col. 15-19, ou *P. G.*, t. CV, col. 15 sq : *In diem natalem S. Dei Genitricis*. La date † 890 est donnée par Krumbacher, *Geschichte*, p. 172.

2. Combefis, *Bibl. PP. Concion.* t. VIII, col. 68-69 : Oratio in SS. Dei Genitricis natalem diem : Mariæ nativitas festorum omnium causa ac radix (p. 68); Mariæ ex sterili editio (p. 68) ; probatur sterilis Annæ partus (p. 69). *P. G.* t. CI.

3. *P. G.*, t. XCVIII, *Sur la Présentation*, col. 1482-1497.

4. *Bibl. concion.*, t. VIII, p. 71 sq. — Les *Echos*, t. III, p. 245, reprochent aux *Analecta Bollandiana* de n'avoir indiqué comme parus que les discours publiés par l'abbé Migne, t. CVII, col. 298

de son éloquence, mais nous possédons bien davantage maintenant qu'un moine de l'Athos a publié une collection de trente-quatre panégyriques de l'orateur couronné.

Baronius, qui les avait lus en manuscrit au Vatican, n'y voyait, il est vrai, que de vaines déclamations, mais des sermons d'empereurs sont des ...ères si rares qu'elles méritent au moins d'être signalées à l'attention[1].

Cependant, dira peut-être quelque lecteur sceptique, tout ceci, tout ce que nous venons de lire ne serait peut-être bien en somme que de la *littérature*. Évidemment, les Pères grecs étaient assez pieux pour vénérer les saints Parents de la Vierge Marie, pour célébrer à l'occasion leurs vertus comme leur gloire sans parallèle, mais voilà tout.

Il serait peut-être facile de prouver que ce n'était pas tout. Sans parler des offices propres aux fêtes de sainte Anne, — car encore une fois elle en avait plusieurs — divers passages des écrits dont nous nous occupons attestent un culte très réel dont la Sainte était l'objet, culte de louange et d'impétration tel à peu près que nous l'entendons aujourd'hui. Qu'on en juge par un extrait que nous allons citer à l'instant d'une homélie trop peu connue de Pierre d'Argos. Des exemples de ce genre pourraient sans doute se trouver en assez bon nombre, si on voulait parcourir à ce point de vue particulier les ouvrages des Pères grecs :

O vous qui avez donné le jour à la Vierge Mère de Dieu, saints aïeux de Jésus-Christ, prémices toutes sacrées et trois fois augustes de la grâce divine, accordez-nous à tous la grâce dont nous avons tant besoin ! Mettez un frein à la férocité de nos ennemis ; abaissez leur tête qui s'élève dans la superbe, et brisez le glaive qu'ils aiguisent contre nous. Priez le Christ de lever sa droite contre leurs orgueils sacrilèges et ne souffrez pas que nous disparaissions comme un fétu de paille sous leurs cruelles et sanglantes mains ; éloignez de nous les glaives, les flèches, les instruments de carnage que les barbares voudraient dans leur fureur diriger contre nous, et « que nos ennemis ne se réjouissent pas plus longtemps » de notre infortune. Voyez comme ils sont déjà nombreux ceux qui ont péri

1. *Annal.*, ad ann. 911. Colher. t. XII, p. 775.

sous leurs coups. Voyez couler le sang d'innombrables victimes, pendant que les morts sans sépulture, exposés en toute saison à la face du soleil et des étoiles, servent de pâture aux bêtes de la terre et aux oiseaux du ciel : voyez ceux qui restent, si malheureux qu'ils arrachent des larmes aux cœurs les moins sensibles à la pitié !

Oh ! de grâce, levez-vous, hâtez-vous ! Suppliez votre céleste Fille, la Mère de Dieu, de prier avec vous, elle qui ne saurait rester sourde à l'appel de son père et de sa mère, et vous trois ensemble, intercédez en notre faveur auprès de Jésus, le Fils de votre Fille, et votre Petit-Fils selon la chair. Car nous le savons de science certaine, Jésus ne rejettera pas la prière de sa Mère ni de ceux qui avec elle lui sont si étroitement unis ; il les exaucera plutôt ; il éloignera de nous tous ces ennemis qui nous poursuivent de leur haine sauvage, et nous gardera pour l'avenir calmes et heureux dans une paix sans mélange, lui qui est le Dieu de bonté et de miséricorde à qui soit toute gloire, honneur et adoration comme à Dieu son Père coéternel à lui, et à l'Esprit de toute sainteté, amour et vie, maintenant et toujours jusque dans les siècles des siècles [1].

---

1. At nos, o Dei Genitricis parentes Deique progenitores sanctissimi, o dulcissimum naturæ nostræ solatium, o legis et gratiæ primitiæ sacratissimæ, omnibus pacificum rerum statum largimini. Frenum gentium ferociæ imponite earumque erectam in altum cervicem inclinate ; elatum eorum deprimite supercilium, quemque contra nos acuunt, gladium retundite. Deprecamini Christum ut « levet manus in superbias eorum (Ps. 73, v. 3) » neque patiamini ut nefaria eorum ac sanguinolenta manu tanquam ferarum vastemur. Neque irrationali rabie furens barbarus, clypeos, ensemque et arcus atque hastas contra nos intendens ; nec ultra « supergaudeant nobis inimici nostri. (Ps. 37, v. 7). » Intuemini quam multos qualesque jaculis misere illi confoderint. Intuemini, quomodo innumerabilium sanguine effuso, insepultos eos pabulum bestiis terræ et cœli volucribus reliquerint, ac soli, et stellis, et hiemi, et æstati projecerint, iisque qui reliqui sunt hominibus, miserum effususque plorandum lacrymis spectaculum paraverint. At exsurgite, festinate : filiam vestram ac Dei matrem ad supplicandum pro nobis excitate (neque enim genitores deprecantes despiciet) : at una intercedite apud hujus Filium ac Deum, vestrumque secundum carnem nepotem. Non enim, certo scimus, matris, avorumque preces repellet, sed exaudiet, nosque turbatur ab hostibus visibilibus, qui nefario odio incensi acerbissime nobis insultant ; quodque in posterum reliquum est vitæ nostræ, incolume, pacificum, et perturbationis vacuum conservabit. Quoniam ipse misericordiæ et benigni

Pierre d'Argos était Sicilien de naissance, et il avait été témoin, il avait peut-être souffert de l'invasion des Sarrasins dans son île. Prononça-t-il ce discours, comme tout porte à le croire, avant son départ pour l'Orient [1] ? S'il en était ainsi, et si la Sicile, quoique byzantine de gouvernement, était bien en Occident au IX[e] siècle comme elle est aujourd'hui, nous aurions déjà une contradictoire assez probante à l'assertion dont on se souvient peut-être et que nous répétons en tout cas, à savoir : « qu'on peut rencontrer dans les écrits du moyen âge occidental les noms de Joachim et d'Anne, les voir même décorés du titre de « saints », mais que ce n'est pas pour cette époque lointaine la preuve d'un *culte quelconque.* »

Mais restons en Orient où du reste nous nous trouvons en si bonne compagnie.

Au commencement du X[e] siècle, une autre voix très sympathique nous invite à l'écouter, celle d'un orateur trop peu cité et que maint historien du culte de notre Sainte semble même ignorer : nous voulons parler de cet humble prêtre qui, selon Oudin, aurait occupé à la cour de Constantinople la charge modeste que son nom indique, son nom de Cosmas « Vestitor ». Le nom, il est vrai, ne sonne pas très haut, mais son *Encomium* ou « Panégyrique des glorieux parents de la Vierge » est cependant un pur chef-d'œuvre. Outre l'excellence de la composition et le charme du style, cette pièce a encore pour nous le mérite d'apporter un témoignage en faveur de la fête qui se célébrait le lendemain de la Nativité en l'honneur de saint Joachim et de sainte Anne, et à ce point de vue, elle est déjà un document de grande valeur.

Nous en traduisons quelques passages :

« La fête solennelle de la Nativité de la Vierge que nous avons célébrée hier a été pour la terre entière un jour de grande joie, et jusqu'au soir, nos accents de louange sont montés vers l'auguste

---

tatis Deus est, et ipsum decet gloria omnis, honor et adoratio cum coæterno ejus Patre, et cum sanctissimo et bono et vivificante ejus Spiritu, nunc et semper et in sæcula sæculorum. Amen. *P. G.*, t. CIV, col. 1363-65 : *Oratio in Concept. S. Annæ.*

1. « In Orientem fugit anno 890... ut Sarracenorum tyrannidem in Sicilia incrudescentem declinaret. » Mongitor, *Bibliotheca sicula*, t. II, p. 138.

Mère de Dieu. Aujourd'hui c'est à son père et à sa mère que nous chantons l'hymne de nos cœurs reconnaissants, à eux qui ont apporté au monde les prémices de son salut. En vérité la fête de la Fille, c'est la fête de ses parents, car de même que la gloire de la mère est la gloire de l'enfant, de même l'éloge de l'enfant est l'éloge de sa mère. Le jour d'hier fut « l'admiration de nos yeux » ; l'allégresse d'aujourd'hui veut célébrer à son tour la mémoire des justes.

« Aux temps d'autrefois, il y eut un homme juste de la tribu de Juda, dont le nom était Joachim, homme célèbre pour sa sainteté et sa justice comme par l'illustration de sa famille et par sa richesse; homme sincère dans l'offrande des sacrifices et ne cherchant toujours que le bon plaisir de Dieu ; « homme de désirs », de ces désirs qui viennent de l'Esprit... ; homme le plus heureux des hommes, parce que Dieu, récompensant sa prière, lui a donné pour fille celle qui l'emporte « sur tous les tabernacles de Jacob, » « sur toutes les créatures du ciel et de la terre. »

« Et il avait pour compagne de sa vie une pieuse femme nommée Anne, elle-même de la tribu de Juda et de la race royale de David; femme sans péché toujours, et vouée comme son époux au seul culte de Dieu, vivant dans le jeûne et la prière, apportant avec lui au temple du Seigneur des oblations splendides, toujours unie de cœur à son époux dans la pratique de la tempérance et de la parfaite justice.

« Bienheureux sont-ils les parents de la Vierge Mère de Dieu, eux à qui le monde entier est redevable : les prophètes, parce que leurs oracles touchant l'incarnation du Verbe sont par eux vérifiés ; les apôtres, parce qu'une nouvelle naissance selon la grâce les a faits, par l'intermédiaire de Marie, « enfants de lumière »; les saints martyrs, parce qu'ils ont été par elle couronnés; les justes et les saints parce qu'ils sont devenus les héritiers des biens futurs : les pécheurs, parce que les prières de la Mère de Dieu leur ont obtenu miséricorde.

« Et c'est pourquoi, d'un cœur pénétré de gratitude, acclamons Joachim... notre espérance après Dieu, Anne la mère de notre vie : le père, parce qu'il a vu s'épanouir la fleur incomparable; la mère, parce qu'elle l'a fait naître de sa propre substance. Salut, ô bienheureux époux !... » et alors il s'adresse alternativement à l'un et à

l'autre, épuisant pour tous deux les formules les plus intraduisibles de l'admiration. « Notre bouche s'emplit de vos louanges, et incapables comme nous sommes de les chanter dignement, nous vous disons, en empruntant les paroles du Christ lui-même : « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que « votre récompense », c'est-à-dire votre Fille elle-même, est dans les cieux [1] !

---

1. Hesterna Dei Genitricis natalis festivitas solemnem diem gaudii, universo mundo communis, faustissimis laudibus nobis coronavit. Hodierna vero dies grati animi canticum offert Dei Matris genitoribus ; per quos communis omnium salutis primitiæ in lucem prodierunt. Et quidem festum filiæ festum est parentum. Quemadmodum enim ex gloria matris simul glorificatur proles, sic et ex prolis laudatione simul glorificatur mater. Fuit igitur hesterna dies *mirabilis in oculis nostris*, hodierna vero lætitia memoriam justorum cum laude celebrat.

Fuit in prisca illa ætate vir justus ex tribu Judæ, cui nomen Joachim; vir sanctitate ac justitia celebris ; vir nobilitate et divitiis insignis ; vir in sacrificiorum oblatione sincere pius ; vir in cunctis studens Deo bene placere ; vir desideriorum quæ sunt ex Spiritu : quandoquidem cum liberorum expers esset, ac desiderio prolis teneretur, sancti Spiritus sponsam genuit; vir votorum suorum felicissime compos, quoniam preces ejus exaudivit Deus, eique illam dono dedit, quæ præstat *super omnia tabernacula Jacob*, seu melius dixerim, filiam dedit quæ supra universas creaturas cœlestes [illegible] ac terrestres merito extollitur.

Atqui illi pia erat uxor cui nomen Anna, et ipsa ex regia tribu Judæ, quippe quæ e Davide originem ducebat ; mulier ab omni malo abstinens ; mulier, in iis quæ ad Dei cultum pertinent, fidelis viro suo comes; mulier in precibus, et jejuniis, et splendidis oblationibus cum conjuge suo in templo Dei assidua ; mulier, quæ per concordiam animi corporisque temperantiam pari semper cum viro suo sapientia enitebat...

Beatissimi proinde hac de causa Dei Matris parentes, quibus universus se mundus obstrictum profitetur ; et prophetæ quidem propterea quod veracissima eos de incarnatione Christi oracula edidisse, per ipsos apparuit ; apostoli, quia per eorum Filiam nova generatione facti sunt filii lucis ; sancti martyres, quia moronati sunt ; pii ac justi, tanquam futurorum hæredes bonorum ; peccatores utpote per Deiparæ preces misericordiam consequentes.

Et nos itaque grato animo iisdem acclamemus : Salve, Joachim, augustissime illius pater, quæ spes est nostra post Deum ; lumbis tuis sint gratiæ. Salve Anna, summe honoranda illius mater, quæ mater est vitæ nostræ ; utero tuo sit gloria. Salve, pater, optime sator, cultorque uberrimam promens segetem. Salve, mater, gimenso fructu læta radix illius, quæ salus nostra evasit. Salve, pater, ex culta a te vinea optimum præbens racemum. Salve, mater, terræ bonæ fertilissimum arvum. Salve, pater, animati paradisi plantator. Salve, pater, immaculatæ margaritæ concha. Salve, mater, integri a nævo smaragdi petra. Salve, pater, vena

Serait-ce donc toujours si médiocre ?

« Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. » De même un peu les hommes. C'est dit pour le célèbre Syméon Métaphraste qui aurait pu, qui aurait dû, dans son *Ménologe* ou ses *Vies des Saints*, se souvenir de notre Sainte et qui paraît au contraire l'avoir totalement oubliée. Pourquoi et comment ? C'est vraiment un mystère, car après ce qu'on vient de lire de la littérature grecque ou à son sujet, après surtout tant d'offices liturgiques que les mélodes avaient consacrés à la Sainte et qu'il devait connaître, comment n'a-t-il pas trouvé moyen de mentionner la fête du 9 septembre, sinon également celle du 25 juillet ? La première au moins existait dès longtemps, et on ne voit pas qu'elle ait subi une éclipse à son époque, c'est-à-dire dans la seconde moitié du xe siècle. Il est vrai qu'il a peut-être oublié également la fête de l'Immaculée Conception, et cette lacune bien autrement grave expliquerait les deux autres, sans toutefois les excuser. Nous disons *peut-être*, car il est possible, assez vraisemblable même, que Surius n'ait pas inventé les *fragments* qu'il dit avoir trouvés de Syméon sur cette fête, et à l'aide desquels il a suppléé à ce qui manquait dans l'œuvre du Maï e telle qu'on la publiait de son temps [1]. Mais ce sont là des questions de critique où nous ne pouvons entrer, du moins pour le moment, et qu'il est déjà sans doute bien téméraire d'avoir soulevées.

---

fontis manantis vitam. Salve, mater, hydria sitim suscipiendæ prolis extinguens

Impletur os nostrum laudibus eximiæ sanctitatis vestræ, at vestrum Deo auspice initum conjugium celebrare nequaquam pares sumus, nisi usurpando voces Christi, vestri secundum carnem nepotis, beatos vos ambo prædicemus ac dicamus : Gaudete, et exsultate, quoniam merces, fructus uteri vestri, in cœlis est. Cosmas Vestitor, *In SS. Joachimum et Annam*, dans Migne, *P. G.*, t. cvi, col. 1004 sq. d'après ms. du Vatican, nº 455.

1. Cf. *P. G.*, t. cxv, au 15 août, fragments d'après Mai, *Veterum Script.*, t. ix. Titre donné par Surius : *Oratio quæ tractat a venerando ortu et educatione SS. Dom. N. Deiparæ*, auctore Symeone Metaphraste. Evidemment, il y est parlé du père et de la mère de Marie, mais nulle part leurs noms ne sont prononcés. Est-ce Métaphraste qui les tait ? Est-ce le Père Surius lui-même ? ce qui serait vraisemblable, étant donné les discussions de son temps sur les *noms véritables* des Parents de la Vierge. Vaine question. Mieux vaudrait nous rappeler unique que l'illustre chartreux est l'excellent traducteur des *Sermons* de Jean Tauler, excellent parce qu'il a su comprendre cette haute doctrine et nous la faire goûter dans un latin merveilleux

Il est assez remarquable d'ailleurs que la littérature de notre sainte Anne est maintenant à peu près close, peut-être par la faute de Métaphraste lui-même [1], peut-être parce que, pour la gloire de la Sainte, tout a déjà été dit et qu'il est devenu comme impossible de reprendre son panégyrique, à moins de le répéter mot à mot. Après les orateurs et les poètes qui ont fait chanter *toute la lyre*, il semble que le goût ou le secret se soit perdu de ces vieilles cantilènes, car c'est à peine si, en effet, quelques voix isolées se feront encore entendre ici ou là, sortes d'échos affaiblis d'un passé qui ne peut plus revivre. On le sait, depuis deux siècles, l'Orient n'est plus à l'Église du vicaire de Jésus-Christ ; il a perdu ses docteurs, sa science, son génie, ses vertus antiques ; il est comme le rameau qui s'est détaché de l'arbre et qui achève de mourir à ses pieds ; il ne plane plus dans les airs : c'est un grand aigle, au vol tout à l'heure sublime, inlassable, majestueux, qui s'est cassé tout à coup les deux ailes.

C'est donc plutôt avec tristesse que nous achevons ce compte-rendu d'une littérature où la Panaghia et sa Mère avaient occupé toutes deux une si grande place, et où maintenant elles en tiennent réellement si peu. Jean l'Euchaïte (1050) a, il est vrai, une homélie sur la « Dormition de la Vierge, » et il paraît se souvenir quelque peu des saints parents de la Théotocos [2] ; Théophylacte (av. 1078), évêque de Bulgarie, nous en laisse une autre sur la Présentation au Temple [3] : le moine Jacques, celui qu'on appelle *sapientissimus Jacobus Monachus* (fin XIe siècle), refait l'histoire de la Vierge, et il a le mérite d'être enluminé, *illustré*, comme nous dirions aujourd'hui, peut-être même avant de mourir [4] : Hippo-

---

1. Voir plus loin une page du R. P. Delehaye que nous recommandons d'avance.

2. Jean signale ces prodiges (*portenta*) : « Quod precibus sanctorum parentum veluti donum divinitus (Maria) concessa fuerit : Quod maternam sterilitatem mirabili ratione dissolverit : oportebat enim, plane oportebat ut miraculo præcurreret miraculum et ut virginitatis partui fidem faceret effeti uteri fructus.. » Joannes Euchaitensis, *In Dormit. Deip.*, *P. G.*, t. CXX, col. 1094.

3. *P. G.*, t. CXXVI, col. 129

4. Sapientissimi Jacobi Monachi *Orat. in Nativ. SS. D. N. Dei Genitricis*, Combefis t. VIII, p. 74 sq. : Ratio probabilis repulsorum sterilium ut ne Deo offerrent, p. 74 ; devota supplicatio, p. 75 ; Annæ gratulatio, p. 75 ; Maria triennis

lyte de Thèbes (x^e ? xie ? xiie ?) retrace la généalogie de Marie, et Nicéphore Calliste lui fait l'honneur de le confondre avec un autre Hippolyte autrement ancien qui vivait au iiie siècle [1] ; Cedrenus (xi-xiie siècle) fait place dans ses *Annales* aux légendes du *Protévangile* [2]; Euthymius (xiie siècle) regarde la fête de la *Conception d'Anne* comme un jour d'ineffable allégresse [3] ; Isidore de Thessalonique (1200) appelle encore notre Sainte *Mater vene-*

---

in templo offertur p. 75; devota gratulatio, p. 77; Annæ pulcherrima gratulatio : « Venite, accedite, Spiritalium sacrati chori », p. 78 (3/4 de colonne); Annæ votum, p. 78; Mariæ pater Joachim pro Mariæ natalitio convivium facit, p. 78, sacerdotum in Mariam benedictiones, p. 79 ; Annæ canticum docte æque explicatum, p. 79 ; Annæ præclara modestia et humilitas, p. 79-81. — Aussi *P. G.*, t. cxxii : Oportebat ut ejusmodi parentum tu esses filia, ipsi vero ejusmodi filiæ parentes essent. *In Concept.*, col. 566.

1. « Nicephorus Callistus (l. II, *Histor. eccles.*, c. iii), allegat ex sancto Hippolyto episcopo Portuensi fragmentum satis prolixum circa genealogiam sancti Josephi et beatissimæ Virginis. Verum non est ambigendum quin hic historicus hallucinatus fuerit, intelligendo sanctum Hippolytum martyrem pro Hippolyto Thebano, scriptore sæculi undecimi ad finem vergentis aut sæculo duodecimo ineunte florentis. Cæterum ea quæ referuntur de genealogia S. Josephi ejusque tota familia omnimodam fictionis similitudinem præ se ferunt ; credit quoque his auctor S. Josephum beatissimæ virginis sponsum duas uxores habuisse, atque ex prima Salome dicta ... quatuor filios, Jacobum, Simonem, Judam et Joseph, et duas filias Esther et Martham suscepisse. » Ex dissertatione P. Gottfridi Lumper de vita et scriptis S. Hippolyti excerptum : cf. Migne, *P. G. L.*, t. vii, col. 215. Hippolyte de Thèbes a vivement intéressé en ces derniers temps la docte Allemagne. Voir Dr Franz Diekamp, *Hippolytus von Theben* (textes et recherches), in-8, Munster, 1898. Texte de sa chronique, p. 1-55 ; généalogie de sainte Anne, p. 9 ; Mathan, prêtre sous Cléopatre et « Sopar le Perse » ; trois filles : Marie, Sobé, Anne ; celle-ci se maria en Galilée et mit au monde Marie, etc. — Inutile d'ajouter que l'ouvrage de M. Diekamp, sans rien contenir de nouveau, est assez vanté.

2. « Ces légendes s'épanouissent amplement dans la chronique de Georges Cedrenos (xi-xiie siècle) et ceci est une indication importante, car Cedrenos est le moins indépendant des écrivains et il ne se serait pas avisé d'introduire dans son œuvre ces récits légendaires, s'il n'avait pas trouvé d'exemples de ce fait dans les écrivains antérieurs. » Amann, *op. cit.*, p. 129.

3. Manuscrit grec de la bibliothèque de la ville de Leipzig. Note prise des *Analecta boll.*, t. xx (1901), p. 206 : « Codex 187, membraneus, fol. 128, 0^m 37 × 0^m 26 binis col. saec. x-xi exaratus (?) ; fol. 84-87 ; Εὐθυμίου μοναχοῦ πρεσβυτέρου καὶ συγκέλλου ἐγκώμιον εἰς τὴν σύλληψιν τῆς ἁγίας Ἄννης. Incipit : Μεγίστης εὐφροσύνης καὶ ἀνεκλαλήτου ἀγαλλιάσεως ... πρότερον ἐν οὐρανῷ τελουμένης διὰ τὴν τοῦ ἀπολωλότος ἀνθρώπου. »

randa et il est assez sage pour rejeter une fable qui apparemment commençait à se répandre, la fable du *trinubium*, ce dont nous devons lui savoir un gré extrême [1]; Perdiccas (1250), protonotaire d'Éphèse, rend compte de sa visite à Sainte-Anne de Jérusalem [2] ; Théodore l'Hyrtacénien (1283-1328), écrit des pages qui ressemblent à des idylles et nous y reviendrons peut-être [3]; Nicéphore Grégoras (1295-1359) exalte la vertu du juste Joachim [4] ; Grégoire de Thessalonique (1330) est également un pieux panégyriste [5] ; enfin, et nous omettons sans doute quelques noms, —en quoi il faut excuser notre insuffisance — Nicéphore Calliste (1335) a le mérite de consacrer toute une longue page de son *Histoire ecclésiastique* à l'éloge des saints Théopatores [6]. Mais est-ce parti pris de ne plus

---

1. *P. G.*, t. LXXXIX, col. 1150: *In Nativ. B. V. Mariæ*, col. 40 71 : *In Præsent* « Anna vero, mater veneranda, cum generaret, filia sua indigebat, ut regeneraretur; et cum in utero gestaret, ipsa nova quadam ratione in utero gestabatur. » col. 230. Col. suiv. toute la legende, et à l'egard du *trinubium* : « Progenita porro fulgidissima ista ac divina imagine (*Maria*), jam a gignendis liberis Anna cessavit. Nam quæ nata fuerat cunctis pollebat. » (col. 30).

2. Voir à *Sainte-Anne de Jérusalem*.

3. Voir plus bas.

4. Cf. Roehr. *op. cit.*, p. 76, 155 et

5. Cf. Roehr. p. 58 ; Oudin (1722) t. III, p. 914.

6. Nicephori Callisti (1335) *Ecclesiasticæ historiæ libri XVIII*, dans Migne, *Patrol. gr. lat. tant. editæ*, t. CXLIII, col. 527 sq. Au livre I, ch. VII, col. 578, on lit : « Posteaquam enim perfici atque exhiberi debuit ingens illud, naturamque omnem longe superans mysterium, opus fuit prorsus instruere et præparare vas, quod eum qui incomprehensibilis est comprehenderet. Inventa itaque est beata Virgo Maria, dignum Deumque decens Verbi domicilium, etiam ante nativitatem Deo consecrata, atque ex infecundis senibus, et longe a naturæ fervore alienis, tanquam quidam divinitus datus fructus producta. Joachim et Anna parentum erant nomina. Ambo accuratiore, juxta præscriptum legis, vita præstantes et clari, necnon primis quibusque et splendidissimis nobilissimisque genere connumerati. Vitam autem ad senectutem, sine prole edita, produxerant. Erat enim ad liberorum procreationem Anna alvo infecunda. Et cum ob sterilitatis causam non haberet communes cum matronis et matribus a lege tributos honores, exemplo matris Samuelis ipsa quoque fit supplex Deo, et in templo sedulo versatur, ne scilicet a benedictionibus legis excluderetur, sed ut ei matrem esse liceret orans, ac quod paritura esset, ipsi Deo dicaturam se esse vovens. Sed enim divino nutu, ad eam quam petierat gratiam, Anna confirmata atque roborata, postquam puella ex maternis prodiit locis, Mariam eam statim nominavit, ænigmate latenter a Deo acceptam gratiam declarans. Ut vero infans a lacte materno

rien admirer de ce qui serait pourtant admirable ? est-ce plutôt réelle « médiocrité » chez ces derniers auteurs, cette médiocrité dont M. Newmann accusait bien à tort, nous l'avons déjà vu, tous les écrivains byzantins ? En tout cas, il semble qu'il manque maintenant une corde, plusieurs cordes, à la lyre qui veut chanter Madame saincte Anne. Autant valait peut-être la suspendre aux branches des arbres sur les rives de ces autres fleuves de Babylone. La bibliographie hellénique des xve et xvie siècles publiée par M. Legrand ne sert qu'à mieux prouver cette décadence intellectuelle [1].

Laissons pourtant, car ce serait trop triste de finir de la sorte, laissons Théodore l'Hyrtacénien essayer de moduler une dernière fois quelques harmonies, chère musique d'autant plus douce à l'oreille que l'Orient ne sait plus chanter.

M. Krumbacher fait vivre ce Théodore sous Andronicus-le-Vieux (1283-1328) et non, comme il insiste, sous Andronicus-le-Jeune (1328-1341) mais lui-même, aussi bien que les anciens bibliographes, se contente de mentionner les deux pièces que nous possédons de Théodore : une homélie « à la louange de la Vierge » et une *Description du jardin de sainte Anne*, deux œuvres jusqu'à présent inédites, nous assure-t-on [2]. Malgré les réserves que nous semblions formuler tout à l'heure même contre lui, c'est sûrement dommage qu'il ne soit pas en meilleure lumière. A propos, les nombreux recueils qui semblent de nos jours s'être voués à la recher-

---

jam abhorruit, et mammam attingere noluit, promissionem mater adimplet : et in templum ascendens, juxta votum, eam Deo concecrat, tertium jam tum ætatis agentem annum.

1. Émile Legrand, *Bibl. hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par les Grecs aux* xve *et* xvie *siècles*, 4 in-8, Paris, 1906.

2. Theodoros Hyrtakenos lebte unter Andronikos dem Alteren (1283-1328) vielleicht auch noc unter Andronikos dem Jungeren (1328-1341) als Lehren der Grammatik und Rhetorik in Konstantinopel. *Geschichte*, p. 483.

Note prise du Catalogue des mss de la Bibl. Nat. *Regius*, 1759 :

« 1° Theodori Hyrtaceni, scriptoris hactenus inediti qui imperante Andronico seniore, instituendæ juventuti præfectus, Constantinopoli floruit, homilia elegantissima in laudem beatæ Mariæ Virginis ;

« 2° Ejusdem descriptio, omnino commentitia, horti quem sancta Anna, beatæ Virginis mater, prope oppidum Nazareth possedisse fingitur. »

che des oubliés, ne vont-ils pas songer à lui et nous le mettre au jour, lui qui du reste occuperait si peu de place au soleil ? Pour le moment, il faut le lire, le *déchiffrer* plutôt, dans le demi-jour de la Bibliothèque nationale, et si le demi-jour coïncide avec l'automne, l'entreprise n'est vraiment pas facile. Le codex n'est pas jeune, puisqu'il passe pour contemporain de l'auteur, et ce n'est pas trop des meilleurs yeux ni de l'aide obligeante des paléographes pour en venir à bout.

Ajoutons que cette fameuse *Description du Jardin*, qui nous intéressait surtout, à titre de sujet très nouveau, y occupe au moins dix-sept ou dix-huit pages [1]. Nous aurions pu tout relever, tout transcrire jusqu'au dernier mot, que nous devrions encore nous borner à une bien courte analyse. Est-ce une preuve de médiocrité que cette ampleur, cette inlassable complaisance dans la description ? Pauvre Lamartine alors ! et tant d'autres qui n'ont jamais pu se satisfaire à moins de trente ou quarante pages pour le moindre des petits coins de ce monde ! Que voulez-vous ? décrire un paysage, un jardin, c'est un goût comme de les peindre, et c'était le goût de Théodore.

Il décrit, et plus que cela, il peint, lui aussi; il peint « la sainte femme Anne, tristement réfugiée dans son jardin, au pied d'un grand arbre dont le sommet semble toucher presque les hauteurs empourprées, et qui prête l'asile de ses branches à divers oiseaux multicolores, parmi lesquels se distingue un aigle majestueux. Elle est triste d'une tristesse ineffable et ne peut plus contenir le flot de larmes qui lui monte du cœur, capable à lui seul d'emplir les urnes sacrées du Paradis. Et comme s'il fallait un poignant contraste à sa peine, un rossignol vient s'unir à la nature en fête, remplissant l'espace de ses chants harmonieux. Les fleurs d'Arabie laissent flotter dans l'air leurs parfums délicats ; la rose penche vers le lis sa corolle embaumée, et le lis lui-même, idéalement odorant, frôle de sa tige la timide violette. Tout est calme comme le sommeil d'un nouveau-né ; toutes ces beautés de la nature se bercent dans un repos étrange, et seule, l'aimable dispute des oiseaux, posés sur les branches ou sautillant dans les verdures,

1. Cf. Codex *1209* de la Bibliothèque nationale (XIIIe siècle, 19 par 14 centim., fol. 36 à fol. 45).

rompt de temps en temps l'auguste silence des choses. Mais tous ces charmes d'un jardin incomparable laissent bien indifférente l'âme de la pauvre infortunée, ou plutôt ils ne font qu'aggraver sa douleur, et c'est comme un grand fleuve de feu qui l'envahit tout entière. Ainsi longtemps elle pleura, puis enfin l'archange Gabriel vint à elle et lui dit : « Anne, sèche tes larmes, une enfant te naîtra, une Vierge unique entre les vierges, et c'est par elle que s'accomplira le rachat de toute faute. Jean lui-même va pro- phétiser cette délivrance du genre humain et le temps est proche où tu seras divinement consolée, etc.

Si le chapitre que nous méditons sur la littérature hymnique d'Orient avait dû suivre immédiatement, aucune transition n'eût été meilleure que ce gracieux tableau.

Quelques mots encore cependant.

Nos recherches pouvaient s'arrêter à l'époque de Th[illegible] et de Nicéphore Calliste, c'est-à-dire au XIVe siècle, parce que, au delà, commence déjà l'ère moderne et qu'elle ne fournit presque plus de matériaux à notre sujet, mais les exceptions sont toujours de règle, et ici quelques-unes semblent s'imposer. Ainsi, à part un fragment de *sermon* conservé à Oxford [1], il convient de mentionner, *en attendant mieux*, divers manuscrits du Mont Athos jeunes peut-être de rédaction, mais anciens d'inspiration [2] ; de prendre note d'un petit ouvrage arabe racontant la *Légende* de notre Sainte [3], mais surtout de faire place, toute la place pos-

1. Ms. grec du collège de Lincoln à Oxford : codex n° 1 (Chartaceus, in-fol 374 fol., sæc. XIV) à deux colonnes : Au fol. 6 : Orationis fragmentum in honorem sanctæ Annæ. Incip. in verbis — [illegible] Desin [illegible]

2. Voir plus loin, à l'article sur le Mont-Athos.

3. JOACHIM UND ANNA, das sind : die wahrhaften schonen und frommen Geschichten von den Geburt der heiligen Jungfrau Maria, sowie von dem heiligen Greise Joseph dem Zimmermann von Nazareth, aus dem Arabischen neu verdeutcht von O. L. Wolff, Leipsic, s. d., in-12, 16 pages. Résumé : C. I. Qui furent le père et la mère de la sainte Vierge Marie ; c. II (p. 4) : Comment Joachim s'éloigna de sainte Anne ; c. III p. 5, avec gravure sur bois de l'apparition de l'ange à Joachim. Comment l'ange du Seigneur apparut pour lui annoncer que son épouse concevrait ; c. IV (p. 7) : Comment l'ange apparut à sainte Anne et lui annonça qu'elle concevrait ; c. V : Comment Joachim revint vers son épouse, et comment Marie

sible à ce [illegible] monument éthiopien qui s'intitule *Vie de Hanna*, et qui promet d'ailleurs de nous intéresser très vivement.

[illegible], accompagnée cette fois de magnificence, qui nous a donné naguère ce superbe *in-quarto* royal, volume énorme aussi (dans le bon sens) puisqu'il n'a pas moins de quatorze ou quinze centimètres d'épaisseur, une merveille réelle, dont les *Analecta Bollandiana* disaient qu' « il est des livres dont le seul aspect extérieur commande l'admiration[1]. » Certes ce n'était pas pousser trop loin le compliment, et pour en goûter l'exactitude comme la saveur, nous n'avons, quant à nous, qu'à nous reporter à cette matinée de mai dernier où nos perquisitions ayant enfin abouti, nous voyions apparaître, dans une grande salle de la bibliothèque publique de Boston, un aimable et souriant jeune homme qui apportait triomphalement dans ses bras le colossal ouvrage. Il semblait si heureux lui-même de nous faire plaisir, fût-ce au détriment de ses nerfs pourtant robustes !

Donnons d'abord le titre dans sa traduction anglaise, et comme le livre est assez rare, puisqu'il n'a été imprimé qu'à un nombre restreint d'exemplaires, ou comme dit la préface, *for private circulation*, nous prendrons le temps d'en jouir un peu à discrétion :

The miracles of the blessed Virgin Mary and the
Life of Hanna
And the magical prayer of Aheta Mikâel
Ethiopic texts with english translations by E. Wallis Budge
Lady Meux manuscripts, nos 2-5, 111 coloured plates
London, 1900

Soit en français pour qui l'aimerait mieux :

Les miracles de la bienheureuse Vierge Marie
et la Vie de Hanna
Et les magiques prières d'Aheta Mikael
Textes éthiopiens avec traduction anglaise par E. Wallis Budge etc.

---

vint au monde ; c. VI (p. 9, avec gravure de l'Entrée de Marie au temple) : Comment Marie fut amenée au temple du Seigneur.

1. Tome XX (1901), p. 93.

La vie de sainte Anne qui va nous occuper, ou, pour traduire plus littéralement le texte original, *l'Histoire de Hanna* est éditée et traduite par M. Wallis Budge d'après un petit in-octavo manuscrit de la collection de Lady Meux, et M. Budge le croit *unique au monde*. A l'annonce un peu trop sommaire de cette publication, nous avions cru que le manuscrit en question était vraiment ancien, au sens strict du mot, et nous en rêvions comme d'une relique du lointain moyen âge, mais l'éditeur devait trop tôt hélas ! nous guérir de cette illusion en nous avertissant qu'il ne pouvait pas, quant à lui, le placer plus haut que le xviiie siècle. C'était un nuage sur notre doux soleil de mai et partout dans cette salle très laborieuse et très vivante qui s'emplissait jusque-là de sa lumière comme de sa chaleur.

Une pensée consolante nous restait cependant et nous reste encore : c'est que ce manuscrit n'est très vraisemblablement qu'une réédition d'un texte plus ancien, peut-être beaucoup plus ancien, et tel qu'il pouvait déjà exister et circuler en Éthiopie dès le moyen âge. Le scribe du xviiie siècle n'a rien inventé, comme nous le verrons, et s'il eût vécu de nos jours, il eût sans doute montré avec orgueil ses vieux documents.

Quoi qu'il en soit, l'*Histoire de Hanna*, telle qu'on nous la donne, contient d'abord, bibliographiquement parlant, 81 feuillets de 7 1/4 pouces par 5 1/4, portant deux colonnes composées chacune de 38 lignes en moyenne ; le tout comprenant 48 colonnes, soit à peu près 1800 lignes dans le texte éthiopien reproduit (photographiquement ?) sur l'original[1].

L'Oriental met volontiers son nom à ses œuvres, et l'auteur de ce livre nous a livré le sien. Il s'appelle *Gabra Krestos*, et il nous apprend qu'il a exécuté son travail pour Gabra Maryam, « pauvre misérable pécheur qui, de ses propres ressources, a payé pour faire écrire cette histoire de la bienheureuse Hanna » (p. 207).

Le scribe est très reconnaissant et il fait des vœux pour que le nom de Gabra Maryam soit inscrit par Dieu même sur une tablette (un pilier ?) d'or en lettres d'une brillante et à jamais

---

1. Voir 2e partie de l'édition (pagination indépendante de la première), p. 84-107.

resplendissante lumière [1]. » (Habituons-nous, si nous ne le sommes pas encore, à ces surcharges d'épithètes si naturelles à l'effusion orientale. Nous verrons encore mieux tout à l'heure). A la prière pour son patron il joint une prière pour lui-même, « le souillé, l'indigne d'être touché », afin que « tous deux, ils se détournent des sentiers du vice pour toujours et toujours. Amen et amen. Qu'il en soit ainsi ! Qu'il en soit ainsi ! »

L'ouvrage contient quelques miniatures parfaitement archaïques d'inspiration et d'exécution, telles que la *Prière d'Anne et de Joachim*, et l'*Obtention de la Vierge Marie* (« Begetting of Virgin Mary »). Cette dernière composition est assez remarquable. Anne tient son enfant dans ses bras ; à droite est l'archange saint Michel et à gauche, l'archange Gabriel, tous deux brandissant une épée nue. Aux pieds de la Sainte, Gabra Maryam est prosterné contre terre, un rosaire à la main gauche. En haut se lit l'inscription : *Hanna avec son enfant bien-aimée.* Le nom de l'artiste est Habta Gabrael. Enfin, nous apprenons par une note que le manuscrit a été exécuté dans « la fameuse Dabra Libanos du pays de Shoa [2]. »

Le livre se divise en sept parties respectivement intitulées deuxième, troisième, quatrième, cinquième, sixième, premier et septième jour. Pourquoi ce premier jour est-il renvoyé à la fin, en même temps qu'une sorte de préface qui l'accompagne ? C'est ce que l'éditeur n'explique pas plus que l'auteur lui-même. On ne

---

1. Cf. *Introd.*, p. XXIV.

Trad. Budge : May our Lord Jesus Christ write down the name of Gabra Maryam, the poor miserable sinner, who at his own expense paid to have written this book of the history of the blessed Hanna (fol. 69 a) and the history and Praise of the begetting of the Honourable Joachim with a pen of light which shall never be destroyed. And may the intercession of Joachim and Hanna on the day of retribution and rebuke deliver both Gabra Maryam and the scribe who wrote this book, Gabra Krestos the defiled one, who is unfit to be touched, from the path of sin for ever and ever. Amen and Amen. May it be ! May it be ! p. 207.

2. Dabra Libanos est le nom d'un couvent. La *Patrologia Orientalis* de Mgr Graffin et abbé F. Nau en fait mention dans une note de son tome VII, fascic. 3, p. 439, à propos d'« Abba Filpos, docteur en loi », dont le synaxaire éthiopien fait mémoire, le 4 août.

peut guère supposer une erreur de reliure, mais aussi bien ce déplacement, qu'il ait été voulu ou non, ne nuit en rien à la composition, car de fait, on ne trouve pas ici de *composition* au sens ordinaire du mot. L'auteur n'a pas voulu couper en chapitres l'histoire chronologique ou successive de sainte Anne. Il suit chaque jour l'inspiration du moment, quitte à faire mourir la Sainte au troisième jour, et à nous la montrer plus tard allaitant son enf[illegible]

Le second jour — pour respecter l'ordre a[illegible] raconte d'abord la généalogie de sainte An[illegible] L'auteur [illegible] tainement emprunté partout au *Livre de Jacques*, [illegible] il a connu d'autres récits quelque peu différents, ou [illegible] corde une certaine indépendance en ce qui regarde les traditions ordinaires. Pour lui, l'aïeule de notre S[illegible] appelait Faustina, et à la haute noblesse de sa naissance devait [illegible] le don de prophétie, puisqu'elle prophétise en effet que la septième fille de sa fille fera luire sur le monde la lune [illegible] c'est-à-dire, non encore la Vierge, mais sa mère, notre sainte Anne à nous. M. Budge trouve « très remarquable », et avec raison, « l'origine de la Vierge », cette histoire très orientale d'une « perle, moitié perle et moitié poussière », passant tour à tour du sein d'Adam à celui de Seth, d'Enos, d'Abraham, de David, et enfin de Joachim qui, après neuf ans de mariage, la voit briller de tout son éclat au ciel de l'humanité (p. 160-164) [1].

---

1. The statement which is made with reference to the origin of the Virgin Mary is very remarkable. According to it the seed from which she sprang was placed by the Almighty God in the body of Adam in the form of a white pearl, one part of which was formed of dust when he created him. From the body of Adam it passed into Seth and from Seth to Enos (*etc., jusqu'à Joachim*). During this long period the seed remained in a quiescent state, it neither perished nor made itself manifest, » and it did not pass into the body of any one of the wives of the Patriarchs from Eve downwards. *Introduction*, p. v.

L'abbé Holweck constate une opinion analogue chez quelques écrivains orientaux des XIe-XIIe siècles : « Some writers of those times (*époque indiquée*) entertained the fantastic idea, that before Adam fell, a portion of his flesh had been preserved by God and transmitted from generation to generation, and that out of this flesh the body of Mary was formed, and this formation they commemorated by a feast. Cf. *Cathol. Encycl.*, t. VIII, p. 551.

Mais il a fallu attendre en effet neuf ans, neuf ans de prières, de supplications, « de lamentations en grande amertume de cœur. » Enfin l'Esprit de Dieu apparaît un soir sous la forme d'un oiseau blanc qui descend du ciel, le même qui avait jadis couvert de ses ailes les chérubins préposés à la garde de l'Arche d'alliance. La perle blanche représentait tout à l'heure la pureté de la Vierge, l'oiseau blanc signifie maintenant que son âme existait dès longtemps au sein de l' « Ancien des Jours », et c'est ainsi que « l'oiseau blanc et la perle blanche sont deux symboles égaux et semblables (p. 165-167)[1].

Suit un cantique : « O bienheureuse Hanna, qui peut, quand il parle de vous, dépasser la mesure de la louange, puisque nulle femme n'a jamais reçu, ni ne recevra jamais une telle abondance de grâces ? O Hanna ! vous êtes plus grande que Haykel, mère de Noé, que Edna, mère d'Abraham, que Sara et Rébecca... etc. (p. 167-169). »

Troisième jour : Hanna doit être plus estimée que l'or, l'argent, même les douze pierres précieuses. Elle est plus belle que le soleil, la lune et toutes les choses créées du ciel et de la terre. Aucune femme ne peut lui être comparée pour la beauté et la grâce. Son parfum est plus exquis que celui de toute fleur, plus suave que celui des plantes odorantes, et le galbanum et le cinnamon et le cassia n'ont rien de comparable à sa douce haleine. Elle chante le cantique d'Anne, mère de Samuel ; elle prophétise qu'elle sera bientôt mère et que sa fille donnera elle-même naissance au Roi du ciel, de quoi les anciens se scandalisent et la réprimandent sévèrement ; et soudain, sans y être autrement préparés, nous assistons à sa mort (p. 166-178).

---

1. Budge, p. XI : « This bird was the spirit of life and it took up its abode by Divine agency in Hanna's body. Now when Hanna and Joachim were together and the seed in the form of a white pearl, which was to form the flesh of the Virgin Mary, was transferred to her body, it united with the spirit of life and germinated forthwith, and the Mother of our Lord began her material existence. This in brief is the remarkable account of the conception of the Virgin Mary by Hanna which is given by our author and which the artist has tried, not very successfully, to represent pictorially (Plate, c. II).

Quatrième jour : Hanna est morte le 7 novembre, pendant que Notre-Dame Marie était au Temple. Douleur de la Vierge (p. 179). A l'âge de douze ans, elle est fiancée à Joseph (179) : « Cantique de louange, de salutation, d'hommage à Hanna, la mère de la Mère d'Adonaï, qui a fait lever un second soleil. Puisse la grande puissance de sa prière nous garder, nous et tous les enfants de l'Église, nous garder de tout mal pour toujours et toujours ! Amen ! Que nos joyeux cantiques montent vers toi, ô ma Dame Hanna, toi la préférée du Père céleste, toi la demeure par excellence de la Mère du Fils (de Dieu) et le tabernacle de l'Esprit vivificateur ! Que nos cantiques joyeux montent vers toi, ô ma Dame Hanna, qui as sauvé Adam l'infortuné; vers toi Reine de toutes les femmes, la déesse de Sara et de Ketura, la vie et le bonheur de Rebka, de Sara, de Rachel et de Léah ; la majesté des séraphins qui chantent (?), l'offrande déjà consumée du sacrifice, l'aile du chérubin et son vol superbe, la prophétie des prophètes quand leur lumière a éclaté, le verbe des apôtres au temps du matin. O madame Hanna, la majesté de ta souveraineté fait l'allégresse de nos mères Melka, Tersa, Hegla, Nuha et Mahala, des cinq enfants de Salapad... etc. (p. 179-181). »

Cette vénérable femme Hanna venait de la cité de Jérusalem, et elle était fille de Matat, fils de Lévi, fils de Melka de la tribu de Judah. Matat avait trois filles : Maria, Sophia et Hanna, lesquelles, s'étant mariées, furent respectivement les mères de Salomé, qui était avec la Vierge quand le Christ naquit, d'Élisabeth, mère de Jean-Baptiste, et de Notre-Dame la Vierge Marie (p. 182).

Mais Hanna fut longtemps sans enfant, et elle pleurait seule dans sa maison, pendant que Joachim vivait retiré dans le désert. En vain sa voisine essaie de la consoler et l'engage à quitter ses habits de deuil pour prendre des vêtements de joie [1] : elle veut rester tout entière à sa douleur : « Malheur à moi ! A qui puis-je être comparée ?... » et le reste comme au livre de Jacques et partout ailleurs... Cependant Joachim vient offrir un nouveau sacrifice en présence du Grand-Prêtre, et apercevant le reflet de son

1. Elle refuse parce que ces vêtements « may have been stolen, may be the hire of fornication ». Trad. de M. Budge.

visage dans la couronne de perle (*Original*, fol. 45a), il se réjouit, confiant dans le Seigneur (p. 183-187).

Cinquième jour. Hanna bâtit une demeure[1] pour la Vierge, et donne une fête en son honneur (p. 188-189). Hymne pendant l'allaitement et longue prière au cours de laquelle « elle aperçoit les archanges Michael, Gabriel, Raphael, Uriel, Salahiel, Sakuêl, Ramûêl, Sadakyal et Ananyal qui la couvrent alternativement de leur blanches *ailes de feu*, en se voilant le visage d'une *flamme de feu*, et en chantant des psaumes et des hymnes sur un ton très beau et très doux. Et Hanna les entend qui lui disent : « Bienheureuse es-tu, ô Hanna, car tu es devenue la déesse de David et de tous les rois d'Israël. Bienheureuse es-tu, ô Hanna, car nous avons mission de t'indroduire dans la congrégation des cieux (p. 191). »

Et de fait, voici Hanna et son époux devant le trône de Dieu. Ils lui offrent leurs hommages et Dieu leur répond : « Quiconque fera mémoire de vous, ou bâtira une église sous votre nom, ou écrira votre histoire, je le ferai se réjouir dans le monde à venir, et je lui pardonnerai toutes ses fautes, et j'effacerai la mention de sa dette (p. 192). Et l'auteur chante à son tour : « O Hanna bénie, fille de miséricorde ; ô Hanna bénie, fille de salut ; ô Hanna bénie, fille de compassion ; ô Hanna bénie, fille de majesté ; ô Hanna bénie, fille de droiture : ô Hanna bénie, fille de gloire, etc... je te le dis : Me voici ! tu es pour mon âme la barque de vie qui doit lui faire franchir la mer de feu prête à l'engloutir ! ô Dame ! ô Glorieuse ! ô Sublime ! daigne ton incessante bénédiction descendre comme une pluie sur nos têtes (p. 193) ! »

Sixième jour. Historique des grandes familles de Juda dont Jésus descendait (p. 195 sq.). Hymne à Joachim, plus grand que tous ses ancêtres (p. 198-199). Nous voudrions pouvoir nous arrêter encore.

Premier jour, et d'abord la Préface. Généalogie de la Vierge et la légende de la perle comme plus haut. Dès le sein d'Adam, cette perle ressemblait parfaitement à la Vierge, et c'est elle que Dieu

1. Built a habitation.

montrait à Moïse pour lui apprendre à bâtir un tabernacle digne d'elle et de lui... (p. 200-203).

Pour le jour même, l'auteur raconte encore une fois la généalogie de Hanna et la naissance de la Vierge. Joachim et Anne ont vu les cieux s'ouvrir et un oiseau blanc descendre et planer sur leurs têtes (folio 67[1]). C'était l'annonce du merveilleux événement.

Le septième jour, sans intitulé celui-là, commence par « Un miracle de la sainte et bénie femme Hanna. » C'est d'abord un résumé de sa légende, et le miracle, le grand miracle dont il s'agit, c'est la naissance de Marie (p. 206-207). Puis vient une longue série de « salutations au corps » même, c'est-à-dire, et en réalité, à tous les membres de la Sainte. M. Budge n'a pas craint ici d'inquiéter la pruderie anglaise et il a traduit, semble-t-il, mot à mot, tout ce chapitre. L'oriental ne s'est pas écarté autant que nous, les septentrionaux, de la simplicité biblique, et l'éthiopien de ces derniers siècles parle encore comme l'époux du Cantique. Nos oreilles françaises pourraient-elles du moins entendre la fin de cette hymne étrange, étrange en effet mais très dévote à sa manière, où, après avoir « salué » le nom d'Anne, tout son corps : ses cheveux noirs, sa tête, ses sourcils, ses oreilles, ses joues, ses narines, sa bouche, ses dents de cristal, sa voix, sa respiration, sa gorge, son cou... jusqu'aux ongles qui décorent ses pieds délicats, l'auteur « salue » encore l'envolée de son âme au paradis et sa sépulture, et son tombeau, écrivant, pour finir, dans une prière où toute son âme [illegible]

Salut à toi, Hanna dont le nom est si doux ; dont la mémoire ne peut périr parce qu'elle est pénétrée par le sel de la Divinité[1] ; [illegible], sainte femme, toi, mère de Marie mère du Roi des hauteurs [illegible] salut à toi, Hanna, qui es le matin, et à toi, Marie, qui es le ciel [illegible] [illegible] toi, pierre de [illegible] édoine, perle aux [illegible] [illegible] : salut à toi avec les salutations de Fasiladas et de Galaw-[illegible] Salut à toi, salut à toi. Quand j'ai entendu la rumeur [illegible] haute que les cieux, mon esprit

1. Whose memorial is salted with the salt of Divinity. Budge, p. 212.

a dit : « Je laisserai Hanna accomplir le sauvetage de mon âme, etc. (p. 211-212).

Le tout se termine par une prière au Christ en faveur du scribe et de son patron, telle que nous l'avons déjà citée plus haut (p. 214-216).

Nous ne pouvons fermer cet intéressant volume sans noter quelques réflexions du traducteur lui-même.

« A lire cet ouvrage, dit-il, on se rend compte que, à l'époque de son apparition, les Éthiopiens reconnaissaient dans la Mère de Marie plusieurs des attributs de sa Fille, et que les honneurs qu'ils lui rendaient le cédaient peu à ceux qu'ils rendaient à la Vierge Marie elle-même. Avant la fin du VIIIe siècle, Hanna était révérée comme une sainte dans l'Église d'Orient. Au cours des siècles suivants, diverses légendes se groupèrent autour de sa mémoire, et les récits de ses miracles apparurent dans la littérature chrétienne. Rien ne montre mieux la vénération des Éthiopiens à son égard que les salutations qui terminent l'ouvrage de Gabra Krestos. Elles prouvent jusqu'à quel point ils avaient foi en sa puissance au ciel et sur la terre[1].

2 Littérature hymnique

L'univers écoutait l'écho de mes cantiques,
Quand, à l'ambon doré des vastes basiliques,
Les voix de Romanos ou de Jean de Damas,
De Sophrone ou d'André, de Serge ou de Cosmas
Déployant le rouleau des saintes parthénies,
Versaient leurs strophes d'or en longs flots d'harmonie
F. Bouvy. (2)

Quel titre fallait-il donner à ce nouvel article ? *Littérature hymnique* était peut-être en somme celui qui convenait, terme un peu va-

---

1. Budge, preface, p. vi. Autre note : « Throughout the work, Hanna is assumed to have married only once, and to have had only one child. » — Suivant M. Budge, les Ethiopiens font une fête de la Purification de sainte Anne dans le Temple, le 20 de Hamlê (14 juillet).

2. *L'Orient à la cour de saint Louis*, poème dans *Échos d'Orient*, t. I (1897-1898), p. 149.

gue, il est vrai, mais pas plus que la chose qu'il entend signifier, une chose qui a été bien longtemps indéfinie, même inconnue.

A part les ouvrages en prose comme ceux que l'on vient d'examiner, la bibliothèque de « Madame saincte Anne » nous présente un certain nombre d'autres écrits plus ou moins considérables quant au volume, qui ne sont ni de la prose ni, à proprement parler et au sens ordinaire que nous donnons à ce mot, de la poésie. Qu'est-ce donc, puisqu'il convient de nous occuper de ces ouvrages comme des autres ?

C'est sans doute ce qu'il faudrait dire tout d'abord si nous ne voulons pas paraître jouer sur les mots.

Le chanoine Chevalier a raconté que dom Pitra (il n'était pas alors cardinal) était descendu un jour chez des religieux de Saint-Pétersbourg et que ses hôtes, très honorés de sa visite, assez bien informés aussi de ses goûts littéraires, avaient mis sur la modeste table de sa chambre leur plus précieux manuscrit, c'est-à-dire un hymnaire grec très ancien qui devait, pensaient-ils, occuper agréablement ses loisirs pour le cas où il en aurait. Le savant bénédictin se serait de suite épris du vieux codex et, longtemps, il lui aurait donné toute son attention, toute son admiration qui augmentait à mesure. Avait-il fait une découverte ? Aujourd'hui la science le reconnaît : elle dit que c'est dom Pitra le premier qui a découvert *de la poésie* là où personne n'avait jamais vu rien d'autre que de la prose, de la prose d'un genre peut-être à part, mais en somme de la prose pure et simple.

L'enquête se continua en diverses bibliothèques, sur plus de deux cents manuscrits de toutes époques, et partout, les mêmes cantiques, ponctués avec une corrélation rigoureuse, offraient les mêmes strophes symétriquement partagées : les divisions mesuraient toujours le même nombre de syllabes, l'accent tonique occupant toujours la même place dans les pièces de même rythme. Ces hymnes de l'Église grecque, ces odes — pour leur garder leur nom — n'étaient donc pas de la prose (δίχα μέτρου), comme l'avaient cru Allatius, Gretser, le cardinal Querini et d'autres, comme le pensaient encore les Grecs et les Russes, mais de véritables vers, soumis aux lois de l'harmonie musicale, isosyllabiques

(ἰσοσυλλαβοῦντες) et isotoniques (ὁμοτονοῦντες)[1]. A tout à l'heure les détails.

Il appartenait à dom Pitra de nous entretenir le premier de sa découverte, et comme rien ne vaut mieux en pareille matière qu'une leçon de choses, c'est lui-même qui a bien voulu nous la donner. Dans ses *Analecta*, on peut voir une admirable dissertation sur la poésie grecque religieuse, une dissertation au point de vue de la technique, de la mécanique de la composition matérielle du vers liturgique, mais comme si l'auteur avait senti que ceux-là seuls le comprendraient qui savaient déjà tout d'avance, il finit par dresser des tableaux, des tableaux à deux colonnes : d'un côté, il met le texte à expliquer, comme on dit à l'école, en ayant soin de le couper comme il doit l'être, ce que ne font pas d'ordinaire les recueils, sans doute parce qu'ils veulent gagner de l'espace en supprimant ainsi les incises ; de l'autre côté, dans la colonne correspondante, il ne trace que des lignes pointillées, lignes plus ou moins longues où il place, çà et là, plus ou moins de points d'exclamation qui la partagent et qui ont pour but de marquer les accents[1]. Or, ces accents, notons-le bien, c'est déjà, pour beaucoup, la poésie grecque liturgique, et l'on commence à la comprendre à ce seul tableau qui parle tout ensemble aux yeux et à l'intelligence[2].

Au commencement, et par exemple, avec saint Grégoire de Nazianze, le vers a gardé l'ancienne mesure classique ; plus tard, saint Sophrone emploie pour un temps le vers anacréontique, mais il y a déjà des siècles qu'un monde nouveau a demandé une langue nouvelle : que la poésie latine chrétienne a laissé le mètre pour prendre la rime ; que, en dépit de la prosodie, elle a fait entrer dans le vers des mots qui, ci-devant, n'y entraient pas à cause du mélange inharmonieux de leurs syllabes longues et de leurs syllabes brèves; il y a longtemps surtout que, voulant parler

---

1. Cf. Chevalier, *Poésie liturg. du moyen âge*, in-8, Paris, 1893, p. 1-2, et Pitra, *Hymn. de l'Église gr.*, in-4, Rome, 1867, p. 18

2. *Analecta*, t. I (1876), p. XXIX, LV, LIX, etc.

moins à l'intelligence qu'au cœur des illettrés et des pauvres, elle a simplifié, humanisé, familiarisé son langage pour en faire le langage de tous les cœurs, et la poésie grecque, à son tour, va, dans la même intention, se dégager des vieux principes, des vieilles traditions, on dirait des vieux *panaches*.

Qu'on le regrette ou non ; que l'ancienne prosodie fasse valoir ses titres, ses quartiers de noblesse et revendique ses droits méconnus ; que des Grecs même, comme on vient de le dire, n'aient plus l'oreille qu'il faut pour discerner les nouvelles nuances, très délicates, ou encore ces points d'exclamation jetés çà et là par dom Pitra pour marquer un rythme qu'ils n'ont pas su, qu'ils ne savent pas encore comprendre, il faut le reconnaître, et ce n'est pas un blâme qu'on lui inflige, la poésie grecque, à partir de saint Sophrone et même avec lui, ne sera plus que de la *prose mesurée*, de la prose plus ou moins accentuée. Elle laisse de côté la prosodie quantitative pour ne demander le rythme et le nombre qu'à un heureux mélange de syllabes toniques et de syllabes atones. Le vers, où cette chose à longueur plus ou moins fixe que nous mesurions au collège avec des bouts de ficelle, le vers n'est plus qu'une incise, une incise à longueur très variable, avec une certaine assonance, ou plutôt une assonance certaine qui en marque la fin. Avec un nombre plus ou moins considérable d'incises, la nouvelle poésie fait la strophe : avec un plus ou moins grand nombre de strophes, elle fait l'hymne ou l'ode quel que soit son nom, car de fait, la strophe et l'hymne portent différents noms suivant leur forme, leur origine, leur destination, et pour le dire en passant, tous ces termes hétérogènes, intraduisibles comme tant d'autres qu'on rencontre dans les livres liturgiques des Grecs, auraient souvent besoin d'un « devin qui les explique ».

A propos, pour ce qui est de la strophe seule, car cette nomenclature peut à elle seule nous édifier d'avance sur la liturgie des Grecs, nous avons, par ordre alphabétique, comme terminologie courante, sans compter sans doute les choses extraordinaires : l'*apolytikion*, l'*automelon*, les *catavasia*, le *cheroucicon*, le *contakion*, la *doxa*, l'*ikhos* (ἦχος), l'*exapostilarion*, l'*hirmos*, l'*ikos* (οἶκος), le *megalynarion*, le *stavrotheotokion*, le *stikheron*, le *stikos*, le *theotokion*, le *tropaire*, terme générique il est vrai et qui embrasse bien des choses, enfin pour savoir nous borner, l'*hy-*

pakoï, un dernier terme qui devrait intéresser comme tous les autres, ou même mieux que d'aucuns, parce qu'il nous fait connaître une particularité de l'office canonique des Grecs : ce qu'on pourrait appeler le « moment d'abord de bien écouter » et ensuite « de bien chanter ». On sait en effet que les Grecs « chantaient » tout leur office, et ce n'est sûrement pas pour les moines d'Orient que saint Jérôme disait : *Monachi est plangere* (le propre du moine, c'est de pleurer). Mais tandis qu'une grande partie se chantait en solo par un moine sans doute mieux doué que les autres à cet effet, un moment venait, nous supposons, où toute l'assemblée devait se lever pour chanter en chœur ce tropaire si bien défini l'*hypakoï*, ou comme qui dirait : « Écoutez bien : et surtout, chantez bien, chantez mieux encore[1] ! »

---

1. Quelques définitions ou *éclaircissements* peut-être utiles à quelques lecteurs d'après : Clugnet (*Dictionn. grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Église grecque*, in-8, Paris, 1895) ; le R. P. C. Charon (*Les saintes et divines liturgies de nos saints Pères Jean Chrysostome, Basile le Grand et Grégoire le Grand*, in-18, Beyrouth, Paris, 1904) ; *Échos d'Orient* ; *Revue de l'Église grecque-unie* ; Allatius, *De libris et rebus*, cf. p 113 ; Pargoire, *ut sup.*

Antiphones, courtes formules acclamatives et déprécatives que tantôt l'un, tantôt l'autre des deux chœurs répète, chaque fois que s'interrompt à la fin d'un *stique* (verset) ou d'un groupe de stiques, le soliste chargé de la psalmodie proprement dite. L. Petit, *Antiphone*, dans le *Dict. d'archéol.*

Apolytikion, strophe (tropaire) qui se chante à la fin de l'office du soir : correspondant à l'antienne du *Magnificat* dans l'office latin (Cl., *E. O.*).

Automelon, tropaire chanté sur une mélodie qui lui est propre. On dit aussi *idiomèle* (Cl.).

Catavasia ([illegible]), tropaire placé à la suite d'une ode, et ainsi nommé parce que les deux chœurs descendaient de leurs stalles pour le chanter au milieu du chœur (Cl.).

Cheroubicon ([illegible]) : le tropaire de ce nom est ainsi désigné parce qu'il y est fait mention des Chérubins (Cl.).

Contakion, prélude d'un poème composé d'une série plus ou moins longue de strophes. Autrefois ce poème était enroulé autour d'un morceau de bois appelé *Kondon*, et on le déroulait au fur et à mesure de la lecture ou du chant (*E. O.*). Le *Contakion* contient en abrégé le sujet de la fête du jour (Cl.).

Doxa, quelquefois le *Gloria*, plus souvent le tropaire qui se chante immédiatement après la première partie de cette doxologie (Cl.).

Ikhos ([illegible]), sorte de mélodie renfermée dans une certaine étendue de sons... Comme le plain-chant des Latins, la musique ecclésiastique grecque comprend

De quelque nom qu'on l'appelle, cette poésie, malgré son genre à part, ou simple prose mesurée, ce qui ménage mieux peut-être les oreilles susceptibles, la littérature hymnique de l'Orient

quatre modes, dont le nombre est doublé par l'adjonction de quatre modes plagaux : Ainsi [illegible] premier mode ; [illegible] = premier mode plagal (Cl.). — [illegible] est tonus ad quem canebantur cantica, Allatius, p. 66.

Exapostilarion, tropaire qui se chante à l'office de l'aurore, immédiatement avant *Laudes*.

Hirmos ([illegible]), ancien tropaire devenu le type d'après lequel une série de nouveaux tropaires a été composée, c'est-à-dire qui a prêté son rythme ainsi que sa mélodie à ces strophes plus récentes. Quelquefois l'ode nouvelle en donne le texte complet, quelquefois les premières paroles seulement (Cl., Allatius, p. 66).

Megalynarion, tropaire accompagnant la neuvième ode des canons de certaines fêtes ; ainsi appelé parce que, dans le canon primitif qui a servi de modèle à tous les autres, la neuvième ode est le *Magnificat* : [illegible] (Cl.)

Ikos ([illegible]), tropaire placé après le sixième ode à la suite du *contakion*. — Les auteurs ne s'entendent pas sur les motifs qui l'ont fait appeler ainsi (Cl.). A noter cependant cette explication du P. Pargoire : Telles strophes sont dites [illegible] dont la juxtaposition en assez grand nombre constitue des hymnes homogènes.

Poïma ([illegible]) désigne une composition poétique lorsque le nom de son auteur est donné (Cl.).

Stavrotheotokion, ([illegible]), tropaire dans lequel est mentionné la présence de la sainte Vierge au pied de la croix (Cl.).

Stikhiron ([illegible]), tropaire chanté après un verset d'un psaume. C'est à proprement parler un verset d'origine ecclésiastique ajouté à un verset scripturaire (Cl.).

Stikhira prosomia, versets similaires, c'est-à-dire trois grandes antiennes composées de telle manière que, ayant le même nombre de syllabes, elles se chantent sur une même mélodie (Cl. *G.-L.*). — *Stikhira idiomela*, grandes antiennes ayant leur mélodie propre (*G. L.*, Cl.).

Stique (στίχος), quelques paroles extraites de l'Écriture sainte sainte ou phrase composée sur le modela des versets de l'Écriture (Cl.).

Theotokion, tropaire en l'honneur de la Mère de Dieu.

Tropaire. L'hymnographie grecque est formée de vers syllabiques basés sur l'accent tonique. Chaque strophe forme un *tropaire*. Plusieurs tropaires forment une *ode*, dont le rythme et la mélodie sont calqués sur le tropaire initial appelé *hirmos* (Ch., 249).

Hypakoï (ὑπακοή), (refrain), tropaire intercalé dans certains canons après la troisième ode. Il semble que, à l'origine, le chant de ce tropaire était exécuté par toute l'assemblée, alors que les tropaires précédents et les suivants étaient chantés en solo par un chantre (Cl.).

ne s'enferme pas, comme on sait, en un volume, mais en plusieurs, c'est-à-dire, dans la *collection* — le mot n'est que juste — de ses livres liturgiques.

Avec clarté et très brièvement, ce qui est un double mérite, la *Revue de l'Église Grecque-unie* nous fait connaître les principaux de ces livres qui servent à l'office canonique chez les Grecs encore de nos jours :

« Le premier est le psautier, lequel est divisé en vingt sections ou *cathismata*[1]. Le psautier se dit une fois la semaine, deux fois en carême.

Le Propre du temps, pour employer un terme des bréviaires latins, est contenu dans trois volumes : le *Triodion*, le *Pentecostarion* et le *Paracliti*, ou *Paraclitiki*. Le *Triodion* commence le dimanche d'avant la Septuagésime et finit au Samedi saint[2] ; le *Pentecostarion* va de la fête de Pâques au dimanche qui suit la Pentecôte ; le *Paracliti* commence le lundi d'après le premier dimanche de la Pentecôte et s'étend jusqu'au jour où l'on reprend le *Triodion*[3].

Le Propre des Saints se nomme les *Ménées*, parce que chaque mois de l'année a son volume d'offices propres[4].

---

1. *Cathisma*, mot à mot, prière pendant laquelle on s'assied. « Dans le rite grec le psautier est divisé en vingt sections ou *cathismata* que l'on récite à tour de rôle à l'office... de manière que le psautier soit terminé en une semaine. On s'assied pendant cette récitation. Charon, 240.

2. It is so called because the leading canons have, during that period, only three odes. Neale, *Hymns*, p. XL. Deux frères mélodes, Théodore Studite, et Joseph de Thessalonique, travaillent d'un commun accord à constituer le *Triodion* Comme des poètes antérieurs, Sophrone de Jérusalem peut-être, et sûrement Cosmas de Maïouma, ont beaucoup écrit pour le carême, Théodore et Joseph pourraient presque se contenter de réunir les matériaux du passé, sans rédiger eux-mêmes un texte nouveau. En fait, ils n'empruntent que modérément à leurs devanciers, sauf à saint Cosmas, et l'on peut affirmer, malgré ces emprunts, comme aussi malgré les additions à venir que le Triodion est une œuvre essentiellement Studite. Pargoire, p. 322.

3. *Paracliticos*, canon ainsi nommé parce que chaque tropaire y contient une supplication (Clugnet, *ut sup.*). « Exception faite pour quelques emprunts et quelques additions, le fond de ce livre semble appartenir, comme le Triodion, à Joseph et Théodore du Studium ou du moins à leur école. » Pargoire, *ut sup.*

4. Cf. article suivant.

« Avec cela il y a l'*Horologium*, ou le livre des Heures canoniques : il comprend les prières et les psaumes qui se disent sans jamais varier aux différentes heures du jour et de la nuit. Les *cathismata* du psautier n'y entrent pas.

« Pour dire au chœur tout l'office, il faut avoir sous la main un assez grand nombre de volumes. Car il y a telle partie de l'office qu'il faudra prendre dans l'*Horologium*, telle autre dans le *Triodion*, ou le *Pentecostarion* ou le *Paracliti*, selon le temps. A un moment donné, on lit un *cathisma* du psautier, etc.

Il y a encore l'*Octoïkhos*[1], le martyrologe [illegible].

« Pour régler l'office et encadrer les uns avec les autres tous ces livres, il y a un livre spécial qui se nomme le *Typicon*[3], parce qu'il donne le *type* ou la forme de l'office de chaque jour.

Il n'y a pas à s'étonner, continue la *Revue*, de cette multitude de livres : nous avions la même chose autrefois dans notre rite latin quand l'office comprenait le Psautier, l'Hymnaire, le Lectionnaire, le Responsorial, l'Antiphonaire, l'Évangeliaire, etc. Avec le temps on a fondu en un tous ces livres, et comme il arrive toujours dans les fontes et les refontes, on a perdu beaucoup sur la quantité, et de là est venu, le mot et la chose que nous appelons le *Bréviaire*[4].

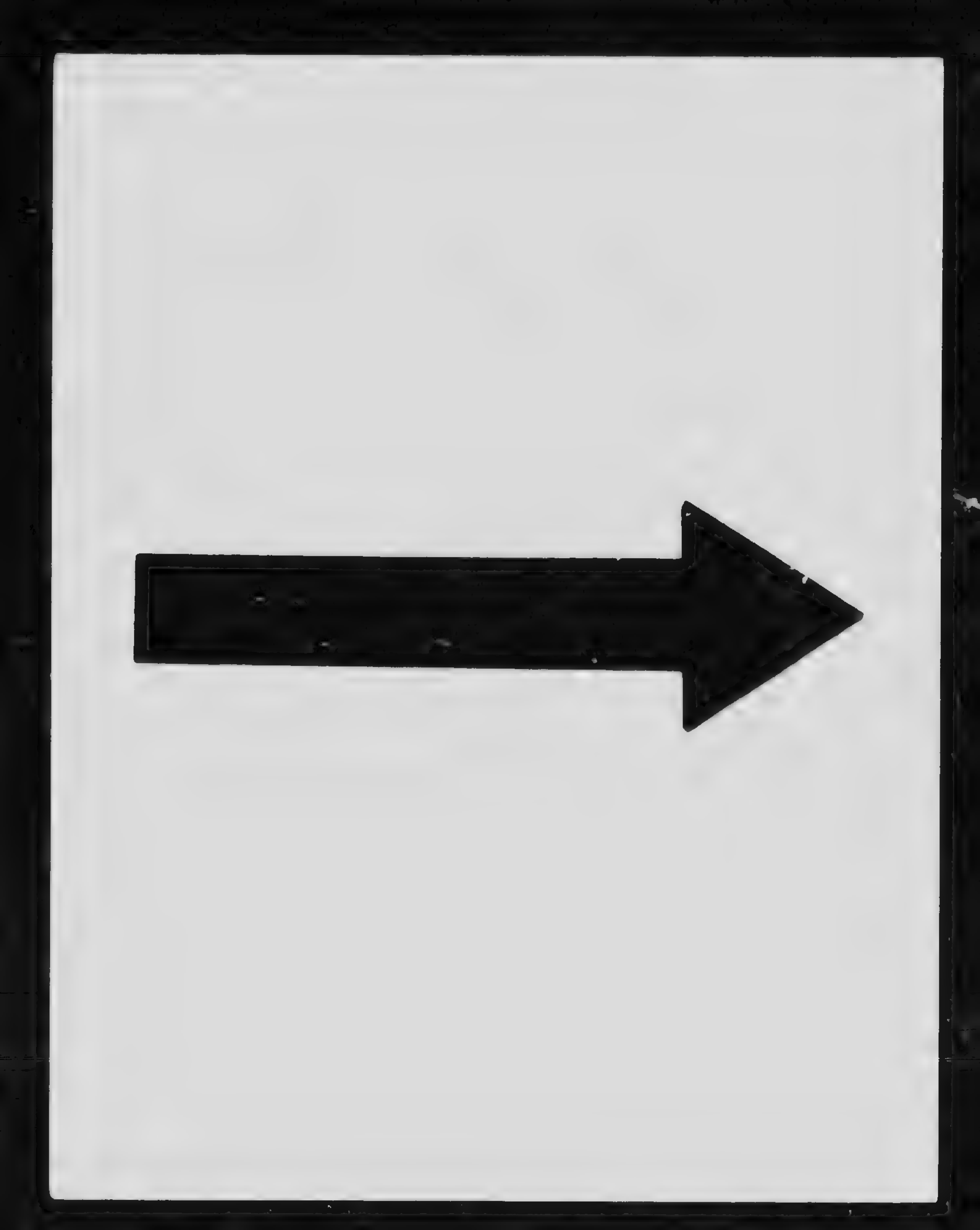
---

1. « L'*Octoïkhos*, ou livre des huit tons, est consacrée au commun du temps : elle contient huit offices du dimanche, un pour chaque ton. Depuis le VIe siècle, depuis l'époque où l'hérétique Sévère d'Antioche composait une œuvre de cette sorte et de ce titre, l'Église orthodoxe a évidemment possédé son livre des huit tons. Pourtant la seule Octoïkhos byzantine connue est postérieure à saint André de Crète. Cet ouvrage, déclarera bientôt la tradition, c'est Jean Damascène qui l'a édifié dans sa laure de Saint-Sabas vers 735. Mais défiez-vous de la tradition. Si Jean le moine, si l'humble Jean, comme il se nomme lui-même, jette les bases de l'Octoïkhos byzantine et prépare la plupart de ses matériaux, il ne la bâtit certainement pas seul, ni tout d'une pièce. D'autres en effet mettent la main à la construction après lui ; les Studites, autour de 800, paraissent y ajouter plusieurs pierres, entre autres les *anabathmi* ; en tout cas, la seconde moitié du IXe siècle, verra Méthrophane de Smyrne y travailler encore et puissamment. » Pargoire, p. 322.

2. Cf. article suivant.

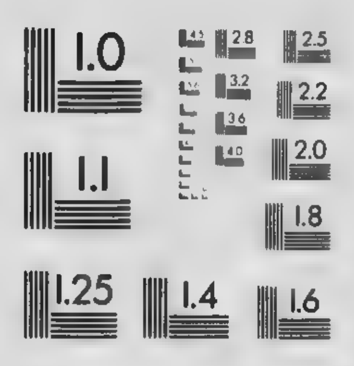
3. Cf. article suivant.

4. *Revue de l'Église Grecque-unie*, 1re année (1885, p. 20-21). La bibliothèque Mazarine possède, sous le titre de Νέον Ἀνθολόγιον [illegible]



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2





APPLIED IMAGE Inc

La *Revue* ne dit rien du *Synaxarion*, de l'*Anthologion*, de l'***Heortologion***, de l'*Euchologium*, de l'*Hirmologion*, du ***Theotocarion***, du ***Grand Canon***, ce dernier terme représentant un office qui occupe à lui seul vingt-huit pages in-4° à deux colonnes [1], et de fait nul ne peut jamais tout dire, mais ce que nous devons ici faire de suite remarquer, c'est que les trois quarts au moins, sinon les neuf-dixièmes du contenu de tous ces livres, ne sont pas, comme nous disions, *de la prose*, mais plutôt et littéralement ***de la poésie***, si du moins on permet encore l'emploi de ce terme pour une chose qui en somme n'a pas de nom [2].

Ne soyons donc pas si méticuleux, et comme ici, tout aussi bien qu'ailleurs, les chiffres auraient de l'éloquence, quelqu'un voudra-t-il bien nous dire un jour le nombre de vers — appelons les *incises*, si vous aimez mieux — que fourniraient pour leur part les livres liturgiques des Grecs ? Nous ne possédons, quant à nous, que deux éléments d'arithmétique, mais ils pourraient être déjà le point de départ d'un calcul au moins approximatif. Ainsi le

---

Nouvelle Anthologie très complète et très authentique, un bréviaire de format portatif, « bréviaire de voyage, » comme dit la préface, format in-18, 732 pages (2[illegible]), publié à Rome en 1598.

1. *Canon*. Les moines, considérant l'office comme la prière de règle par excellence, le désignent, de ce chef, sous le nom de *Canon* (Pargoire, *op. cit.*). Une réunion de neuf odes, dont chacune fait plus ou moins allusion au contenu de neuf cantiques tirés de l'Écriture et qui se récitent à l'office du matin, forme un *canon* (Ch.). La deuxième ode, qui renferme une série de malédictions contre les violateurs de la loi de Dieu, ne se dit qu'en carême, où l'office ne comprend d'ailleurs que trois odes (d'où le mot *triodion*) ; en dehors de ce temps elle est toujours omise (Ch.). La fête du *Grand Canon* se célèbre le jeudi de la cinquième semaine du carême, c'est-à-dire avant le dimanche de la Passion. On l'appelle « fête du Grand Canon » parce que, ce jour-là, ce poème d'André de Crète est chanté (après les *Laudes*). Cf. note de Montfaucon au *Typicon* de l'Impératrice Irène. *P. G.*, t. CXXVII, col. 1059.

2. « Les vingt-quatre livres ecclésiastiques des Grecs rentrent donc presque tous dans le domaine de l'hymnographie. Pitra, *Hymn. gr.*, p. 22... « Ensemble presque illimité ... Quinze à vingt volumes imprimés, dont les manuscrits doubleraient l'étendue. » *Ibid.*, pp. 22-23. C'est un peu *affaire de reliure*. De même que les imprimés pourraient atteindre le nombre des manuscrits, ils pourraient aussi, au moins quelques-uns, entrer sous la même couverture. C'est ainsi que les *Ménées*, d'ordinaire en douze volumes *séparés*, n'en comptent souvent que six ou quatre, contenant chacun deux ou trois mois, selon le cas.

Pentecostarion comprend environ 5,000 pages in-4 à deux colonnes, et les *Ménées*, au bas mot, 3,000[1]. On trouvera plus loin des facsimilés des *Ménées* de Venise et il sera facile d'y compter cinquante lignes à la colonne. Or, chaque section des *Ménées* occupant en moyenne 350 pages, et il y en a douze, on voit à quel incroyable chiffre nous arrivons déjà. Et si à cette première addition on ajoute encore le *Triodion*, le *Paracliti*, l'*Octoïkhos*, sans négliger les vingt-huit pages du *Grand Canon* ni rien de ce que nous avons tout à l'heure mentionné ; si, en sortant du domaine liturgique, on rassemble tout ce qui est encore *poésie*, au même sens où nous prenons toujours ce mot, alors, on le voit bien, c'est en toutes lettres quelques millions de vers que doit compter la littérature hymnique de l'Orient.

Qui, de nos jours, a lu tout cela, au moins une partie quelconque de cela ? Autrefois des hommes laborieux s'attardaient des années entières sur ces œuvres du passé, s'ingéniant à les copier ou même à les traduire de leur mieux, et ne s'accordant pour toute récréation que d'aller faire dégeler au feu de la cuisine leur bonne encre noire qui s'était en effet *gelée dure* à la glaciale température de leurs bibliothèques, mais aujourd'hui, évidemment, « on n'a plus tout ce temps à perdre. » Il nous souvient en passant du cri de douleur que lançait, il y a quelque soixante ans, le docteur anglais John Mason Neale en constatant « l'étonnante ignorance du clergé anglais de son temps à l'égard de la liturgie grecque, de « cet *immense trésor de divinité* », comme il l'appelait, « l'œuvre grandiose qui a mis au moins neuf siècles à se compléter. Je suis certain, ajoutait-il, que pas un sur vingt de mes lecteurs ne lira le Canon grec d'un bout à l'autre, et cependant quelle glorieuse masse de théologie tous ces offices nous présentent[2] !

1. Neale, *Hymns*, p. XL. Il a soin d'ajouter : « On a moderate computation. »

2. The thought that, in conclusion, strikes one is this : the marvellous ignorance in which English ecclesiastical scholars are content to remain of this huge treasure of divinity — the gradual completion of nine centuries at least. I may safely calculate that not one out of twenty who peruse these pages will ever read the « Greek Canon » through ; yet what a glorious mass of theology do these offices present ! If the following pages tend in any degree to induce the reader to study these books for himself, my labor could hardly have been spent to a better result. *Hymns*, p. XLI.

Il est vrai pourtant qu'il n'y invitait guère, et à propos, quelle curieuse association chez lui de choses bizarrement contradictoires ! Le docteur Neale était un fervent, presque un passionné de la poésie grecque du haut moyen âge, si bien qu'il a voulu en traduire quelques pièces privilégiées, et non en vulgaire prose, mais dans les meilleurs vers anglais qu'on puisse désirer ; si bien encore que cette traduction, qu'il avait réduite au format d'un petit livre de poche, nous dirions presque d'un *paroissien*, était proclamée par la critique anglaise « son plus noble ouvrage [1] », et de fait, il y avait travaillé longtemps, l'entreprise, par sa nouveauté même, présentant, comme il dit, « une difficulté immense » : pendant neuf ans, selon le conseil d'Horace, il avait gardé par devers lui son œuvre, et quand enfin il la donnait au public, il s'excusait d'être pour l'Angleterre « le premier mélode oriental » ; et cependant, c'est ce même fervent, ce même byzantin de la plus belle eau qui, non d'intention sans doute, mais en fait, nous dépoétise l'hymnodie byzantine, nous en éloigne et presque nous en dégoûte d'avance ! Quel être en effet « merveilleusement ondoyant et divers » que l'homme, que les auteurs mêmes !

Ce préambule se fait un peu long et déjà nous voyons apparaître en marge com[illegible]utrefois au collège la mauvaise note du professeur : *non aa[illegible]n*, et cependant nous persisterions quand même. Il fait si bon dans ce champ clos qui sert d'ailleurs comme de lente et douce avenue au « jardin de Madame saincte Anne ! » Par ces jours d'automne, et cette pluie qui tombe plus triste encore que les feuilles mortes,

(De la dépouille de nos bois, etc.)

---

1. *His noblest work*, dit la *Religious Encyclopedia* de Philip Schaff.

2. I trust the reader will not forget the immense difficulty of an attempt so perfectly new as the present where I have had no predecessor. I have kept most of the translations by me for at least the nine years recommended by Horace... I may (by way of excuse rather than of boast) say, almost in Bishop Hall's words :

I first adventure : follow me who list
And be the second Eastern melodist.

Hymns, etc., 1862, p. XVI.

y a-t-il meilleur dé[illegible]atif que les souvenirs d'antan, et du plus loin qu'ils puissent nous revenir ? N'en oublions cependant pas notre Docteur Neale. Il est d'ailleurs là dans le champ clos, et s'il est maussade, c'est peut-être simplement parce qu'il n'a pas pénétré, qu'il ne pénétrera pas dans le jardin. A qui la faute ? Mais écoutons-le quand même. C'est la note plaintive, peut-être la note criarde, mais il faut de ces choses-là avant les chants d'oiseaux.

Il va *exécuter* quelques hymnodes, et les pauvres sont précisément des nôtres — voyez si on est de bonne composition — : « A l'exception de Joseph du Studium, Théophanes est le plus prolifique des hymnodes orientaux et nous voyons déjà paraître dans ses écrits ce qui a été le malheur et la ruine de la poésie grecque des âges suivants, c'est-à-dire le parti pris de composer des hymnes, non par une effusion spontanée du cœur, mais à cette s[illegible]ule fin de combler un vide dans le livre d'office. Parce que les grandes fêtes et les principaux saints du calendrier avaient leurs canons et leurs *stikhera*, tout martyr, tout confesseur qui a donné son nom à un jour de l'année, doit avoir également son canon et ses *stikhera*. Combien différent l'usage latin où les apôtres eux-mêmes n'ont pas d'hymnes propres reconnues par toutes les Églises, mais simplement l'hymne du *Commun* ! De là chez les Grecs, ce déluge de compositions sans valeur qui emplissent les *Ménées* ; de là, cette tautologie, ces répétitions qui finissent par nous rendre malades ; de là ces lieux communs sans merci enveloppés dans des lambeaux de tragique langage, et présentant vingt fois, et trente fois la même pensée sous des termes qui varient à peine. Sans doute, il faut distinguer Théophanes de la horde d'écrivains inférieurs qui vinrent à peu près de son temps *oppresser* l'Église. Plusieurs de ses canons ou plutôt de ses sujets sont d'un intérêt mondial. Les martyrs orientaux qu'il célèbre sont pour la plupart ceux-là mêmes qui ont conquis la plus haute réputation dans les annales de l'histoire. Mais encore le voyons-nous honorer des personnages dont tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils sont morts pour le nom du Christ. (Quelle aberration ! et comme c'est peu de chose en effet ! — *Note du traducteur*). Et quoique le poète mette à son œuvre un peu plus d'étoffe que ses confrères, mainte stance très longue, assez bien dans le sujet d'ailleurs, devient nécessairement ennuyeuse parce

qu'elle concerne un saint de qui il n'y a rien de spécial à dire [1] ! »

Pauvre Théophanes, pauvres ses confrères, pauvre poésie grecque ! Ce n'est cependant pas tout et endurons encore ceci, cette averse en plein champ :

Des innombrables compositions de ce très laborieux écrivain, — il ne s'agit plus de Théophanes, mais de Joseph l'Hymnographe — il serait impossible d'en trouver une seule qui, à *notre goût occidental*, puisse le moins du monde nous expliquer les honneurs que rend à ce poète l'Église d'Orient. (*La traduction mot à mot serait ici horrible, et de même pour ce qui suit*). La nécessité d'emplir huit odes avec l'éloge d'un saint dont on ne connaît pas autre chose que le fait de son existence, et le besoin de répéter cette même chose soixante ou soixante-dix fois ; le verbiage, l'emphase, la préoccupation sournoise d'empanacher la simplicité de l'Écriture au goût d'une cour moralement déchue : tout cela ne peut produire qu'un intolérable ennui [2]. »

1. Il faut avoir pitié des protes... — Seulement, comme l'ouvrage de M. Neale est maintenant assez difficile à trouver, et que, par ailleurs, il faut toujours aujourd'hui « montrer le bout de papier », nous donnerons *dans le texte* les principaux passages de cette *diatriba* peu banale : « With the one exception of saint Joseph of the Studium Theophanes is the most prolific of Eastern hymnographers ; and in his writings we first see that which has been the bane and ruin of later Greek poetry : the composition of hymns, not from the spontaneous effusion of the heart, but because they were wanted to fill up a gap in the Office-Book... Hence the deluge of worthless compositions that occur in the *Menæa* ; hence tautology, repeated till it becomes almost sickening ; the merest commonplace again and again, decked in the tawry shreds of tragic language, and, twenty or thirty times presenting the same thought in slightly varying terms. Theophanes, indeed, must be distinguished from the host of inferior writers that about this time began to *overwhelm* the Church... But still we find him thus honoring some (*martyrs*) of whom all that can be said is, that they died for the name of Christ... Many long stanzas, that keep pretty close to their subject, concerning a Saint of whom there is nothing especial to say, must become tedious. *Op. cit.*, p. 92-94.

2. Nous finissons la phrase par où elle commence, mais la traduction de ce passage est littérale :

The insufferable tediousness consequent on the necessity of filling eight Odes with the praises of a Saint of whom nothing, beyond the fact of his existence, is known, and doing this sixty or seventy different times ; — the verbiage, the bombast, the trappings with which scriptural simplicity is elevated to the taste

Enfin le mot, le terrible mot qui tremblait depuis longtemps au bout des lèvres est lâché, et comme en beau style ces belles choses sont dites ! Et donc, en un mot, un seul, la poésie des Grecs est ennuyeuse, elle est ennuyeuse parce qu'elle est monotone, parce qu'elle répète toujours la même chose !

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Admirable trouvaille de M. Neale déjà pressentie par le vieux Boileau ou même le Bossuet de « cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine. » Et pourtant nul ne se plaint de la vie, où qu'elle soit et quelle qu'elle soit, avec cet impitoyable recommencement, chaque matin, des vingt-quatre heures de la veille ; avec le même petit cercle de petites niaiseries dont il faut journellement s'occuper ; avec, dans un autre domaine, les mêmes rééditions, les mêmes vieilleries sempiternellement rajeunies, on sait comme, de la littérature, de la science, de l'art et de tout le reste ! Ne dirait-on pas toujours et de toutes choses de ces vieux masques badigeonnés de blanc et de rouge qui, déjà au temps d'Athalie, voulaient ainsi

...des ans réparer l'irréparable outrage ?

Pardon de cet emballement et soyons plus sérieux. La monotonie, c'est le fond et la forme, l'état même de toute chose vraie et subsistante en elle-même ; c'est un peu comme la paix : la tranquillité de l'ordre. Toute grande chose est monotone parce qu'elle est essentiellement simple, monotone comme le ciel d'Orient, comme le roulement de l'Océan, — *Roll on, thou, deep Ocean* ! — comme le découpage des montagnes sur l'horizon, comme, encore ici dans un autre domaine, la musique avec ses inlassables redites, comme le chant des psaumes, comme le bruissement léger des harpes éoliennes au temps où il y en avait et où personne pourtant alors ne s'en lassait.

Mais finissons, c'est-à-dire finissons par avouer en toute bonne foi et simplicité qu'il nous manque à plusieurs un *je ne sais quoi*, un *quelque chose* en tout cas, pour juger sainement, convenable-

---

of a corrupt Court, are each and all scarcely to be paralleled. Id., *Ibid.*, p. 125-127.

ment, de la liturgie des Grecs, qu'elle soit poésie ou simple prose, car en vérité, la distinction importe ici infiniment peu : ce serait peut-être ce que les mystiques appelaient autrefois, en un langage qui, peut-être aussi, ne se comprend plus qu'à moitié, et encore ! le *sens de la prière*. La prière est un *sens*, un huitième sens au moins, si ce n'est pas le premier. Il semble que le Père Lacordaire le possédait, lui qui lançait aux quatre coins du monde ce mot fameux que nous n'avons pas besoin de réécrire, et que d'ailleurs, vu son extrême simplicité, — une autre chose incomprise, — nous voudrions plutôt traduire sous une forme plus accessible aux oreilles non préparées :

« La prière n'a qu'un mot : en le redisant toujours, elle ne le répète jamais.

***

Voilà qui est trop sérieux, et tous ensemble, comme concession aux infirmités de notre commune nature, redevenons nous-mêmes très humains. Il faut prendre où l'on peut ses termes de comparaison et selon le proverbe, « toute comparaison cloche », mais cette réserve faite, et nous plaçant au point de vue strictement humain, nous devrions juger de la poésie hymnique des Grecs au moins comme nous jugeons de toute composition qui est à la fois littéraire et musicale, ou encore de toute littérature qui n'est pas seulement versifiée, mais chantée. Or précisément « hymnodie grecque » et « hymnographie grecque » ne sont pas deux termes absolument synonymes. Chez les Byzantins, l'hymnographe *écrit* des hymnes ; l'hymnode *écrit* aussi des hymnes, mais il les écrit sur de la musique, une musique que d'ailleurs, et c'est un de ses grands mérites qu'on oublie trop, il compose, ou si vous voulez, il *improvise* lui-même. Rares même aujourd'hui, en ce glorieux siècle qui commence, sont les têtes assez puissantes, les talents assez dédoublés pour faire marcher ensemble et d'un même pas, entraînées par un même et unique mouvement, ces deux bonnes choses qui sans doute devraient être deux sœurs inséparables, mais qui en pratique ne le sont pas : la Poésie et la Musique. Le vieux mélode grec, en sa simplicité toute monastique et primitive,

croyait pouvoir les faire aller de front, la main dans la main, et en même temps distribuer à propos ses incises, sans négliger non plus ces accents que les siècles suivants ne devaient pas comprendre mais qui étaient pour lui de la poésie. Que voulez-vous ? puisqu'on fait tant que de penser une ou deux fois à Boileau, autant vaut y penser trois fois :

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Avant donc de juger la littérature hymnique d'Orient, il convient au moins *aujourd'hui*, d'étudier un peu cet autre élément dont nous parlons et qui lui est inséparable, la musique, la musique quelle qu'elle soit elle-même comme la poésie byzantine. M. Neale ne le pouvait pas de son temps et c'est pourquoi, malgré ses bouderies intempestives, il faut lui garder un sympathique respect comme nous ferions à un précurseur et un maître, mais nous, les plus jeunes, les gâtés de cette ère scientifique, nous le pouvons, nous le devons, et c'est en partie déjà fait.

L'érudition contemporaine s'est en effet portée, dans la mesure où elle le pouvait, vers ces cantilènes oubliées du passé et c'est déjà dire vers la cantilène liturgique. Chose remarquable en effet, et que pourtant bon nombre d'archéologues ne semblent pas voir, car sûrement, s'ils la voyaient, ils déposeraient tout amour-propre pour nous la dire, ne fût-ce qu'au nom de la *Science* : il ne reste presque plus rien du haut moyen âge oriental que ses souvenirs religieux, comme si en effet cela seul pouvait subsister qui a Dieu pour principe et pour fin. Divine leçon en même temps à une Église qui n'est plus l'Église, ni de l'Église, parce qu'elle n'est plus à Pierre, vicaire unique de Jésus-Christ [1].

1. Notes utiles peut-être :

Les mélodes n'étaient pas seulement de simples faiseurs de vers (στιχοποιοί), mais, suivant l'étymologie du mot μελῳδός, de véritables aèdes chrétiens qui composaient eux-mêmes la mélodie de leurs hymnes. — Il résulte de cela que la versification lyrique des Byzantins est liée à la musique d'une façon aussi étroite que celle des anciens Grecs. C'est donc seulement au jour où nous aurons rendu à leurs poésies le chant qui en était l'âme que nous pourrons nous flatter d'entrer avec eux en parfaite communication de sentiments, et de goûter toutes les beautés de leurs chefs-d'œuvre. (J. T., *La musique byzantine*, *Ct. Echos*, t. 1, p. 353. — (Chez les Byzantins) « le mélode est musicien aussi ; il crée l'air de ses

Les Mélodes.

Quel dommage que cette fameuse dissertation *Sur les Mélodes*, dont Allatius se disait l'auteur, ait été perdue irrémédiablement, ou bien, comme le pensait le cardinal Pitra, malgré les af[illegible]mations d'Allatius lui-même sur ce sujet, n'ait jamais été réd[illegible] et soit restée à l'état de simple projet [1] !

---

productions en même temps qu'il en crée le texte, et par là il se distingue de l'hymnographe postérieur qui se contentera d'adapter de nouvelles paroles à de vieilles mélodies. Pargoire, *op. cit.* L'étude de la musique byzantine, on le disait récemment, obtient enfin un juste retour de fortune. De toutes parts on se met en devoir de rechercher les principes constitutifs d'un art réel... Rechercher et fixer autant que possible l'ancienne notation est, ce nous semble, ce qu'il importe de faire d'abord. Déjà les travaux du R. P. Thibaut (*Echos d'Or.*, 1901), nous ont fait faire un pas sérieux dans cette voie. Espérons que l'éminent musicologue, en continuant ses recherches et en nous en faisant profiter, nous permettra de pénétrer de plus en plus les secrets d'une technique jusqu'ici trop méconnue. J. B. Rebours, *Quelques manuscrits de musique byzantine*, Cf. *Revue de l'Or. chr.*, 1904, p. 299 et 1905.

Nous n'avons pr[illegible]chercher ce que furent les chants des Eglises orientales aux siècles passés. [illegible]sence totale de monuments écrits nous ôte, en effet, tout moyen d'étudier cette musique à des sources directes... » D. J. Parisot, *Essai sur le chant liturgique des Églises orientales*, dans *Rev de l'Or. chr.*, 1892, p. 221. Simple réflexion : est-ce bien exact ? Les bibliothèques sont pleines d'anciens hymnaires *cum notis musicis*, selon la formule des catalogues. En voici un pris au hasard, comme on dit, parmi tant d'autres de ce genre : Bibliothèque nationale, Codex grec 356 (*Regius* 3467), parchemin, XIII[e] siècle, 130 [illegible] Ex Orient in Bibl. regiam illatus. Ibi continentur hymni in [illegible] Græcis *cantari* soliti a die 1ª octobris ad Julii usque finem. Adjunctæ sunt *notæ musicæ*. » Il y a longtemps que ce volume est là.

Comme ouvrages récents, l'amateur d'aujourd'hui pourrait consulter la *Paléographie musicale*, en 9 in-4, des Bénédictins de Solesmes, ou bien, livre plus modeste et aussi plus facile à trouver : Amédée Gastoué, *Catalogue des Mss. de Musique byzantine de la Bibl. nat., de Paris et des Bib. publ. de France*, in-4, Paris, 1907. Sur la métrique de l'hymnographie grecque en général, bonnes pages dans Christ et Paranikas, *Anthologia*, p. XXIV-CXIV ; voir aussi E. M. Bouvy, *Le rythme syllabique des mélodes appliqué à la poésie sacrée*, dans *Lettres chrétiennes*, 1880-1881, t. I, p. 407-426, t. II 114-123. 276-306.

1. « Spondeo me plura dicturum in eo quem præ manibus habeo tractatum, *de Melodis Græcorum*. Cf. *De libris eccl. Græcorum*, in-4, 1645, p. 77. Plus loin, p. 81, il s'excuse de nommer simplement, sans de fait ajouter aucun détail bio-

Heureusement, la Science a, comme tout le reste, ses caprices ou ses modes, ce qui veut dire que en ces dernières années et pendant assez longtemps, les mélodes byzantins ont fait cercle autour d'eux, quelques-uns surtout, un grand cercle, et fort honorable, humainement parlant. Or, et il faut s'empresser de le dire parce que l'article précédent nous a si longtemps tenus éloignés de notre vénérée Sainte, il se trouve que ceux dont on a le plus et le mieux parlé sont précisément ceux-là mêmes qui ont chanté la bienheureuse Anne. *Chanté* est le mot : il l'est même si, au rythme de leurs incises, ne s'est pas associée cette musique incomprise mais réelle dont il a été dit quelques mots.

Au premier rang de ces poètes nous apparaît saint Romanos, et tout d'abord nous remercions la critique d'avoir quelquefois conservé à son nom sa désinence hellénique. Il y a des noms qu'on ne devrait pas traduire, parce que, bon gré mal gré, ils sont cosmopolites. D'ailleurs où trouver plus doux assemblage de syllabes que celui-là ? — Nous dirions de suite, songeant à la ville éternelle qui lui a donné son nom et un peu au poète qui a fait un si joli vers :

FELIX QUI TANTI MENSURAM NOMINIS IMPLES [1] !

Saint Romanos n'est peut-être pas le premier mélode d'Orient qui ait rendu hommage à notre Sainte, et il est assez vraisemblable en effet que la poésie byzantine n'a, pas plus que la piété, attendu jusqu'à lui pour offrir à la mère de la Vierge sa prière avec son rythme. Mais à moins de découvertes inespérées, l'œuvre de saint Romanos est de toutes celles qui nous restent du haut moyen âge oriental, *très probablement* la plus ancienne où le culte litur-

---

» ou littéraire *soixante-onze* mélodes « de quibus cum fuse *egerim* in ... meo de *Melodis Græcorum.* » Voici l'opinion du cardinal Pitra : « Léon ..., l'un des hommes qui a su le plus de choses sur la Grèce ancienne et mo... semblait destiné à résoudre ce problème (de *l'hymnographie grecque*) dans ... dissertation *sur les Mélodes*, formellement promise et presque citée par lui. ... elle a existé, la perte en serait à jamais regrettable. Fabricius, il y a plus d'un ... déplore. De nos jours, le cardinal Mai a fait de longues recherches pour ... traces de ce travail. Une nouvelle enquête paraît superflue ; nous ... même à croire que l'œuvre est restée en projet. » *Hymnogr. gr.*, p. 3.

[1] Heureux ... toi qui emplis la mesure d'un si grand nom !

gique de sainte Anne ait laissé trace. Nous dirons plus loin quelques mots d'Anatolius, mais il n'est pas prouvé, tant s'en faut, que le mélode pré[illegible]té sous ce nom dans les *Menées* de juillet soit Anatole de Byzance, patriarche de la première moitié du ve siècle. C'est le cas de dire *Utinam !* mais pas davantage.

Il en est de Romanos comme des peuples heureux : il n'a pas d'histoire. C[illegible]a le distingue aussi d'une multitude de [illegible]nds hommes, et avant tout : « soyons distingués, » disait n[illegible] ce grand homme. Effectivement, les seuls renseignemen[illegible]pprement historiques que nous possédons sur sa personne se bornent à trois ou quatre menues notices insérées dans les synaxaires et [l]es ménologes. Là seulement, nous apprenons que Romanos était Syrien d'origine, né à Emèse, aujourd'hui Homs sur l'Oronte ; qu'il exerça d'abord les fonctions de diacre à Beyrouth dans l'église de la Sainte-Anastasie ; qu'il [v]int ensuite à Constantinople, *sous le règne de l'empereur Anastase*, et se retira dans l'église de la Mère de Dieu ἐν τ[οῖ]ς Κύρου, d'où il se rendait parfois à Sainte-Marie des Blakhern[es p]our prier [1]. Ce qu'il demandait surtout à la Vierge, c'était « la [gr]ace de bien chanter », τὸ χάρισμα τῆς μελῳδίας, car il était jusque là complètement ἄμουσος et ἀῳδής (sans « musique » et « sans poésie » [2]). Et l'une ou l'autre des vieilles notices recueillies par Nicépho[re] Calliste ajoute cette simple ligne qui est belle à faire pleurer :

L'admirable mélode Roman[os r]eçut, comme récompense de ses vertus, ce « kharisme » du chant [3]

C'était le jour de Noël, disent les Bollandistes, d'après un document plus complet, et l'heureux poète monta aussitôt à l'ambon et improvisa son premier chant.

Nous avons dû écrire plus haut l'incidence « très probablement » et il faudrait l'expliquer. Romanos a composé tout un poème, et un beau poème, nous le verrons, sur la Nativité de la sainte Vierge, et c'est déjà dire qu'il y célèbre sa bienheureuse Mère. Mais à

---

1. Vailhé, *Échos d'Or.*, t. v, p. 207.
2. Bousquet, *Echos d'Or*, t. III, p. 341.
3. Nicéphore Call., *Hist. eccl.*, *P. G.*, t. CXLVI, col. 1220.
4. *Anal. boll.*, t. XIII (1894), p. 439, article S. *Romanos le mélode*.

quel siècle lui-même appartient-il ? — question pour
extrême importance, parce qu'elle est intimement liée à celle du culte que nous étudions.

Fabricius, autrefois, le faisait vivre, *briller* plutôt, selon l'expression courante et d'ailleurs si juste ici, au tout commencement du VIe siècle : *circa a. C. 500 clarus*[1], mais les Synaxaires attribuant au célèbre mélode mille *kontakia* et plus, les Bollandistes se demandaient à ce propos si on ne pouvait pas trouver dans ce chiffre considérable une preuve *de plus* pour fixer l'époque de saint Romain au VIIIe siècle, vu le développement liturgique que suppose un tel nombre d'hymnes[2]. Ils disaient « une preuve *de plus,* » parce que, au moment où ils émettaient leur doute, d'autres savants opinaient en effet pour le VIIIe siècle avec, bien entendu, preuves à l'appui. Jamais simple question de chronologie n'aura peut-être plus vivement intéressé d'illustres érudits, et il est intéressant d'entendre ici leurs diverses opinions.

En 1888, le cardinal Pitra faisait connaître le premier celui qu'il appelait à si juste titre « le prince des vieux mélodes, » et il le plaçait au VIe siècle pour des raisons qu'il indiquait amplement et qui devaient, semblait-il, satisfaire la critique[3]. En 1898, M. Krumbacher partageait l'avis du cardinal, mais brûlant ensuite ce qu'il avait adoré, il opinait en 1899 pour le VIIIe siècle[4]. La même année, M. Gelser poussait les choses à l'extrême et datait saint Romanos *du règne de fer* de Constantin Copronyme, sans même

---

1. Romanus diaconus Emesenus, circa a. C. 500 clarus, quamplurimorum contaciorum sive parvorum hymnorum auctor celeberrimus. *Bibl., gr.*, Hambourg, 1790, in-4, t. x, p. 137 ; éd. de 1721, t. xi, p. 82

2. *Anal. boll.*, t. XIII (1894), p. 442. Une explication qui semblait assez plausible aux *Echos d'Orient* (t. III, p. 340), c'est que *kontakion* suppose, non pas un poème entier, mais une strophe de ce poème.

3. Pitra, *Sanctus Romanus, veterum melodorum princeps*, Rome, 1888, p. 53, dans le recueil *Al sommo pontifice Leone XIII omaggio jubilare della bibliotheca Vaticana*. Cf. du même, *Analecta*, t. I (1876), p. xxv sq. et *Hymn. gr.*, p. 47 sq.

4. Krumbacher, *Studien zu Romanos*, dans *Byzantinische Zeits.*, 1878 ; *Umarbeitungen bei Romanos, mit einem anhang das Zeitalter des Romanos*, 1899, même Revue ; plus tard, *Romanos und Kyriakos*, 1901. Cf. Chevalier, *Répertoire*, et *Le culte de Romain le Mélode*, dans *Echos d'Or.*, t. III, p. 339 sq.

laisser supposer qu'on pût encore discuter sur ce point [1]. En 1900, M. de Boor, répondant sans doute à M. Gelser, faisait valoir de nouveau la thèse du VIe siècle [2]. En 1902, le R. P. Bousquet pensait comme M. Krumbacher seconde manière, « jusqu'à plus ample information », et un peu plus tard, le R. P. Vailhé se disait du même avis après avoir ajouté « trois nouvelles preuves à celles que venait de présenter M. G. Palamas [3] ». Il résumait ainsi l'état de la question :

« S'il n'était monté qu'un seul Anastase sur le trône de Constantinople, les courtes notices des Ménées et des Synaxaires pourraient fixer cette question chronologique ; mais nous avons deux Anastase empereurs, l'un à la fin du Ve siècle (491-518), l'autre au commencement du VIIIe (4 juin 713-mars 716), et l'on se demande lequel de ces deux basileis fut le contemporain de notre mélode. Le cardinal Pitra, Stevenson, Grimme, Vasilieskij se sont prononcés pour le premier Anastase ; Christ, Fink, Jacobi, pour le second ; le P. E. Bouvy pencherait pour la fin du VIIe siècle ; M. K. Krumbacher, qui a repris la question dans son ensemble, en 1897, s'est décidé pour Anastase Ier dans son *Histoire de la littérature byzantine* [4]. »

Restons-en à M. Krumbacher première manière. Une fois de plus, il aura été prouvé que la première impression est toujours la meilleure. Il semble en effet que la question est aujourd'hui définitivement tranchée en faveur du VIe siècle, grâce à l'intervention très autorisée et très heureuse du R. P. Pétridès. Deux pages de l'estimable auteur, qui ont paru dans les *Échos d'Orient* en 1906, pourraient s'appeler littéralement triomphantes et nous lui demandons la permission de les citer presque entières. En même temps, le lecteur verra s'élargir de plus en plus le cercle, en vérité très distingué, qui entoure celui que le P. Blume appelait si juste-

---

1. Gelzer, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, Leipzig, 1899, p. 76.
2. M. de Boor, *Die Lebenszeit des Dichters Romanos* dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. IX (1900), p. 634.
3. *Échos*, t. V, p. 209.
4. *Loc. cit.*, v. aussi Bouvy (R. P. Edmond), *Étude sur les origines du rythme tonique dans l'hymnogr. gr.*, in-8, Nîmes, 1886, p. 359.

ment « le fondateur de l'hymnodie grecque » et « le plus grand des poètes byzantins[1].

« Beaucoup et j'étais du nombre, écrit donc le R. P. Pétridès, ont cru longtemps insoluble le problème posé par la chronologie de saint Romain le mélode. Le lecteur se souvient sans doute de l'étude consacrée ici même par le R. P. Vailhé[2].

« M. A. Papadopoulos Kerameus répliqua aussitôt à notre collaborateur en essayant de nouveau de démontrer que Romain a vécu au VIe siècle[3]. D'autre part, M. Van den Ven, tout en combattant les conclusions du P. Vailhé, réclamait, pour se prononcer, autre chose que de vagues allusions historiques[4].

« Récemment encore, M. Ph. Meyer affirmait que rien dans l'œuvre du grand mélode ne permet de le dater du premier Anastase[5].

« Eh bien ! cette fois la preuve définitive en est faite, c'est au VIe siècle, non au VIIIe, que Romain a composé ses hymnes. Les plus difficiles seront obligés de se déclarer convaincus.

« Un texte grec retrouvé par M. A. P. Kerameus dans le codex 30 de l'Université de Messine et publié par lui dans la *Νέα ἡμέρα* de Trieste (n. 1604, du 27-9 septembre 1905), fait conclure que saint Romain est venu de Syrie à Constantinople sous Anastase Ier (491-518).

« M. Maas a repris l'argument intrinsèque en s'appuyant principalement sur des poèmes de Romain encore inédits. Il l'a fait dans un premier travail, paru en 1905[6], puis dans un article plus développé publié en 1906[7].

« Il est certain que l'hymne de saint Romain *Pour tout tremblement de terre* fait allusion à la révolte de Nika (532), à l'écroule-

---

1. Cf. Blume, art. *Hymnody*, dans *Cath. Encycl.*, New-York.
2. *Échos*, t. V, p. 207-212.
3. Νέα ἡμέρα de Trieste, n. 1438 et 1439.
4. *Byzantinische Zeitschrift*, t. XI, p. 153.
5. *Romanos*, dans la *Realencyklop. f. protest. Theol. und Kirche*, t. XVII, p. 123.
6. *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 3 février 1905.
7. *Byzantinische Zeitschrift*, t. XV, p. 1-44.

ment et à la reconstruction de Sainte-Sophie, qui fut consacrée de nouveau en 537. Cette hymne doit se dater de 536-537....

« Parmi les saints célébrés par Romain aucun ne vécut au delà du VIe siècle... La dogmatique de Romain est étroitement apparentée à celle de Justinien.

« M. Funk et un peu les Bollandistes avaient cru que les œuvres de Romain cadraient mal avec le développement de la liturgie au VIe siècle. M. Maas répond à cette objection....

« Après la publication de M. A.-P. Kerameus et l'étude complète, si minutieuse et si délicate de M. Maas, le doute n'est plus possible, et nous devons bien saluer dans le *princeps melodorum*, découvert par le cardinal Pitra, le poète de l'époque justinienne.

« Il me reste à exprimer le vœu que maintenant M. Krumbacher ne nous fasse plus attendre longtemps l'édition critique des œuvres complètes du grand hymnographe. Si, par amour de la nouveauté et engouement pour la poésie des canons, inaugurée au VIIIe siècle par saint André de Crète, l'Orient a effacé de son répertoire les merveilleux cantiques du poète inspiré de la Théotokos, nous aurons au moins la consolation de les relire en notre particulier dans leur pureté originale [1]. »

Quand le R. P. Pétridès nous procure un si vif plaisir en établissant aussi nettement et définitivement la chronologie de notre vénéré poète, nous devrions fermer les yeux sur une légère inexactitude qui s'est glissée dans ses dernières lignes. Dans les *Ménées*, recueil liturgique qu'il nous fallait consulter pour la présente étude, le nom de saint Romanos, il est vrai, ne se rencontre *peut-être* nulle part; nous disons *peut-être*, parce que nous n'avions aucune raison de parcourir les douze volumes de la collection et que de fait nous ne les avons pas parcourus ; — il ne se rencontre sûrement pas dans les cinquante ou soixante pages que nous avons vues et en partie traduites, mais *il y est* quand même, *il y est un peu*, et c'est précisément dans les premières strophes du fameux *kontakion* sur la *Nativité de la Vierge* dont nous voulons ici reproduire le texte même, parce qu'il est tout entier, avons-nous dit, une hymne

---

1. *Échos*, 9e année, n. 5, 9 juillet 1906 : *S. Romain le Mélode*, p. 226-227. M. Krumbacher a en effet promis cette édition complète, *Ibid.*, p. 227.

à notre Sainte. Seulement, il est là parfaitement anonyme ; il est là tronqué, réduit à deux strophes à peine, et comme presque tout l'office où on l'a fait entrer, l'office du 8 septembre, est de saint André de Crète, nous nous demandions s'il n'y avait pas lieu de faire quelques recherches dans les œuvres poétiques de cet autre grand mélode. Et en effet, chose quelque peu étrange, mais chose réelle, nous trouvions ces deux strophes du *kontakion* intercalées, on ne sait pourquoi ni comment — dans le *Canon in Nativitatem Beatæ Virginis Mariæ* de saint André. Le compilateur des *Ménées* les aura prises là sans s'inquiéter davantage de leur auteur [1].

Il faut peut-être prendre pour une exagération poétique ces mille *kontakia* que la légende attribuait plus haut à saint Romanos, et c'était peut-être aussi une manière de dire « un très grand nombre ». Quoi qu'il en soit, il nous en reste aujourd'hui à peu près quatre-vingts et ils sont de toute beauté. Le Père Bouvy les a comparés aux odes triomphales de Pindare, et il trouvait, surtout dans le *cantique pascal*, ce caractère dramatique et puissant qui rappelle en même temps les *Choéphores* d'Eschyle [2].

ΚΟΝΤΑΚΙΟΝ	KONTAKION
ἦχος πλαγίου τετάρτου φέρον ἀκροστιχίδα	du quatrième ton plagal portant l'acrostiche
Η ΩΔΗ ΡΩΜΑΝΟΥ	Ode de Romanos
Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννα	Joachim et Anne,
Ὀνειδισμοῦ ἀτεκνίας,	De leurs longues humiliations,
Καὶ Ἀδὰμ καὶ Εὔα,	Adam et Ève
Ἐκ τῆς φθορᾶς τοῦ θανάτου,	De la corruption de la mort

1. « En s'établissant avec leurs interminables canons, les ménées supplantent peu à peu le *tropologe*, ce précieux livre rempli des offices dus à saint Romain ou à son école. Un exemplaire du tropologe se trouve encore aux mains de saint Théodore Studite en 816 ; quelques autres exemplaires en seront encore copiés aux siècles suivants, mais l'usage de ce recueil va chaque jour en diminuant et des belles hymnes qu'il renferme, c'est à peine si le *Kontakion* et le premier οἶκος échappent à l'oubli en pénétrant dans les ménées. » Pargoire, *L'Égl. byz.*, p. 335.

2. *Echos*, t. I, 1897-1898, p. 193

Ἠλευθερώθησαν, Ἄχραντε,
Ἐν τῇ ἁγίᾳ γεννήσει σου·
Αὐτὴν ἑορτάζει
Καὶ ὁ λαός σου.
Ἐνοχῆς τῶν πταισμάτων
Λυτρωθείς, ἐν τῷ κράζειν σοι·
Ἡ στεῖρα τίκτει τὴν Θεοτόκον,
Καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Ont été délivrés, ô Immaculée,
Dans ta sainte Nativité.
Aussi ton peuple
La célèbre avec joie,
Et des liens du péché
Dégagé, il s'écrie :
La stérile enfante la Mère de Dieu
La source pure de notre vie !

Ἡ προσευχὴ ὁμοῦ καὶ στεναγμὸς
Τῆς στειρώσεως καὶ ἀτεκνώσεως
Ἰωακεὶμ τε καὶ Ἄννης εὐπρόσ-
[δεκτος,]
Καὶ εἰς τὰ ὦτα Κυρίου ἐλήλυθεν.
Καὶ ἐβλάστησε καρπὸν
Ζωηφόρον τῷ κόσμῳ.
Ὁ μὲν γὰρ προσευχὴν
Ἐν τῷ ὄρει ἐτέλει,
Ἡ δὲ ἐν τῷ παραδείσῳ
Ὄνειδος φέρει.
Ἀλλὰ μετὰ χαρᾶς
Ἡ στεῖρα τίκτει τὴν Θεοτόκον,
Καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Gemissant dans leur infortune,
Anne et Joachim ont longtemps prié,
Et leurs ardentes supplications
Sont parvenues aux oreilles de Dieu :
Elles ont obtenu pour le monde
Le divin Fruit de vie
Joachim sur la montagne
Répandait sa prière,
Anne dans le jardin
Pleurait son malheur.
Mais avec joie maintenant
La stérile enfante la Mère de Dieu,
La source pure de notre vie.

Ὦ τοκετὲ τῆς Ἄννης ἀγαθέ,
Πῶς ὑμνήσω σε, ἢ πῶς δοξάσω σε,
Ὡς ὑπάρχεις τεχθεῖσα ναὸς ἅγιος;
Ἰωακεὶμ ἐν τῷ ὄρει ἱκέτευε
Τὸν καρπὸν ἀπολαβεῖν
Ἐκ κοιλίας τῆς Ἄννης.
Καὶ γίνεται δεκτὴ
Ἡ εὐχὴ τοῦ ὁσίου,
Καὶ μετὰ κυοφορίαν
Ἡ μακαρία φέρει κόσμῳ χαράν·
Ἡ στεῖρα τίκτει τὴν Θεοτόκον,
Τὴν τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

O chère maternité de sainte Anne,
De quels hymnes te célébrerai-je ?
Et toi, le plus saint des temples,
Pourrais-je dignement t'honorer ?
Joachim priait sur la montagne
Pour que, des mains de sa sainte épouse
Un enfant passât un jour en ses bras;
Et la prière du saint est exaucée,
Et Anne la bienheureuse
Donne au monde la joie
Avec la Mère de Dieu,
La source pure de notre vie ....

Δῶρα ποτε προσῆγεν ἐν ναῷ
Καὶ ἀπρόσδεκτα ταῦτα γεγόνασι,
Τῶν ἱερέων μὴ θελόντων δέξασθαι,
Ὥσπερ ἀτέκνου καὶ σπέρμα
[μὴ ἔχοντος],
Καὶ τοῖς υἱοῖς τοῦ Ἰσραὴλ
Ἰωακεὶμ ἐβδελύχθη·
Ἀλλ' ἦλθεν ἐν καιρῷ
Καὶ προσάγει τὴν παρθένον
Σὺν δώροις εὐχαριστίας,
Ἅμα τῇ Ἄννῃ,
Νῦν ὅτι χαίρουσιν·
Ἡ στεῖρα τίκτει τὴν Θεοτόκον,
Καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Ἤκουσαν οὖν φυλαὶ τοῦ Ἰσραήλ,
Ὅτι ἔτεκεν Ἄννα τὴν ἄχραντον,
Καὶ εὐφροσύνῃ αἱ πᾶσαι συνέχαι-
[ρον·]
Πότον Ἰωακεὶμ τότε ἐποίησε,
Καὶ ηὐφραίνετο λαμπρῶς
Ἐπὶ τῷ παραδόξῳ
Καλέσας εἰς εὐχὴν
Ἱερεῖς καὶ λευΐτας,
Καὶ τὴν μακαρίαν μέσον
Ἤγαγε πάντων,
Ὅπως μεγαλυνθῇ·
Ἡ στεῖρα τίκτει τὴν Θεοτόκον,
Καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Ῥεῖθρον ἐξέβλυσας ζωῆς ἡμῖν
Ἡ τραφῆναι δοθεῖσα εἰς ἅγιον,
Καὶ τὴν ἀγγέλου τροφὴν ἀπολαύ-
[σασα],
Ἐν τοῖς ἁγίοις ἁγία ὑπάρχουσα,
Ὡς ὡρίσθη, καὶ ναὸς
Καὶ δοχεῖον Κυρίου·
Αἱ παρθένοι σὺν δᾳσὶ

Les offrandes de naguère,
Présentées dans le temple,
Ont été refusées par les prêtres
Parce que, seul entre les fils d'Israël,
Joachim restait sans postérité,
Et sa douleur est extrême,
Mais en un jour d'allégresse,
Avec les dons eucharistiques,
Il vient présenter la Vierge,
Et Anne l'accompagne
Toute heureuse comme lui
Elle qui nous a donné la Mère de Dieu
La source pure de notre vie.

Elles l'ont entendu dire,
Les tribus d'Israël
Anne a mis au monde l'Immaculée.

Et elles se sont réjouies avec elle.
Joachim a préparé un banquet
Pour célébrer cette merveille :
Il a convoqué à son action de grâces
Les prêtres et les lévites,
Et au milieu de l'assemblée,
En grand honneur est entrée
La mère bienheureuse, et tous ont béni
Celle qui nous a donné la Mère de Dieu,
La source pure de notre vie.

Tu as fait couler pour nous
Le fleuve de vie,
O toi qui fus placée dans le Temple
Et nourrie de la main des Anges,
Sainte du Sanctuaire,
Vrai temple et tabernacle du Seigneur !
Vierge, les vierges avec des flambeaux

Τὴν παρθένον προσῆγον,	Précédaient ton entrée,
Τὸν ἥλιον ἐκτυποῦσαι	Comme pour annoncer
Ὅνπερ προσφέρειν	Le Soleil de justice
Ἔμελλε τοῖς πιστοῖς·	Qui devait naître de toi !
Ἡ στεῖρα τίκτει τὴν Θεοτόκον,	Et avec joie nous te saluons, Mère [de Dieu,]
Καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.	La source pure de notre vie.
Ὢ μυστικῶν τελουμένων ἐν γῇ !	« Oh ! quels miracles s'accomplissent [en la terre ! »]
Μετὰ τόκον ἡ Ἄννα ἐβόησε	S'écrie Anne devenue mère,
Πρὸς τὸν προγνώστην καὶ Θεὸν [ἡμῶν.]	Prosternée devant le Dieu de toute [science :]
Εἰσήκουσάς μου, ὄντως δέσποτα, [εὐχῆς]	« Dieu souverain, tu m'as exaucée
Ὥσπερ Ἄννης, τοῦ Ἠλὶ	Comme jadis tu exauças la mère [de Samuel]
Μεμφομένου τὴν μέθην.	Quand, malgré les reproches du grand- [prêtre,]
Αὕτη τὸν Σαμουὴλ	Elle faisait vœu de te consacrer
Ὑπισχνεῖται τεχθέντα	Le fils q[illegible]e tu lui donnerais.
Κυρίῳ ἱερατεύειν.	
Σὺ οὖν ὡς πρώην,	Tu es bon pour moi, comme tu le [fus pour elle,]
Ἐδωρήσω κἀμοί·	Et à mon tour, avec joie,
Ἡ στεῖρα τίκτει τὴν Θεοτόκον,	Je t'offre la Mère de ton Fils
Καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.	La source pure de n[illegible] vie
Μέγα μοι ὑπάρχει νῦν, ἀγαθέ.	Pour moi, Dieu b[illegible], tu as fait de [grandes choses !]
Ὅτι τέτοκα παῖδα τὴν τίκτουσαν	J'ai donné le jour à une enfant
Τὸν πρὸ αἰώνων δεσπότην σε καὶ [Θεον,]	Qui sera la Mère du Seigneur, Ro[illegible] [des siècles]
Τὸν μετὰ τὸν τόκον σῴαν φυλάτ- [τουσα]	Et restera cependant,
Τὴν μητέρα αὐτοῦ,	Par la vertu divine,
Ὥσπερ ἔστι, παρθένον·	Vierge toujours comme [illegible]e est [maintenant.]

Αὐτὴν ἐν τῷ ναῷ	Dieu de miséricorde, je te l'offre dans
Σοὶ προσφέρω οἰκτίρμων·	[ton temple,]
Αὐτὴ καὶ πύλη σοι ἔσται	Elle qui doit te recevoir
Τοῦ ἐξ ὑψίστου ὕστερ μετὰ χαρᾶς,	Quand tu descendras de l'En-haut,
Ἡ στεῖρα τίκτει τὴν Θεοτόκον,	Et que j'appelle avec joie la Mère de [Dieu]
Καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν [1].	La source pure de notre vie.

***

Anatole (?), saint Sophrone, saint André de Crète...

Avec le mélode Anatole la question chronologique se pose de nouveau, mais cette fois, qui va la résoudre tout à fait, comme elle l'a été pour saint Romanos ?

On lit dans le *Catholic Encyclopedia* de New-York, un excellent précis, pour le dire, au moins cette fois, des acquisitions scientifiques modernes (traduction) : « Le canon de l'office grec de sainte Anne fut composé par Théophanes († 817), mais d'autres parties de l'office sont attribuées à Anatole de Byzance († 458) [2]. »

Trop heureux serions-nous si cette dernière partie de la citation pouvait se prendre absolument au pied de la lettre, *ut sonat*, car il n'y a eu, on le sait, qu'un Anatole dit « de Byzance, » et on entend toujours par ce nom le célèbre patriarche dont le Dr Neale résume ainsi la vie : « Ses commencements, comme homme public, ne promettaient guère ; il n'était que simple *apocrisiarius* ou délégué de Dioscore à la cour du basileus ; mais, à la mort de saint Flavien, grâce à des violences dont il avait été l'objet et qui méritaient une compensation, il fut élevé sur le trône vacant de Constantinople. Au concile de Chalcédoine, il obtint pour Constantinople le second rang parmi les sièges patriarcaux. Ayant gouverné en paix son Église pendant huit années, il « partit pour son repos » (*he departed for his rest*), l'an du Seigneur 458. Ses com-

1. Texte grec d'après Pitr , *Analecta* (1876), p. 198.
2. The Canon of the greek office of S. Anne was composed by saint Theophanes (died 817), but other parts of the office are ascribed to Anatolius of Byzantium (died 458). Holweck, art. *Anne*.

positions sont presque toutes très courtes, mais en général très pleines de souffle [1].

Serait-il vrai que ce même Anatole de Byzance, extrêmement vénérable pour sa chronologie, s'il l'est moins pour certaine faute de sa vie (sa résistance au Pontife romain), aurait le premier mis la main à l'office de notre Sainte ? La question est posée, elle n'est pas résolue.

Il est vrai, les *Ménées* et *l'Octoïkhos* nous présentent plus de cent poèmes sous ce nom d'ANATOLIOS, et quelques éditions de ces mêmes *Ménées*, celle en particulier de 1869 (Venise), écrivent en propres termes : « Anatole le Patriarche », ce qui est bien synonyme d'« Anatole de Byzance. » Il est vrai encore, Allatius, dans sa liste des mélodes grecs, ne mentionne qu'un seul Anatole, celui du v[e] siècle [2], et, à son tour, le cardinal Pitra, après avoir dit quelques mots du patriarche et poète Anthime, « s'explique à peine que les historiens aient gardé un silence complet sur la part prise aux nouveaux offices par un autre patriarche plus ancien et plus célèbre, » et il va le nommer, cet « autre » patriarche plus ancien et plus célèbre », qui n'est autre encore que notre Anatole de Byzance [3]. Lui-même n'en dit guère davantage à son sujet, mais au moins il ne suppose pas un autre mélode du même nom qui pourrait être celui dont le nom figure dans les *Ménées* et l'*Octoïkhos*. Il est vrai enfin que ces menus faits réunis : le *charisme du chant* qu'Anatole de Byzance aurait possédé avant Romanos ; l'attribution de certaines pièces par les *Ménées*; le silence d'Allatius et celui du cardinal Pitra sur tout autre mélode du même nom : tout cela, à quoi d'ailleurs pourrait s'ajouter l'argument tiré de la vraisemblance, semblerait confirmer l'assertion de l'*Encyclopédie* américaine. Et plût à Dieu en effet qu'elle fût rigoureusement incontestable, car on voit de suite quel magnifique argument l'ancienneté de notre dévotion pourrait en tirer. Re-

1. « They are usually very spirited. » *Hymns*, p. 3. D'après Le Quien, Anatole serait mort en 457, à l'âge de quatre-vingts ans. *Oriens*, t. I, col. 217. Hurter maintient la date 458 : *Nomenclator*, t. I, p. 397.
2. *De libris*, p. 81.
3. *Hymnogr. gr.*, p. 46

monter avec elle, au delà de saint Romanos jusqu'en plein ve siècle; pouvoir affirmer, avec preuves en main, que, dès cette époque, notre Sainte avait son office liturgique, quelle joie ce serait pour tous ses fidèles serviteurs !

Cependant, il faut l'avouer, si pénible que ce soit, le problème n'est pas résolu. MM. Christ et Paranikas, de qui nous attendions l'avis, se demandent encore, comme beaucoup d'autres aujourd'hui, qui est cet Anatole des *Ménées* grecs et à quelle époque il a pu appartenir. Ils confessent « qu'ils n'ont rien trouvé de certain dans les auteurs à son sujet et qu'ils ont en vain posé des questions à plusieurs érudits. » Quant à eux personnellement, ils n'acceptent pas l'*Anatole de Byzance*, et ils en viennent plutôt à conclure que le mélode en question a vécu avant Jean Damascène ou avant le milieu du VIIIe siècle[1]. » Si cependant la science d'Amérique avait dit vrai !

***

La chronologie de saint Sophrone († 630) semble mieux établie. Voici d'abord comment, en cinq ou six coups de son pinceau magique, M. le comte Couret a tracé le portrait du saint patriarche :

Cet ancien professeur de rhétorique, originaire de Damas, « la perle de l'Orient », montra bien que, selon un mot célèbre, « l'Université mène à tout à condition qu'on en sorte. » Abandonnant sa chaire et congédiant ses nombreux élèves; tour à tour moine, anachorète, pèlerin, hagiographe, théologien et poète, il parcourt l'Orient; visite, avec son ami Jean Mosch, les monastères de Syrie et d'Égypte; en recueille les mystiques traditions; devient, à Alexandrie, le bras droit du patriarche saint Jean l'Aumônier; fait voile pour Rome; s'agenouille dévotieusement devant le pape saint Dieudonné; retourne en Orient et s'enferme dans le monastère

1. Neque certi quidquam memoriæ proditum inveni neque ab aliis diligenter quæsitum novi... Ante Ioannem Damascenum vel ante medium sæculum octavum Anatolium vixisse merito concludere nobis videmur. On soupçonne (*suspicor*) qu'il a vécu à Constantinople. *Anthologia*, p. XLI-II.

de saint Théodose, au désert de Judée, jusqu'au jour où la voix unanime du clergé, des moines et du peuple, l'appelle au trône patriarcal de Jérusalem [1].

Le Père Pargoire fait également l'éloge de ce « Damasquin très cultivé », tour à tour théologien, prédicateur, hagiographe, liturgiste et poète. D'après lui, « ses œuvres poétiques comprennent un recueil de vingt-deux odes anacréontiques sur divers sujets ; trois inscriptions métriques et différentes petites pièces liturgiques [2]. » Comme liturgiste et comme poète, le vénérable Palestinien mérite notre double reconnaissance. Ecoutons encore M. Couret, puisqu'il a si bien le don de la mise au point précise : « A la prière du Patriarche, Sophrone cherche à recomposer l'ancien livre de la liturgie monastique codifié par saint Sabas et qui contenait la liste des fêtes et le détail des offices que devaient célébrer, chaque anniversaire, tous les monastères de Palestine. Ce livre avait disparu dans l'invasion des Perses : Sophronius met tous ses soins à le rétablir : il réunit les traditions monastiques, recueille les souvenirs des moines et restitue le précieux texte qui, revu plus tard par saint Jean Damascene, nous est parvenu sous le nom de *Typique de saint Sabas* [3]. »

Plus loin il sera question de ce livre, connu de tous ceux qui ont parcouru l'un ou l'autre des ouvrages dédiés à notre Sainte, mais en attendant que nous y cherchions à notre tour son nom et la mention de ses fêtes, observons que ce nom très saint a fait vibrer au moins une fois la lyre du poète Sophrone. C'est quand il chanta « ce grand désir qu'il avait de visiter la sainte Ville (de Jérusalem) et tous les lieux vénérables [4]. » Le titre de

---

1. Couret, *Rev. de l'Orient chr.*, 1897, t. II, p. 127; cf. du même auteur, *La Palestine sous les empereurs grecs*, in-8, Grenoble 1869, deux chapitres sur saint Sophrone ; Laurent de Saint-Aignan, *Vie de saint Sophrone, patriarche de Jérusalem*, au t. v des *Lect. et mémoires de l'Acad. de Sainte-Croix*.

2. Cf. *L'Eglise byzant.*, p. 240 sq. Cf. aussi *Rev. de l'Or. chr.*, 1897; *ibid.*, t. VII (1902), p. 360, et t. VIII, p. 32 et p. 356 : étude par le R. P. Vailhé ; *Échos d'Or.*, t. IV, p. 284.

3. *La Palestine*, p. 255.

4. *P. G.*, t. LXXXVII, col. 3817.

la pièce est trop joli, trop touchant, pour n'être pas cité dans l'original :

> Εἰς [illegible] [illegible],
> καὶ εἰς τοὺς [illegible] τόπους.

On le [illegible] l'extrait qui suit va nous le prouver davantage, un [illegible] sanctuaire [illegible] est cette église Sainte-Anne de J[illegible] nous [illegible] aussi nous entretenir plus tard, parce qu'e[illegible] l'un des principaux monuments du culte de la Saint[illegible]. Encore [illegible] il faut lire le [illegible] même, si harmonieux [illegible] beau que son premier traducteur latin, Matrange, [illegible] nous [illegible] en vers « au moins virgiliens [1] » :

Τόπον [illegible] [illegible] τοίχους.
Σοφίης [illegible]
Ἐὰν ἐκλ[illegible]
Χαμ[illegible]

Φέρ[illegible] δὴ μάτην [illegible]
Ἀγορῆς μέσης [illegible]
Ὅθι πατρίκοις [illegible]
[illegible] ἄνασσα κούρη.

Προβα[illegible]
Ἔνθα [illegible]

Ὑ[illegible]
Θεο[illegible]ρος [illegible]
Φιλ[illegible] περιπλα[illegible]

Χ[illegible] φέρειν ἐκείνην
Π[illegible] κλίνην [illegible]
[illegible] Λόγου [illegible]
Βάσιν [illegible] κείνην.

Avec larmes [illegible] à genoux par terre, je baiserai la pierre où le Prince de [illegible] entendit la sentence de sa mort [2]. J'ENTRERAI DANS [illegible] SAINTE PROBATIQUE OÙ LA GLORIEUSE ANNE ENFANTA MA[illegible]IE ; et, approchant du temple de la très pure Mère de Dieu, j'en saisirai les murailles si chères, et j'y poserai mes lèvres avec amour. De là je [illegible] m'éloignerai pas et il me semblera que je vois apparaître au foyer de ses pères la Vierge Reine de

---

1. Dans Maï, *Spicilegium Romanum*, t. IV, p. 49, ou *P. G.*, *ut supra*.
2. Il s'agit de la maison de Caïphe.

l'univers, pendant que, à deux pas, encore sous mes yeux, le paralytique reprendra son grabat sur l'ordre du Christ qui l'a guéri[1]. »

Nous nous sommes abstenu de toute réflexion après le *Kontakion* de Romanos, et encore ici mieux vaut n'en pas faire, surtout si nous avons toujours sur le cœur certains jugements dont on se souvient, portés sur la littérature byzantine en général, c'est-à-dire, comme on peut le croire, sur chacun de ses écrivains en particulier, car enfin, où personne n'est excepté nommément, chacun est condamné. C'est vrai, puisque Sainte-Beuve ou un autre l'a dit : « Le style est le sceptre d'or à qui, en définitive, appartient l'empire du monde, » mais encore faut-il que le critique sache ce que c'est que le *style*.



Moins littéraire peut-être, mais égal au grand partiarche de Jérusalem par sa tendre vénération pour la sainte Vierge et pour sa mère, saint André de Crète emplira de leurs doux noms, qui sonnent d'ailleurs si bien ensemble à tout cœur chrétien, les offices du 9 décembre et du 8 septembre. Vers sa cellule austère, féconde aussi comme le silence, la prière et le saint travail monastique, dirigeons-nous maintenant. Bien d'autres, depuis quelque temps, nous y ont précédés, et toujours humainement parlant, c'est plaisir de voir comme notre André, aussi bien que Romanos, sait attirer autour de lui toute une élite de personnages distingués, des hommes qui s'appellent, sans qu'il soit besoin de décliner tous leurs titres : Ehrard, Krumbacher, Krüger, Bardenhewer, Marin, Heisenberg, Vailhé, *last but not the least*, selon l'expression américaine[2]. Théologien, prédicateur, poète, religieux, un des plus grands écrivains de l'Église grecque aux VIIe et VIIIe siècles[3],

1. *P. G.*, t. LXXXVII, col. 3824.
2. Le dernier, mais non pas le moindre.
3. Cf. Fabricius, *Andreæ Cretensis scripta edita et inedita* dans *Bibl. gr.* t. X, p. 124 sq. (éd. 1721) ou t. XI, p. 65 sq. (éd. 1790).

de plus, un évêque et un saint authentique encore lui. André méritait certes cet honneur.

Mais pour lui de nouveau la question de chronologie soulève des problèmes et le lecteur sera bien aise que le R. P. Vailhé se soit, comme il dit, « proposé d'enfermer l'existence d'André dans un cadre sûr et déterminé. » Qu'il nous permette encore ici de résumer son étude.

Saint André de Crète, dit aussi le *Hiérosolymitain*, naquit à Damas vers l'année 660. Dans sa quatorzième ou quinzième année, il fut conduit par ses parents au monastère du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Depuis la mort de saint Sophrone (638), la ville sainte ne possédait plus de patriarche. Celui qui en tenait lieu, Théodore le τοποτηρητής, selon l'expression byzantine, reçut André au nombre des clercs, lui conféra la tonsure monastique et le rangea parmi les notaires de la grande basilique.

En 685, André est chargé d'une mission à Constantinople, et cette mission accomplie, il entre dans un couvent où il reste plusieurs années. Il est ordonné diacre ; prend la direction d'un hospice de vieillards ainsi que de l'orphelinat de la Grande-Église, et s'acquitte si bien de ces deux emplois qu'il obtient « en récompense » la métropole de l'île de Crète. Son épiscopat se signale par des discours spirituels, des homélies ou panégyriques, des poésies sacrées : canons, tropaires, idiomèles ; enfin, par diverses réformes introduites dans la liturgie et le chant ecclésiastiques. Né à Damas vers 660, il meurt le 4 juillet 740[1].

Il fut un temps, un long temps, où Baronius le premier, et Assemani le deuxième, sans parler de plusieurs autres, nous défendaient de confondre André de Crète *Hierosolymitanus* à *Episcopatu Cre-*

1. *Échos d'Orient*, t. v, p. 378-387. — Pourquoi M. Lesêtre met-il André après saint Germain et Taraise, patriarches de C. P., ce dernier n'étant mort qu'en 806 ? Cf. L'*Imm. Conc. et l'Égl. de Paris*. Ce ne peut être parce que dom Ceillier le fait mourir *après 713* (*Auteurs sacrés*, t. xii, p. 571), mais alors pourquoi ? À la différence de quelques années, les auteurs s'entendent assez bien sur la date de la mort, au moins tous quant au siècle. Le Dr Neale propose 732, le R. P. Bousquet 720.

Pour M. Neale, *Hymns*, p. 18, c'est à Jérusalem que saint André aurait embrassé la vie monastique.

tensis, avec André de Crète, *patria Cretensis, professione monachus*[1], mais c'est aujourd'hui l'opinion d'un certain nombre d'érudits que les deux André de Crète sont un seul et même homme. Au dire de l'abbé Marin, « avant d'être archevêque de Crète, André avait embrassé la vie monastique dans le célèbre monastère de Saint-Sabas[2]; » un collaborateur des *Échos d'Orient* paraît être du même avis, sauf qu'il ne désigne pas le couvent : « Saint André, dit-il, composa ses poésies dans son monastère avant d'être élevé à l'épiscopat[3]. » Et ainsi d'autres auteurs.

Pour nous, en tout cas, il n'existe qu'un André de Crète. C'est l'auteur de quarante-deux homélies (ou environ) « dont l'authenticité n'est contestée par personne », et parmi lesquelles nous en avons déjà distingué qui sont de vrais panégyriques de notre Sainte[4]; l'auteur de cette œuvre tout à fait à part qui s'appelle le *Grand Canon* et qui, avec ses deux cent-cinquante strophes, étonne toujours quelque peu, quand ce n'est pas beaucoup trop, la piété occidentale; c'est surtout l'auteur des canons sur la *Conception de sainte Anne* et sur la *Nativité de la Vierge*, vrais cantiques à notre vénérée Sainte que la liturgie grecque n'a pas cessé de répéter depuis douze ou treize cents ans.

Et puis, chose qu'il importe de dire, surtout à une époque comme la nôtre où tant de remarquables études ont voulu honorer le dogme et la fête de l'Immaculée Conception, c'est que, parmi les témoins byzantins de ce dogme et de cette fête, saint André occupe un des premiers rangs, s'il n'en est pas plutôt, comme l'a

---

1. Baronius, dans ses *Notes au martyrologe*, 17 octobre ; Assemani, *Codex liturg.*, t. v, p. 304.

2. Marin, *Les Moines de C. P.*, Paris. 1897, p. 497.

3. *Échos*, t. II, p. 37.

4. « Par sa date et par son mérite, saint André de Crète occupe le premier rang parmi les écrivains de son temps. Ses discours, publiés au nombre de vingt-deux et inédits en nombre à peu près égal, le font passer pour le meilleur des homélistes et des panégyristes byzantins ; ses canons en tête desquels le Grand Canon lui valent d'être désigné comme l'inventeur de ce genre. Avec cela d'ailleurs, André pratiqua aussi la polémique religieuse, témoin son fragment contre les Iconoclastes. » Pargoire, *op. cit.*, p. 377.

dit M. Jugie, « le premier témoin irrécusable [1] ». La restriction que nous semblons faire à l'assertion de M. Jugie n'est pas, tant s'en faut, un *sed contra est*, mais plutôt comme un point d'interrogation que nous nous posons en passant. Est-il bien prouvé en effet, indiscutablement prouvé, que le dogme et la fête de l'Immaculée Conception n'ont aucune attestation quelconque avant saint André ou la dernière moitié de VII[e] siècle ? N'est-ce pas bien un peu tard ?

Tout à l'heure, à l'étonnement de l'un ou l'autre lecteur « d'occasion », nous ferons place à quelques offices des *Ménées*, car autant ils sont célèbres, autant ils sont peu connus, et il semble que le temps soit venu d'en juger non plus seulement sur ouï-dire mais de *visu*, sur le *vu, vu, ce qui s'appelle vu*. Là nous entendrons le pieux mélode célébrer longtemps, trop longtemps peut-être pour nos oreilles profanes, la Vierge toute-belle, toute-sans-tache, et avec elle, sa toute-vénérable Mère. Si, à ce moment nous avons un tant soit peu l'âme à la prière, nous oublierons ces imperfections de détail que la critique s'est trop plu à relever dans l'œuvre littéraire du grand moine, et nous admirerons plutôt cette ferveur d'oraison qui grandit toujours plus elle dure [2].

---

1. *Saint André de Crète et l'Immaculée Conc.*, dans *Échos d'Or.*, mai, 1910, p. 130.

2. Aux yeux de M. Neale, le *Grand Canon* est la « composition la plus ambitieuse d'André », sans doute pour ne pas dire « la plus prétentieuse », et M. Krumbacher à son tour juge le poète assez sévèrement. Pour lui, « la longueur infinie avec laquelle André développe sa pensée en arabesques entortillées, fatigue le lecteur le plus bienveillant, » et il déplore « ce soin pénible qui se dépense à amener des antithèses, des jeux de mots et des comparaisons. » *Geschichte*, p. 675. Bardehewer n'est guère plus admiratif : « André de Crète abuse manifestement de la ductilité de la pensée et en l'étirant sans mesure finit nécessairement par fatiguer. Le mal qu'il se donne pour trouver l'antithèse, le jeu de mots, pour développer la comparaison, contraste étrangement avec la libre élévation des précédents mélodes » (*Les Pères*, t. III, p. 55).

Il est un peu triste de voir des gens sérieux s'occuper de pareilles bagatelles. Nous ne sortirons donc jamais avec personne de « Grammaire et Syntaxe », « Style et composition », c'est-à-dire de Lhomond et d'Émile Lefranc, ce Lefranc qui ne fut pas même *Pompignan*.

Sergius, Germain, Georges, Etienne, Joseph, Théophanes Graptos.

Dans ce prochain article qui, maintenant en effet, ne va pas tarder, nous verrons encore d'autres noms apparaître, noms de mélodes peu célèbres, mais qui mériteraient, comme les *Ménées* eux-mêmes, d'être connus au moins quelque peu. Le R. P. Petit constatait naguère que « la liturgie est une des branches les moins cultivées, une des régions les moins explorées de l'immense domaine de Byzance, » et il savait gré « à quelques rares travailleurs de diriger de ce côté leur activité [1]. » Voilà en vérité un sujet d'étude qui devrait tenter les jeunes, ne fût-ce que par l'attrait du nouveau. Évidemment il y aurait tout à trouver, tout à faire et conséquemment tout à dire, en particulier, à propos de certains mélodes dont on connaît tout juste les noms mais qui ont cependant une valeur réelle, parce qu'ils ont joué depuis plus d'un millier d'années, un rôle à part dans la vie religieuse de l'Orient, un rôle sacré et sanctificateur,en fournisssant à la prière de tant de millions de prêtres, de religieux et d'âmes pieuses, sa formule invariable en même temps que son inspiration. Comme il est toujours vrai, tristement vrai que les choses de piété n'intéressent à peu près personne ! Mgr Gay n'a-t-il pas osé nommer par son nom une tentation commune à toutes les âmes chrétiennes même les plus sincères :« l'ennui avec Dieu . » Quel mystère quand la foi nous enseigne que nous sommes pourtant faits pour le ciel, pour la vision de Dieu seul *in æternum* !

Nos mélodes, disons-nous, ne sont pas connus, et ce sera pour nous une raison de plus de faire revivre un peu leurs œuvres, de vrais « cantiques », comme nous avons eu soin déjà de le prouver. Saluons au moins d'avance ce doux Sergius de *la Ville Sainte*, Sergius l'*hagiopolite*,dont le nom figure deux ou trois fois en l'*avant-fête* de la Nativité [2]; Germain, un prêtre aussi pieux que son homo-

---

1. *Échos*, t. II, p. 314.
2. Pour cette expression étrange ou autre de ce genre voir plus loin. — Le car-

nymo, le Patriarche, était éloquent [1] ; Georges, l'auteur du canon en vérité très édifiant sur la Présentation de la Vierge ; un autre hagiopolite, Étienne, qui lui aussi, comme Sergius, commence dès la veille la grande acolouthie du 8 septembre [2].

Les recherches contemporaines ont mis en meilleure lumière quelques autres poètes plus favorisés, tels que Joseph l'Hymnographe et surtout, et nous les en remercions, celui que nous pourrions appeler, sans diminuer le mérite de ses devanciers, le mélode

---

dinal Pitra fait de Sergius le patriarche (610-641) l'auteur de l'Hymne acathiste, mais selon MM. Christ et Paranikas, ce ne serait pas le Sergius des *Ménées*, *Analecta*, t. I, p. xxxi, 250-272, et Christ, *Op. cit.* : « Cognominem Sergio patriarchæ esse judico auctorem complurium idiomelon qui quod Agiopolites, id , Hierosolymitanus vocatur, hoc ipso cognomine a patriarcha C. P. distingui videtur.

1. Quatuor canones quibus Germani nomen præfixum est ab recentiore aliquo poeta cognomine compositos esse judico. *Anthologia*, p. xlviii.

2. « Quis sit ille Georgius, cum monime constet.... » Pitra, *Analecta*, t. I, p. xxxii, et 275. Du même : « Georges, l'un des plus anciens et des plus éloquents hymnographes de l'Église orientale. » *Hymnogr. gr.*, dans *Anal. Juris Pont.*, vie série, p. 1425. Dans le *Répertoire* du chanoine Chevalier, comme dans toutes les Bibliographies un peu complètes, les Étienne et les Georges emplissent de pleines colonnes, et sur les Georges en particulier, Allatius avait promis une dissertation qu'on attend toujours. Évidemment les bibliographies font mention de plusieurs mélodes grecs, indiquent au moins une date, mais pour le reste, nous renvoient à Fabricius, Cave, Ceillier et d'autres auteurs qui ne disent rien, ou si peu que rien.

Quelques notes prises des *Acta sanctorum*, t. xii, oct. (1867), p. 672-678 : *De S. Stephano Sabaita poeta* « Allatius promiserat se de eo singulariter dicturum (*De libris eccl. Græc.*, p. 81) sed liber ille periit aut certe nunquam venit in lucem ut non semel Fabricius queritur. » Fabricius a connu un mélode Étienne, mais il le confond avec Étienne le Thaumaturge. *Bibl. gr.*, t. x, p. 419 et 328, édit. Harles, cf. Waugnereckius (*Pietas Mariana Græcorum*, proleg. num. 24) : « Alia quoque troparia per 12 menæorum tomos sparsa sunt : sed quis a me expostulet ut illa investigem ? » Moine à Saint-Sabas (viii-ixe siècle). Étienne a écrit hymnos eccles. de martyribus Sabaitis. Habebatur sanctus Stephanus lauræ sancti Sabæ decus ingens et ornamentum (p. 675). Théophanes écrit un poème à son honneur. *Ibid.* Autre passage des mêmes *Acta SS.*, t. xi oct. (1864), p. 262 : « In Sirmondiano diserte nominatur (Stephanus) nepos seu consobrinus S. Joannis Damasceni : in Menæis præter nomen Sabaitæ præfert etiam cognomentum hymnographi quo utroque insigniri solet in Kal. Græcis et slavicis sequioris ævi.

officiel de madame saincte Anne, c'est-à-dire Théophanes, ce Théophanes que l'Orient a surnommé le Γραπτός, le *Grapte*, sans doute parce qu'il a reconnu en lui un maître écrivain.

Nous avons déjà dit que le VIIIe et le IXe siècles ont été chez les Grecs l'âge d'or de la littérature hymnique comme de toute autre littérature, et sur cette question le cardinal Pitra, encore une fois nommé, mais jamais trop souvent en un sujet comme celui-ci, a écrit une page admirable qu'on aimerait peut-être à retrouver ici. A première vue, elle semble reculer trop loin, comme quelqu'un l'a fait remarquer [1], la grande éclosion de l'hymnodie ou de l'hymnographie orientale, mais sans doute le cardinal ne voulait parler que d'un développement encore plus complet de ce genre de poésie, car on ne peut pas supposer qu'il ait oublié, par exemple, saint André de Crète, l'inventeur ou du moins le remanieur des canons liturgiques, ni encore moins ce grand saint Romanos qu'il avait lui-même découvert. Quoi qu'il en soit, le passage en question mérite une seconde lecture, et le voici dans toute sa beauté grandiose :

L'hérésie des Iconoclastes avait produit des ravages dont nous pouvons difficilement nous rendre compte. Maîtresse de l'empire pendant trois quarts de siècle, elle laissa les temples dépouillés, les bibliothèques ravagées, les écoles désertes. Prélude et auxiliaire de la barbarie musulmane, elle détruisit de préférence les beaux manuscrits liturgiques : hymnaires, psautiers, évangéliaires, les plus riches en pieuses images. Les traditions se perdirent... *et* c'est alors que tombèrent dans l'oubli les longs poèmes de Romanus et ces chants primitifs qui ne seront plus révélés que par les centons de l'hirmus. Pour relever ces ruines du sanctuaire, Dieu inspira la pensée de restaurer et d'embellir l'Église par un vaste ensemble de cantiques nouveaux, protestations savantes et populaires contre toutes les hérésies qui avaient amené l'Église d'Orient à son humiliante décadence. Baronius, après avoir cité l'un de ces hymnes, dit avec autant de grâce que de justesse : « Doux cantique succédant aux larmes, suave cri

1. *Échos*, t. II.

de joie après les gémissements ; providence de Dieu, qui a voulu « que ses louanges fussent chantées par ceux qui les avaient « auparavant prêchées avec la voix du sang, par de très grands « saints, lumières de l'Église orientale, nobles fronts ornés de « multiples couronnes par les fréquentes confessions de la foi : au« tant de blessures, autant de bouches ouvertes pour proclamer « la créance catholique ; autant de plaies, autant de caractères « où la vérité de la foi était imprimée [1]. »

C'est vraisemblablement à la même époque que la liturgie de notre Sainte acheva de se constituer et désormais pour toujours, au moins dans ses principaux éléments. Encore ici nous rappellerions l'attention du lecteur sur certaines distinctions par où tout le présent opuscule a pris soin de commencer, parce qu'il voulai autant que possible prévenir toute confusion entre ce qu'il appelait « le culte dévotionnel » et ce qui est ici le culte liturgique. Nous l'avons assez dit, pour notre Sainte comme pour Celle dont elle fut l'auguste et bienheureuse mère, le culte *dévotionnel*, — qu'on nous passe encore une fois ce mot — a précédé le culte liturgique, mais nous espérons pouvoir prouver, avant que ce livre ne s'achève, que même son culte liturgique a précédé cette grande éclosion poétique dont vient de parler le cardinal Pitra. Au fait, il l'a bien dit lui-même, la liturgie n'avait pas attendu Léon l'Isaurien ni encore moins le IXe siècle pour posséder ses riches manuscrits : évangéliaires, psautiers, hymnaires, etc.

Nous avons nommé Joseph l'Hymnographe car nous ne devions pas l'oublier malgré le voisinage de Théophanes qui l'efface en effet quelque peu. Sans parler de M. Neale dont on se rappelle sans doute les complaintes, la *Bibliotheca Sicula* de Mongitor attribue à ce poète merveilleux la composition d'hymnes innombra-

---

1. *Annal.*, n. 842, an. 42. « Hactenus sacer hymnus, dulce post lacrymas canticum, et suavis post gemitus exultatio... Quot plagis tot oribus apertis fidem catholicam profitentes, et quot verberibus, tot characteribus fidei veritatem renuntiantes. » Ed. Mansi, t. XV, p. 274. Cf. Pitra, *Hymn. gr.*, p. 51. Dans l'édition Theiner, Bar-le-Duc, 1864, *Quot plagis* et le reste de la citation ne se trouve pas, du moins à l'an 842. Cf. t. XIV, p. 267, n. 28.

bles [1]. C'est en effet au moins cinq cents canons, c'est-à-dire huit ou neuf fois autant d'hymnes ou d'odes, soit à peu près cinq mille pièces qu'on lui devrait. Et il faut entendre la susdite *Bibliotheca* dans la préface qu'elle a mise comme introduction à toute cette littérature :

Ici tout est d'or, de pierre précieuse, plein du suc de la piété et du miel de la dévotion; tout nous prouve combien le génie de l'auteur était épris de la Vierge Marie, et aussi combien son amour pour elle avait de genie [2].

1. Ant. Mongitoris *Bibl. Sicula*, Panormi, 1708, t. I, p. 384.

2. *Dico esse totum aureum, totum gemmeum, totum ex pietatis saccharo, ac devotionis melle compactum, ex quo quam affectuosus fuerit auctoris in Mariam genius, quam ingeniosus affectus et quam purus ac fervens amor luculentissime elucet.* Migne, *P. G.*, lat. tant. edita, t. LV, col. 916 et suiv. Extraits :

Can. I, ode 6 : Natus est hodie pons transferens ad lucem genus humanum : scala cœlestis, mons Dei clarissimus, videlicet Deipara puella, quam beatificemus

Instar conchæ Anna protulit purpuram, quæ lanam incarnationis Regis tinctura est in posterum : quam omnes pro dignitate hymnis celebremus.

Scaturiit nunc tanquam fons ex parva gutta, illa tota immaculata, quæ abyssum, salutis pariens, immensa idolatriæ fluenta dessiccabit, etc.

Ode 7. Anna et Joacim beatificantur, quia pepererunt beatam revera ac puram Dei matrem, quæ beatum Verbum pariturà est, quod universos fideles efficit beatos.

Tui genitores donum pretiosum te, o castissima, acquisierunt, quæ concepisti Deum ditantem melioribus donis eos qui clamant : Deus ac Dominus patrum, benedictus es.

A Deo vocata Anna, meliora sunt ubera tua vino ; tu enim illam lactasti quæ bonis uberibus lactavit optimum Verbum, etc.

Ode 9. Pulcherrimum binarium Joacim et Anna genuerunt juvencam immaculatam, ex qua prodiens vitulus saginatus, pro mundo sacrificatus est, tollens peccata hominum, etc.

Canon II, Ode 2 : Divina sapientia prædita, Anna, ac zelo plena, antiquum votum suum complet, teque, o Immaculatissima, præsentat in templo... etc.

Ode 4. Gloriam retulit Joacim una cum Anna incedens et ferens te cum festivitate convivali in templum sanctum, ô templum Dei sanctissimum, Regina tota pura et immaculata. Migne, *P. G. L.*, t. LV, col. 417-923. Voir A. Papadopoulos Kerameus : *Monumenta græca et latina ad historiam Photii patriarchæ pertinentia* (Saint-Pétersbourg, 1901. Fascic. II, VIII-24), où, à la suite d'un double titre en russe et en latin et d'une préface en russe, M. P. Kérameus publie une *Vie de saint Joseph l'Hymnographe* par Théophane, moine, prêtre et higou-

Parmi tant d'autres symboles, tous plus intraduisibles les uns que les autres, « la Vierge, c'est le lit d'unique beauté, le trône très élevé de Dieu (Ode I), la montagne que la main de l'homme n'a pas touchée et qui s'est formée de la pierre stérile (Ode II) : » c'est la « Vigne salutaire dont le cep incorruptible a germé le fruit qui sera plus tard le vin mystique de la joie ; » c'est encore « le volume nouveau, où s'est écrit le Verbe de Dieu (Ode V) » ; et sainte Anne, à son tour, est la « coquille (*concha*) où s'est mêlée la couleur pourpre dont le Christ doit teindre le vêtement de son Incarnation (Ode VI) » et ainsi toujours jusqu'à la fin, dans une abondance d'images intarissable.

Mais voici enfin « notre Théophanes » et c'est bien le cas de dire en effet *Theophanes noster*, pour toutes les raisons ou la grande raison unique que l'on sait déjà. Remarquez d'abord, s'il vous plaît la signification de son nom, car n'est-ce pas déjà un bon augure que de s'appeler ainsi ? Et, à propos, qui a dit que « la destinée d'un homme est déjà toute dans son nom, » ou quelque chose d'analogue ? Mais peu importe et soyons au sujet, à l'homme même.

Allons-nous avec lui remuer encore la « poussière des bibliothèques ? » — mot consacré, un vieux cliché sans doute mais qui savait hélas ! ce qu'il disait. Théophanes, « notre Théophanes, » est un de ces orientaux *moyenâgeux* qu'il faudrait comme tant d'autres démêler tout d'abord de ses homonymes, et c'est là, plus épaisse que la poussière des bibliothèques, la poussière de l'histoire.

Si le R. P. Vailhé voulait encore une fois nous accueillir, nous lui demanderions de nous dire tout ce qu'il sait d'un « nommé Théophanes » qui serait peut-être le mélode dont nous avons pour le moment la tête et le cœur pleins.

Il se trouve que le R. P. a devancé nos désirs et que sa réponse est déjà dans l'excellente *Revue de l'Orient chrétien*, un de ses périodiques favoris comme les *Échos*. Il nous permettra sans doute encore ici de lui faire un emprunt :

---

mène du monastère fondé par Joseph à Constantinople. *Cf. Échos d'Or.*, t. V, p. 63.

Du groupe des confesseurs qui luttèrent contre les derniers empereurs iconoclastes trois figures se détachent, plus particulièrement sympathiques : celles de Michel, syncelle de Jérusalem et de Constantinople, et de ses deux disciples, les frères Théodore et Théophanes. Originaires de la Palestine, ils vinrent tous les trois à Byzance régler certaines affaires ecclésiastiques de leur patriarcat, instruments inconscients de la Providence qui les voulait là pour relayer les moines épuisés de la capitale et livrer le suprême assaut aux empiètements sacrilèges de Léon l'Arménien et de Théophile. Leur constance ne se démentit pas un instant. On eut beau les flageller, leur graver sur le front le signe des forçats, les traîner du cachot à la torture : leur doctrine ne subit pas la moindre variation et leur volonté ne trahit pas la plus légère défaillance. Martyrs vivants d'une cause qui semblait morte, ils survécurent à leurs bourreaux, assistèrent au triomphe de l'orthodoxie, présentant sans ostentation à tous les regards les stigmates indélébiles de leur vaillance, imprimés sur leurs visages. »

Après Théophanes le confesseur et presque le martyr, voici maintenant le mélode. « C'est vers la poésie que se tourna de préférence saint Théophanes Graptos. Il obtint de ses contemporains le surnom de *mélode* que lui a conservé la postérité. Après saint Joseph l'Hymnographe, il n'est pas un poète religieux grec dont les chants reviennent aussi souvent que les siens dans les offices de la liturgie. Et cette fécondité littéraire, qu'il partage avec saint Joseph, se distingue de la sienne par des traits personnels, par une poésie jaillissant du cœur bien plus que de la prosodie, en un mot par des sentiments humains. Je n'ai pas l'intention d'énumérer même les titres des canons et des idiomèles tombés des lèvres de ce chanteur infatigable ; plusieurs pages de la revue ne suffiraient pas à contenir les titres des pièces éditées. Quant aux poésies enfouies encore dans les manuscrits des diverses bibliothèques, le travail de dépouillement et de classement n'en est pas même commencé [1]. »

Tel est cet hommage du plus sincère et peut-être du mieux informé des byzantinistes contemporains à notre poète très cher

1. S. Vailhé, *Saint Michel le syncelle et les deux frères Grapti, saint Théodore et saint Théophanes*, dans *Rev. de l'Orient chrétien*, t. VI, 1901, p. 313, 610.

et autant vaut dire favori. Il en est des poètes comme des orateurs, et celui qui vient le dernier surpasse toujours incomparablement ses prédécesseurs. Sachons cependant raisonner nos appréciations pour autant que pareilles choses se puissent raisonner et *his dictis* :

Les *Ménées* contiennent sous ce nom de Théophanes, du nôtre ou d'un autre ou d'un troisième encore cent cinquante-un canons, consacrés à autant de saints de l'Ancien et du Nouveau Testament. M. Théarvic croit en effet que « plusieurs de ces pièces reviennent certainement à des homonymes, comme Théophanes le Sicilien, mélode occidental pas autrement connu, ou Théophanes l'Higoumène, disciple de saint Joseph l'Hymnographe [illegible] un couvent de Constantinople [1]. » Mais précisément, aujourd'hui il pourrait bien ne plus y avoir tant de Théophanes mélodes. C'est ainsi, en effet que M. Papadopoulos Kerameus et le P. Pétridès ont déjà proposé d'identifier Théophanes le mélode sicilien avec Théophanes disciple de saint Joseph l'Hymnographe [2], et qui sait ?... Mais ne risquons rien, pas même une supposition. Laissons le temps faire son œuvre, les études contemporaines achever leurs travaux.

1. *Échos*, t. VII (1904), p. 31-34, 164, 171 ; Pargoire, *op. cit.*, p. 380

2. Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη, t. II, p. 597 ; Pétridès, *Échos d'Or.*, t. IV, p. 287. — Sur Théophanes le Sicilien, cf. Mgr Lancia di Brolo (archevêque de Monreale), *Storia della chiesa in Sicilia nei primi dieci secoli del Cristianesimo*, Palermo, 1884, t. II, p. 337-339, Fabricius, *Bibl. gr.*, t. XI (1791), p. 208, ou t. X (1721), p. 231 ; les références de Chevalier, *Repertoire*.

Sur notre Théophanes ou ses homonymes : *Échos d'Or.*, t. II, p. 42 sq. ; Cave, *Hist. scriptor. ecclesiast.*, à l'année 818, t. II, p. 16 (12 lignes), et *ibid.* p. 103 ; Ceillier, *Hist. des auteurs sacrés*, t. XVIII, p. 700 (presque rien) ; Oudin, *Comment. de script eccles.*, place Théophanes à l'an 840 ; Neale, *loc. cit.*, p. 92-93, lui donne le troisième rang parmi les mélodes.

Sur Théophanes qui, « avec saint Jean Damascène et Cosmas aurait institué le chant ecclésiastique : « In ecclesiasticis carminibus majoribus minoribusque quæ plurima in Menæorum et Triodii libros recepta sunt, aliquis modulis usus sententiarum gravitate stilique elegantia insignem laudem merito tulit. » Christ et Paranikas, *Anthol.*, p. XLVI.

Théophanes, archevêque de Nicée : Baronius, *Annal.*, éd. Theiner, t. XIV, p. 275. Le même Baronius cite de lui un Canon *epinicius* (hymne triomphal) qu'il aurait chanté en pleine cour impériale après la restauration du culte des [illegible]es par Théodora : « Tunc et magnus confessor Theophanes vultu inscriptus, decorus facie ob elucentia in ea pulchra stigmata confessionis, sacrum Deo in

Du reste, cette attribution de pièces, nous dirions cette désagrégation du personnage est ici question bien secondaire, plutôt même tout à fait négligeable, et ce serait perdre son temps que de s'y arrêter. Une seule chose doit nous intéresser, c'est qu'un homme au doux nom de Théophanes, un Théophanes qui mériterait aussi d'être appelé Graptos, s'il n'est pas déjà celui qu'on désigne par ce simple et glorieux surnom, un Théophanes, auteur de cinq offices consacrés à la louange de la Vierge Marie, est aussi l'auteur d'un autre office non moins beau dédié à sa très sainte et très bienheureuse Mère !



Nous arrêterons ici cette étude, ou pour employer un mot moins solennel et plus juste, ce *canevas d'article*. Si nous avions mis une épigraphe à ce premier chapitre sur le culte de Madame saincte Anne, c'eût été le mot de Grégoire XIII dont on se souvient : *ab exordio nascentis Ecclesiæ*, « ce culte remonte à l'origine de l'Église », et à ce point de vue de l'ancienneté la littérature parénétique de l'Orient a déjà suffisamment, pour sa part, entamé la preuve que l'on demandait peut-être.

Pousser notre enquête au delà d'une certaine époque et pour être plus précis, au delà du XIe-XIIe siècle, outre que c'est sortir de notre cadre actuel, c'est nous exposer à des *refroidissements* dont nous pouvons nous passer. Un peu plus haut, à propos de l'éloquence, nous avons observé que, à partir du IXe ou Xe siècle, elle avait laissé bien peu d'œuvres vraiment remarquables. A moins que l'Orient n'ait eu soin de détruire ses œuvres littéraires, ou de les cacher si bien que nul, même aujourd'hui, en cet âge de recherches

---

gratiarum actionem cecinit hymnum, triumphale carmen, » *comme Moïse au sortir de la mer Rouge*. « Chorum sacram ducens et praecinens, cæteris recinentibus dignas Deo Deique Genitrici gratiarum actiones alacriter persolvit ». *Ibid.*, p. 259. Théophanes le Grapte serait l'auteur de ce « chant triomphal. » Cf. Fabricius, t. XI (1791), p. 220. Il le distingue de Théophanes l'higoumène de C. P. *Ibid.*

patientes, n'a pu encore les déterrer, il en est chez lui de la poésie comme de l'éloquence ou des autres manifestations de son génie. M. Schumberger cherchait des documents au xe siècle pour l'histoire de ce siècle même et n'en trouvait pas : en eût-il trouvé davantage pour le xie ou xiie ou xiiie ? Un siècle ou deux après le schisme, l'Orient vivait encore, tant la justice de Dieu est lente, lente comme son éternelle patience, mais depuis maintenant huit ou neuf siècles, l'Orient a-t-il intellectuellement vécu ? *Corruptio optimi pessima.* Les Églises, les monastères savent sans doute encore prier : la prière ne peut jamais mourir nulle part, mais on dirait qu'ils ne savent plus chanter. Le Mont Athos ne peut plus nous renvoyer que des échos bien affaiblis du lointain passé, et Saint Sabas est déjà le tombeau qu'il restera jusqu'à nos jours. Ou prêter l'oreille ?

Deux hommes ont voulu écouter qui s'appelaient Théodore Toscani et Joseph Cozza, et en 1862, ils ont consacré à la Vierge immaculée un livre très remarquable, fruit de patientes recherches dans le domaine hymnographique de l'Église grecque. Pour qui voudrait poursuivre jusqu'à nos temps modernes le travail que nous avons commencé, cet ouvrage est à lire. A part les canons de saint André de Crète, de saint Joseph l'Hymnographe, de Georges le mélode et d'autres, deux parties du livre nous font connaître au moins soixante-quinze pièces, *stikhera, idiomela*, signées ou anonymes, qui répètent à chaque instant le nom de notre Sainte avec celui de la Vierge Marie, rattachant ainsi plus ou moins la piété du présent à celle du passé. Joachim et Anne sont encore « les privilégiés de Dieu ; » ils ont reçu de lui infiniment mieux que les tables de la loi, Marie elle-même que le Testament ancien préfigurait, que la voix des Prophètes avait annoncée ; pour eux, « le berceau de la Vierge est toujours entouré d'une douce lumière, sorte d'aurore qui présage la grande lumière du plein jour ; ils sont maintenant, non pl[illegible] seulement les *Propatores*, les ancêtres de Dieu, mais « les paren[illegible] même, le père et la mère de Dieu, à cause de leur divine Fille » : *Dei patres ob divinam puellam* [1], et

---

1. *Op. cit.* (p. 111) : Descendit e monte Joachim, cum suscepisset non quidem legis tabulas, sed eam quam lex indicavit, omnesque prophetarum voces signi

le mot est certes bien beau, mais à voir la pauvreté, la pénurie de la littérature moderne orientale, on peut se demander si cette fine fleur de la littérature qu'est la poésie, n'est pas morte depuis des siècles.

La petite fleur reprendra vie peut-être, mais ce ne sera plus chez elle. Seulement, avec les moines qui sont partis en exil, ell est partie aussi et les moines, vous savez, sont de ces bonnes gens « à la Veuillot » qui voient dans les fleurs comme dans les étoiles des sourires de Dieu, les uns s'arrêtant en chemin, les autres descendant jusqu'à terre, notre pauvre terre.

Et c'est ainsi, pour être plus clair en notre langage, que nou espérons quelque jour retrouver la poésie grecque transplantée en Italie, soit par exemple, chez les moines basiliens de Grotta-Ferrata [1].

---

ficavere, Dei Matrem castam ; et exultans exclamabat : « Magnificatum est cor meum ». *Hymn. II.* Od. v. — « Veluti duo maxima astra, auroram valde rutilantem edidistis, quæ magnum solem efferet mundo. » Hymn. II. Od. IX, trop. 3. *Ibid.* p. 225.

1. A la fin de son livre *S. Gioacchino*, le P. Rocchi publie quelques hymnes inédites des anciens moines de Grotta-Ferrata. Cf. aussi son *Catalogus*.

Indications peut-être utiles : de Fabricius, t. XI (1791), p. 208 : Plurium melodorum Græcorum exotica græce et latine leguntur in rarissima collectione Aldina, *Poetæ christiani veteres*, 1501-1502, 2 in-4, cf. vol. I, sub finem. — Renouard, *Annales de l'imprimerie des Aldes*, t. I, p. 34 sq. ; Pitra, *Melodi recentiores*, dans *Anal.*, t. I, p. XXV sq.

ARTICLE DEUXIÈME

Fêtes et Liturgie

I. LES FÊTES : *1. Les livres qui en témoignent. 2. Les Fêtes elles-mêmes. 3. Solennité et Ancienneté de ces fêtes.*
II. *La Liturgie de saint Jean Chrysostome*[1]

Prenons tout d'abord cette note dans les *Analecta Bollandiana* de 1905 : « Il est difficile de s'occuper d'un sujet quelconque d'hagiographie orientale sans être renvoyé, à chaque pas, aux *Menées*

[1] Allatii (Leonis), *De libris eccles. Græcorum dissertatio* [illegible] in-4, P[illegible] 1645. *De libris et rebus eccl. Græcorum dissertationes*, Paris, 16[illegible] Assem[illegible] (J. A.), *Codex liturgicus Ecclesiæ universæ in quo continentur libri* [illegible] *siarum Occidentis et Orientis*, 12 in-4, Rome 1749-63, ou nouv[illegible] Velter, 13 in-4, 1902 ; *Kalendaria Ecclesiæ universa*, 6 in-4, Rome [illegible]755. — Ballerini (v. p. *115*). Binterim (A. J.), *Die vorzüglichsten Denkwürdigkeiten der christkatholischen Kirche*, Mainz, 1825. — Bollandistes (RR. PP.), *Acta sanctorum et Analecta*. — Brightman (F. E.), *Liturgies eastern and western (being the texts original or translated of the principal liturgies of the Church*, t. I, Oxford, 1896. — Cavalieri (Joan.-Michael), *Commentaria in authentica sacræ Rituum congregationis decreta*, 5 in-fol, en 1 tom., Venise, 1758. — Charon (R. P. C.), *Les divines liturgies de nos saints pères Jean Chrysostome, Basile le Grand et Grégoire le Grand*, etc. trad. franc., in-32, Beyrouth, Paris, 1904. — Clugnet (Léon), *Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Église grecque*, in-8, Paris, Picard 1895. — Couret (A.), *La Palestine sous les empereurs grecs*, in-8, Grenoble 1869. Dabbous (l'abbé), *La liturgie grecque de saint Jean Chrysostome*, in-12, Paris, Poussielgue. — Delehaye (R. P. Hippolyte, S. J.), *Synaxarium Ecclesiæ Constantinopolitanæ, e Codice Sirmondiano nunc Berolinensi adjectis synaxariis selectis*, opera et studio. — Propylæum ad *Acta Sanctorum* novembris, Bruxellis, in-fol., 1902. — Duchesne (Mgr), *Origines du culte chrétien*, 3e éd., 1903, in-8, Paris. — Gédéon (Manuel-J), [illegible], in-8, Constantinople, 1895-1898, (Catalogue des fêtes célébrées à Constantinople du IVe au XVe siècle). Goar (Jacques, O. P.), *Euchologium*, in fol, 1647. — Gosselin (J.-E.-A.), *Instructions... sur les principales fêtes*, 3 in-12, nouv. éd., 1880. — Gousset (Cardinal)

aux *Ménologes*, aux *Synaxaires* et à d'autres recueils du même genre, qui malheureusement n'ont jamais été l'objet d'une étude approfondie. Les *Ménologes* et les *Synaxaires*, dont la plupart

---

La croyance générale et const. de l'Église touchant l'Imm. Conc., in-8, 1855. Graffin (R.), et Nau (F.), *Patrologia orientalis*, in-4, Paris, 1907 sq. — Henschenius et Papebrochius, *Ephemerides Græcorum et Moscorum*, dans *Acta SS.*, t. XIV, (I maii). — Holweck (Fred.-G.), *Fasti Mariani*, in-8, Fribourg en Brisgau, Herder, 1892. — Kellner (Cf. p. 5). — Lebrun (Pierre), *Explication de la messe*, 4 in-8, Paris, 1777. — Lesêtre (H.), *L'Immaculée Conc. et l'Église de Paris*, in-12, Paris, s. date. — Martinov (R.P.J.), *Annus ecclesiasticus Græco-slavicus*, dans *Acta SS.*, t. XI d'octobre. — Meester (Dom Placide de), *La divine liturgie de saint Jean Chrysostome*, in-18, Paris, Lecoffre (1908). — Métaphraste (x^e^. s), *Symeonis Logothetæ, cognomento Metaphrastæ opera omnia*, 3 vol., Migne, *P. G.*, t. CXIV-XV-XVI. — Nilles (R. P. Nicolas, S. J.), *Kalendarium manuale utriusque Ecclesiæ Orientalis et Occidentalis*, 2 in-8, Inspruck, 1897. — Du même : *Calendrier de l'Église copte d'Alexandrie*, traduction française, Clugnet, 1898 (Extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*). — Passaglia et Schrader, *De Immaculato Deiparæ conceptu*, 3 in-4, Rome, 1854-1855. — Péchenard (Mgr P.-L.), *L'Immaculée Conception*, dans *Revue du Clergé français*, 1905. — Pétridès (R. P. S.), *La preparation des Oblats dans le rite grec*, cf. *Échos d'Orient*, t. III. — Renaudot, *Liturgiarum Orientalium collectio*, 2e éd., 2 in-4°, Francfort et Londres, 1847. *Revue du Clergé français*. — Swainson (C. E.), *The Greek liturgies*, gr. in-8, Cambridge, 1884. — Terrien (J. B.), *La Mère de Dieu, la Mère des hommes*, 4 in-8, Paris, 1899. — Thurston (cf. p. 119). — Vacandard (E.), *Les origines de la fête et du dogme de l'Immaculée Conception*, dans *Revue du Clergé français*, avril 1910 et sq.

MANUSCRITS. Catalogues généraux :

Allen (T. W.), *Greek manuscripts in Italian libraries*, in-8. — Graux et Martin, divers catal., *inter quos* : *Mss grecs d'Espagne et de Portugal*, in-8, Paris, 1892. — Martini (E.), *Catologo di manoscritti greci esistenti nelle Bibliotheche Italiane*, 3 in-8, Milan, 1902. — Montfaucon (Bernard de), *Bibliotheca Bibliothecarum nova*, 2 in-fol., Paris, 1739. — Omont (Henri), *Mss gr. des bibl. de Belgique*, in-8, Gand, 1885 (61 p.) ; des *Pays-Bas*, in-8, Leipzig, 1887, (30 p.) ; des *bibl. de Suisse*, in-8, Leipzig, 1886 (68 p.).

PAR VILLES OU BIBLIOTHÈQUES PRINCIPALES :

Athos (Mont). Lambros (Spyr. P.), *Catalogue of the Greek manuscripts on Mount Athos*, 2 in-4, Cambridge, 1895. — *Berlin* : Cohn (Leopold), *Codd. ex bibl. Meermanniana Philippici Græci*, in-4, Berlin, 1890. — *Florence* : Bandinius (Ang. Mar.), *Catal. codd. mss. Mediceæ Laurentianæ*, 2 in-fol, Florence 1761. — *Florence*. *Saint-Marc* : Theupolo (Laurentio) [Zanetti] *Græca D. Marci Bibl. mss.*, : in-fol, 1740. — *Grotta-Ferrata* : Rocchi (Antonio), *Codices Cryptenses seu abbatiæ Cryptæ*

des fonds de manuscrits grecs sont encombrés, ont été à peine feuilletés ; ils découragent le chercheur par leur quantité et leur volume. Il serait temps d'examiner en détail ces collections si im-

---

Ferratæ in Tusculano digesti et illustrati, Tusculani-Romæ, in-4, 1883. — *Jérusalem* : Papadopoulos Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη, 4 in-8, Saint-Pétersbourg, 1899 ; Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς Σταχυολογίας, 6 in-8, Saint-Pétersbourg, 1898. — *Leipzig* : Aufrecht (Theodor), *avant-titre* : *Catal. codd. mss. bibl. universit. Lipsiensis*: 4 in-8, Leipzig, 1901 Gardthausen, in-8, *même sujet* . Bollandistes, *Mss. hagiogr.*, dans *Anal. boll.* t. xx, p. 205. — *Londres* : Omont (Henri), *Notes sur les mss. grecs du British Museum*, in-8, 1844. Pour plus de détails, recourir aux catalogues généraux, très volumineux. — *Madrid* : Iriarte (Joannes), *Regiæ bibl. Matritensis codices græci mss.*, in-fol., Madrid, 1769. — *Milan* : Martini (E.) et Bassi (D.), *Catalogus codicum græcorum bibliothecæ Ambrosianæ*, 2 in-8, Milan, 1906 · *Mss. hagiogr.* dans *Anal. boll.*, t. xi. — *Mont Sinaï* : Gardthausen (V.), *Catal. codicum græcorum Sinaiticorum*, in-8, Oxford, 1886; Lewis (cf. p.80). — *Moscou* : Vladimir, *Description systematique des manuscrits de la bibliothèque synodale de Moscou* (en russe), *Manuscrits grecs* in-8, Moscou, 1894 ; Matthæi (Christ. Fridericus) : *Notitia codd. mss. græc. bibl. Mosquensium sancti Synodi*, in-fol. 1776. — *Munich* : Hardt (Ignatius), *Catalog. codicum mss græcorum bibliothecæ regiæ Bavaricæ*, 5 in-4, Munich, 1810. — *Naples* : Salvatore (Cyrillo), *Codd. gr. regiæ bibl. Borbonicæ*, tomus I, in-4, Naples, 1826. — *Oxford* : Coxe (H. O.), *Catalogi codd. mss. bibl. Bodleianæ*, pars Iª recensionem codd. gr. continens, in-4, Oxford, 1853 ; Black (W. H.), *Catalogue of the manuscripts bequeathed unto the university of Oxford by Elias Ashmole*, in-4, Oxford, 1845. — *Paris* : Anonyme, *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecæ regiæ* (codices orientales), in-fol. Paris, 1739 : Pars 2, *Codd. græci* (Bibliothèque nationale). — Bollandistes (RR. PP.), *Catalogus codicum hagiographicorum græcorum Bibliothecæ nationalis Parisiensis*, in-8, Bruxellis, 1896. Martinov (S. J.), *Les Manuscrits slaves de la bibl. impériale* (nationale) *de Paris*, in-8, 1858 ; Omont (Henri), *Inventaire sommaire des mss. grecs de la Bibl. nationale*, in-8, Paris, 1898 ; *Fac-similés des plus anciens mss. grecs en onciale et en minuscule de la Bibl. nationale*, du ivᵉ au xiiᵉ siècle, 2 in-fol., Paris, Leroux, 1892 ; *Fac-similés des mss. grecs datés de la Bibl. du ixᵉ au xivᵉ siècle*, Paris, Leroux, 1891. — *Patmos* : Sakkelion (Jean), Πατμιακὴ Βιβλιοθήκη (mss. de Saint-Jean de Patmos), in-4, Athènes, 1890. — *Rome* : Bollandistes (RR. PP.), *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecæ Vaticanæ*, in-8, Bruxelles 1899 : Pitra, Stevenson, *Codd. Palatini græci Bibl. Vatic.*, in-4, Rome 1885 ; Stornajolo (Cosimus) *Codd. Urbinates græci Bibl. Vatic.*, in-4, Rome, 1895. — *Saint-Gall* : (Scherrer ? (Gustav). *Verzeichniss der Handschriften der Stiftsbibliothek von St Gallen*, in-8, Halles, 1875. — *Venise*: Zanetti, *Mss. grecs et latins*, in-fol. — *Vienne* : *Mss. hagiogr. Bibl. Cæsareæ*, dans *Anal. Boll.*, t. xiv, p. 231 ; Lambecius, *Commentariorum de Augustissima bibliotheca Cæsarea Vindobonensi libri* (viii),

portantes au double point de vue hagiographique et liturgique, d'en entreprendre la classification, et de rechercher les sources d'où elles dérivent. Presque tout est à faire ici [1]. »

La première chose qui s'imposait, comme le R. Père le constatait lui-même, c'était de donner des définitions des livres mêmes qu'il s'agirait d'étudier, parce que, dit-il, « dans la matière qui nous occupe, la terminologie des Grecs, compliquée encore par l'usage de beaucoup d'érudits peu soucieux de la précision, est une source perpétuelle de difficultés. » C'est dire que l'éminent Bollandiste a entrepris lui-même de définir, de classer, de *cataloguer*, comme on dit aujourd'hui, les ouvrages en question, et que d'autres dévouements ayant imité son exemple, on peut maintenant se débrouiller quelque peu dans ce que Léon Allatius appelait si bien « la masse immense » des livres liturgiques orientaux [2].

Evidemment, et fort heureusement pour le lecteur d'aujourd'hui toujours un peu pressé, il ne sera pas ici nécessaire d'épuiser toute cette bibliothèque, et il suffira bien que nous consultions ceux-là seuls de ces livres qui peuvent nous être réellement utiles pour notre sujet.

---

in-fol., Vienne, 1776; Nessel (Daniel de) *Catalogus codicum Græcorum bibliothecæ Vindobonensis*, in-fol, 1690.

1. *Anal. boll.*, t. xiv, p. 396 : art. *Le Synaxaire de Sirmond.*

2. « Illius etiam gentis religio increbrescens unicuique de novo, dummodo sanctorum res pertractantur, accessionem facere et ingentia duplicare volumina permisit. Hinc maximam librorum copiam majorem fecit, et novis semper additis, molem in immensum adduxit. » *De libris et rebus eccl.* (1646) p. 4. C'est le même Allatius qui disait encore au sujet de ces livres : « Tanta est ipsorum (*librorum*) non modo copia, sed inter se diversitas ut cognosci probe non possint, nisi ab homine, ut linguæ, sic rituum et librorum omnium istius gentis callentissimo. » *De libris eccl.* (1645), préface, p. 3. Pour une étude plus générale on peut consulter avec profit : Allatius, les deux ouvrages ci-dessus indiqués et surtout le dernier dans l'édition de 1645 ou de 1644 ; Fabricius-Harles, *Bibliotheca græca*, t. x, 140-144 ; J. Mason Neale, *A history of the holy eastern Church*, part I, *General introduction*, t. II, c. III, p. 820 sq.; Daniel, *Codex liturgicus Ecclesiæ universæ*, t. IV (1853), p. 314-324 ; N. Nilles, *Kalendarium*, ut sup. ; F. Kattenbuch, *Lehrbuch der Vergleichenden*, « Livre d'instruction sur l'*art* (la pratique) de la confession », Fribourg-en-Br., 1895, t. I, p. 455-456.

Notre Allatius disait du plus petit, ou plutôt du moins volumineux de ces ouvrages : « Par mon fait, celui-là sera le premier qui pour les autres est le dernier [1]. » et il parlait des *Typica*, et nous voudrions, nous aussi, faire place tout d'abord au fameux *Typicon de saint Sabas* [2], aussi fameux en effet que peu connu, mais il se présente ici une question d'ordre, de méthode, de « style et composition » à la Lefranc ou peu importe, et pour une fois, sacrifions le sentiment à la raison.

Nous avons souvent parlé de « contributions à notre œuvre », et le mot se fait déjà vieux, mais il vaut encore, il vaut surtout pour

Les Ménées

Les *Ménées*, comme le mot l'indique déjà, — μήν, *mois*, μηναῖον, *du mois*, — contiennent l'office de toutes les fêtes à date fixe échelonnées du 1er septembre au 31 août. Au commencement du mois se trouve noté le nombre des jours de ce mois et, sous chaque date, viennent les noms des saints célébrés ce jour-là. Après quelques indications pour la célébration de l'office, lesquelles correspondent à nos rubriques et qui portent d'ailleurs en tête le mot τυπικά (même sens à peu près), commence l'*Acolouthia* ou l'office lui-même [3], composée de plusieurs parties. La partie principale est constituée par le *Canon* divisé en neuf odes, dont la deuxième manque régulièrement (des spécialistes se sont demandé pourquoi et ont tenté de répondre [4]).

---

1. « Inter eos (*libros*) primus per me fit qui apud alios locum tenet postremum, *Typicum*. » *De libris et rebus*... 1645, p. 5.

2. Nous conserverons ici l'usage d'écrire *de saint Sabas*. Peut-être plus tard faudra-t-il écrire plutôt de *Saint-Sabas*. Voir *infra*.

3. *Acolouthia*, 1° Ordre prescrit des formes extérieures et régulières du culte religieux ; 2° Économie des psaumes, leçons, hymnes, etc., qui constituent les heures canoniales. Clugnet, *au mot*.

4. L'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια (Constantinople), t. xx-xxi, contient plusieurs articles de M. Papadopoulos Kerameus, notamment : Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν Μηναίων, t. xx, p. 337-343, 387-395, 404 ; t. xxi, p. 37-41, 77-80.

Entre la sixième et septième ode s'intercalent les *synaxaria*, sortes de notices historiques ou biographiques destinées à illustrer la fête du jour; puis divers accessoires comme la date du mois, l'annonce de la fête du saint, une épigramme (c'est-à-dire assez souvent un jeu de mots) en vers iambiques, deux ordinairement [1]; un hexamètre, comprenant la date et le nom du Saint ; une notice historique de longueur variable ; l'indication, s'il y a lieu, du sanctuaire où la fête se célèbre solennellement ; une ou plusieurs commémoraisons simplement annoncées ou accompagnées de l'épigramme, ou de la notice, ou des deux à la fois [2].

C'est sans doute par montagnes que s'entasseraient aujourd'hui les collections des *Ménées*, — car on se rappelle que ce recueil se compose à lui seul d'une douzaine de volumes — si tout ce qui a porté ce titre au cours des siècles nous avait été par impossible conservé. Nous avons déjà remarqué avec M. Gédéon que chaque église, chaque monastère d'Orient avait son héortologe, lequel s'accroissait de siècle en siècle, pour ne pas dire d'année en année[3].

— –

La plupart de ces notes, empruntées surtout à des manuscrits de Jérusalem et de Saint-Pétersbourg, concernent la partie hymnographique des *Ménées*. Ce sont tantôt des corrections ; tantôt des suppléments, ceux-ci consistant souvent dans le texte de la deuxième ode du *canon*, laquelle est régulièrement omise dans nos *Ménées* , parfois aussi ce sont des canons entièrement inédits, que M. P. a eu la bonne chance de découvrir. — Voir *aussi* : Καὶ πάλιν περὶ τῆς δευτέρας ᾠδῆς τῶν ἀσματικῶν κανόνων. *Ibid.*, t. xxi, p. 425-27, 468-70. L'auteur revient sur cette question, si obscure, de la suppression de la deuxième ode du canon dans les manuscrits des *Ménées* postérieurs au xie siècle, sans respect pour l'intégrité de l'œuvre poétique, comme de l'acrostiche. Malheureusement le problème général n'en paraît pas être plus près de sa solution. Cf. *Anal. Boll.*, t. xxi (1902), p. 210-11. — Pour quelques offices, cette deuxième ode a été retrouvée et publiée par Toscani et Cozza, *op. cit.* — Un mot de Baronius au sujet de cette suppression : « Hanc a Græcis recepi rationem, quod cum novem Odis hymnus distinctus sit ad imitationem novem chororum Angelorum, secunda demitur, quod secundi ordinis credantur ab illis fuisse angeli apostatici quorum nulla est communis cum illis laudatio. » *Annal.* (Theiner), t. xiv, p. 261.

1. On en trouvera la collection dans Siberus, *Ecclesiæ græcæ martyrologium metricum ex Menæis, codice Chiffletiano Actisque SS.*, Lipsiæ, 1727, in-4, p. 1-451.
2. *Anal. boll.*, t. xiv (1895), p. 339 et *passim*.
3. Plus haut, p. 33.

Et en effet, de par sa nature même, un recueil comme celui-là n'a jamais pu être achevé, être complet dans une église vivante et sanctifiante. Les additions, les remaniements se succèdent d'âge en âge, et très nombreux sont les auteurs qui travaillent à l'édification de ce vaste monument. De là, on le voit, pour les églises, églises monastiques ou églises séculières, la nécessité de renouveler, au moins de temps en temps, leurs *Ménées*, sans parler des autres livres liturgiques, et que peut vouloir dire ici cette formule : *de temps en temps ?* Nous laisserons le lecteur faire lui-même ses calculs en le priant toutefois de bien compter les anciens monastères d'Orient et de multiplier ce chiffre par le nombre des rééditions ou renouvellements probables.

De toute cette abondance, que reste-t-il aujourd'hui, et d'abord en Occident ? En somme, presque rien, considéré du moins tout ce qui a existé ; presque rien en tout cas pour qui ne se contente pas d'exemplaires relativement récents, si nombreux qu'ils soient, ou d'exemplaires anciens mais disparates, réunis vaille que vaille, les uns provenant de tel monastère, les autres de tel autre. On aimerait ici en effet une collection non seulement complète, mais véritablement homogène ou autochtone. A ce point de vue, l'Orient, sans doute, est moins pauvre, et pourquoi en effet, loin d'être pauvre, ne serait-il pas plutôt très riche ? Il est si naturel qu'on garde ses trésors, qu'on les garde en ce sens qu'on en a soin. Et pourtant quelle richesse très relative que la sienne, avoisinant presque la pauvreté et la misère ! Il a déjà été question de cette pénurie de documents, mais c'était de façon imprécise, sans rien spécifier. Puisque, pour le moment, il s'agit de *Ménées*, voudrait-on consulter ceux que possède, par exemple, le monastère du Mont-Sinaï ? Quant à choisir un monastère, qui vraisemblablement pût nous montrer encore des reliques du moyen âge, c'est peut-être à celui-là qu'il fallait venir frapper de préférence. D'ailleurs, plus favorisé que d'autres, il possède au moins deux catalogues, dressés, bien entendu, par des étrangers, mais peu importe, et il suffit d'une heure ou deux pour savoir tout ce que sa bibliothèque contient ; il suffit d'un quart d'heure pour voir ce qu'elle contient de *Ménées*. Elle en a un très grand nombre, par fragments détachés, un mois, un autre mois, deux ou même trois mois ensemble ; beaucoup du XVe siècle, un peu moins du XIVe, un

peu moins du XIIIe, très peu du XIIe, extrêmement peu du XIe, et enfin, à peine quelques exemplaires du *soi-disant* IXe-X^e. Ajoutons cependant pour l'honneur de cette bibliothèque, peut-être unique au monde, que, en fait de *Ménées*, elle en possède une SÉRIE COMPLÈTE DU XIe SIÈCLE. Il a fallu plus d'un quart d'heure pour se rendre bien compte de ce fait extraordinaire, en vérité plus que surprenant. Seulement lorsque, à grand'peine, on a réussi à mettre ensemble, côte à côte, tous ces volumes de même âge et de même espèce, posés ici ou là au hasard des hauteurs de rayons, et qu'on veut chercher dans ces douze bienheureux volumes ainsi rendus à leur unité première, la tradition du Mont-Sinaï, sa prière antique, l'enchainement ou le déroulement de cette prière à travers les trois cent soixante-cinq jours de l'année chrétienne, on constate presque de suite une autre peine, et c'est celle que le bibliothécaire du couvent a dû lui-même se donner pour rassembler ces pauvres douze volumes — pas plus que cela en effet —, mais presque tous de provenance si diverse, comme s'il avait fallu remuer ciel et terre pour parvenir à les remettre ensemble [1].

Nous parlons de manuscrits, et avec eux il faut en effet s'attendre à quelques déceptions. Mais si, en ce genre d'ouvrages dont il est ici question, les imprimés valent la peine d'être consultés, nous promettent-ils, au moins eux, des compensations ? Certes ils promettent beaucoup, mais le proverbe est toujours vrai qu'« on promet toujours beaucoup pour avoir une raison de ne jamais rien donner », et les *Ménées*, pour leur part, justifient cet adage. En tout cas, simple fait qu'il est facile de vérifier, les exemplaires quelque peu anciens des *Ménées* imprimés sont eux-mêmes très rares, ou plutôt introuvables jusque dans les plus grandes bibliothèques d'Europe. On peut vivre très longtemps et ne jamais oublier ces surprises, d'un genre tout à part, que réservent au chercheur fiévreux les salles de travail — souvent des salles d'attente — des grands dépôts d'imprimés ou de manuscrits. Le R. P. Delehaye nous dit très plaisamment quelle fut la sienne, quand, justement en fait de *Ménées* antiques, chose dont il avait pour le mo-

1. Cf. Garthausen, *op. cit.*, p. 133-148 et Lewis *ut sup.*, p. 80.

ment la hantise, on lui apporta — il ne dit pas où, une édition de 1843 !

Si vous venez de loin et que, « en ce benoist pays de France, » votre qualité d'étranger et presque d'*hôte*, vous donne comme un droit de revenir à la charge, d'insister pour du *vrai vieux*, alors le gardien, très aimable en vérité, se mettra littéralement sur les dents pour vous satisfaire, et il finira, comme à la Bibliothèque nationale, par vous apporter tout ce qu'il y a de mieux dans le genre : un exemplaire poudreux, fatigué, jauni, moisi par les bords, de tout point vénérable... et de quel siècle ? exactement du xviie, plus exactement encore de l'an 1639 [1] ! Il n'est pourtant plus question de manuscrits, mais simplement des imprimés d'*autrefois* si on peut parler d'*autrefois* en pareil cas; mais simplement et au moins de l'une ou l'autre de leurs vingt premières éditions, ne fût-ce que celles du xvie siècle. C'était donc trop demander ! mais alors à quoi bon les grandes bibliothèques ?

Du reste, et réflexion faite, à quoi bon aussi cette perte de temps, des recherches pratiquement inutiles, au moins pour notre sujet ? Si, comme nous l'avons déjà vu, il n'existe à peu près pas de livres liturgiques antérieurs au xie siècle, l'âge plus ou moins avancé de ceux que nous possédons est sans importance en ce qui concerne les fêtes de sainte Anne dont nous voudrions nous occuper. A leur égard la question principale — à part, bien entendu, le fait de leur

---

1. Cf. *Catalog. de la Bibl. du Roy*, Paris, 1739; *Menologia seu Menæa Græcorum per totum annum græce edita cura et studio Tzanphurnari, tomis XII comprehensa*, Venetiis, Ant. Pinelli, 1639 etc., in-fol. 12 vol. — A comparer les édition contemporaines avec celle-ci, on constate qu'elles en diffèrent très peu, et c'est bien sans doute le moins qu'on pouvait attendre, mais encore est-il bon en toute chose de voir de ses yeux. Nous voulons parler des éditions récentes de Venise. Une autre, commencée en 1888 par le cardinal Pitra et achevée en 1902 par les moines de Grotta-Ferrata, édition dite « de la Propagande », ne jouit pas, on regrette de le dire, d'une grande réputation. Cf. *Anal. Boll.*, t. xix, p. 342, t. xxi (1902), p. 418 sq. Pour les éditions anciennes, cf. *entre autres* : Legrand, *Bibliographie hellénique* (xve et xvie siècles), Paris, 2 vol. 1885, et la même *Bibliographie hellénique* (xviiie siècle), Paris, 4 vol., 1894-95, les notes de Papebroch, dans les *Acta SS. junii*, t. iii, p. 805; Neale, *op. cit.*, p. 820 sq. donnant une analyse détaillée des *Menées*. Les éditions de Venise sont nombreuses : 20 au xvie siècle, 31 au xviie, 28 au xviiie siècle ; 9 au xixe. Cf. Delehaye, *Synaxarium*, p. xvii.

existence — étant de connaître leur plus ou moins d'ancienneté, nous sommes aussi bien renseignés par des *Ménées* du XIXe siècle ou même du XXe siècle, que nous le serions par d'autres du IXe ou du VIIIe, qui d'ailleurs n'existent plus.

Oui, pourtant, ils existent de quelque manière, et cela veut dire que, en s'imposant un peu de travail, on peut arriver soi-même à les reconstituer quelque peu, à placer ici et là les noms des mélodes qui les ont tour à tour élaborés, et c'est déjà déterminer des dates plus ou moins précises, au moins pour certaines parties de leur composition. Avec la seule *Patrologie* de Migne, malgré toutes les lacunes et les défauts qu'on lui reproche — comme si un seul homme, fût-ce un *abbé*, était obligé de ne produire que des chefs-d'œuvre, surtout quand il y va par quatre ou cinq mille volumes à la fois, ou presque, —avec cette seule collection très incomplète, nous l'avouons, de l'ancienne littérature grecque chrétienne, on est déjà notablement aidé dans son travail, d'autant qu'il suffit peut-être ici de trouver une piste, une direction, un point de départ quelconque. Et c'est ainsi que cette *Patrologie* si démodée — mais qui attendra peut-être encore longtemps l'autre monument *ære perennius* [1] qui doit la remplacer — vous permet déjà de signer et de dater, dans les *Ménées*, nombre de passages qu'ils ont reproduits sans leur attribuer ni dates ni auteurs. Il n'y a pas à se demander pourquoi les compilateurs n'ont pas les premiers fait ce travail : il n'y a qu'à le faire soi-même : à mettre, par exemple le nom et la date de saint André de Crète à une bonne moitié des canons pour la *Conception de sainte Anne* et pour la *Nativité de la sainte Vierge*, bien que le saint hymnographe ne soit nommé qu'une fois, une petite fois au commencement d'une ode. Voilà, en vérité, une très agréable occupation de rendre ainsi à chacun selon ses œuvres.

Plus loin, toujours plus loin, nous ferons mieux que de parler des *Ménées*, nous en reproduirons photographiquement quelques pages, troisième ou dixième annonce, mais nous voudrions d'avance présenter au lecteur, lui *introduire*, comme disent les Anglais,

1. Plus durable que l'airain.

l'aimable personnage à qui nous devons de les avoir connus et fréquentés quelque temps. *Græcum est, non legitur*, mais ce grec du bon moine de l'Athos est déjà si bien, ou tout comme, du français que, bien sûr, nous y prendrons goût à mesure.

Nous sommes bien loin, avec le P. Barthélemy de Coutloumousi, — c'est son nom — du moyen âge et surtout du VIIIe ou IXe siècle, mais nous venons justement de dire que, avec un peu de bonne volonté, les *Ménées* du XIXe siècle même pourraient être en même temps ceux du lointain passé. L'édition du P. Berthélemy est datée, quant à elle, de 1880, et comme elle est très estimée, même préférée à toutes les autres de date récente, ce n'est pas trop faire que de nous y arrêter un moment.

Après une assez longue dédicace à la Grande-Église sainte mère de toutes les Églises orthodoxes, le vénérable éditeur nous explique pourquoi et comment, malgré son grand âge, il a entrepris ce travail :

Φέρων τοίγαρουν ἔδωκα ἐμαυτὸν τῷ ἔργῳ, καὶ διὰ μακροῦ τοῦ χρόνου, καί τοι ταῖς τοῦ γήρατος ἀσθενείαις κατατρυχόμενος καὶ τῇ ἐκπληρώσει τῶν τῆς διδασκαλικῆς καὶ διευθυντικῆς καθέδρας χρεῶν ὑποβεβλημένος, καὶ οὐ μικρὸν ἀπασχολούμενος, ἀλλ' ὅμως ταῖς Σαῖς ἐνισχυόμενος εὐχαῖς, ἤγαγον αὐτὸ εἰς πέρας τῇ τοῦ Θεοῦ χάριτι.

Son livre ne sera pas sans imperfections, mais « de n'errer jamais et de tout redresser, c'est le fait de Dieu seul », comme dit le Sage : Τὸ γὰρ μηδὲν ἁμαρτεῖν, ὁ σοφὸς φησὶ λόγος, καὶ πάντα κατόρθουν, τοῦτο Θεοῦ μόνον (p. ε).

En 1832, le tout-à-fait-très-saint Seigneur patriarche Constantios I lui a demandé de préparer une édition des *Ménées* (§ 1). Il a conféré de la chose avec des archiprêtres, et surtout avec le très-saint-seigneur Grégoire (patriarche en 1840) qui l'a « d'autorité » poussé à l'entreprise en le fortifiant de ses prières et bénédictions : Προετρεψέ με δεσποτικῶς εἰς τὴν ἐγχείρησιν τοῦ ἱεροῦ τούτου ἔργου.

Ainsi encouragé il a, lui, Barthélemy, prié les Pères du saint monastère patriarcal de Coutloumousios de lui laisser voir leurs

Ménées manuscrits. En 1842, sur l'avis du patriarche Anthime, il a consulté la collection de Dorothée, de l'île d'*Ithaque* mort en 1817), et l'a trouvée très bonne, sauf reserves (§ 4-5) qu'il fait connaître. Toutefois, il a préféré recourir aux manuscrits (§ 7), et, à son regret, il a constaté qu'ils différaient beaucoup, non seulement les uns des autres, mais aussi des imprimés (§ 7) : "Ἀλλὰ τὰ χειρόγραφα ἔχουσι πολλάκις ἄλλα ἀντ' ἄλλων, καὶ μεταξὺ τούτων καὶ τῶν τετυπωμένων εὑρίσκεται συνεχῶς μεγάλη διαφορά. Les mêmes variantes s'observent dans les manuscrits de Chalcis, et entre eux, et avec les imprimés : Καὶ ἕτερα χειρόγραφα ἐκ τῶν σωζομένων τῆς κατὰ τὴν νῆσον Χάλκην Ἱερᾶς Μονῆς τῆς Θεοτόκου, μεγίστην ἔχουσι διαφορὰν καὶ πρὸς ἄλληλα καὶ πρὸς τὰ τετυπωμένα.

Les manuscrits de Coutloumousios lui ont paru plus corrects, plus complets, plus conformes aux imprimés. Mais il n'en a pas trouvé qui eussent plus de 304 ans d'existence, tandis que trois ou quatre du monastère de Chalcis dataient des XIIe et XIIIe siècles (note de la page ή !

Il a vu également des manuscrits du monastère de la Théotocos, situé dans une île en face de Σωζοπόλεως (même note).

Longuement sont indiquées les variantes et voici, vers la fin, un résumé de toute cette préface : Son édition à lui est plus correcte, plus complète que toute autre ; elle représente mieux les traditions de la Grande-Église ; elle est approuvée par les quatre patriarches œcuméniques (§ 36, p. ιε', et ce n'est pas assez

L'œuvre était difficile ; il y a consacré trois années entières en employant tout le peu de loisir qu'il lui restait (ὑποκλέπτων τὸν μικρὸν τῆς ἀνέσεώς μου χρόνου), sans cesse pris comme il était par d'autres devoirs... mais il n'a pas voulu regarder en arrière ... Son œuvre sera bien imparfaite, sans compter les fautes typographiques (c'est la deuxième fois qu'il s'en plaint), mais : ἐξερύθμισα τὰς μεγαλητέρας αὐτῶν (Μηναίων) ἀνωμαλίας ; autant que le lui ont permis ses forces corporelles et spirituelles, et les moyens mis à sa disposition, il a comblé les lacunes des *Ménées* : il a ajouté vingt-deux acrostiches inconnus jusque là et fait connaître soixante-dix-sept noms d'hymnodes invariablement passés sous silence : Καθότι θέλει ἀριθμήσει εἰς αὐτοὺς 22 μὲν ἀκροστιχίδας, 77 δὲ ὀνόματα Ὑμνῳδῶν ἐπιγεγραμμένα, μὴ ὄντα εἰς τὰς προτέρας ἐκδόσεις.

« Un autre, avec plus de santé, un esprit plus critique, des secours plus abondants, fera mieux (§ 37, p. 17) ».

Ce n'est peut-être pas indispensable.

Les Synaxaires

Parler, ou songer seulement à parler des synaxaires grecs, c'est du coup se tourner vers le grand travailleur qui en a fait naguère une étude si approfondie, le R. P. Hippolyte Delehaye, des Bollandistes de Bruxelles. Le majestueux in-folio qu'il a publié en 1902 sous le titre de *Synaxarium Ecclesiæ Constantinopolinæ* ne sera jamais sans doute un « livre de chevet », et pour cause, pour plusieurs causes très sérieuses, dont l'une est que ce volume tient le lecteur parfaitement éveillé, et le laisse tout entier au plaisir de l'être, pour cette fois. Pardon si la formule ressemble à un banal compliment quand elle est cependant, de fait comme d'intention, parfaitement sincère. L'éminent Bollandiste ne se proposait pas seulement d'*éditer*, comme on dit, un vieux bouquin recommandé à la fois par son âge et par sa valeur intrinsèque comme document liturgique, mais il voulait en même temps compulser tous les manuscrits analogues, les comparer avec lui, les reproduire en partie, pendre note des variantes, combler les lacunes de l'un avec l'abondance des autres, en un mot, nous donner, non pas un livre, mais quarante ou cinquante livres à la fois, c'est-à-dire un synoptique de tous les grands synaxaires connus. Il faut voir, feuilleter, étudier ce volume pendant quelques jours, sinon quelques semaines, pour apprendre un peu ce que c'est que de travailler, de *faire un livre*, et certains *artistes* d'aujourd'hui feraient bien d'y jeter au moins un coup d'œil.

Il fallait au R. P. Delehaye un point de départ, un livre prototype sur quoi travailler, un exemplaire bien fourni de notices, de notices correctes, riches en détails précis, et il a choisi pour cela le manuscrit dit *de Sirmond* que possède la bibliothèque de Berlin. Un article des *Analecta* donne la raison de ce qualificatif et en même temps quelques détails intéressants sur ce vénérable codex [1].

---

1. « Les anciens Bollandistes ont fait de fréquents emprunts à un synaxaire qu'ils appellent tour à tour *Synaxarium Claromontanum*, *Sirmondianum Colle-*

Comme on l'a vu déjà plus haut, les *Ménées* appellent *synaxarion* la courte notice historique ou biographique intercalée entre la sixième et la septième ode et destinée à faire connaître l'objet de la fête du jour, ou comme nous disions, à *l'illustrer*. Pourquoi cette notice est placée là plutôt qu'au commencement de l'office ? C'est peut-être une de ces questions de rubrique qu'on ne discute pas. On peut y voir peut-être un moyen de ranimer la piété, de réveiller l'attention avant la fin de l'acolouthie. Ces notices, avec les accessoires que nous avons nommés, ont été détachées de leurs offices respectifs et réunies ensemble dans des volumes qui s'appellent ou devraient, de ce fait, s'appeler *synaxaires*, mais assez souvent la terminologie, ici comme ailleurs, est assez capricieuse, excepté peut-être depuis quelques années, et c'est ainsi que ces recueils sont appelés ménologes, calendriers, *typica*, ou même *Ménées*, tout comme ces derniers noms changent eux-mêmes pour s'appliquer à des ouvrages qui pourtant ne se ressemblent guère [1].

Tous les synaxaires, et en particulier celui de Sirmond, sont d'excellents témoins du culte de notre Sainte dans l'Orient médiéval, et c'est vraiment un bonheur, après avoir quelque temps cherché — car aucun de ces anciens manuscrits n'a su paginer, ni couper le texte en chapitres, ni sacrifier le moindre espace, — d'y retrouver toujours aux mêmes dates les mêmes fêtes de la bienheureuse Anne.

---

gii societatis Jesu Parisiensis, Collegii Ludovici Magni. Nous nous servirons pour le désigner, du nom de Sirmond qui, étant bibliothécaire du collège de la Compagnie de Jésus, au collège de Clermont, à Paris, le transmit à nos prédécesseurs ; ils en ont fait fréquemment usage, etc., etc. Cf. *Anal. boll.*, t. XIV, p. 407-515, Art. *Le Synaxaire de Sirmond*.

1. Le P. Delehaye définit ainsi le *Synaxaire* : « Si ea quæ singulis diebus inter sextam septimamque oden legenda præscribuntur seorsum collegeris, synaxarium habebis. » *Synax. C. P.*, p. VI : « Si vous réunissez ce qui doit se lire chaque jour entre la sixième et la septième ode, vous aurez un *synaxaire*. »

Allatius écrit : « *Synaxarium*, seu Vitæ sanctorum (*De libris*, p. 91). C'est cela, mais encore autre chose.

Le *Synaxaire de toute l'année*, codex 3 du Vatican, XII[e] siècle, folio 154[vo], est simplement l'indication des épîtres à lire chaque jour de l'année. Cf. Stornajolo, *op. cit.*

Mais pour ce qui est de l'ancienneté de ce culte, de l'ancienneté non pas quelconque, mais réelle, comme serait par exemple le VIIIe ou le IXe siècle, ces vieux livres ne peuvent plus être que des témoins secondaires. D'ailleurs à ce point de vue, les *Ménées* ont déjà parlé pour eux, les *Ménées* dont ils sont des dépendances, des rejetons littéraires, une sorte d'anthologie hagiographique.

Toutefois leur âge nous importe, et quel âge peut avoir, pour commencer par lui, le manuscrit de Berlin ? Le R. P. Delehaye lui-même hésite à se prononcer, trouvant la question trop difficile à résoudre. Il cite deux faits ou deux textes empruntés au manuscrit lui-même, qui ne lui permettraient pas de le placer avant le XIIe siècle [1]. Il est vrai cependant que, de l'aveu même du Père, le *Sirmond* n'est pas un original, mais la copie d'un recueil analogue plus ancien. Nous supposerions, quant à nous, que ce recueil *plus ancien* l'aurait été de cent ou même cent cinquante ans, car si on ne connaît aucun grand synaxaire qui soit certainement antérieur au Xe siècle, on en connaît sûrement quelques-uns qui semblent appartenir à cette époque. Le Père a d'ailleurs écrit dans les *Analecta* ce qui va suivre, ou du moins il semble que l'article soit de lui : « En tenant compte de la rédaction et de la composition des manuscrits, on peut regarder comme dérivant du même *original* que le *Sirmond* les manuscrits de Paris *1590*, *1592*, *1594*, et probablement aussi le manuscrit de Jérusalem dont M. Papadopoulos nous promet des extraits, peut-être aussi le *Nanianus* 190. Parmi les manuscrits de Paris, nous nous sommes particulièrement attaché au n. *1594*, dont la concordance avec le manuscrit de Berlin est presque partout complète. J'y relève en passant une addition qui prouverait que ce dernier représente un exem-

1. « Quo tempore hujus nostri codicis archetypum exaratum fuerit, hic loci non est inquirere, et res ardua videtur, cum hujusmodi libros, a singulis librariis augeri contingat. Id solum impræsentiarum observari velim Jul. 17° memoriam fieri translationis τοῦ ὁσίου Λαζάρου τοῦ ἐν τῷ Γαλησίῳ : is autem anno 1054 obiisse fertur. Dein, Aug. 18 pristinæ recensioni quæ synaxin in templo SS. Flori et Lauri tantummodo indicebat, additum fuisse καὶ ἐν τῇ [illegible] μονῇ τοῦ Σωτῆρος Χριστοῦ τοῦ Πα[illegible]. Hoc vero Monasterium non ante Joannem Comnenum (1118-1143) extitisse videtur. » *Op. cit.*, col. VII.

plaire *plus ancien*[1]. » C'est ce dernier mot que nous voulions souligner.

Sans adieu encore ici, car nous espérons bien que le livre du R. P. Jésuite nous rendra service en temps et en lieu ainsi que plusieurs ouvrages dont il fait mention, c'est-à-dire divers codex du XIIe siècle appartenant aux bibliothèques de Paris et de Milan (Ambrosienne); d'autres du XIe siècle, comme celui de Saint-Marc à Florence, d'autres du Xe et d'autant plus chers pour nous, qui se trouvent à Jérusalem, au monastère de Saint-Jean de Patmos, à la Bibliothèque nationale de Paris, etc.

Accordons-nous un peu de relâche en cette aride étude, et ouvrons un instant la nouvelle ***Patrologia Orientalis*** Graffin-Nau, comme on l'appelle, le vrai mérite permettant qu'on supprime toujours les grandes formules de politesse courante. Nous aurions dû ajouter à ces deux noms Maximilien de Saxe, Maximilien de Saxe *tout court*, puisqu'il sera dit qu'un prince allemand a voulu se faire simple professeur d'Université, et prêter son appui à cette publication decidément la plus *moyenâgeuse* qui se puisse voir pour le moment, en attendant... car il paraît de mieux en mieux que l'œil est ouvert du côté de l'Orient.

Dans l'un des premiers fascicules qui ont paru jusqu'à présent et qui ont entrepris de publier un ancien *Synaxaire Arabe-Jacobite*, on lit, au jour onzième de Hatour (7 novembre), le passage qui va suivre, si bienfaisant qu'on voudrait, après une bonne journée de travail, en faire sa dernière prière du soir :

« En ce jour s'endormit dans le Seigneur la vertueuse, la pure Anne, mère de notre Dame sainte Marie, Mère de Dieu. Cette femme vertueuse était de la ville de Jérusalem, fille de Matat, fils de Lévi, fils de Malki, des enfants d'Aaron le prêtre, de la tribu de Lévi... Bien que nous ne connaissions rien de la vie de cette sainte pour le mentionner, nous savons certainement qu'elle était noble au-dessus de toutes les femmes, puisqu'elle fut jugée digne de donner le jour à la Mère de Dieu selon la chair. Si elle n'avait

---

1. *Anal. boll.*, t. XIV, p. 414.

pas eu des vertus qui surpassaient celles de toutes les femmes, elle n'eût pas reçu de Dieu cet honneur... C'est pourquoi nous devons l'honorer et nous célébrons sa fête à cause du rang élevé dont elle a été jugée digne. Que son intercession soit avec nous! Amen [1].

Les Ménologes.

Le mot *ménologe* a plusieurs acceptions. Souvent, il désigne les recueils des grandes *Vies des Saints* de l'Église grecque rangées dans l'ordre du calendrier. Quand les pièces hagiographiques sont complètes et développées, on a les *grands ménologes* ; quand elles sont abrégées et ne sont plus que des βίοι ἐν συντόμῳ de quelques pages, on a les *petits ménologes*. De plus les manuscrits donnent souvent le titre de *ménologes* aux tables des leçons scripturaires disposées suivant l'ordre du calendrier et rappelant le *Liber comitis* tel qu'il se présente dans l'édition du Baluze [2]. Quelquefois aussi, le mot est pris pour synonyme de *Ménées*, ou encore de *Synaxaire*, d'où la difficulté dont nous parlions plus haut de classer méthodiquement tous les livres liturgiques des Grecs.

1. Fascicule III, p. 278. Le texte arabe de ce Synaxaire est traduit et annoté par M. René Basset. Le tome I de la même collection en donnait un premier fragment, 29 août-27 octobre, p. 219-379. Au 10 du mois de Tout (7 septembre), p. 253, on lit : « En ce jour, suivant le comput d'Abou Magâr et d'autres de la Haute-Égypte, nous célébrons la naissance de Notre-Dame, Mère du Sauveur, que d'autres placent le premier du mois de pachons (26 juillet) suivant l'avis des Égyptiens. » M. Basset a rédigé ce synaxaire à l'aide de deux mss. de la Bibliothèque nationale, l'un de la fin du XIVe siècle, l'autre du XVIe (cf. *Patr. Orient.*, t. I, p. 220). Des fragments de Synaxaires, l'un Arménien, l'autre Éthiopien, qui viennent de paraître, ne nous ont rien donné mais avec espérance, nous en attendons la suite, comme nous avons fait pour le copte cité tout à l'heure. Le Prince Maximilien de Saxe est l'auteur de *Prælectiones de liturgiis orientalibus habitæ* in Universitate Friburgense, Helvetiæ, t. I, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1908, in 8, VIII-242 pp. Œuvre de synthèse qui permet à tous de s'orienter facilement dans une matière très complexe. Cf. *Rev. des sciences philosophiques*, juillet, 1908, p. 608.

2. Cf. *Anal. boll.*, t. XIV, p. 145 et t. XVI, p. 324.

Changer des titres que l'usage a consacrés depuis des siècles, comme dans le cas du *Ménologe de Basile*, qui est proprement un synaxaire, ou dans celui du ménologe dit de *Morcelli*, qui est à son tour un calendrier, c'est plutôt compliquer l'étude ou les recherches que les faciliter, et entre deux maux, mieux vaut encore garder le moindre.

Trois ménologes intéressent plus spécialement notre étude, les deux que nous venons de nommer, et un troisième dont il a déjà été question plus haut, c'est-à-dire le recueil de Métaphraste. Nous retrouverons le *Ménologe de Basile* à l'article des œuvres d'art; celui de Morcelli pourrait servir de témoin, faute de mieux, à l'ancienneté de l'une ou l'autre fête de notre Sainte et quant à Métaphraste, s'il s'agissait ici d'une cause de béatification ou de canonisation, il pourrait être ce qu'on appelle dans le cas « l'avocat du diable. »

Autant vaut dès maintenant, nous occuper de ces deux derniers ouvrages et d'abord du *Menologe de Morcelli*. — Étienne-Antoine Morcelli était bibliothécaire du Cardinal Albani, le premier et célèbre éditeur du non moins célèbre *Ménologe de Basile* que nous venons de mentionner. Il convient de citer au moins en abrégé — ces vieux titres sont toujours longs — le titre de l'ouvrage auquel son nom s'est attaché, soit : ΜΗΝΟΛΟΓΙΟΝ ΤΩΝ ΕΥΑΓΓΕΛΙΩΝ ΕΟΡΤΑΣΤΙΚΟΝ. *Sive kalendarium Ecclesiæ Constantinopolitanæ... illustratum cura* Steph. Antonii Morcelli, 2 volumes in-4°, Rome, 1788 [1].

A quel siècle appartient ce *Calendrier de l'Église de Constantinople* ? Pour déterminer cette date, l'éditeur, consciencieux comme il est, ne veut pas s'appuyer sur la forme onciale du manuscrit qu'il reproduit, « parce que cette forme a pu être imitée plus tard (p. 10) ». Touchant scrupule qui étonnerait sûrement les paléographes puisque la teneur de l'écriture est d'ordinaire leur *criterium* principal, pour ne pas dire le plus souvent unique [2].

---

1. Une édition latine avait paru à Urbino en 1727, d'après le Codex du cardinal Albani.

2. Morcelli donne la reproduction d'une page de l'original. La comparer avec

Morcelli aime mieux établir sa preuve sur la non-mention de certains saints et de certains événements d'une époque déterminée, c'est-à-dire ici du IXe siècle, puisque le calendrier est du VIIIe, comme il l'affirme à plusieurs reprises et comme l'admettent unanimement les auteurs [1]. La date est précisée davantage, et le Codex aurait été écrit sous Constantin Copronyme [2] (741-775). L'auteur, dit Morcelli, est un homme peu instruit, qui fait des fautes d'orthographe, et prend un mot pour un autre [3]. Pourrait-on expliquer par cette ignorance les lacunes de son *Calendrier*, ou bien est-ce que, positivement, tout le cycle festal, temporal et sanctoral ensemble, ne pouvait, de son temps, emplir plus de cent cinquante-trois jours de l'année, comme nous les avons comptés ? Il serait ici bien dangereux d'émettre un jugement personnel quand personne ne s'est encore prononcé, mais il nous est peut-être permis de croire que ce document, si vénérable qu'il soit par son ancienneté sans égale, presque son antiquité [4], n'est pas ce qu'on appellerait une « pièce officielle », un témoignage authentique, tel qu'on aurait pu l'attendre d'un patriarche ou d'un moine de Constantinople.

Quoi qu'il en soit, si, à notre grande surprise, qui est en même temps un profond regret, la *Conception d'Anne* et la fête du 25 juillet n'apparaissent pas en ce calendrier, par contre, on y voit,

---

les specimens des VIIe et VIIIe siècles reproduits dans Montfaucon, *Palæographia græca*, in-fol., Paris, 1708, p. 216 sq. ou J.-B. Silvestre, *Paléographie universelle* (4 in-fol., 1839-41); au t. II, *Paléogr. grecque*, 41 planches. Ces planches se retrouvent dans l'édition anglaise de Frederick Madden, Londres, 1850.

1. T. I, p. 10, 15, 16; t. II, p. 144, 195, 231 ; Kellner, p. 387, etc.

2. Est igitur caussa non levis nec contemnenda ut codicem hunc sub Constantino Copronymo conscriptum arbitremur. T. I, p. 10.

3. Rudem hominem fuisse aut certe non multarum litterarum scriptorem dixeris : peccat enim persæpe in scribendo et vocalium invertit usum, ut tute facile agnoces. T. I, p. 11.

4. Si dandum est, in magnis bibliothecis latere uspiam Græcos codices, in quibus aliquid hujusmodi antiquius, quod ad annuos Ecclesiarum fastos pertineat, reconditum adhuc prematur : nam quis controversiam hanc dirimere unquam possit ? nondum tamen, ni fallor, in lucem hominum emersit Græcæ ullius Ecclesiæ Kalendarium quod hujus nostri vetustatem æquare videatur. Morcelli, t. I, p. 15-16.

au 8 septembre, le ΓΕΝΕΣΙΟΝ ΤΗΣ ΑΓΙΑΣ ΘΕΟΤΟΚΟΥ (*Naissance de la sainte Mère de Dieu*), et le 9, le ΕΙΣ ΤΗΝ ΜΝΗΜΗΝ ΤΩΝ ΑΓΙΩΝ ΙΩΑΚΕΙΜ ΚΑΙ ΑΝΝΗΣ (*Pour la fête des saints Joachim et Anne.*) L'évangile pour ce jour est pris de saint Luc, ch. LXXVIII, 9 (*sic*) : *Dixit Dominus, nemo lucernam accendit, et in abscondito ponit.*

Nous nous abstenons de tout commentaire pour le moment et faisons place de suite au

Ménologe de Métaphraste. — Le fameux logothète [1] qui a porté ce nom de Métaphraste — un nom assurément plein de sens — est un estimable personnage, et son œuvre, les *Vies des saints*, a eu, du moins autrefois, tout le succès que l'on sait, que l'on saura encore mieux, si on y tient, tout à l'heure. Nous n'avons pas à nous occuper des auteurs qui ont parlé de lui jadis ou de nos jours ; de la part qu'il a prise à l'exécution du recueil qui porte son nom ; des ménologes antérieurs au sien et cependant beaucoup plus fournis, puisque tous les jours du mois y étaient représentés, tandis que, chez lui, les lacunes sont énormes : toutes ces questions intéressantes sont traitées savamment par les *Analecta Bollandiana* de 1897, dans une étude très soignée sur les *Ménologes grecs* [1].

1. On apppelait ainsi le grand officier qui gardait le sceau du patriarche de Constantinople et tenait les registres de sa chancellerie.

2. Quelques notes conservées de cette étude : « Il se rencontre dans tous les dépôts de manuscrits grecs des volumes d'un ménologe bien déterminé qui doit avoir joui d'une très grande vogue. Il a été multiplié à un grand nombre d'exemplaires, dont une bonne partie présente des caractères paléographiques qui les feraient attribuer à une même officine, fonctionnant à Constantinople vers le milieu ou la fin du XI[e] siècle. Quoi qu'il en soit de l'aspect extérieur de ce ménologe, la composition des mêmes subdivisions est sensiblement identique. Ce sont les mêmes saints aux mêmes dates et la même vie de chaque saint. De plus, chacune de ces pièces présente un texte invariablement fixé. Une lecture rapide des vies qui constituent le recueil permet de constater en outre que la très grande majorité sont des remaniements de pièces plus anciennes dont un certain nombre existent encore. En d'autres termes, c'est une collection de *métaphrases* et la collection est si bien caractérisée que l'on ne se trompera pas en la désignant comme l'œuvre la plus considérable et la plus célèbre en ce genre : celle qui est

Pour notre part, nous n'avons qu'à rappeler une chose déjà dite plus haut : c'est que, dans l'œuvre de Métaphraste, telle qu'elle nous est parvenue, on chercherait en vain, non pas seulement les fêtes, mais même le nom de notre chère Sainte. Cependant, en toute sincérité, *quid inde* ? La critique voudrait-elle tirer de là un argument ? Nous le craignons d'autant moins qu'elle raisonne maintenant mieux que naguère ; qu'elle n'oserait plus dire, étant plus assagie, comme elle eût peut-être fait, il n'y a pas encore cinq ou six ans :

« Métaphraste, le plus célèbre écrivain du xe siècle [1] ne fait pas mention des fêtes de sainte Anne; il ne prononce pas même son nom : donc, ses fêtes n'existaient pas ; donc la Sainte elle-même était inconnue à cette époque ! » On n'en est plus aujourd'hui à cette façon d'argumenter. Çà été une mode, mais la mode a passé comme toutes les autres, quitte à revenir, il est vrai. On dira plutôt, car le bon sens regagne du terrain : « Métaphraste n'a pas écrit un *héortologe*, mais un *ménologe*, simple recueil de *Vies de Saints* ; il aurait pu faire beaucoup de place à la Vierge et à sa mère, mais il a peut-être pensé qu'il prêcherait à des convertis : il a peut-être écrit de bonnes pages, ses meilleures pages, sur la Vierge et sa mère, sur leurs fêtes et leur culte, mais peut-être ces bonnes pages

---

attribuée à Syméon Métaphraste. » *Loc. cit.*, Pour ce qui est des lacunes « En septembre, manquent les dates 5, 8, 14, 18, 21, 23; en novembre, 19, 21, 22, 29 ; en décembre, 1, 2, 3, 9, 16, 25, 26. Mai n'a qu'un jour pris : juin, trois : juillet et août, quatre. *Loc. cit.*, p. 321, d'après divers mss. de Paris. A noter p. 327, ou il est question des ménologes antérieurs à Métaphraste : « On arrivera à démontrer, croyons-nous, que, auparavant, tous les jours du mois étaient représentés dans chacun des douze volumes qui formaient les grands ménologes : on établira même, peut-être, qu'il y a eu plusieurs séries de ce genre, ayant sans doute des parties communes, mais aussi d'autres pièces caractéristiques qui permettront de les grouper par catégories. Tout concourt à donner une grande idée des richesses de l'hagiographie antérieure à Métaphraste, et les fragments de ces ménologes, qui sont arrivés jusqu'à nous, et les ménologes abrégés, et plus encore les grands synaxaires. » *Ibid.*, p. 237.

1. Les *Analecta bollandiana* plus haut cités, t. xvi, disent, page 322, après une étude sérieuse sur la chronologie du personnage : « L'opinion qui place Métaphraste dans la seconde moitié du xe siècle reçoit un appui sérieux.

sont-elles précisément celles qui se sont perdues. Ou bien, tout simplement, il n'a pas cru devoir parler et son silence d'ailleurs ne prouvant rien dans le cas présent, nous n'avons rien à lui reprocher de ce chef.

Très bien, mais il faut le dire, si rien ne l'obligeait à parler, on peut regretter qu'il ait empêché tant d'autres de le faire. Il ne s'agit pas de déplorer encore une fois la perte des manuscrits mais simplement de reconnaître que, pour une bonne part, Métaphraste en est responsable. Expliquons-nous.

Il a fallu, pour l'amour de la brièveté, sacrifier toute cette magnifique étude sur les *Ménologes grecs* dont nous parlions tout à l'heure, mais sa conclusion est si bien dans notre sujet que nous demandons la permission de l'emprunter *ad majorem Dei Gloriam.* Encore ici, nous regrettons que l'article ne soit pas signé :

« En y réfléchissant bien, nous n'avons trouvé aucune bonne raison de retirer l'épithète de *funestissimus homo* dont on a eu l'air de se formaliser ; car nous persistons à croire que, à l'heure qu'il est, nous ne sommes en possession que d'une assez petite fraction de l'œuvre hagiographique recueillie dans les anciens ménologes.

L'auteur anonyme résume ses preuves et ajoute : « Il faut bien se rendre à l'évidence et conclure que, à moins d'une heureuse surprise, nous devons considérer comme perdue la plus grande partie des ménologes antérieurs à Métaphraste.

« Qui donc est responsable de la disparition de tous ces textes, si ce n'est le logothète, dont l'œuvre a éclipsé celle de ses prédécesseurs ? Loin de nous de songer à une destruction systématique. Syméon Métaphraste n'a vraisemblablement pas eu conscience du résultat auquel son entreprise devait fatalement aboutir. Rien n'est irrésistible comme les caprices de la mode. La multitude des exemplaires de Métaphraste et la rareté des autres ménologes permet d'assister au mouvement que produisit l'apparition du nouveau recueil. Le succès fut énorme ; les scribes ne suffirent pas à en multiplier les exemplaires, et l'on ne songea plus, sauf certains cas exceptionnels, à renouveler par la transcription les vieux manuscrits qui tombaient en ruine... Et il ne serait pas permis d'en vouloir quelque peu à l'homme qui nous a privés d'un si grand nombre de textes, qui, sans être des monuments histo-

riques d'une grande valeur, n'en ont pas moins une importance considérable au point de vue hagiographique[1] ! »

Typica.

Considéré dans son sens étymologique, le *typicon* est un *formulaire, un directoire*, un règlement de vie. Ainsi le *Typicon de saint*

1. *Loc. cit.*, p. 329. — Un Carme déchaussé, Honoré de Sainte-Marie, écrivant en 1713 des *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique*, — la critique n'est donc pas née d'hier ! — traitait assez rudement Métaphraste, et allait jusqu'à dire entre autres choses « qu'il suffit d'appuyer une histoire du témoignage de cet auteur pour la faire regarder comme fabuleuse. » Pour lui, Metaphraste n'est qu'un interpolateur, un glossateur, et pour tout résumer, « il porte dans son nom sa propre condamnation (*Cf. P. G.*, t. CXIV, col. 158).

C'est dans soute s'emporter pour trop peu, mais pourtant, la part faite des précautions oratoires ou même des respects sincères, car enfin un travailleur et peut-être aussi un homme de bonne foi comme Metaphraste en mérite, il se trouve que le dernier mot de notre époque à son sujet ressemble assez bien aux saintes colères du carme dechaussé.

Nous ne disons rien d'un autre ménologe, assez célèbre pourtant, lui aussi à sa manière, celui du cardinal Sirleto. En effet, cet estimable et très aimé cardinal qui a tant fait, on s'en souvient (voir, ci-dessus, p. 68), pour le rétablissement de la fête de sainte Anne après sa suppression du calendrier romain, le cardinal Sirleto, disons-nous, un ardent byzantiniste de ce temps-là, a mis son nom ou laissé mettre son nom à une œuvre qui fait plus d'honneur, paraît-il, à ses intentions qu'à ce nom lui-même.

Un juge pourtant bienveillant en parle ainsi : « Henricus Canisius *Menologium Græcorum* ex bibliotheca et interpretatione Gulielmi Sirleti cardinalis edidit (Canisius-Basnage, *Thesaurus monumentorum*, III, 412-499) quod ideo *Menologium Sirleti* nuncupari solet. » Le R. P. Delehaye continue : « Ab Andrea Schotto opusculum acceperat Canisius in quo emendando se usum fuisse fatetur Typico S. Sabæ, horologio, menæis aliisque Græcorum libris impressis. Opusculum in serie monumentorum ad annum 1095 reposuit Iac. Basnage, ea sola ductus ratione quod menologio Basilii dicto (Canisius-Basnage, *Thesaurus monum.* III, 410) posterius esse videretur. Porro synaxarii Sirletiani codex græcus frustra quæsitus est, nec mirum. Nuspiam enim synaxarium græcum similem referens faciem, tot a nobis perlecti codices manifestum faciunt. Recte de libro sensit D. Papebrochius, qui, quotiens ille ausus, merum excerptum esse, idque levi opera collectum e menæis editis nonnullis codicibus, pronuntiavit ... Nullius igitur pretii est synaxarium Sirleti... » (malgré l'usage qu'en a fait Baronius). *Synaxarium*, CXXVI-XXVII.

Nicéphore, patriarche de Constantinople, rapporté par le cardinal Pitra dans le *Spicilegium Solesmense*[1], n'est qu'une série de maximes, un *modus vivendi*, un code de la vie parfaite.

Le ***Typicon*** de l'impératrice Irène (1081-1118) n'est de même qu'un ensemble de règlements ou de prescriptions que devaient observer les religieuses de Sainte-Marie-Pleine-de-Grâce à Constantinople[2].

Quelle tentation encore ici, de laisser là nos vaines études pour jouir un peu d'un livre où Montfaucon lui-même trouvait « beaucoup de choses qui mériteraient d'être connues[3] ! » Au fait, quiconque souhaitait pour un moment voir se déployer sous ses yeux l'ancienne vie monastique de l'Orient, assister aux divers exercices qui emplissaient ses jours et ses nuits, juger de l'importance qu'elle attribuait à ce que le monde a toujours si peu compris ou même ridiculisé, devrait lire cet ouvrage. Il se pourrait même qu'un moine d'aujourd'hui y trouvât son profit en même temps qu'un grand sujet d'édification, ne fût-ce qu'en supputant le nombre de *métanies*[4], de génuflexions, de prostrations, de prières, les bras en croix, que comportait l'office choral des anciens moines orientaux, car si le *Typicon* oblige des femmes à toutes ces rubriques en vérité très pénibles, humainement parlant, on peut croire que les hommes eux-mêmes étaient encore moins épargnés à cet égard. Signalons un ou deux détails entre beaucoup d'autres. A la fin de *Prime*, les moniales feront quinze génuflexions, « sans s'appuyer, si elles sont assez fortes pour cela, » en s'appuyant quel-

---

1. T. IV, p. 381-388.

2. *Typicum venerandi monasterii sanctissimæ Deiparæ Kecharitomenes, seu Gratia Plenæ a fundamentis nuper extructi et conditi a piissima Augusta Domna Irene Ducæna, juxta ejus jussionem et sententiam enarratum et editum*, dans *P. G.*, t. CXXVII, col. 985-1128.

3. « Plura in hoc opere scitu dignissima Lector eruditus deprehendet : complures nempe Græcarum monialium ritus hactenus ignotos ; exactam quoque familiæ tunc temporis imperatoriæ descriptionem (cap. LXXI) et alia quamplurima. » *Ibid.*

4. Pour les Grecs, *faire une metanie*, c'était incliner le front jusqu'à terre en s'appuyant sur ses mains fermées.

que peu, si elles sont très faibles de santé [1]. Elles diront d'abord, les mains étendues : « Seigneur, ayez pitié de moi qui suis une pécheresse », et ensuite, fléchissant les genoux *et la tête* jusqu'à terre, elles diront : « J'ai péché, Seigneur, pardonnez-moi, » et ainsi quinze fois de suite [2]. De même encore, non seulement elles se lèveront toutes les nuit pour l'office ; mais, aux vigiles des fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, en celles des saints apôtres Pierre et Paul, de l'Exaltation de la sainte Croix, du « Grand Canon » et surtout des saintes Passions (premiers jours de la grande Semaine), elles devront consacrer toute la nuit aux saintes veilles et à la prière [3].

Tel sceptique, comme il y en a tant parmi le monde *intelligent*, pourrait penser que le *Typicon* dit « de l'impératrice Irène », n'est qu'une fabrication de telle ou telle époque moderne où l'on se plaisait à vanter toujours le passé en vue du bon exemple. *Laudator temporis acti*, disait déjà le vieux poète romain, et il est très possible en effet que certaines œuvres d'autrefois se soient accrues, achevées, embellies même avec le temps, tant il y a plaisir à sortir, quand on le peut, de ce présent qui sempiternellement

---

1. « A robustioribus quidem ad terram sine proseuchadio ; ab infirmioribus vero adhibito humili fulcimento et adjutorio. » Cap. XXXII.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, col. 1059. *Renseignements principaux* : cap. XXXII : De officio primæ tertiæ et sextæ horæ ; XXXV : De hora nona, vespertino et pannychide sive pervigilio ; XXXVI : De apodipnis, seu completorio ; XXXVII : De nocturno officio ; XXXVIII : De officio mediæ noctis ; XXXIX : De initio matutini. — *Quelques extraits* : « Postquam ad ecclesiæ narthecem seu vestibulum adveneritis, mediæ noctis officium persolvetis, ne ipsa quidem quæ vos excitavit absente, sed una vobiscum psallente, et templi luminaria accendente. Expleto autem a vobis mediæ noctis cantu, magnum signum pulsabitur ([illegible]), ac insuper æneum : et sic incipietis matutinum officium.

« Postquam æneum signum pulsatum fuerit... una cum Dei laude trisagio a vobis dicto decimum nonum et vicesimum psalmum cantabitis cum solitis tropariis et *Kyrie eleison*.

« Absoluto autem trisagio, ecclesiæ præposita hexapsalmum incipiet lente et attente illud canens, et quieta demissaque voce psallens ; ut reliquæ citra lapsum et errorem eam subsequi valeant, et apud seipsas verba Psalmorum mente revolvere. Et sic post expletum hexapsalmum universum matutini officium persolvetur. » col. 1059.

nous désenchante. Seulement, cette fois, le doute n'est pas possible. A la Bibliothèque nationale, au département des manuscrits, si seulement vous demandiez le codex grec 384, ou selon l'ancienne cote, le *regius* 3019, vous pourriez bientôt toucher de vos mains et voir de vos yeux, non seulement un exemplaire ancien de ce *Typicon*, mais ce que l'on croit en être l'original, même son premier manuscrit autographe, signé de la main même de la basilissa, et très probablement l'un des trois ouvrages dont elle avait ordonné la transcription, comme il est dit au chapitre LXXVII de ce même livre [1].

Nous voilà bien loin de nos définitions mais aussi, en un livre qui n'est pas proprement didactique, un biais, une *tangente* doit être quelquefois permise, surtout si elle nous amène au temple du Seigneur.

C'est fait d'ailleurs, et nous sommes d'ores et déjà à notre sujet.

A part le règlement de vie, le *Typicon* est encore un petit office intercalé entre sexte et none et qui se récite quelquefois pendant la *liturgie*, c'est-à-dire pendant la sainte messe.

Ce peut être de plus une sorte de calendrier indiquant pour chaque jour les fêtes à célébrer. Trois recueils de ce genre sont présentés par le cardinal Pitra, l'un intitulé : *Vetus monasteriorum montis Athonis Typicon* ; l'autre simplement : *Alterum Typicon*,

---

1. On peut lire dans M. Omont (*Fac-similés*, texte de la planche [illegible], t. I) : « Au bas du fol. 128 verso, se trouve la souscription autographe de l'impératrice Irène Ducas, femme de l'empereur Alexis Ier Comnène (1081-1118), fondatrice du monastère dont sa troisième fille, Eudocie, était abbesse. Cette souscription est tracée en cinabre, encre rouge dont l'emploi était exclusivement réservé à la dignité impériale. » Reproduction, *Ibid.*, évidemment plus fidèle que la suivante :

† ειρΗΝΗ ἐν Χῶ
ω Θῶ πιστΗ Βα

Soit : Εἰρήνη ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστὴ βασίλισσα, « Irène, fidèle impératrice dans le Christ. » Ancienne note manuscrite au commencement du codex : « Proclive est inferre codicem hunc esse autographum atque unum ex tribus illis membranaceis qui capite 77, Irenes Augustæ jussu descripti memorantur. »

une petite pièce très courte ; le troisième : *Typicum Studitarum et Hierosolymitanum* [1].

Au calendrier s'ajoutant parfois des rubriques, nous avons alors le *Typicon* tel que l'a décrit Allatius, c'est-à-dire « un livre où, du commencement de l'année à la fin, est prescrit pour chaque jour ce qu'il faut chanter ou réciter pendant la messe, les petites heures, les vêpres, les matines et autres offices divins : où l'on voit quels jours il faut jeûner et de quelle manière : le tout exprimé en termes très clairs et suivant une méthode très facile à comprendre [2]. » Le *Typicon* de ce genre répond à notre *Ordo divini Officii recitandi* mais à un *Ordo* qui serait perpétuel, ainsi qu'aux *Rubricæ generales* du bréviaire et du missel romains.

Enfin le *Typicon* peut s'augmenter de quelques notices, d'ordinaire très courtes, sur la fête ou le saint du jour, d'un dystique (*stikhos*) rythmé sur le même sujet et qui semble mis là comme point de méditation pour tous les offices.

Les cérémonies et les fêtes variant d'une église à l'autre et surtout d'un monastère à l'autre, chaque église, chaque monastère possédait son *typicon*, où, à côté de prescriptions communes à tous, se trouvaient des indications particulières propres à chacun [3]. Le plus intéressant pour nous de tous ces livres est

Le Typicon de Saint Sabas

Un ouvrage très connu, au moins par son titre, de quiconque a lu le moindre opuscule, le moindre article de dictionnaire ou d'encyclopédie relatif à notre Sainte ; un ouvrage populaire au bon

---

1. *Spicilegium*, t. IV, p. 445-449, 450, 452.

2. Typicon ille liber est, in quo « a primo die anni singulis diebus quid inter missarum solemnia, quid ad vesperas, quid ad horas, quid ad matutinum, quid denique ad reliqua divina officia, sive dies illi feriales sint sive festi, recitandum, quid psallendum aut legendum sit, quibus diebus jejunandum, quibus et quomodo solvendum jejunium verbis clarissimis ac facillima methodo præscribitur. » Allatius, *De libris*, p. 4

3. Gédéon, *Heortologion* déjà cité ; L. Petit, *Echos d'Or*, t. II, p. 314.

sens du mot, on dirait même classique au moins en ce sens que sa réputation reconnue, sa gloire incontestée nous dispense de la lire et à plus forte raison d'en étudier la genèse, la composition, les remaniements séculaires.

Le lecteur voudrait-il accorder dix minutes de ses loisirs à ce vénérable document du lointain, très lointain passé ? Le sujet mérite ce moment d'attention de sa part, si du moins l'histoire du culte de Madame Saincte Anne l'intéresse un tant soit peu.

L'*Année liturgique* de dom Guéranger nous fait lire, au 26 juillet, ces lignes devenues fameuses à force d'avoir été répétées, depuis, sous une forme ou sous une autre, par presque tous les auteurs qui ont voulu faire hommage à notre Sainte d'un travail de plume quel qu'il soit : « L'Orient précéda l'Occident dans le culte public de l'aïeule du Messie. Vers le milieu du VIe siècle, Constantinople lui dédiait une Église. Le *Typicon de saint Sabas* ramène sa mémoire liturgique trois fois dans l'année : le 9 septembre, en la compagnie de Joachim, son époux, au lendemain de la *Nativité* de leur illustre fille ; le 9 décembre, où les Grecs qui retardent d'un jour sur les Latins la solennité de la *Conception Immaculée de Notre-Dame*, célèbrent cette fête sous un titre qui rappelle plus directement la part d'Anne au mystère ; enfin le 25 juillet, qui, n'étant pas occupé chez eux par la mémoire de saint Jacques le majeur, anticipée au 30 avril, est appelée *Dormition* ou mort précieuse *de sainte Anne, mère de la très sainte Vierge Mère de Dieu* : ce sont les expressions mêmes que le martyrologe romain devait adopter par la suite. »

Il y n'a pas un *iota* à retrancher ni même à discuter dans les quelques lignes extrêmement concises, extrêmement exactes aussi, qu'on vient de lire. Mais si nous pouvons nous permettre cette réflexion sans offenser une mémoire vénérée, l'expression : le *Typicon de saint Sabas ramène*, etc., pouvait donner lieu à quelque méprise, et plus d'un auteur, dévôt à sainte Anne, s'y est laissé prendre. Nous allons dire pourquoi, en même temps que nous ferons les distinctions nécessaires entre le *Typicon de saint Sabas* proprement dit et tel autre auquel on n'avait peut-être pas d'abord songé, qui serait le *Typicon* du monastère *de Saint-Sabas*, un titre qui, dans le cas, s'écrirait avec deux majuscules et un trait

d'union. Question de grammaire, mais très importante ici puisque ce titre donne un sens à part et indique déjà une différence entre deux ouvrages en effet différents.

S'il faut s'expliquer davantage, avant tout et après tant d'autres, établissons, rappelons plutôt que saint Sabas, le célèbre moine Palestinien du ve-vi^{e} siècle, a écrit en effet un *Typicon* ou, comme dit si bien M. Couret, « un livre, à la fois règle de vie, martyrologe, bréviaire et calendrier, » où le saint higoumène [1] fixait l'ordre et le détail des offices, leur distribution entre les divers jours de l'année et chacune des heures du jour et de la nuit, la liste des fêtes de l'Église orientale et la date à laquelle on devait en célébrer l'anniversaire [2].

Tous les auteurs s'accordent sur ce point, ne faisant tous d'ailleurs que répéter, ou à peu près, un texte bien connu de Syméon de Thessalonique (1430) que le R. P. Terrien, pour sa part, a traduit et commenté de la manière suivante : « Saint Jean Damascène, poursuivi par la haine des Iconoclastes, trouva dans la *Laure* de Saint-Sabas, où il s'était réfugié, « un bel ordre de prières fixé par un *Typicon* ou « Rituel », qui, renouvelé par ses soins, a fini par prévaloir dans toute la liturgie orientale. Or cet office, « le bienheureux Père Sabas l'avait reçu des saints Euthyme et Théoctiste, qui, eux-mêmes, le tenaient par tradition des anciens, et particulièrement du confesseur Chariton », ce qui nous reporte, à travers les ve et ive siècles, jusqu'à l'ère des martyrs. « En effet, Chariton vint à Jérusalem sous l'épiscopat de saint Macaire, vers 312, et c'est à lui qu'il faut reporter (de 328 à 335) la fondation du monastère qui fut plus tard celui de saint Sabas. Euthyme, né vers 377, et Théoctiste habitèrent ensemble cet antique monastère et le premier, au moins, vivait encore quand saint Sabas vint se consacrer à Dieu dans la même laure. Par où l'on voit comment

1. *Higoumène*, « supérieur d'un couvent. Régulièrement l'higoumène est le supérieur d'un couvent secondaire, comme le prieur latin, et il dépend de l'*archimandrite* comme le prieur dépend de l'*abbé*. — En fait, les deux mots sont très souvent synonymes (Charon, *op. cit.*, p. 24[illegible]). — Ils devaient l'être au temps de saint Sabas.

2. *La Palestine*, p. 137.

la transmission des hymnes qui furent le précieux noyau du *Typicon* a pu s'opérer sans hiatus, des premières années du IV[e] siècle jusqu'au temps de saint Sabas, à qui l'Église grecque en doit le premier recueil [1]. »

Ce qu'on vient de lire, nous voulons dire surtout le commencement de ce passage, est considéré comme certain, mais peut-on conclure que le livre qui s'appelle aujourd'hui et depuis des siècles le *Typique de saint Sabas*, est, tel que nous l'avons, du moins considéré dans ses éléments principaux, de saint Sabas lui-même ? Peut-on, en ce qui regarde les fêtes communes de la Vierge et de sa mère, en ce qui regarde surtout les fêtes très spéciales de notre Sainte, aller prendre chez lui ses arguments ? Peut-on écrire sans broncher, à propos par exemple de la *Conception de Sainte Anne* : « Cette fête fut célébrée dans l'Église d'Orient *dès le cinquième siècle* car — notez bien le CAR, s'il vous plaît — car le *Typicon de Saint Sabas* l'indique au 9 décembre [2] ? »

Nous donnerions tout au monde pour que ce CAR, ce CAR superbe et triomphant, fût de rigueur absolument logique, absolument

---

1. Terrien, *La Mère de Dieu*, t. IV, p. 450-452. Texte de Syméon de Thessalonique sous le titre général *De Sacra precatione*, dans le chapitre intitulé : *Quod retinendus sit ordo cantionum in ecclesia, et de Typico Hierosolymitano* (Cf. Migne, *P. G.*, t. CLV, col. 555) : « Sanctus Pater noster Saba eam (constitutionem) præscripsit a sanctis Euthymio et Theoctisto acceptam; hi porro a majoribus et homologeta Charitone desumpserunt ; sacri vero Sabæ Constitutionem, ut audivimus, locis illis irruptione Barbarorum vastatis, deperditam, sanctus pater noster Sophronius, sanctæ civitatis patriarcha, studio laboreque restituit ; et post eum rursus divinus et rebus theologicis pertractando acerrimus Joannes Damascenus renovavit, scriptoque demandatam tradidit.

Même sujet : Allatius, *De libris eccl. gr.*, Proleg., n. 70; W. Cave, *Script. eccl. hist. litt.*, t. I, p. 457 : « Scripsit Sabas in usum monasterii sui *Typicum sive ordinem recitandi officium ecclesiasticum per totum annum, capita* 59, qui in omnibus monasteriis Hierosolymitanis mox obtinuit : aussi, *Acta SS.*, t. IX (20 mars), p. 77 ; Kellner, *Heortol.*, p. 447.

2. Cf. Miechow, *Conf. sur les litanies de la S. V.*, t. III, p. 361 (éd. franç. de 1870), note de l'éditeur. — Maringola, sur l'ancienneté de cette fête : « A sæculo ut minimum quinto, ex Typico sancti Sabæ, manifestum fit. » *Antiquitatum christian. institut.*, 2 in-12, Naples, 1862, t. II, p. 214.

mathématique, mais l'est-il en réalité et autant que nous le voudrions nous-même de tout notre cœur ? C'est la question.

Il est vrai, les anciens Bollandistes pour leur part, y ont touché, à cette question, et *bono animo*, d'un esprit en effet si bon, si plein de confiance dans les vieilles traditions qu'il convient ici de les écouter : « Les Grecs, disent-ils, traitent saint Joachim avec parcimonie au mois de juillet, mais plus largement au moins de septembre, alors que toutes les odes du neuvième jour, rappelant son souvenir et celui de sa sainte épouse, célèbrent la naissance de leur auguste Fille tant désirée, joie suprême après la tristesse d'une longue épreuve. Les hymnes de ce jour sont le commentaire de l'acrostiche : « Avec bonheur je chante, ô Vierge, tes saints parents, » mais les noms des auteurs de ces hymnes ne sont donnés nulle part, d'où on peut croire, non seulement que l'usage très ancien de l'Orient était de célébrer le jour de la Nativité de la Vierge en honorant spécialement saint Joachim et sainte Anne, mais que les canons mêmes de cette fête ont été composés, ou bien par saint Sabas lui-même, le premier compilateur des *Ménées* (comme le prouve notre Wanguereck dans ses prolégomènes à sa *Pietas Mariana Græcorum*), ou bien par les saints Chariton, Euthyme et Théoctiste, de qui saint Sabas les avait reçus pour le plus grand nombre. Il faut remarquer en effet que les hymnes d'une date postérieure sont toutes attribuées à des auteurs déterminés, et que souvent le nom de l'auteur se lit en acrostiche aux lettres initiales des dernières strophes. Or les saints que nous venons de nommer appartiennent au IVe siècle de notre ère[1]. »

---

1. Joachimo parcius mense Julio Græci, prolixius autem in septembri, quando omnes diei noni Odæ ad utrumque conjugem æqualiter diriguntur, utrique gratulantes optatissimam prolem quæ diuturnæ sterilitatis molestiam abstergens parentum senium abunde solatur. Cujus quidem diei hymni et alii plerique notantur acrosticho : Τοὺς σοὺς γονεῖς, πάναγνε, μέλπω προφρόνως,

Canto parentes provide, Virgo, tuos.

Sed nusquam nomen adnotatur auctoris : ut prorsus credibile videatur non tantum antiquissimum in Oriente fuisse usum virgineæ nativitatis diem in honorem sanctorum Mariæ progenitorum celebrandi, sed ipsos quoque canones vel ab ipso S. Sabba, primo (ut in prolegomenis ad « Marianam Græcorum pietatem » probat Simon Wangnereckius noster) *Menæorum* collectore, vel a

La question serait-elle résolue ? Plût à Dieu qu'elle pût l'être si vite ! Mais en ces sortes de choses, après une opinion c'est une autre, et il faut tenir compte de toutes, au risque de passer soi-même pour un *démolisseur* des plus vénérables traditions. Il s'agit pourtant si peu de *démolir*, mais plutôt et très simplement, très modestement, de chercher la vérité, la nue et unique vérité quelle qu'elle soit, fût-elle, comme la bulle de Grégoire XIII, une arme contre nous. VERITAS est une si noble devise qu'elle devrait être la devise universelle.

Pour en revenir aux Bollandistes, sans négliger le R. P. Terrien que nous avons lu avec un égal plaisir, leur témoignage, un témoignage parti de si haut, a certainement un très grande valeur, mais la conclusion implicite qui s'en dégage n'est pas admissible, à savoir que le *Typicon de saint Sabas*, au moins tel qu'il existait de leur temps et que nous l'avons aujourd'hui, serait de saint Sabas lui-même, ou encore, ce qui serait plus fort, des saints Chariton, Euthyme et Théoctiste. Quand même les nouveaux Bollandistes ne nous auraient pas averti de ne pas prendre pour parole d'Évangile »tout ce qu'ont écrit leurs prédécesseurs[1], l'histoire

---

SS. Charitone, Euthymio, Theoctistove a quibus ipse accepit pleraque, fuisse compositos : cum ceteri post additi alicui certo auctori soleant adscribi, imo sæpe ipsum nomen post acrostichon exhibere, per initiales ultimarum stropharum litteras. Pertinent autem sancti isti ad quartam æræ christianæ seculum. *Acta SS., De S. Joachim*, 20 mars, t. IX, mars 19-31, p. 77.

1. Ce n'est pas sortir de notre sujet que de signaler (encore) l'illusion de ceux qui professent je ne sais quelle admiration aveugle pour le recueil, respectable sans doute, des *Acta sanctorum* et qui ont pris la fâcheuse habitude de le citer comme parole d'Évangile. Que de fois n'avons nous pas lu, à propos de quelque miracle étrange ou d'une révélation suspecte qu'il s'agissait d'accréditer, cette phrase naïve : « Le fait est admis par les Bollandistes ». Faut-il remarquer que ce serait faire trop d'honneur à n'importe quel groupe d'érudits, qui appliquent simplement les méthodes connues et à la portée de tout le monde, que de leur reconnaître une autorité décisive dans des matières infiniment délicates et peu susceptibles d'une entière précision ? Ni Bollandus, ni Papebroch, ni aucun de leurs successeurs n'ont jamais eu de visées aussi ambitieuses. Ils se sont abstenus, généralement, d'essayer de résoudre les questions insolubles, regardant comme une tâche suffisante de classer les textes hagiographiques, de les publier scrupuleusement, de faire connaître avec toute l'exactitude possible leur prove-

même de ce livre nous empêcherait de le considérer comme une œuvre parfaitement et authentiquement originale. Ce serait plutôt une œuvre de lente élaboration, de parachèvement comme celui que nous avons constaté dans les *Ménées*, soit encore la résultante d'un travail de plusieurs siècles. Et quoi de plus vraisemblable en effet ?

M. Couret écrit à ce sujet : « Revu successivement par saint Sophrone de Jérusalem, saint Jean Damascène, saint Nicolas le Grammairien, patriarche de Constantinople, le *Typique de saint Sabas* étendit peu à peu, à partir du grand schisme de Photius, son influence classique sur la plupart des églises d'Asie, et devint enfin, au XV[e] siècle, la règle commune et comme le guide liturgique de toutes les communautés orientales [1]. »

M. Kellner dit de même que saint Sabas écrivit une ordonnance, un dispositif pour les heures canoniques et le service divin, mais que cette *diatyposis* disparut pendant les ravages des Sarrasins. Elle fut rétablie de mémoire par le patriarche Sophrone et retouchée ensuite par saint Jean Damascène, en attendant d'autres remaniements qu'elle devait subir encore jusqu'à l'époque où Jean le Grammairien lui donnait sa forme définitive, et probablement celle qui nous est parvenue, c'est-à-dire jusqu'au XII[e] siècle. On ne peut donc pas, conclut le Docteur, regarder ce *Typicon* comme l'œuvre personnelle de saint Sabas, ni s'en servir comme d'un argument en faveur des fêtes qui seraient, d'après lui, antérieures au XII[e] siècle [2].

Enfin — car il serait superflu d'insister — les *Échos d'Orient*, une revue toute orientale de cœur comme d'esprit, et qui, en tout cas, ne peut pas être une *démolisseuse* du Byzantinisme, ne croit pas que la forme actuelle du *Typicon* remonte à saint

---

nance, leurs sources, leur allure, et s'il se peut, de caractériser le talent, la moralité et la probité littéraire de leurs auteurs.... Que l'écrivain se contente d'une formule comme celle-ci qui ne compromet personne : « La relation du fait a été publiée par les Bollandistes, » mais inférer de là que les Bollandistes en affirment la certitude, c'est tirer une conclusion qui dépasse les prémisses. H. Delehaye, *Les Légendes hagiographiques*, Bruxelles, 1905, p. 245.

1. *La Palestine*, p. 1[illegible]7.
2. *Op. cit.*, p. 448.

Sabas, ni à son époque. « Les retouches postérieures ont été si nombreuses et si profondes qu'elles en ont peut-être changé complètement le contenu ; du moins, en l'absence d'une bonne édition critique, il nous est impossible d'attribuer à chacun (de ses auteurs) la part qui lui revient [1]. »

Il nous manque en effet, non seulement une édition critique, mais même une édition ancienne, vraiment ancienne au sens strict, et qui serait, sans jeu de mots, un *prototype* du livre. Peut-être le plus ancien exemplaire qu'on possède est-il celui qui est contenu dans le codex de Jérusalem décrit par M. Kerameus et le Père Delehaye, mais si ce codex, composé, à ce qu'il semble, entre les années 950 et 956, est très vénérable avec ses mille ans d'existence, il est encore trop jeune pour nous et nous ne pouvons pas lui demander des conclusions pour les autres mille ans qui l'ont précédé [2] !

1. *Echos*, t. II, p. 2.

2. Codex Hierosolymitanus, S. Crucis 40, olim lauræ s. Sabæ (Papadopoulos Kerameus Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, t. III, 89-90), membraneus, foliorum 236, lineis plenis, sæc. X-XI exaratus : 1° fol. 1-214 : Synaxarium cum Typico a mense septembri ad Augustum, fine mutilum, deficientibus Aug. 29-31 ; 2° (fol. 215-236) : Synaxaria et typica Praxapostoli et Evangelii a p[illegible]ipio Triodii usque ad Pentecosten... Aliquod ipsius scriptionis debemus R. P. M. I. Lagrange qui tum principium libri tum epistulam de qua dictum est, partim scripto partim photographice, ut aiunt, expressam nobiscum benevolentissime communicavit. Librum compositum fuisse intra annos 950-956 [illegible] eo collegerunt quod cum e serie patriarcharum Tryphon (+ 931) ultimus his [illegible] fastis inscriptus sit (april. 18), minime vero Theophylactus (+ 956), et die [illegible] 25, *translatio S. Gregorii Nazianzeni* memoretur quæ non ante an. 950 peracta est. Delehaye, *Synaxarium*, col. XI-XIII. Second exemplaire dans un autre codex encore moins ancien, également décrit par M. P. Kerameus et le P. Delehaye sous la rubrique : Codex Mediceo-Laurentianus, signatus San-Marco 787, membraneus, fol. 287, 0m,245 × 0,18, lineis plenis, in Palestina, ut videtur, anno 1050 exaratus (P. Kerameus, *op. cit.*, t. II, p. 728-729), quod docet subscriptio fol. 252. On croit ce codex en tout point semblable à celui de la Bibl. nat., 1590. « Olim Colbertinus 2455, Regius 2477.6, membraneus, fol. 228, 0m 265+0,80, lineis plenis, an. 1063 exaratus, ut fol. 228 subscriptio testatur. » Ce serait un des exemples d'un synaxaire de C. P. « ad alienæ ecclesiæ, Palestinensis, ut videtur, usum accommodati. Delehaye, col. XXI-XXII.

Exemplaires plus récents : XIIe siècle, cf. Gardthausen, *Mont-Sinaï*, p. 221. Sur ce catalogue et celui de M. Dmitrjevskij, cf. Wm Fischer, article de cinq pa-

Jusqu'à plus ample progrès de la science ou quelque bienheureuse découverte, bien inespérée, il est vrai, nous devons donc faire un usage très discret du livre en question. Il est très précieux sans doute, très cher, pour nous le plus intéressant de tous à cause de son acte de naissance qui nous fait reculer si loin dans le passé byzantin, mais la question de sentiment mise à part, comme elle doit l'être, il reste toujours celle de nos fêtes, de leur ancienneté, et qui nous assurera que le livre où nous les retrouvons avec tant de bonheur aujourd'hui, jusque dans ses plus anciens manuscrits, est bien identiquement celui-là même que saint Sabas avait reçu des mains des bienheureux Euthyme et Théoctiste ? C'est possible, c'est vraisemblable, c'est probable, mais sans doute aussi, ce serait trop beau si c'était certain.

Puisqu'il le faut, nous faisons notre deuil du « Typicon de saint Sabas » comme temoin pour l'ancienneté de nos fêtes, mais « avec deux majuscules et un trait d'union, » il reste quand même, jusque dans ses plus récentes copies, un des écrits les plus « captivants » qu'il y ait, du moins pour qui s'intéresse à l'humanité dans ce qu'elle a de meilleur, c'est-à-dire sa foi ou sa piété.

Anthologia, Kalendaria, Heortologia, Euchologia, Hirmologia, Panigyrica, Horologia.

Y a-t-il des livres qui nous feraient connaître comme en résumé, *en raccourci*, la liturgie des Grecs ? Ceux qu'on vient d'indi-

---

ges dans la *Byzantinische Zeitschrift*, 1899, t. VIII, p. 306-11, un simple compte-rendu d'ailleurs, et quelque peu décevant. — xive siècle, Paris, *Bibl. nat.*, ms. grec 385 (317 fol. 14+21 centim.), Τυπικὸν τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἀκολουθίας τῆς ἐν Ἱεροσολύμοις ἁγίας λαύρας τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Σάβα (fol. 9) ; Grotta-Ferrata, d'après Rocchi, *op. cit.* — xve siècle : Paris, B. N., *ms. gr.* 386, 387 ; — xvie siècle, ms. 388 (copié en 1573), 1259, etc. ; — xviie siècle, Bibl. nat., parmi les *Imprimés*, voir l'édition de 1639, déjà citée, et au commencement du t. XI : Τυπικὸν τῆς Ἐκκλησιαστικῆς ἀκολουθίας τῆς ἐν Ἱεροσολύμοις ἁγίας λαύρας τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Σάβα. αὕτη δὲ ἡ ἀκολουθία γίνεται καὶ ἐν ταῖς λοιπαῖς τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις μονῶν. Au 8 septembre, les *prohcortia de* la Nativité de la B. V. Marie ; au 8, la fête ; au 9, S. Joachim et sainte Anne, avec les premiers mots de toutes les prières à dire.

quer devraient être de cette catégorie, mais sauf quelques exceptions, puisque toute règle en comporte, gardons-nous d'appeler *petit ouvrage* l'un quelconque des livres liturgiques byzantins. Allatius disait du *Typicon*, originairement et de sa nature, un simple recueil de rubriques pourtant : *liber haud parvæ molis*, « c'est un livre qui n'est pas d'un petit poids, » et de fait, pour en jouir à son aise, un pupitre, un point d'appui quelconque est d'un réel service. De même, l'*Anthologion*, de sa nature encore, un simple « bouquet de fleurs, « très ténu » au commencement et de médiocre estimation, s'est développé avec le temps, au point, dit le même Allatius, de devenir un *monstrum*[1]. La traduction est laissée au goût d'un chacun. Il contenait, au temps du savant helléniste, les offices de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints les plus célèbres; de plus, le commun des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, etc.

Héortologe et *calendrier* ont à peu près le même sens, mais tandis qu'un calendrier romain ou occidental quelconque ne fait qu'indiquer la succession des jours et des fêtes de l'année, l'héortologe oriental contient d'ordinaire une courte notice pour chaque fête. De même que le synaxaire a réduit, abrégé les *Ménées*, de même l'héortologe réduit, abrège, condense le synaxaire. Ce serait peut-être un petit ménologe à l'usage des fidèles.

Si l'on veut encore quelques définitions ou descriptions, l'*euchologion* contient les messes de saint Jean Chrysostome, de saint Basile et des *Présanctifiés*, ainsi que les prières du *lykhniki*[2] ou de Vêpres, le rituel pour l'administration des sacrements, diverses bénédictions. A cette classe d'ouvrages appartient le fameux *Codex Barberinus* du VIIIe ou du IXe siècle, le plus ancien manuscrit liturgique qui soit parvenu jusqu'à nous[3].

---

1. *Anthologion* (ἀνθολόγιον), abrégé de plusieurs livres liturgiques et particulièrement des *Ménées* (Cl.) *Anthologion*, « primo sui ortu tenue, nec magnæ æstimationis, sed novis additionibus semper excrescens... adeo ut, ut ita dicam, in monstrum evaserit. » Allatius, *De libris* (1645), p. 89.

2. *Lyknikon*, première partie de l'office des vêpres, ἑσπερινός, ainsi appelée parce qu'elle ne commence, le soir, que lorsque tous les cierges et toutes les lampes ont été allumés. Clugnet.

3. Duchesne, *Orig. du culte chrét.*, p. 71. — Un livre moderne : G. V. Shann,

L'*hirmologion*, comme son nom l'indique, est un recueil d'hymnes : hymnes de l'*Octoïkhos*, de la sainte Vierge et des principales fêtes de l'année. Chose assez remarquable, il s'en tient d'ordinaire à son titre, assez élastique d'ailleurs.

Restent encore, pour ceux qui aiment à retrouver partout notre vénérée Sainte, le *Panigyricon* et l'*Horologion*. Le *Panigyricon* serait un « Sermonnaire », si ce mot pouvait passer sans faire sourire personne ; c'est, en tout cas, un recueil des plus beaux discours des Pères en l'honneur de Notre-Seigneur et des saints. N'est-ce pas déjà dire que Jean Damascène, André de Crète, Georges de Nicomédie, Cosmas, le panégyriste du 9 septembre, doivent y trouver place ?

Enfin l'*horologion* correspondrait, sauf quelques différences, à notre *diurnal* latin [1]. On y trouve les heures ou différents offices de la journée avec leurs *mésories*, c'est-à-dire leurs prières intermédiaires [2], des tropaires, des psaumes, un sermon de saint Cyrille d'Alexandrie sur la mort, et surtout, avec tout cela, un nouveau sujet d'édification, une nouvelle occasion de remercier notre chère Sainte qui s'est mise là aussi, dans ce petit livre, comme dans tous ceux que nous venons d'énumérer.

Un *petit livre*, serait-ce vrai ? Il en existe en tout cas des exemplaires d'un format portatif, tel, celui que la bibliothèque de Boston vous permettra, sans garantie, d'emporter chez vous pour peu que vous le désiriez, et que vous pourrez parcourir à votre retour en chemin de fer, *sans appui*, si vous n'êtes pas

---

Euchology. A manual of prayers of the holy orthodox Church (done into english), Kidderminster, 1891, in-18, p. 130 sq. : *Liturgie de saint Jean Chrysostome et de saint Basile*, au 8 septembre : *Condakion*, tone IV : « By thy holy Nativity most pure one, Joakim and Anna were freed from the reproach of barrenness, and Eve from deadly corruption. Thy people also celebrate the same, being thereby delivered from the punishment of sin, and cry to thee : « The barren parents bear the Mother of God, the nourisher of our life. » P. 433.

1. Acta SS., t. XII, oct., p. 673, et Allatius, *De libris*, p. 90.

2. *Mesorion*, heure canoniale supplémentaire qui se plaçait entre chacune des petites heures à certains jours (Clugnet).

trop faible de santé, et s'il vous tarde d'en prendre connaissance.

L'ouvrage est un *in-quarto* d'environ 500 pages, mais sur papier léger, assurément une des meilleures choses qu'il y ait au monde pour qui fait d'un livre un peu plus qu'un ornement de bibliothèque. Il a été publié à Venise en 1870, *avec illustrations*, par l'*Hiéromonachos* (le saint moine) Barthélemy de Coutloumousi, déjà connu du lecteur. La traduction du titre donnerait : « Grand diurnal, présentant toute l'acolouthie qui lui convient, selon l'usage oriental de l'Église du Christ et particulièrement des saints monastères qui lui sont soumis, (ouvrage) mis en ordre et divisé en trois parties par Barthélemy de Coutloumousi, lequel y a de plus ajouté une histoire abrégée de toutes les fêtes de l'année et de plusieurs saints du ménolo[illegible] etc. [1]. »

Vous feuilletez, et le [illegible]me s'augmente à mesure. Il devient complet si ce bienheureux livre est votre première initiation aux saintetés byzantines, comme il l'était pour celui qui écrit ces lignes. Aussi bien tout est déjà là en substance, depuis les *proheortia* [1] de la Nativité jusqu'à la *kimisis* (« dormition ») de la bienheureuse Anne, sans parler des xylographies qui ne sont vraiment pas mauvaises, et qui vous donnent à leur tour comme un raccourci de l'art byzantin [2].

ΩΡΟΛΟΓΙΟΝ ΤΟ ΜΕΓΑ, περιέχον ἅπασαν τὴν ἀνήκουσαν αὐτῷ ἀκολουθίαν, κατὰ τάξιν τῆς Ἀνατολικῆς τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίας, καὶ ἐξαιρέτως τῶν ὑποκειμένων αὐτῇ εὐαγῶν Μοναστηρίων, Διόρθωθεν καὶ εἰς τρία μέρη διαίρεθεν ὑπὸ
ΒΑΡΘΟΛΟΜΑΙΟΥ ΚΟΥΤΛΟΥΜΟΥΣΙΑΝΟΥ τοῦ Ἰμβρίου ὑφ' οὗ προσετέθη καὶ σύντομος ἱστορία πασῶν τῶν Ἑορτῶν τοῦ ὅλου ἐνιαυτοῦ καὶ πολλῶν τῶν τοῦ Μηνολογίου Ἁγίων (s[illegible]us la surveillance de l'*hiéromonachos* Spiridon, archimandrite du trône œcuménique)... Nouvelle édition, Venise 1880, Imprimerie du Phénix.

1. Προεόρτια est un pluriel neutre qu'il serait incorrect de traduire toujours par *vigile* : quelquefois c'est cela, d'autres fois non. Ce sont plutôt, dans la réalité comme littéralement, les *avant-fête*. Les *avant-fête* de Noël et de l'Épiphanie duraient et durent encore quatre jours. Au sens propre et strict de *vigile*, les Grecs disent plutôt παράμονη. Cf. *Revue de l'Église gr.-unie*, cinquième année, p. 216.

2. Au 7 septembre, *Avant-fête* de la Nativité, avec son apolytikion p. 191 : Ἐκ τῆς ῥίζης Ἰεσσαί..., comme plus loin aux Ménées du 8 septembre; *Apolytikion* Ἡ γέννησίς σου Θεοτόκε..., au même endroit et une strophe du *kontakion* de Romanos, sans attribution; au 9 septembre, la fête commune des saints Joachim et Anne : Ἦχος β' : Τῶν δικαίων θεοπατόρων σου Κύριε ..., Κοντάκιον : Ἦχος β'. Τὰ ἄνω ζητῶν. Εὐφραίνεται νῦν. Au 9 décembre : *La conception de la Sainte*,

Mais « il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte », qui ne se quitte parfois beaucoup plus tôt qu'on ne voudrait, et c'est ainsi qu'il faut déjà dire adieu, adieu peut-être sans retour, à cet aimable compagnon de route, aimable parce qu'il est beaucoup plus vieux qu'il n'en a l'air, vieux comme la dévotion, combien de fois séculaire ? qu'il a fait pour nous revivre un instant.

*
* *

« Combien de fois séculaire ? » venons-nous d'écrire, et c'est une question qui viendra à son heure, quand nous aurons assisté aux fêtes communes de la bienheureuse Vierge et de sa mère, aux fêtes spéciales, aux fêtes pour ainsi dire personnelles de notre Sainte, lesquelles n'excluaient cependant pas, faut-il le dire ? son auguste et bien aimée Fille. Si Dieu le permet et nous aide, lui qui est le Seigneur des sciences, nous serons peut-être alors en mesure de constater ou même de prouver que toutes ces chères fêtes remontent très haut dans les siècles du moyen âge oriental ; que de plus, elles étaient toutes célébrées avec une grande solennité même celle du 25 juillet (on nous l'a déjà affirmé), et très probablement jusqu'à celle du 9 septembre.

Pour le moment, un mot de M. Gédéon nous revenant en mémoire, il est peut-être bon de s'entendre avec lui et entre nous. Nous serons très bref. M. Gédéon nous disait, et nous avons encore tantôt répété d'après lui, que « chaque église, chaque monastère avait en Orient son héortologe particulier [1] », mais il ne faudrait pas conclure de là que les fêtes de la Vierge et de la bienheureuse Anne étaient purement locales. Ce que nous appelons aujourd'hui

---

Η Σύλληψις τῆς ἁγίας καὶ Θεοπρομήτορος Ἄννης. — A noter, ces dernières lignes du *Typicon* de la fête : [illegible] ; [illegible] ; » Il est remarquable que, à partir de cette date du solstice d'hiver, le soleil commence à se tourner vers les régions septentrionales et le jour à s'allonger pour nous. » Au 25 juillet, p. 341, *La dormition de sainte Anne, mère de la Theotocos* : Résumé du *Typicon*, et deux extraits des Ménées : [illegible] (plus loin), et [illegible] ;

1. Cf. ci-dessus, p. 31, pour le texte de M. Gedéon.

le *Propre* de tel diocèse ou de telle église a existé chez les Byzantins avant d'exister en Occident, et c'est tout ce que M. Gédéon a voulu nous faire entendre.

Si on voulait davantage se persuader que nos chères fêtes étaient bien d'observation générale en Orient, un moyen long mais encore relativement facile serait d'interroger les catalogues de manuscrits, sinon les manuscrits eux-mêmes; de s'enquérir de leurs provenances diverses, détails qui sont quelquefois indiqués, soit dans le manuscrit, soit dans le catalogue, et l'on aurait la preuve que les quelques milliers de livres liturgiques orientaux que possèdent les seules bibliothèques d'Europe ne viennent pas, comme de fait ils ne pouvaient pas venir, d'une seule et unique ville, fût-ce Jérusalem ou Constantinople [1]. Un des grands mérites de l'étude du P. Martinov sur la liturgie gréco-slave, c'est que, à chaque fête de l'année, elle indique les principaux livres liturgiques d'origine grecque qui contiennent au même jour la même mention, de sorte que vous voyez la fête se célébrer simultanément sur tous ou presque tous les points de l'ancien empire byzantin [2]. Ce plaisir se renouvelle si on parcourt dans la même inten-

---

1. Les bibliothèques de Paris posséderaient 4,900 manuscrits grecs; le Vatican 3,600 ; Florence, Venise, Vienne, Oxford, à peu près 1 000 chacune ; le British Museum 750, l'Escurial 583, le Saint-Synode de Moscou 563, etc. Cf. Omont, *Mss. gr. de la B. N.*, préface. Dans le catalogue de la bibliothèque du Mont Sinaï dressé par M. Gardthausen, les seuls Ménées occupent 15 pages, soit 90 numéros, parmi lesquels — chose utile à noter d'avance — un mois de janvier est du xᵉ siècle et 4 mois de septembre, 2 mois d'octobre, 4 mois de novembre, 3 mois de décembre, du ixᵉ siècle. — Cf. plus haut, *Catal. de Manuscrits.*

Provenances diverses. A part Constantinople, on voit paraître tour à tour, dans les mss. de la Bibliothèque nationale en particulier, le Mont Athos, Chypre, Chio, Chalcis, Paphos, etc. Ces indications sont fournies par le codex même ou bien par son acquéreur d'Occident. La Bibliothèque nationale, la plus riche du monde en manuscrits grecs, possède, en fait de ménologes seulement, deux cent neuf μηναῖα, ou « mois liturgiques », pièces fragmentaires, il est vrai, et ne représentant chacune qu'un mois de l'année grecque, mais qui, vu leur nombre, ne peuvent évidemment pas venir toutes de Constantinople ou de tel monastère d'Orient à l'exclusion de tout autre.

2. Sautons, puisqu'il le faut, par-dessus des centaines de pages où le P. Martinov voudrait nous retenir, mais au moins arrêtons-nous un instant à la fête du

tion le *Kalendarium* d'Assemani [1], le *Synaxarion* du R. P. Delehaye et d'autres ouvrages de ce genre [2]. Il prend la forme d'un

---

25 juillet. On y trouve comme partout ailleurs, la statistique des principaux *typica*, *kalendaria*, *menæa*, *synaxaria*, *horologia*, etc., où il a vu la fête mentionnée. Nous voudrions conserver au moins cette page (*loc. cit.* p. 185) Οἰκονομίᾳ sanctæ Annæ matris Deiparæ (Ita omnes : Tern., Chil., Og., Men., Kal. Hor., Bas., CP., Neap., Goth., Mosq., Vind., Nan., Taur., Med., Chiffl., Maz., soit : Kalend. Ternobiensis Eccl. ms anni 1272 ; Typicon Mon. Chilandariensis ms. a. 1331 ; Kalend. bibliorum Ostrogensium, an. 1581 ; Menæa Communia, ad quorum calcem adjectum est Kalendarium pro singulis diebus anni, ed. Mosquæ, 1848 ; Kal. Mosquense ed. an. 1818 ; Horologium Pocajovense ad an. 1802 ; Menolog. Basilii, Urbini, 1727 ; Kalendarium Ecclesiæ C.-Politanæ, sæc. viii editum a Morcello, Romæ, 1788 ; Kalend. Neapolitanum marmoreum sæculi ix ; Synaxarium Evangelii Saxo-Gothani sæculi xi ; Synax. græcum bibl. Mosq. synod. ed. Matthæi ; Kalend. Eccl. C.-Politanæ, ms. sæc. xii, in bibl. Cæsarea Vindobonensi ; Codd. mss. bibl. Nanianæ Menæa græca aut cod. bibl. Taurinensis ; Menæa græca mss. bibl. Ambrosianæ Mediolani ; Menæa græca mss. Chiffletii ; Menæa græca mss. Mazarinea.

1. Assemani, t. vi, en particulier p. 497. Au tome v du même ouvrage, l'auteur s'occupe longuement de deux codex Ruthènes du Vatican que d'ailleurs il publie, l'un du xi[e] siècle, l'autre du xiii[e]. On y retrouve les cinq fêtes des 8 et 9 septembre, 21 novembre, 9 décembre et 25 juillet. *Cf.* p. 100 sq. Sous le titre *De tabulis Græco-Moschis Capponianis*, il publie aussi et décrit avec complaisance deux anciens manuscrits figurés connus sous le nom du marquis Capponi, et assez intéressants pour l'étude de l'art religieux en Russie. (Cf. t. v, p. 208 sq., p. 251, 263, 359 ; t. vi, p. 497 etc.).

On voudrait savoir le russe pour pouvoir lire la *Description des manuscrits liturgiques conservés dans les bibliothèques de l'Orient orthodoxe*, ouvrage fort intéressant, dit-on, de M. A. Dmitrievskij, in-8, Kiev, 1895.

On dit aussi beaucoup de bien du « grand ouvrage » de Alexios von Maltzew, *Liturgicon. Die Liturgien der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes*, Berlin, Karl Siegismund, 1902, in-8, vii-467 p. L'introduction de la première partie est consacrée au culte des saints et des reliques. L'auteur traite des sanctuaires et des lieux de pèlerinage, et il parle des manifestations de la foi avec le respect d'une sincère piété... Le *Liturgicon* contient la traduction avec quelques notes des prières des grandes liturgies et de quelques offices spéciaux. M. Maltzev a placé en tête de son livre les « Considérations sur la divine liturgie de Gogol » que l'on cherche en vain dans la plupart des éditions des œuvres complètes du célèbre écrivain. Cf. *Anal. boll.*, t. xxi, 1902, p. 208.

2. Il nous semble l'avoir remarqué déjà, le P. Delehaye n'a pas seulement voulu nous donner un texte, celui du manuscrit de Berlin, mais la substance de plusieurs autres, et son livre est en effet un admirable tableau synoptique de

dogme si on se souvient que le pape Grégoire XIII, parlant du culte de Madame Saincte Anne, n'a pas craint de dire qu'il avait empli le monde entier. Il a commencé par emplir le monde byzantin et il faudrait ici relire ces admirables pages où dom Guéranger nous fait assister aux conquêtes pacifiques de la liturgie grecque dans les patriarcats d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, chez les Slaves des bords du Danube, dans la Ruthénie qu'elle avait conquise à la foi, dans la Géorgie, la Roumanie, la Bulgarie, la Serbie, l'Albanie, la Dalmatie, l'Esclavonie et la Hongrie, à Rome même, à Venise, dans la Pouille, la Calabre, la Sicile, la Corse, etc.[1] On ne voit bien dès le haut moyen âge, l'Occident est envahi déjà sur bien des points et c'est de bon augure : c'est l'assurance que l'une après l'autre, et ensuite toutes ensemble, d'un même cœur les générations humaines proclameront à l'envi bienheureuse la très [illegible] mère de la Panaghia de Byzance[2].

---

tous les principaux synaxaires du moyen âge byzantin. Il l'est aussi [illegible] du, aux jours de fête qui nous intéressent si vivement. Nous avons avec lui [illegible] venus de toutes parts. Il y a plaisir à compter, fût-ce sur ses doigts, [illegible] choses et notre addition a donné juste cinquante-deux sources [illegible] formations, soit : 20 mss. pour Paris, 5 pour Milan et [illegible] Ferrata, 4 pour Saint-Pétersbourg, 2 pour Venise et du [illegible] Messine, 1 pour le Vatican et 1 aussi pour chacune des [illegible] qui suivent : Jérusalem, Patmos, Naples, Florence, Vienn[illegible] Leyde, British Museum.

On parcourrait avec profit : (*Acta SS.*, t. xiv, 1er de [illegible] chem et Papebroch sur les *Ephemerides Græcorum et Moscho*[illegible] tome LIX (octobre 25-26) : le *Kalend. Ostromiranum* de l'an 1[illegible] *Assemianum* (XIe siècle), le *Kalend. Mstislaviense* (avant 1117), le *Kal*[illegible] *dianum*, etc. — Pour le P. Martinov, comme pour dom Guéranger (*vide infra*) : Omnia ex fonte Græco in Slavicas regiones fluxisse per sacrum rituum exploratum est, idque a tempore SS. Cyrilli et Methodii qui ritus Græco-Slavici vere parentes sunt et conditores. » *Loc. cit.*, p. 1.

1. *Instit. liturg.*, t. I, p. 218 sq.

2. Quelques notes prises au département des mss de la bibliothèque nationale, et se rapportant au sujet, demandent qu'on les épargne : Codex grec 1590 (Colbert 2155), copié en 1063, parchemin, 230 feuillets. Ménologe de septembre à février : Au 9 sept., fol. 8 : *La sy*[illegible] *des bienheureux* (8 1/2 lignes), puis mémoire du martyr Sebérianos. — Codex gr. 1575, ménologe de mars et quelques mois suivants, XIIe siècle, parchemin, 221 feuillets, grand in-4°. Au 25 juillet, fol. 171 ro : 1° [illegible] ... Χαῖροις πεποθημένη Θεῷ... ; [illegible] ... ; Πταισ-

LES FÊTES LITURGIQUES DE MADAME SAINCTE ANNE

Comme il serait injuste de négliger partout en cette étude l'Orient moderne, les Grecs d'aujourd'hui ont conservé d'après le *Kalendarium* du R. P. Nilles, trois fêtes annuelles de notre Sainte : Ἡ κοίμησις τῆς ἁγίας Ἄννης τῆς μητρὸς τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου. *Dormition de la sainte Anne, mère de la sur-sainte Mère de Dieu*, le 25 juillet : Τῶν ἁγίων καὶ δικαίων θεοπατόρων Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννης. *Fête des saints et justes Parents de Dieu, Joachim et Anne*, le 9 septembre ; Ἡ σύλληψις τῆς ἁγίας καὶ Θεοπρομήτορος Ἄννης. *La conception de la sainte et* [illegible] *Anne*, le 9 décembre [1].

Les Syriens ont la *Dormition*, le 25 juillet, la *Commémoration des saints Joachim et Anne*, le 9 septembre, *l'Annonciation de l'ange à Joachim et Anne*, le 8 décembre, la *Conception de sainte Anne*,

[illegible] ; et l'ode [illegible] comme dans les Ménées ci-dessous. — Codex gr. 1589, synaxaire de septembre à mars, XII[e] siècle, parchemin, 28[illegible] feuillets, grand in-4 [illegible] les cinq fêtes ; au 9 décembre : [illegible] comme dans les Ménées, au 9 septembre : [illegible] etc. [illegible] etc. (cf. même endroit). — Codex 2485, synaxaire du XII[e] siècle, 213 feuillets, avec la fête du 9 septembre. — Codex 1582, Ménologe de septembre à février, XII[e] siècle, parchemin, 278 feuillets, grand in-4, au 9 septembre : [illegible] avec une courte légende. — Codex gr. 1571, Ménées de décembre et janvier, parchemin, 266 ff., copié en 1253. Au 9 décembre, *passim* : 1[re] strophe : [illegible], 8[e] [illegible] ; 12[e] [illegible] ; 14[e] [illegible] ; 16[e] [illegible] ; 18[e] [illegible] ; 20[e] [illegible] ; 22[e] [illegible] ; et ainsi de suite, de folio 26 à fol. 29, comme dans les Ménées ci-dessous.

Souvenir de quelques recherches sur la *Nativité de la Vierge* au point de vue de l'universalité de la fête, les divers codex étant supposés provenir d'endroits différents : dix-huit mss. contenant chacun l'une ou l'autre des homélies d'André de Crète sur le sujet et dix autres contenant celles de saint Jean Damascène. Pour André de Crète : mss. gr. 160, 760, 774, 819, 1021, 1171, 1173A, 1174, 1176, 1179A, 1215, 1454, 1[illegible]1, 1607 ; supplément 773, 1012 ; Coislin, 304, 306. Pour saint Jean Damascène : 760, 774, 819, 897, 1164, 1171, 1184A, 1607 ; suppl. 773 ; Coislin. 306 ; ainsi de suite pour les autres Pères qui ont laissé des homélies sur ce mystère.

1. N. Nilles, *Kalendarium*, t. I, p. 222, 272, 394.

le 9 décembre, et la fête de saint Joachim le 20 mars [1]. C'était scrupule que de traduire par *commémoration* le mot μνήμη auquel les Grecs ont recours pour désigner la fête du 9 septembre. Si telle est en effet l'expression qu'ils emploient en cette occasion et si les Syriens l'ont traduite littéralement, il importe cependant de bien s'entendre dès maintenant sur ce mot qui est fort ambigu pour nos oreilles latines. D'après tous les auteurs et notamment M. Clugnet, le mot ἑορτή ne s'employait, chez les Grecs, que pour désigner les fêtes solennelles, toute autre fête s'appelant μνήμη, c'est-à-dire *commémoration* ou *mémoire* [2].

Le rite syro-maronite observe le 25 juillet et le 9 septembre [3].

Les Arméniens ont de même la fête du 25 juillet, et une autre, le mardi après l'octave de l'Assomption [4].

Les Coptes ont deux fois la *Dormition de sainte Anne* : l'une, le premier *mesori*, ou le 6 du mois d'août, l'autre, le 11 *hator* (7 novembre). Notons, pour notre édification, que la première de ces deux fêtes est chez eux de *première classe* [5].

Enfin, car on ne demande peut-être par que nous insistions, M. Budge nous apprend que les Éthiopiens célèbrent la fête de saint Joachim le 2 avril, et celle de sainte Anne le 7 novembre [6].

Cette variation des dates est utile à connaître. Elle rend sans doute quelquefois les recherches très compliquées, mais si on l'ignore, on court risque de se tromper en supposant, comme cela nous est arrivé une fois ou l'autre, que telle communauté d'Orient

---

1. D'après un *Ordo* syrien. — Le codex 37 du Vatican, cité par le P. Nilles, t. II, p. 498, porte au 8 septembre : *Nativitas Deiparæ et Joachim et Annæ parentum ejus et Theodati Amidæ* ; au 25 juillet : *Obitus Dinæ matris Deiparæ*. Chez les Chaldéens, également, la tradition voulait que la Mère de Marie se fût appelée *Dina*. Cf. *Civilta cattolica*, XII[e] série, vol. XII, n. 635. La *Mémoire de sainte Anne* se retrouve encore dans les mss. syriaques 19, 20, 21, 69, 77, du Vatican.

2. *Dictionn.* cité., p. 51.

3. Nilles, t. I, p. 489.

4. Nilles, *op. cit.*, t. II, p. 499.

5. Nilles, *op. cit.*, t. II, p. 730. Du même auteur *Calendrier de l'Égl. copte*, trad. Clugnet, *ut supra*, p. 23, p. 35.

6. *Life of Hanna* (cf. p. 162), note à p. 191. — Sur d'autres rites orientaux, cf. Nilles, *op. cit.*, t. I, p. 479, 481 ; t. II, p. 334, 594, 600, 710, 722.

ne possédait pas de fêtes de notre Sainte, parce qu'elle n'en offrait pas aux dates ordinaires.

Nous écrivons toujours *fêtes* au pluriel, et l'on voit déjà que ce n'est pas sans raison, car déjà en effet on a pu en compter une, deux, trois et quatre, si toutefois, pour la quatrième, qui serait la fête de saint Joachim, on permet que sa bienheureuse épouse apparaisse au moins au second plan. C'est d'ailleurs une place qu'elle doit aimer de préférence.

Est-ce assez ? Ce devrait l'être pour ceux qui ne veulent pas voir de culte là où manque la fête liturgique, mais ce ne l'était pas pour l'ancienne piété byzantine. On n'a peut-être pas perdu tout souvenir de ce qui en a été dit plus haut ici même.

A part la fête de l'Immaculée Conception, qui était si bien chez les Grecs une fête de notre Sainte qu'ils y mettaient son nom sous cette formule à peu près invariable depuis douze ou treize (?) cents ans : « Conception d'Anne, mère de la Théotocos, » nous devons aussi compter comme fêtes de sainte Anne la *Nativité de la Vierge* et sa *Présentation au temple*. La *Nativité* chante la Vierge qui vient de naître, mais elle chante en même temps sa Mère, et la fête est pour la sainte mère comme elle est pour la sur-sainte Fille. Les anciens Pères Bollandistes ont fait bien longtemps avant nous cette observation[1], et comme la *critique* était peut-être déjà née de leur temps, et comme aussi des textes viendront tout à l'heure pour appuyer leur dire, on pourrait, même à l'avance, y prêter foi sans beaucoup de *témérité*. Il en serait de même de la *Présentation*. Pour la traduction littérale de l'un ou l'autre des anciens intitulés de cette fête, le latin a quelquefois employé l'expression *Introductio*, ou encore *Illatio Mariæ Virginis in templum*, ce qui ne signifie pas uniquement *Présentation*, car la Vierge pouvait à la rigueur, si jeune qu'elle fût, se présenter elle-même, mais le fait pour elle *d'être présentée*, d'être introduite et littéralement *amenée* dans le temple. C'est trop de subtilité, pensera peut-être quelqu'un, mais quand a-t-on pu empêcher les Grecs

1. Acta SS., t. IV, p. 77, in *Vita S. Joachim* : « texte déjà cité plus haut en note. »

d'être subtils et tout le reste dans ce genre ? En tout cas, les mots, ici, sont des faits, en ce sens qu'ils les signifient, et la fête du 21 novembre ne manquera pas, en tout cas, de nous rappeler la part que la bienheureuse Anne a prise au fait de l'entrée au temple de sa très chère et toute sainte Fille [1].

Est-ce assez au moins maintenant ?

Aux premières recherches qu'on entreprendrait sur cette question des fêtes, et après telle découverte qu'on croirait avoir faite, on serait tenté d'en ajouter encore une sixième ou une septième à celles qui précèdent. Une homélie d'un Père déjà connu du lecteur, Jean d'Eubée, porte en effet pour titre dans quelques éditions de ses œuvres : *In annunciationem sanctorum Joachim et Annæ* : « Sur l'Annonciation des saints Joachim et Anne ». Serait-il invraisemblable que la piété des Orientaux, piété si vive, comme nous l'avons assez constaté au début de cette étude, eût voulu commémorer par un jour de fête tout spécial le souvenir de l'apparition de l'ange aux bienheureux parents de la Vierge, sans préjudice d[illegible]tres jours qui leur étaient déjà consacrés ? En tout [illegible]res le titre qui a été une première révélation, un premier passage du panégyrique vous fait croire de mieux en mieux à [illegible]tre découverte, et le voici pour notre édification à tous : « Il [illegible] dix fêtes qu'il faut solenniser avec joie, lorsque la grâce de [illegible] les ramène. Et la *première* entre ces *solennités* est l'anniversaire du jour où Joachim et Anne furent avertis que d'eux naît[illegible] très pure Vierge Marie, Mère de Dieu. Plus tard, nous [illegible] de même, avec une grande vénération, le jour de sa [illegible] La Conception d'abord, la Nativité ensuite [2]... » Plus

1. [illegible] par *Introductio* (t. XIV, p. LVI), ou par *Illatio* [illegible] discours de Georges de Nicomédie (*Bibl. Nat.*, ms. grec 635, fol 11[illegible] 12[illegible] porte *Synaxe de notre toute sainte Souveraine Marie Mère de Dieu,* [illegible] *quand elle fut donnée* ἐν τῷ ναῷ, τριετίζουσα, ὑπὸ τῶν γονέων αὐτῆς ; le [illegible] *quand elle fut consacrée et placée dans le templ*[illegible]

2. [illegible]um namque gratia advenerit, decem solemnitates agendas esse dico. Prima [illegible] solemnitatum ea est in qua Joachimus et Anna faustum [illegible]tationis plane immaculatæ et genitricis Dei Mariæ nuntium acceperunt. Tum [illegible]ugustissima ejusdem Mariæ nativitas, illic conceptio, hic nativitas. *P. G.*, t. [illegible], col. 1[illegible]

loin cependant, un autre passage commence à dissiper notre illusion. Après l'énumération ou plutôt le panégyrique collectif de ces « dix grandes solennités qu'il faut célébrer avec joie, » le saint prédicateur recommande encore, comme étant la toute première de ces fêtes, celle *in qua beati Joachimus et Anna generationis Mariæ semper virginis ac Dei matris nuntium acceperunt* (où les bienheureux Joachim et Anne reçurent la bonne nouvelle de la naissance de Marie toujours vierge), mais il ajoute : *die nono mensis decembris celebramus* (nous célébrons cette fête le 9 décembre [1]).

L'illusion, la douce illusion finit là, que votre piété naissante avait entretenue quelque temps, à mesure qu'elle entrait dans le sujet de cœur comme d'esprit.

L'intitulé des *Ménées*, au jour qui précède la *Conception de sainte Anne*, ne dit rien de cette vision angélique, et il porte simplement, avec la mémoire du saint du ce jour : Προεόρτια τῆς Συλλήψεως. *Avant-fête de la Conception* [1]. On n'aura, il est vrai, qu'à jeter un coup d'œil sur l'office qui le suit pour constater qu'il est tout plein du pieux souvenir de cette apparition, mais en réalité, quel que soit le titre que tel manuscrit ait donné au sermon de Jean d'Eubée, quel que soit aussi le premier passage que nous en avons cité, il nous est, semble-t-il, défendu de croire à une fête nouvelle, distincte de la *Conception*. Bien des auteurs modernes, Ballerini, pour un, le P. Nilles pour un autre, sans en nommer davantage, ne veulent pas que nous nous laissions prendre aux titres des homélies, sermons, panégyriques, ouvrages quelconques des Pères, et ils n'ont sans doute pas tort. Il est plus que probable en effet que les Pères n'ont pas eux-mêmes mis de titres à leurs ouvrages, pas plus qu'ils ne les ont signés. C'est le scribe du moyen âge qui a fait l'un et l'autre. Et dès lors Ballerini peut avoir raison de discuter, de changer le titre qu'il a trouvé dans un manuscrit de Vienne au sermon de Jean d'Eubée sur l'*Annonciation d'Anne et de Joachim* [2]. Toutefois sans illusion maintenant

1. *Ibid.*, col. 1499.

2. D'après Ballerini, le codex A de la bibliothèque impériale de Vienne donne pour titre au sermon :

Λόγος εἰς [illegible] Ἰωακεὶμ [illegible] τῆς [illegible] Ἀειπαρθένου Μαρίας τῆς Θεοτόκου. *Sermon sur la bonne nouvelle*, etc. Pour une collection de documents anciens sur l'Immaculée [illegible]

et avec la franche détermination de renouveler autant de fois qu'il le faudra le sacrifice qu'on vient de faire, on ne peut pas ne pas se souvenir que les Syriens, si nous en croyons un prêtre de cette nation qui nous a, un jour, expliqué et commenté son *ordo*, ont une fête le 8 décembre, la veille de la *Conception*, pour commémorer cette apparition de l'ange, et on ne peut pas davantage ne pas se demander où ils l'ont prise, depuis quand ils la possèdent. Tout ceci, il faut l'avouer, n'est pas clair, mais, sans excuses, qu'est-ce donc qui est bien clair dans la fameuse *nuit du moyen âge*, et surtout du moyen âge oriental ?

Il est enfin une autre fête, une dernière, celle-là, mais bien authentique et distincte des autres, où les saints *Theopatores* avaient leur part, une part très large, et c'est celle qui faisait la mémoire des « *Ancêtres du Sauveur*, des « Pères saints », *Sanctorum Patrum*. Elle se célébrait le dimanche d'avant ou d'après Noël, comme pour convoquer au berceau du Christ toute la longue et noble lignée de ses aïeux. Or, qui donc avait plus de droits que Joachim et Anne d'y occuper le premier rang [1] ?

---

ception, ce titre pouvait être modifié en *Sermo in Conceptionem sanctæ Deiparæ*, cf. *Sulloze*, t. i, p. 47, ou *P. G.*, t. xcvi, col. 1459.

1. On lit dans Assemani, *Kalend. Eccl. Univ.*, t. v, p. 471, au 17 décembre : « Fasti Papebrochii post Danielem et socios addunt : « Dominica ante Nativ. Christi, *Sanctorum Patrum*. Colunt enim Mosci commune omnium proparentum Christi et justorum aliorum veteris Testamenti festum ea Dominica memorando ab Adam usque ad Josephum. » Cette fête n'était pas particulière aux Moscovites, mais générale en Orient. Cf. Rocchi, *op. cit.*, p. 196. *Note* : « Sancta ergo catholica Ecclesia, ubi advenit undecima Decembris ac sequenti Dominica celebrem agit memoriam SS. Patrum qui legem præcesserunt, qui per fidem fuerunt justificati, necnon quam Lucas habet genealogiam legalium secundum carnem nuncupatorum parentum ejus qui æternus Dei filius veritate factus est homo. Sequenti autem Dominica, etc. » — Saint Luc nomme en effet saint Joachim en nommant *Heli* qui n'est qu'un synonyme, une autre épellation d'un même nom. (Question déjà traitée). — Un codex de la Bibl. de Bâle cité par les *Menées* de la Propagande (1888 sq.) indique ainsi la fête : [illegible]. D'après Assemani, *Ibid.*, p. 507 : « Qui primam aut saltem aliquam in festis præcipuorum mysteriorum partem gesserunt, eos nunc ei mysterio (*de Noel*) *antepont*, nunc *subjungi* in more fuit, quemadmodum ex kalendariis constat. » D'où nous avons dû écrire : dimanche d'*avant* ou d'*après* Noel.

Voici déjà bien des fêtes, mais si nous faisions pour notre Sainte ce que le Père Rocchi a fait pour saint Joachim, nous atteindrions un chiffre encore beaucoup plus élevé. L'éminent Basilien de Grotta-Ferrata a cru devoir compter dans l'année tous les jours où la mémoire du Père de la sainte Vierge était célébrée par les Orientaux, et il en a trouvé tout près de trente [1]. Pourquoi la mère de la Vierge aurait-elle reçu moins d'honneur ? Quoique le P. Rocchi n'apporte aucune preuve à l'appui de son affirmation, nous ne songeons même pas à lui en demander, non parce que son ouvrage est excellent, un *præclarissimum opus*, au jugement du P. Nilles que nous venons de citer [2]; non parce que nous voulons faire preuve de confiance en sa bonne foi, mais parce que son calcul doit être exact, aussi exact qu'il est facile. Il l'est pour saint Joachim, il l'est en même temps pour sainte Anne, puisque la liturgie grecque ne les a jamais séparés, pas plus qu'elle ne les a jamais séparés l'un ou l'autre de leur chère Immaculée.

« Le calcul, disions-nous, est facile. » L'Orient, en effet, a connu dès longtemps nos vigiles et nos octaves du rite latin. *Octave* n'est pas le mot juste, puisque certaines solennités se prolongeaient jusqu'au dixième jour, où alors avait lieu ce qu'on appelait l'*apodosis*, un mot qu'il est plus facile de comprendre que de traduire, mais qu'il suffit bien de comprendre. Mettons donc comme fêtes solennelles, et elles l'étaient en effet : la *Conception de sainte Anne*. — c'était son nom et pourquoi le lui ôter ? — la *Nativité de la Vierge*, la *Présentation*, peut-être même la fête du 25 juillet, car ayant été de précepte dans tout l'Empire pendant des siècles, elle a pu avoir, comme les deux précédentes, ses *proheortia* et ses pieux prolongements au moins pendant quelques jours : ayons soin d'ajouter ce que nous avons compté plus haut, et alors, le chiffre du P. Rocchi, loin de paraître exagéré, restera plutôt en deçà de la vérité [3].

---

1. *S. Gioacchino*, p. 211.
2. *Ut supra*, t. II, p. [illegible]
3. Observons pour ne rien omettre, qu'un ms syriaque du Vatican, ms 7 (cité par Nilles, t. II, p. 334), contient cette mémoire pour la férie VIe après Pâques : Martyrum apud Maipherkaten (*Martyropolim*) confessorum, peregrinorum et Mariæ et Mariæ, *Annæ* et *Elisabeth*.

Si donc une fête prouve un culte, toute une série de fêtes, quel que soit exactement leur nombre, devrait le prouver davantage, sans qu'il soit besoin pour le moment d'appuyer plus qu'on ne vient de faire sur leur degré de solennité.



Le moment est venu pour nous d'assister à quelques-unes au moins de ces fêtes, et comme, pour notre part, nous voudrions pouvoir les faire revivre dans leur liturgie ancienne et leur dévotion première ! Cette liturgie, au moins en ce qui concerne l'office canonique, les *Ménées* pourraient nous la refaire tout entière, mais pouvons-nous à leur égard contenter toutes nos envies ? Il semble que non. Ce n'est pas douze ou quinze pages que ces recueils nous offrent, c'est une centaine au moins, et de grandes pages à deux colonnes d'un texte serré qui ménage l'espace. Que faire ?

Nous allons prendre un moyen terme. Des lecteurs seraient peut-être curieux, comme nous l'avons été nous-même, de voir un peu de leurs yeux ce que c'est que ces fameux *Ménées* dont tant d'auteurs ont parlé mais que nul n'a encore songé à nous faire autrement et moins imparfaitement connaître. A ces lecteurs, à ces byzantinistes peut-être rares, nous dédions de grand cœur quelque trente pages de textes originaux, authentiques, reproduits de l'édition de Venise dont nous avons parlé ci-dessus. Mais comme d'autres goûts peuvent différer, selon l'usage, ils feront avec nous un sacrifice, c'est-à-dire que, au lieu de demander partout des acolouthies complètes, comme celles des fêtes de septembre et du 25 juillet, ils voudront bien se contenter de quelques extraits pris ci et là dans les cinquante ou soixante colonnes des offices de la *Présentation* et de la *Conception de sainte Anne* [1].

---

1. Les *Ménées*, sans être *en soi* des raretés bibliographiques, puisque, les manuscrits mis à part, il en existe des éditions anciennes ou récentes assez nombreuses, sont cependant difficiles à trouver, surtout en nos pays d'outre-mer (ceci est écrit en France où *Deus hæc nobis otia fecit*). Encore naguère, on les eût cherchés en vain dans les meilleures bibliothèques d'Amérique (ils y seront peut-être demain si quelque amateur veut seulement attirer l'attention des bibliothécaires

Il faudra peut-être même faire davantage par amour pour cette brièveté si chère à tout le monde et d'ailleurs si recommandable à tant d'autres points de vue.

A Dieu ne plaise, si on peut parler ce langage classique, que « nous épousions la querelle » de l'un ou l'autre de nos blasés modernes cherchant noise aux mélodes grecs, et leur reprochant, par exemple, de manquer de génie, comme si le génie était nécessaire pour la prière ! Les mieux pensants croient pour leur part, que la prière doit être surtout faite de cœur. Mais ce que nous pouvons et devons peut-être nous-mêmes constater, en toute révérence pour l'hymnodie byzantine, c'est qu'elle se répète sans cesse, non d'un office à l'autre, mais au cours d'une même acolouthie. Observons toutefois qu'elle se répète nécessairement, et cela, parce qu'elle s'en tient toujours strictement au sujet, à l'objet, à la pensée, nous dirions au *fait* même de la fête qu'elle entend célébrer. Cette fête est la *Nativité*, la *Conception de la Vierge* ou sa *Présentation au temple* ; ou bien, c'est la *Dormition de sainte Anne*, au 25 juillet, ou la fête commune de Joachim et d'Anne au 9 septembre : ne demandez pas au mélode un traité sur la Vierge, ou un panégyrique de la femme forte avec l'examen et l'éloge de chacune de ses vertus. « La Vierge est née, la terre entière se réjouit et s'incline devant la Mère du Sauveur des hommes » ; voilà tout. La formule pourra varier cent fois, deux cent fois, mais l'idée, l'énoncé sera toujours le même. « Anne, après une épreuve de plusieurs années, attendait encore la bénédiction du Dieu très grand et très bon, et sa confiance est récompensée de la façon qui convenait au Dieu très

---

sur ce point). Quelque studieux personnage pouvait en posséder, comme par miracle, un exemplaire, mais encore fallait-il le savoir et s'ouvrir ensuite un accès auprès de sa bienveillance. Il est vrai que la cordialité américaine ou ce qu'ils appellent là-bas d'un mot intraduisible *kindness*, a bientôt fait d'accepter même les indiscrétions, et qu'il devient possible de s'entr'aider à deux et trois cents lieues de distance sans s'être jamais ni vus ni connus. Bref, car il faut à certaines choses, à certains procédés délicats, au moins le demi-silence, un beau matin de notre avril de la Nouvelle-Angleterre, nous arrivaient, de très loin, ces *Ménées* des Grecs si longtemps cherchés, et, détail que nous pouvons noter pour l'édification de plusieurs, tous frais de port « en grande vitesse » payés d'avance. Merci à qui de droit.

grand et très bon. » C'est tout, encore ici, et d'ailleurs, que dire autre chose ? La prière n'a *qu'un mot*, avons-nous appris quelque part, et la vénération, la louange n'en a pas davantage.

Qui a lu une page des *Ménées* aux fêtes de notre Sainte, les a donc toutes lues, et nos traductions, pour n'être pas intégrales, n'en seront peut-être pas moins suffisantes. Ajoutons qu'elles seront aussi littérales que possible, étant donné la délicatesse de certains passages, et que nous n'essaierons pas même de pallier sous une phraséologie quelconque les incessantes répétitions du texte original.

Si riches que soient les *Ménées* en ce qui concerne les fêtes de sainte Anne, la *littérature* de ces fêtes ne serait cependant pas complète si nous nous bornions à eux. Les *Ménées* représentent la liturgie, l'office canonial, la fête intime qui se célébrait au chœur de l'église ou du monastère, mais une autre fête se joignait à celle-ci, la fête publique, celle qui conviait tous les fidèles et où l'éloquence sacrée déployait ses magnificences. On sait déjà quels orateurs ont fait entendre leur chaude parole en ces solennités de la Vierge Marie et de sa mère : Jean Damascène, André de Crète, Germain de Constantinople, Jean d'Eubée, Georges de Nicomédie et tant d'autres, jusqu'à ce Léon l'Empereur qui prêchait en son palais, on s'en souvient, tout comme autrefois Constantin. Mais encore ici, il sera impossible de rendre hommage à tous les mérites, et du reste, les ouvrages consacrés à notre Sainte font en général une part assez grande aux orateurs qui ont chanté ses louanges, s'ils négligent ou paraissent même ignorer les mélodes qui l'ont à leur tour célébrée.

Et donc, une station au chœur des moines pendant qu'ils récitent leur office, une autre à l'église où nous nous mêlerons à la foule pour écouter les orateurs sacrés ; un heureux mélange d'éloquence et de poésie, c'est-à-dire quelques emprunts que nous ferons à l'un et l'autre élément, sans cependant les trier sur le carreau pour ne choisir que l'excellent absolu ; enfin un résumé substantiel, honnête, simple en sa forme, comme les originaux eux-mêmes, suffira peut-être à nous faire voir, encore cette fois, de quels hommages l'Orient savait honorer notre chère et toujours vénérée Sainte.

LE 7 SEPTEMBRE

Avant-fête *de la Nativité de notre sur-sainte Mère de Dieu.*

Nous l'avons vu, la *Nativité de la Vierge* avait des *proheortia*, un avant-fête, et on devine que c'était déjà comme la solennité elle-même. La Nativité était, nous l'avons dit aussi, et on le constatera à l'évidence tout à l'heure, autant une fête de sainte Anne qu'une fête de la Vierge, et si on y ajoute le lendemain, qui était consacré très spécialement aux bienheureux *Theopatores*, nous aurons déjà, pour le mois de septembre, trois jours qui étaient à proprement parler trois fêtes de notre Sainte.

Les *proheortia* de la Nativité ne se permettaient guère en effet que quelques mémoires, celles des saints ou martyrs du jour, tout le reste étant à Marie et à sa bienheureuse Mère. *L'hesperinos* (ou l'office canonique du soir [1]), salue déjà la Vierge dans son berceau : « O l'étonnante merveille ! De la terre inféconde une tige précieuse est sortie aujourd'hui; c'est la Vierge immaculée, la Vierge aux divins prodiges, la fille bien-aimée des justes Joachim et Anne, et c'est pourquoi toute l'assemblée des patriarches et des prophètes se réjouit en sa naissance; c'est pourquoi David, Jessé, Lévi, Joachim le juste, et Anne la bienheureuse, tous les anges du ciel et tous les mortels d'ici-bas exultent d'allégresse auprès de ton berceau, ô Vierge toute pure, très chère à Dieu [2] !

Et plus loin à l'*Orthros* [3] :

« Que le ciel chante un immense concert ! que la terre soit en fête, car le ciel même de Dieu est descendu sur terre avec la Vierge fiancée de Dieu ! La promesse est accomplie, Anne est mère, Joachim s'écrie dans l'extase : « Une Vierge nous est née

---

1. Heure canoniale qui se disait immédiatement après le coucher du soleil. C'étaient les vêpres, *Laudes vespertinæ* (Clugnet).

2. *Menées* du 7 septembre, p. 44 de l'édition indiquée ci-dessus.

3. Cette *heure* se disait immédiatement avant le lever du soleil (Clugnet).

qui donnera au monde le Christ, fils de David, ô merveille ineffable[1] !

En plus loin encore (p. 50[8]), on voit bien que les cœurs sont déjà à la fête du lendemain, et que *demain*, c'est déjà *aujourd'hui* : σήμερον, dit le texte « Aujourd'hui même, la joie est universelle en la terre habitée, et c'est celle qui fait tressaillir tout le cœur d'Anne la toute heureuse... Elle est venue, elle est à nous la Vierge toute sainte qui va réhabiliter l'Ève coupable deanciens jours et qui sera sur terre le temple vivant du Dieu éternel :« O Marie, bienheureuse es-tu entre les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni ! »

Mais le lendemain est venu, et pourquoi - nous y pensons maintenant avec une sorte de frayeur — avons-nous annoncé pour cette fête et les suivantes des traductions des *Ménées* ? Que seront-elles ? Nécessairement incomplètes, insuffisantes et inutiles peut-être. Même si tel lecteur a quelque peu oublié son grec du séminaire, aurait-il de la peine ici à tout deviner du premier coup, tant, d'abord, la mémoire est, quoi qu'on dise, une faculté qui se ressouvient ; tant, ensuite, il en est de cette poésie grecque comme de ces hymnes latines dont Frédéric Ozanam pensait que « tout le monde en comprend la moitié par les mots, l'autre moitié par le cœur ? »

Au moins « d'une chose supplié-je le lecteur, » comme disait le vieil Étienne Pasquier, c'est qu'il regarde moins au français à droite qu'au grec à gauche, ce grec... « aux douceurs souveraines, etc. »

LE 8 SEPTEMBRE

La Nativité de notre toute-sainte Souveraine Mère de Dieu.

C'est la bienheureuse Anne elle-même qui va, la première, nous chanter sa joie, par l'organe de saint André de Crète :« Que la terre

---

1. *Ménées* du 7 septembre, p. 46.

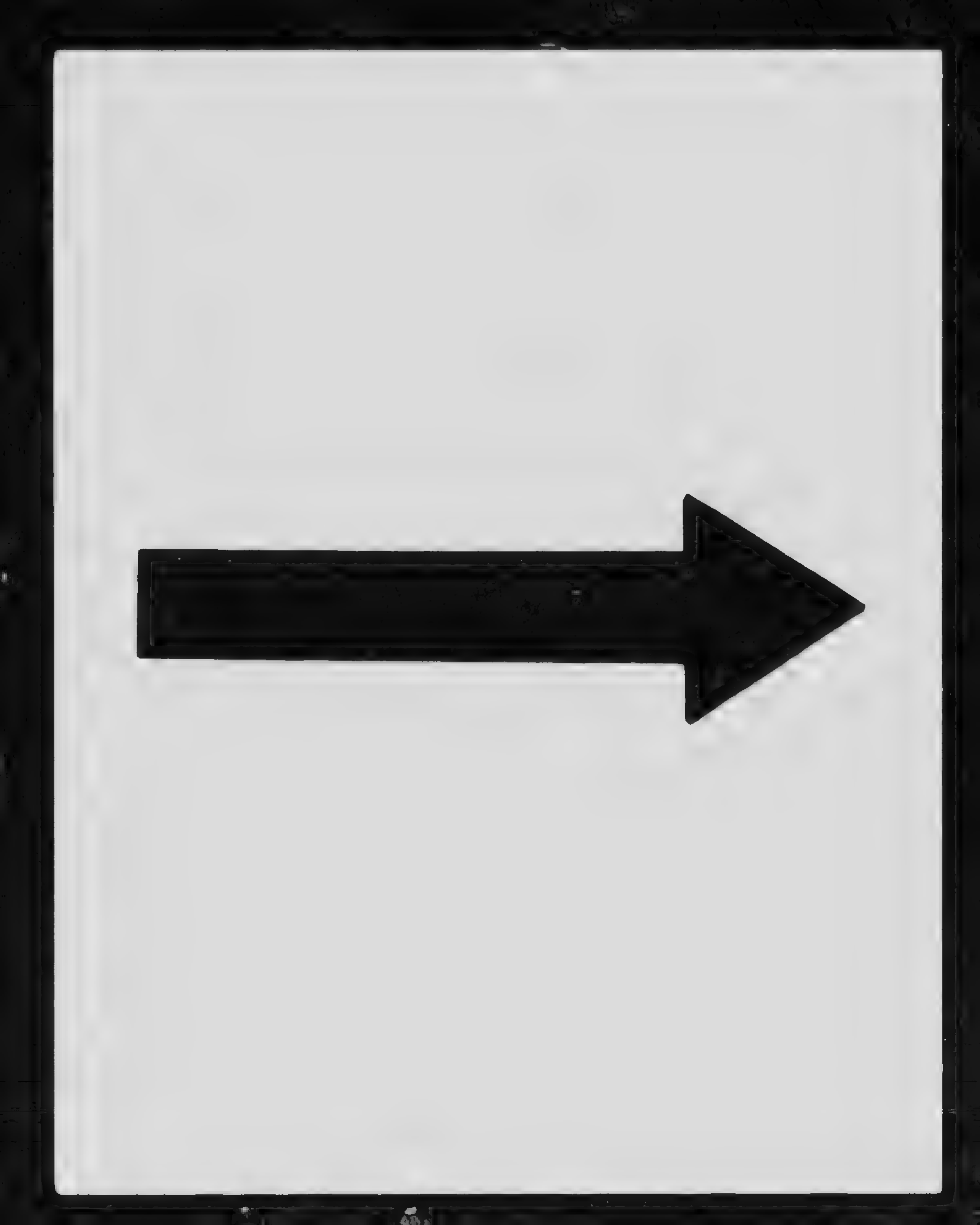
entière se réjouisse avec moi ! Dans mon foyer si longtemps désert est née l'enfant de promesse et de bénédiction, et dans mes bras j'ai le bonheur de la tenir enfin ! Je me suis dépouillée des sombres livrées de la douleur pour me revêtir des ornements joyeux de la félicité. Qu'elle se réjouisse avec moi, cette première Anne, doucement visitée autrefois par la grâce de Dieu comme je le suis aujourd'hui, mais dont le bonheur n'égalait pas le mien ! Qu'elle tressaille d'allégresse, Sara, qui, dans un âge avancé, fut comblée d'une joie suprême, elle qui présageait au monde ce qui devait m'arriver plus tard, lorsque, après une longue épreuve, je donnerais à la terre cette enfant mille fois bénie ! Que toutes les femmes, même les attristées comme je le fus, célèbrent avec moi, par des chants et des hymnes, l'admirable visite que le ciel a daigné me faire ! Que toutes les femmes honorées de la maternité s'écrient à leur tour avec moi : « Béni le Dieu qui a exaucé la prière de ses servantes et donné à la bienheureuse Anne une enfant, privilégiée entre toutes, la Vierge destinée à devenir la Mère de Dieu selon la chair, celle qui sera un vrai ciel renfermant le Dieu qu'aucune immensité ne peut contenir[1] ! ».

L'orateur lui-même va maintenant parler en son propre nom :

« Que nos louanges s'élèvent en l'honneur de sainte Anne comme les accents d'un chant nuptial ! Anne a porté dans son

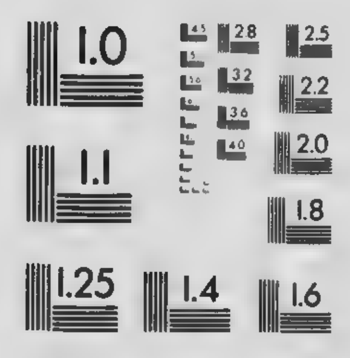
---

1. Jure itaque divino accepto munere Anna, lætitia gestiente animo, magnis vocibus, ut ab omnibus audiatur exclamat : Congratulamini mihi, inquiens, quæ promissionis germen ex alvo sterili procreavi, et benedictionis fructum, ut in votis erat, papillis meis enutrivi. Tristem exui sterilitatis vestem, lætumque accepi fœcundatis indumentum. Congratuletur mihi hodie celebris illa Anna, Phenennæ æmula et incredibile miraculum quod mihi quoque exemplo consimili obtigit, plausibus prosequatur; choreas ducat et Sara similiter exsiliens meoque conceptui amota sterilitate subscribat. Adsint simul et reliquæ steriles quæ liberos non pepererunt, mecumque divinæ beneficentiæ munus exaltent ; quo mirum in modum visitare me Dominus dignatus est. Dicat et mater omnis, quæ filios peperit : Benedictus, qui petita dedit petentibus, sterilisque ventris aperuit januam, fructumque ex infecundo semine largitus est, suam scilicet ipsius secundum carnem præcellentissimam matrem, cujus profecto uterus cœlum factus est, quandoquidem qui nullo loco excipi potest, is in eo contubernium habuit. » André de Crète, *Hom.* I *in Nat. B. V. M.*, dans Migne, *P. G.*, t. XCVII, col. 842. L'homélie renfermant ce passage est quelquefois attribuée à saint Jean Damascène.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2





sein la Dieu-donnée, le gage de la promesse. Sa longue prière lui a mérité l'ineffable grâce d'enfanter Celle qui, par une merveille divine, a donné au monde un Dieu visible aux hommes et vivant au milieu d'eux.

« N'est-il pas juste que nous adressions tous ensemble nos plus sincères louanges à la Mère trois fois heureuse d'une pareille enfant ? Les noms de deux femmes, illustres entre toutes, rayonnent dans la chambre nuptiale de sainte Anne, les noms de la Mère et de la Fille. Aujourd'hui, l'une est mère par une grâce toute divine, et l'autre nous donnera bientôt, dans un mystère ineffable, Jésus, son Fils Jésus, Dieu fait homme.

« Payons donc un juste tribut d'admiration à celle qui, naguère inféconde, enfante aujourd'hui la Vierge Marie. Disons-lui avec les saintes Ecritures : « Heureuse la maison de David dont vous êtes l'héritière ! Heureux votre sein dans lequel Dieu a formé l'arche de notre sanctification !... Oui, heureuse et trois fois heureuse, ô Vous qui nous avez donné cette Vierge comblée des dons de Dieu, Marie, dont le nom est digne de tout amour comme de tout honneur, et de laquelle est sorti le Christ, la fleur de notre vie [1] ! »

Voudriez-vous écouter maintenant saint Jean Damascène, le dévôt et enthousiaste panégyriste de la Mère de Marie ?

« Quel fut le père de ce rameau virginal, quelle fut sa mère ? — Anne et Joachim, unis pas le Verbe lui-même, époux dont l'union fut plus divine qu'aucune autre union de la terre, car si le

---

1. André de Crète, *passim*, et pour le dernier passage :

Consonas itaque hisce laudes et nos persolvamus ei, quæ sterilis olim vocabatur, nunc autem virginei thalami mater effecta est. Dicamus ad eam una cum sacris paginis, dicamus : Quam felix domus Davidis ex quâ provenisti ! Quam felix venter tuus, in quo sanctificationis arcam fabricatus est Deus : illam videlicet quæ sine semine ipsum conciperet. Vere quidem beata es, ac ter beata, quæ divinis muneribus cumulatam puellam genuisti, Mariam inquam, magnum illud nomen, omni laude omnique honore prosequendum ; ex qua Christus vitæ flos erupit ; cujus et incrementum gloriosum, et præclarissimum puerperium. Gratulamur tibi et nos, o beatissima, nostrûm siquidem omnium spem divinitus datam promissamque prolem edidisti. Beata profecto es, ventrisque tui beatus fructus. *Orat.* II *in Nativ. B. M.* — Migne, *P. G.*, t. XCVII, col. 842-843.

rameau a produit un fruit d'incomparable excellence, comment l'arbre lui-même ne serait-il pas excellent comme le rameau et le fruit [1] ? »

« Que toute créature se réjouisse donc en ce jour, et célèbre avec transport le saint enfantement de la bienheureuse Anne ! Elle a donné au monde le trésor de tous les biens, et nulle puissance créée ne saurait le lui ravir. Par ce don inestimable, l'humanité tout entière, et avec elle, et par elle, toute la nature, a été promue à un état meilleur. Car l'homme occupe une place intermédiaire entre la matière et l'esprit ; il est comme le trait d'union et le nœud de tous les êtres, soit visibles, soit invisibles, et c'est pourquoi, Dieu le Verbe, en s'unissant à notre humanité, s'est attaché toute la création [2]. »

Puis sortant de ces considérations quelque peu abstraites, le saint docteur éprouve une sorte de ravissement extatique, et la parole s'échappe de ses lèvres avec une hardiesse intraduisible :

« O Anne ! ô Joachim ! ô couple fortuné ! Toute la nature vous doit de la reconnaissance : car c'est vous-mêmes qui lui avez permis d'offrir à Dieu le plus précieux de tous les présents, l'Immaculée Vierge Marie, seule digne du Créateur. C'est là votre gloire, ô Joachim, que de votre Fille nous soit né l'Enfant trois fois béni, l'ange du Grand Conseil, l'Ange du salut de tout l'univers.

« O bienheureux époux, qui avez mérité ce fruit immaculé ! O chaste sein d'Anne, où s'est formé et silencieusement déve-

---

1. Videamus ex quo genere semper virens virginitatis ramus recta venerit ; quis genitor, quæve genitrix illius exstiterit : Joachim scilicet et Anna, illustre celebratissimumque Verbi par, conjugiis omnibus divinior compages. Cujus enim ramus omnia exsuperat, cur radix cum eo non maxime congruat ? Joann. Damasc., *Hom.* II *in Nativ. B. V. M.*, Migne, *P. G.*, t. XCVI, col. 686.

2. Omnis creatura una festive oblectetur, ac sacratissimum sacræ Annæ laudet puerperium. Illa quippe mundo bonorum peperit thesaurum quem vis nulla auferre possit. Per eum siquidem Creator naturam universam media humanitate in melius commutavit. Cum enim homo media inter mentem et materiam sede constitutus, rerum omnium conditarum, tum visibilium, tum invisibilium, nodus vinculumque sit, profecto rerum artifex Deus Verbum humanæ naturæ copulatum, ejus beneficio creaturæ universæ unitum fuit. Joan. Damasc., *ut sup.*, col. 662.

loppé ce fruit de sainteté ! O entrailles où fut conçu le ciel vivant, plus vaste que l'immense étendue des autres cieux ! O coupes de vie où s'abreuve la nourrice de Celui qui nourrit le monde ! O merveille des merveilles ! O prodige effaçant tous les prodiges ! Il était juste que Dieu, voulant s'abaisser jusqu'à nous, se frayât, par des miracles, une route vers son ineffable Incarnation. Mais comment poursuivrais-je ? Mon âme est ravie hors d'elle-même. Mon cœur palpite, ma langue est paralysée ; je ne puis plus contenir mes transports ; je succombe à ces merveilles; une défaillance divine me saisit, et mon amour m'ég[illegible]e. Mais loin d'ici toute vaine crainte ! l'amour l'emporte et mon âme chante sur la lyre de l'Esprit-Saint : « Que les cieux se réjouissent et que la terre tressaille[1] ! »

***

Enfin, car il en est grandement temps, après les avoir tant de fois annoncés, comme s'ils avaient eu besoin d'une réclame, ouvrons maintenant les *Ménées* grecs, et unissons-nous de cœur à la fervente prière des moines qui la répètent depuis tant de siècles[2].

1. S. Patris N. Joann. Damasc. *Opera Omnia*, éd. de Venise, 2 in-fol., 17[illegible], p. 842, ou Migne, *P. G.*, t. xcvi, col. 663.

Une traduction latine donne :

O par beatum Joachim et Anna, vobis omnis creatura obstricta est. Per vos enim donum omnium donorum præstantissimum Creatori obtulit, nempe castam matrem, quæ sola Creatore digna erat. O lumbos Joachim beatos, ex quibus mundissimum semen jactum est ! ô præclaram Annæ vulvam, in quà tacitis incrementis ex ea auctus atque formatus fuit fetus sanctissimus ! ô uterum, in quo animatum cœlum cœlorum latitudine latius conceptum fuit ! ô aream, quæ vivifici frumenti acervum protulit, juxta ac Christus ipse [illegible]iavit : Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum [illegible] manet (Joan. xii, 24). « O ubera, ejus lactentia nutricem, a quo mundus alit[illegible] ô miraculorum miraculum, et rerum admirabilium res maxime mirabilis ! Æquum quippe erat, ut ad ineffabilem Dei incarnationem, quà se ille ad nos inclinavit, iter per miracula muniretur. Verum quomodo ultra progediar ? Mens extra se rapitur, meque metus et parcitas inter se partiuntur. Cor palpitat, et lingua impeditur; voluptatem ferre nequeo : miraculis vincor ; divino exstinctu lymphatum me affectus reddit. Vincat vero cupiditas, cedat metus, canat spiritus cithara : « Lætentur cœli et exultet terra (Ps. xcv, v, 11) !

2. La page ci-contre est la première des 12 volumes, l'année liturgique commençant, chez les Grecs, à septembre.



ΜΗΝΑΙΟΝ

ΤΟΥ

ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΥ

Περιέχον ἅπασαν τὴν ἀνήκουσαν αὐτῷ Ἀκολουθίαν
Διορθωθὲν τὸ πρὶν παρὰ

ΒΑΡΘΟΛΟΜΑΙΟΥ ΚΟΥΤΛΟΥΜΟΥΣΙΑΝΟΥ ΤΟΥ ΙΜΒΡΙΟΥ,

Καὶ παρ' αὐτοῦ αὐξηθὲν τῇ τοῦ Τυπικοῦ προσθήκῃ
κατὰ τὴν διάταξιν τῆς Ἁγίας

ΤΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ ΜΕΓΑΛΗΣ ΕΚΚΛΗΣΙΑΣ,

ΗΣ ΤΗ ΕΓΓΡΑΦΩ ΑΔΕΙΑ

Ἀναθεωρηθὲν καὶ [illegible] ἐπιδιορθωθὲν

ΕΚΔΟΣΙΣ ΕΝΝΑΤΗ.



ΒΕΝΕΤΙΑ
ΕΚ ΤΟΥ ΕΛΛΗΝΙΚΟΥ ΤΥΠΟΓΡΑΦΕΙΟΥ
Ο ΦΟΙΝΙΞ
1880

Στιχ. Τὸ πρόσωπόν σου λιτανεύσουσιν.

Σήμερον ἡ χαρά, πάσης τῆς οἰκουμένης, στειρωτικῆς ἐκ μήτρας, γεννᾶται παραδόξως, ἡ Μήτηρ τοῦ Κυρίου μου.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος β'.

Ἡ προορισθεῖσα παντάνασσα Θεοῦ κατοικητήριον, ἐξ ἀκάρπου σήμερον νηδύος προῆκται, τῆς Ἄννης ἠγλαϊσμένης, τῆς αἰδίου οὐσίας τὸ θεῖον τέμενος· δι' ἧς ἰταμὸς Ἅδης καταπεπάτηται, καὶ παγγενὴ Εὔα ἐν ἀσφαλεῖ ζωῇ εἰσοικίζεται· ταύτῃ ἐπαξίως ἐκβοήσωμεν· Μακαρία σὺ ἐν γυναιξί, καὶ ὁ καρπὸς τῆς κοιλίας σου εὐλογημένος.

Καὶ τα λοιπα, συνήθως. καὶ Ἀπόλυσις.

ΤΗ Η'. ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΜΗΝΟΣ.

Τὸ Γενέθλιον τῆς Ὑπεραγίας Δεσποίνης ἡμῶν Θεοτοκου.

ΤΥΠΙΚΟΝ.

Ε... πα ἐὰν Εορτη τῆς Θεοτοκου τυχη ἐν Κυριακῇ, τῳ Σαββατῳ ἑσπερας, μετα την συνηθη Στιχολογιαν τοῦ Μακαριος ανηρ, εἰς τό, Κυριε ἐκεκραξα, ἱστῶμεν Στιχους ι καὶ ψαλλομεν Στιχηρὰ Ἀναστασιμα δ'. καὶ τῆς Θεοτόκου ς Δοξα, καὶ νῦν, Σημερον ὁ τοῖς νοεροῖς Θρονοις. Εἴσοδος ... ἱλαρον καὶ τὰ Ἀναγνωσματα τῆς ...ορτῆς. Εἰς τον Στιχον, τα Ἀναστασιμα Στιχηρα Δοξα, καὶ νῦν, Δεῦτε ἅπαντες πιστοι Ἀπολυτικιον, τὸ Ἀναστασιμον ἅπαξ καὶ τῆς Εορτῆς δίς, καὶ Ἀπολυσις.

Εἰς τὸν Ὄρθρον, μετὰ τὸν Τριαδικὸν Κανόνα, ἡ Λιτὴ τῆς Εορτῆς. Εἶτα το, Ἄξιόν ἐστι κτλ. Ἀπολυτικιον τῆς Εορτῆς — Μετὰ τὴν Στιχολογιαν τοῦ Ψαλτηριου, και τον Πολυελεον, Καθισματα τα Ἀναστασιμα καὶ τῆς Εορτῆς Εὐλογηταρια οὐ λεγονται Οἱ Ἀναβαθμοι τοῦ Ἤχου Προκειμενον, Μνησθησομαι τοῦ ὀνοματος σου Εὐαγγελιον τῆς Εορτῆς Το, Ἀναστασιν Χριστοῦ Ὁ Ν΄ ψαλμ. Δόξα, Ταῖς τῆς Θεοτόκου καὶ νῦν, τὸ αὐτο. Εἶτα τὸ Στιχηρὸν Ἰδιομελον, Ἦχος δ' Η παγκοσμιος χαρα, κτλ. Κανονες, ὁ Ἀναστασιμος καὶ τῆς Εορτῆς Ἀπο γ' Ὠδῆς, Καθισμα, Η Παρθενος Μαριαμ. Ἀφ' ἕκτης, Κοντακιον και Οἶκος Ἀναστασιμα Καταβασιαι, Σταυρον χαραξας Η Τιμιωτερα οὐ στιχολογεῖται, ἀλλα ψαλλεται ἡ ... Ὠδ... Ἅγιος Κυριος Ἐξαποστειλαριον Ἀναστασιμον και τα δυο τῆς Εορτῆς Εἰς τους Αἴνους, Ἀναστασιμα δ' και τῆς Εορτῆς δ. Δοξα, Ἦχος πλ β' Αὕτη η ημερα Κυριου Και νῦν, Ὑπερευλογημενη Δοξολογια Μεγαλη.

Εἰς την Λειτουργιαν, Τυπικά, καὶ Μακαρισμοὶ Ἀναστασιμα και τῆς Εορτῆς Ἀπόστολος, τῆς Ἑορτῆς. Εὐαγγελιον, Κυριακῆ πρὸ τῆς Ὑψωσεως. Κοινωνικον, Ποτηριον σωτηριου λημψομαι, κτλ.

Ἐὰν δὲ ἐν ἄλλῃ ἡμερα τυχη, ψαλλεται ἀπαραλλάκτως, καθως εστιν ἐφεξῆς τετυπωμένη

ΕΝ ΤΩ ΜΙΚΡΩ ΕΣΠΕΡΙΝΩ.

Ἱστῶμεν Στιχους δ'. καὶ ψαλλομεν Στιχηρ... προσόμοια,

Ἦχος α' Τῶν οὐρανίων ταγμάτων.

Ἰωακεὶμ καὶ ἡ Ἄννα πανηγυρίζουσι, τὴν ... παρχὴν τεκόντες, τῆς ἡμῶν σωτηρίας, τ... μόνην Θεοτόκον· οἷς καὶ ἡμεῖς συνεορτάζομ... σήμερον, τὴν ἐκ τῆς ῥίζης ἐκείνης τοῦ Ἰεσσα... μακαρίζοντες Παρθένον ἁγνήν

Ἐξ Ἄννης σήμερον ῥάβδος, φυτὸν θεόσδοτ... ἡ Θεοτόκος ἔφυ, σωτηρία ἀνθρώπων· ... ἐξ ἧς ὁ τῶν ἁπάντων Δημιουργός, γεννηθεὶς ὑπ... ἔννοιαν, την τοῦ Ἀδὰμ ἐκκαθαίρει ὡς ἀγαθ... πᾶσαν λυμην ἀγαθοτητι

Ἡ θεοχώρητος Κόρη, καὶ Θεοτόκος ἁγ... τῶν Προφητῶν κλέος, τοῦ Δαυῒδ ἡ Θυγ... τηρ, σήμερον γεννᾶται ἐξ Ἰωακείμ, καὶ τῆς Ἄ... νης τῆς σώφρονος, καὶ τοῦ Ἀδὰμ τὴν κατάρ... την εἰς ἡμᾶς, ἀνατρέπει ἐν τῷ τοκῳ αὐτῆς.

Ἡ πρωην ἄγονος χώρα, γῆν καρποφόρον γε... νᾷ· καὶ ἐξ ἀκαρπου μητρας, καρπὸν ἁγι... δοῦσα, γαλακτι ἐκτρέφει Θαῦμα φρικτον! ... τροφὸς τῆς ζωῆς ἡμῶν, ἡ τον οὐράνιον ἄρτον ... τῇ γαστρί, δεξαμένη, γαλουχεῖται μαζῷ.

Δόξα, καὶ νῦν. Ἦχος β'.

Δεῦτε φιλοπάρθενοι πάντες, καὶ τῆς ἁγνεί... ἐρασταί· δεῦτε ὑποδέξασθε πόθῳ, τῆς πα... θενίας τὸ καύχημα, ἐκ πετρας βλυστάνουσα... στερεᾶς, τὴν πηγην τῆς ζωῆς, καὶ ἐκ τῆς ἀτ... κνουσης, τὴν βάτον τοῦ αὔλου πυρός, καὶ κ... θαίροντος, καὶ φωτίζοντος τας ψυχας ἡμῶν.

Εἰς τον Στιχον, Στιχηρα προσομοια.

Ἦχος β'. Οἶκος τοῦ Ἐφραθᾶ.

Γόνος Ἰωακείμ, καὶ Ἄννης ἡ Παρθένος, ἐφ... νη τοῖς ἀνθρώποις, τῶν δεσμῶν ἀφιεῖσ... τῆς ἁμαρτίας ἅπαντας.

Στιχ. Ἄκουσον Θύγατερ, καὶ ἴδε.

Ὄρος ὡς ἀληθῶς, κατασκιον ἐδείχθη ἡ στε... ρωσις τῆς Ἄννης, ἐξ οὗ ἡ σωτηρία, πᾶ... πιστοῖς δεδώρηται

Στιχ. Τὸ πρόσωπόν σου λιτανεύσουσιν.

Ῥήξασα τὰ δεσμά, στειρώσεως τῆς Ἄννης, ... παναγνος Παρθενος, προῆλθε τοῖς ἀνθρώ... ποις, τὴν ἄφεσιν βραβεύουσα.

Δοξα, καὶ νῦν. Ὅμοιον.

Ἴωμεν οἱ πιστοί, δοξάσοντες τὴν Κόρην· ἐ... χθη γαρ ἐκ στείρας, τὴν στειρωθεῖσαν ... σιν, ἡμῶν ἀνακαινίζουσα.

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ Η. 51

Ἀπολυτίκιον. Ἦχος δ'
Ἡ γέννησίς σου Θεοτόκε.
Ζητει εἰς τον μέγαν Ἑσπερινόν

ΕΝ ΤΩ ΜΕΓΑΛΩ ΕΣΠΕΡΙΝΩ

Μετὰ τον Προοιμιακον, τ[illegible] Μακάριος ἀνήρ, τὴν α΄. στάσιν. Εἰς δε [illegible] Κύριε ἐκέκραξα, ἱστῶμεν Στιχους ς΄ καὶ ψάλλομεν τα παροντα Ἰδιόμελα.

Ἦχος πλ. β΄. Σεργίου.

Σήμερον, ὁ τοῖς νοεροῖς Θρονοις ἐπαναπαυόμενος Θεος, Θρονον ἅγιον ἐπὶ γῆς ἑαυτῷ προητοίμασεν· ὁ στερεωσας ἐν σοφίᾳ τοὺς οὐρανους, οὐρανον ἔμψυχον, ἐν φιλανθρωπίᾳ κατεσκευασεν· ἐξ ἀκάρπου γὰρ ῥίζης, φυτον ζωηφόρον, ἐβλάστησεν ἡμῖν την Μητερα αὐτοῦ. Ὁ τῶν θαυμασιων Θεός, καὶ τῶν ἀνελπίστων ἐλπις, Κύριε δόξα σοι. Ὁ αὐτός.

Αὕτη ἡ ἡμέρα Κυρίου, ἀγαλλιᾶσθε λαοί· ἰδοὺ γὰρ τοῦ φωτὸς ὁ νυμφών, καὶ ἡ βίβλος τοῦ λόγου τῆς ζωῆς, ἐκ γαστρὸς προελήλυθε· καὶ ἡ κατὰ ἀνατολὰς πυλη ἀποτεχθεῖσα, προσμένει τὴν εἴσοδον τοῦ ἱερεως τοῦ μεγάλου, μονη καὶ μόνον εἰσάγουσα Χριστὸν εἰς τὴν οἰκουμένην, πρὸς σωτηρίαν τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

Ὁ αὐτός.

Ε[illegible] θείῳ βουλήματι, περιφανεῖς στεῖραι γυναῖκες ἐβλάστησαν, ἀλλα παντων ἡ Μαρία τῶν γεννηθεντων, θε[illegible] ὑπερέλαμψεν· ὅτι καὶ ἐξ ἀγονου [illegible] τεχθεῖσα μητρος, ἔτεκεν [illegible] σαρκι [illegible] Θεον, ὑπερ φυσιν ἐξ ασπορου γαστρός· ἡ μονη πυλη τοῦ μονογενοῦς Υἱοῦ τοῦ Θεοῦ, ἣν διελθων κεκλεισμένην διεφυλαξε· καὶ [illegible] σοφῶς οἰκονομησας, ὡς [illegible] αυτος, [illegible] σωτηριαν [illegible] εἰργασατο.

Ὁ αὐτός. Στεφ[illegible] Ἁγιοπολίτου.

Σήμερον στεῖραι [illegible] πυλαι ἀνοιγονται, καὶ πυλη [illegible] θεία [illegible] Σήμερον καρπογονεῖν ἡ χαρις ἀπαρχεται, εμφανιζουσα τῷ κοσμῳ Θεοῦ Μητέρα, δι' ἧς τα ἐπίγεια τοῖς οὐρανίοις συνάπτεται, εἰς σωτηρίαν τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

[illegible]τός.

Σήμερον τῆς [illegible] χαρᾶς τα προοι[illegible] [illegible] χῆρα[illegible] [illegible] παρθένου [illegible] [illegible] ἐξ ἧς τ[illegible]

ἀλλότριον οἰκειοῦται ὁ φύσει Θεός, καὶ τοῖς πλανηθεῖσι δια σαρκὸς σωτηρίαν ἀπ[illegible] Χριστὸς ὁ φιλανθρωπος, καὶ λυτρωτὴς τῶν ψυχῶν ἡμῶν. Ὁ αὐτός.

Σ[illegible] ἡ στεῖρα Ἄννα, τίκτει Θεοπαῖδα, τ[illegible] ἐκ πασῶν τῶν γενεῶν προεκλεχθεῖσαν, εἰς κατοικησιν τῷ παμβασιλεῖ, καὶ Κτίστῃ Χριστῷ τῷ Θεῷ, εἰς ἐκπλήρωσιν τῆς θείας οἰκονομίας· δι' ἧς ἀνεπλασθημεν οἱ γηγενεῖς, καὶ ἀνεκαινίσθημεν ἐκ τῆς φθορᾶς, προς ζωὴν την ἀληκτον.

Δόξα, καὶ νῦν, ὁ αὐτός. Σεργίου.

Σήμερον ὁ τοῖς νοεροῖς θρονοις ἐπαναπαυόμενος Θεος, θρονον ἅγιον ἐπὶ γῆς ἑαυτῷ προητοιμασεν· ὁ στερεωσας ἐν σοφίᾳ τους οὐρανούς, οὐρανον ἔμψυχον, ἐν φιλανθρωπίᾳ κατεσκεύασεν· ἐξ ἀκάρπου γαρ ῥίζης, φυτὸν ζωηφόρον, ἐβλάστησεν ἡμῖν τὴν Μητέρα αὐτοῦ. Ὁ τῶν θαυμασίων Θεός, καὶ τῶν ἀνελπίστων ἐλπις, Κυριε δοξα σοι.

Εἴσοδος. Προκείμενον τῆς ἡμέρας, καὶ τὰ Ἀναγνωσματα.

Γενέσεως τὸ Ἀνάγνωσμα

Εξῆλθεν Ἰακωβ ἀπὸ τοῦ φρεατος τοῦ Ὅρκου, Κεφ. κη. 10
καὶ ἐπορευθη εις Χαῤῥαν καὶ ἀπηντησε τόπῳ, καὶ ἐκοιμηθη ἐκεῖ, ἔδυ γὰρ ὁ ἥλιος. Καὶ ἔλαβεν ἀπο τῶν λίθων τοῦ τοπου, καὶ ἔθηκε προς κεφαλὴν αὐτοῦ· καὶ εκοιμηθη ἐν τῷ τοπῳ ἐκεινῳ, καὶ ἐνυπνιάσθη. Καὶ ἰδου, κλιμαξ ἐστηριγμενη ἐν τῇ γῇ, ἧς ἡ κεφαλη αφικνεῖτο εἰς τον οὐρανόν· καὶ οἱ Ἄγγελοι τοῦ Θεοῦ ἀνεβαινον καὶ κατεβαινον ἐπ' αὐτῆς· ὁ δε Κυριος ἐπεστήρικτο ἐπ' αὐτῆς, καὶ εἶπεν· Ἐγω ὁ Θεος Ἀβρααμ τοῦ πατρός σου, καὶ ὁ Θεὸς Ἰσαακ, μὴ φοβοῦ. Ἡ γῆ, ἐφ' ἧς σὺ καθευδεις ἐπ' αὐτῆς, σοὶ δωσω αὐτην, καὶ τῷ σπερματι σου. Καὶ ἔσται τὸ σπερμα σου ὡς ἡ ἄμμος τῆς γῆς, καὶ πλατυνθησεται ἐπὶ Θαλασσαν, καὶ Λιβα, καὶ Βοῤῥᾶν, καὶ ἐπὶ Ἀνατολας· καὶ ενευλογηθησονται ἐν σοὶ πᾶσαι αἱ φυλαὶ τῆς γῆς, καὶ ἐν τῷ σπέρματι σου. Καὶ ἰδού, ἐγὼ μετὰ σοῦ διαφυλάσσων σε ἐν τῇ ὁδῷ πάσῃ, οὗ ἐαν πορευθῇς· καὶ ἀποστρεψω σε εἰς τὴν γῆν ταυτην, ὅτι οὐ μή σε ἐγκαταλίπω, ἕως τοῦ ποιῆσαί με παντα ὅσα ἐλαλησά σοι. Καὶ ἐξηγέρθη Ἰακωβ ἀπο τοῦ ὕπνου αὐτοῦ, καὶ εἶπεν· Ὅτι ἔστι Κύριος ἐν τῷ τόπῳ τούτῳ, ἐγὼ δὲ οὐκ ᾔδειν· Καὶ ἐφοβήθη, καὶ εἶπεν· Ὡς φοβερος ὁ τοπος οὗτος! οὐκ ἔστι τοῦτο, ἀλλ' ἢ οἶκος Θεοῦ, καὶ αὕτη ἡ πύλη τοῦ οὐρανοῦ.

Προφητείας Ἰεζεκιὴλ τὸ Ἀνάγνωσμα.

Κεφ. μγ΄ 27. Ἔσται ἀπὸ τῆς ἡμέρας τῆς ὀγδόης καὶ ἐπέκεινα, ποιήσουσιν οἱ Ἱερεῖς ἐπὶ τὸ Θυσιαστήριον τὰ ὁλοκαυτώματα ὑμῶν, καὶ τὰ τοῦ σωτηρίου ὑμῶν· καὶ προσδέξομαι ὑμᾶς, λέγει Κύριος. Καὶ ἐπέστρεψέ με κατὰ τὴν ὁδὸν τῆς πύλης τῶν Ἁγίων τῆς ἐξωτέρας, τῆς βλεπούσης κατὰ ἀνατολάς, καὶ αὕτη ἦν κεκλεισμένη. Καὶ εἶπε Κύριος πρός με· Ἡ πύλη αὕτη κεκλεισμένη ἔσται, οὐκ ἀνοιχθήσεται, καὶ οὐδεὶς οὐ μὴ διέλθῃ δι᾽ αὐτῆς, ὅτι Κύριος ὁ Θεὸς Ἰσραὴλ εἰσελεύσεται δι᾽ αὐτῆς, καὶ ἔσται κεκλεισμένη. Διότι ὁ ἡγούμενος οὗτος καθήσεται ἐπ᾽ αὐτήν, τοῦ φαγεῖν ἄρτον. Κατὰ τὴν ὁδὸν τοῦ Αἰλὰμ τῆς πύλης εἰσελεύσεται, καὶ κατὰ τὴν ὁδὸν αὐτοῦ ἐξελεύσεται. Καὶ εἰσήγαγέ με κατὰ τὴν ὁδὸν τῆς πύλης τῆς πρὸς Βοῤῥᾶν, κατέναντι τοῦ οἴκου· καὶ εἶδον, καὶ ἰδοὺ πλήρης δόξης ὁ οἶκος Κυρίου.

Παροιμιῶν τὸ Ἀνάγνωσμα.

Κεφ. θ΄ 1. Ἡ σοφία ᾠκοδόμησεν ἑαυτῇ οἶκον, καὶ ὑπήρεισε στύλους ἑπτά. Ἔσφαξε τὰ ἑαυτῆς θύματα, καὶ ἐκέρασεν εἰς κρατῆρα τὸν ἑαυτῆς οἶνον, καὶ ἡτοιμάσατο τὴν ἑαυτῆς τράπεζαν. Ἀπέστειλε τοὺς ἑαυτῆς δούλους, συγκαλοῦσα μετὰ ὑψηλοῦ κηρύγματος ἐπὶ κρατῆρα, λέγουσα· Ὅς ἐστιν ἄφρων, ἐκκλινάτω πρός με. Καὶ τοῖς ἐνδεέσι φρενῶν εἶπεν· Ἔλθετε, φάγετε τὸν ἐμὸν ἄρτον, καὶ πίετε οἶνον, ὃν κεκέρακα ὑμῖν. Ἀπολείπετε ἀφροσύνην, καὶ ζήσεσθε· καὶ ζητήσατε φρόνησιν, ἵνα βιώσητε, καὶ κατορθώσατε σύνεσιν ἐν γνώσει. Ὁ παιδεύων κακούς, λήψεται ἑαυτῷ ἀτιμίαν. Ἐλέγχων δὲ τὸν ἀσεβῆ, μωμήσεται ἑαυτόν· οἱ γὰρ ἔλεγχοι τῷ ἀσεβεῖ, μώλωπες αὐτῷ. Μὴ ἔλεγχε κακούς, ἵνα μὴ μισήσωσί σε· ἔλεγχε σοφόν, καὶ ἀγαπήσει σε. Δίδου σοφῷ ἀφορμήν, καὶ σοφώτερος ἔσται· γνώριζε δικαίῳ, καὶ προσθήσει τοῦ δέχεσθαι. Ἀρχὴ σοφίας, φόβος Κυρίου· καὶ βουλὴ Ἁγίων, σύνεσις. Τὸ δὲ γνῶναι νόμον, διανοίας ἐστὶν ἀγαθῆς. Τούτῳ γὰρ τῷ τρόπῳ πολὺν ζήσεις χρόνον, καὶ προστεθήσεταί σοι ἔτη ζωῆς.

Εἰς τὴν Λιτήν, Στιχηρὰ Ἰδιόμελα, Ἦχος α΄.
Στεφάνου Ἁγιοπολίτου.

Ἡ ἀπαρχὴ τῆς ἡμῶν σωτηρίας, λαοί, σήμερον γέγονεν· ἰδοὺ γὰρ ἡ προορισθεῖσα ἀπὸ γενεῶν ἀρχαίων, Μήτηρ καὶ Παρθένος, καὶ δοχεῖον Θεοῦ, ἐκ στείρας γεννηθῆναι προέρχεται· ἄνθος ἐκ τοῦ Ἰεσσαί, καὶ ἐκ τῆς ῥίζης αὐτοῦ ῥάβδος ἐβλάστησεν. Εὐφραινέσθω Ἀδὰμ ὁ προπάτωρ, καὶ ἡ Εὔα ἀγαλλιάσθω χαίρουσα· ἰδοὺ γὰρ ἡ οἰκοδομηθεῖσα ἐκ πλευρᾶς τοῦ Ἀδάμ, τὴν θυγατέρα καὶ ἀπόγονον, μακαρίζει ἐμφανῶς· Ἐτέχθη μοι γάρ φησι λύτρωσις, δι᾽ ἧς ἐκ τῶν δεσμῶν τοῦ Ἅδου ἐλευθερωθήσομαι. Ἀγαλλιάσθω ὁ Δαυΐδ κρούων τὴν κινύραν, καὶ εὐλογείτω τὸν Θεόν· ἰδοὺ γὰρ ἡ Παρθένος πρόεισιν ἐκ πέτρας ἀγόνου, πρὸς σωτηρίαν τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

Ἦχος β΄.

Δεῦτε φιλοπάρθενοι πάντες, καὶ τῆς ἁγνείας ἐρασταί· δεῦτε ὑποδέξασθε πόθῳ, τῆς παρθενίας τὸ καύχημα, ἐκ πέτρας βλυστάνουσαν στερεᾶς, τὴν πηγὴν τῆς ζωῆς, καὶ ἐκ τῆς ἀτεκνούσης, τὴν βάτον τοῦ ἀΰλου πυρός, τοῦ καθαίροντος, καὶ φωτίζοντος τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Ὁ αὐτός. Ἀνατολίου.

Τίς ὁ ἦχος τῶν ἑορταζόντων γίνεται; Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννα πανηγυρίζουσι μυστικῶς. Συγχάρητε ἡμῖν λέγοντες, Ἀδὰμ καὶ Εὔα σήμερον· ὅτι τοῖς πάλαι παραβάσει κλείσασι Παράδεισον, καρπὸς εὐκλεέστατος ἡμῖν ἐδόθη, ἡ Θεόπαις Μαρία, ἀνοίγουσα τούτοις πᾶσι τὴν εἴσοδον.

Ὁ αὐτός.

Ἡ προορισθεῖσα παντάνασσα, Θεοῦ κατοικητήριον, ἐξ ἀκάρπου σήμερον νηδύος προήκται, τῆς Ἄννης ἠγλαϊσμένης, τῆς ἀϊδίου οὐσίας τὸ θεῖον τέμενος· δι᾽ ἧς ἰταμὸς Ἅδης καταπεπάτηται· καὶ παγγενὴ Εὔα ἐν ἀσφαλεῖ ζωῇ εἰσοικίζεται· ταύτῃ ἐπαξίως ἐκβοήσωμεν· Μακαρία σὺ ἐν γυναιξί, καὶ ὁ καρπὸς τῆς κοιλίας σου εὐλογημένος.

Δόξα, καὶ νῦν.
Ἦχος πλ. δ΄. Σεργίου Ἁγιοπολίτου.

Ἐν εὐσήμῳ ἡμέρᾳ ἑορτῆς ἡμῶν σαλπίσωμεν, πνευματικῇ κιθάρᾳ· ἡ γὰρ ἐκ σπέρματος Δαυῒδ σήμερον τίκτεται, ἡ Μήτηρ τῆς ζωῆς, τὸ σκότος λύουσα· τοῦ Ἀδὰμ ἡ ἀνάπλασις, καὶ τῆς Εὔας ἡ ἀνάκλησις· τῆς ἀφθαρσίας ἡ πηγή, καὶ τῆς φθορᾶς ἀπαλλαγή, δι᾽ ἧς ἡμεῖς ἐθεώθημεν, καὶ τοῦ θανάτου ἐλυτρώθημεν· καὶ βοήσωμεν αὐτῇ σὺν τῷ Γαβριὴλ οἱ πιστοί· Χαῖρε Κεχαριτωμένη, ὁ Κύριος μετὰ σοῦ, διὰ σοῦ χαριζόμενος ἡμῖν τὸ μέγα ἔλεος.

Εἰς τὸν Στίχον, Στιχηρὰ Ἰδιόμελα,
Ἦχος δ΄. Γερμανοῦ Πατριάρχου.

Ἡ παγκόσμιος χαρά, ἐκ τῶν δικαίων ἀνέτειλεν ἡμῖν, ἐξ Ἰωακεὶμ καὶ τῆς Ἄννης, ἡ πανύμνητος Παρθένος· ἥτις δι᾽ ὑπερβολὴν ἀγαθότητος, ναὸς Θεοῦ ἔμψυχος γίνεται, καὶ μόνη κατὰ ἀλήθειαν, Θεοτόκος γνωρίζεται.

Αὐτῆς ταῖς ἱκεσίαις Χριστὲ ὁ Θεός, τῷ κόσμῳ τὴν εἰρήνην κατάπεμψον, καὶ ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν τὸ μέγα ἔλεος.

Στίχ. Ἄκουσον Θύγατερ, καὶ ἴδε.

Δι' Ἀγγέλου προῤῥήσεως, γόνος πάνσεπτος, ἐξ Ἰωακεὶμ καὶ τῆς Ἄννης τῶν δικαίων, σήμερον προῆλθες Παρθένε, οὐρανὸς καὶ θρόνος Θεοῦ, καὶ δοχεῖον καθαρότητος, τὴν χαρὰν προμηνύουσα παντὶ τῷ κόσμῳ, τῆς ζωῆς ἡμῶν πρόξενος, [illegible] ἀναίρεσις, εὐλογίας ἡ ἀντί[illegible] ἐν τῇ γεννήσει σου Κόρη θεόκλητε, [illegible] αἴτησαι, καὶ ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν τὸ μέγα ἔλεος.

Στίχ. Τὸ πρόσωπόν σου λιτανεύσουσιν

Στεῖρα ἄγονος ἡ Ἄννα, σήμερον χεῖρας κροτείτω φαιδρῶς· λαμπροφορείτω τὰ ἐπίγεια· βασιλεῖς σκιρτάτωσαν· ἱερεῖς ἐν εὐλογίαις εὐφραινέσθωσαν· ἑορταζέτω ὁ σύμπας κόσμος· ἰδοὺ γὰρ ἡ Βασίλισσα, καὶ ἄμωμος νύμφη τοῦ Πατρός, ἐκ τῆς ῥίζης τοῦ Ἰεσσαὶ ἀνεβλάστησεν. Οὐκ ἔτι γυναῖκες ἐν λύπαις τέξονται τέκνα· ἡ χαρὰ γὰρ ἐξήνθησε, καὶ ἡ ζωὴ τῶν ἀνθρώπων ἐν κόσμῳ πολιτεύεται. Οὐκ ἔτι τὰ δῶρα τοῦ Ἰωακεὶμ ἀποστρέφονται· ὁ θρῆνος γὰρ τῆς Ἄννης εἰς χαρὰν μετεβλήθη, Συγχάρητέ μοι λεγούσης, πᾶς ἐκλεκτὸς Ἰσραήλ· ἰδοὺ γὰρ δέδωκέ μοι Κύριος, τὸ ἔμψυχον παλάτιον τῆς θείας δόξης αὐτοῦ, εἰς κοινὴν εὐφροσύνην καὶ χαράν, καὶ σωτηρίαν τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

Δόξα, καὶ νῦν.

Ἦχος πλ. δ'. Σεργίου Ἁγιοπολίτου.

Δεῦτε ἅπαντες πιστοί, πρὸς τὴν Παρθένον δράμωμεν· ἰδοὺ γὰρ γεννᾶται, ἡ πρὸ γαστρὸς προορισθεῖσα τοῦ Θεοῦ ἡμῶν Μήτηρ, τὸ τῆς παρθενίας κειμήλιον, ἡ τοῦ Ἀαρὼν βλαστήσασα ῥάβδος ἐκ τῆς ῥίζης τοῦ Ἰεσσαί, τῶν Προφητῶν τὸ κήρυγμα, καὶ τῶν δικαίων, Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννης τὸ βλάστημα. Γεννᾶται τοίνυν, καὶ ὁ κόσμος σὺν αὐτῇ ἀνακαινίζεται. Τίκτεται, καὶ ἡ Ἐκκλησία τὴν ἑαυτῆς εὐπρέπειαν καταστολίζεται. Ὁ ναὸς ὁ ἅγιος, τὸ τῆς Θεότητος δοχεῖον, τὸ παρθενικὸν ὄργανον, ὁ βασιλικὸς θάλαμος, ἐν ᾧ τὸ παράδοξον τῆς ἀποῤῥήτου ἑνώσεως, τῶν συνελθουσῶν ἐπὶ Χριστοῦ φύσεων, ἐτελεσιουργήθη μυστήριον· ὃν προσκυνοῦντες ἀνυμνοῦμεν, τὴν τῆς Παρθένου πανάμωμον γέννησιν.

Ἀπολυτίκιον, Ἦχος δ'.

Ἡ γέννησίς σου Θεοτόκε, χαρὰν ἐμήνυσε πάσῃ τῇ οἰκουμένῃ· ἐκ σοῦ γὰρ ἀνέτειλεν ὁ ἥλιος τῆς δικαιοσύνης, Χριστὸς ὁ Θεὸς ἡμῶν καὶ λύσας τὴν κατάραν, ἔδωκε τὴν εὐλογίαν καὶ καταργήσας τὸν Θάνατον, ἐδωρήσατο ἡμῖν ζωὴν τὴν αἰώνιον.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΟΡΘΡΟΝ

Μετὰ τὴν α'. Στιχολογίαν, Κάθισμα.

Ἦχος δ'. Κατεπλάγη Ἰωσήφ.

Ἀναβόητον Δαυΐδ, τί ὤμοσέ σοι ὁ Θεός; Ἅ μοι ὤμοσε φησί, καὶ ἐκπεπλήρωκεν ἰδού, ἐκ τοῦ καρποῦ τῆς κοιλίας μου δοὺς [illegible] Παρθένον [illegible] ὁ πλαστουργὸς [illegible] Χριστὸς ὁ νέος Ἀδάμ, ἐτέχθη βασιλεὺς ἐπὶ τοῦ θρόνου μου· καὶ βασιλεύει σήμερον, ὁ ἔχων τὴν βασιλείαν ἀσάλευτον. Ἡ στεῖρα τίκτει, τὴν Θεοτόκον, καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Δόξα, καὶ νῦν, Τὸ αὐτό.

Μετὰ τὴν β'. Στιχολογίαν, Κάθισμα [illegible]

Ἐκ τῆς ῥίζης Ἰεσσαὶ [illegible] Δαυΐδ, ἡ θεόπαις [illegible], τίκτεται [illegible] [illegible], καὶ [illegible] θεοπρεπῶς [illegible]. Δόξα [illegible], ὁ οὐρανὸς [illegible] ἡ γῆ [illegible] [illegible] τῶν ἐθνῶν. Ἰωακεὶμ εὐφραίνεται, καὶ Ἄννα πανηγυρίζει, κραυγάζουσα. Ἡ στεῖρα τίκτει, τὴν Θε[illegible] καὶ τροφὸν, τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Δόξα, καὶ νῦν, Τὸ αὐτό.

Μετὰ τὸν Πολυέλεον, Κάθισμα.

Ἦχος πλ. δ'. Τὸ προσταχθὲν μυστικῶς.

Ἀγαλλιάσθω [illegible] τοῦ Θεοῦ [illegible] Θεοῦ μήτηρ αὐτὴ [illegible] [illegible] βλαστήσασα τὴν Μαρίαν καὶ [illegible] Ἰωακεὶμ [illegible] Ῥάβδος λέγων [illegible] ἐξ ἧς τὸ ἄνθος Χριστός, [illegible] Δαυΐδ. Ὄντως θαῦμα παράδοξον!

Δόξα, καὶ νῦν, Τὸ αὐτό.

Οἱ Ἀναβαθμοί, τὸ Α'. Ἀντίφωνον τοῦ [illegible] τοῦ Ἤχου.

Προκείμενον, [illegible]

Μνησθήσομαι τοῦ ὀνόματός [illegible]

Στίχ. Ἐξηρεύξατο ἡ καρδία μου

Τό, Πᾶσα πνοή. Εὐαγγέλιον [illegible]

Ἀναστᾶσα Μαριὰμ [illegible]

Δόξα. Ταῖς [illegible]

Καὶ νῦν. Ταῖς [illegible]

Εἶτα Στίχ. εἰς Ἦχον β'. [illegible]

Καὶ τὸ Ἰδιόμελον

Ἡ παγκόσμιος χαρά. [illegible]

34

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Η.

Οἱ Κανόνες, τοῦ Κυρίου Ἰωάννου μετὰ τῶν Εἱρμῶν εἰς η'. καὶ τοῦ Κυρίου Ἀνδρέου τὰ Τροπάρια εἰς ς'.

Ὁ Κανὼν τοῦ Κυρίου Ἰωάννου.

Ὠδὴ α' Ἦχος β'. Ὁ Εἱρμὸς

Δεῦτε λαοί, ᾄσωμεν ᾆσμα Χριστῷ τῷ Θεῷ, τῷ διελόντι θάλασσαν, καὶ ὁδηγήσαντι, τὸν λαὸν ὃν ἀνῆκε, δουλείας Αἰγυπτίων, ὅτι δεδόξασται.

Δεῦτε πιστοί, Πνεύματι θείῳ γηθόμενοι, τὴν ἐξ ἀκάρπου σήμερον, ἐπιδημήσασαν, εἰς βροτῶν σωτηρίαν, ἀειπάρθενον Κόρην, ὕμνοις τιμήσωμεν.

Χαῖρε σεμνή, Μήτηρ καὶ δούλη Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ, ἡ τῆς ἀρχαίας πρόξενος, μακαριότητος, τῶν ἀνθρώπων τῷ γένει, σὲ πάντες ἐπαξίως, ὕμνοις δοξάζομεν.

Ἡ τῆς ζωῆς, τίκτεται σήμερον γέφυρα, δι' ἧς βροτοὶ ἀνάκλησιν τῆς καταπτώσεως, τῆς εἰς Ἅδου εὑρόντες, Χριστὸν τὸν ζωοδότην, ὕμνοις δοξάζουσιν.

Ὁ Κανὼν τοῦ Κυρίου Ἀνδρέου.

Ὠδὴ α' Ἦχος πλ. δ'. Ὁ Εἱρμὸς.

Τῷ συντρίψαντι πολέμους, ἐν βραχίονι αὐτοῦ, καὶ διαβιβάσαντι τὸν Ἰσραὴλ ἐν Ἐρυθρᾷ θαλάσσῃ, ᾄσωμεν αὐτῷ, ὡς λυτρωτῇ ἡμῶν Θεῷ, ὅτι δεδόξασται.

Χορευέτω πᾶσα κτίσις, εὐφραινέσθω καὶ Δαυΐδ, ὅτι ἐκ φυλῆς αὐτοῦ, καὶ ἐκ τοῦ σπέρματος αὐτοῦ, προῆλθε ῥάβδος, ἄνθος φέρουσα τὸν Κύριον, καὶ λυτρωτὴν τοῦ παντός.

Ἡ Ἁγία τῶν Ἁγίων, ἐν ἁγίῳ ἱερῷ, βρέφος ἀνατίθεται, ἀνατραφῆναι ἐκ χειρὸς Ἀγγέλου· πάντες οὖν πιστῶς συνεορτάσωμεν, ἐν τῇ γεννήσει αὐτῆς

Στεῖρα ἄγονος ἡ Ἄννα, ἀλλ' οὐκ ἄτεκνος Θεῷ· ἤδη γὰρ προώριστο, ἐκ γενεῶν ἁγνῆς Παρθένου Μήτηρ· ὅθεν ὁ τῆς κτίσεως ἐβλάστησε, Κτίστης ἐν δούλου μορφῇ.

Σὲ τὴν ἄσπιλον ἀμνάδα, τὴν τὸ ἔριον Χριστῷ, μόνην ἐκ κοιλίας σου προσαγαγοῦσαν, τὴν ἡμῶν οὐσίαν, πάντες ἐκ τῆς Ἄννης τικτομένην σε, ὕμνοις γεραίρομεν. Δόξα.

Τρία ἄναρχα δοξάζω, τρία ἅγια ὑμνῶ, τρία συναΐδια, ἐν οὐσιότητι μιᾷ κηρύττω· εἷς γὰρ ἐν Πατρὶ Υἱῷ καὶ Πνεύματι, δοξολογεῖται Θεός.

Καὶ νῦν, Θεοτοκίον.

Τίς ἑώρακε παιδίον, ὃ οὐκ ἔσπειρε πατήρ, γάλακτι τρεφόμενον; ἢ ποῦ τεθέαται παρθένος Μήτηρ; ὄντως ὑπὲρ ἔννοιαν ἀμφότερα, Θεογεννῆτορ ἁγνή.

Καταβασία.

Σταυρὸν χαράξας Μωσῆς, ἐπ' εὐθείας ῥάβδῳ, τὴν Ἐρυθρὰν διέτεμε, τῷ Ἰσραὴλ πεζεύσαντι· τὴν δὲ ἐπιστρεπτικῶς, Φαραὼ τοῖς ἅρμασι, κροτήσας ἥνωσεν, ἐπ' εὔρους διαγράψας· τὸ ἀήττητον ὅπλον· διὸ Χριστῷ ᾄσωμεν, τῷ Θεῷ ἡμῶν, ὅτι δεδόξασται.

Ὠδὴ γ'. Ὁ Εἱρμὸς

Στερέωσον ἡμᾶς ἐν σοὶ Κύριε, ὁ ξύλῳ νεκρώσας τὴν ἁμαρτίαν, καὶ τὸν φόβον σου ἐμφύτευσον, εἰς τὰς καρδίας ἡμῶν τῶν ὑμνούντων σε.

Ἀμέμπτως τῷ Θεῷ πολιτευσάμενοι, τὴν πάντων ἐκύησαν σωτηρίαν, οἱ θεόφρονες γεννήτορες, τῆς τὸν Κτίστην τεκούσης καὶ Θεὸν ἡμῶν.

Ὁ πᾶσι τὴν ζωὴν πηγάζων Κύριος, ἐκ στείρας προήγαγε τὴν Παρθένον· ἣν εἰσδῦναι κατηξίωσε, μετὰ τόκον φυλάξας ἀδιάφθορον.

Τῆς Ἄννης τὸν καρπὸν Μαρίαν σήμερον, τὴν βότρυν κυήσασαν ζωηφόρον, ὡς Θεοτόκον ἀνυμνήσωμεν, προστασίαν τε πάντων καὶ βοήθειαν.

Εἱρμὸς ἄλλος.

Ἐστερεώθη ἡ καρδία μου ἐν Κυρίῳ, ὑψώθη κέρας μου ἐν Θεῷ μου, ἐπλατύνθη ἐπ' ἐχθρούς μου τὸ στόμα μου εὐφράνθην ἐν σωτηρίᾳ σου.

Εὐλογημένη ἡ κοιλία σου σώφρων Ἄννα, καρπὸν γὰρ ἤνθησε παρθενίας, τὴν ἀσπόρως τὸν τροφέα τῆς κτίσεως, τεκοῦσαν καὶ λυτρωτὴν Ἰησοῦν.

Σὲ μακαρίζει Ἀειπάρθενε πᾶσα κτίσις, ἐξ Ἄννης σήμερον γεννηθεῖσαν, τὴν ἐκ ῥίζης Ἰεσσαὶ ῥάβδον ἄχραντον, τὸ ἄνθος Χριστὸν βλαστήσασαν.

Σὲ ἀνωτέραν πάσης κτίσεως Θεοτόκε, δεικνύων ἄχραντε ὁ Υἱός σου, τὴν ἐξ Ἄννης μεγαλύνει σου γέννησιν, καὶ πάντας εὐφραίνει σήμερον.

Ἀνατραφεῖσα εἰς τὰ Ἅγια τῶν Ἁγίων, Παρθένε ἄχραντε Θεοτόκε, ἀνωτέρα ἀνεδείχθης τῆς κτίσεως, τὸν Κτίστην σαρκὶ κυήσασα.

Δόξα.

Σὲ προσκυνοῦμεν Πάτερ ἄναρχε τῇ οὐσίᾳ, ὑμνοῦμεν ἄχρονον τὸν Υἱόν σου, καὶ τὸ Πνεῦμα συναΐδιον σέβομεν, ὡς ἕνα τὰ τρία φύσει Θεόν.

Les *Ménées* commencent ainsi l'office du 8 septembre

« Que le ciel et la terre exultent de joie ! — Le ciel de Dieu, la Mère de Dieu est venue en cette terre, selon la promesse ; Anne presse une enfant en ses bras et Joachim est dans l'allégresse, disant : « Une tige est sortie de la race de David ; elle produira, ô prodige ! une fleur divine, le Christ lui-même (53 [1]) ».

Vient ensuite :

Le Canon du Seigneur André (54 [1])

Que la nature entière se réjouisse et que David chante avec elle ! De sa race une tige est sortie où s'épanouira, comme une fleur, le Christ rédempteur du monde.

La sainte des saintes sera placée dès son enfance dans le temple saint, et y recevra sa nourriture de la main des anges ; elle est le temple de Dieu et nous célébrons avec foi sa naissance.

Anne n'avait pas d'enfant, mais elle possédait son Dieu avec elle. Dès les générations lointaines, le Seigneur l'avait choisie pour être la mère de la Vierge toute sainte, l'aïeule de Celui qui, ayant créé le monde, a pris la forme de l'esclave.

O blanche agnelle, tu as fourni son vêtement à l'agneau du monde : c'est par toi, bienheureuse fille d'Anne, qu'il a revêtu notre nature, et c'est pourquoi nous t'offrons nos hymnes joyeux. *Gloria.*

Je glorifie l'éternelle Trinité, je chante les trois personnes, trois fois saintes et coéternelles en une seule substance, car un seul Dieu est adoré dans le Père, le Fils et l'Esprit.

Theotokion

Qui vit jamais aux bras d'une mère une enfant d'une naissance plus merveilleuse ?

Et quand s'est jamais vue une Vierge-Mère ? Vierge, et Mère de Dieu : cette merveille sans nom dépasse toute raison humaine.

Autre *hirmos* (54 [2])

Bénie es-tu, ô sainte Anne, d'avoir produit comme un fruit virginal, celle qui, par une charité toute divine, sera la Mère de Jésus-Sauveur.

O Marie toujours Vierge, l'univers entier te proclame bienheureuse, rameau béni de cette tige de Jessé dont la fleur est le Christ.

O Vierge très pure, ton Fils lui-même chante aujourd'hui ta

Καὶ νῦν, Θεοτοκίον.

Τὸν φυτουργὸν καὶ δημιουργὸν τῶν ἀνθρώπων, τεκοῦσα ἄχραντε Θεοτόκε, ἀνεδείχθης θησαυρὸς τῆς ζωῆς ἡμῶν, καὶ πύλη τοῦ ἀπροσίτου φωτός.

Καταβασία.

• Ῥάβδος εἰς τύπον τοῦ μυστηρίου παραλαμ-
• βάνεται· τῷ βλαστῷ γὰρ προκρίνει τὸν
• ἱερέα· τῇ στειρευούσῃ δὲ πρώην Ἐκκλησίᾳ
• νῦν ἐξήνθησε, ξύλον Σταυροῦ εἰς κράτος καὶ
• στερέωμα.

Ἡ Ὑπακοή. Ἦχος β.

Πύλην ἀδιόδευτον ὁ Προφήτης, μόνῳ τῷ Θεῷ ἡμῶν τηρουμένην, τὴν Ἁγίαν Παρθένον ἐκάλεσε· δι' αὐτῆς διῆλθεν ὁ Κύριος, ἐξ αὐτῆς προῆλθεν ὁ Ὕψιστος, καὶ πάλιν ἐσφραγισμένην κατέλιπε, λυτρούμενος ἐκ φθορᾶς τὴν ζωὴν ἡμῶν.

Εἰ δὲ βούλει, εἰπὲ Κάθισμα.

Ἦχος δ'. Κατεπλάγη Ἰωσήφ.

Ἡ Παρθένος Μαριὰμ, καὶ Θεοτόκος ἀληθῶς, ὡς νεφέλη τοῦ φωτὸς, σήμερον ἔλαμψεν ἡμῖν, καὶ ἐκ Δικαίων προέρχεται εἰς δόξαν ἡμῶν. Οὐκ ἔτι ὁ Ἀδὰμ κατακρίνεται· ἡ Εὔα τῶν δεσμῶν ἠλευθέρωται· καὶ διὰ τοῦτο κράζομεν βοῶντες, ἐν παῤῥησίᾳ τῇ μόνῃ Ἁγνῇ· Χαρὰν μηνύει, ἡ γέννησίς σου, πάσῃ τῇ οἰκουμένῃ.

Δόξα, καὶ νῦν, το αυτο.

Ὠδὴ δ'. Ὁ Εἱρμός.

• Εἰσακήκοα Κύριε, τὴν ἀκοὴν τῆς σῆς οἰ-
• κονομίας, καὶ ἐδόξασά σε μόνε φιλάν-
• θρωπε.

Ἀνυμνοῦμέν σε Κύριε, τὸν τοῖς πιστοῖς σωτήριον λιμένα, παρασχόντα πᾶσι τὴν σὲ κυήσασαν.

Σὲ Θεονύμφε καύχημα, πᾶσι Χριστὸς ἀνέδειξε καὶ κράτος, τοῖς ὑμνοῦσι πίστει σοῦ τὸ μυστήριον.

Ἀπειρόγαμε Δέσποινα, ταῖς σαῖς λιταῖς λυτρούμενοι πταισμάτων, εὐγνωμόνως πάντες σὲ μακαρίζομεν.

Εἱρμὸς ἄλλος.

• Ἀκήκοα Κύριε, τὴν ἀκοήν σου καὶ ἐφοβή-
• θην· ὅτι ἀῤῥήτῳ βουλῇ, Θεὸς ὢν ἀΐδιος,
• ἐκ τῆς Παρθένου προῆλθες σαρκωθείς. Δόξα
• τῇ δόξῃ σου Χριστὲ· δόξα τῇ δυνάμει σου.

Τὴν πάνσεπτον γέννησιν τῆς Θεοτόκου, ψαλμοῖς καὶ ὕμνοις, δοξολογοῦντες πιστοὶ, τὸν ἄφθαρτον, τὸν τῷ Δαυῒδ προομόσαντα καρπὸν, ἐκ τῆς ἀφθόρου παρασχεῖν, πίστει προσκυνήσωμεν.

Διήνοιξας Κύριε τὴν μήτραν Σάῤῥας, καρπὸν ἐν γήρᾳ τὸν Ἰσαὰκ παρασχών· ὁ αὐτὸς καὶ σήμερον, τῇ εὐσεβεῖ Ἄννῃ δέδωκας Σωτὴρ, ἐκ μήτρας γόνιμον καρπὸν, ἄσπιλον Μητέρα τὴν σήν.

Ἐπήκουσας Κύριε τῆς προσευχῆς μου, λεγέτω Ἄννα, ἐπαγγελίας καρπὸν, παρασχών μοι σήμερον, τὴν ἐκ πασῶν γενεῶν καὶ γυναικῶν προορισθεῖσαν, εἰς ἁγνὴν ἄχραντον Μητέρα σου.

Συγχαίρει σοι σήμερον θεόφρον Ἄννα, ἡ οἰκουμένη· τοῦ λυτρωτοῦ γὰρ αὐτῆς, τὴν Μητέρα ἤνθησας, τὴν ἐκ τῆς ῥίζης βλαστήσασαν Δαυῒδ, δυνάμεως ῥάβδον ἡμῖν, φέρουσαν τὸ ἄνθος Χριστόν.

Δόξα.

Δοξάζω σε ἄναρχε Τριὰς, ἀμέριστε τῇ οὐσίᾳ, χερουβικῶς ἐκβοῶν, τῇ πηλίνῃ γλώσσῃ μου· Ἅγιος Ἅγιος Ἅγιος, ὁ ὢν καὶ διαμένων εἰς ἀεὶ, εἷς Θεὸς ἀΐδιος.

Καὶ νῦν, Θεοτοκίον.

Πεπλήρωνται Ἄχραντε, τῶν θεηγόρων αἱ προφητεῖαι, ἐν τῇ γεννήσει τῇ σῇ, τῶν πιστῶς καλούντων σε, σκηνὴν καὶ πύλην καὶ ὄρος νοητὸν, βάτον καὶ ῥάβδον Ἀαρὼν, φυεῖσαν ἐκ ῥίζης Δαυΐδ.

Καταβασία.

• Εἰσακήκοα Κύριε, τῆς οἰκονομίας σου τὸ
• μυστήριον, κατενόησα τὰ ἔργα σου, καὶ
• ἐδόξασά σου τὴν Θεότητα.

Ὠδὴ ε'. Ὁ Εἱρμός.

• Ὁ σκιόγραφον ἀχλὺν, αἰνιγμάτων σκεδά-
• σας, καὶ τῶν πιστῶν ἐκβάσει τῆς ἀ-
• ληθείας, διὰ τῆς Θεόπαιδος, καταυγάσας τὰς
• καρδίας, καὶ ἡμᾶς τῷ φωτί σου Χριστὲ κα-
• θοδήγησον.

Ἀνυμνήσωμεν λαοὶ, τὴν τῶν πάντων αἰτίαν, τοῦ καθ' ἡμᾶς γενέσθαι τὸν αἴτιον· ἧς τὸν τύπον ἔχαιρον, ἀξιούμενοι Προφῆται, ἐναργῆ σωτηρίαν ταύτης καρπούμενοι.

Τῆς ἀνίκμου ὁ βλαστὸς, ῥάβδου τοῦ Ἱερέως, τῷ Ἰσραὴλ ἐδήλωσε πρόκρισιν· καὶ νῦν τὴν λαμπρότητα, τῶν φυσάντων παραδόξως, δᾳδουχεῖ τὸ ἐκ στείρας πανένδοξον κύημα.

Εἱρμὸς ἄλλος.

• Κύριε ὁ Θεὸς ἡμῶν, εἰρήνην δὸς ἡμῖν·
• Κύριε ὁ Θεὸς ἡμῶν, κτῆσαι ἡμᾶς· Κύ-
• ριε, ἐκτός σου ἄλλον οὐκ οἴδαμεν, τὸ ὄνομά
• σου ὀνομάζομεν.

Ἄχραντός σου ἡ γέννησις, Παρθένε ἄχραντε· ἄφραστος καὶ ἡ σύλληψις, καὶ ἡ ὠ-

naissance et est fier de montrer au monde la souveraine du monde.

Ta demeure sera le Saint des Saints, ô Vierge immaculée, Mère de Dieu, chef-d'œuvre du Créateur.

Doxa

Nous t'adorons, ô Père éternel en ta substance ; nous adorons ton Fils et ton Esprit tous deux coéternels avec toi : nous nous prosternons devant le Dieu un en trois personnes

Theotokion

Vierge toute pure, en nous donnant l'auteur de la vie et de toute grâce, tu es notre précieux trésor; tu nous fais entrer dans la céleste lumière.

Autre *hirmos* (55 [1])

Nous qui célébrons par des psaumes et de pieux cantiques la toute vénérable nativité de la Mère de Dieu, adorons dans la foi le Dieu qui avait promis à la famille de David un rejeton divin.

Seigneur, vous avez autrefois béni la vieillesse de Sara en lui donnant pour fils Isaac et aujourd'hui, Sauveur du monde, vous bénissez la pieuse Anne en lui donnant pour fille votre Mère.

Et Anne s'écrie : « Seigneur, vous avez entendu ma prière, et vous accomplissez votre promesse : elle est née, la désirée de toutes les générations, la Vierge toute pure et toute sainte, votre Mère à vous ! »

La terre entière, ô pieuse Anne, se réjouit avec toi quand tu fais germer de la tige de David la Mère du Rédempteur, tige féconde dont la fleur est le Christ. *Gloria.*

Je te glorifie, Trinité éternelle, indivise en ta substance. Que les luths des Chérubins accompagnent leurs voix puissantes quand ils s'écrient : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur qui EST et qui demeure à toujours, Dieu unique, Dieu éternel ! »

Theotokion

O Immaculée, ils sont accomplis les oracles des prophètes divinement inspirés qui t'appelaient le tabernacle, la porte, la sainte montagne, le buisson ardent, la verge d'Aaron issue de la tige de David.

δίς· ἄῤῥητος ὁ τόκος σου, νύμφη ἀνύμφευτε· Θε.. γὰρ ἦν, ὅλον φορέσας ἐμέ.

Σήμερον εὐφραινέσθωσαν, Ἀγγέλων τάγματα ᾄσμασι χορευέτωσαν οἱ ἐξ Ἀδάμ· ἐτέχθη γὰρ ῥάβδος, τὸ ἄνθος βλαστάνουσα, Χριστὸν τὸν μόνον λυτρωτὴν τοῦ Ἀδάμ.

Σήμερον Εὔα λέλυται τῆς καταδίκης, λέλυται καὶ ὁ Ἀδάμ, τῆς ἀρχαίας ἀρᾶς, ἐπὶ τῇ γεννήσει τῇ σῇ βοῶν ἄχραντε· Ἐν σοὶ τῆς φθορᾶς ἐλυτρώθημεν.

Δόξα σοι τῷ δοξάσαντι τὴν στεῖραν σήμερον ἔτεκε γὰρ τὴν ῥάβδον τὴν ἀειθαλῆ, ἐξ ἐπαγγελίας, ἐξ ἧς ἀνεβλάστησε Χριστὸς, τὸ ἄνθος τῆς ζωῆς ἡμῶν. Δόξα

Ἄναρχον προσκυνοῦμέν σε Τριὰς ἀμέριστε, ἄκτιστον συναΐδιον καὶ συμφυῆ, ἐν μιᾷ οὐσίᾳ, τρισὶν ὑποστάσεσιν, ὑπερφυῶς κηρυττομένην ἀεί. Καὶ νῦν. Θεοτοκίον.

Γέγονεν ἡ κοιλία σου Ἁγία Τράπεζα ἔμεινεν ἡ ἁγνεία σου ὥσπερ τὸ πρὶν, ἀσινὴς Παρθένε· Χριστὸς γὰρ ὁ ἥλιος, ὡς ἐκ παστοῦ νυμφίος ὤφθη ἐκ σοῦ

Καταβασία.

Ὦ τρισμακάριστον ξύλον! ἐν ᾧ ἐτέθη Χριστὸς, ὁ Βασιλεὺς καὶ Κύριος· δι' οὗ πέπτωκεν ὁ ξύλῳ ἀπατήσας, τῷ ἐν σοὶ δελεασθεὶς, Θεῷ τῷ προσπαγέντι σαρκὶ, τῷ παρέχοντι, τὴν εἰρήνην ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν.

Ὠδὴ ς'. Ὁ Εἱρμός.

Πρὸς Κύριον ἐκ κήτους ὁ Ἰωνᾶς ἐβόησε· Ζωήν με ἀνάγαγε, ἐκ πυθμένος Ἅδου δέομαι, ἵνα ὡς λυτρωτῇ, ἐν φωνῇ αἰνέσεως, ἀληθείας τε πνεύματι θύσω σοι.

Πρὸς Κύριον ἐν θλίψει στειρώσεως ἐβόησαν, τῆς Θεομήτορος, οἱ θεόφρονες γεννήτορες, καὶ ταύτην γενεαῖς γενεῶν ἐκύησαν, εἰς κοινὴν σωτηρίαν καὶ καύχημα.

Ἐδέξαντο οὐράνιον δωρὸν ἀξιόθεον, τῆς Θεομήτορος, οἱ θεόφρονες γεννήτορες, αὐτῶν τῶν Χερουβὶμ ὑπέρτερον ὄχημα, τὴν τοῦ Λόγου καὶ Κτίστου λοχεύτριαν.

Εἱρμὸς ἄλλος.

Ὡς ὕδατα θαλάσσης φιλάνθρωπε, τὰ κύματα τοῦ βίου χειμάζει με· ἀλλ' ὥσπερ τὸν Ἰωνᾶν ἐκ τοῦ κήτους, ἀνάγαγε ἐκ φθορᾶς τὴν ζωήν μου, εὔσπλαγχνε Κύριε.

Ὑμνοῦμεν τὴν ἁγίαν σου γέννησιν, τιμῶμεν καὶ τὴν ἄσπορον σύλληψιν, σοῦ νύμφη θεόνυμφε καὶ Παρθένε· σκιρτῶσι δὲ σὺν ἡμῖν Ἀγγέλων τάξεις, καὶ τῶν Ἁγίων ψυχαί

Ἁγίαν τῶν Ἁγίων ὑπάρχουσαν, οἱ σώφρονες πατέρες σου Ἄχραντε, ἀνέθεντό σε ἐν οἴκῳ Κυρίου, ἀνατραφῆναι σεμνῶς, καὶ εἰς Μητέρα ἑτοιμασθῆναι αὐτῷ

Αἱ στεῖραι καὶ μητέρες χορεύσατε· θαρσεῖτε καὶ σκιρτήσατε ἄγονοι· ἡ ἄτεκνος γὰρ στεῖρα, τὴν Θεοτόκον βλαστάνει ἥτις λύσει τῶν ὠδίνων τὴν Εὔαν, καὶ τῆς ἀρᾶς τὸν Ἀδάμ.

Ἀκούω τοῦ Δαυὶδ μελῳδοῦντός σοι· Ἀχθήσονται παρθένοι ὀπίσω σου, ἀχθήσονται εἰς ναὸν Βασιλέως· καὶ σὺν αὐτῷ σε κἀγὼ, θυγατέρα τοῦ Βασιλέως ὑμνῶ Δόξα.

Ἐν σοὶ τὸ τῆς Τριάδος μυστήριον, ὑμνεῖται καὶ δοξάζεται ἄχραντε· Πατὴρ γὰρ ηὐδόκησε, καὶ ὁ Λόγος ἐσκήνωσεν ἐν ἡμῖν, καὶ θεῖον Πνεῦμα σοὶ ἐπεσκίασε

Καὶ νῦν, Θεοτοκίον.

Χρυσοῦν θυμιατήριον γέγονας τὸ πῦρ γὰρ ἐν γαστρί σ.. ἐσκήνωσεν, ὁ Λόγος ἐκ Πνεύματος τοῦ Ἁγίου, καὶ ἐν ἀνθρώπου μορφῇ καθωράθη, Θεογεννῆτορ ἁγνή

Καταβασία

Νοτίῳ θηρὸς ἐν σπλάγχνοις, παλάμας Ἰωνᾶς σταυροειδῶς διεκτετάσας, τὸ σωτήριον πάθος προδιετύπου σαφῶς· ὅθεν τριήμερος ἐκδὺς, τὴν ὑπερκόσμιον Ἀνάστασιν ὑπεζωγράφησε, τοῦ σαρκὶ προσπαγέντος Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ, καὶ τριημέρῳ ἐγέρσει, τὸν κόσμον φωτίσαντος.

Κοντάκιον, Ἦχος δ'. Αὐτόμελον.

Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννα ὀνειδισμοῦ ἀτεκνίας, καὶ Ἀδὰμ καὶ Εὔα, ἐκ τῆς φθορᾶς τοῦ θανάτου, ἠλευθερώθησαν Ἄχραντε, ἐν τῇ ἁγίᾳ γεννήσει σου· αὐτὴν ἑορτάζει καὶ ὁ λαός σου, ἐνοχῆς τῶν πταισμάτων, λυτρωθεὶς ἐν τῷ κράζειν σοι· Ἡ στεῖρα τίκτει τὴν Θεοτόκον, καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Ὁ Οἶκος.

Ἡ προσευχὴ ὁμοῦ καὶ στεναγμὸς, τῆς στειρώσεως καὶ ἀτεκνώσεως Ἰωακεὶμ τε καὶ Ἄννης, εὐπρόσδεκτος, καὶ εἰς τὰ ὦτα Κυρίου ἐλήλυθε, καὶ ἐβλάστησαν καρπὸν ζωηφόρον τῷ κόσμῳ· ὁ μὲν γὰρ προσευχὴν ἐν τῷ ὄρει ἐτέλει, ἡ δὲ ἐν παραδείσῳ ὄνειδος φέρει· ἀλλὰ μετὰ χαρᾶς, ἡ στεῖρα τίκτει τὴν Θεοτόκον, καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Συναξάριον.

Τῇ Η'. τοῦ αὐτοῦ μηνὸς, τὸ Γενέθλιον τῆς Ὑπεραγίας Δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου, καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας.

Autre *hirmos* (55 [2])

Ta naissance est toute sainte, ô Vierge toute sainte, comme ta conception est ineffable, comme ta maternité sera toute divine, ô épouse sans époux terrestre : et ton Fils sera tout mon soutien, mon Sauveur.

Que les chœurs angéliques aujourd'hui soient en fête ! Que les enfants d'Adam entonnent des cantiques, car elle nous est venue la Mère du Rédempteur, et Adam est sauvé !

A la malédiction tombée sur Ève et sur Adam a succédé le pardon miséricordieux, et l'univers s'écrie : « Nous sommes par toi délivrés de la mort, ô Immaculée ! »

Gloire à toi, Seigneur, qui as glorifié ta vertueuse et fidèle servante en lui donnant, comme tu l'avais promis, cette tige féconde où va s'épanouir le Christ, fleur de notre vie.

Doxa

Nous t'adorons, éternelle, incréée, indivise Trinité, substance unique en trois *subsistences*, digne d'être célébrée à jamais.

Theotokion

Ton sein, ô Vierge, est un tabernacle sacré ; ta pureté, ô Vierge, reste immaculée comme au commencement : le Christ ton Fils est l'époux sortant radieux de la chambre nuptiale.

Autre *hirmos* (56 [1])

Nous chantons ta naissance, ô Vierge épouse, ô Vierge mère, comme nous avons chanté ta conception ineffable ; et les chœurs des anges et les âmes des saints unissent leurs louanges aux nôtres.

O Vierge sans tâche, tes sages parents t'introduiront dans le temple, toi la sainte des saintes, et là, instruite dans les choses divines, tu seras préparée à ton rôle de Mère divine.

Toutes les femmes et toutes les mères, assemblez-vous en chœur; ayez confiance, vous toutes dont les foyers sont vides : celle qui était votre compagne d'infortune est devenue mère, et son enfant délivrera Adam de sa peine comme Ève de ses douleurs.

J'entends David qui psalmodie : « Que des Vierges soient amenées derrière toi ; qu'elles soient amenées à la maison du Seigneur ! » et moi-même, associant ma voix à la sienne, je chante la Fille du Roi. *Gloria*.

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Η.

Στίχοι.

Πάσας ἀληθῶς, Ἄννα, νικᾷς μητέρας,
Μήτηρ ἕως ἂν σὴ γένηται Θυγάτηρ.

Ἐξάγαγε πρὸς φῶς Θεομήτορα ὀγδόη Ἄννα.

Ἧς ὁ πατὴρ Ἰωακεὶμ ἐκ βασιλικῆς φυλῆς εἷλκε τὸ γένος. Οὗτος, εἰ καὶ διπλᾶ τὰ δῶρα αὐτοῦ τῷ Θεῷ προσέφερεν ὡς φιλόθεος καὶ πλούσιος, [illegible] ἐνεδείξατο. Ἐπὶ τούτῳ ἀχθεὶς τὴν καρδίαν, αὐτὸς μὲν ἐν τῷ ὄρει, ἡ δὲ τούτου σύνευνος Ἄννα ἐν τῷ παραδείσῳ, δάκρυσι τὸν Θεὸν ἱκέτευον. Ὃς καὶ παρέσχεν αὐτοῖς καρπὸν κοιλίας ἅγιον, τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον. Ἵνα δὲ καὶ τῆς Ἄννης ἐξ ἑκατέρων τῶν μερῶν ἴδωμεν τὰ γνωρίσματα, τὸ ἀκριβὲς διηγήσομαι.

Ἐ[illegible] τοῦ ἀπὸ γένους Δαυῒδ καὶ Σολομῶντος εὑρίσκεται ὁ Ματθάν· ὃς ἔγημε Μαρίαν ἐκ τῆς Ἰούδα φυλῆς, καὶ ἐγέννησεν Ἰακώβ, τὸν πατέρα Ἰωσὴφ τοῦ τέκτονος, καὶ θυγατέρας τρεῖς, Μαρίαν, Σοβήν, καὶ Ἄνναν. Καὶ ἡ μὲν Μαρία γεννᾷ Σαλώμην τὴν μαῖαν· ἡ δὲ Σοβὴ γεννᾷ τὴν Ἐλισάβετ· ἡ δὲ Ἄννα γεννᾷ τὴν Θεοτόκον· ὡς εἶναι τὴν Θεοτόκον, ἔγγονον Ματθάν, καὶ Μαρίας τῆς γυναικὸς αὐτοῦ· τὴν [illegible] Ἐλισάβετ καὶ τὴν Σαλώμην, ἀνεψιὰς μὲν τῆς Ἄννης, ἐξαδέλφας δὲ τῆς Θεοτόκου.

Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ, Οἱ Ἅγιοι αὐτάδελφοι, Ῥοῦφος καὶ Ῥουφιανός, ξίφει τελειοῦνται.

Στίχ. Κλίνων ἑαυτὸν Ῥουφιανὸς τῷ ξίφει,
Μένω σε, φησί, Ῥοῦφε, μὴ μέλλῃς, ἕπου.

Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ, Ὁ Ἅγιος Σεβῆρος ξίφει τελειοῦται.

Στίχ. Ἕτοιμός εἰμι πρὸς τὸ πᾶν οἴσειν πάθος,
Σεβῆρος εἶπε· καὶ πρός με τὸ ξίφος;

Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ, Ὁ Ἅγιος Ἀρτεμίδωρος πυρὶ τελειοῦται.

Στίχ. Ἀρτεμίδωρος ὡς καθάλλεσθαι σθένει,
Καὶ τοῦ πυρὸς φλέγοντος ἔργῳ δεικνύει.

Διήγησις περὶ ἀγάπης πάνυ ὠφέλιμος.

Ἱερεύς τις μετ᾽ εὐλαβοῦς Διακόνου ἀγάπην τῷ Κυρίῳ φίλην εἰς ἀλλήλους κτησάμενοι, διὰ δαιμονικῆς σκαιότητος εἰς ἔχθραν περιτραπέντες, ἐπὶ πολὺ ἔμειναν ἀδιάλλακτοι. Ἐπεὶ δὲ ἐπ᾽ αὐτῷ τῷ μίσει τελευτῆσαι τὸν Ἱερέα συνέβη, ὁ Διάκονος ἤσχαλλεν, ὅτι μὴ ζῶντι τῷ Ἱερεῖ τὴν ἔχθραν διέλυσε. Καί τινι τῶν εὐδιακρίτων τὸ συμβὰν κοινωσάμενος, ὑπὸ τούτου πρός τινα τῆς ἐρήμου μονάστην γενέσθαι παρηγγυᾶτο· ὁ δέ, μάλα προθύμως τοὺς ἐρημικωτέρους τόπους περινοστῶν, τὸν ἰατρὸν ἐπεζήτει.

Καὶ δή τινα καταλαβὼν γέροντα, τούτῳ τὴν μνησικακίαν ἀπεκάλυψεν, ἐναργῆ πληροφορίαν ζ[illegible] παρ᾽ αὐτοῦ τῆς ἀφέσεως. Πρὸς ὃν ὁ γέρων· Ὁ πιστῶς αἰτῶν, λαμβάνει· καὶ τῷ κρούοντι ἀνοιγήσεται, οὐκ ἐμὸς ὁ λόγος, φησίν, ἀδελφέ· καὶ σοί, ὡς ἐπ᾽ ἀγαθῷ σπεύδοντι, ταχεῖαν τοῦ ζητουμένου λύσιν λαβεῖν παρέξει ὁ Κύριος. Ὅθεν εἰληφὼς ἀναστρέφει· καὶ ὥρας ἐν τῷ ναῷ τῆς μεγάλης Ἐκκλησίας γενόμενος, πρὸ πάντων [illegible] τὰς Ὡραίας πύλας καταλαβεῖ, καὶ τὸν πρῶτον ἐν αὐταῖς εἰσβάλλοντα κατιδὼν, καὶ ἐξ [illegible] αὐτὸν προσφέρουσεν, δοὺς αὐτῷ καὶ τὸ ἐσφραγισμένον τοῦτο πιττάκιον, καὶ παρ᾽ αὐτῷ ἔσται σοι πάντως βέβαια τῶν ὁραμάτων ἡ ἐπανόρθωσις.

Τότε ὁ Διάκονος, ὡς ὁ Πατὴρ διετάξατο, ἀωρὶ τῶν νυκτῶν τοῦ ναοῦ καταλαμβάνει τὰ προπύλαια· καὶ παρευθὺς ὁ δηλωθεὶς ὑπὸ τοῦ Πατρὸς ἀνὴρ ἀνεφάνη· καὶ τοῦτον ὁ Διάκονος ἀσπασάμενος, τὸ γραμμάτιον τοῦ γέροντος ἐπιδίδωσιν, ἀνακαλύψας αὐτῷ τὸ ἐπακολουθῆσαν τοῦ δράματος. Ὀξὺς δὲ ὢν ὁ ἀνήρ, οἰκονομίας χάριν τὸ γινόμενον ἔκρινε, καὶ ὅλον ἑαυτὸν καταβρέχων τοῖς δάκρυσιν, ἔλεγε· Τίς εἰμι ἐγὼ ὁ ἐλάχιστος, ἵνα κατατολμήσω τοιούτου ἐγχειρήματος; ὅμως ταῖς εὐχαῖς καταθαρρήσας τοῦ ἀποστείλαντός σε, πρὸς τὸ [illegible] τρέψομαι.

Καὶ δὴ ἐπ᾽ αὐταῖς ταῖς κεκλεισμέναις πύλαις ὡς ἵστατο, τὰς χεῖρας ὑψώσας πρὸς οὐρανόν, καὶ γόνυ κλίνας, τὴν κεφαλὴν εἰς τὸ ἔδαφος τεθεικώς, ὑπεψιθύριζεν τῇ προσευχῇ· καὶ μετὰ μικρὸν ἀναστὰς (φαίνεται λέγειν, κατανοῶν τὸ μυστήριον, καὶ τὸ πρὸς τὸν Θεὸν τοῦ ἀνδρὸς [illegible]), ὡς εἴρηκεν· Ἄνοιξον ἡμῖν τὴν θύραν τοῦ ἐλέους σου, Κύριε· τὰ προπύλαια αὐτοῦ αὐτομάτως ἠνεῴχθη, καὶ τούτῳ συνεισελθόντος τοῦ Διακόνου, ἐπὶ τὴν ἄλλην τοῦ νάρθηκος ἔστησαν. Αὖθις τε πάλιν πρὸς τὰς ἐκεῖσε τοῦ ναοῦ ἐξ ἀργύρου πύλας γενόμενοι, ὁ [illegible] ἐκεῖνος ἀνήρ, πρὸς τὸν Διάκονον ἔφησεν· Ἐνταῦθα [illegible], καὶ περαιτέρω μὴ προβαίνε.

Ἐκεῖνος δέ, τὴν συνήθη πάλιν ἐπὶ τῇ [illegible] ποιήσας μετάνοιαν, τὰς ἀργυρᾶς πύλας κεκλεισμένας οὔσας ἀνοίξας καὶ εἰσελθὼν ἐν τῷ ναῷ, ξένον θέαμα ἐδέχετο ἐν ἑαυτῷ. Ἐκ γὰρ τῆς ὀροφῆς τοῦ ναοῦ λυχνία [illegible] ἐπιλάμψασα, τῇ κεφαλῇ τοῦ ἀνδρὸς [illegible] τὸ [illegible] προσιεμένη [illegible]. Ὡς δὲ πρὸς αὐτὸ [illegible] τὸ Θυσιαστήριον ἔφθασε, κἀκεῖ προσκλίνας τὴν κεφαλήν, [illegible] ἔξω πρὸς τὸν Διάκονον γίνεται, καὶ πάλιν αὐτομάτως πᾶσαι αἱ θύραι ἐκλείσθησαν. Τότε [illegible] καὶ [illegible] τὸν Διάκονον ἔλαβε, μὴ τολμῶντα τῷ ἀνδρὶ πλησιάσαι τὸ σύνολον· εἶχε γάρ, ὡς ἔλεγεν, ἀπὸ τῆς [illegible] ὡς Ἀγγέλου δεδεγμένον τὸ πρόσωπον, [illegible] τὸν Διάκονον βάλλεσθαι, λέγοντα, ὅτι Ἄγγελος ἐστὶν ὁ φαινόμενος, καὶ οὐκ ἄνθρωπος. Ἀλλ᾽ οὐδὲ τοῦτο διέλαθε τὸν φαινόμενον· φησὶ γὰρ πρὸς τὸν Διάκονον· Τί τοῖς λογισμοῖς δεινῶς πολιορκῇ καὶ ταράττῃ, ὦ ἄνθρωπε; Πίστευσον, ὅτι κἀγὼ [illegible] εἰμι ἄνθρωπος, καὶ ἐξ αἵματος καὶ σαρκός, καὶ εὐγενοῦς οἴκου, Χαρτουλάριος τὸ ἐπάγγελμα, ἐκ τῶν ἐκεῖσε προσόδων τὰ πρὸς ζωὴν πορίζομενος· ἀλλ᾽ ἡ πάντα καλῶς διεξάγουσα πρόνοια, δι᾽ εὐτελῶν πολλάκις, μεγάλα εἴωθε διεξάγειν τεράστια· ὅμως, ἀδελφέ, πρὸς τὸ προκείμενον ἀπίωμεν.

Καὶ ἄμφω πρὸς τὸν φόρον εὐθυδρομήσαντες, τὸν ναὸν ἐκεῖσε τῆς Θεοτόκου κατέλαβον· καὶ [illegible] τὰς κεκλεισμένας πύλας ἤδη γενόμενοι τοῦ ναοῦ, διὰ προσευχῆς πάλιν κρατείνας ἀνέῳξε· καὶ πρὸς αὐτὸ γενόμενος τὸ Θυσιαστήριον, τὴν εὐχὴν ἐπιτελεῖ κατὰ τὸ σύνηθες· καὶ τὸν Διάκονον, ἔξω ἑστῶτα, καταλαβόντος, μετ᾽ ἐκπλήξεως τὸ, Κύριε ἐλέησον, λέγοντα, αἱ πύλαι [illegible] ἄφνω πάλιν ἐκλείσθησαν.

Εἶτα πάλιν τὸν ἐν Βλαχέρναις τῆς Θεοτόκου καταλαμβάνει ναόν. Ἔλεγε δὲ ὁ Διάκονος, ὅτι οὕτως [illegible], [illegible] ἐν τοῖς [illegible] ἐποίησα, ὡς μηδὲ [illegible] τῇ ἡμῶν [illegible] παραβάλλεσθαι. Καὶ δὴ [illegible] τὰς πύλας τῆς Θεοτόκου γενόμενοι, αὐτομάτως καὶ αὐταὶ [illegible] καὶ τὴν εὐχὴν κἀκεῖσε ποιησάμενος, δάκρυσι καταβρέχων τὰς παρειάς, [illegible] πύλας κατέλαβε· καὶ ἐν αὐταῖς τὸν Διάκονον [illegible], [illegible] τῶν [illegible] παρηγγυᾶτο τὴν κατάπαυσιν. Καὶ [illegible]

En toi, Vierge immaculée, soit loué et glorifié le mystère de la Trinité, car tel est le bon plaisir de Dieu le Père, et du Verbe qui fait chez nous sa demeure, et de l'Esprit qui t'a couverte de son ombre.

Theotokion

Tu es l'encensoir d'or, ô chaste Mère de Dieu ; au souffle de l'Esprit, un feu divin s'est allumé en toi, et le Verbe a été vu sous la forme d'un mortel.

(56 [1]) Kontakion de Romanos (voir page 193)

Synaxaire (57 [1])

Le 8 de ce mois, la naissance de Marie Mère de Dieu et toujours vierge, notre toute-sainte souveraine.

Stikhi

En vérité, Anne, tu surpasses toutes les mères,
Puisque tu as pour fille la Vierge Mère.

Le huitième jour, avant l'aurore, Anne a mis au monde la Mère de Dieu.

Le père (de Marie) était Joachim de la tribu royale. Bien qu'il fît au temple de doubles offrandes, il était accablé d'opprobres parce qu'il n'avait aucune postérité... Mathan descendait du roi David et de Salomon. Il épousa Marie de la tribu de Juda et eut pour fils Jacob, le père du charpentier Joseph, ainsi que trois filles, Marie, Sobé, et Anne. Marie fut la mère de Salomé... Sobé d'Elisabeth, mais Anne le fut de la Mère de Dieu, etc.

Le même jour, les saints frères Ruphus et Ruphianus périssent sous la hache.

Penchant sa tête sous la hache, Ruphianus dit :

Je t'attends, Ruphus, ne tarde pas, viens !

Le même jour, le saint Severus périt sous la hache.

Le même jour, le saint Artémidore périt par le feu.

Hirmos (58 [1])

Vierge sainte, avec foi nous vénérons et célébrons ta bénie nativité annoncée d'avance par une promesse ; le Christ va paraî-

φλοιὰν τὴν ἐξ ἔθους εὐχὴν πεποιηκότων, οἱ τῶν πυλῶν ἐπάρσεις [illegible] τὴν εἴσοδον [illegible] καὶ πρὸς τοῦ ναοῦ γινομένου, τὸ μεσαίτατον, τα [illegible] ἐπιμείνας, ἀνθ' [illegible] ἐν αὐτῷ [illegible]

Ὡς δὲ μετὰ ταῦτα [illegible] Διάκονος διεβεβαιοῦτο ὅτι, [illegible] πρὸς τὸν βαθμὸν τῆς πύλης, [illegible] ἱστάμην θαμβούμενος, ὀφθαλμοφανῶς εἶδον ὡσεὶ Διάκονόν τινα, ἐκ τοῦ Θυσιαστηρίου ἐξερχόμενον, καὶ ἐν τῇ χειρὶ κατέχοντα θυμιατήριον, καὶ θυμιῶντα τὸ ἱερὸν Ἁγίασμα. Μετὰ δὲ μικρᾶς τινος ὥρας διάστημα, ὡς κληρικούς τινας εἶδον εἰσερχομένους, Ἱερεῖς [illegible] περικειμένους λευκοφανῆ· καὶ πάλιν ἱερεῖς ἄλλο [illegible] ν, πορφυρᾶν ἐσθῆτα περικειμένους εἰσερχομένους, καὶ τούτους ἀμφοτέρους χορείαν ἐγείραντας, ἐπᾴδειν μέλος μάλα τερπνὸν καὶ ἐξαίσιον, ὡς μηδὲν ἕτερον καταλαβεῖν τὸν Διάκονον δύνασθαι, εἰμὴ μόνον τὸ, Ἀλληλούια. Καὶ μετὰ τὸ τὴν εὐχὴν τελέσαι τὸν Χαρτουλάριον, ἐξελθεῖν, καὶ εἰπεῖν πρὸς τὸν Διάκονον· Ἀδελφὲ, ἔνδον τοῦ ναοῦ ἀκωλύτως γενόμενος, πρὸς τοὺς τὴν ἀριστερὰν χορείαν ἐπέχοντας Ἱερεῖς στόχασαι, εἰ δύναιο κατανοῆσαι τὸν μεθ' οὗ τῇ μνησικακίᾳ ἀδιάλλακτος ἔμεινας.

Τότε εἰσελθὼν ὑπότρομος ὁ Διάκονος, σπουδῇ πρὸς τὸν τοῦ Θεοῦ ἄνθρωπον ἐξελθὼν εἴρηκεν, μὴ δύνασθαι πρὸς τοὺς ἐκεῖσε τὸν ἐπ' ἔχθρᾳ τὸν βίον καταλύσαντα ἰδεῖν Ἱερέα. Εἶτα πάλιν πρὸς αὐτὸν ὁ ἀνθρωπόμορφος ἄγγελος, εἰσελθὼν, κατάθεε καὶ τὴν χορείαν τὴν δὲ τὴν δεξιὰν, εἴρηκε. Καὶ [illegible] πρὸς αὐτὴν γενόμενος ὁ Διάκονος, καθαρῶς ἑστῶτα ἐν αὐτῇ γνωρίσαι τὸν ζητούμενον ἔφασκε. Καὶ πρὸς αὐτὸν ὁ μακάριος· Εἰ τοῦτον ἀκριβῶς κατενόησας, εἰπὲ πορευθεὶς ταδε· Νικήτας ὁ Χαρτουλάριος, ἔξω ἑστὼς, ἐλθεῖν σε προσφωνεῖ. Καὶ πεισθεὶς ὁ Διάκονος, κατὰ τὴν διαταγὴν, τὸν Ἱερέα ἐκ τῆς δεξιᾶς πρὸς τὸν τοῦ Θεοῦ ἄνθρωπον συνεξάγει χορείας, ῷ καὶ πρᾳεῖᾳ ἔλεξε τῇ φωνῇ· Κύριε Πρεσβύτερε, διαλλάγηθι τῷ ἀδελφῷ, διὰ τὸ ἀμφοτέρους ἐν τῇ σῇ ἀθρόᾳ μεταβολῇ ἀσυμφώνους μεῖναι τῷ σφάλματι.

Τότε γόνυ ἀμφότεροι κλίναντες, ἐν ἁπλῷ φιλήματι τὴν ἔχθραν διέλυσαν· καὶ ὁ μὲν Ἱερεὺς τὸν ναὸν εἰσῄει, καὶ τὴν αὐτοῦ χορείαν κατέλαβεν· ὁ δὲ τοῦ Θεοῦ ἄνθρωπος ἔλαβε τὸν Διάκονον, καὶ τῇ φλοιᾷ τοῦ ἱεροῦ ἁγιάσματος προσπεσόντος, αἱ πύλαι τούτου θείᾳ δυνάμει ἐκλείσθησαν· καὶ μέρος τι τῆς ὁδοῦ διανύσαντες, ἄμφω ἔστησαν· καὶ ὁ τοῦ Θεοῦ ἄνθρωπος οὕτω πως ἔφη πρὸς τὸν Διάκονον· Ἀδελφὲ, σώζων σώζου, καὶ τὴν σεαυτοῦ ψυχὴν περιποίησαι, καὶ τῷ πρὸς τὴν ἐμὴν ἐντέλειαν Πατρί σε ἀποστείλαντι εἰπὲ πορευθείς· Τῶν εὐχῶν σου ἡ καθαρότης, καὶ ἡ πρὸς Θεὸν παῤῥησία, καὶ νεκρὸν πρὸς εἰρήνην ἐξαναστῆσαι δύναται, ἡμῶν εἰς τοῦτο μηδὲν τὸ παράπαν συμβαλλομένων· καὶ τοῦτο εἰπὼν, ἐξ ὀφθαλμῶν τοῦ Διακόνου ἐγένετο.

Ἐκεῖνος δὲ, προσκυνήσας τὸ ἔδαφος, ἐν ᾧ οἱ τοῦ θαυμαστοῦ ἵσταντο πόδες ἀνδρὸς, τὴν πρὸς τὸν γέροντα πορείαν ἐπεπαντ[illegible] [illegible], δοξάζων καὶ εὐλογῶν τὸν Θεὸν ὅτι αὐτῷ πρέπει δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας. Ἀμήν.

Ὠδὴ ζ'. Ὁ Εἱρμός.

Βάτος ἐν ὄρει πυράφλεκτος, καὶ δροσοβόλος κάμινος Χαλδαϊκὴ, σαφῶς προγράφει σε Θεόνυμφε· τὸ γὰρ Θεῖον ἄϋλον ἐν ὑλικῇ γαστρὶ πῦρ ἀφλέκτως ἐδέξω· διὸ τῷ ἐκ σοῦ τεχθέντι κράζομεν· Εὐλογητὸς ὁ Θεὸς, ὁ τῶν Πατέρων ἡμῶν.

Σοῦ ταῖς αὔλοις ἐμ[illegible]στεσιν, ὁ νομοθέτης εἴργετο κατανοεῖν, τὸ μέγα Πάνσεμνε μυστήριον, μὴ φρονεῖν χαμαίζηλα, συμβολικῶς παιδευόμενος ποτέ· διὸ ἐκπλαγεὶς τὸ θαῦμα ἔλεγεν· Εὐλογητὸς ὁ Θεὸς, ὁ τῶν Πατέρων ἡμῶν.

Ὄρος καὶ πύλην οὐράνιον, καὶ νοητήν σε κλίμακα θεοπρεπῶς χορὸς ὁ θεῖος προηγόρευσε· ἐκ σοῦ γὰρ λίθος τέτμηται, οὐχ ὑπὸ χεῖρας ἐγχειρίδιον ἀνδρός· καὶ πύλην, δι' ἧς διῆλθε Κύριος, τῶν θαυμασίων Θεὸς, ὁ τῶν Πατέρων ἡμῶν.

Εἱρμὸς ἄλλος.

Τῶν Χαλδαίων ἡ κάμινος, πυρὶ φλογιζομένη ἐδροσίζετο Πνεύματος, Θεοῦ ἐπιστασίᾳ· οἱ Παῖδες ὑπέψαλλον· Εὐλογητὸς ὁ Θεὸς, ὁ τῶν Πατέρων.

Ἑορτάζομεν Ἄχραντε, καὶ πιστῶς προσκυνοῦμεν, τὴν ἁγίαν σου γέννησιν, τὴν ἐξ ἐπαγγελίας· δι' ἧς ἐλυτρώθημεν, τῆς ἀρχεγόνου ἀρᾶς, ἐπιφανέντος Χριστοῦ.

Νῦν ἡ Ἄννα εὐφραίνεται, καὶ βοᾷ καυχωμένη· Στεῖρα οὖσα γεγέννηκα, τοῦ Θεοῦ τὴν Μητέρα, δι' ἧς τὸ κατάκριμα, τῆς Εὔας λέλυται, καὶ ἡ ἐν λύπαις ὠδίς.

Ὁ Ἀδὰμ ἠλευθέρωται, καὶ ἡ Εὔα χορεύει, καὶ βοῶσιν ἐν πνεύματι, πρὸς σὲ τὴν Θεοτόκον· Ἐν σοὶ ἐλυτρώθημεν, τῆς ἀρχεγόνου ἀρᾶς, ἐπιφανέντος Χριστοῦ.

Στεῖραι ἄγονοι σπεύσατε, ψυχαὶ ἠτεκνωμέναι, ὅτι Ἄννα πολύτεκνος, καὶ νῦν εὐφραινομένη· μητέρες χορεύσατε, σὺν τῇ Μητρὶ τοῦ Θεοῦ, καὶ συναγάλλεσθε. Δόξα.

Τὸν Πατέρα δοξάσωμεν, τὸν Υἱὸν καὶ τὸ Πνεῦμα, ἐν μονάδι Θεότητος, Τριάδα Παναγίαν, ἀχώριστον ἄκτιστον, καὶ συναΐδιον καὶ ὁμοούσιον. Καὶ νῦν, Θεοτοκίον.

Σὺ Θεὸν μόνη ἔτεκες, Παρθένε μετὰ τόκον· σὺ τὴν φύσιν ἐκαίνισας, τῷ τόκῳ σου Μαρία· σὺ τὴν Εὔαν ἔλυσας, τῆς πρωτογόνου ἀρᾶς, Θεογεννῆτορ ἁγνή. Καταβασία.

Ἔκνοον πρόσταγμα τυράννου δυσσεβοῦς, λαοὺς ἐκλόνησε, πνέον ἀπειλῆς καὶ δυσφημίας θεοστυγοῦς· ὅμως τρεῖς Παῖδας οὐκ ἐδειμάτωσε, θυμὸς θηριώδης, οὐ πῦρ βρόμεον· ἀλλ' ἀντηχοῦντι δροσοβόλῳ πνεύματι, πυρὶ συνόντες ἔψαλλον· Ὁ ὑπερύμνητος, ὁ τῶν Πατέρων καὶ ἡμῶν, Θεὸς εὐλογητὸς εἶ.

Ὠδὴ η'. Ὁ Εἱρμός.

Ἐν τῇ καμίνῳ τῇ τῶν Παίδων, προαπεικόνισας ποτὲ, τὴν σὴν Μητέρα Κύριε·

tre et nous serons délivrés de l'antique malédiction. Maintenant Anne glorifiée, s'écrie dans sa joie : « J'ai mis au monde la Mère de Dieu et la sentence prononcée autrefois contre la première femme et toutes les naissances à venir s'est changée en bénédiction. »

Adam est pardonné; avec lui, Ève joyeuse t'adresse, ô Vierge, cette louange pleine de reconnaissance : « C'est le Christ qui nous a fait miséricorde, mais c'est par toi qu'elle est descendue jusqu'à nous ! »

Qu'elles viennent à Anne, les femmes privées des joies maternelles, toutes les âmes tristement éprouvées : qu'elles viennent aussi, les heureuses mères, et qu'elle chantent en chœur avec la Mère de Dieu ! *Gloria.*

Hirmos (59 [1])

O Dieu saint, fils d'une Vierge, qui fais à ton gré les miracles, Anne est devenue mère par un prodige de ta grâce, et de la Vierge, sa Fille, tu as voulu recevoir le vêtement de notre mortalité.

Toi qui, par un signe de ta main, ouvres les abîmes; qui rassembles les nuages et nous donnes les pluies bienfaisantes, tu as fait naître d'une tige inféconde un fruit merveilleux, la Vierge, ta Mère.

Tu as voulu mettre fin à une longue souffrance et combler l'attente de la bienheureuse Anne en lui donnant cette Vierge dont tu voulais, en l'avènement de ta miséricorde, être le Fils.

Toi qui soutiens nos esprits et nourris nos âmes ; qui commandes aux champs stériles de produire d'abondants épis, tu as comblé Anne la sainte de fruits et d'épices auxquels s'est mêlée cette fleur exquise, Marie Mère de Dieu.

Hirmos (59 [2])

Une promesse divine avait annoncé ta naissance, ô Mère de Dieu, ta naissance digne en tout point de ta virginale pureté, et c'est comme un fruit tombé du ciel que tu fus donnée à ta mère. C'est pourquoi toutes les tribus de la terre te proclament bienheureuse.

L'oracle du prophète est accompli qui disait : « Je relèverai de ses ruines le tabernacle de David (Amos, IX, 11), » et c'est toi, ô Vierge sainte, ce tabernacle où la poussière humaine est devenue le corps d'un Dieu.

» ὁ γὰρ τύπος τούτους πυρὸς ἐξείλετο, ἀφλέκτως ἐμβατεύοντας· ἣν ὑμνοῦμεν ἐμφανισθεῖσαν, διὰ σοῦ τοῖς πέρασι σήμερον, καὶ ὑπερυψοῦμεν εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Τῆς πρὸς Θεὸν ἡμῶν καταλλαγῆς, ἡ προορισθεῖσα σκηνή, τοῦ εἶναι νῦν ἀπάρχεται, τεξομένη Λόγον ἡμῖν παχύτητι, σαρκὸς ἐμφανιζόμενον· ὃν ὑμνοῦμεν οἱ ἐκ μὴ ὄντων, δι' αὐτοῦ τὸ εἶναι λαβόντες, καὶ ὑπερυψοῦμεν εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Ἡ τῆς στειρώσεως μεταβολή, τὴν κοσμικὴν τῶν ἀγαθῶν, διέλυσε στείρωσιν, καὶ τρανῶς τὸ θαῦμα Χριστὸν ὑπέδειξε, βροτοῖς ἐπιδημήσαντα· ὃν ὑμνοῦμεν οἱ ἐκ μὴ ὄντων, δι' αὐτοῦ τὸ εἶναι λαβόντες, καὶ ὑπερυψοῦμεν εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Εἱρμὸς ἄλλος.

» Ὁ στεγάζων ἐν ὕδασι, τὰ ὑπερῷα αὐτοῦ, ὁ τιθεὶς θαλάσσῃ ὅριον ψάμμον, καὶ συνέχων τὸ πᾶν, σὲ ὑμνεῖ ἥλιος, σὲ δοξάζει σελήνη, σοὶ προσφέρει ὕμνον πᾶσα κτίσις, τῷ Δημιουργῷ καὶ Κτίστῃ εἰς τοὺς αἰῶνας.

Ὁ ποιήσας παράδοξα τῇ στειρωθείσῃ γαστρί, ὁ ἀνοίξας Ἄννης ἄγονον μήτραν, καὶ καρπὸν αὐτῇ δούς, σὺ Θεὸς ἅγιος, σὺ Υἱὸς τῆς Παρθένου, σὲ ἐκ ταύτης σάρκα προσλαβόν, τῆς ἀειθαλοῦς; Παρθένου καὶ Θεοτόκου.

Ὁ σφραγίζων τὴν ἄβυσσον, καὶ ἀνοίγων αὐτήν, ὁ ἀνάγων ὕδωρ ἐν ταῖς νεφέλαις, καὶ διδοὺς ὑετόν, σὺ ὁ δοὺς Κύριε, ῥίζης ἐκ τῆς ἀκάρπου ἐξανθῆσαι, Ἄννης τῆς ἁγίας, ἄχραντον καρπόν, τὴν ῥάβδον τὴν Θεοτόκον.

Σὺ ὁ λύσας τὰ ἄλυτα τῆς ἀπαιδίας δεσμά· σὺ ὁ δοὺς τῇ στείρᾳ γόνιμον τόκον, καὶ καρπὸν εὐκλεῆ, ἧς Υἱὸς γέγονας, καὶ βλαστὸς ἀνεφύης· ἣν Μητέρα ἔσχες κατὰ σάρκα, ἐν τῇ πρὸς ἡμᾶς Οἰκτίρμον ἐπιδημίᾳ.

Γεωργὲ τῶν φρενῶν ἡμῶν, καὶ φυτουργὲ τῶν ψυχῶν, σὺ ὁ ἄκαρπον γῆν, εὔκαρπον δείξας, σὺ τὴν πάλαι ξηράν, γόνιμον εὐσταχυν, ἄρουραν καρποφόρον ἀπειργάσω, Ἄνναν τὴν ἁγίαν, ἄχραντον καρπὸν ἀνθῆσαι τὴν Θεοτόκον.

Δόξα.

Ὢ Τριὰς ὑπερούσιε, μονὰς συνάναρχε, σὲ ὑμνεῖ καὶ τρέμει, πληθὺς Ἀγγέλων, οὐρανός, καὶ ἡ γῆ, ἄβυσσοι φρίττουσιν, ἄνθρωποι εὐλογοῦσι, πῦρ δουλεύει, πάντα ὑπακούει, σοὶ Τριὰς ἁγία, φόβῳ τὰ ἐν τῇ κτίσει.

Καὶ νῦν, Θεοτοκίον.

Ὢ καινότατον ἄκουσμα! Θεὸς Υἱὸς γυναικός, καὶ ἄσπορος τόκος, ἄνανδρος Μήτηρ, καὶ Θεὸς τὸ τεχθέν· ὢ φρικτὸν θέαμα! ὢ συλλήψεως ξένης τῆς Παρθένου! ὢ ἀφράστου τόκου! ὄντως ὑπὲρ νοῦν τὰ πάντα καὶ θεωρίαν.

Καταβασία.

» Εὐλογεῖτε Παῖδες, τῆς Τριάδος ἰσάριθμοι, δημιουργὸν Πατέρα Θεόν· ὑμνεῖτε τὸν συγκαταβάντα Λόγον, καὶ τὸ πῦρ εἰς δρόσον μεταποιήσαντα· καὶ ὑπερυψοῦτε τὸ πᾶσι ζωὴν παρέχον, Πνεῦμα πανάγιον εἰς τοὺς αἰῶνας.

Ὠδὴ Θ'. Ἡ Τιμιωτέρα οὐ στιχολογεῖται.

Ὁ Εἱρμός.

» Ἡ τὸν πρὸ ἡλίου φωστῆρα, τὸν Θεὸν ἐξανατείλαντα, σωματικῶς ἡμῖν ἐπιδημήσαντα, ἐκ λαγόνων παρθενικῶν, ἀφράστως σωματώσασα, εὐλογημένη πάναγνε, σὲ Θεοτόκε μεγαλύνομεν.

Ὁ τοῖς ἀπειθοῦσι λαοῖς, ἐξ ἀκροτόμου βλύσας νάματα, τοῖς εὐπειθοῦσιν ἔθνεσι χαρίζεται, ἐκ λαγόνων στειρωτικῶν, καρπὸν εἰς εὐφροσύνην ἡμῖν, σὲ Θεομῆτορ ἄχραντε, ἣν ἐπαξίως μεγαλύνομεν.

Τὴν τῆς ἀποτόμου ἀρχαίας, ἀναιρέτιν ἀποφάσεως, καὶ τῆς Προμήτορος τὴν ἐπανόρθωσιν, τὴν τοῦ γένους τῆς πρὸς Θεὸν αἰτίαν οἰκειώσεως, τὴν πρὸς τὸν Κτίστην γέφυραν, σὲ Θεοτόκε μεγαλύνομεν.

Εἱρμὸς ἄλλος.

» Ἀλλότριον τῶν μητέρων ἡ παρθενία, καὶ ξένον ταῖς παρθένοις ἡ παιδοποιΐα· ἐπὶ σοὶ Θεοτόκε ἀμφότερα ᾠκονομήθη· Διό σε πᾶσαι αἱ φυλαὶ τῆς γῆς, ἀπαύστως μακαρίζομεν.

Ἐπάξιον Θεομῆτορ τῆς σῆς ἁγνείας, τὸν τόκον ἐκληρώσω δι' ἐπαγγελίας· τῇ ποτὲ γὰρ ἀκάρπῳ, θεόβλαστος καρπὸς ἐδόθης· διό σε πᾶσαι αἱ φυλαὶ τῆς γῆς, ἀπαύστως μακαρίζομεν.

Πεπλήρωται τοῦ βοῶντος ἡ προφητεία· φησὶ γάρ· Ἀναστήσω σκηνὴν τὴν πεπτωκυῖαν, τοῦ ἱεροῦ Δαυΐδ, ἐν σοὶ Ἄχραντε προτυπωθεῖσαν, δι' ἧς ὁ σύμπας τῶν ἀνθρώπων χοῦς, εἰς σῶμα ἀνεπλάσθη Θεῷ.

Τὰ σπάργανα προσκυνοῦμέν σου Θεοτόκε, δοξάζομεν τὸν δόντα, καρπὸν τῇ πρώην στείρᾳ, καὶ ἀνοίξαντα μήτραν, τὴν ἄγονον ἐκ παραδόξου· ποιεῖ γὰρ πάντα ὅσα βούλεται, Θεὸς ὢν παντεξούσιος.

Ἐβλάστησας νυμφοτόκε Ἄννα θεόφρον, ἐκ μήτρας παρ' ἐλπίδα, καὶ ἐξ ἐπαγγελίας, παρθενόφυτον ἄνθος, θεόβλαστον ἁγνείας καλ-

Nous vénérons tes langes, ô Mère de Dieu : nous glorifions le Très-Haut qui peut tout ce qu'il veut et qui a fait de ta naissance un prodige admirable.

O Anne, mère de l'épouse-vierge, tu as fait germer la fleur de la virginité, la gloire de la chasteté ; tu es le principe de notre vie spirituelle, et nous te proclamons bienheureuse.

A l'encontre de l'impiété qui refuse d'adorer, nous rendons hommage à la Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, la toute-puissance increée qui gouverne à son gré l'univers.

Theotokion (60 [1])

Vierge-Mère, tu as porté en ton sein la seconde personne de la Trinité, le Christ-Roi que chante toute créature et que les Trônes, là-haut, adorent en tremblant. O Immaculée, implore de lui le salut de nos âmes !

Exapostilarion

Vierge toute pure, ô Marie, Mère de Dieu, en ce jour de ta Nativité la joie rayonne jusqu'aux confins de la terre : pour ton père et ta mère, le parfait bonheur a succédé à la tristesse, et la femme n'a plus à redouter l'antique malédiction.

Doxa

Voici le jour du Seigneur : peuples, réjouissez-vous ! Voici le crépuscule du jour, voici le livre de la Parole de vie, voici s'ouvrir la porte de l'Orient à l'approche du Seigneur divin, et c'est toi, ô Vierge, toi seule, qui fais ainsi descendre sur terre le Christ, Sauveur de nos âmes !

λος· διό σε πάντες μακαρίζομεν, ὡς ῥίζαν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Δόξα.

Ἀλλότριον τοῖς ἀνόμοις ἐστὶ δοξάζειν, τὴν ἄναρχον Τριάδα, Πατέρα καὶ Υἱόν τε, καὶ τὸ Ἅγιον Πνεῦμα, τὴν ἄκτιστον παγκρατορίαν, δι' ἧς ὁ σύμπας κόσμος ἥδρασται, τῷ νεύματι τοῦ κράτους αὐτῆς.

Καὶ νῦν, Θεοτοκίον.

Ἐχώρησας ἐν γαστρί σου Παρθενομῆτορ, τὸν ἕνα τῆς Τριάδος Χριστὸν τὸν Βασιλέα, ὃν ὑμνεῖ πᾶσα κτίσις, καὶ τρέμουσιν οἱ ἄνω θρόνοι· αὐτὸν δυσώπει πανσεβάσμιε, σωθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Καταβασία.

Μυστικὸς εἶ Θεοτόκε Παράδεισος, ἀγεωργήτως βλαστήσασα Χριστόν, ὑφ' οὗ τὸ τοῦ Σταυροῦ, ζωηφόρον ἐν γῇ, πεφυτούργηται δένδρον· δι' οὗ νῦν ὑψουμένου, προσκυνοῦντες αὐτόν, σὲ μεγαλύνομεν.

Ἑτέρα.

Ὁ διὰ βρώσεως τοῦ ξύλου, τῷ γένει προσγενόμενος θάνατος, διὰ Σταυροῦ κατήργηται σήμερον· τῆς γὰρ Προμήτορος ἡ παγγενὴς, κατάρα διαλέλυται, τῷ βλαστῷ τῆς ἁγνῆς Θεομήτορος· ἣν πᾶσαι αἱ Δυνάμεις τῶν οὐρανῶν μεγαλύνουσι.

Ἐξαποστειλάριον. Γυναῖκες ἀκουτίσθητε.

Ἀγάλλονται τὰ πέρατα, τῆς οἰκουμένης σήμερον, ἐν τῇ γεννήσει σου Κόρη, Θεοκυῆτορ Μαρία, καὶ ἀπειρόγαμε νύμφη· ἐν ᾗ καὶ τῶν φυσάντων σε, τὸ λυπηρὸν διέλυσας, τῆς ἀτεκνίας ὄνειδος, καὶ τῆς Προμήτορος Εὔας, τὴν ἐν τῷ τίκτειν κατάραν.

Ἕτερον, ὅμοιον

Ἀδὰμ ἀνακαινίσθητι, καὶ Εὔα μεγαλύνθητι· Προφῆται σὺν Ἀποστόλοις, χορεύσατε καὶ Δικαίοις· κοινὴ χαρὰ ἐν τῷ κόσμῳ, Ἀγγέλων τε καὶ ἀνθρώπων, ἐκ τῶν Δικαίων σήμερον, Ἰωακεὶμ καὶ τῆς Ἄννης, γεννᾶται ἡ Θεοτόκος.

Εἰς τοὺς Αἴνους, ἱστῶμεν Στίχους δ'. καὶ ψάλλομεν Στιχηρὰ προσόμοια γ'. δευτεροῦντες τὸ α'.

Ἦχος α'. Ὢ τοῦ παραδόξου θαύματος.

Ὢ τοῦ παραδόξου θαύματος! ἡ πηγὴ τῆς ζωῆς, ἐκ τῆς στείρας τίκτεται· ἡ χάρις καρπογονεῖν, λαμπρῶς ἀπάρχεται. Εὐφραίνου Ἰωακείμ, τῆς Θεοτόκου γεννήτωρ γενόμενος· οὐκ ἔστιν ἄλλος ὡς σύ, τῶν γηγενῶν γεννητόρων θεόληπτε· ἡ γὰρ θεοδόχος Κόρη, τοῦ Θεοῦ [illegible] σκήνωμα, τὸ πανάγιον ὄρος, διὰ σοῦ ἡμῖν δεδώρηται.

Ὢ τοῦ παραδόξου θαύματος! ὁ ἐκ στείρας καρπός, ἀναλάμψας νεύματι, τοῦ πάντων Δημιουργοῦ, καὶ παντοκράτορος, εὐτόνως τὴν κοσμικήν, τῶν ἀγαθῶν ὁ ἀλλά[illegible] [illegible]. Μητέρες σὺν τῇ Μητρί, τῆς Θεοτόκου χορεύσατε κράζουσαι· Κεχαριτωμένη χαῖρε, μετὰ σοῦ ὁ Κύριος, ὁ παρέχων τῷ κόσμῳ, διὰ σοῦ τὸ μέγα ἔλεος.

Ὅμοιον.

Στήλη σωφροσύνης ἔμψυχος, καὶ λαμπρὸν δοχεῖον, ἀποστίλβον χάριτι, ἡ Ἄννα ἡ εὔκλεής, φανεῖσα τέτοκε, τὴν πρόβολον ἀληθῶς, τῆς παρθενίας τὸ θεῖον ἀπάνθισμα, τὴν ταῖς πάσαις παρθενικαῖς, καὶ παρθενίας ποθούσαις τὸ χάρισμα, τὸ τῆς παρθενίας κάλλος, ἐμφανῶς βραβεύουσαν, καὶ παρέχουσαν πᾶσι, τοῖς πιστοῖς τὸ μέγα ἔλεος.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος πλ. β'.

Αὕτη ἡμέρα Κυρίου, ἀγαλλιᾶσθε λαοί· ἰδοὺ γὰρ τοῦ φωτὸς ὁ νυμφών, καὶ ἡ βίβλος τοῦ λόγου τῆς ζωῆς, ἐκ γαστρὸς προελήλυθε· καὶ ἡ κατὰ ἀνατολὰς πύλη ἀποκυηθεῖσα, προσμένει τὴν εἴσοδον, τοῦ Ἱερέως τοῦ Μεγάλου· μόνη, καὶ μόνον εἰσάγουσα Χριστὸν εἰς τὴν οἰκουμένην, πρὸς σωτηρίαν τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

Δοξολογία μεγάλη, καὶ Ἀπόλυσις.

Εἰς τὴν Λειτουργίαν, Τυπικά, καὶ ἐκ τῶν Κανόνων, Ὠδὴ γ'. καὶ ς'.

Κοινωνικόν. Ποτήριον σωτηρίου λήψομαι.

ΕΙΔΗΣΙΣ.

Ἰστέον ὅτι, διὰ τὸ ἐγγίζειν τὴν Ἑορτὴν τοῦ Σταυροῦ, ἑορτάζομεν τὴν παροῦσαν Ἑορτὴν ἡμέρας πέντε.

ΤΗ Θ'. ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΜΗΝΟΣ.

Μνήμη τῶν Ἁγίων καὶ Δικαίων Θεοπατόρων Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννης· καὶ τοῦ Ἁγίου Μάρτυρος Σεβηριανοῦ (*).

ΕΙΣ ΤΟΝ ΕΣΠΕΡΙΝΟΝ.

Εἰς τό, Κύριε ἐκέκραξα, ἱστῶμεν Στίχους ς'. καὶ ψάλλομεν Στιχηρὰ προσόμοια,

Τῶν Θεοπατόρων.

Ἦχος δ'. Ἔδωκας σημείωσιν.

Δεῦτε νῦν χορεύσωμεν, ᾀσματικῶς ὦ φιλέορτοι, καὶ πιστῶς ἑορτάσωμεν, τὴν μνήμην γεραίροντες, Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννης, τῆς σεπτῆς δυάδος· αὐτοὶ γὰρ ἔτεκον ἡμῖν τὴν Θεομήτορα

(*) Τὴν Ἀκολουθίαν τοῦ Μάρτυρος ἔχει τὸ χειρόγραφον φυλαττόμενον ἐν ταῖς Ἀποθήκαις.

LE 9 SEPTEMBRE

Fête des saints et justes Theopatores Joachim et Anne ; et du saint Martyr Severianus.

Les *Ménées*, à l'office du soir :

En ce jour de fête cher à nos cœurs, célébrons avec de pieux cantiques Joachim et Anne, le couple béni qui nous a donné la Vierge toute pure, Mère de Dieu. Ils ont quitté leur demeure terrestre pour entrer dans les tabernacles éternels et ils prient pour notre salut.

Vierge bénie, la terre entière salue cette fête dont chaque année nouvelle amène le retour, jour de bonheur où nous célébrons la mémoire de tes glorieux parents Joachim et Anne. C'est à eux que nous devons toute notre joie parce qu'ils t'ont donnée à nous, toi qui as apporté au monde la lumière, avec l'aliment sacré qui doit nous nourrir.

Aujourd'hui Anne surabonde de joie et elle oublie les longs jours de l'épreuve. Elle est bien à elle l'enfant de la promesse, fruit divin tombé du ciel, Marie la toute pure, et déjà Dieu est avec nous, le soleil éclaire ceux qui marchaient dans les ténèbres (61[1]).

Couple fortuné, aucune gloire humaine n'est comparable à la vôtre, et en vérité, bienheureux es-tu, ô père d'une telle enfant ; bienheureuse es-tu, ô femme qui as porté en ton sein la Mère de notre vie : qui as pressé sur ton cœur celle qui devait aussi, un jour, entourer de ses soins maternels l'auteur de notre vie. O bienheureux Joachim et Anne, priez le Seigneur, l'enfant de votre Fille, d'avoir pitié de nos âmes !

(61[2]) *Résumé* : Marie est l'intermédiaire de notre salut : Anne et Joachim le savent, et c'est pourquoi ils se réjouissent de sa naissance. *Elle est le sanctuaire de Dieu, la gloire des prophètes, la fille illustre du roi David, la dispensatrice du pain céleste, la tige à la divine fleur, la mère de notre vie.* Etroitement unis à Marie comme ils le sont, Anne et Joachim sont *tout puissants auprès du Christ*, et l'office de ce jour ne cessera pas d'invoquer leur intercession.

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Θ'.

καὶ Παρθένον ἁγνήν· διό περ καὶ μετέστησαν, ἐκ τῶν προσκαίρων πρὸς ἄληκτον, καὶ ἀειζωον αἴνεσιν, δυσωποῦντες σωθῆναι ἡμᾶς.

Εὐφρόσυνον τέρπεται, σήμερον κτίσις ἡ σύμπασα, Θεοτόκε πανύμνητε, ἐτήσιον ἄγουσα, μνήμην ὁμοφρόνως, τῶν σῶν γεννητόρων, Ἰωακεὶμ τοῦ θαυμαστοῦ, ὁμοῦ καὶ Ἄννης πανηγυρίζουσα· χαρὰν γὰρ προεξένησαν, σὲ παρ' ἐλπίδα βλαστήσαντες, τὴν τὸ φῶς ἀπαστράψασαν, καὶ τροφὴν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Ἀγάλλεται σήμερον, Ἄννα σκιρτῶσα ἐν πνεύματι, καὶ εὐφραίνεται χαίρουσα, τυχοῦσα ἐφέσεως, ἧσπερ ἐπεπόθει, πάλαι εὐτεκνίας· ἐπαγγελίας γὰρ καρπόν, καὶ εὐλογίας θεῖον ἐβλάστησε, Μαρίαν τὴν παναμώμον, τὴν τὸν Θεὸν ἡμῶν τέξασαν, καὶ τὸν ἥλιον λάμψασαν, τοῖς ἐν σκότει καθεύδουσι.

Τοῦ Ἁγίου, ὅμοια.

Νεύροις συγκοπτόμενος, διὰ Χριστὸν Παναοίδιμε, καὶ ἰκρίῳ κρεμάμενος, καὶ σάρκας ξεόμενος, ἀπηνῶς ξυστῆρσι, θύειν τε εἰδώλοις, ἐγκελευόμενος σοφέ, οὐκ ἐξηρνήσω τὸν πάντων Κύριον· ἀλλ' ἤλεγξας τοῖς πόνοις σου, τὸ ἀσθενὲς καὶ ἐξίτηλον, τῶν εἰδώλων καὶ γέγονας, τῶν Ἀγγέλων συνόμιλος.

Δέσμιος ἀγόμενος, καὶ ταῖς πληγαῖς σφαττόμενος, τοὺς ὁρῶντας προέτρεπες, μιμεῖσθαι τὸν δρόμον σου, πρὸς τὰς οὐρανίους, Μάκαρ ἀντιδόσεις, ἀποσκοποῦντας, αἳ πολλήν, τὴν εὐφροσύνην καὶ τὴν τερπνότητα, παρέχουσιν εἰς ἄφθαρτα· καὶ εἰς ἀεὶ παραμένουσαι, τοὺς Χριστὸν θεραπεύοντας, κληρονόμους λαμβάνουσιν.

Λίθοις συνθλαττόμενος, τὰς σιαγόνας Ἀοίδιμε, καὶ πλευρὰς σπαθιζόμενος, λίθῳ παμμεγίστῳ τε, τράχηλον καὶ πόδας, συνθλώμενος μάκαρ, καὶ ἁρμονίας ἀπηνῶς, παραλυόμενος ὄντως ἔθλασας, τὴν κεφαλὴν τοῦ δράκοντος, ὑπομονῆς γενναιότητι, ἣν ἡττῆσαι οὐκ ἴσχυσε, τῶν βασάνων ἡ κάκωσις.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος πλ. α'. Ἐφραὶμ Καρίας.

Ὢ μακαρία δυάς· ὑμεῖς πάντων γεννητόρων ὑπερήρθητε, ὅτι τὴν τῆς κτίσεως πάσης ὑπερέχουσαν ἐβλαστήσατε. Ὄντως μακάριος εἶ Ἰωακείμ, τοιαύτης παιδὸς χρηματίσας Πατήρ. Μακαρία ἡ μήτρα σου Ἄννα, ὅτι τὴν Μητέρα τῆς ζωῆς ἡμῶν ἐβλάστησε. Μακάριοι οἱ μαστοὶ οὓς ἐθήλασας τὴν γαλακτοτροφήσασαν τὸν τρέφοντα πᾶσαν πνοήν· ὃν δυσωπεῖν ὑμᾶς παμμακάριστοι αἰτούμεθα, ἐλεηθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Εἰς τὸν Στίχον, Στιχηρὰ προσόμοια.

Ἦχος α'. Τῶν οὐρανίων ταγμάτων.

Ἰωακεὶμ καὶ ἡ Ἄννα, πανηγυρίζουσι, τὴν ἀπαρχὴν τεκόντες, τῆς ἡμῶν σωτηρίας, τὴν μόνην Θεοτόκον· οἷς καὶ ἡμεῖς, συνεορτάζοντες σήμερον, τὴν ἐκ τῆς ῥίζης ἐκείνης τοῦ Ἰεσσαί, μακαρίζομεν Παρθένον ἁγνήν.

Στίχ. Ἄκουσον Θύγατερ, καὶ ἴδε.

Ἡ θεοχώρητος Κόρη, καὶ Θεοτόκος ἁγνή, τῶν Προφητῶν τὸ κλέος, τοῦ Δαυῒδ ἡ θυγάτηρ, σήμερον γεννᾶται ἐξ Ἰωακείμ, καὶ τῆς Ἄννης τῆς σώφρονος, καὶ τοῦ Ἀδὰμ τὴν κατάραν, τὴν εἰς ἡμᾶς, ἀνατρέπει ἐν τῷ τόκῳ αὐτῆς.

Στίχ. Τὸ πρόσωπόν σου λιτανεύσουσιν.

Ἡ πρώην ἄγονος χώρα, γῆν καρποφόρον γεννᾷ· καὶ ἐξ ἀκάρπου μήτρας, καρπὸν ἅγιον δοῦσα, γάλακτι ἐκτρέφει· θαῦμα φρικτόν! ἡ τροφὸς τῆς ζωῆς ἡμῶν, ὁ τὸν οὐράνιον ἄρτον ἐν τῇ γαστρί, δεξαμένη γαλουχεῖται μαζῷ.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος πλ. δ'.

Οἱ ἐξ ἀκάρπων λαγόνων, ῥάβδον ἁγίαν τὴν Θεοτόκον βλαστήσαντες, ἐξ ἧς ἡ σωτηρία τῷ κόσμῳ ἀνέτειλε, Χριστὸς ὁ Θεός, τὸ ζεῦγος τὸ ἅγιον, ἡ ξυνωρὶς ἡ ἁγία, Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννα· οὗτοι μεταστάντες πρὸς οὐρανίους σκηνάς, σὺν τῇ αὐτῶν θυγατρὶ ὑπεραχράντῳ Παρθένῳ, μετ' Ἀγγέλων χορεύουσιν, ὑπὲρ τοῦ κόσμου πρεσβείας ποιούμενοι· οἷς καὶ ἡμεῖς, συνελθόντες εὐσεβῶς, ὑμνοῦντες λέγομεν· Οἱ διὰ τῆς Θεόπαιδος καὶ παναγίου Μαρίας, προπάτορες Χριστοῦ χρηματίσαντες, πρεσβεύσατε ὑπὲρ τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

Ἀπολυτίκιον τῶν Ἁγίων. Ἦχος β'.

Τῶν δικαίων Θεοπατόρων σου Κύριε τὴν μνήμην ἑορτάζοντες, δι' αὐτῶν σε δυσωποῦμεν· Σῶσον τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Καὶ τῆς Ἑορτῆς, καὶ Ἀπόλυσις.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΟΡΘΡΟΝ.

Ἡ συνήθης Στιχολογία, καὶ Κάθισματα τῆς Θεοτόκου.

Μετὰ τὴν α'. Στιχολογίαν, Κάθισμα.

Ἦχος α'. Τοῦ λίθου σφραγισθέντος.

Τεχθεῖσα παραδόξως, στειρωτικῶν ἐξ ὠδίνων, παρθενικῶν ἐκ λαγόνων, ἐκύησας ὑπὲρ φύσιν· ὡραῖος φανεῖσα γὰρ βλαστός, ἐξήνθησας τῷ κόσμῳ τὴν ζωήν· διὰ τοῦτο αἱ Δυνάμεις τῶν οὐρανῶν, βοῶσί σοι Θεοτόκε· Δόξα τῇ

A l'*Orthros*

Pour cette heure le typicon indique un certain nombre de prières ou de psaumes à dire d'abord, puis vient le canon de la fête, la série des neuf odes, ou plus exactement des huit, puisque la seconde fait défaut, comme à l'ordinaire[1]. *Le nom de leur auteur n'est pas indiqué dans les Ménées, mais une note du moine Barthélemy les attribue à ce Théophanes dont nous avons parlé plus haut. Malgré leurs incessantes redites, elles seront peut-être intéressantes, même en français, pour quelques lecteurs.*

CANON DES SAINTS PORTANT L'ACROSTICHE :

Avec empressement, ô Vierge, je chante tes Parents
Ode I. *Ikhos : Dans les profondeurs...* (62 [1])

La pieuse Anne et l'illustre Joachim ont mérité par leurs vertus éminentes de faire briller cette lampe spirituelle, semblable à une aurore qui présage le soleil.

Choisis par Dieu, et tendant sans cesse vers lui par tous les élans de leur cœur, Joachim et Anne la gracieuse ont donné le jour à l'immaculée Mère de Dieu dont la sainteté l'emporte sur toute sainteté humaine.

Par l'excellence de votre vie, ô saints époux, vous avez dépassé toutes les vertus humaines, et, en faisant naître la Vierge sans tache, vous êtes devenus les ancêtres de Dieu même.

Le bienheureux Joachim et la glorieuse Anne sont au principe même de notre salut parce qu'ils ont reçu du ciel, comme récompense de leurs vertus, la chaste, et sainte et immaculée Mère de Dieu.

Ode III. *Sur la pierre de la foi* (62 [4])

Longtemps inconsolée, ô pieuse Anne, en ta douleur, tes prières et tes larmes imploraient le Dieu bon ; maintenant tu es mère et tu chantes : « Nul n'est saint que vous, Seigneur. »

Ton chaste époux, Joachim, instrument comme toi de la grâce divine, contemple enfin la dispensatrice de notre salut et lui adresse

---

1 Voir ci-dessus, p. 222.

τὴν πρόσθεν σου στεῖρωσιν· δόξα τῇ παρθενίᾳ σου· δόξα τῇ κυοφορίᾳ σου, μόνη παναγίραντε.

Δόξα, καὶ νῦν, Τὸ αὐτό.

Μετὰ τὴν β΄ Στιχολογίαν, Κάθισμα.

Ἦχος πλ. α΄. Τὸν συνάναρχον Λόγον.

Τὰ οὐράνια πάντα νῦν ἐπαγάλλονται, τῶν ἀνθρώπων τὸ γένος συνεορτάζει αὐτοῖς, καὶ οἱ Προφῆται μυστικῶς συνευφραίνονται· ἣν γὰρ προεῖδον τυπικῶς, ἐν ταῖς ἀρχαίαις γενεαῖς, βάτον, καὶ στάμνον καὶ ῥάβδον, νεφέλην πύλην καὶ θρόνον, καὶ μέγα ὄρος, γεννᾶται σήμερον.

Δόξα, καὶ νῦν, Τὸ αὐτό.

Ὁ Κανὼν τῆς Ἑορτῆς, καὶ τῶν Ἁγίων.

Ὁ Κανὼν τῶν Ἁγίων, οὗ ἡ Ἀκροστιχίς·

Τοὺς σοὺς γονεῖς Πάναγνε μέλπω προφρόνως (*).

Ὠδὴ α΄. Ἦχος β΄. Ἐν βυθῷ

Τὴν λαμπάδα τὴν τὸν νοητὸν, ἥλιον ἀστράψασαν, σωματικῶς ἐξ αὐτῆς ἀνατείλαντα, ἀρετῆς λαμπρότησι, διαπρέποντες ἐκτεκεῖν ἠξιώθησαν Ἄννα ἡ θεόφρων, καὶ Ἰωακεὶμ ὁ πανασίδιμος.

Ὁλοτρόπῳ νεύσει πρὸς Θεὸν, ὄντως ὁ θεόληπτος, Ἰωακεὶμ καὶ ἡ Ἄννα ἡ ἔνθεος, αἰωνίως προσέχοντες, τὴν παναχραντον Θεοτόκον ἐκύησαν, τὴν ὑπερκειμένην, κτίσεως ἁπάσης ἁγιότητι.

Ὑπερτέραν ἔχοντες ζωὴν, βίου τε λαμπρότητα, πάντων ὁμοῦ γεννητόρων γεγόνατε, γηγενῶν ὑπέρτεροι, τὴν ἀκήρατον Παρθένον ὡς γεννήσαντες, καὶ Θεοῦ πατέρες, ὄντως διὰ ταύτης χρηματίσαντες.

Σωτηρίας πάσης ἀρχηγοὶ, ὁ μακαριώτατος, Ἰωακεὶμ καὶ ἡ Ἄννα ἡ ἔνδοξος, τὴν ἁγίαν καὶ ἄμωμον, καὶ παναγραντον Θεοτόκον ἐγέννησαν, τῆς θεοσεβείας, ταύτην εἰληφότες τὴν ἀντίδοσιν.

Κανὼν τοῦ Μάρτυρος

Ὠδὴ α΄. Ἦχος πλ. δ΄. Ὑγρὰν διοδεύσας

Ἐκράτει τὸ δόγμα τὸ δυσσεβὲς, τὸ θύειν εἰδώλοις, τοῖς ἀψύχοις τε καὶ κωφοῖς· ἐνίκα Χριστός σε, τῶν Μαρτύρων, ταῖς καρτεραῖς καὶ γενναίαις ἐνστάσεσιν.

Ἐλύττα Λυσίας κατὰ Χριστοῦ καὶ πάντας οὓς εὗρε, σεβομένους αὐτὸν Θεὸν, παντοίως κολάζειν ἐπεχείρει· ἀλλ᾿ ἐντυχών σοι Θεόφρον ᾐσχύνετο.

Ἐξέπληξας Μάκαρ τὸν δυσσεβῆ, γενναίως χωρήσας, εἰς τὸ στάδιον καὶ θεῶν, ἀπελέγξας τούτῳ παῤῥησίᾳ, τὸ ἀσθενὲς καὶ σαθρὸν καὶ ἀνίσχυρον.

Θεοτοκίον.

Ἐχώρησας μόνη τὸν οὐρανοῖς, ἀχώρητον Κόρη, ἐν γαστρί σου θεοπρεπῶς, εἰκονίσαντα ταύτην καὶ τὴν φύσιν, τὴν τῶν βροτῶν ἐξ αὐτῆς προσλαβόμενον.

Τῶν Θεοπατόρων.

Ὠδὴ γ΄. Ἐν πέτρᾳ με τῆς πίστεως.

Στειρεύουσα καὶ παίδων ἀπεριμένη, καὶ δάκρυσι τὸν Κτίστην ἐνδυσωπῶσα, τὴν μόνην ἠξιώθης εὐλογημένην, τεκεῖν θεόληπτε Ἄννα κραυγάζουσα· Ὡς οὐκ ἔστιν ἅγιος πλήν σου Κύριε.

Ὁ σύνοικον πλουτήσας τὴν θείαν χάριν, Ἰωακεὶμ ὁ θεῖος καὶ θεηγόρος, τὴν πρόξενον ἀνθρώποις τῆς σωτηρίας, τεκεῖν ἀξιοῦται, πρὸς ἣν κραυγάζομεν· Ὡς οὐκ ἔστιν ἄμεμπτος πλήν σου Δέσποινα.

Ὑμνήσωμεν τὴν πανσεπτον ξυνωρίδα, δι᾿ ἧς ἡμῖν ἐξέλαμψεν ἡ Παρθένος, ἡ πάντων ποιημάτων ἁγιωτέρα· Θεὸν γὰρ τέτοκε, πρὸς ὃν κραυγάζομεν· Ὡς οὐκ ἔστιν ἅγιος πλήν σου Κύριε.

Στειρώσεως, τὸ ὄνειδος ἐκφυγοῦσα, γεγέννηκεν ἡ Ἄννα τὴν Θεοτόκον, τὸ ὄνειδος τῆς Εὔας νῦν παραδόξως, ἐξαφανίζουσαν, πρὸς ἣν κραυγάζομεν· Ὡς οὐκ ἔστιν ἄμεμπτος πλήν σου Δέσποινα.

Τοῦ Μάρτυρος. Σὺ εἶ τὸ στερέωμα.

Ἔχαιρες τυπτόμενος, ὑπὲρ Χριστοῦ Σοφὲ μάστιξιν, ἀνηλεῶς· εἶχες γὰρ βεβαίαν, τὴν τῶν πόνων ἀντίδοσιν.

Νεύροις συγκοπτόμενος, ὑπαλλαγῇ συχνῇ Ἔνδοξε, τῶν δημίων, ὥσπερ ἀλλοτρίῳ, οὐκ ᾐσθάνου ἐν σώματι.

Εὗρες τὴν ἀντάμειψιν, παρὰ Χριστοῦ Σοφὲ στέφανον, ἀπολαβὼν, τῆς δικαιοσύνης, καὶ χαρὰν τὴν μὴ λήγουσαν.

Θεοτοκίον.

Ὅλη ἡ πλησίον μου, καλὴ καὶ ἄμωμος πέφυκε, σὲ προορῶν, ἔφη Θεοτόκε, Σολομὼν ἐν τοῖς Ἄσμασιν.

Ὁ Εἱρμός.

« Σὺ εἶ τὸ στερέωμα, τῶν προσρεχόντων σοι
« Κύριε· σὺ εἶ τὸ φῶς, τῶν ἐσκοτισμένων,
« καὶ ὑμνεῖ σε τὸ πνεῦμά μου.

Κάθισμα τοῦ Μάρτυρος.

Ἦχος α΄. Τὸν τάφον σου Σωτήρ.

Ἀνδρείᾳ τὴν ψυχὴν, ὡπλισμένος Θεόπνουν, ἐξέδωκας σαυτὸν, εἰς ποικίλας βασάνους, τῷ πόθῳ φλεγόμενος, τοῦ Δεσπότου πανόλβιε· ὅθεν

(*) Ὁ παρὼν Κανὼν φέρει [illegible] ἐπιγραφὰς ἐν τε τῷ τετυπωμένῳ, καὶ [illegible] μηναίῳ [illegible] τοῦ [illegible] τῆς [illegible] φαίνεται ποίημα τοῦ Θεοφάνους

avec nous cette louange qui est le cri de notre cœur : « Nulle n'est pure comme vous, ô notre Souveraine ! »

Célébrons par nos cantiques le couple vénérable à qui nous devons la plus sainte des Vierges, l'auguste Mère de Celui que nous prions à genoux en disant : « Nul n'est saint que vous, Seigneur ! »

Enfin les jours de tristesse sont passés ; elle efface l'opprobre de l'ancienne, la nouvelle Ève, Mère de Dieu, à qui nous chantons : « Nulle n'est sans tache comme vous, ô notre Souveraine ! »

Joachim et Anne sont dans l'allégresse ; ils ont trouvé grâce devant Dieu, et l'enfant qui leur est née est le temple de Dieu, la Vierge sans tache, la Mère de Dieu, la seule digne de toute louange, celle qui intercède éternellement pour le salut de nos âmes.

Ode IV. *Tu es venu...* (63)[1]

Sage de la sagesse divine et privilégié de Dieu, Joachim reçoit des mains de son épouse l'enfant si longtemps désirée, la Vierge qui rendra la terre féconde, de stérile qu'elle était jusque là. L'aïeul du Christ nous est montré comme ravi en extase, ô le bienheureux ! quand enfin il peut voir de ses yeux la Vierge immaculée, demain la Mère de Dieu.

Anne la gracieuse lui présente celle qui délivrera les hommes de la mort et de la corruption, parce qu'elle doit être la Mère du Verbe éternel devenu chair comme nous.

Le couple heureux va fleurir la tige de Jessé, et de cette fleur en naîtra une autre qui me fera respirer, à moi, mortel, le parfum de la divinité même.

O Vierge, dirige-moi dans le sentier de la vie ; apprends-moi les préceptes du Verbe, chair de ta chair, et conduis-moi vers la lumière, ô Vierge Mère, Marie épouse de Dieu.

Ode V. *L'Illumination.*

Joachim et Anne, couple choisi de Dieu et resplendissant de lumineuse pureté, ont fait paraître dans un monde incapable de toute vertu la splendeur de la virginité. Joachim et Anne, couple digne de toute louange à cause de ses vertus, couple animé de l'esprit divin, ont élevé un trône virginal embelli par Dieu même, et destiné à Celui dont la providence dirige toute chose.

ἤλεγξας, τὴν τῶν τυράννων μανίαν, καὶ τὸν στέφανον, παρὰ Θεοῦ ἐκομίσω, τῆς νίκης τὸν ἄφθαρτον.

Δόξα, καὶ νῦν. Τῆς Ἑορτῆς.

Ἦχος πλ. α' Τὸν συνάναρχον Λόγον.

Ἰωακεὶμ καὶ ἡ Ἄννα πανηγυρίζουσιν· ἐν Θεῷ γὰρ ἀξίως χάριν ἐφαίδραντο, καὶ ἐγέννησαν καρπὸν τὸν Θεοδόχον ναόν, τὴν Παρθένον καὶ ἁγνήν, τὴν Μητέρα τοῦ Θεοῦ, τὴν μόνην εὐλογημένην, πρεσβεύουσαν ἀέναως, εἰς τὸ σωθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Τῶν Θεοπατόρων. Ὠδὴ δ'. Ἐλήλυθας.

Γηθόμενος, τὴν Παρθένον ἐκ στείρας κομίζεται, δι' ἧς περ ἡ στείρωσις, ἡ κοσμικὴ διαλέλυται, τόκῳ παρθενεύοντι, Ἰωακεὶμ ὁ Θεόφρων καὶ Θεόληπτος.

Ὁ προπάτωρ, τοῦ Χριστοῦ Ἰωακεὶμ νῦν πρόκειται, ἡμῖν εἰς ἑστίασιν, πνευματικὴν ὁ πανόλβιος, ὃς τὴν Θεομήτορα, καὶ πανακήρατον Κόρην ἀπεγέννησε.

Νεκρώσεως, καὶ φθορᾶς τοὺς ἀνθρώπους την σώζουσαν, ἡ χάρις προβάλλεται, την ἐσομένην Μητέρα Θεοῦ, Λόγον τὸν ἀΐδιον, τὴν δεξομένην ἀφράστως σωματούμενον.

Ἐκ τῆς ῥίζης, Ἰεσσαὶ ξυνωρὶς ἀναβέβλαστεν· ἐξ ἧς ἀνεβλάστησε, ῥάβδος τὸ ἄνθος ἡ φέρουσα, ὅλον με τον ἄνθρωπον, εὐωδιάζον τῷ μύρῳ τῆς Θεότητος.

Ἴθυνόν μου, Θεοτόκε τὸν βίον προστάγμασιν, ἐνθέως ῥυθμίζουσα, τοῦ σαρκωθέντος Λόγου ἐκ σοῦ, καὶ πρὸς φῶς ὁδήγησον, Παρθενομῆτορ Μαρία Θεονύμφευτε.

Τοῦ Μάρτυρος. Εἰσακήκοα Κύριε.

Ταῖς θωπείαις ὁ τύραννος, σοῦ καταμαλάττειν Μάρτυς τὸ εὔτονον, καὶ νικῆσαί σε οἰόμενος, οὐρανὸν τοξεύειν ἐνόμιζετο.

Οὐκ αἰσθάνῃ παράφορε, τοῦ Χριστοῦ τὴν δύναμιν στερεοῦσάν με, πρὸς τοὺς πόνους καὶ τα σκάμματα; τῷ τυράννῳ ἔκραζες, Πανασίδεμε.

Εἰ μὴ δύναμις ἄνωθεν, ἦν μοι δεδομένη, τύραννε ἔκραζε, Σεβηριανός, πῶς ἴσχυεν, σὰρξ ὢν ὑπενέγκαι, ἐκτομὰς τῶν μελῶν;

Θεοτοκίον.

Παναγία Θεόνυμφε, δίδου μοι βοήθειαν ταῖς πρεσβείαις σου, λυτρωθῆναι τοῦ ἀλάστορος, ἵνα σε δοξάζω τὴν ἐλπίδα μου.

Τῶν Θεοπατόρων. Ὠδὴ δ'. Ὁ φωτισμός.

Σωφρων δυάς, καθαρότητος αἴγλῃ λελαμπρυσμένη, την τῆς παρθενίας τῷ θείῳ φέγγει, κατακοσμήσασαν, τὴν στειρεύουσαν φύσιν, τῶν ἀνθρώπων ἡμῖν ἐκτέτοκεν, Ἄννα καὶ Ἰωακεὶμ οἱ Θεόληπτοι.

Παρθενικόν, Θεοκόσμητον θρόνον τῷ τῶν ἁπάντων, περιδεδραγμένῳ παλάμῃ θείᾳ, τῆς σωφροσύνης ἡ σεπτὴ συζυγία, καὶ Θεόφρων δυὰς ἐκτέτοκεν, Ἄννα καὶ Ἰωακεὶμ οἱ πανεύφημοι.

Ἀνατολῆς, τῆς ἐξ ὕψους φανείσης εἰς ὁδηγίαν, τῶν πεπλανημένων την φωτοφόρον, πύλην ὁ θεῖος Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννα, θεοφρόνως πολιτευσάμενοι, τεκεῖν οἱ Θεόπται σαφῶς ἠξιώθησαν.

Νόμου καινοῦ, τὴν θεόγραφον πλάκα ἐν ᾗ τὴν λύσιν, τῶν ἁμαρτημάτων τοῦ πάλαι νόμου, ὁ θεῖος Λόγος προσετύπωσε πρώην, ὡς ἐκ πέτρας νῦν ἐλατόμησε, νεύματι ὁ πάντων κρατῶν ἐκ στειρώσεως.

Αἴγλῃ τῇ σῇ, Θεομῆτορ τὸν νοῦν μου καταυγασθῆναι, τὸν ἐσκοτισμένον τῇ ἁμαρτίᾳ, νεῦσον Παρθένε, τῆς ἀγνοίας τον ζόφον, καὶ πταισμάτων ἐξαφανίζουσα· ἄλλην γὰρ ἐκτὸς σου φρουρὰν οὐκ ἐπίσταμαι.

Τοῦ Μάρτυρος. Ὀρθρίζοντες βοῶμέν σοι.

Ἰκρίῳ ἀνηρτήθης Ἀοίδιμε, και το σῶμα, κατεξάνθης ὄνυξιν, ὑπὲρ τοῦ πάντων Δεσπόζοντος [illegible] μου ἀνεβόας, ἐνίσχυσον, τὸν ἀγῶνα τοῦτον ἐκτελέσαι με, τοῦ μαρτυρίου ξεόμενος.

Ὡς εἶδέ σε ὁ τύραννος Ἔνδοξε, ἀνενδότως, ταῖς βασάνους φέροντα, κατεβροντήθη ὁ δείλαιος.

Θεοτοκίον.

Ἐλπὶς καὶ προστασία καὶ σκέπη μου, Θεοτόκε, σῶσόν με πρεσβείαις σου, ἐκ τῶν σκανδάλων τοῦ ὄφεως.

Τῶν Θεοπατόρων.

Ὠδὴ ς'. Ἐν ἀβύσσῳ πταισμάτων.

Γονιμώτατον σπορον ἡ στεῖρα το πρίν, Ἄννα δεξαμένη ἐκ θείας ἐλλάμψεως, [illegible] τεκεῖν ἠξίωται, τὴν τῶν πάντων κτισμάτων δεσπόζουσαν.

Νῦν ἡ στεῖρα γεννῶσα βουλήσει Θεοῦ, [illegible] Παρθένον τίκτουσαν, [illegible] σαρκὸς θελήματος, τοῦ αὐτοῦ βουλήσεως Θεοῦ [illegible].

Ἐλλαμφθεὶς Ἠσαΐας τῷ Πνεύματι, τοῦ Ἰωακεὶμ καὶ τῆς Ἄννης τὸ κύημα, [illegible] ἑώρακε, [illegible] σαρκούμενον.

Μυστηρίου [illegible] μυστήριον· πρὶν γὰρ ἡ στειρεύουσα [illegible] γεγέννηκε, τῆς σωτηρίας πρόξενον, παρθενικῶς γεννῆσαι [illegible] ἡμῖν.

Les divins Joachim et Anne, vivant selon Dieu, voyant Dieu sans cesse, nous ont ouvert cette Porte de l'Orient qui de là-haut indique aux égarés le vrai chemin du ciel.

Le Verbe divin tout-puissant a gravé sur une pierre stérile la loi nouvelle et, sur cette table, il a écrit d'abord la rémission des péchés que la loi ancienne avait préfigurée.

O Mère de Dieu, éclaire de ta splendeur mon esprit obscurci par le péché; dissipe les ténèbres de mon ignorance et de mes fautes, car je ne connais pas d'autre protection que la tienne.

Theotokion

O Vierge, mon espérance, mon refuge et mon soutien, garde-moi, par ton assistance des embûches de l'ennemi.

Ode VI. *Dans l'abîme du péché...* (63[2])

Par une grâce éclatante et toute divine, Anne est devenue mère et son enfant est la souveraine de toute la création.

Mère par le bon plaisir de Dieu, elle présente au monde une Vierge destinée à être mère à son tour, non par la volonté de la chair, mais par la volonté du Seigneur.

Isaïe, éclairé par l'esprit divin, a pu voir ce prodige, et c'était à ses yeux comme un livre nouveau où s'écrivait le nom du Verbe fait chair.

Le mystère précède le mystère : une femme qui n'a jamais été mère donne naissance à une auguste fille dont la maternité virginale sera bientôt le gage de notre salut.

Theotokion

Sois ma patronne, ô Vierge très pure, et quand viendra le dernier jour, fais que je revête un manteau de lumière.

Hirmos

O miséricordieux Jésus, notre Seigneur, toi qui revêts la lumière comme un manteau, enveloppe-moi de cette même lumière.

Kontakion (64[1])

Anne est enfin heureuse et elle invite toute créature à chanter

Τοῦ Μάρτυρος. Χιτῶνά μοι παράσχου.

Φρουρᾷ σε καθειργνύει ὁ δεινὸς, καὶ λιμῷ βιάζει σε ἀρνήσασθαι Κύριον, ὃν Παμμάκαρ ἐκ νεότητος ἔστερξας.

Ἀγόμενος Σοφὲ εἰς φυλακὴν, πάντας τοὺς ὁρῶντάς σε, Χριςοῦ μὴ ἀφίστασθαι, παῤῥησίᾳ νουθετῶν ἐξεπαίδευσας.

Σπαθίζεσθαί σε Μάρτυς ὁ δεινὸς, καὶ παράφρων τύραννος, κελεύει μὴ θύοντα, τοῖς εἰδώλο· ἀλλὰ σὺ οὐκ ἐφρόντισας.

Θεοτοκίον.

Χιτῶνά με ἐνδύσασθαι φωτὸς, ταῖς πρεσβείαις ποίησον, Ἁγνὴ τὸν ὑμνοῦντά σε, ἐν ἡμέρᾳ τὸν δυσείμονα κρίσεως. Ὁ Εἱρμός.

• Χιτῶνά μοι παράσχου φωτεινὸν, ὁ ἀνα-
• βαλλόμενος φῶς ὡς ἱμάτιον, πολυέλεε
• Χριστὲ ὁ Θεὸς ἡμῶν.

Κοντάκιον, Ἦχος β'. Τὰ ἄνω ζητῶν.

Εὐφραίνεται νῦν, ἡ Ἄννα τῆς στειρώσεως, λυθεῖσα δεσμῶν, καὶ τρέφει τὴν πανάχραντον, συγκαλοῦσα ἅπαντας, ἀνυμνῆσαι τὸν δωρησάμενον, ἐκ νηδύος αὐτῆς τοῖς βροτοῖς, τὴν μόνην Μητέρα καὶ ἀπείρανδρον.

Ὁ Οἶκος.

Ἡ τῶν δεσμῶν τῆς πρὶν ἀτεκνίας δι' εὐχῆς λυθεῖσα, προσκαλεῖται ἡμᾶς συνεορτάσαι τῷ θαύματι, καὶ δῶρα προσάξαι τῇ γεννηθείσῃ, λιτανεύοντας ἔμπροσθεν μετὰ πόθου, ἧς περ ποτὲ αἱ παρθένοι ἐν τάχει προέτρεχον, χορεύουσαι καὶ βοῶσαι· Ἰδοὺ ἦλθεν ἡ πάντων ἀνάκλησις· ἰδοὺ Ἀδὰμ ἠλευθέρωται· ὅτι Ἄννα καρπὸν ἀνεβλάστησε, τὴν μόνην Μητέρα καὶ ἀπείρανδρον.

Συναξάριον.

Τῇ Θ'. τοῦ αὐτοῦ μηνὸς, ἡ Σύναξις τῶν Δικαίων Ἰωακεὶμ, καὶ Ἄννης.

Στίχοι.

Ἰωακεὶμ τέρφθητι σὺν τῇ Συζύγῳ,
Τεκόντες ἄμφω ψυχικὴν τέρψιν κτίσει.

Ἡ δ' ἐννάτη τοκέων Θεομήτορος εὗρε σύναξιν.

Ἣν ἑορτάζομεν διὰ τὴν γέννησιν τῆς ὑπεραγίας Δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου· καὶ πρόξενοι οὗτοι τῆς παγκοσμίου σωτηρίας διὰ τῆς πανάγνου Ἁγίας· αὐτῶν θυγατρὸς, τῆς Θεοτόκου, γεγόνασι· τὴν γὰρ τελείωσιν τούτων ἡ εἰκοστὴ πέμπτη τοῦ Ἰουλίου μηνὸς γνωρίζει

Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ Ἅγιος Μάρτυς Σεβηριανὸς, λίθον παρὰ τοὺς πόδας φέρων, καὶ ἐπὶ τοῦ τείχους εἰς τὸν ἀέρα κρεμασθεὶς, τελειοῦται.

Στίχ. Σεβηριανὸς κἂν λίθων ἀλγῇ βάρει,
Χαίρει κρεμασθεὶς, ὡς ἀποσπῶν γῆς πόδας.

Οὗτος ἦν ἐπὶ Λικινίου τοῦ βασιλέως ἐν Σεβαστείᾳ, τάξεως ὑπάρχων τῶν Σενατώρων (*)· καὶ συλληφθεὶς ὑπὸ Λυσίου Δουκὸς ὡς Χριστιανὸς, διὰ τὸ καὶ τοὺς Τεσσαράκοντα Ἁγίους Μάρτυρας πρὸς τὸν τοῦ μαρτυρίου ἀγῶνα ὑπαλεῖψαι, ἐπὶ τοῦ τείχους κρεμᾶται· καὶ λίθῳ μεγίστῳ τοὺς πόδας βαρυνθεὶς, τῷ Θεῷ τὸ πνεῦμα παρατίθησι.

Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ, Μνήμη τοῦ Ὁσίου Πατρὸς ἡμῶν Θεοφάνους τοῦ Ὁμολογητοῦ τοῦ πρὸ τοῦ Διοκλητιανοῦ ἀσκήσαντος.

Οὗτος ἐξ Ἑλλήνων ἦν γονέων· τῷ Χριστῷ δὲ προσελθὼν ἐκ νεαρᾶς ἡλικίας, ἔτι νήπιος ὤν, εἶδε παιδίον ὑπὸ ψύχους κινδυνεῦον, καὶ ἐνδύσειν αὐτὸ τὰ οἰκεῖα ἱμάτια. Ἐρωτήσαντος δὲ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ· Ποῦ σου τέκνον τὰ ἱμάτια; Τὸν Χριστὸν ἐνέδυσα, ἔφη. Καὶ ὁ πατὴρ, Τίς ὁ Χριστός; εἶπεν· ἡμεῖς γὰρ Ἑρμῆν καὶ Ἀπόλλωνα σεβόμεθα. Τότε τὸ παιδίον, τὸν πατέρα ἀρνησάμενον, ἔλαβεν αὐτὸ Ἄγγελος Κυρίου καὶ ἀνήγαγεν αὐτὸ εἰς τὸ ὄρος τὸ Διαβηνὸν, καὶ παρέθετο ἀνδρὶ ἀσκητῇ, χρόνους ἑβδομήκοντα πέντε τὸν μοναστὴν ὑπερχομένῳ βίον· ὅπερ λαβὼν ὁ γέρων, ἐξεπαίδευσεν ἐν μοναχικῇ καταστάσει τὰ ἱερὰ γράμματα· ἐτρέφοντο δὲ καὶ ἄμφω ὑπὸ τοῦ θείου Ἀγγέλου.

Τοῦ δὲ γέροντος μετὰ παραδρομὴν χρόνων πρὸς Κύριον ἐκδημήσαντος, ὁ παῖς ἐν τῷ σπηλαίῳ εἴχετο τῆς ἀσκήσεως ἐπὶ χρόνοις πεντήκοντα ὀκτώ. Εἶθ' οὕτως ὑπὸ τοῦ θείου Ἀγγέλου ὁδηγηθεὶς, ἐξῆλθε ἀπὸ τοῦ σπηλαίου, λέοντι ἐπικαθήμενος, σταδίους ἑξήκοντα, καὶ ἐκήρυσσε πανταχοῦ τὴν εἰς Χριστὸν πίστιν· ὃν καὶ κρατήσαντες οἱ βασιλεῖς Κάρος καὶ Καρῖνος, ἔδωκαν αὐτῷ κονδύλους ἑκατόν. Εἶθ' οὕτω διαφόρους βασάνους ἐπαγαγόντες αὐτῷ, ὡς εἶδον, ὅτι δι' ὧν ἐθαυματούργει, πλῆθος οὐκ ὀλίγον προσέρχονται τῷ Χριστῷ, καὶ βαπτίζονται ὑπ' αὐτοῦ, αἰδεσθέντες, ἀπέλυσαν αὐτὸν ἐν ἀσκήσει διάγειν. Καὶ πάλιν ἀνελθὼν εἰς ὅπερ ἦν πρώην σπήλαιον, καὶ ἑτέρους ἑπτακαίδεκα χρόνους ἐν τῇ ἀσκήσει διαβιβάσας, ὡς εἶναι τοὺς ὅλους τῆς ἀσκήσεως αὐτῷ χρόνους ἑβδομήκοντα πέντε, μετέστη πρὸς Κύριον.

Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ Ἅγιος Χαρίτων ξίφει τελειοῦται.

Στίχ. Πολλὴ χάρις σοι, χριστομάρτυς Χαρίτων,
Χριστοῦ χάριν τράχηλον ἐκκεκομμένῳ.

Ταῖς τῶν σῶν Ἁγίων σου πρεσβείαις, ὁ Θεὸς ἐλέησον ἡμᾶς. Ἀμήν.

Τῶν Θεοπατόρων.

Ὠδὴ ζ'. Ἀντίθεον πρόσταγμα.

Ἐκ ῥίζης βλαστήσασα δυὰς ἁγία, Δαυῒδ τοῦ θεόφρονος, τὴν ῥάβδον τὴν πανίερον, Παρθένον τὴν ἄχραντον, τῷ κόσμῳ τέτοκεν, ἄνθος ἱερώτατον ἡμῖν. Χριστὸν ἀσπόρως ἐξανατέλλουσαν.

Λαμπάδα πολύφωτον τὴν Θεοτόκον, ἡ Ἄννα ἡ ἔνθεος, καθάπερ χρυσαυγίζουσα, λυχνία βαστάζουσα τὸν κόσμον ἅπαντα, θείῳ κατελάμπρυνε φωτὶ, καὶ παρθενίας λαμπροῖς πυρσεύμασι.

(*) Ἡ λέξις ἐστὶ λατινικὴ, ἐκ τῆς ὀνομαστικῆς Σενάτωρ (Senator), ὅπερ δηλοῖ τὸν Γερουσιαστὴν, ἢ Βουλευτήν.

l'auteur de tout don parfait, le Seigneur à qui nous devons la femme incomparable, à la fois Vierge et Mère.

Oui, les jours d'attente sont enfin terminés, et Anne nous appelle auprès de sa Fille pour lui offrir nos dons, nos prières et nos cantiques, comme le feront plus tard les vierges venues à sa rencontre à la porte du temple et chantant à pleines voix : « Voici venir le salut du monde ; le genre humain recouvre sa liberté et il la doit à Marie Vierge et Mère. »

Synaxaire (64[1])

Le neuvième jour de ce mois, synaxe des justes Joachim et Anne.

Joachim s'est réjoui avec son épouse :
Ils ont tous deux comblé de joie l'univers.

Le neuvième jour ramène la synaxe des Parents de la Mère de Dieu. Le même jour, le martyre de saint Severianus.

Le même jour, saint Chariton meurt sous la hache.

Ode VII. *L'impie commandement*

De la race de David, Joachim et Anne ont vu sortir une tige sainte, et c'est la Vierge, la Vierge immaculée, d'où germera, par un miracle, le Christ, fleur toute divine.

Le Vierge nous apparaît au foyer de ses pères comme une lampe ardente, un candélabre étincelant d'or destiné à éclairer le monde entier des splendeurs de la virginité.

O glorieux parents de la Vierge et augustes aïeux du Seigneur tout-puissant, du Dieu que son ineffable miséricorde a revêtu de notre chair, voyez-moi prosterné à vos pieds, et obtenez-moi le pardon de mes nombreux péchés.

Votre gloire l'emporte sur toute gloire humaine, ô vous qui avez fait naître la reine de l'univers, Marie immaculée, Mère d'un Dieu de miséricorde devenu semblable à nous par son humaine nature.

Ode VIII. *Dans la fournaise enflammée*

Ornés de toutes les vertus comme de la suprême richesse, les vénérables époux Joachim et Anne ont fait naître la Vierge, une Reine entourée de toutes les gloires divines, celle que toute créature exalte en ses cantiques comme la Mère de Dieu.

O les bien-aimés de Dieu, c'est par vous que nous possédons une

Προπάτορες ἔνδοξοι τοῦ σαρκωθέντος, δι' ἄφατον ἔλεος, Θεοῦ τοῦ παντοκράτορος, παιδὸς ἐκ Θεόφρονος ὑμῶν πανόλβιοι, νῦν μοι τῷ προσφεύγοντι ὑμῖν, πλημμελημάτων λύσιν βραβεύσατε.

Ὡς ὄντες ὑπέρτεροι τῶν γεννητόρων, τὴν πάντων δεσπόζουσαν, κτισμάτων ἐντετόκατε, Μαρίαν τὴν ἄχραντον, τὴν τετοκυῖαν Θεόν, σάρκα περικείμενον ἡμῖν, ὁμοίαν πάντη, δι' εὐσπλαγχνίαν πολλήν.

Τοῦ Μάρτυρος. Ὁ ἐν ἀρχῇ τὴν γῆν.

Λίθοις ἀθρόοις συντρίβει μου τὸ σῶμα, ὁ ἀσεβής, ὑμνοῦντος παῤῥησίᾳ, Χριστὸν ἐν μέσῳ τῶν παρανόμων οὗ τῆς δόξης τυχὼν νῦν χορεύεις λαμπρῶς

Αἰωρηθεὶς τοῦ τείχους 'Αλφόρε, τοῦ δικαστοῦ, πολλῇ παραπληξίᾳ, ἐν βάρει λίθων πεπεδημένος οὐκ ἠρνήσω, Θεὸν τὸν τῶν Πατέρων ἡμῶν.

Ὢ τῆς στεῤῥᾶς ἐνστάσεώς σου Μάκαρ! ὢ τῆς θερμῆς ἀγάπης πρὸς τὸν Κτίστην! δι' ἣν στεφάνῳ κατακοσμεῖ σε τῷ ἀφθάρτῳ, καλῶς ὑπεραθλήσαντα.

Θεοτοκίον.

Σὺ εἶ μου φῶς Παρθένε Θεοτόκε, σὺ εἶ χαρὰ καὶ σκέπη καὶ λιμήν μου, εὐλογημένη, καὶ σὲ δοξάζω ὡς τεκοῦσαν, Θεὸν τὸν τῶν Πατέρων ἡμῶν.

Τῶν Θεοπατόρων.

Ὠδὴ η'. Τὸν ἐν καμίνῳ τοῦ πυρός.

Πλείστω κομῶντες ἀρετῶν, τὴν ἐν δόξῃ θεϊκῇ πεποικιλμένην, Βασιλίδα Παρθένον, Ἰωακεὶμ ὁ σεπτός, καὶ Ἄννα ἡ σώφρων τετόκασιν, ἣν πᾶσα ἡ κτίσις, ὑμνεῖ ὡς Θεοτόκον.

Ῥάβδος δυνάμεως ἡμῖν, δι' ὑμῶν φίλοι Θεοῦ ἐξαπεστάλη, ἡ παναμώμος νύμφη, δι' ἧς ἐν μέσῳ ἐχθρῶν, ἀθέων κατακυριεύομεν, τὰς μηχανουργίας αὐτῶν καταπατοῦντες.

Ὅπλον ἡμῖν παρὰ Θεοῦ, εὐδοκίᾳ διὰ σοῦ ἱερωτάτη, ξυνωρὶς ἐδωρήθη, ᾧ νῦν ἡμεῖς οἱ πιστοί, ὡραίως ἀεὶ στεφανούμεθα, ἡ Θεὸν τεκοῦσα, ἁγνὴ Παρθενομήτωρ.

Φωτοχυσίαις τοῦ ἐκ σοῦ, σαρκωθέντος δι' ἡμᾶς λελαμπρυσμένη, ἡ δυὰς ἡ ἀρίστη, τῶν γεννητόρων τῶν σῶν, γεννῶσι σὲ πάναγνε Δέσποινα, πρόξενον ἡμῖν, ἀγαθῶν ἐπουρανίων.

Ῥώμῃ Θεοῦ καρπογονεῖ, ἡ στειρεύουσα γαστὴρ ἀνοιγομένη, καὶ προέρχεται πύλη, παρθενικὴ παμφαής, ὁ Λόγος δι' ἧς ἐπεδήμησεν, τοῖς ἐπὶ τῆς γῆς, σαρκωθεὶς ἀφράστῳ λόγῳ.

Τοῦ Μάρτυρος.

Τὸν Βασιλέα τῶν οὐρανῶν.

Ἐγκαρτερήσας, τοῖς αἰκισμοῖς ἕως τέλους, Στρατιῶτα Κυρίου μετέστης, χαίρων πρὸς τὴν ἄνω, παμμάκαρ βασιλείαν.

Οὐ κατῃσχύνθης, διὰ Χριστὸν Γενναιόφρον, ὑπομεῖναι βάσανα ποικίλα· ὅθεν συνδοξάζῃ, αὐτῷ εἰς τοὺς αἰῶνας.

Στεφανηφόρος, σὺν ἀθληταῖς νῦν χορεύων, ἀληθῶς περὶ τὸν Βασιλέα, μέμνησο τῶν πίστει, τελούντων σου τὴν μνήμην.

Θεοτοκίον.

Ὦ Θεομῆτορ, Χριστιανῶν ἡ προστάτις, ἐξελοῦ ἡμᾶς πάσης ἀνάγκης, ἵνα σε ὑμνῶμεν, εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Ὁ εἱρμός.

» Τὸν Βασιλέα, τῶν οὐρανῶν ὃν ὑμνοῦσι,
» στρατιαὶ τῶν Ἀγγέλων ὑμνεῖτε, καὶ ὑ-
» περυψοῦτε εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Τῶν Θεοπατόρων.

Ὠδὴ θ'. Ἀνάρχου Γεννήτορος

Ὁμόφρονες σύμψυχοι, τὴν ἀρετὴν ὑπάρχοντες, τῆς παναγνου Παρθένου σεπτοὶ Γεννήτορες, τοὺς ἐπιτελοῦντας προθύμως, τὴν εὐκλεῆ καὶ ἔνδοξον μνήμην, ὑμῶν ἱερώτατοι τοῦ σωθῆναι δυσωπήσατε

Νομὴν κατεπαύσατε, τὴν τοῦ Θανάτου Ἔνδοξοι, τῆς ζωῆς τὴν Μητέρα, λαμπρῶς γεννήσαντες, τὴν ἐξαφανίσασαν τούτου, τὴν προσβολήν, καὶ τῆς ἀθανάτου, ζωῆς προξενήσασαν, τὴν ἐλπίδα διὰ πίστεως.

Ὡραῖος ὡς ἥλιος, Ἰωακεὶμ ἑνούμενος, τῇ φωσφόρῳ σελήνῃ, τῇ Ἄννῃ τέτοκε, τὴν τῆς παρθενίας ἀκτῖνα, δι' ἧς αὐγὴ τῆς θείας οὐσίας, σαρκὶ καθ' ὑπόστασιν, ἑνωθεῖσα ἡμῖν ἔλαμψε.

Σωφρόνως βιώσαντες, καὶ εὐσεβῶς Μακάριοι, νῦν τρυφῆς τῆς ἀφράστου, κατηξιώθητε, τῆς θεοφανείας τυχόντες, τοῦ ἐξ ὑμῶν τῷ κόσμῳ φανέντος· ὅνπερ δυσωπήσατε, τοῦ σωθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Τοῦ Μάρτυρος. Κυρίως Θεοτόκον.

Χερσὶ τῶν σὲ ποθούντων, Μάκαρ σου τὸ σῶμα, περισταλὲν κατετάφη ὡς ἅγιον, καὶ ἰαμάτων ἐκβλύζει, κρουνοὺς εἰς δόξαν Θεοῦ.

Ὢ θαῦμα! πῶς ἀνέστη, ὁ θανὼν οἰκέτης, καὶ προσυπήντα σου δρόμῳ τῷ σώματι, πρὸς τὴν ταφὴν ἀγομένῳ, Μάρτυς πανάριστε.

Τυχὼν τῆς αἰωνίου, μάκαρ Βασιλείας, καὶ τῷ Δεσπότῃ Χριστῷ παριστάμενος, ὑπὲρ τῶν σὲ ἀνυμνούντων θερμῶς ἱκέτευε.

arme puissante avec laquelle nous pouvons nous défendre contre l'impiété de nos ennemis, et fouler à nos pieds leurs machinations perfides.

Couple très saint, nous vous devons aussi, après Dieu, ce bouclier de bonne volonté, gage assuré de la couronne de victoire que nous méritera la chaste Vierge, Mère de notre Dieu.

O Souveraine immaculée ! souviens-toi que tes augustes parents, avertis et illuminés d'avance par une grâce de ton Enfant-Dieu, t'ont donnée à nous comme la dispensatrice de tous les biens célestes.

Par la puissance divine une grande merveille s'est produite : voici une porte splendide qui s'ouvre, et le Verbe, devenu chair par un verbe ineffable, a fait son entrée dans le monde.

Théotokion

O Mère de Dieu, secours des chrétiens, préserve-nous de tout malheur, et fais que nous puissions plus tard te chanter dans les siècles des siècles.

Hirmos

Saintes hiérarchies des anges du ciel, chantez, exaltez votre Roi dans les siècles des siècles !

Ode IX. *Du Père Éternel* (65 [2])

Vénérables et très saints parents de la très chaste Vierge, vous que des vertus semblables ont si étroitement unis, obtenez le salut éternel à tous ceux qui célèbrent votre chère et illustre mémoire.

Vous qui avez eu la gloire de nous donner la Mère de la vie, empêchez en nous l'envahissement de la mort, et, confiants en la puissance de votre auguste Fille, donnez-nous avec elle l'espérance en la vie éternelle.

Joachim est pour nous la splendeur du soleil; Anne, l'éclat plus modeste de l'astre des nuits, double foyer d'où se projette la lumière de la virginité, présage elle-même de la splendeur que revêtira notre chair en s'unissant hypostatiquement à la substance divine.

O bienheureux, vrais modèles de sagesse et de piété, vous êtes en vérité bien dignes de jouir maintenant d'un bonheur ineffable dans la vision toute divine de celui qui est votre Petit-Fils, et à qui vous demanderez, nous vous en supplions, le salut de nos âmes.

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Ι.

Θεοτοκιον

Ἐξίσταντο Ἀγγέλων, αἱ ταξιαρχίαι, σεσαρκωμένον ὁρῶσαί σε φερουσαν, τον Ποιητὴν τῶν αἰώνων, καὶ σὲ ἐδόξαζον. Ὁ Εἱρμός.

Κυρίως Θεοτόκον, σὲ ὁμολογοῦμεν, οἱ διὰ σοῦ σεσωσμένοι Παρθένε ἁγνή, σὺν Ἀσωμάτοις χορείαις σὲ μεγαλύνοντες.

Ἐξαποστειλάριον τῶν Θεοπατορων.

Ἐπεσκέψατο ἡμᾶς.

Ἡ τῆς Εὔας την ἀρὰν, ἐξάρασα νῦν τίκτεται, ἐκ γηραλεων ἀκάρπων, τῆς Ἄννης καὶ Ἰωακεὶμ· ἣν σὺν Ἀγγέλοις ἅπαντες, κατὰ χρέος ἐν ὕμνοις, πιστοὶ εὐφημήσωμεν.

Τοῦ Ἁγίου. Γυναῖκες ἀκουτίσθητε.

Ἀλείπτης ἐχρημάτισας, Μαρτύρων τεσσαράκοντα, ἀριστευσάντων ἐν λίμνῃ, παμμακαρ Σεβηριανέ· μεθ' ὧν ἀεὶ μνημονευε, τῶν ἐκτελούντων ἔνδοξε, τὴν φωτοφορον σου μνήμην, καὶ σὲ τιμώντων ἐκ πόθου, Μάρτυς Χριστοῦ ἀθλοφόρε.

Τῆς Ἑορτῆς, ὅμοιον

Ἀδὰμ ἀνακαινίσθητι, καὶ Εὔα μεγαλύνθητι· Προφῆται σὺν Ἀποστολοις, χορεύσατε καὶ Δικαίοις· κοινὴ χαρὰ ἐν τῷ κόσμῳ, Ἀγγελων τε καὶ ἀνθρώπων, ἐκ τῶν δικαίων σήμερον, Ἰωακείμ τε καὶ Ἄννης, γεννᾶται ἡ Θεοτόκος.

Εἰς τὸν Στίχον τῶν Αἴνων, Στιχηρά,

Ἦχος β'. Οἶκος τοῦ Ἐφραθᾶ

Χάρις τῷ λυτρωτῇ, καὶ παντων κηδεμόνι, τῷ στεῖραν παρ' ἐλπίδα, τεκεῖν τὴν Θεοτοκον, ἀρρήτως εὐδοκήσαντι

Στιχ. Ἄκουσον Θύγατερ, καὶ ἴδε.

Δεῦτε τὴν ἐκ Δαυΐδ, καὶ Ἰουδα φυεῖσαν, Θεοτόκον Μαρίαν, ἐξ ἧς ἡ σωτηρία, ἀπαύστως μεγαλύνωμεν.

Στιχ. Τὸ πρόσωπόν σου λιτανεύουσιν.

Σήμερον εὐκλεῶς, ἐξ Ἄννης ἡ Παρθενος, ἡ φωτοφορος πύλη, γεννᾶται παραδοξως· λαοὶ φυλαὶ σκιρτήσατε.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος β

Πρὸς το, Σημερον ὁ Χριστὸς ἐν Βηθλεέμ.

Σήμερον ἡ παναμωμος Ἁγνὴ προῆλθεν ἐκ τῆς στείρας· σήμερον τὰ παντα εὐφραίνονται ἐν τῇ αὐτῆς γεννήσει. Ὁ Ἀδὰμ τῶν δεσμῶν ἀπολύεται, καὶ ἡ Εὔα τῆς ἀρᾶς ἐλευθέρωται. Τα ἐπάνω παντα ἀγαλλονται, καὶ εἰρήνη τοῖς ἀνθρώποις βραβευεται. Ἡμεῖς δὲ δοξολογοῦντες βοῶμεν· Δοξα ἐν ὑψίστοις Θεῷ, καὶ ἐπὶ γῆς εἰρηνη, ἐν ἀνθρωποις εὐδοκια.

Εἰς την Λειτουργίαν, Τυπικα, καὶ ἐκ τοῦ Κανόνος τῆς Ἑορτῆς, ᾠδὴ γ'. καὶ ἐκ τῶν Ἁγίων, Ὠδὴ ς'.

Προκείμενον, Ἦχος δ'.

Θαυμαστὸς ὁ Θεὸς ἐν τοῖς Ἁγίοις αὐτοῦ.

Στιχ. Ἐν Ἐκκλησίαις εὐλογεῖτε τὸν Θεόν.

Ὁ Ἀπόστολος πρὸς Ἑβραίους.

Ἀδελφοί, εἶχε μὲν ἡ πρωτη σκηνή.

Ἀλληλούϊα.

Σωτηρία δὲ τῶν δικαίων παρὰ Κυρίου.

Εὐαγγέλιον κατὰ Λουκᾶν.

Εἶπεν ὁ Κύριος, οὐδεὶς λύχνον ἅψας.

Ζήτει Σαββάτῳ ς.

Κοινωνικόν. Ἀγαλλιᾶσθε δίκαιοι ἐν Κυρίῳ.

ΤΗ Γ. ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΜΗΝΟΣ.

Μνήμη τῶν Ἁγίων Μαρτύρων Μηνοδώρας. Μητροδώρας, καὶ Νυμφοδωρας.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΕΣΠΕΡΙΝΟΝ.

Εἰς τά, Κύριε ἐκέκραξα, ἱστῶμεν Στίχους ς'. καὶ ψαλλομεν Στιχηρα προσόμοια τῆς Ἑορτῆς γ'.

Ἦχος β. Ποίοις εὐφημιῶν στέμμασιν.

Ποίοις οἱ εὐτελεῖς χείλεσιν, εὐφημήσωμεν νῦν τὴν τεχθεῖσαν; τὴν ἁγιωτέραν τῆς κτίσεως, καὶ τιμιωτεραν ὑπάρχουσαν, Χερουβίμ, καὶ πάντων τῶν Ἁγίων· τὸν Θρόνον, τοῦ Βασιλέως τὸν ἀσαλευτον· τὸν οἶκον, ἐν ᾧ κατῴκησεν ὁ Ὕψιστος· τὴν σωτηρίαν τοῦ κόσμου· τὸ Θεοῦ ἁγίασμα· τὴν παρέχουσαν τοῖς πιστοῖς ἐν τῇ θείᾳ γεννήσει αὐτῆς, τὸ μεγα ἔλεος.

Ποῖα πνευματικα ᾄσματα, νῦν προσάξωμέν σοι Πανάγια; τῇ γὰρ ἐκ τῆς στείρας κυήσει σου, ἅπαντα τὸν κόσμον ἡγίασας, καὶ Ἀδὰμ δεσμῶν ἀπελυτρώσω, καὶ Εὔαν, ἐκ τῶν ὠδίνων ἠλευθέρωσας· Ἀγγελων, διὸ χοροὶ συνεορταζουσιν· ὁ οὐρανὸς τῇ γῇ χαίρει, καὶ ἐπικροτοῦσιν, αἱ ψυχαὶ Δικαίων ᾠδάς, πιστῶς ἀνακράζουσαι, εἰς δόξαν τῶν γενεθλίων σου.

Τίνα τὰ φοβερὰ ᾄσματα, ἃ προσῆξάν σοι τοτε Παρθενε; κύκλῳ σου τεχθείσης ἱστάμενοι, κοραι χαρμοσυνως χορεύουσαι, καὶ θαμβητικῶς ἀναβοῶσαι· Ἐτεχθη, τοῦ Βασιλέως τὸ παλατιον· ἐκλάμπει, ἡ κιβωτος τοῦ ἁγιάσματος· πυλαι ἠνοίχθησαν στεῖραι· τοῦ Θεοῦ γαρ πυλη, εὐτεχνίαν τῶν ἀρετῶν, εἰσαγει βραβεύουσα, εἰρηνην καὶ μεγα ἔλεος.

Καὶ τῶν Ἁγίων γ'.

Ἦχος δ' Ὡς γενναῖον ἐν Μάρτυσιν.

Ταῖς βαφαῖς ταῖς ἐξ αἵματος, ἑαυτὰς ὡραΐσασαι, τῷ ὡραίῳ καλλει, κόραι νεάνιδες,

***

Une beauté qui n'est pas particulière à cette fête mais qu'il convient de signaler parce qu'elle se présente ici à nous pour la première fois, c'est l'*exapostilarion*, ou encore cette antienne qui annonce la fin de l'office, les derniers couplets de la mélodie le moment de prendre congé (66[1]).

« Il faut s'en aller, » mais, si on jette seulement un coup d'œil sur le reste de l'acoloùthie, on voit que sa conclusion n'est pas brusquée, tant s'en faut. Nous disons entre amis : « Au revoir, sans adieu ! » et ce n'est pas à l'instant même que nous pouvons toujours nous quitter. Avec les parents de Notre-Dame et Mère, pourquoi le mélode serait-il moins courtois? Donc, encore une fois, « Adam et Ève, les Prophètes et les Apôtres, tous les Saints, les Anges du ciel et les justes de la terre, les cieux eux-mêmes ne doivent former tous ensemble qu'un immense concert. » Si le mélode, ou le pieux moine s'écoutait — car c'est ici tout un — il recommencerait l'office. Il est vrai que, rentré dans sa cellule, il pourra continuer sa priè e, sa prière qui n'a fait que s'éveiller avec les premières heures du jour. Tauler — si l'on peut se souvenir de lui ou de ses sermons qu'on réédite — pensait, quant à lui, que ces bonnes heures de la nuit qui suivent les *matines* sont celles où on peut le mieux s'élever en haut de cœur et d'esprit, ce qui, disait le catéchisme, est toute la prière.

Autre note. Le même jour, à l'office du soir, et le lendemain, à l'*Orthros*, comme on le voit par la page des *Ménées* qui commence l'acolouthie du 10 septembre, le souvenir des *Theopatores* est de nouveau évoqué, touchant détail que la piété, encore ici, comprendrait si bien : « David s'est écrié : O mon Dieu ! qui est semblable à vous ? Votre promesse est accomplie ; une Vierge nous est née : le nouvel Adam, le Christ Jésus, Créateur du monde, occupera mon trône, et il règnera, lui, le Roi immortel des siècles... De la tige de Jessé et de la race de David, une enfant divine nous est née, et la terre entière est renouvelée, est divinisée. Ciel et terre, réjouissez-vous et chantez aussi, peuples des gentils, avec Joachin et Anne, les saints glorieux, les saints bienheureux qui nous ont donné la vie en nous donnant Marie, Mère de Dieu ! »

ἀδιαφθόρως συνήφθητε, Χριστῷ τῷ Θεῷ ἡμῶν, συντηροῦντες τὴν ὑμῶν, παρθενίαν ἀμόλυντον, εἰς ἀκήρατον, ἀφθαρσίας νυμφῶνα, εἰς θαλάμους, θείους, εἰς παστάδα, ἀχειροποίητον Μάρτυρες.

Ἀτελεῖ ἐν τῷ σώματι, καὶ τελείῳ φρονήματι, τὸν παλαμναῖον δράκοντα, τὸν ἀρχέκακον, καταβαλόντες ἔνδοξοι, δυνάμει τοῦ Πνεύματος, καὶ ἀσθενῆ, ἄπυρον αὐτοῦ, τὴν ἰσχὺν ἀπεδείξατε· ὅθεν ἤρατε, τοὺς στεφάνους τῆς νίκης, Μηνοδώρα, Μητροδώρα, Νυμφοδώρα, αἱ τῆς Τριάδος ὑπέρμαχοι.

Καὶ τὰ μέλη στρεβλούμεναι, καὶ πυρὶ δαπανώμεναι, σιδηροῖς τε ὄνυξι, σπαραττόμεναι, καὶ ἐπὶ ξύλου κρεμάμεναι, καὶ ξίφει τεμνόμεναι, οὐκ ἠρνήσασθε Χριστόν, ἀθληφόροι πανεύφημοι· ὅθεν εὕρατε, τοὺς στεφάνους τῆς νίκης, Μηνοδώρα, Μητροδώρα, Νυμφοδώρα, αἱ τῆς Τριάδος ἰσάριθμοι.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος δ'.

Διʼ Ἀγγέλου προρρήσεως, γόνος πάνσεπτος, ἐξ Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννης τῶν δικαίων, σήμερον προῆλθες Παρθένε, οὐρανὸς καὶ θρόνος Θεοῦ, καὶ δοχεῖον καθαρότητος, τὴν χαρὰν προμηνύουσα παντὶ τῷ κόσμῳ, τῆς ζωῆς ἡμῶν πρόξενε, κατάρας ἀναίρεσις, εὐλογίας ἡ ἀντίδοσις. Διὸ ἐν τῇ γεννήσει σου Κόρη θεόκλητε, τὴν εἰρήνην αἴτησαι, καὶ ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν τὸ μέγα ἔλεος.

Εἰς τὸν Στίχον, Στιχηρὰ προσόμοια.

Ἦχος β'. Οἶκος τοῦ Ἐφραθᾶ.

Χορὸς τῶν Προφητῶν, ἀγάλλεσθε· ἰδοὺ γάρ, στεῖρα καρπὸν ἐκφύει, ἐν ᾧ αἱ Προφητεῖαι, ὑμῶν περαιωθήσονται.

Στιχ. Ἄκουσον θύγατερ, καὶ ἴδε.

Σκίρτα Ἰωακείμ, ὁρῶν Ἄννης κοιλίας, καρπὸν ἐκφύουσαν σοι, ἐξ οὗ ζωὴ τῷ κόσμῳ, καὶ λύτρωσις τεχθήσεται.

Στιχ. Τὸ πρόσωπόν σου λιτανεύσουσιν.

Γῆρας Ἰωακείμ, καὶ στείρωσις τῆς Ἄννης, σκιρτάτωσαν ὡς πάλαι, γηράσασαν τὴν φύσιν, τὴν βρότειον καινίζοντα.

Δόξα, καὶ νῦν, Ὅμοιον.

Ὕμνον ἐκ ῥυπαρῶν, χειλέων Θεοτόκε, προσδέχου καὶ τὴν λύσιν, δίδου μοι τῶν πταισμάτων, καὶ τῶν κακῶν διόρθωσιν.

Ἀπολυτίκιον τῆς Ἑορτῆς,
καὶ Ἀπόλυσις.

EΙΣ ΤΟΝ ΟΡΘΡΟΝ.

Μετὰ τὴν α'. Στιχολογίαν, Κάθισμα.

Ἦχος δ'. Κατεπλάγη Ἰωσήφ.

Ἀναβόησον Δαυΐδ, τί ὤμοσέ σοι ὁ Θεός; Ἅ μοι ὤμοσε φησί, καὶ ἐκπεπλήρωκεν ἰδού, ἐκ τοῦ καρποῦ τῆς κοιλίας μου δοὺς τὴν Παρθένον· ἐξ ἧς ὁ πλαστουργός, Χριστὸς ὁ νέος Ἀδάμ, ἐτέχθη βασιλεὺς ἐπὶ τοῦ θρόνου μου· καὶ βασιλεύει σήμερον, ὁ ἔχων τὴν βασιλείαν ἀσάλευτον. Ἡ στεῖρα τίκτει, τὴν Θεοτόκον, καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Δόξα, καὶ νῦν, Τὸ αὐτό.

Μετὰ τὴν β'. Στιχολογίαν, Κάθισμα, ὅμοιον.

Ἐκ τῆς ῥίζης Ἰεσσαί, καὶ ἐξ ὀσφύος τοῦ Δαυΐδ, ἡ θεόπαις Μαριάμ, τίκτεται σήμερον ἡμῖν, καὶ νεουργεῖται ἡ σύμπασα, καὶ θεουργεῖται. Συγχάρητε ὁμοῦ, ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ γῆ· αἰνέσατε αὐτήν, αἱ πατριαὶ τῶν ἐθνῶν. Ἰωακεὶμ εὐφραίνεται, καὶ Ἄννα πανηγυρίζει κραυγάζουσα· Ἡ στεῖρα τίκτει, τὴν Θεοτόκον, καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Ὁ Κανὼν τῆς Ἑορτῆς, καὶ τῶν Ἁγίων, οὗ ἡ Ἀκροστιχίς·

Τρ[illegible] ἀδελφῶν γνησίων ἄθλους σέβω. Ἰωσήφ.

Ὠδὴ α'. Ἦχος δ'. Ἀνοίξω τὸ στόμα μου.

Τριάδα τὴν ἄκτιστον, ἣν εὐσεβῶς ἐκηρύξατε, ἡμῖν ἱλεώσασθε, Μάρτυρες ἔνδοξοι, νῦν γεραίρουσιν, ὑμῶν τοὺς θείους ἄθλους, καὶ τὰ κατορθώματα, θεομακάριστοι.

Ῥημάτων ἠλόγησαν, τῶν δυσμενοῦς αἱ Νεάνιδες, τῷ θείῳ φραττόμεναι, ὅπλῳ τῆς πίστεως, καὶ ὑπέστησαν, βασάνων τρικυμίαν, καὶ θάνατον ἄδικον, διὰ τὴν πάντων ζωήν.

Ἰσχύϊ ῥωννύμεναι, παντοδυνάμῳ τοῦ κτίσαντος, ἀνδρείαν ἀνέλαβον, γνώμην αἱ πάνσεμνοι, καὶ τὸν δράκοντα, τὸν σκολιὸν τὸν μέγαν, ποσὶ κατεπάτησαν, καὶ κατηδάφισαν.

Θεοτοκίον.

Ὡς ἔμψυχον θάλαμον, ὡς ἀδιάφθορον σκήνωμα, ὡς πύλην οὐράνιον, ὡς θείαν τράπεζαν, ὡς παλάτιον, καὶ θρόνον τοῦ Δεσπότου, Μαρίαν τὴν ἄχραντον, ὕμνοις τιμήσωμεν.

Ὠδὴ γ'. Οὐκ ἐν σοφίᾳ.

Νενεκρωμένῳ, λογισμῷ ὁ παράνομος τύραννος, τὴν ζωὴν ἡμῶν Χριστόν, δεινῶς ἀρνεῖσθαι ἠνάγκαζε, Μάρτυς Μηνοδώρα σε καταικιζόμενος.

Ἀτενιζούσης, πρὸς Θεὸν δικαστὴς οὐκ ἐφείσατο, ἀλλὰ ῥάβδοις ἀπηνῶς, συνθλᾷ τὰ

LE 21 NOVEMBRE

La Venue de la sur-sainte Vierge au Temple

Pour employer un mot devenu classique, la « littérature du sujet » est encore ici très riche et très belle. On n'a pas oublié les soixante colonnes de Georges de Nicomédie sur la *Présentation de la Vierge*, et c'était déjà un indice. Combien d'autres pièces non moins intéressantes la seule *Patrologie* de Migne ne pourrait-elle pas nous offrir encore, sans parler des recueils de la littérature hymnique ? Et en effet, orateurs et mélodes, Germain de Constantinople, Taraise, patriarche, lui aussi, et qui n'a d'autre tort que de porter un nom inharmonique, Georges le mélode, Jean d'Eubée, Georges le Chartophylacte, Sergius l'hagiopolite, Jean Damascène, le *seigneur* Basile, comme l'appellent les ***Ménées***, Jacques le moine, même un basileus, Léon le Sage, célèbrent à l'envi ce touchant mystère d'une toute jeune Vierge que Dieu s'est dès longtemps choisie pour Mère, et qui vient, sous la conduite de ses parents, se consacrer au Seigneur.

Soyons d'abord à Georges le mélode. Le cardinal Pitra nous l'a fait connaître en publiant de lui un poème en vérité très beau de pensée et de forme, sur cette même fête de la *Présentation* de la Vierge. Faut-il avertir que le mélode n'a pu satisfaire sa dévotion à moins de vingt-trois strophes, c'est-à-dire de 473 vers ? C'est le cardinal qui les a comptés, et ce qui étonne un peu, c'est qu'il n'ait pas remarqué, ou fait remarquer que toutes ces strophes, sauf la première, sont coupées exactement, chacune, de vingt-une incises. Il n'y a pas à supposer que ce soit là quelque ingénieux arrangement de l'éditeur, car, en y regardant de plus près, on voit bien vite que, d'une strophe à l'autre, ces incises se correspondent exactement, ce qui supprime déjà toute tentation de jugement téméraire.

---

1. Georges de Nicomédie, voir plus haut, p. 145 ; Taraise, Georges le Mélode, *infra* ; — Georges le Chartophylacte, Combefis, *Auct. nov.*, t. I, p. 1091 ; — Sergius et Basile, *infra* ; — Jacques, Fabricius, *Bibl. gr.*, t. IX, p. 113 ; — Léon, Combefis, *Auct.*, t. I, p. 1619.

Mais laissons ces détails presque profanes, et accordons-nous au moins une strophe, faute de mieux, du mélode Georges : Pitra le place au VIIe siècle, et son âge seul, n'eût-il fait que prononcer le nom de sainte Anne, nous vaut déjà tout un poème, même son poème [1].

Τεχθείσης τότε τῆς ἁγνῆς	La prévoyance divine
Τῇ θείᾳ προμηθείᾳ,	A fait naître la Toute-Pure,
Οἱ δίκαιοι, καθάπερ	Et deux justes, l'ayant promis,
Ὑπέθεντο, τῷ κτίστῃ	L'amènent à son Créateur
Ταύτην προσῆγον ἐν ναῷ·	Pour la lui consacrer en son temple.
Χαίρουσα οὖν Ἄννα	Elle est donc très heureuse, Anne,
Ἀνεβόα ἐμφανῶς,	Et devant tout le peuple, elle s'écrie,
Τῷ ἱερεῖ κραυγάζουσα·	En s'adressant au Grand-Prêtre :
Ταύτην, ὦ Ζαχαρία, δεξάμενος,	Zacharie, reçois cette enfant ;
Ἔνδον τῶν ἀδύτων	Dans la retraite la plus cachée
Τοῦ ναοῦ τοῦ Κυρίου	Du temple de son Seigneur
Εἰσάγαγε	Fais-la pénétrer,
Καὶ περιφύλαττε·	Et garde-la bien !
Εὐχῆς γὰρ τῆς ἐμῆς	Comme un fruit de ma prière
Καρπὸς ἐδωρήθη,	Dieu me l'a donnée.
Καὶ Θεῷ τῷ ποιητῇ	Mais à lui-même, notre Maître,
Προυπεσχόμην	J'ai fait vœu,
Ταύτην ἐν χαρᾷ	Avec joie et confiance,
Προσάγειν αὐτῷ καὶ πίστει·	De la rendre sans retard,
Αὕτη ὑπάρχει	Elle qu'il a faite
Σκηνὴ ἐπουράνιος [1].	Le tabernacle du ciel.

Consultons maintenant les *Ménées* de novembre, puisqu'il ne serait pas juste, après en avoir supprimé le texte grec, de les ignorer totalement. On se fait peu idée de cette abondance, de ce perpétuel renouveau de lyrisme, d'enthousiasme, de pieuse ferveur sur un motif plein de grâce, il est vrai, mais qui paraissait devoir s'épuiser dès les premières lignes. Si les comparaisons n'étaient pas d'ordi-

1. *Analecta* (1876), t. I, voir avant *Georgius*, p. 275, une note à *Gregorius*, quelques pages plus haut. Georges était, selon Pitra, le frère de Grégoire, et celui-ci est placé par lui au VIIe siècle.

naire odieuses, nous pourrions ici ouvrir le bréviaire romain et voir ce qu'il nous donne, au 21 novembre, de très spécial à la fête de la *Présentation*. C'est extrêmement peu, comme d'ailleurs en la plupart de ses offices, où l'on peut voir qu'il n'y a guère de propre que certaines leçons, et pour les plus grandes fêtes, les hymnes, les antiennes et l'oraison. Le bréviaire d'Orient, au contraire, nous le remarquons encore une fois, *s'occupe* littéralement de la fête du jour; il s'en tient strictement à son objet, à sa pensée. C'est comme une méditation sur le sujet, et peu lui importent, pour ne plus parler de notre bréviaire, mais plutôt de nos grands écrivains et orateurs, les « larges horizons », les envolées au delà et au dehors des limites tracées, si, en restant à son point d'oraison, il satisfait à la fois son esprit et son cœur.

En tout cas, aujourd'hui, l'office grec, l'office du chœur, comme l'homélie qui s'adresse à la foule pieuse réunie dans l'église, ne s'écartera pas de la » « petite enfant divine » (Θεόπαις), de ses justes et saints parents, assez vertueux en effet pour faire le sacrifice de son extrêmement douce présence et pour la redonner au Seigneur qui l'avait mise lui-même entre leurs bras ; il ne verra toujours que la jeune Vierge montant toute seule et « sans se retourner en arrière », les quinze degrés du temple; Joachim et Anne la contemplant dans l'extase, le grand-prêtre l'accueillant et l'entraînant jusque dans le Saint des saints, les jeunes filles, porteuses de flambeaux, toutes à l'enchantement de cette fête incomparable, les anges qui là-haut se penchent sur les balustres du ciel pour voir un peu de loin ce qui se passe de si merveilleux sur la terre, l'autre ange qui apporte à la petite Vierge, sans doute fatiguée, un peu de nourriture préparée au ciel même et qui, permettez, peu soucieux de ce qu'en dira la critique du XXe siècle, reviendra ainsi tous les jours pendant douze ans, ou même plus, selon qu'il plaira à la jeune Vierge et à Dieu [1].

---

1. Était-ce un rêve, au moment où nous parcourions les *Ménées*, ou bien ces « balustres du ciel », si célèbres depuis saint François de Sales, se voient-ils déjà là ?

Écoutons un instant : « Portes du temple, ouvrez-vous, car voici venir le temple et le trône du Roi des cieux, la Mère du Verbe de Vie, du Saint des Saints ; vierges, laissez entrer la Vierge, la fiancée du Tout-Puissant, de l'éternel Dieu (p. 150 [1]) ; pieux fidèles, faites retentir vos hymnes et vos cantiques ; saluez à genoux le temple spirituel du Christ notre Dieu, l'unique Pleine-de-grâce entre les femmes, la prophétisée des « Voyants », la gloire des apôtres, le triomphe des martyrs, la joie de toute la création (p. 151[1-2])... Ciel des cieux, qui as fait pleuvoir tes nuées, chante les incompréhensibles merveilles d'un Dieu qui ouvre aujourd'hui toute grande cette porte de l'Orient par où passera le Christ en venant faire parmi nous sa demeure ; chœurs des anges, tressaillez d'allégresse et dites tous ensemble comme Gabriel : « Salut, ô Pleine-de-Grâce... il est avec toi, le Seigneur de toute miséricorde ; peuples de la terre, acclamez celle qu'ont annoncée les prophètes, comme l'élue de Dieu avant tous les temps et pour tous les temps, comme la Mère par excellence, la Mère de Dieu même, et dites d'une commune voix : « Seigneur, au nom de cette Vierge, ta choisie, ta toute belle, donne-nous ta paix et ta grande miséricorde [1]. »

Ainsi l'office continue longtemps. Sergius l'hagiopolite convoque à son tour la multitude des fidèles ; il ne peut détacher son regard de la « petite enfant divine » ; il veut que toutes les femmes se réjouissent avec Anne, l'heureuse mère de cette Vierge divinement belle ; avec la Vierge, Mère infiniment heureuse de Jésus lui-même (p. 152 [2]). Puis le premier mélode, Georges reprend son cantique, et un autre, le *Kyrios Basilios*, lui succède, et les mêmes louanges reviennent toujours à l'adresse de l'Enfant qui se donne, à l'adresse de ses parents qui la consacrent au Seigneur. « Votre sagesse est toute divine, ô saints Joachim et Anne, qui rendez à Dieu le don qu'il vous a fait, puisque lui seul est digne de posséder la Vierge sans tache l'unique Immaculée (p. 166). »

1. Ἀγαλλιάσθω σήμερον ὁ οὐρανὸς ἄνωθεν, καὶ αἱ νεφέλαι εὐφροσύνην ῥανάτωσαν, ἐπὶ τὰ λίαν παράδοξα μεγαλεῖα τοῦ Θεοῦ ἡμῶν. Ἰδοὺ γὰρ ἡ πύλη, ἡ κατὰ Ἀνατολὰς βλέπουσα, ἀποκυηθεῖσα, ἐκ στείρας ἀκάρπου, ἐξ ἐπαγγελίας, καὶ τῷ Θεῷ ἀφιερωθεῖσα εἰς [illegible] Ἀγαλλιάσθω ὁ Δαυΐδ, [illegible] etc. Cf. p. 152, des *Ménées* de novembre

Tant s'en faut en effet que le Père et la Mère de la « divine enfant » soient ici relégués à l'écart. Après le synaxaire, il faut le traduire pour sa beauté (p. 157) : « Jeune fille, Gabriel t'apporte ta nourriture au dedans du temple, et te dit son salut *en s'approchant un peu*. (que voulez-vous ? ces pauvres byzantins sont si médiocres !) — après le synaxaire, disions-nous, c'est comme un nouvel office qui recommence, et c'est toute la légende du Protévangile qui le précède : la longue prière d'Anne et de Joachim, leur promesse de consacrer au Seigneur l'enfant qu'il leur donnera, l'apparition de l'ange, la bienheureuse fin de l'épreuve, etc. Le canon qui suit, et qui est le deuxième de la fête (κανὼν δεύτερος) serait à traduire si nous pouvions partout contenter nos goûts personnels, mais c'est trop demander, et bornons-nous à un passage, à deux ou trois de ces cris de cœur que nous entendrons d'ailleurs encore : « Vous tous qui aimez les fêtes du bon Dieu, venez, et groupez-vous en chœur ; chantez, chantez encore, chantez avec Joachim et Anne les bienheureux à jamais, avec le prophète qui avait vu et parlé dans l'Esprit, προφήτης [illegible] ἐν Πνεύματι ; avec les anges du ciel réunis en cohortes [illegible] pour saluer l'entrée de la Toute-Sainte dans le Saint des Saints, et de corps et d'esprit comme la Vierge elle-même, καὶ σώματι καὶ πνεύματι, réjouissez-vous ; recevez aussi la nourriture céleste, aliment de toute sagesse et de toute charité ; apprenez, comme son père et sa mère, à donner à Dieu ce que vous avez de plus cher au monde (p. 158 [2]). »

Suivent le cantique d'Anne, mère de Samuel, le cantique de Zacharie, le *megalynarion*, les tropaires, *hirmi*, *catavasiæ*, *stikhera prosomia*, enfin — détail extrêmement touchant pour qui n'a pas les hauts dédains de quelques-uns : « A cause du jeûne de cette saison, la fête présente ne se célèbre que pendant *cinq jours*, c'est-à-dire à partir d'aujourd'hui jusqu'au 25 de ce mois, alors qu'on en fait l'*apodosis*, καθ'ἣν ἀποδίδοται (p. 159). »

La « solennité » — et ce n'est pas pour rien que nous nous servons de ce mot, on le verra mieux plus loin — la solennité ne serait pas complète si, à la prière, la prière secrète, privée, intime du *chorus* conventuel, ne se joignait la louange publique, l'homélie qui alimente la piété des fidèles, et nous vivons donc un instant

à l'église. C'est un homme célèbre, Germain patriarche de Constantinople, qui va parler. Il va parler d'abord à la Vierge Marie elle-même, au nom du Grand Prêtre :

« Entrez, à la bonne heure ; entrez, vous qui êtes l'accomplissement de ma prophétie ; entrez, vous, la réalisation des promesses du ciel ; entrez, le sceau du testament de notre Dieu ; entrez, l'objet de ses conseils ; entrez, la clef des mystères cachés ; entrez, la contemplée de tous les prophètes ; entrez, la paix des disgraciés et la clarté de ceux qui vivaient dans les ténèbres ; entrez, présent tout rare et tout divin ; entrez, la Souveraine de tout ce qui est créé : entrez dans la gloire de votre Seigneur, gloire de la terre à cette heure, et présage de l'éternelle et inaccessible gloire du ciel[1] ! »

Puis se tournant vers Joachim et Anne :

« Auteurs de notre salut, de quel nom vous nommerai-je ? Que dirai-je de vous ? Je suis dans la stupeur à la vue de l'offrande que vous présentez au Seigneur, blanc tabernacle où le Dieu trois fois saint viendra faire un jour sa demeure. Oh ! non, certes, Vierge ne fut jamais, et nul n'en reverra sur terre dont la beauté resplendisse d'un pareil éclat. Elle brille à nos yeux cette Lampe plus précieuse que l'or et les pierreries, qui éclairera le monde entier par la grâce de sa virginité sans tache et par ses joyeuses splendeurs.

Nous vous contemplons comme deux astres lumineux fixés au firmament ; tous deux vous dissipez les obscurités, les ombres de la lettre et de la loi donnée au milieu des orages ; vous nous

---

1. Tum puellam summo gaudio tenens, in Sancta eam Sanctorum alacriter infert, hæc fortean ad ipsam dicens : Adesdum, meæ plenitudo prophetiæ ; huc ades, Domini ordinationum perfectio ; ades, obsignatio ejus testamenti ; ades, ipsius consiliorum finis ; ades, declaratio ejus sacramentorum ; ades, universum speculum prophetarum ; ades, collectio male dissidentium ; ades, conjunctrix olim dissidentium ; ades, firmamentum in terra nutantium [illegible] ; ades, instauratio jam veteratorum ; ades, splendor in tenebris jacentium ; ades, novum maxime ac divinum donarum ; ades, Domina terrigenarum omnium ; ingredere in Domini tui gloriam, hactenus quidem in eam quæ in terris est ac calcari potest ; paulo autem post, in supernam illam, ac hominibus inaccessam. S. Germ. C. P., *Orat.* II, *in Præs. SS. Deip.*, Migne, *P. G.*, t. XCVIII, col. 315, ou Combefis, *Auctarium novum*, t. V, p. 1411 ; Lambecius, *Bibl. vindob.*, t. IV, p. 129, et VIII, p. 52.

préparez, par votre foi au Christ promis, une heureuse transition à la nouvelle loi de grâce.

Oh ! si ma parole pouvait ne pas rester trop au-dessous de vos mérites, de votre gloire à vous qui avez consacré vos soins à l'éducation de cette angélique Vierge ; à vous que je considère comme deux chérubins abritant de votre ombre mystique le Propitiatoire du Pontife Sauveur du monde ; comme les deux angles spirituels du Testament nouveau, car dans votre demeure vous avez enfermé l'autel sanctifié par Dieu même et dédié à la plus sainte des victimes.

Comme l'or pur revêtit autrefois l'arche faite de main d'homme, vous avez enveloppé l'arche spirituelle et divine de la nouvelle alliance, cette arche où reposera Celui qui doit signer notre pardon sur la croix. Votre joie est la joie de toute la terre, votre gloire, la commune allégresse de tous les hommes. Oui, vous êtes bienheureux, vous les glorieux parents d'une telle Fille ! Bénis soyez-vous, ô vous qui nous apportez ce don de Dieu ! Heureuses les entrailles qui l'ont portée et le sein qui l'a nourrie[1] !

---

1. O salutis nostræ auctores quo vos nomine appellem? Quales vos dixerim? Obstupesco, cernens qualem fructum obtuleritis. Ejusmodi enim est, qui utique Deum ad inhabitandum in se puritate sua alliciat. Nulla sane, quæ ejusmodi pulchritudine fulgeat, inventa unquam est, aut invenietur. Vos instar duplicis e paradiso egredientis fluminis apparuistis, lampadem ferentes auro ac lapide pretioso pretiosiorem ; quæ pulchritudine immaculatæ virginitatis suæ, et exhilarantibus fulgoribus suis universam terram illuminat. Vos ceu duo fulgentissima sidera, firmamento quodammodo inserta contemplamur ; uterque enim caliginosæ litteræ et latæ inter procellas legis obscuram umbram hilari luce dispellitis, et sapientes ad hanc novam novi luminis gratiam credentes in Christum inoffenso pede deducitis. Vos intuemur tanquam splendidissima cornua spiritualis templi novi testamenti, utpote qui in gremio vestro sanctificatum illud ac Deo dicatum sacræ victimæ rationabilissimum altare continetis. Vos (si quidem fieri possit ut non meritis inferiora dicam), in educanda puella assidui, Cherubim apparuistis, mystica prorsus obumbratione, propitiatorium Pontificis, omnium Salvatoris, circumtegentes. Vos præ auro illo, quod ad circumvestiendam arcam olim fabrefactum est, vos, inquam, visi estis circumoperientes spiritualem divinamque novi testamenti arcam, eum continentem qui nobis cruce veniam subscripsit. Gaudium vestrum, gaudium est universæ terræ ; gloria vestra fit omnium communis lætitia. Vos beati, quibus datum fuit ut talis filiæ parentes essetis ! Vos benedicti, qui hujusmodi benedictum donum Domino attulistis ! Beata ubera quibus nutrita ipsa fuit, et venter quo portata est ! Germanus C. P., *Orat. I in Præs. SS. Deip.*, Migne, *P. G.*, t. XCVIII, col. 302.

« En ce moment les portes intérieures du Temple se sont ouvertes, et les pas de Marie, dit encore Germain de Constantinople, sanctifient le seuil sacré. Le sanctuaire resplendit de la lumière des lampes, mais le rayonnement de cette Lampe vivante l'emplit d'une splendeur bien plus vive, et l'éclaire, à son entrée, des reflets de sa céleste beauté. Les degrés de l'autel s'empourprent de l'auréole virginale qui ceint le front de l'enfant. Zacharie se réjouit de l'honneur que le ciel lui fait de recevoir l'élue de Dieu ; Joachim est tout au bonheur d'offrir une oblation qui hâte l'accomplissement des propheties ; Anne consacre sa Fille au Seigneur avec des transports d'allégresse ; nos premiers pères sont inondés de consolation parce qu'ils se sentent délivrés de la condamnation qui pesait sur eux ; les prophètes exultent de joie, et, avec eux, tous les ordres des élus, toutes les âmes ornees de la grâce [1].

L'autre patriarche, Tarasios, n'a ni la même ampleur, ni le même lyrisme, mais lui aussi aime à voir cette petite vierge de trois ans s'avancer sous les arcades du temple, pendant que Joachim et Anne se répandent en actions de grâces aux pieds du grand-prêtre Zacharie et parmi le chœur des vierges qui les ont accompagnés jusque-là, tenant leurs lampes allumées [2].

Ces filles de la Judée, Jean d'Eubée, à son tour, les entend chanter pleines d'allégresse : « Cantate, et exultate, et psallite. » parce que Joachim et Anne viennent d'introduire dans le Saint des Saints, l'immaculée Mère de Dieu, et c'est pourquoi la montagne de Sion s'est réjouie »... Le pieux moine observe que ces jeunes filles, en chantant de la sorte, ne manquaient pas de respect pour le lieu saint, mais qu'elles exprimaient ce que le Saint-Esprit leur inspirait à l'heure même [3]. — Sont-ils assez *médiocres*, ces vieux byzantins !

---

1. « Tum portæ, ut spiritualem Emmanuelis Dei portam excipiant, panduntur, et pressum Mariæ vestigiis limen sanctificatur. Ac templum lampadarum quidem luce coruscat, etc. Germanus C. P., *Orat.* in *Præs. SS. Deip.* Migne, *P. G.*, t. XCVIII, col. 299.

2. Migne, *P. G.*, t. CXVIII, col. 1482, 1497.

3. Virgines... quæ simul post... Mariam... incedebant, nihil, quod inclamarent, habebant alienum aut indecorum, sed spiritualia duntaxat ac Deo placentia, quæ Spiritus sanctus in ea hora (ipsis) donabat. *P. G.*, *ut sup.*, col. 806.

Ménées des 8 et 9 décembre

ΤΗ Η΄. ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΜΗΝΟΣ

Προεόρτια τῆς Συλλήψεως τῆς Ἁγίας Ἄννης καὶ μνήμη τοῦ Ὁσίου Πατρὸς ἡμῶν Παταπίου.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΕΣΠΕΡΙΝΟΝ.

Εἰς τό, Κύριε ἐκέκραξα, ἱστῶμεν Στίχους ς΄ καὶ ψάλλομεν Στιχηρὰ Προσόμοια Προεόρτια

Ἦχος α΄. Τῶν οὐρανίων ταγμάτων

Πνευματικὴν νῦν χορείαν δεῦτε κροτήσωμεν, καὶ τὸν Χριστὸν ὑμνοῦντες, Προεόρτια δῶρα προσάξωμεν ἐκ πόθου, αἶνον δεκτόν, τῷ τοῦ **γένους καυχήματι, τῇ Θεοτόκῳ, γεραίροντες τὴν αὐτῆς, παρ᾽ ἐλπίδα θείαν Σύλληψιν.**

Ἐν παραδείσῳ ἡ Ἄννα τὰ εὐαγγέλια, τοῦ παρ᾽ ἐλπίδα πᾶσαν, ὑποδέχεται τόκου, τῆς μόνης Θεονύμφου, δηλοῦσα τρανῶς, ὡς τρυφήσεως κρείττονος, καὶ ἀπολαύσεως τύχωμεν οἱ πιστῶς, τὸν καρπὸν αὐτῆς γεραίροντες.

Τοῦ Ὁσίου, ὅμοιον

Τῶν οὐρανίων χαρίτων, Πάτερ γευσάμενος, τῶν ἐπιγείων πάντων, ἀπεστράφης ἡδέων, τὴν μέθεξιν εὐθέως· ὅθεν ἀεί, τῆς γλυκείας Πατάπιε, τῶν ἀγαθῶν τῶν ἐκεῖθεν κατατρυφῶν, ἀπολαύσεως, ἀνύμνεις Χριστὸν (*).

....

ΕΙΣ ΤΟΝ ΟΡΘΡΟΝ

Μετὰ τὴν συνήθη Στιχολογίαν, Κανόνες ὁ Προεόρτιος, καὶ τοῦ Ἁγίου, φέροντες ὁμοῦ τήνδε τὴν Ἀκροστιχίδα, ἄνευ τῶν Εἱρμῶν

Χαρᾶς ἀνοίγει Χριστὸς ἡμῖν τὰς πύλας.

Ἐν δὲ τοῖς Θεοτοκίοις, Γεωργίου (*).

Ὠδὴ α΄. Ἦχος β΄. Ὁ Εἱρμός

• **Δεῦτε λαοί, ᾄσωμεν ᾆσμα Χριστῷ τῷ Θεῷ,**
• **τῷ διελόντι θάλασσαν, καὶ ὁδηγήσαν-**
• **τι, τὸν λαὸν ὃν ἀνῆκε, δουλείας Αἰγυπτίων·**
• **ὅτι δεδόξασται.**

Χαρᾶς ἡμῖν, σήμερον προκαταγγέλονται, ταμεῖα διανοίγεσθαι, καὶ ἀποκλείεσθαι, τῆς κατάρας αἱ λῦπαι, ἐν τῇ θείᾳ Συλλήψει, τῆς Θεομήτορος.

Ἄνθη τερπνά, σήμερον πιστοὶ δρεψάμενοι, ἐνθέων λόγων πλέξωμεν, τὸν προεόρτιον, στέφανον ἐγκωμίων, τὴν Παρθένον αἰνοῦντες, ἐν τῇ Συλλήψει αὐτῆς.

Τοῦ Ὁσίου, Ἦχος καὶ Εἱρμὸς ὁ αὐτός.

Ῥώμην σοφέ, καὶ θείαν δύναμιν ἄνωθεν, ἐκ βρέφους ἐνδυσάμενος πρὸς τῆς ἀσκήσεως,

Προεόρτιος. Ὠδὴ θ΄. Τὸν ἐκ Θεοῦ Θεόν.

Ὑπερφυεῖς ὡς ἀκτῖνας, προανίσχει τῷ κόσμῳ, ἡ Σύλληψίς σου πάνσεμνε Ἁγνή, τὰς νοουμένας τῆς χάριτος· καὶ λαμπρύνει τοὺς πόθῳ, ἐν ταύτῃ προεόρτιον ᾠδήν, τῷ Δεσπότῃ τῶν ὅλων, ἐν πίστει ἀναμέλποντας.

Λύσιν στειρώσεως Ἄννα, δεχομένη μηνύει, βροτοῖς τὴν εὐφορίαν τῶν καλῶν, καὶ εὐχαριστίαν τῆς φύσεως· καὶ καλεῖ πᾶσαν κτίσιν, ἐν σῇ Συλλήψει ἄχραντε Ἁγνή, προεόρτια δῶρα, προσάξαι σοι τὴν αἴνεσιν.

Τοῦ Ὁσίου, ὁ αὐτός.

Ἀπαρυσάμενος Πάτερ, ἐκ πηγῆς ἀενάου, τοῦ Πνεύματος τὴν χάριν δαψιλῶς, τῶν

... .

Θεοτοκίον.

Ἁγνοῦ Θεοῦ μητέρα σε, ἀνυμνοῦμεν σὺν πόθῳ, ἐν θεοπνεύστοις ᾄσμασι, Πανάγια Παρθένε οἱ διὰ σοῦ σεσωσμένοι· νέμοις οὖν Θεοτόκε, τοῖς ἀναξίοις δούλοις σου, ἱλασμὸν καὶ εἰρήνην, καὶ φωτισμόν· ὅσα γὰρ θέλεις δύνασαι καὶ ἰσχύεις, ὡς πάντων οὖσα Δέσποινα, ὑπερένδοξε Κόρη.

Ἡ λοιπὴ Ἀκολουθία τοῦ Ὄρθρου, ὡς συνήθως, καὶ Ἀπόλυσις

ΤΗ Θ΄. ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΜΗΝΟΣ

Ἡ σύλληψις τῆς Ἁγίας Ἄννης, τῆς Μητρὸς τῆς Θεοτόκου· καὶ ἡ ἀνάμνησις τῶν Ἐγκαινίων (*)

ΕΙΣ ΤΟΝ ΕΣΠΕΡΙΝΟΝ

Εἰς τό, **Κύριε ἐκέκραξα,** ἱστῶμεν Στίχους ς΄. καὶ ψάλλομεν Στιχηρὰ Προσόμοια τῆς Ἁγίας γ΄

Ἦχος δ΄. Ὁ ἐξ ὑψίστου κληθείς

Καρπογονοῦσα ἡ στεῖρα παρ᾽ ἐλπίδα, Παρθένον τὴν μέλλουσαν, τίκτειν Θεὸν ἐν σαρκί, ἀγαλλιάσει φαιδρύνεται, χορεύει χαίρουσα, μεγαλοφώνως Ἄννα κραυγάζουσα· Φυλαὶ συγχάρητε, ἅπασαι τοῦ Ἰσραήλ, κυοφορῶ, καὶ τὸ ὄνειδος τῆς ἀπαιδίας, ἐναποτίθεμαι ὡς ηὐδόκησεν, ὁ εὐεργέτης ἐπακούσας μου, τῆς προσευχῆς καὶ κατώδυνον, θεραπεύσας καρδίαν, δι᾽ ὠδίνων ὡς ὑπέσχετο.

Ὁ ἐξ ἀνίκμου πηγάσας ὕδωρ πέτρας, καρπὸν τῇ κοιλίᾳ σου, Ἄννα χαρίζεται, τὴν ἀειπάρθενον Δέσποιναν· ἐξ ἧς τὸ ὕδωρ, τῆς σω

(*) Fr. ... ἔρχεται ἐντελέστερον ... μετὰ τὰ Προσόμοια ..., στιχολογεῖται τὸ ... Μακάριος ἀνήρ.

τηρίας μέλλει προέρχεσθαι. Οὐκέτι ὡς ἄκαρπος, γῆ παροικεῖς ἐπὶ γῆς· ὀνειδισμὸν ἀλλοτριῶσαι γῆν γὰρ βλαστήσεις, καρποφοροῦσαν ζωῆς τὸν ἄσταχυν, τὸν τὰ ὀνείδη ἀφαιρούμενον πάντων βροτῶν ὡς ηὐδόκησε, διὰ σπλάγχνα ἐλέους, μορφωθῆναι τὸ ἀλλότριον

Τῶν Προφητῶν αἱ προῤῥήσεις ἐκπληροῦνται· Ὄρος γὰρ τὸ ἅγιον, λαγόσιν ἵδρυται. Κλίμαξ ἡ θεία φυτεύεται· Θρόνος ὁ μέγας, τοῦ Βασιλέως προετοιμάζεται· Τόπος εὐτρεπίζεται ὁ θεοβάδιστος· Βάτος ἡ ἄφλεκτος ἄρχεται, ἀναβλαστάνειν· ἡ Μυροθήκη τοῦ ἁγιάσματος, ἤδη πηγάζει τῆς στειρώσεως, τοὺς ποταμοὺς ἀναστέλλουσα, τῆς θεόφρονος Ἄννης· ἣν ἐν πίστει μακαρίσωμεν.

Καὶ τῶν Ἐγκαινίων γ'
Ἦχος πλ. β' Αἱ Ἀγγελικαί.

Δέσποτα Χριστέ, ἡ ἀθάνατος σοφία, βλέμματι τῷ σῷ, ἐπιφοίτησον ἐξ ὕψους, ἐν τούτῳ τῷ Τεμένει, καὶ ἀσάλευτον φύλαξον, ἕως συντελείας τοῦ αἰῶνος· τοὺς δὲ πιστῶς Χριστὲ ἐν τούτῳ, ἀεὶ προστρέχοντας, τοῦ ἀπροσίτου σου φωτός, ἀξίωσον εὔσπλαγχνε.

Πάλαι Σολομών, τὸν Ναὸν οἰκοδομήσας, ζώων αἵματα, εἰς θυσίαν σοι προσῆγεν, εἰς τύπον τοῦ Ναοῦ σου, οὗ ἐκτήσω Φιλάνθρωπε, τῷ ἰδίῳ αἵματι βουλήσει μεθ' οὗ καὶ νῦν σε δυσωποῦμεν, τὸν μόνον εὔσπλαγχνον, ὅπως τὸ Πνεῦμα τὸ εὐθές, πέμπῃς ἐν τούτῳ ἀεί.

Δεῦτε ἀδελφοί, εὐφρανθῶμεν φιλεόρτως, καὶ πνευματικήν, συστησώμεθα χορείαν ψυχῆς δὲ τὴν λαμπάδα, τῷ ἐλαίῳ φαιδρύνωμεν· οὕτω γὰρ Ἐγκαίνια τιμῶνται· οὕτω δοξάζεται ὁ Κτίστης, ὦ πάντες ἄνθρωποι, ἀνακαινίζονται ψυχήν, πρὸς ὕψος οὐράνιον.

Δόξα, τῶν Ἐγκαινίων, Ἦχος πλ. β'.

Τὴν μνήμην τῶν Ἐγκαινίων ἐπιτελοῦντες Κύριε, σὲ τὸν τοῦ ἁγιασμοῦ δοτῆρα, δοξάζοντες δεόμεθα, ἁγιασθῆναι ἡμῶν τὰ αἰσθητήρια τῶν ψυχῶν, τῇ πρεσβείᾳ τῶν ἐνδόξων Ἀθλοφόρων Ἀγαθὲ παντοδύναμε.

Καὶ νῦν, τῆς Ἁγίας, Ἦχος α'. Γερμανοῦ.

Τὸ ἀπόῤῥητον τοῖς Ἀγγέλοις, καὶ ἀνθρώποις μεγαλεῖον, καὶ ἀπ' αἰῶνος χρησμοδοτούμενον, μυστήριον παράδοξον, σήμερον ἐν ταῖς λαγόσι τῆς σώφρονος Ἄννης βρεφουργεῖται, Μαρία ἡ Θεόπαις, ἑτοιμαζομένη εἰς κατοικίαν, τοῦ παμβασιλέως τῶν αἰώνων, καὶ εἰς ἀνάπλασιν τοῦ γένους ἡμῶν· ἣν ἐν καθαρῷ συνειδότι καθικετεύσωμεν, ἀναβοῶντες πρὸς αὐτήν· Πρέσβευε τῷ σῷ Υἱῷ καὶ Θεῷ, ὡς προστασία ὑπάρχουσα ἡμῶν τῶν χριστιανῶν, τοῦ σωθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Εἰς τὸν Στίχον, Στιχηρὰ Προσόμοια,
Ἦχος πλ. α' Χαίροις ἀσκητικῶν.

Ἄννα, ἡ θεία χάρις ποτέ, προσευχομένη ὑπὲρ τέκνου ἐδέησε, τῷ πάντων Θεῷ καὶ Κτίστῃ· Ἀδωναῒ Σαβαώθ, τὸ τῆς ἀπαιδίας οἶδας ὄνειδος· αὐτὸς τὴν ὀδύνην μου, τῆς καρδίας διάλυσον, καὶ τοὺς τῆς μήτρας, καταῤῥάκτας διάνοιξον, καὶ τὴν ἄκαρπον, καρποφόρον ἀνάδειξον· ὅπως τὸ γεννησόμενον, δοτόν σοι προσάξωμεν, ἐπευλογοῦντες ὑμνοῦντες, καὶ ὁμοφρόνως δοξάζοντες, τὴν σὴν εὐσπλαγχνίαν, δι' ἧς δίδοται τῷ κόσμῳ, τὸ μέγα ἔλεος.

Στίχ. Ὤμοσε Κύριος τῷ Δαυῒδ ἀλήθειαν, καὶ οὐ μὴ ἀθετήσει αὐτήν.

Πάλαι προσευχομένη πιστῶς, Ἄννη ἡ σώφρων, καὶ Θεῷ ἱκετεύουσα, Ἀγγέλου φωνῆς ἀκούει, προσβεβαιοῦντος αὐτῇ, τὴν τῶν αἰτουμένων θείαν ἔκβασιν· πρὸς ἣν ὁ ἀσώματος, ἐμφανῶς διελέγετο· Ἡ δέησίς σου, πρὸς τὸν Κύριον ἤγγισε· μὴ σκυθρώπαζε, τῶν δακρύων ἀπόστηθι· εὔκαρπος χρηματίσεις γάρ, ἐλαία βλαστάνουσα, κλάδον ὡραῖον Παρθένον, ἥτις τὸ ἄνθος ἀνθήσει, Χριστὸν κατὰ σάρκα, παρεχόμενον τῷ κόσμῳ, τὸ μέγα ἔλεος.

Στίχ. Ἐκ καρποῦ τῆς κοιλίας σου θήσομαι ἐπὶ τοῦ θρόνου μου.

Ζεῦγος καρπογονεῖ τὸ σεπτόν, τὴν θείαν Δάμαλιν, ἐξ ἧς προελεύσεται, ὁ Μόσχος ἀῤῥήτῳ λόγῳ, ὁ σιτευτὸς ἀληθῶς, ὑπὲρ ὅλου κόσμου προθυόμενος· διὸ γεγηθότες, ἐξομολόγησιν ἄπαυστον, ἐν κατανύξει, τῷ Κυρίῳ προσάγουσι, καὶ τὴν σύμπτωσιν, ἐπορειλουσαν ἔχουσι. Τούτους οὖν μακαρίσωμεν, καὶ πίστει χορεύσωμεν, ἐν τῇ Συλλήψει ἐνθέως, τῆς ἐξ αὐτῶν τοῦ Θεοῦ ἡμῶν, Μητρὸς τικτομένης, δι' ἧς δίδοται πλουσίως, τὸ μέγα ἔλεος.

Δόξα, τῶν Ἐγκαινίων, Ἦχος β'.

Τὸν ἐγκαινισμὸν τελοῦντες, τοῦ πανιέρου Ναοῦ τῆς Ἀναστάσεως, σὲ δοξάζομεν Κύριε, τὸν ἁγιάσαντα τοῦτον, καὶ τελειώσαντα τῇ αὐτοτελεῖ σου χάριτι· καὶ τερπόμενον, ταῖς ἐν αὐτῷ ἱερουργουμέναις ὑπὸ πιστῶν, μυστικαῖς καὶ ἱεραῖς τελεταῖς· καὶ προσδεχόμενον ἐκ χειρὸς τῶν δούλων σου τὰς ἀναιμάκτους καὶ ἀχράντους θυσίας· ἀντιδιδόντα δὲ τοῖς ὀρθῶς προσφέρουσι, τὴν τῶν ἁμαρτημάτων κάθαρσιν, καὶ τὸ μέγα ἔλεος.

Καὶ νῦν, τῆς Ἁγίας, ὁ αὐτος.

Σήμερον ἐκ ῥίζης τοῦ Δαυὶδ, βασιλικὴ πορφυρὶς ἐκβλαστήσασα, τοῦ Ἰεσσαὶ βλαστάνειν ἀπάρχεται, τὸ ἄνθος τὸ μυστικον, ἐν ᾧ Χριστὸς ὁ Θεὸς ἡμῶν ἐξήνθησεν, ὁ σώζων τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Ἀπολυτίκιον τῆς Ἁγίας, Ἦχος δ'.

Σήμερον τῆς ἀτεκνίας δεσμὰ διαλύονται· τοῦ Ἰωακεὶμ γὰρ καὶ τῆς Ἄννης εἰσακούων Θεὸς, παρ' ἐλπίδα τεκεῖν αὐτὴν σαφῶς. ὑπισχνεῖται Θεόπαιδα, ἐξ ἧς αὐτὸς ἐτέχθη ὁ ἀπερίγραπτος, βροτὸς γεγονὼς, δι' Ἀγγέλου κελευσας βοῆσαι αὐτῇ Χαῖρε Κεχαριτωμενη, ὁ Κύριος μετὰ σοῦ.

Δοξα, καὶ νῦν, τῶν Ἐγκαινίων, ὁ αὐτος.

Ὡς τοῦ ἄνω στερεώματος τὴν εὐπρέπειαν, καὶ τὴν κάτω συναπεδειξας ὡραιοτητα, τοῦ ἁγίου Σκηνώματος τῆς δοξης σου Κυριε Κραταίωσ· ν αὐτὸ εἰς αἰῶνα αἰῶνος, καὶ πρόσδεξαι ἡμῶν τὰς ἐν αὐτῷ ἀπαυστως προσαγομενας σοι δεήσεις, διὰ τῆς Θεοτοκου ἡ παντων ζωὴ καὶ ἀνάστασις.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΟΡΘΡΟΝ.

Μετὰ τὴν α' Στιχολογίαν, Καθισμα
Ἦχος α. Χορὸς Ἀγγελικὸς

Ὁ νέος Οὐρανὸς, ἐν κοιλίᾳ τῆς Ἄννης, τεκταίνεται Θεῷ, παντουργῷ ἐπινεύσει· ἐξ οὗ καὶ ἐπέλαμψεν, ὁ ἀνέσπερος Ἥλιος, κοσμον ἅπαντα, φωταγωγῶν ταῖς ἀκτῖσι, τῆς Θεοτητος, ὑπερβολῇ εὐσπλαγχνίας, ὁ μόνος φιλάνθρωπος.

Δοξα, καὶ νῦν, Ὅμοιον.

Χορὸς προφητικὸς, προεκήρυξε παλαι, τὴν ἄμωμον ἁγνὴν, καὶ Θεοπαιδα Κορην, ἣν Ἄννα συνέλαβε, στεῖρα οὖσα καὶ ἄγονος· ταύτην σημερον, ἀγαλλιάσει καρδίας, μακαρίσωμεν, οἱ δι' αὐτῆς σεσωσμένοι, ὡς μόνην πανάμωμον.

Μετὰ την β' Στιχολογιαν, Κάθισμα
Ἦχος δ' Ταχὺ προκατάλαβε.

Ἀδὰμ ἀνακαινίσθητι, καὶ Εὔα σκίρτησον· ξηρὰ γὰρ καὶ ἄνικμος, γῆ ἀνεβλάστησε, καρπὸν εὐθαλέστατον, τὴν ἀνθήσασαν κοσμῳ, σταχυν ἀθανασίας, καὶ τὸ ὄνειδος ἅπαν, ἤρθη τῆς ἀτεκνίας. Μεθ' ὧν συνευφρανθῶμεν, χαίροντες σήμερον.

Δόξα, καὶ νῦν. Πάλιν τὸ αὐτό.

Μετὰ τὸν Πολυέλεον, Κάθισμα
Ἦχος δ' Κατεπλάγη Ἰωσήφ.

Ἀναβόησον Δαυὶδ, τί ὤμοσέ σοι ὁ Θεός; Ἅμοι ὤμοσε φησὶ, καὶ ἐκπεπλήρωκεν ἰδού, ἐκ τοῦ καρποῦ τῆς κοιλίας μου δοὺς τὴν Παρθένον· ἐξ ἧς ὁ πλαστουργὸς Χριστὸς ὁ νέος Ἀδὰμ, ἐτέχθη Βασιλεὺς, ἐπὶ τοῦ θρόνου μου· καὶ βασιλεύει σήμερον, ὁ ἔχων τὴν βασιλείαν ἀσάλευτον. Ἡ στεῖρα τίκτει, τὴν Θεοτόκον, καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Δόξα, καὶ νῦν, Πάλιν τὸ αὐτο

Οἱ Κανονες τῶν Ἐγκαινίων, καὶ τῆς Ἁγιας Ἄννης δυω

Ὁ Κανων τῶν Ἐγκαινιων. Ἰωαννου Μοναχοῦ.

Ὠδὴ α. Ἦχος δ. Θαλάσσης τὸ ἐρυθραῖον.

Ὁ στύλῳ, καθοδηγῶν τὸ πρότερον, τὸν σὸν λαὸν Ἰσραὴλ, διὰ λουτροῦ βαπτίσματος Χριστὲ, ἐν Σιὼν κατεφύτευσας, τὴν Ἐκκλησίαν κράζουσαν· Ἄσωμεν ᾆσμα τῷ Θεῷ ἡμῶν.

Σήμερον, τῆς ἀπροσίτου δόξης σου, ἡ ἐπιφοίτησις, τον ἐπὶ γῆς παγέντα σοι Ναὸν, οὐρανὸν κατεσκεύασεν, ἐν ᾧ συμφώνως ψάλλομεν· Ἄσωμεν ᾆσμα τῷ Θεῷ ἡμῶν.

Οὐ Νόμῳ ἡ Ἐκκλησία Κύριε, ἐγκαλλωπίζεται, οὐ δουλικῶν ἐκτάσεσι χειρῶν, τοῦ Σταυροῦ δὲ τῇ χαριτι, ἐγκαυχωμένη ψάλλει σοι· Ἄσωμεν ᾆσμα τῷ Θεῷ ἡμῶν.

Θεοτοκιον

Ἀσπόρως τῷ τοῦ Πατρὸς βουλήματι, ἐκ Θείου Πνεύματος, τὸν τοῦ Θεοῦ συνείληφας Υἱὸν, καὶ σαρκὶ ἀπεκύησας, τὸν ἐκ Πατρὸς ἀμήτορα, καὶ δι' ἡμᾶς ἐκ σοῦ ἀπάτορα

Κανων τῆς Ἁγιας Ἄννης. Ἀνδρεου Κρητης

Ὠδὴ α' Ἦχος α' Ὠδὴν ἐπινίκιον.

Τὴν Σύλληψιν σήμερον, θεόφρον Ἄννα, τὴν σὴν ἑορτάζομεν· ὅτι τὴν χωρήσασαν, τὸν μηδαμοῦ χωρητὸν, συνέλαβες στειρωτικῶν, ἀπολυθεῖσα δεσμῶν

Δικαίων ἐπήκουσας, τὰς ἱκεσίας, Ἁγίων ἐπλήρωσας, τὰς ἐντεύξεις Κυριε, τῶν προπατορων σου, καὶ τουτοις δεδωκας καρπὸν, τὴν σὲ τεκοῦσαν Ἁγνην

Ἡ Ἄννα ἡ ἔνδοξος, νῦν συλλαμβάνει, Ἁγνὴν τὴν τὸν ἄσαρκον, συλλαβοῦσαν Κύριον, τὸν ὑπεράγαθον, καὶ τικτειν μέλλει τῇ σαρκὶ, μελλουσαν τίκτειν Χριστόν

Θεοτοκιον

Τὸ Ὄρος τὸ ἅγιον, ὅπερ προεῖδε, Προφήτης ἐν Πνεύματι, ἐξ οὗ λίθος τέτμηται, τοὺς τῶν εἰδώλων βωμοὺς, συντρίψας σθένει Θεικῷ, σὺ εἶ Παρθένε ἁγνή.

Ἕτερος Κανὼν τῆς Ἁγίας Ἄννης, οὗ ἡ Ἀκροστιχὶς, ἄνευ τῶν Θεοτοκιων

Ἡ τὴν χαρὰν τέξουσα, τίκτεται κόρη

Ἐν δὲ τοῖς Θεοτοκιοις Γεωργίου.

ΜΗΝ ΔΕΚΕΜΒΡΙΟΣ. Θ.

Ὠδὴ α΄. Ἦχος β΄. Ἐν βυθῷ κατέστρωσε ποτέ.

Ἡ τοῦ κόσμου σήμερον χαρὰ, λόγῳ προκηρύττεται, καὶ μητρικὰς ὠδῖνας εἰς εὐφρόσυνον, χαρμονὴν μεθίστησι, καὶ πολύτεκνον, τὴν τῆς φύσεως στείρωσιν, ἔσεσθαι μηνύει, ἔργοις τοῖς τῆς χάριτος πληθύνουσαν.

Τὸ τερπνὸν παλάτιον Χριστοῦ, ὁ εὐρυχωρότατος, τῶν οὐρανῶν οὐρανὸς ὁ ὑπέρτερος, σήμερον εἰσδέχεται, δι' ἐντεύξεως, τὴν βάσιν τῆς ὑπάρξεως, τῆς ἐπαγγελίας ἐχούσης, ἀσάλευτον τὴν ἔκβασιν.

Ἡ πορφύρα σήμερον Χριστοῦ, λαμπρῶς καταγγέλλεται, ἐκ στειρευούσης ὑφαίνεσθαι χάριτι, νηδύος ἡ ἄσπιλος, ἐξ ἧς φόρεσας ὁ Βασιλεὺς τῆς κτίσεως, φύσιν τὴν βροτείαν, κόσμῳ ὡραιότατος ἐφήνεται.

Θεοτοκίον

Γηγενῶν ἡ φύσις ἐπὶ σοὶ, μόνη πανυπέρτατε, θεοπρεπῶς, ἐγκαυχωμένη Δέσποινα, χαίρει καὶ κηρύττει σου, τὰ παράδοξα τῆς ἀγνείας τεράστια, καὶ ἐν εὐφροσύνῃ ᾄδουσα, δοξάζει σε Θεόνυμφε.

Τῶν Ἐγκαινίων. Ὠδὴ γ΄. Εὐφραίνεται ἐπὶ σοί.

Ἡγίασας ἐπὶ γῆς, τὴν Ἐκκλησίαν σου Ἁγίῳ σου Πνεύματι, χρίσας αὐτὴν σήμερον, τῆς ἀγαλλιάσεως ἐλαίῳ.

Ἀνέδειξας Ἀγαθὲ, τὴν χειροποίητον σκηνὴν σήμερον, τῆς ὑπὲρ νοῦν δόξης σου, οἰκονομικῶς οἰκητήριον.

Θεμέλιόν σε Χριστὲ, ἡ Ἐκκλησία ἀρραγὲς ἔχουσα, τῷ σῷ Σταυρῷ στέφεται, ὡς βασιλικῷ διαδήματι.

Θεοτοκίον

Σὺ μόνη τοῖς ἐπὶ γῆς, τῶν ὑπὲρ φύσιν ἀγαθῶν πρόξενος, Μήτηρ Θεοῦ γέγονας· ὅθεν σοι τὸ χαῖρε κραυγάζομεν.

Τῆς Ἁγίας. Στερεωθήτω ἡ καρδία μου.

Καρπὸν κοιλίας εἰ παράσχοις μοι, ἀνεβόα Ἄννα πρὸς Κύριον, μεγαλυνθήσομαι καὶ σοὶ, τοῦτον προσανεθήσομαι· διὰ τοῦτο συλλαμβάνει, τὴν ἁγνὴν Θεομήτορα.

Ἐν παραδείσῳ εὐχομένης σου, τῆς φωνῆς ἀκούει ὁ Ὕψιστος, Ἄννα θεόφρον καὶ καρπὸν, τῇ κοιλίᾳ σου δίδωσι, Παράδεισου τὴν ἄνω ξάσαν, τὴν θύραν τῆς χάριτος.

Τὰ κατὰ νόμον ἐκτελέσασα, καὶ Θεῷ ἀμέμπτως δουλεύσασα, κυοφορεῖς τὴν ἀληθῆ, νομοδότην κυήσασαν, Ἄννα πανσέμνε· διό σε, οἱ πιστοὶ μακαρίζομεν.

Θεοτοκίον

Τῆς στειρευούσης διανοίας μου, ἀκαρπίαν [illegible] σαν ἀπέλασον, καὶ καρποφόρον ἀρεταῖς, τὴν ψυχήν μου ἀνάδειξον, Παναγία Θεοτόκε, τῶν πιστῶν ἡ βοήθεια.

Ἕτερος τῆς Ἁγίας. Ἐξήνθησεν ἡ ἔρημος.

Ῥανάτωσαν εὐφρόσυνον, οἱ νεφέλαι [illegible] ρον, τὸν γλυκασμὸν τοῖς πέρασιν [illegible] φέλη ἰδοὺ γὰρ [illegible] ἐξ ἧς τὸ τῆς ζωῆς μου ὕδωρ βλύσει [illegible].

Ἀνοίγονται τῆς χάριτος, τὰ ταμεῖα σήμερον, ὁ προκηρύσσων Ἄγγελος, ἀνεβόα· Ἄννης τὴν Σύλληψιν· ἰδοὺ γὰρ σὺ τὴν Πόλιν ἀποτίκτεις Θεοῦ.

Νενέκρωται ἡ φύσις μὲν, τῶν ἀνθρώπων πρότερον· νῦν δὲ ζωῆς τὰ σύμβολα, τὴν Σύλληψιν τῆς Ἄννης δέχεται· ἄκαρπος γὰρ [illegible] φύσαι.

Θεοτοκίον.

Ὡς ἄνθρακα φλογίζοντα, ἁμαρτίας ἄχραντε, τὸν σαρκωθέντα Κύριον, ὑπὲρ φύσιν ἐν σοὶ δεχόμενοι, τοῦ πλήθους τῶν πταισμάτων καθαιρόμεθα.

Κοντάκιον τῶν Ἐγκαινίων,

Ἦχος [illegible] [illegible] ὁ[illegible] κλαῖς

Ἐγκαινισμὸν [illegible] Πνεύματος, καὶ [illegible] ἐγκαινίσω καινισον, τοῖς ἐν πίστει ἐκτελοῦσι τὰ Ἐγκαίνια, τοῦ οἴκου καὶ Ναοῦ σου οὗ ηὐδόκησας, κτισθῆναι ἐν τῷ σῷ θείῳ ὀνόματι, ὁ μόνος ἐν Ἁγίοις δοξαζόμενος.

Ὁ Οἶκος

Μηνύμεν τελῶν τῶν Ἐγκαινίων ὁ σοφώτατος πάλαι Σολομῶν τῷ Θεῷ ἀλόγων ζώων προσέφερεν ὁλοκαυτώματα καὶ θυσίας· ὅτε δὲ νῦν ἡ ἀλήθεια καὶ [illegible] χάρις ἦλθεν ἐν γῇ, τὰς θυσίας εὐθὺς μετεποίησε· θύσας γὰρ θυσίαν εἰς σωτηρίαν τὴν ἡμῶν ἑαυτὸν ὡς φιλάνθρωπος, τὴν Ἐκκλησίαν ἡγίασε, καὶ ἀσάλευτον ταύτην ἀνέδειξεν, ὁ μόνος ἐν Ἁγίοις δοξαζόμενος.

Κάθισμα τῆς Ἁγίας Ἄννης,

Ἦχος δ΄. Κατεπλάγη Ἰωσήφ.

Εὐλογίας ὑπάρχην, τῆς ἀκαρπίας τῷ βλαστῷ [illegible] Ἀγαθὲ Ἄννη [illegible] χλι. Σὺ μεταπλάττεις τὰς φύσεις τῶν ἐν γενέσει [illegible], ὦ Σωτὴρ, νενεκρωμένην αὐτὴν, τὴν [illegible] ὡς Θεὸς, πάλιν καινούργησον, ἵνα [illegible] προσάξω σοι, βοῶσα, τῷ παντεπόπτῃ [illegible] Σοὶ δόξα πρέπει, Θεὲ τῶν ὅλων [illegible] φιλάνθρωπε.

[illegible] τῶν Ἐγκαινίων. Ἦχος ὁ αὐτός.

Ταχὺ προκατάλαβε.

Ἐν πίστει τὰ ἔργα [illegible] τοῦ Θ[illegible] Κυρίου [illegible] ἡμῖν [illegible] σμόν, καὶ χάριν καὶ ἔλεος· φύλαττε δὲ καὶ τὴ-

των, εἰς αἰῶνα αἰῶνος, νίκας ἐπιβραβεύων τοῖς πιστοῖς Βασιλεῦσι, πρεσβείαις τῆς Θεοτόκου μόνε φιλάνθρωπε.

Καὶ νῦν, τῆς Ἁγίας, Ἦχος ὁ αὐτός
Ὁ ὑψωθεὶς ἐν τῷ Σταυρῷ.

Ἰωακεὶμ ὁ [illegible] καὶ ἡ Ἄννα [illegible] [illegible] ἄρχων [illegible] δέησιν προσκυνοῦντα, τοῦ Δαυῒδ [illegible] καὶ τῆς [illegible] αὐτῶν, ἐπακούσας [illegible] [illegible] τὴν Ἁγίαν [illegible] Σύλληψιν.

[illegible] Ὤ[illegible] [illegible]

Οὐκ ἐν θύμασιν ἀλόγων [illegible] Ἐκκλησία, ἀλλὰ [illegible] τιμίῳ, ἐκ [illegible] [illegible] [illegible] κραυγάζοντα [illegible] Δόξα τῇ [illegible]

Ἐ[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] καὶ [illegible]

[illegible] τοῦ [illegible] [illegible] τοῦ Πνεύματος [illegible]

[illegible] Παρθένε, καὶ με- [illegible] Δεσποινα [illegible] ἀδιαλείπτως [illegible]

[illegible] Ἁγίας [illegible] Πνεύματι [illegible]

Ὠ[illegible] συλλήψομαι· Ἀγγέλου πρὸς αὐτὸν ἀποσταλέντος, ἡ Ἄννα [illegible], μεγαλοφώνως [illegible] Τῷ Θεῷ μου, δόξα τῷ [illegible] παράδοξα.

Συγχάρητέ μοι πᾶσαι φυλαὶ τοῦ Ἰσραήλ· [illegible] γαστρὶ συνέλαβον, τὸν νέον Οὐρανόν, ἐξ οὗ τὸ ἄστρον ἀνατελεῖ μετ' ὀλίγον, τῆς σωτηρίας Ἰησοῦς ὁ φωτοδότης, Ἄννα γηθομένη ἐκραύγαζεν.

Ἐπήκουσε τῆς Ἄννης, Θεὸς τοὺς στεναγμούς, καὶ προσέσχε Κύριος, δεήσει τῇ αὐτῆς, καὶ ἀτεκνίας τὸ νέφος διασκεδάσας, φωτὶ αὐγάζει εὐτεκνίας παραδόξως· ὅθεν συλλαμβάνει τὴν μόνην Ἁγνήν. Θεοτοκίον.

Παρθένε Θεοτόκε, ἀμόλυντε Σκηνή, μολυνθέντα πταίσμασι καθάρισόν με νῦν, τῶν οἰκτιρμῶν σου καθαρωτάταις ῥανίσι, καὶ δός μοι χεῖρα βοηθείας· ἵνα κράζω· Δόξα σοι, Ἁγνὴ Θεοδόξαστε.

[illegible] τῆς Ἁγίας [illegible] Ἐλήλυθας ἐκ Παρθένου

Τὸ κάλυμμα, τὸ σκιῶδες ἀφαιρεῖται σήμερον, Νόμου, καὶ τῆς χάριτος, ἡ εὐλογία [illegible] [illegible] τηλαυγέστατα, τῇ [illegible] τοῦ τόκου τῆς Θεόπαιδος.

[illegible] [illegible] ὁ Ἄγγελος, Ἄννα [illegible] τῆς [illegible] χαρᾶς [illegible] λέγων· Τῆς δεήσεώς [illegible] ὑπὲρ ἐλπίδα [illegible]

[illegible] τῆς [illegible] θαύματα ἀρχαῖα [illegible] καὶ ῥεῖθρον τῆς [illegible] [illegible] σήμερον τοῦ τόκου σου, κηρυττόμενα [illegible] παντερπῆ. Θεοτοκίον.

Ῥήτορές σε, κατ' ἀξίαν [illegible] Πανύμνητε, [illegible] οἱ πολλοὶ [illegible] ἀμηχανοῦσι [illegible] φόβῳ δὲ τὰ θαύματα, καὶ σιωπῇ εὐφροσύνως μεγαλύνουσι.

[illegible] Σὺ Κύριέ μου φῶς.

Σὺ πάλαι ἐν Σινᾶ, σκηνὴν ἀχειροποίητον, ὑ[illegible] τοῦ Θεοῦ [illegible] Μωσεῖ διαγράφων, [illegible] τὴν [illegible]

Σὺ [illegible] σκηνὴν [illegible] κατασκευάσας ἡ [illegible] [illegible] [illegible] τῆς [illegible]

Σὲ [illegible] πηγήν, τὴν Ζωὴν [illegible] Ἄννα τὴν εἰρήνην [illegible] εὐαγγελίσω, Χριστὲ τῇ Ἐκκλησίᾳ σου. Θεοτοκίον.

Σὲ ὅπλον ἀρραγές, κατ' ἐχθρῶν προβαλλόμεθα [illegible] ἄγκυραν καὶ ἐλπίδα, τῆς ἡμῶν σωτηρίας, Θεόνυμφε κεκτημένοι.

[illegible] Ἁγίας. Τὴν σὴν εἰρήνην δὸς ἡμῖν

Ἐκ ῥίζης ἡ βλαστήσασα Δαυῒδ καὶ Ἰεσσαί, Ἄννα νῦν βλαστάνειν ἀπάρχεται, τὴν [illegible] τὴν βλαστήσασαν, τὸ μυστικὸν ἄνθος, Χριστὸν τὸν πάντων Κτίστην.

Μητέρα γενομένην με, ἡ Ἄννα ἐκβοᾷ, ὀψόνται λαοὶ καὶ θαυμάσουσιν· ἰδοὺ γὰρ [illegible] ὡς [illegible], ὁ τὰ δεσμὰ λύσας, τὰ τῆς στείρωσεώς μου.

Νεᾶνιν ἣν συνέλαβον, ἐγὼ Προφητικαί, [illegible] φωναὶ προκατήγγειλαν, Ὄρος καὶ Πύλην ἀδιόδευτον, περιχαρῶς Ἄννα, ἐβόα τοῖς παροῦσιν.

Ἕτερος τῆς Ἁγίας. Μεσίτης Θεοῦ.

Ὁ τόμος Θεοῦ, δι' ἀγγέλου σήμερον κηρύττεται, ἐν ᾧ περ ὁ σύνθρονος, Λόγος τοῦ Πατρὸς νῦν ἐγγραφήσεται, καὶ πιστοὺς ἐν τῇ βίβλῳ, ἐγγράψει τῆς χρηστότητος.

Ἡ [illegible] νῦν, τὸ ξένον [illegible] [illegible] οἱ δίκαιοι πλέκοντες, [illegible]

ΜΗΝ ΔΕΚΕΜΒΡΙΟΣ. Θ.

σηκόν σοι αἴνεσιν, τῷ τὴν χάριν τοῦ τόκου, δι' εὐχῆς ἐκπληρώσαντι.

Σοφίας Θεοῦ, κεκρυμμένης σήμερον δηλοῦται ἡμῖν, ἀληθῶς μυστήρια, καταγγελλομένης τῆς Συλλήψεως, τῆς ἀχράντου Παρθένου, καὶ μόνης Θεομήτορος.

Θεοτοκίον

Γαλήνην πιστοί, καὶ λιμένα ἔχοντες Παρθένε ἁγνή, τὴν σκέπην σου πάντοτε, τὰς ἐπαναστάσεις τὰς τῶν θλίψεων, ἀποφεύγομεν πάσας, ἐπὶ σοὶ ὁρμιζόμενοι.

Τῶν Ἐγκαινίων. Ὠδὴ ϛ'. Θύσω σοι.

Τοῦ κάλλους, ὁ Βασιλεὺς Χριστὸς ἐπεθύμησε, τῆς ἐκλεκτῆς Ἐκκλησίας, καὶ Ἐθνῶν μητέρα ἀπέδειξεν, ἐκ δουλείας, υἱοθετουμένων διὰ τοῦ Πνεύματος

Φρίττουσι, τῶν δυσμενῶν δαιμόνων αἱ φάλαγγες, τὴν τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίαν, τοῦ Σταυροῦ τῷ τύπῳ σημειουμένην, καὶ σκιάζει, ἡ ἁγιαστικὴ τοῦ Πνεύματος ἔλλαμψις

Οὐ ψάμμον, ἀλλὰ Χριστὸν θεμέλιον ἔχουσα, ἡ ἐξ Ἐθνῶν Ἐκκλησία, στεφανοῦται κάλλει τῷ ἀπροσίτῳ, καὶ τῇ αἴγλῃ, τῆς βασιλείας ἐγκαλλωπίζεται

Θεοτοκίον

Ὢ θαῦμα, τῶν ἁπάντων θαυμάτων καινότερον! ὅτι Παρθένος ἐν μήτρᾳ, τὸν τὰ σύμπαντα περιέχοντα, ἀπειράνδρως, συλλαβοῦσα οὐκ ἐστενοχώρησεν

Τῆς Ἁγίας. Τὸν Προφήτην Ἰωνᾶν.

Πῶς χωρεῖται ἐν γαστρί, ἡ χωρήσασα Θεόν, πῶς γεννᾶται τὸν Χριστόν, ἡ γεννήσασα σαρκί; θηλάζει δέ, πῶς ἡ τὸν Κτίστην γάλα θηλάσασα;

Τῆς δεήσεως ὑμῶν, ἐπακούσας ὁ Θεός, γονιμώτατον καρπόν, νῦν δεδώρηται ὑμῖν, πανεύφημοι, Ἰωακεὶμ τε καὶ Ἄννα σήμερον.

Τὴν ἁγνὴν Περιστεράν, συλλαβοῦσα ἐν γαστρί, χαρμονῆς πνευματικῆς, ἐπληρώθη ἀληθῶς, προσάγουσα, χαριστηρίους ᾠδὰς ἡ Ἄννα Θεῷ.

Θεοτοκίον.

Τρικυμίαι λογισμῶν, καὶ παθῶν ἐπαγωγαί, καὶ βυθὸς ἁμαρτιῶν, τὴν ἀθλίαν μου ψυχήν, χειμάζουσι· βοήθησόν μοι ἁγία Δέσποινα.

Ἕτερος τῆς Ἁγίας.

Ἐν ἀβύσσῳ πταισμάτων.

Ἀγαλλέσθω φαιδρῶς ἡ προμήτωρ ἡμῶν· σήμερον γὰρ δέχεται, χαρᾶς μηνύματα, τὴν λύπην ἀπωθουμένη, τῇ Συλλήψει τῆς μόνης Θεόπαιδος.

Τὸ τῆς δόξης διάδημα πλέκεται, καὶ ἡ ἁλουργὶς ἡ βασίλειος σήμερον, ὑπὲρ ἐλπίδα ἅπασαν, ἐν νηδύϊ ἀκάρπῳ ὑφαίνεται.

Ἰδοὺ πᾶσα ἡ κτίσις γεραίρει σου, τὰ ὑπερφυῆ καὶ μεγάλα μυστήρια· σὺ γὰρ ὑπάρχεις Δέσποινα, καὶ βροτῶν καὶ Ἀγγέλων τεράστιον.

Ἰδοὺ θείων χαρίτων πηγὴ νοητή, δι' ἐπαγγελίας τοῦ Κτίστου καὶ χάριτος ἀναστομοῦσθαι ἄρχεται, ἐν ἀνίκμῳ νηδύϊ ἐκβλύζουσα.

Κοντάκιον τῆς Ἁγίας Ἄννης,

Ἦχος δ. Ἐπεφάνης σήμερον.

Ἑορτάζει σήμερον, ἡ οἰκουμένη, τὴν τῆς Ἄννης σύλληψιν, γεγενημένην ἐν Θεῷ, καὶ γὰρ αὐτὴ ἀπεκύησε, τὴν ὑπὲρ λόγον, τὸν Λόγον κυήσασαν.

Ὁ Οἶκος.

Σὺ ὁ τῇ Σάρρᾳ δοὺς ποτέ, ἐν γήρᾳ βαθυτάτῳ, τῇ σῇ ἐπιστασίᾳ, καὶ ἐν ἐπαγγελίᾳ, υἱὸν τὸν μέγαν Ἰσαάκ· σὺ ὁ διανοίξας τὴν στειρεύουσαν νηδὺν τῆς Ἄννης, Παντοδύναμε, μητρὸς Σαμουὴλ τοῦ Προφήτου σου· καὶ νῦν ἐπιδὼν ἐπ' ἐμέ, δέξαι μου τὰς δεήσεις, καὶ πλήρωσόν μου τὰς αἰτήσεις, ἐβόα ἐν κλαυθμῷ, ἡ σώφρων Ἄννα καὶ στεῖρα, καὶ ἐπήκουσεν αὐτῆς ὁ εὐεργέτης. Ὅθεν ἐν χαρᾷ συνέλαβε τὴν Παρθένον, τὴν ὑπὲρ λόγον, τὸν Λόγον κυήσασαν.

Συναξάριον.

Τῇ Θ' τοῦ αὐτοῦ μηνός, ἡ Σύλληψις τῆς ἁγίας Ἄννης, μητρὸς τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου.

Στίχοι

Οὐχ ὥσπερ Εὔα καὶ σὺ τίκτεις ἐν λύπαις·
Χαρὰν γὰρ Ἄννα ἔνδον κοιλίας φέρεις.

Τῇ δ' ἐνάτῃ Μαρίην Θεομήτορα συλλάβεν Ἄννα.

Ὁ Κύριος ἡμῶν καὶ Θεός, θέλων ἑτοιμάσαι ἑαυτῷ ναὸν ἔμψυχον καὶ οἶκον ἅγιον εἰς κατοικίαν ἑαυτοῦ, τὸν Ἄγγελον αὐτοῦ ἀποστείλας πρὸς τοὺς Δικαίους, Ἰωακεὶμ καὶ Ἄνναν (ἐξ ὧν ηὐδόκησε προελθεῖν τὴν κατὰ σάρκα Μητέρα αὐτοῦ), προεμήνυσε τὴν σύλληψιν τῆς ἀγόνου καὶ στείρας, ἵνα βεβαιωθῇ τῆς Παρθένου ἡ γέννησις. Ὅθεν συνελήφθη ἡ ἁγία Παρθένος Μαρία, καὶ ἐγεννήθη, οὐχ ὥς τινες λέγουσι, μηνῶν ἑπτά, ἢ χωρὶς ἀνδρός, ἀλλ' ἐννέα τελείων μηνῶν ἐγεννήθη· καὶ ἐξ ἐπαγγελίας μέν, ἐξ ἀνδρὸς δὲ συναφείας καὶ σπορᾶς. Μόνος γὰρ ὁ Κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς ἐγεννήθη ἐκ τῆς Ἁγίας Παρθένου Μαρίας ἀπορρήτως καὶ ἀνερμηνεύτως, ὡς οἶδε μόνος ἐκεῖνος, χωρὶς τῶν τῆς σαρκὸς θελημάτων· καὶ τέλειος ὑπάρχων Θεός, πάντα καὶ τῆς κατὰ σάρκα αὐτοῦ οἰκονομίας τέλεια προσελάβετο, καθὼς καὶ τὴν τῶν ἀνθρώπων φύσιν ἐδημιούργησε καὶ ἔπλασε τὸ κατ' ἀρχάς.

Ταύτην γοῦν τὴν ἡμέραν πανηγυρίζομεν, ὡς ἀνάμνησιν ἔχουσαν τῶν ὑπ' Ἀγγέλου δοθέντων χρησμῶν, τοῦ τῆς

NEUVIÈME JOUR DE DÉCEMBRE

La Conception de sainte Anne, mère de la Mère de Dieu.

Citons d'abord, pour une première fois, le vénérable *Synaxaire de Sirmond*, et, s'il vous plaît, dans l'original lui-même

Ἡ σύλληψις τῆς ἁγίας Ἄννης, μητρὸς τῆς Θεοτόκου. Ὁ Κύριος ἡμῶν καὶ Θεὸς θέλων ἑτοιμάσαι ἑαυτῷ ναὸν ἔμψυχον καὶ οἶκον ἅγιον εἰς κατοικίαν ἑαυτοῦ, τὸν ἄγγελον αὐτοῦ ἀπέστειλε πρὸς τοὺς δικαίους Ἰωακεὶμ καὶ Ἄνναν ἐξ ὧν ἠθέλησε προελθεῖν τὴν κατὰ σάρκα μητέρα αὐτοῦ. Καὶ προεμήνυσε τὴν σύλληψιν τῆς ἀγόνου καὶ στείρας, ἵνα βεβαιώσῃ τῆς παρθένου τὴν γέννησιν· ὅθεν συνελήφθη ἡ ἁγία παρθένος καὶ ἐγεννήθη οὐχ, ὡς λέγουσί τινες, ὅτι ἑπτὰ μηνῶν ἢ ὅτι χωρὶς ἀνδρός, ἀλλὰ τελείων ἐννέα μηνῶν, καὶ ἐξ ἐπαγγελίας μὲν ἐκ συναφείας δὲ ἀνδρός... Τελεῖται δὲ ἡ αὐτῆς σύναξις ἐν τῷ σεβασμίῳ αὐτῆς οἴκῳ τῷ ὄντι ἐν τοῖς Χαλκοπρατείοις, πλησίον τῆς ἁγιωτάτης μεγάλης ἐκκλησίας.

La conception de sainte Anne, mère de la Théotocos. Notre-Seigneur à nous tous, voulant se préparer un temple spirituel et une maison sainte pour y établir sa demeure, députa son ange auprès des justes Joachim et Anne de qui il voulait faire naître sa Mère selon la chair. A la sainte femme jusque-là inféconde, l'ange annonça en toute certitude la naissance de la Vierge, et la Vierge sainte fut conçue en effet, et elle naquit, non comme disent quelques-uns, après sept mois, mais après neuf mois accomplis, le tout selon les lois de la génération humaine... La présente *synaxe* a lieu dans sa belle *maison* de Chalcopratée près de la très sainte Grande-Église [1]. »

---

1. *Sirmond*, col. 290-291. — Pargoire, p. 109 : « Les assemblées provoquées dans les églises par la messe, l'office et la litanie portent le nom de *synaxes* ou réunions. »

Le codex 787 de la bibliothèque Laurentienne de Florence est [illegible] *Sirmond* et, à ce seul titre déjà, réclame aussi notre attention.

Χαίρουσαν τὴν ἡμέραν πανηγυρίζομεν ὡς ἀνάμνησιν ἔχουσαν τοῦ ἀπ' ἀγγέλου [illegible] τὴν [illegible] Θεομήτορος. Ὁ [illegible] ἔργα ποιῶν ὁ ἐκ τοῦ μὴ ὄντος ὑποστήσας τὰ πάντα Θεὸς [illegible] εἰς καρπογονίαν καὶ τὴν ἐν ἀπαιδίᾳ τον [illegible] παιδοτόκον [illegible] ἐργάσεται, [illegible] πέρας τῆς ἡλικίας [illegible] τοῦτο [illegible]. [illegible] αὐτὸς ἔμελλε [illegible] Θεὸς [illegible] τοῦ παντὸς, θυγατέρα τεκεῖν τοὺς [illegible] Θεοῦ καὶ ἀνθρώπων μεσιτείαν [illegible] προωρισμένην [illegible] ἐκλελ[illegible].

Nous célébrons la fête de ce jour en mémoire de la joie parfaite que l'ange apporta au monde quand il vint lui annoncer la naissance prochaine de l'immaculée Mère de Dieu. Celui qui du néant a tiré tout ce qui existe et qui fait porter des fruits à ce qui tantôt n'existait même pas, celui-là même a voulu qu'une femme, au déclin de l'âge, devînt mère pour la première fois, accordant ainsi une récompense digne de sa bonté à la juste demande de ses justes serviteurs. Le Dieu qui devait revêtir notre chair en vue de régénérer l'entière création, jugea cette femme et son époux dignes tous deux, dans leur sainteté, de donner au monde la Vierge destinée à le faire naître lui-même sur cette terre, la médiatrice entre Dieu et les hommes, la choisie avant tous les siècles et la préférée entre toutes les femmes [1].

Soyons justes, malgré nos goûts modernes, trop modernes peut-être : n'est-ce pas merveilleux, ces dix ou douze lignes d'un vieux synaxaire oublié ? Il y a de ces choses *byzantines* qui remettent en mémoire, que ce soit la place ou non, le mot du poète

1. *Codex medico-Laurentianus*, signatus *San Marco 787*, membranaceus, foliorum 287, 0ᵐ 235+0,18, lineis plenis, in Palestina, ut videtur, anno 1050 exaratus. Cf. Delehaye, *Sirmond*, col. 291, et Vailhé, *Les laures de Saint-Gérasime et de Calamon*, dans *Echos d'Orient*, t. II, 1899, p. 106-119.

anglais : *A thing of beauty is a joy for ever.* « Une chose de beauté est une joie pour toujours (Keats).

Seulement, les « choses de beauté » ne veulent ni copie, ni imitation, ni, s'il s'agit d'œuvres littéraires, de soi-disant traduction. Devant le texte de Jean le Géomètre, Morellus, on s'en souvient, se déclarait vaincu. Pour les fêtes qui précèdent, nous avons voulu nous-même tenter un effort ; nous essaierons peut-être encore d'interpréter de quelque manière l'acolouthie du 25 juillet, mais en toute sincérité, celle-ci, du 9 décembre dépasse l'humaine faiblesse, la nôtre au moins.

Étrange sentiment, inexplicable aussi peut-être et tant mieux si, en effet, nous ne devons pas même songer à l'expliquer !

A peine osera-t-on conserver d'un long, d'un angoissant travail, les pauvres débris que voici :

Comme la *Nativité*, la *Conception* avait son « avant-fête », et c'était déjà, pour une bonne moitié de l'office, la fête elle-même. Ce jour du 8 décembre était dévolu à un saint, mais outre que son office commence plutôt par une évocation de la Vierge et de sa mère (51 [3]), il est occupé d'un bout à l'autre par un *prohéortios*, canon ou série d'hymnes qui les chante toutes deux à l'avance. Un exemple :

Δόξα καὶ νῦν, Θεοτοκίον, ὅμοιον.

Πανύμνητε Δέσποινα ἐλπίς, τῶν πιστῶν καὶ στήριγμα, καταφυγὴ καὶ βοήθεια, σὲ ἱκετεύομεν· Ἐκ παντὸς κινδύνου, τοὺς δούλους σου φύλαττε, τοὺς πίστει προσκυνοῦντας τὸν τόκον σου, αὐτῷ πρεσβεύουσα, δωρηθῆναι ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν, τὴν εἰρήνην, καὶ τὸ μέγα ἔλεος.

« O notre glorieuse souveraine, notre espoir, notre soutien, notre doux refuge, nous t'en prions, préserve de tout danger tes serviteurs et obtiens pour nos âmes la paix du Seigneur en même temps que sa miséricorde ». (52 [1])

On nous le rappellera tout à l'heure : « La Vierge, c'est la montagne sainte jadis entrevue par le Prophète, d'où une pierre se détache qui doit, par la puissance divine introduite en elle, renverser les idoles. Et d'ailleurs, ce n'est pas demain, mais « aujourd'hui même, que nous devons lui tresser une couronne de fleurs : "Ανθη τερπνά (52 [2]), car c'est aujourd'hui même qu'un messager

celeste à prédit à la bienheureuse Anne son prochain bonheur, en même temps qu'il promettait aux générations humaines leur joie commune dans la plénitude de tous les biens (54[a]) :

Ὁ τῇ Ἄννῃ κηρύξας τὴν Σύλληψιν, τῆς ὑπεραμώμου Παρθένου μηνύματα, κοινῆς χαρᾶς παρέσχετο, καὶ καλῶν εὐφορίαν τῷ γένει ἡμῶν.

Pour la fete du lendemain, les *Ménées* n'indiquent sans doute pas tous les mélodes qui ont pris part à sa composition. Trois sont nommés : Germain, Jean le Moine, André de Crète, et plus d'un *ikhos*, d'une *doxa*, d'un *stikhos* sans attribution pourrait appartenir à d'autres. Germain (page 58[1]) chante « ce prodige qui dépasse l'intelligence humaine, ineffable même pour la langue des anges, voulu de Dieu avant tous les siècles comme gage de son infinie charité, ce mystère où la bienheureuse Anne sert d'instrument au Seigneur p… r préparer la demeure ici-bas du roi immortel des siècles.

Plus loin, une ode de « Jean le moine » serait-elle quelque fragment poétique de Jean Damascène que n'auraient pas connus ses éditeurs de notre monde latin? Il était poète, on le sait, assez bon poète pour être lu encore aujourd'hui,— il doit l'être puisqu'on se donne la peine de signaler ses défauts [1] — mais il était poète comme il était théologien, orateur et moine, uniquement pour servir Dieu et chanter la Vierge Marie. La Vierge Marie, sa Souveraine, sa Mère, sa « Sœur » peut-être, comme elle l'était pour le grand Athanase [2], l'unique objet, après Dieu, ou plutôt avec Dieu, de ses pensées et de son amour, on sait que…
tions il lui adressait à pleines pages comme à plein cœu…

---

1. Jean Damascène, disions-nous plus haut, p. 140 est « sinon l'inventeur, du moins le réformateur de l'*Octoikhos*. » On peut regretter encore que, pour lui, comme pour André de Crète, la critique descende à cette *vanité* qui s'appelle la *forme* ou le *style*. A preuve : « Jean se complait dans de difficiles et fatigantes bagatelles... De tels jeux d'adresse nuisent naturellement à la clarté de l'exposition, et maints morceaux sont aussi obscurs que certains chœurs des anciens poètes grecs, etc.. » Cf. Krumbacher, *Geschichte* (1897), p. 37, p. 674.

2. Maria ex Davide orta... est soror nostra, ou dans le grec : ἀδελφὴ γὰρ ἡμῶν ἡ Μαρία. *Epist. ad Epictetum*, *P. G.*, t. xxv, col. 1061.

3. Cf. ci-dessus, p. 106.

à vous, par qui nous sommes le peuple chrétien, portant le nom de votre Fils, notre Dieu ! Salut à vous par qui nous sommes enrôlés dans l'Église une, sainte, catholique, apostolique ! Salut à vous, par qui nous rendons nos hommages à l'adorable et très salutaire croix ! Salut à vous par qui nous possédons la foi qui éclaire et qui sauve les âmes ! Salut à vous par qui nous participons à la pure et redoutable chair de Dieu fait homme et goûtons le vrai pain de l'immortalité ! » et ainsi tour à tour le respect, la reconnaissance, la filiale confiance s'exhalent en des exclamations toujours les mêmes, toujours nouvelles, sorte de litanie qui recommence à chaque instant quand on la croit finie parce qu'elle ne peut jamais épuiser la piété de Jean Damascène[1].

Tout l'office de cette fête du 9 décembre est dans cette note... indéfinissable... intraduisible.

---

1. Pour cet extrait de saint Jean Damascène, cf. R. P. Augustin Largent, *La Maternité adoptive de la très sainte Vierge*, in-18, Paris, 1909, p. 62. D'autres citations précédaient qui sont vraiment très belles et que nous aurions tant voulu placer dans le texte. Que la sainte Vierge daigne nous pardonner ! Écoutez saint Sophrone : « D'autres ont brillé par la sainteté, mais aucun n'a reçu une grâce aussi pleine que la vôtre ; aucun n'a été appelé à un tel degré d'excellence ; aucun n'a été prévenu, comme vous, d'une grâce qui écartait le péché ; aucun n'a resplendi d'un pareil éclat ; aucun n'a été élevé comme vous à une hauteur qui domine toutes les autres ; aucun ne s'est approché de Dieu comme vous ! » Et saint Taraise s'écrie : « Salut, médiatrice de tous ceux qui sont sous le ciel ! Salut, réparatrice de l'univers ! Salut, pleine de grâce ! Le Seigneur, qui est avant vous et de vous, est avec vous ! » Et Germain de Constantinople : « Nul n'a été rempli de la connaissance de Dieu que par toi, ô toute sainte ; nul n'est sauvé que par toi, ô Mère de Dieu ; nul n'est délivré des périls que par toi, ô Vierge Mère ! nul ne reçoit le don divin que par toi, ô chérie de Dieu ! »

Un essai (cf. p. 59, col. 2 du texte grec) : « Nous célébrons aujourd'hui ta conception, ô pieuse Anne, car Dieu t'a bénie et de toi naîtra une Vierge qui enfermera dans son sein Celui que l'univers entier ne saurait contenir.

Seigneur, vous avez prêté l'oreille aux supplications de vos saints, et vous leur avez donné en récompense de leur prière celle qui doit être un jour votre propre Mère.

Aujourd'hui la glorieuse Anne salue dans les préludes de sa maternité la Vierge incomparable que le Seigneur très bon et très grand, le Dieu incorporel se choisira lui-même pour mère.

Et plus loin :

« O message divin ! ô étrange parole ! » s'écrie Anne d'une voix tremblante

La fête du 25 juillet

ΤΗ ΚΕ΄. ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΜΗΝΟΣ.

Μνήμη τῆς Κοιμήσεως τῆς Ἁγίας Ἄννης, Μητρὸς τῆς Ὑπεραγίας Θεοτόκου (*).

Le 25 du même mois,

Fête de la Dormition de sainte Anne, mère de la sur-sainte Theotocos

ΤΥΠΙΚΟΝ

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΕΟΡΤΗΣ ΤΗΣ ΑΓΙΑΣ ΑΝΝΗΣ.

Ἐὰν ἡ Ἑορτὴ αὕτη τύχῃ ἐν Κυριακῇ, τῷ Σαββάτῳ Ἑσπέρας μετὰ τὴν συνήθη Στιχολογίαν τοῦ, Μακάριος ἀνήρ, ψάλλομεν Στιχηρὰ Ἀναστάσιμα ϛ΄ καὶ τῆς Ἁγίας δ΄. Δόξα, τῆς Ἁγίας. Καὶ νῦν, τὸ α΄. τοῦ Ἤχου. Εἴσοδος. Φῶς ἱλαρόν. Προκείμενον τῆς ἡμέρας, καὶ τὰ Ἀναγνώσματα τῆς Ἁγίας — Εἰς τὸν Στίχον, τὰ Ἀναστάσιμα Στιχηρά. Δόξα, καὶ νῦν, τῆς Ἁγίας. Ἀπολυτίκιον Ἀναστάσιμον. Δόξα, καὶ νῦν, τῆς Ἁγίας, καὶ Ἀπόλυσις.

(*) Τὸ Χειρόγραφον οὐδὲν ἕτερον ἔχει ἐκ τῆς Ἀκολουθίας τῆς Ἁγίας Ἄννης, εἰμὴ τρία Προσόμοια. (δεύτερα καὶ [illegible] ἐνταῦθα) τὰ εἰς τὸν Ἑσπερινὸν δύο Δοξαστικά, καὶ τὸν [illegible] Κανόνα. Συνάπτει δὲ μετὰ τοῦ τούτου, καὶ ἕτερον Ἀκολουθίαν τῶν Ἁγίων γυναικῶν Ὀλυμπιάδος καὶ Εὐπραξίας, τῶν [illegible] ἐν τῷ τοῦ Νοεμβρίου Συναξαριστῇ. Ὁ δὲ εἰς αὐτάς, Κανὼν φέρει Ἀκροστιχίδα Σεμναῖς γυναιξὶ σεμνὸν ἐξᾴδω μέλος, Ἰωσήφ

Typicon

pour la *solennité* de sainte Anne.

Si cette *solennité* coïncide avec le dimanche, dans la soirée du samedi, après la stikhologie ordinaire *Beatus vir*, nous psalmodions, debout, les *stikhera* etc... *Suivent des rubriques assez compliquées et qui, pour être bien comprises, demanderaient de longues explications. Le lecteur ne les attend peut être pas.*

Il n'attend pas non plus, croyons-nous, une traduction complète, ni tout à fait littérale de l'office qui suit.

---

d'émotion quand l'archange lui a révélé les desseins de Dieu. « Et moi aussi je serai mère ! Gloire à mon Seigneur qui fait des choses admirables.

Réjouissez-vous avec moi, toutes tribus d'Israël: un nouveau ciel va paraître où brillera bientôt l'étoile du salut, Jésus, lumière du monde.

Dieu a entendu les gémissements d'Anne et le Seigneur exauçant sa prière, fait succéder à tous les nuages la pleine lumière : Anne sera mère de Marie immaculée.

L'*ikhos* de la fin nous fait entendre la prière d'Anne pendant ses années d'épreuve, comme si le poète voulait nous rappeller que, seule, une longue prière pouvait mériter la grâce de cette incomparable maternité : « O toi, mon Dieu tout-puissant, qui as visité de ta promesse et de ta présence la vieillesse de Sara; qui as fait d'elle l'heureuse mère d'Isaac, comme tu feras d'une autre femme longtemps malheureuse comme moi la mère de ton prophète Samuel, tourne maintenant tes yeux vers moi, ta suppliante inconsolée, et comble enfin les vœux de mon âme.

Le synaxaire qui suit immédiatement est bien connu, cité, comme il est, à peu près partout (620) :

Tu n'enfantes pas, comme Ève, dans la douleur,
O Anne, car tu portes la joie même en ton sein,

nouvelle et dernière expression d'une piété qui attribuait à la mère presque les mêmes privilèges qu'à la Fille immaculée !

Εἰς τὸν Ὄρθρον, μετὰ τὸν Τριαδικὸν Κανόνα, ἡ Λιτὴ τῆς Ἁγίας. Εἶτα τό, Ἄξιόν ἐστί, κτλ. Μετὰ τὸ Ψαλτήριον καὶ τὸν Πολυέλεον, Καθίσματα Ἀναστάσιμα· ἀντὶ δὲ τῶν Θεοτοκίων, τὰ τῆς Ἁγίας. Τὰ Εὐλογητάρια, ἡ Ὑπακοή, οἱ Ἀναβαθμοί, καὶ τὸ Προκείμενον τοῦ Ἤχου. Οἱ Κανόνες, ὁ Ἀναστάσιμος καὶ τῆς Ἁγίας. Ἀπὸ γ'. Ὠδῆς, Κάθισμα τῆς Ἁγίας. Ἀπ' ἕκτης, Κοντάκιον καὶ Οἶκος τῆς Ὀκτωήχου. Αἱ Καταβασίαι, καὶ τὰ λοιπὰ κατὰ τάξιν. Ἐξαποστειλάριον Ἀναστάσιμον, καὶ τῆς Ἁγίας. Εἰς τοὺς Αἴνους, Ἀναστάσιμα δ'. καὶ τῆς Ἁγίας δ'. Δόξα, τὸ Ἑωθινόν. Καὶ νῦν, Ὑπερευλογημένη. Δοξολογία Μεγάλη, Τροπάριον, Σήμερον σωτηρία.

Εἰς τὴν Λειτουργίαν, Τυπικά, καὶ Μακαρισμοὶ ἀμφοτέρων, κτλ. Ἀπόστολος τῆς Ἁγίας. Εὐαγγέλιον τῆς Κυριακῆς, κτλ.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΕΣΠΕΡΙΝΟΝ.

Εἰς τό, Κύριε ἐκέκραξα, ἱστῶμεν Στίχους ς'. καὶ ψάλλομεν Στιχηρὰ προσόμοια τὰ ἑπόμενα.

Ἦχος α'. Τῶν οὐρανίων ταγμάτων.

Μνήμην τελοῦντες Δικαίων, τῶν Προπατόρων Χριστοῦ, Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννης, τῶν φαιδρῶν καὶ ἁγίων, δοξάζομεν ἀπαύστως, ᾠδαῖς μυστικαῖς, τὸν οἰκτίρμονα Κύριον, τὸν ἀναδείξαντα τούτους εἰς τὴν ἡμῶν, σωτηρίαν ἀκλινεῖς πρεσβευτάς.

Ἡ πρώην ἄγονος στεῖρα, ἡ ἐκβλαστήσασα, τὴν ἀπαρχὴν τοῦ γένους, τῆς ἡμῶν σωτηρίας, σήμερον μετέστη πρὸς τὴν ζωήν, τὴν ἐκεῖθεν, αἰτοῦσα Χριστόν, τοῦ δωρηθῆναι πταισμάτων τὸν ἱλασμόν, τοῖς ἐν πίστει ἀνυμνοῦσιν αὐτόν.

Μνήμην Δικαίων τελοῦντες, σὲ ἀνυμνοῦμεν Χριστέ, τὸν παραδόξως Ἄνναν, ἐκ ζωῆς τῆς προσκαίρου, πρὸς ἄληκτον καὶ θείαν, μεταστήσαντα νῦν, ὡς Μητέρα ὑπάρχουσαν, τῆς σὲ τεκούσης ἀσπόρως ὑπερφυῶς, Θεοτόκου καὶ Παρθένου Μητρός.

Ἕτερα Προσόμοια, Ἦχος ὁ αὐτός.

Ὢ τοῦ παραδόξου θαύματος.

Ἰδε φωταυγὴς πανήγυρις, καὶ φαιδρὰ ἡμέρα, καὶ κοσμοχαρμόσυνος, ἡ κοίμησις ἡ σεπτή, καὶ ἀξιέπαινος, τῆς Ἄννης τῆς εὐκλεοῦς, ἐξ ἧς ἐτέχθη ζωὴν ἡ κυήσασα, ἡ ἔμψυχος κιβωτός, ἡ τὸν ἀχώρητον Λόγον χωρήσασα, ἡ τῆς ἀθυμίας λύσις, καὶ χαρᾶς ἡ πρόξενος, ἡ παρέχουσα πᾶσι, τοῖς πιστοῖς τὸ μέγα ἔλεος.

Ὢ τοῦ παραδόξου θαύματος· ἡ ζωῆς τὴν πηγήν, θαυμαστῶς κυήσασα, τὴν μόνην ἐν γυναιξίν, εὐλογημένην Ἁγνήν, μεθίσταται ἐκ ζωῆς, τῆς ἐπικήρου πρὸς τὴν ἀτελεύτητον, ἡ Ἄννα ἡ εὐκλεής, χαίρουσα ἀρθεῖσα πρὸς τὰ οὐράνια, συνευφραινομένη δήμοις, τῶν Ἀγγέλων σήμερον· ἧς περ νῦν τὴν ἁγίαν, ἑορτάζομεν πανήγυριν.

Σήμερον φαιδρὰν πανήγυριν, τῶν πιστῶν αἱ χορεῖαι, τῇ σεπτῇ κοιμήσει σου, τελοῦμεν πανευλαβῶς, ἐν θείῳ πνεύματι· ἐβράβευσε γὰρ ἡμῖν, τῶν ἰαμάτων ἀστράπτουσα χάριτας, καὶ φλέγουσα πονηρά, ἐναερίων πνευμάτων συστήματα· καὶ φωταγωγοῦσα φρένας, τῶν πιστῶς ὑμνούντων σου, ἀξιάγαστε Ἄννα, τὴν σεβάσμιον μετάστασιν.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος πλ. δ'. Ἀνατολίου.

Οἱ ἐξ ἀκάρπων λαγόνων, ῥάβδον ἁγίαν τὴν Θεοτόκον βλαστήσαντες, ἐξ ἧς ἡ σωτηρία τῷ κόσμῳ ἀνέτειλε, Χριστὸς ὁ Θεός· τὸ ζεῦγος τὸ ἄμωμον, ἡ ξυνωρὶς ἡ ἁγία, Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννα· οὗτοι μεταστάντες πρὸς οὐρανίους σκηνάς, σὺν τῇ αὐτῶν Θυγατρί, ὑπεραχράντῳ Παρθένῳ, μετ' Ἀγγέλων χορεύουσιν, ὑπὲρ τοῦ κόσμου πρεσβείαν ποιούμενοι. Οὓς καὶ ἡμεῖς συνελθόντες, εὐσεβῶς ὑμνοῦντες λέγομεν· Οἱ διὰ τῆς Θεόπαιδος καὶ πανάγνου Μαρίας, Προπάτορες Χριστοῦ χρηματίσαντες, πρεσβεύσατε ὑπὲρ τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

Εἴσοδος. Φῶς ἱλαρόν· Προκείμενον τῆς ἡμέρας, καὶ τὰ Ἀναγνώσματα.

Σοφίας Σολομῶντος τὸ Ἀνάγνωσμα.

Δίκαιοι εἰς τὸν αἰῶνα ζῶσι, καὶ ἐν Κυρίῳ ὁ μισθὸς αὐτῶν, καὶ ἡ φροντὶς αὐτῶν παρὰ Ὑψίστῳ. Διὰ τοῦτο λήψονται τὸ βασίλειον τῆς εὐπρεπείας, καὶ τὸ διάδημα τοῦ κάλλους ἐκ χειρὸς Κυρίου· ὅτι τῇ δεξιᾷ σκεπάσει αὐτούς, καὶ τῷ βραχίονι ὑπερασπιεῖ αὐτῶν· Λήψεται πανοπλίαν, τὸν ζῆλον αὐτοῦ, καὶ ὁπλοποιήσει τὴν κτίσιν εἰς ἄμυναν ἐχθρῶν. Ἐνδύσεται θώρακα, δικαιοσύνην· καὶ περιθήσεται κόρυθα, κρίσιν ἀνυπόκριτον· λήψεται ἀσπίδα ἀκαταμάχητον, ὁσιότητα· ὀξυνεῖ δὲ ἀπότομον ὀργὴν εἰς ῥομφαίαν· συνεκπολεμήσει δὲ αὐτῷ ὁ κόσμος ἐπὶ τοὺς παράφρονας. Πορεύσονται εὔστοχοι βολίδες ἀστραπῶν, καὶ ὡς ἀπὸ εὐκύκλου τόξου τῶν νεφῶν, ἐπὶ σκοπὸν ἁλοῦνται· καὶ ἐκ πετροβόλου, θυμοῦ πλήρεις, ῥιφήσονται χάλαζαι· ἀγανακτήσει κατ' αὐτῶν ὕδωρ θαλάσσης, ποταμοὶ δὲ συγκλύσουσιν ἀποτόμως· ἀντιστήσεται αὐτοῖς πνεῦμα δυνάμεως, καὶ ὡς λαῖλαψ ἐκλικμήσει αὐτούς, καὶ ἐρημώσει πᾶσαν τὴν γῆν ἀνομία, καὶ ἡ κακοπραγία περιτρέψει θρόνους δυναστῶν. Ἀκούσατε οὖν, Βασιλεῖς, καὶ σύνετε·

Σο. Ε. 16.

μάθετε, δικασταὶ περάτων γῆς· ἐνωτίσασθε οἱ κρατοῦντες πλήθους, καὶ γεγαυρωμένοι ἐπὶ ὄχλοις ἐθνῶν· Ὅτι ἐδόθη παρὰ Κυρίου ἡ κράτησις ὑμῖν, καὶ ἡ δυναστεία παρὰ Ὑψίστου.

Σοφίας Σολομῶντος τὸ Ἀνάγνωσμα.

Κεφ. γ΄ Δικαίων ψυχαὶ ἐν χειρὶ Θεοῦ, καὶ οὐ μὴ ἅψηται αὐτῶν βάσανος. Ἔδοξαν ἐν ὀφθαλμοῖς ἀφρόνων τεθνάναι, καὶ ἐλογίσθη κάκωσις ἡ ἔξοδος αὐτῶν, καὶ ἡ ἀφ' ἡμῶν πορεία, σύντριμμα· οἱ δὲ εἰσιν ἐν εἰρήνῃ. Καὶ γὰρ ἐν ὄψει ἀνθρώπων ἐὰν κολασθῶσιν, ἡ ἐλπὶς αὐτῶν ἀθανασίας πλήρης. Καὶ ὀλίγα παιδευθέντες, μεγάλα εὐεργετηθήσονται· ὅτι ὁ Θεὸς ἐπείρασεν αὐτούς, καὶ εὗρεν αὐτοὺς ἀξίους ἑαυτοῦ. Ὡς χρυσὸν ἐν χωνευτηρίῳ ἐδοκίμασεν αὐτούς, καὶ ὡς ὁλοκάρπωμα θυσίας προσεδέξατο αὐτούς. Καὶ ἐν καιρῷ ἐπισκοπῆς αὐτῶν ἀναλάμψουσι, καὶ ὡς σπινθῆρες ἐν καλάμῃ διαδραμοῦνται. Κρινοῦσιν ἔθνη, καὶ κρατήσουσι λαῶν, καὶ βασιλεύσει αὐτῶν Κύριος εἰς τοὺς αἰῶνας. Οἱ πεποιθότες ἐπ' αὐτὸν συνήσουσιν ἀλήθειαν, καὶ οἱ πιστοὶ ἐν ἀγάπῃ προσμενοῦσιν αὐτῷ· ὅτι χάρις καὶ ἔλεος ἐν τοῖς ὁσίοις αὐτοῦ, καὶ ἐπισκοπὴ ἐν τοῖς ἐκλεκτοῖς αὐτοῦ.

Σοφίας Σολομῶντος τὸ Ἀνάγνωσμα.

Κεφ. δ΄ Δίκαιος, ἐὰν φθάσῃ τελευτῆσαι, ἐν ἀναπαύσει ἔσται. Γῆρας γὰρ τίμιον, οὐ τὸ πολυχρόνιον, οὐδὲ ἀριθμῷ ἐτῶν μεμέτρηται. Πολιὰ δέ ἐστι, φρόνησις ἀνθρώποις· καὶ ἡλικία γήρως, βίος ἀκηλίδωτος. Εὐάρεστος Θεῷ γενόμενος, ἠγαπήθη· καὶ ζῶν μεταξὺ ἁμαρτωλῶν, μετετέθη. Ἡρπάγη, μὴ κακία ἀλλάξῃ σύνεσιν αὐτοῦ, ἢ δόλος ἀπατήσῃ ψυχὴν αὐτοῦ. Βασκανία γὰρ φαυλότητος ἀμαυροῖ τὰ καλά, καὶ ῥεμβασμὸς ἐπιθυμίας μεταλλεύει νοῦν ἄκακον. Τελειωθεὶς ἐν ὀλίγῳ, ἐπλήρωσε χρόνους μακρούς· ἀρεστὴ γὰρ ἦν Κυρίῳ ἡ ψυχὴ αὐτοῦ· διὰ τοῦτο ἔσπευσεν ἐκ μέσου πονηρίας. Οἱ δὲ λαοί, ἰδόντες καὶ μὴ νοήσαντες, μηδὲ θέντες ἐπὶ διανοίᾳ τὸ τοιοῦτον· ὅτι χάρις καὶ ἔλεος ἐν τοῖς ὁσίοις αὐτοῦ, καὶ ἐπισκοπὴ ἐν τοῖς ἐκλεκτοῖς αὐτοῦ.

Εἰς τὴν Λιτήν, Ἰδιόμελα, Ἦχος α΄.

[illegible] ἀπαρχὴν τῆς ἡμῶν σωτηρίας φαιδρῶς ἡ γεννήσασα, σήμερον ἐκ γῆς μεθίσταται, Ἄννα ἡ πανσεβάσμιος. Δεῦτε οὖν φιλέορτοι καὶ φιλόχριστοι, τὰ τῶν ᾀσμάτων ἄνθη ἀναλαβόντες, πρὸς αὐτὴν ἀνακράξωμεν· Σώφρον Ἄννα, μακαρία ἡ κοιλία σου, ἡ τὴν Μητέρα τοῦ Θεοῦ Λόγου βαστάσασα· καὶ οἱ μαστοί σου ὡραῖοι, οἷς αὐτὴν ἐθήλασας· καὶ γὰρ αὕτη τεκοῦσα ἀσπόρως τὸν ζωοδότην, σὺν αὐτῷ ἠξίωται βασιλεύειν· καὶ σε νῦν μεταστήσας πρὸς ἄληκτον καὶ θείαν ζωήν, τῇ Μητρὶ αὐτοῦ οἰκεῖν καὶ συναγάλλεσθαι κατηξίωσεν. Ὅθεν δυσωποῦμέν σε, οἱ τελοῦντες τὴν μνήμην σου πιστῶς, σὺν αὐτῇ πρεσβεύειν, τοῦ σωθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν. Ἦχος β΄.

Δεῦτε φιλοπάρθενοι πάντες, καὶ τῆς ἁγνείας ἐρασταί· δεῦτε ἑορτάσωμεν Ἄννης τὴν σεβάσμιον κοίμησιν· καὶ γὰρ ἔτεκεν ὑπερφυῶς τὴν πηγὴν τῆς ζωῆς, Μαρίαν τὴν Θεόπαιδα, ἐξ ἧς ἐτέχθη ὁ Λυτρωτής, ὁ φωτίζων, καὶ ἁγιάζων τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Ὁ αὐτός.

Τίς ὁ δῆμος τῶν συναθροισθέντων; παραγίνεται ἐν τῷ πανσέπτῳ Ναῷ, τῶν Προπατόρων εὐλαβῶς, Συγχάρητε, κραυγάζοντες, μερόπων γένος σήμερον· ὅτι ἡ Ἄννα ἀπὸ γῆς μεθίσταται πρὸς Κύριον, αὐτῷ παρεστῶσα καὶ ἡμῖν αἰτοῦσα, τοῦ δοθῆναι ἱλασμόν, τοῖς πίστει τελοῦσι ταύτης τὴν κοίμησιν. Ἦχος δ΄.

Δεῦτε ἅπαντες πιστοί, τὴν τῶν Δικαίων μνήμην φαιδρῶς ἑορτάσωμεν, Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννης τῶν Προπατόρων σήμερον· ὅτι ἔτεκον ἡμῖν τὴν Μητέρα τοῦ Σωτῆρος, Μαρίαν τὴν ἀμώμητον. Ὅθεν πρὸς αὐτοὺς ἀνακράξωμεν· Ζεῦγος αγιόλεκτον, ξυνωρὶς ἁγία καὶ θεοτίμητε, τὸν ἐκ τῆς σαρκὸς ὑμῶν ἀνατείλαντα Χριστὸν τὸν Θεόν, αὐτὸν ἱκετεύσατε, ἐλεηθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος πλ. α΄.

Ὢ μακαρία δυάς, ὑμεῖς πάντων γεννητόρων ὑπερηρθῆτε, ὅτι τὴν τῆς κτίσεως πάσης ὑπερέχουσαν ἐβλαστήσατε. Ὄντως, μακάριος εἶ Ἰωακείμ, τοιαύτης παιδὸς χρηματίσας πατήρ. Μακαρία ἡ μήτρα σου Ἄννα, ὅτι τὴν Μητέρα τῆς ζωῆς ἡμῶν ἐβλάστησας. Μακάριοι οἱ μαστοί, οἷς ἐθήλασας τὴν γαλακτοτροφήσασαν τὸν τρέφοντα πᾶσαν πνοήν· ὃν δυσωπεῖν ὑμᾶς παμμακάριστοι αἰτούμεθα, ἐλεηθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Εἰς τὸν Στίχον, Στιχηρὰ προσόμοια,
Ἦχος πλ. α΄. Χαίροις ἀσκητικῶν ἀληθῶς.

Χαίροις ἡ νοητὴ χελιδών, ἔαρ τῆς χάριτος ἡμῖν ἡ γνωρίσασα, ἀμέμπτως, ἐν σωφροσύνῃ βιωσαμένη καλῶς, καὶ τῆς παρθενίας τὸ

Les *Ménées* à l'*Hesperinos* (125[1]).

Nous qui faisons mémoire des justes, et saints, et illustres aïeux du Christ, Joachim et Anne, célébrons à jamais dans nos chants mystiques le Seigneur de miséricorde qui nous les a donnés comme intercesseurs auprès de lui.

Longtemps privée des joies maternelles, Anne a mis au monde sa fille première-née, doux présage de notre salut. Aujourd'hui elle entre dans la vie éternelle, et elle prie le Seigneur d'accorder à ceux qui la chantent avec foi le pardon de leurs fautes.

En ce jour de fête, nous t'exaltons, ô Christ, et toi, merveilleuse femme, qui passes de la vie de la terre à une vie éternelle toute pleine de Dieu, toi l'incomparable mère de la Vierge Mère de Dieu.

Voici le jour lumineux, cher à toute la terre, où s'est endormie dans le Seigneur la glorieuse Anne, mère de notre vie, mère du vivant tabernacle où s'est enfermée l'immensité divine ; de la Vierge qui nous rend à tous l'espérance perdue, et la grâce, et la foi en l'infinie miséricorde de Dieu.

O prodige admirable ! La femme digne de toute louange et choisie entre toutes, Anne la glorieuse, qui a fait jaillir pour nous une source de vie, s'élève aujourd'hui de la terre pour être acclamée là-haut par les célestes phalanges, pendant que nous-mêmes célébrons ce saint jour de fête.

Bienheureuse Anne, aujourd'hui les fidèles se réunissent en chœur, sous l'inspiration divine, pour célébrer ta sainte dormition, et te prier de guérir leurs blessures, d'écarter d'eux les mauvais esprits de l'air, d'éclairer leurs esprits et d'inspirer à leurs âmes l'amour des vrais biens.

Sur une page précédente (327), colonne de droite, vous avez pu apercevoir le premier ikhos D'ANATOLE. *et encore une fois, qui est ce mélode*[1]?

Joachim et Anne, couple sans tache, ont vu apparaître dans leur foyer jusque là désert une tige en fleur, la Vierge qui devait enfanter le salut du monde, le Christ notre Dieu. Maintenant ils habitent les tabernacles du ciel, à côté de leur Fille, l'immaculée Vierge, et, mêlant leurs voix aux chœurs des Anges, ils intercèdent

1. Voir ci-dessus, à son sujet, pages 188 et 197.

pour le monde. Faisons monter vers eux nos hymnes de fête avec cette prière : « Saints aïeux du Christ, père et mère de la *divine enfant* et toute sainte Marie, intercédez pour nos âmes ! »

L'anagnosma [1] *suivant, tiré de* la Sagesse de Salomon (c. V, v.16). *s'applique très bien à la Sainte si manifestement privilégiée de Dieu* : « Les justes vivront éternellement ; près du Seigneur est leur récompense et le Très-Haut pense à eux. C'est pourquoi ils recevront de la main du Seigneur un royaume d'honneur et un diadème de gloire, car il les couvrira de sa droite et les défendra de son bras. Il revêtira son armure qui est le zèle de son amour et il armera la créature pour se venger de ses ennemis, etc. .

De même, le second texte, si connu qu'il soit, est trop beau pour que nous l'omettions tout à fait : « Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les touchera pas. Ils ont paru mourir aux yeux des insensés et leur sortie du monde a été regardée comme une affliction, et leur séparation d'avec nous, une ruine complète, mais eux sont en paix. S'ils ont souffert des tourments devant les hommes, leur espérance est pleine d'immortalité. Après de légères afflictions, ils goûteront des joies abondantes parce que le Seigneur les a éprouvés et les a jugés dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, mais il les a reçus comme une hostie d'holocauste et il les regardera favorablement au temps de leur triomphe Les justes brilleront et courront comme des étincelles dans un lieu planté de roseaux.

Le choix de la troisième leçon n'est pas moins heureux. C'est l'éloge du juste dont « la vie sans tache est une heureuse vieillesse » et *qui est* « devenu le bien-aimé de Dieu », *parce que* « la prudence a de bonne heure chez lui remplacé les cheveux blancs (*Sagesse*, ch. IV). »

(126 [1]). Anne la toute vénérable, à qui nous devons le principe de notre salut, s'élève aujourd'hui de la terre. Venez, chrétiens fidèles, lui offrir vos cantiques comme un bouquet de fleurs, et disons-lui tous ensemble : « Bienheureuse es-tu, ô sainte mère de la Mère du Verbe-Dieu ; bienheureux le sein qui l'a nourrie, elle

1. Extrait de la sainte Écriture ou des écrits des saints Pères, comme ἀνάγνωσις = lecture. C'est la *leçon* du bréviaire latin.

2. *Ibid.*, ch. III.

qui devait enfanter l'auteur de la vie, et partager plus tard son royaume ; le Seigneur t'a jugée digne d'habiter désormais auprès de sa Mère et de te réjouir éternellement avec elle. Avec elle aussi, nous t'en prions, obtiens à tes dévots serviteurs le salut de leurs âmes.

(126 [3]). Venez, tous les amants de la pureté et de la virginité ; venez célébrer l'heureux sommeil d'Anne, la mère de Marie la divine enfant, source de notre vie, de qui nous est venue la délivrance, la sanctification, la lumière de nos âmes.

Quel est ce peuple qui se réunit dans le temple saint, invitant le genre humain à honorer comme lui les grands parents du Christ, Anne la Sainte, aujourd'hui rapprochée du Seigneur et toute heureuse de pouvoir implorer pour nous, ses serviteurs fidèles, la miséricorde de Dieu ?

Venons tous honorer la mémoire des grands parents du Christ, Joachim et Anne, parce qu'ils nous ont donné la Mère du Sauveur, Marie, la toute pure ! Disons-leur dans un cri de notre âme : « Couple choisi, couple saint, suppliez le Christ Dieu, fils de votre Fille, d'avoir pitié de nos âmes.

O couple bienheureux, vous l'emportez en excellence sur tous les époux, vous qui avez fait germer la souveraine de la nature entière. Oui, en vérité, beinheureux es-tu, ô père d'une telle enfant ! Bienheureuses tes entrailles, ô Anne, d'où est sortie comme une fleur la Mère de notre vie ! Bienheureux le sein où s'est nourrie celle qui a nourri l'auteur de toute vie, le Dieu très grand dont vous implorez tous deux la miséricorde en notre faveur !

Salut, douce hirondelle, messagère du printemps ! Salut à ta sainte vie qui eut pour récompense la Vierge sans souillure, trésor de virginité ; salut à toi, auguste aïeule de l'agneau qui efface les péchés du monde, du Verbe de Dieu engendré par la Vierge immaculée ! O sainte aïeule du Seigneur, maintenant que tu as quitté la terre pour le ciel, obtiens de Dieu pour nos âmes une grande miséricorde.

Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur (127 [1]). Salut à vous, bien-aimés de Dieu, couple vénérable et resplendissant de tout l'éclat de la sainteté, Joachim et Anne, toujours si fidèles à la loi et animés de la divine charité. Dieu vous a choisis entre tous pour donner à la terre la Mère du Christ, la douce messagère de

μιμήλιον, σεμνῶς ὠδινήσασα, Θεοτόκον τὴν ἄμωμον· Ἀμνὰς τιμία, ἡ κυήσασα δάμαλιν, τὸν ἐξαίροντα, Ἀμνὸν κόσμου τὰ πταίσματα, Λόγον λόγῳ γεννήσασαν, τὴν μόνην ἀπειρόγαμον. Ἄννα Προμήτορ Κυρίου, τοῦ σὲ ἐκ γῆς μεταστήσαντος· ὃν νῦν ἐκδυσώπει, ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν δοθῆναι, τὸ μέγα ἔλεος.

Στίχ. Ἀγαλλιᾶσθε Δίκαιοι ἐν Κυρίῳ.

Χαίροις πεποθημένη Θεῷ, ἐκλελεγμένη ἁγιότητος λάμψεσι, τοῦ νόμου, δυὰς τιμία, ἡ τὰς ἐμφάσεις καλῶς, ἐν τῇ θείᾳ χάριτι μεθαρμόσασα, Χριστὸν τὴν τεκοῦσαν, τὸν ἀρχηγὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν, αὐτοὶ τεκόντες, Ἰωακεὶμ ὁ θεόληπτος, καὶ ἡ ἔνθεος, Ἄννα ἡ πανσεβάσμιος· λύχνοι οἱ ἀνατείλαντες, λαμπάδα τὴν ἄσκιον· οἱ εὐθηνοῦντες τὴν χάριν, τὴν Θεοτόκον τὴν ἄχραντον· μεθ' ἧς δυσωπεῖτε, ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν δοθῆναι, τὸ μέγα ἔλεος.

Στ. Μακάριοι πάντες οἱ φοβούμενοι τὸν Κύριον.

Χαίροις εὐλογημένη ἡ γῆ, ἡ τὴν θεόβλαστον τῷ κόσμῳ ἀνθήσασα· ἡ νόμῳ, ἀδιαλείπτως ἐμμελετῶσα Θεοῦ, καὶ τὴν χάριν πᾶσιν ὑπογράψασα· δεσμὰ τῆς στειρώσεως, ἡ φυγοῦσα τῷ τόκῳ σου, καὶ τῷ θανάτῳ, τὴν φθορὰν ἀνταμείψασα, καὶ πρὸς ἔνθεον, μεταστᾶσα λαμπρότητα. Ἄννα θεομακάριστε, Προμῆτορ Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ, ἡ φωτοφόρον λυχνίαν, τὴν Θεοτόκον κυήσασα· μεθ' ἧς ἐκδυσώπει, ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν δοθῆναι, τὸ μέγα ἔλεος.

Δόξα, καὶ νῦν, **Ἦχος πλ. δ'.**

Δεῦτε πᾶσα ἡ κτίσις, ἐν κυμβάλοις ψαλμικοῖς, εὐφημήσωμεν Ἄνναν τὴν θεόφρονα, τὴν τὸ θεῖον Ὄρος ἀποκυήσασαν ἐκ λαγόνων αὐτῆς, καὶ πρὸς ὄρη νοητά, καὶ Παραδείσου σκηνώματα, σήμερον μεταβεβηκυῖαν, καὶ πρὸς αὐτὴν βοήσωμεν· Μακαρία ἡ κοιλία σου, ἡ βαστάσασα ἀληθῶς, τὴν τὸ φῶς τοῦ κόσμου ἔνδον ἐν κοιλίᾳ βαστάσασαν· καὶ οἱ μαστοί σου ὡραῖοι, οἱ θηλάσαντες τὴν θηλάσασαν Χριστόν, τὴν τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν· ὃν καθικέτευε τοῦ ῥυσθῆναι ἡμᾶς ἀπὸ πάσης θλίψεως, καὶ προσβολῆς τοῦ ἐχθροῦ, καὶ σωθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Ἀπολυτίκιον, Ἦχος δ'. Ταχὺ προκατάλαβε.

Ζωὴν τὴν κυήσασαν, ἐκυοφόρησας, ἁγνὴν Θεομήτορα, θεόφρον Ἄννα· διό, πρὸς λῆξιν οὐράνιον, ἔνθα εὐφραινομένων, κατοικία ἐν δόξῃ, χαίρουσα νῦν μετέστης, τοῖς τιμῶσί σε πόθῳ, πταισμάτων αἰτουμένη ἱλασμόν, ἀειμακάριστε. **Καὶ Ἀπόλυσις.**

ΕΙΣ ΤΟΝ ΟΡΘΡΟΝ.

Μετὰ τὴν Α'. Στιχολογίαν, Κάθισμα, Ἦχος γ'. Τὴν ὡραιότητα.

Ἡ εὐκλεέστατος καὶ ἀξιέπαινος, Ἄννα ἡ ἔνθεος, καὶ πανσεβάσμιος, γῆθεν ἀρθεῖσα ἐκ ζωῆς, προσκαίρου διαιωνίζει, εἰς ζωὴν ἀθάνατον, μετ' Ἀγγέλων χορεύουσα, σὺν τῇ Θυγατρὶ αὐτῆς, καὶ ἀχράντῳ Μητρὶ τοῦ Θεοῦ, πρεσβεύουσα ἀπαύστως σωθῆναι, τούς, πίστει ταύτην μακαρίζοντας.

Δόξα, καὶ νῦν. **Τὸ αὐτό.**

Μετὰ τὴν Β'. Στιχολογίαν, **Κάθισμα, Ἦχος α'.** Τὸν τάφον σου Σωτήρ.

Τὰς νόμου ἐντολάς, θεαρέστως τηροῦσα, μητέρας Ἰσραήλ, ὑπερῆρας ἁπάσας, τὴν μόνην ἀειπάρθενον, Θεοτόκον κυήσασα, ἁγιόλεκτε, Ἄννα Προμῆτορ Κυρίου· μεταστᾶσα δέ, ἐκ γῆς πρὸς θεῖον νυμφῶνα, Δικαίων ὑπέρκεισαι.

Δόξα, καὶ νῦν. **Τὸ αὐτό.**

Ὁ Ν'. Εἶτα ὁ Κανὼν τῆς Θεοτόκου· Ὑγρὰν διοδεύσας· **καὶ τῆς Ἁγίας. Μετὰ δὲ τὴν συμπλήρωσιν τῶν Κανόνων ψάλλομεν.**

Καταβασίας· Ἀνοίξω τὸ στόμα μου.

Ὁ Κανὼν τῆς Ἁγίας. Ποίημα Θεοφάνους.

Ὠδὴ α'. **Ἦχος δ'.** Ἀνοίξω τὸ στόμα μου.

Πταισμάτων συγχώρησιν, καὶ τῶν κακῶν ἀπολύτρωσιν, καὶ βίου διόρθωσιν, αἰτῆσαι νῦν μοι σεμνή, προελομένῳ τὴν σὴν φωσφόρον μνήμην, εὐφημῆσαι σήμερον, Ἄννα πανεύφημε.

Ζωὴν τὴν κυήσασαν, θεοπρεπῶς ἀπεκύησας· διὸ πρὸς ἀείζωον, ζωὴν μεθέστηκας, ἀπολαβοῦσα χαρᾶς ἀνεκλαλήτου, φωτὸς ἀνεσπέρου τε, Ἄννα θεόκλητε.

Ἡ χάρις ἡ ἔνθεος, πρὸς τὴν χαρὰν μεταβέβηκεν, ἀσπόρως ἣν ἔτεκε, Θυγάτηρ ταύτης ἁγνή· καὶ παρίσταται, πολλῇ σὺν παρρησίᾳ, Κυρίῳ πρεσβεύουσα, σωθῆναι πάντας ἡμᾶς.

Θεοτοκίον.

Ἐκ σοῦ ἡμῖν ἔλαμψε, δικαιοσύνης ὁ Ἥλιος, καὶ πᾶσαν κατηύγασε, θεογνωσίᾳ τὴν γῆν, καὶ διέλυσεν, ἀχλὺν τῆς ἀθεΐας, Ἁγνὴ παναμώμητε, καὶ παμμακάριστε.

Ὠδὴ γ'. Οὐκ ἐν σοφίᾳ.

Τὴν συλλαβοῦσαν, τὸν συνέχοντα πάντα συνέλαβες· καὶ ἐκύησας Χριστόν, τὴν

notre salut. Vous êtes les flambeaux où s'est allumée cette lampe ardente; vous êtes les intermédiaires de la grâce, parce que l'immaculée Mère de Dieu est votre fille : joignez donc votre prière à la sienne pour obtenir miséricorde en faveur de nos âmes.

Bienheureux tous ceux qui craignent le Seigneur. Salut, terre bénie où grandit une plante à la sève divine ! Bienheureuse Anne, ta constante fidélité à la loi de Dieu a obtenu grâce pour le monde, et après qu'un prodige a fait de toi la plus heureuse des mères, tu brises les liens de la mort et tu entres dans la clarté divine. O sainte aïeule du Christ, porteuse de lumière, mère de la Mère de Dieu, avec elle obtiens que miséricorde soit faite à nos âmes.

Venez, toutes créatures, et au bruit des cymbales mêlons nos chants de fête en l'honneur de l'amante de Dieu, de la bienheureuse mère de Marie, ce temple de Dieu bâti sur la montagne ! Anne s'élève aujourd'hui vers les collines éternelles, vers les tentes du Paradis, et nous lui disons : « Bienheureuses les entrailles qui ont porté la Vierge, qui devait porter elle-même en son sein la lumière du monde ! Bienheureuse la femme qui a nourri celle qui devait nourrir à son tour le Christ, aliment de notre vie ! O Anne, supplie le Seigneur de nous préserver de toute affliction, de tout assaut de l'ennemi et de sauver nos âmes !

Mère de notre vie, mère de l'immaculée Mère de Dieu, maintenant que tu habites heureuse au sein de la gloire céleste, obtiens-nous, ô amie de Dieu, à nous qui t'honorons, le pardon de nos fautes !

A l'Orthros

Anne la glorieuse en Dieu, la toute vénérable, s'élève de la terre et entre, accompagnée des anges, dans la vie éternelle, où, avec sa Fille, la très pure Mère de Dieu, elle intercède constamment en faveur de ses fidèles serviteurs.

Canon de la Sainte — Poème de Théophanes (127[3])
Ode I. mode 4e. *J'ouvrirai ma bouche.*

Glorieuse Anne, obtiens pour moi qui veux chanter aujourd'hui ta lumineuse mémoire le pardon de mes fautes, la délivrance de mes maux, le redressement de ma vie si imparfaite.

Par le bon plaisir de Dieu et comme il convenait à sa gloire,

ὑπὲρ λόγον κυήσασαν· διό σου τὴν Κοίμησιν, Ἄννα γεραίρομεν.

Μετ' ἐγκωμίων, ἐκτελεῖται ἡ ἔνδοξος μνήμη σου· ὅτι ἔτεκες ἡμῖν, τὴν ἐγκωμίων ἐπέκεινα, ἁγνὴν Θεομήτορα, Ἄννα Θεόκλητε.

Ἥλιος ὥσπερ, τῇ σελήνῃ, τῇ Ἄννῃ ἑνούμενος, ὁ κλεινὸς Ἰωακείμ, τῆς παρθενίας ἀκτῖνα γεννᾷ, δι' ἧς τῆς Θεότητος, αὐγὴ ἐξέλαμψε. Θεοτοκίον.

Σὲ προστασίαν, ἀσφαλῆ Θεομῆτορ κεκτήμεθα· τὰς ἐλπίδας ἐπὶ σοί, ἀνατιθέντες σωζόμεθα· πρὸς σὲ καταφεύγοντες, περιφρουρούμεθα.

Κάθισμα, Ἦχος πλ. δ'. Τὴν Σοφίαν καὶ Λόγον.

Τῆς Μητρὸς τοῦ Δεσπότου καὶ Ποιητοῦ, Μήτηρ γέγονας Ἄννα πανευκλεὴς, αὐτοῦ τὰ προστάγματα, ἀνενδότως φυλάττουσα· διὰ τοῦτο θανοῦσα, ζωὴν πρὸς ἀθάνατον, μετετέθης ὄντως, καὶ φῶς πρὸς ἀνέσπερον· ὅθεν τὴν φωσφόρον, καὶ ἁγίαν σου μνήμην, τελοῦντες ἐν πνεύματι, φωτιζόμεθα πάντοτε, καὶ συμφώνως βοῶμέν σοι· Πρέσβευε Χριστῷ τῷ Θεῷ, τῶν πταισμάτων ἄφεσιν δωρήσασθαι, τοῖς ἑορτάζουσι πόθῳ, τὴν ἁγίαν μνήμην σου.

Δόξα, καὶ νῦν. Τὸ αὐτό.

Ὠδὴ δ'. Ὁ καθήμενος ἐν δόξῃ.

Τὰ ἐν νόμῳ γεγραμμένα, μελετῶσα ἐτέλεσας, καὶ τοῦ Νομοθέτου, Μήτηρ τῆς Μητρὸς ἐχρημάτισας· διὸ νῦν πᾶσα ἡ κτίσις ἑορτάζει σοι, ἐκτελοῦσά σου, χαρμονικῶς τὸ μνημόσυνον.

Μακαρία ἡ κοιλία, ἀληθῶς ἡ βαστάσασα, τὴν τὸ Φῶς τοῦ κόσμου, ἔνδον ἐν κοιλίᾳ βαστάσασαν· καὶ οἱ μαστοί σου ὡραῖοι, ὡς θηλάσαντες, τὴν θηλάσασαν, Ἄννα Χριστὸν τὴν τροφὴν ἡμῶν.

Ὡς βιώσασα ἀμέμπτως, τὴν ἀμέμπτως κυήσασαν, Θεοτόκον Κόρην, Λόγον τοῦ Πατρὸς ἀπεκύησας, καὶ πρὸς αὐτὸν μετὰ δόξης προσεχώρησας, θεουμένη σεπταῖς, μετοχαῖς ἀληθέστατα. Θεοτοκίον.

Τῆς Παρθένου ἡ κοιλία, θημωνία ὡς ἅλωνος, ἀληθῶς ἐδείχθη, στάχυν ἀγεώργητον ἔχουσα· δι' οὗ ἐκτρέφεται πᾶσα κτίσις κράζουσα· Παντοδύναμε, δόξα Χριστὲ τῇ δυνάμει σου.

Ὠδὴ ε'. Ἀσεβεῖς οὐκ ὄψονται.

Οὐρανὸν ἐκύησας, ἐν γῇ ὡς ἀληθῶς, τὴν τεκοῦσαν τὸν οὐρανοῦ, Ποιητὴν τὸν σήμερον, σὲ μεταθέμενον, πρὸς τὰ ἐπουράνια, μετὰ δόξης, Ἄννα ἔνδοξε.

Ταῖς ἀΰλοις Τάξεσιν, ἀΰλῳ τῷ νοΐ, συγχορεύεις περιχαρῶς, πληρουμένη λάμψεως, τῆς πλουτοδότιδος· ἀλλ' ἡμῶν μνημόνευε, τῶν ἐν πίστει μεμνημένων σου.

Ἰεσσαὶ βλαστήσασαν, ἐκ ῥίζης ἐμφανῶς, εὐθαλῆ ῥάβδον τὴν ἁγνήν, ἐκβλαστάνεις ἔνδοξε, τὴν ἐκβλαστήσασαν, ἄνθος τὸ ἀμάραντον, Γονεῦν τὸν λυτρωτὴν ἡμῶν. Θεοτοκίον.

Ἐπὶ σὲ κατέφυγον, τὴν μόνην κραταιάν, τῶν πιστῶν σκέπην· ἐπὶ σοὶ τὴν ἐλπίδα τίθημι, τῆς σωτηρίας μου· Παναγία Δέσποινα, Θεοτόκε μὴ παρίδῃς με.

Ὠδὴ ϛ'. Θύσω σοι, μετὰ φωνῆς.

Κυρίου, Ἰησοῦ τοῦ Θεοῦ οἱ Προπάτορες, Ἰωακείμ τε καὶ Ἄννα, οἱ δικαιοσύνῃ κεκοσμημένοι, ἐπαξίως, ἐν ᾠδαῖς εὐφημείσθωσαν σήμερον.

Ἀπάντων, ἐγκωμίων ἡ Ἄννα, ὑπέρκειται, ὅτι παντὸς ἐγκωμίου, τὴν ὑπερκειμένην ἐκύησε· διὰ τοῦτο, ἐν χορῷ τῶν Ἁγίων αὐλίζεται.

Φωσφόρος, καὶ λαμπρότητος πλήρης ἡ μνήμη σου, μαρμαρυγὰς τοῖς ἐν κόσμῳ, τὰς σωτηριώδεις ἐκπέμπουσα, σώφρον Ἄννα, χαρισμάτων παντοίων ἀνάπλεως.

Θεοτοκίον.

Ἐξ Ἄννης, ἡ τοῦ κόσμου ἐτέχθης Βασίλισσα, τὸν τοῦ παντὸς Βασιλέα, καὶ τεκοῦσα καὶ παρθενεύουσα, μετὰ τόκον, Χερουβὶμ ἀνωτέρα Πανάμωμε.

Κοντάκιον, Ἦχος β'. Τὰ ἄνω ζητῶν.

Προγόνων Χριστοῦ, τὴν μνήμην ἑορτάζομεν, τὴν τούτων πιστῶς, αἰτούμενοι βοήθειαν, τοῦ ῥυσθῆναι ἅπαντας, ἀπὸ πάσης θλίψεως τοὺς κραυγάζοντας· Ὁ Θεὸς γενοῦ μεθ' ἡμῶν, ὁ τούτους δοξάσας, ὡς ηὐδόκησας.

Ὁ Οἶκος.

Προφητικῶς συνέλθωμεν πάντες, τοῦ ἀξίως ὑμνῆσαι τῆς προγόνου Χριστοῦ τὴν παναγίαν μετάστασιν. Σήμερον γὰρ ἐκ τῆς προσκαίρου μεταστᾶσα ζωῆς, ἐν τοῖς ἐπουρανίοις μετὰ χαρᾶς, τὴν πορείαν ποιουμένη ἀγάλλεται· καὶ ὡς οὖσα Μήτηρ τῆς ὄντως ἀληθοῦς Θεοτόκου, κραυγάζει πιστῶς· Μεγαλύνει ἡ ψυχή μου τὸν Κύριον, ὅτι ἔτεκον τὴν τούτου Μητέρα ἐν τῇ γῇ. Γένοιτο οὖν μεθ' ἡμῶν, ὁ τούτους δοξάσας, ὡς ηὐδόκησε.

tu as donné naissance à la Mère de la Vie et c'est pourquoi, disant adieu à la vie présente, tu entres avec une joie ineffable dans la lumière qui ne connaît pas de déclin.

La grâce divine et la joie parfaite t'accompagnent jusqu'auprès de ta Fille immaculée, et, à sa prière toute-puissante, tu unis la tienne pour notre salut à tous.

A la Vierge.

Vierge toute pure et toute bienheureuse, tu as fait briller pour nous le soleil de justice, et la terre entière a reconnu son Dieu, pendant que l'impiété se reconnaissait vaincue.

Ode III.

Bienheureuse Anne, tu as donné le jour à la mère du Maître de l'univers, et c'est pourquoi nous célébrons ta sainte dormition;

Avec des hymnes de fête nous en faisons la glorieuse mémoire, parce que tu as mis au monde celle qui surpasse toute louange l'immaculée Mère de Dieu.

Joachim était l'astre du jour ; Anne, l'astre des nuits: la Vierge, l'étoile brillante de la Virginité, et, au milieu de tant de lumière, a paru la splendeur de la Divinité.

A la Vierge.

Vierge fidèle, nous avons confiance en ta protection; en toi nous plaçons l'espérance de notre salut, et nous recourons à toi pour obtenir la vraie sagesse.

Sainte mère de la Mère du Dieu créateur, tu as gardé sans jamais défaillir les divins commandements, et, en récompense, le Seigneur t'accorde une vie immortelle au sein de la lumière sans déclin du Paradis. C'est pourquoi nous célébrons d'esprit et de cœur ta radieuse fête, et te prions d'intercéder pour nous auprès du Christ, notre Dieu, afin que nos péchés nous soient pardonnés.

(128[1]) *Ode IV. Les mêmes pensées reviennent et à peu près les mêmes expressions* : Sainte Anne s'est soumise à la volonté de Dieu ; elle a reçu sa récompense et toute créature lui est rede-

Συναξάριον.

Τῇ ΚΕ'. τοῦ αὐτοῦ μηνός, Μνήμη τῆς Κοιμήσεως τῆς Ἁγίας Ἄννης Μητρὸς τῆς Ὑπεραγίας Θεοτόκου.

Στίχοι.

Μήτηρ τελευτᾷ Μητροπαρθένου Κόρης,
Ἡ τῶν κυουσῶν μητέρων σωτηρία

Πέμπτῃ ἐξεβίωσε μογοστόκος εἰκάδι Ἄννα.

Αὕτη ἡ Προμήτωρ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ κατὰ σάρκα γενομένη, ἦν ἐκ φυλῆς Λευΐ, θυγάτηρ Ματθὰν τοῦ Ἱερέως καὶ Μαρίας τῆς αὐτοῦ γυναικός· ὅς τις Ματθὰν ὑπῆρχεν ἱερατεύων ἐπὶ τῆς βασιλείας Κλεοπάτρας, καὶ Σαπώρου, ἤ Σαβωρίου βασιλείας Περσῶν, πρὸ τῆς βασιλείας Ἡρώδου τοῦ Ἀντιπάτρου. Οὗτος ὁ Ματθὰν ἔσχε θυγατέρας τρεῖς, Μαρίαν, Σοβήν, καὶ Ἄνναν. Ἔγημε δὲ ἡ πρώτη ἐν Βηθλεέμ, καὶ ἔτεκε Σαλώμην τὴν μαῖαν. Ἔγημε δὲ καὶ ἡ δευτέρα, καὶ αὕτη ἐν Βηθλεέμ, καὶ ἔτεκε τὴν Ἐλισάβετ. Ἔγημε δὲ καὶ ἡ τρίτη, ἡ Ἄννα, εἰς τὴν γῆν τῆς Γαλιλαίας, καὶ ἐγέννησε Μαρίαν τὴν Θεοτόκον· ὥστε εἶναι τὴν Σαλώμην, καὶ τὴν Ἐλισάβετ, καὶ τὴν Ἁγίαν Μαρίαν τὴν Θεοτόκον, θυγατέρας μὲν ἀδελφῶν τριῶν θηλειῶν, πρωτεξαδέλφας δὲ πρὸς ἀλλήλας. Αὕτη οὖν ἡ Ἄννα, μετὰ τὸ γεννῆσαι τὴν παντὸς τοῦ κόσμου σωτηρίαν, καὶ ἀπογαλακτίσαι, ἀναθεῖναί τε ταύτην ἐν τῷ ναῷ, ὡς ἄμωμον δῶρον, τῷ παντοκράτορι Θεῷ, νηστείαις καὶ προσευχαῖς, καὶ ταῖς τῶν δεομένων εὐποιΐαις τὸν ἐπίλοιπον ταύτης χρόνον διατελέσασα, ἐν εἰρήνῃ πρὸς Κύριον ἐξεδήμησε. Τελεῖται δὲ ἡ αὐτῆς Σύναξις ἐν τῷ Δευτέρῳ.

Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ, Μνήμη τῶν Ἁγίων ρξε'. Πατέρων, τῶν ἐν τῇ Πέμπτῃ Οἰκουμενικῇ Συνόδῳ συνελθόντων, καὶ τὰ Ὠριγένους δόγματα καθελόντων.

Στίχ. Λόγοι Βελίαρ, οἱ λόγοι Ὠριγένους,
Οὕς περ καθεῖλον προσκυνηταὶ τοῦ Λόγου.

Ἐπὶ τῆς βασιλείας Ἰουστινιανοῦ, ἦν Πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως Ἄνθιμος ὁ αἱρετικός, γεγονὼς μὲν πρότερον Τραπεζοῦντος Ἐπίσκοπος, μετατεθεὶς ἔπειτα καὶ προβιβασθεὶς εἰς τὸν τῆς Κωνσταντινουπόλεως θρόνον· ἀλλ' αἱρετικὸς ὤν, ἐξεβλήθη παρά τε τῶν Ὀρθοδόξων, καὶ τοῦ Πάπα Ῥώμης Ἀγαπητοῦ· καὶ ἐχειροτονήθη ἀντ' αὐτοῦ Μηνᾶς ὁ ἁγιώτατος, Πρεσβύτερος ὢν τῆς Ἁγίας Ἐκκλησίας Κωνσταντινουπόλεως, καὶ Ξενοδόχος τοῦ Σαμψών. Ἐπὶ τούτου ἐπαναστάντες Σίδηρος καὶ Πέτρος, ἄνθρωποι πλάνοι αἵρεσιν ἐν ἑαυτοῖς περιφέροντες, συνιστῶντες δὲ καὶ τὰ Ὠριγένους βλάσφημα δόγματα, ἐλύπουν τοὺς Ὀρθοδόξους. Διά τοι τοῦτο καὶ συγκαλεσάμενος ὁ Βασιλεὺς Ἰουστινιανός, ἐν τῷ ἑβδόμῳ ἔτει τῆς αὐτοῦ βασιλείας, Σύνοδον ρξε' Ἁγίων Πατέρων ἐν Κωνσταντινουπόλει, ἅμα τῷ ἁγιωτάτῳ Πατριάρχῃ Μηνᾷ, ἀνεθεμάτισαν αὐτούς τε καὶ τοὺς ὁμόφρονας αὐτῶν. Ἔκτοτε οὖν ἑορτάζει ἡ τοῦ Θεοῦ Ἐκκλησία τὴν τοιαύτην ἀνάμνησιν, δοξάζουσα τὸν Θεόν.

Ταῖς αὐτῶν ἁγίαις πρεσβείαις, ὁ Θεός, ἐλέησον ἡμᾶς.

Ὠδὴ ζ'. Ὁ διασώσας ἐν πυρί.

Ὡς τῆς ζωῆς τῆς ἀληθοῦς, Ἄννα τὴν μητέρα τεκοῦσα, πρὸς τὴν ζωὴν τὴν ἀληθῆ, μετετέθης πιστῶς ἀνακράζουσα· Ὑπερύμνητε Κύριε, ὁ Θεὸς ὁ τῶν Πατέρων εὐλογητὸς εἶ.

Ἡ τῆς μητρὸς τοῦ Λυτρωτοῦ, μήτηρ χρηματίσασα Ἄννα, ἀπὸ τῆς γῆς πρὸς οὐρανόν, ἀρεταῖς κοσμουμένη ἀνέδραμες, ἐν αἰνέσει κραυγάζουσα· Ὁ Θεὸς ὁ τῶν Πατέρων εὐλογητὸς εἶ.

Πρὸς ἀτελεύτητον ζωήν, πρὸς εὐρυχωρότατον πλάτος, τοῦ Παραδείσου τῆς τρυφῆς, πρὸς ἀνέσπερον φῶς ἐξεδήμησας, Θεόφρον κραυγάζουσα· Ὁ Θεὸς ὁ τῶν Πατέρων εὐλογητὸς εἶ.

Θεοτοκίον.

Ὡραϊσμένη καλλοναῖς, ταῖς τῶν ἀρετῶν τὸν ὡραῖον, ὑπὲρ υἱοὺς τῶν γηγενῶν, ἀπεκύησας, Λόγον Πανάμωμε, τὸν τερπναῖς ὡραιότησι, τοὺς αὐτὸν ὑμνολογοῦντας κατακοσμοῦντα.

Ὠδὴ η'. Παῖδες εὐαγεῖς ἐν τῇ καμίνῳ.

Ἡ μήτηρ τῆς μόνης Θεοτόκου, ἡ στεῖρα τὸ πρίν, νῦν δὲ προμήτωρ Χριστοῦ, ὡς περ τῆς στειρώσεως, οὕτω τῆς νεκρώσεως, ἐκδυσαμένη ἔνδυμα, ἐν χώρᾳ ζώντων βοᾷ· Τὸν Κύριον ὑμνεῖτε τὰ ἔργα, καὶ ὑπερυψοῦτε, εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Χριστός σοι τὰς πύλας ἐκπετάσας, τὰς ἄνω περιχαρῶς καθυπεδέξατο· πύλην ὅτι ἔνσαρκον, ἣν αὐτὸς διώδευσε, καὶ κεκλεισμένην ἔδειξε, μετὰ τὴν πάροδον, θεόφρον, ἐξεγέννησας Ἄννα· ὅθεν σε τιμῶμεν, εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Ἁγίως τὸν βίον ἐκτελοῦσα, Ἁγίας Ἀειπαρθένου Μήτηρ γέγονας ἥτις τὸν πανάγιον, Λόγον ἀπεκύησεν, ἁγιασμὸν καὶ λύτρωσιν ἡ-

vable. Bienheureuse est-elle en sa maternité ; bienheureuse sa Fille toute sainte, parce que le Fils qui naîtra d'elle sera le froment des âmes justes.

Ode V.

Anne a fait descendre le ciel sur la terre et maintenant il est juste qu'elle monte elle-même au ciel; qu'elle mêle son allégresse à celle des hiérarchies célestes et s'inonde des clartés divines ; qu'elle soit acclamée là-haut comme la femme choisie entre toutes qui a fait germer la tige de Jessé. Mais sa félicité ne lui fera pas oublier ses enfants de la terre, et elle restera toujours pour eux leur refuge, leur protection.

(128 [3]) *Ode VI.*

Joachim et Anne se sont endormis dans le Seigneur ; ils étaient justes, l'un et l'autre, d'une justice qui surpasse tous les éloges, et c'est pourquoi leur mémoire est chère à nos cœurs, leur vertu est pour le monde comme un phare lumineux.

Contakion. Pieusement nous faisons la fête des grands parents du Christ, et puissions-nous, grâce à leur intercession, être désormais à l'abri de toute adversité ! O Seigneur, qui avez glorifié ces deux grands saints, restez avec nous toujours !

Ikos. Venons tous ensemble chanter dignement le saint pèlerinage de l'aïeule du Christ ; car aujourd'hui, en effet, elle fait l'échange de la vie terrestre pour une vie céleste toute faite de béatitude ineffable, et elle, la mère de la vraie Mère de Dieu, elle entonne ce cantique suave : « Mon âme glorifie le Seigneur parce qu'il m'a bénie en cette enfant, sa propre Mère... »

(129 [1]) *Suit le Synaxaire :*

Le 25 de ce mois, fête de la Dormition de la bienheureuse Anne, mère de la toute-sainte Mère de Dieu.

Stikhi : Elle achève sa vie, la mère de la douce Vierge-mère,
Le refuge salutaire de toutes les mères.

Le vingt-cinq, a quitté cette vie Anne illustre en sa maternité. Aïeule de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair, elle appartenait à la tribu de Lévi, étant la fille de Mathan et de Marie sa fille, etc.

La fête d'aujourd'hui se célèbre dans l'église du Deuteron. Le

130

μῖν παρέχοντα, Θεόφρον ἀξιάγαστε Ἄννα ὅθεν σε τιμῶμεν, εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Θεοτοκίον

Πολλοῖς συνεχόμενον κινδύνοις, καὶ κάτω τῆς ἁμαρτίας κινδυνεύοντα, ὅρμον πρὸς ἀκύμαντον, αὔραις ταῖς τοῦ Πνεύματος, Θεογεννῆτορ Δέσποινα, νῦν καθοδήγησον λιμὴν Χριστιανῶν γὰρ ὑπάρχεις ὅθεν σε ὑμνοῦμεν, εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Ὠδὴ θ'. Εὔα μὲν τῷ τῆς παρακοῆς

Εὔα μὲν τῷ τῆς παρακοῆς νοσήματι, τὴν κατάραν εἰσῳκίσατο· σὺ δὲ φερωνύμως κατάρας, λυθεῖσα εὐλογίαν τὴν τέξασαν, ἐκύησας ἁγνὴν Θεομήτορα· ἣ συγχορεύεις ἀξιάγαστε.

Ἐκ γῆς τῆς γαστρός σου ἀληθῶς γεγέννηται, γῆ ἁγία ἀγεώργητος, στάχυν βλαστήσασα ἄσπορως, τοῦ κόσμου τὸν τροφέα καὶ Κύριον, τὸν σὲ πρὸς τὴν τρυφὴν τὴν ἀδάπανον, Ἄννα πάνσοφος μεταστήσαντα.

Ἐδέξατο ἄλυπος ζωὴ καὶ ἄφθαρτος, μετὰ τέλος σε πανεύφημε· Ξύλου ζωῆς νυνὶ μετέχεις Δικαίων συνευφραινομένη συστήμασι, καὶ θείων Ἀσωμάτων στρατεύμασιν ὅθεν σε πάντες μακαρίζομεν.

Ἡ μνήμη σου σήμερον ἡμῖν ἀνέτειλε, τοῦ ἡλίου τηλαυγέστερον, φέγγει πλουσίων χαρισμάτων, ἡμᾶς καταφαιδρύνουσα πάνσεμνε, καὶ ζόφον παθημάτων ἐξαίρουσα ἣν ἐκτελοῦντας ἡμᾶς φύλαττε.

Μακαρία κυρία τοῦ παντός, παντοίοις με δουλωθέντα πλημμελήμασι, σὺ ἐλευθέρωσον· αὐτὴ γάρ, τὸν ἐλευθερωτὴν πάντων τετοκυῖα, δυνάμει τὸν ἡμᾶς λυτρωσάμενον, τῆς ἁμαρτίας θείῳ νεύματι.

Ἐξαποστειλάριον. Τοῖς Μαθηταῖς συνέλθωμεν

Χρεωστικῶς ὑμνήσωμεν, τὴν θεόκλητον Ἄνναν· τὴν Θεοτόκον αὕτη γάρ, τὴν Παρθένον Μαρίαν, κυήσασα παρ' ἐλπίδα, ἀγχιστεὺς κατὰ σάρκα, Χριστοῦ τοῦ λυτρωτοῦ ἡμῶν, ἀνεδείχθη τοῦ ταύτην θεοπρεπῶς, προσλαβόντος σήμερον ἐν ὑψίστοις, ὑπὲρ ἡμῶν πρεσβεύουσαν, καὶ εἰρήνης τοῦ κόσμου.

Εἰς τοὺς Αἴνους, ἱστῶμεν Στίχους δ'. καὶ ψάλλομεν Στιχηρὰ προσόμοια γ'. δευτεροῦντες τὸ α'.

Ἦχος α'. Τῶν οὐρανίων ταγμάτων

Μνήμην τελοῦντες αἰσίαν, σὲ ἀνυμνοῦμεν Χριστέ, τὸν παραδόξως Ἄνναν, ἐκ ζωῆς τῆς προσκαίρου, πρὸς τὴν ἄληκτον δόξαν, μεταστήσαντα νῦν, ὡς μητέρα ὑπάρχουσαν, τῆς τεκούσης ἀσπόρως ὑπερφυῶς, Θεοτόκου καὶ Παρθένου Μητρός.

Μνήμην ἁγίαν τελοῦντες, τῶν Προπατόρων Χριστοῦ, Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννης, τῶν σεπτῶν καὶ ἀμέμπτων, δοξάζομεν ἀπαύστως, τὸν λυτρωτήν, καὶ οἰκτίρμονα Κύριον, καὶ μεταστήσαντα τούτους πρὸς τὴν ζωήν, τὴν ἀγήρω καὶ ἀνώλεθρον.

Πρὸς τὰς αὐλὰς χορείας, καὶ τῶν Δικαίων σκηνάς, ἔνθα Ἀγγέλων τάξεις, ἔνθα δῆμος Ἁγίων, χαρᾷ ἑορταζόντων ἄγεται νῦν, τὰ Δικαίων τὰ πνεύματα, Ἰωακεὶμ καὶ τῆς Ἄννης οὓς εὐσεβῶς, εὐφημοῦντες μακαρίσωμεν.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος β'.

Δεῦτε φιλοπάρθενοι πάντες, καὶ τῆς ἁγνείας ἐρασταί· δεῦτε ἑορτάσωμεν Ἄννης τὴν σεβάσμιον κοίμησιν· ἡ γὰρ ἔτεκεν ὑπερφυῶς τὴν πηγὴν τῆς ζωῆς, Μαρίαν τὴν Θεόπαιδα, ἐξ ἧς ἐτέχθη ὁ Λυτρωτής, ὁ φωτίζων καὶ ἁγιάζων τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Δοξολογία Μεγάλη, καὶ Ἀπόλυσις.

Εἰς τὴν Λειτουργίαν,

Τὰ Τυπικά, καὶ ἐκ τοῦ Κανόνος τῆς Ἁγίας Ὠδὴ γ'. καὶ ς'.

Ὁ Ἀπόστολος.

Ἀδελφοί, Ἀβραὰμ δύο υἱοὺς ἔσχεν.

Εὐαγγέλιον, κατὰ Λουκᾶν.

Εἶπεν ὁ Κύριος· Οὐδεὶς λύχνον ἅψας.

Ζήτει Σαββάτῳ ς'.

Κοινωνικόν· Ἀγαλλιᾶσθε, Δίκαιοι, ἐν Κυρίῳ.

même jour, fête de nos saints Pères qui assistèrent, au nombre de 165, au cinquième concile œcuménique.

Suit leur légende, puis l'ode septième [illegible] non de sainte Anne. C'est toujours la même pensée qui [illegible] l'esprit du mélode.

O bienheureuse Anne, mère de la Mère de toute vie véritable, tu es entrée dans la vie véritable et tu chantes avec bonheur « O Dieu de nos pères, Majesté ineffable, que ton nom soit à jamais béni ! » — O mère de la Mère du Sauveur, tu t'empresses d'aller recueillir la récompense de tes vertus, en adressant au Seigneur cette louange : « O Dieu de nos pères, que ton nom soit à jamais béni ! » — Ta demeure est maintenant l'immensité du ciel, la lumière qui ne connaît aucun déclin, et de ton âme s'exhale ce cri d'allégresse : « O Dieu de nos pères que ton nom soit à jamais béni ! »

(129 [1]) *Ode VIII.* La mère de la Théotocos n'a pas pu s'envelopper de la mort comme d'un vêtement ; le Christ lui a ouvert toutes grandes les portes du ciel et l'a reçue avec joie en son royaume parce que Marie, son auguste Fille, est elle-même l'autre ciel où il a fait naguère son séjour.

Le Theotokion *de cette ode est la courte mais fervente prière d'une âme qui se voit* exposée à toutes les tentations troublantes, à tous les dangers d'un naufrage presque inévitable, et qui soupire après le port du salut; *mais prenons confiance* : C'est Marie qui est ce hâvre de grâce, et c'est elle-même qui nous y conduit par des brises légères émanées de l'Esprit.

(130 [1]) *Ode IX* (*résumé*). Ève a mérité la malédiction divine à cause de sa désobéissance; Anne, toujours fidèle, est aujourd'hui couronnée de gloire, et son âme se perd dans un océan de délices intarissables, au milieu des justes et des esprits célestes qui font cortège à son triomphe. « O Vierge, dit encore ici le pieux mélode, ô Marie, souveraine de l'univers, donne-moi, je t'en prie, du courage, et rends la liberté à ce pauvre esclave que je suis ; car c'est toi qui fus la Mère du grand libérateur de tous les hommes, de tous les malheureux retenus jusque-là en esclavage.

L'office continue encore avec les mêmes prières, les mêmes expressions à peu près identiques, puis vient l'exapostilarion *qui termine les* Matines. *Si on lit la rubrique, on verra que l'acolouthie de la fête ne se termine pas là. Il reste les* Laudes, *qui consisteront à répeter*

un certain nombre des prières de Matines, *en y ajoutant la doxologie ordinaire, ensuite la grande doxologie, et enfin* l'apolysis *ou la formule finale qui* congédie, *jusqu'à nouvel ordre, les assistants.*

Après les Laudes *a lieu la* Liturgie, *c'est-à-dire la sainte messe, selon le* typicon *du jour, avec deux odes du* Canon de la fête, l'*épître*: « Abraham avait deux fils, »*et l'Evangile de saint Luc* :« On n'allume pas une lanterne pour la mettre sous le boisseau. »

C'est la fin de tout l'office du jour, mais dans l'âme chrétienne la prière ne finit jamais et à la chère Sainte si grande, si bonne, si maternelle pour les enfants de sa divine Fille, le moine dira encore longtemps :

'Αλλ' ἡμῶν μνημόνευε,
Τῶν ἐν πίστει μεμνημένων σου.

Après la prière, toutes les prières qui précèdent, une réflexion peut-être nous est permise ?

Au cours de cet office du 25 juillet, dont une traduction incomplète, il est vrai, mais à peu près exacte quant au sens, nous a donné un peu l'idée comme des autres, on a pu remarquer cette finale si souvent répétée des *Ikhoi*, *Stikhera*, odes, prières diverses, finale qui n'est toujours que la même demande suppliante et pleine de confiance : « Bienheureuse Anne, toi qui as si grand pouvoir au ciel, intercède pour nous auprès de la divine miséricorde. » Bien plus souvent revient-elle encore dans ce texte grec que nous avons dû abréger, on sait bien pourquoi, et l'on devine aussi avec quel regret. Or, sans formuler de nouveau une plainte que nous regrettons d'avoir exprimée ne fût-ce qu'une fois et parce que le soin de la vérité nous y obligeait, qu'est-ce donc que le culte des saints, si cette invocation à sainte Anne, revenant à chaque instant sous une forme ou sous une autre au cours de ses offices grecs, ne témoigne d'aucun culte ?

Mais pardonnons à la sagesse humaine commme nous pardonnons à l'humaine faiblesse, et, sans rancœur, dans le parfait oubli de toute vanité d'ici-bas, continuons notre prière et, cette fois, dans ce français que tout le ciel, paraît-il, entend si bien :

BONNE SAINTE ANNE, N'OUBLIEZ PAS
CEUX QUI, DANS LEUR FOI, SE SOUVIENNENT DE VOUS !

3 Solennité de ces fêtes.

Un peuple qui chante des poèmes *sur le Temple de la Mère de Dieu* a dû célébrer dignement les fêtes de la Vierge et de celle qui fut son premier temple ici-bas, sa sainte Mère, la bienheureuse Anne [1]. Allatius a connu, comme s'il les avait fréquentés, ces Byzantins des premiers âges dont nous avons essayé nous-même ailleurs de dire la piété, et il nous montre un peuple entier accourant à l'église, aux jours de fête des saints, pour célébrer, d'un même cœur et d'une même âme, leurs vertus [2].

Est-il après cela nécessaire de dire que la *Conception*, la *Nativité*, la *Présentation de la sainte Vierge* étaient des jours de grandes fêtes, des solennités auxquelles toute la foule des fidèles accourait avec empressement et vraie joie ? Jean d'Eubée nous l'a déjà dit, la *Conception d'Anne*, « le message de l'ange » qui lui avait annoncé sa maternité prochaine : c'était la première de toutes les insignes fêtes : *prima omnium insignium solemnitatum*, et « si, ajoutait-il, nous honorons les temples matériels consacrés au Seigneur, avec combien plus de raison, avec quelle dévotion qui devrait être *infinie*, ne devons-nous pas rendre hommage à la bienheureuse Vierge, « ce temple spirituel dont les fondements ne sont ni de pierre ni faits de main d'homme, mais l'œuvre de Dieu même par l'intermédiaire de l'Esprit de sainteté et de vie [3] ! « Οὐδὲν ἡδύτερον ἢ περιχαρέστερον », s'écrie Georges de Nicomédie : « Rien n'est plus doux, plus saintement réjouissant, *plus entouré de grâce* » que cette fête ; pour le moine Euthyme, prêtre et syncelle, c'est le jour « de la plus grande joie possible, de l'allégresse inénar-

---

1. Poème en vers ïambiques de Georges Pisidès, cf. Du Cange, *C. P. Chr.*, notes sur Zonaras, p. 46 ; Ceillier, t. XI, p. 653, *et ita omnes*.

2. In diebus festis sanctorum, concurrente universo populo ad eorum res gestas celebrandas. *De libris*, p. 94.

3. Nam si templa nec præter tantæ rei dignitatem dedicamus, quanto magis ferventi studio, *devotione infinita*, ac Dei timore hæc celebranda est, in qua non ex lapide fundamenta jaciuntur, nec manu hominum Dei templum exædificatur ; sed in ventre Deipara ac sanctissima Maria Patris beneplacito, et sanctissimi ac vivificantis Spiritus ope concepta est. *Ut supra*.

rable : » Μεγίστης εὐφροσύνης καὶ ἀνεκλαλήτου ἀγαλλιάσεως σήμερον [1], et la poésie, à son tour, a des élans de ferveur qui, cette fois encore, échappent a toute traduction : « Tressaillez d'allégresse, montagnes et collines, mers et campagnes, multitudes des anges et genre humain tout entier ! Aujourd'hui chantez la glorieuse Anne, temple de la Vierge, chantez la Vierge, temple de Dieu même ! Les ombres de la loi ancienne ont disparu, et une Vierge se lève, splendeur de la grâce divine [2]. »

Ces textes, ces « cris de cœur », comme nous les appelions, se multiplient, on le sait, à l'infini, dans l'éloquence et la liturgie byzantines, et les *Ménées* seraient toujours là au besoin pour nous en faire entendre les échos. Mais dès longtemps, pensons-nous, le lecteur est converti. Il sourirait même de pitié si nous lui apportions, après ces preuves intrinsèques, toujours les meilleures, un témoignage historique, celui que les auteurs ne manquent jamais de demander, comme si c'était nécessaire, à la fameuse *Constitution* d'Emmanuel Comnène. Ne la mentionons donc nous-même que pour mémoire : En 1166, ce basileus abolit plusieurs solennités parce que leur grand nombre devenait, lui disait-on, une cause d'oisiveté et de désordre, mais il se garda bien de toucher à celle du 9 décembre. Bien au contraire entendait-il plutôt lui donner force de loi comme à quelques autres qu'il voulait maintenir, et l'on connaît la réflexion d'Assemani à ce sujet, à savoir que, « loin d'instituer cette solennité, Emmanuel ne faisait, en cette occasion, que sanctionner de son autorité souveraine un usage qui existait de temps immémorial dans son Empire [3].

Une autre preuve ne serait-elle pas également superflue pour la *Nativité* ? Evidemment, cette fête est toujours chez les Byzantins ce qu'elle était déjà au temps de Germain de Constantinople,

---

1. Voir ci-dessus p. 157.

2. Ὄρη καὶ βουνοί, πεδία καὶ θάλασσα, ἀγγέλων πληθὺς καὶ πᾶσα φύσις βροτῶν εὐφρανθήτωσαν· τοῦ δεσπότου τὸ θεῖον γὰρ τέμενος, ἀπαρχὴν ἀναδομήσεως ἐδέξατο Ἄννα... Νόμου αἱ σκιαὶ σαφῶς παρατρέχουσιν· αὐλὴ γὰρ ἰδοὺ τῆς Θείας χάριτος ἐμφανίζεται ἡ παρθένος, [illegible] ἐξ ἧς ὁ φαιδρὸς τῆς Θεότητος ἀνίσχει ὄντως ἥλιος. Cf. les *notes* de Ballerini aux *œuvres* de Jean d'Eubée, dans Migne, *loc. cit.*, ou *Sylloge*, t. I, p. 470. Les deux citations sont prises par lui des *Ménées* de Grotta-Ferrata.

3. *Kalend. Eccl. univ.*, t. V, p. 70.

c'est-à-dire la παγκόσμιος χαρά, « la joie de la terre entière »; ou, comme André de Crète le lui a prêché, « la porte qui s'ouvre devant la grâce et la vérité [1]; » ou encore, selon l'expression d'un codex de Milan, la grande « pourvoyeuse du salut universel », la naissance de Marie présageant la naissance prochaine du Rédempteur. Chez les Arméniens, comme dans tout l'Empire, la fête *se célèbre cinq jours*, ainsi qu'en témoigne leur synaxaire du XIII[e] siècle, que vient de publier Mgr Graffin [2].

Détail qu'on peut noter : on ne jeûne pas, le 8 septembre, au Mont Athos, et si les moines ne s'accordent pas un peu de « vin et d'huile » comme en la fête de la *Conception*, au moins ils « déjeunent » *in piscibus*, ce qui n'est pas peu dire [3].

On croira volontiers de même, sur la foi du manuscrit de Sirmond, si toutefois son témoignage nous est nécessaire, que la *Présentation* était, dans tout l'Empire, grâce à la piété des fidèles qui l'avait ainsi voulu, une solennité « vraiment merveilleuse, » traduction littérale de : Ἡ ἐν τῷ ναῷ τῆς Θεομήτορος εἴσοδος ἑορτὴν τοῖς εὐσεβέσιν εἰργάσατο « θαυμαστὴν » καὶ παγκόσμιον [4].

Mais il nous reste deux autres fêtes, le 25 juillet et le 9 septembre, et puisque voici déjà trois solennités qui ont fait part égale à la bienheureuse Mère en même temps qu'à la toute-sainte Fille, comment, pour commencer par lui, le 25 juillet sera-t-il traité ?

Au Vatican, un manuscrit du XI[e] siècle (*Palat.* 317) contient, du folio 81 au folio 85, et sous la date du 25 juillet, un *encomium* de Pierre d'Argos εἰς τὴν ἁγίαν Ἄνναν. — Autre témoin : l'office même de ce jour. Dom Guéranger, bien avant nous, s'était plu à le lire, à nous en faire connaître quelques strophes choisies

1. Est nobis præsens solemnitas prior quidem iis quæ ad legem et umbram spectant, sed et eorum *janua quæ ad gratiam et veritatem*. Cf. *P. G.*, t. XCVII, col. 805. Διὸ καὶ καλεῖται γενέσιον ὡς πρόξενον τῆς τοῦ κόσμου σωτηρίας. Codex B. 104 de « l'Ambrosienne », parchemin, XII[e]-XIII[e] siècle. Cf. *Sirmond*, col. 25.

2. *Patr. Orient.* (Graffin-Nau), t. V (1910), p. 528.

3. Cf. Pitra, *Spicilegium*, t. IV, p. 445 sq., *Vetus monasteriorum Montis Athonis Typicon*, au 8 septembre : « Nativitas Deiparæ : solutio (jejunii) fit in piscibus et operum cessatio. » Au 9 décembre : « Conceptio sanctæ ac Virginis matris Annæ, solvitur in vino et oleo (p. 447). »

4. *Sirmond*, col. 243.

çà et là, et si sa traduction n'est pas aussi littérale qu'on aurait pu la désirer, elle est cependant très exacte. Il dira : « Salut, terre bénie d'où sortit la branche qui fleurit divinement ! Salut, messagère du printemps de la grâce !... Salut, fête solennelle, toute de lumière, allégresse du monde, car aujourd'hui, dans une sainteté digne de toute louange, s'est endormie la bienheureuse Anne, qui donna naissance à la Mère du Christ ! » Pour ne parler que de celui-là, le mot « fête solennelle, toute de lumière » est bien la traduction de φωταυγὴς πανήγυρις, en autant du moins que ce dernier mot puisse être traduit en français. Pour quiconque n'a pas oublié tout à fait ses *Racines grecques*, il signifierait de plus un « rassemblement de tout le peuple, » ce qui dit mieux en effet que « fête solennelle », surtout quand à la fête solennelle il ne vient personne.

Si nous avions besoin maintenant du témoignage de l'histoire, nous aurions encore ici la fameuse « Constitution de Commène », si souvent citée par les auteurs, et en particulier par Colvenier, Thomassin, Baillet, Cavalieri, etc., que nous ferions bien d'y voir autre chose qu'un mythe [1].

---

1. Colvenier, cf. ci-dessus p. 66. — Baillet, à propos du 25 juillet : « Ce jour était chômé d'obligation dans la Grèce et dans toutes les provinces de l'Orient sujettes à l'empire de Constantinople du temps de l'empereur Manuel Comnène. Mais il paraît que cette obligation a cessé au moins depuis que cette ville capitale est tombée sous la puissance des Turcs. *Les Vies des Saints*, 1704, t. VII, p. 743-751. Il cite à son appui Thomassin, *De Festis*, p. 90. — Cavalieri ne sait pas quand la fête du 25 juillet a pu être instituée en Orient mais pour la solennité qui l'accompagnait, il n'a aucun doute; il sait que, ce jour-là, le Byzantin était « en vacance », par « une grâce de sa religion » : « Et sane Comneni edictum, ante annum 1200, S. Annæ celebritatem memorat, et a constitutione Emmanuelis Imperatoris ponitur inter eas solemnitates quibus *vacandum est religionis gratia.* » *Loc. cit.*, t. II, p. 133.

Pour les *Manuelis Comnenis Novellæ constitutiones*, cf. *P. G.* t. CXXXIII, et pour *Novella de diebus feriatis*, *ibid.*, col. 750. Le 8 septembre, le 21 novembre, le 9 décembre et le 25 juillet (*Propter obdormitionem sanctæ Annæ, matris Deiparæ*) y sont nommés comme fêtes comportant *cessation de tout travail* et *vacance des tribunaux*. En d'autres fêtes dont suit la liste assez longue, le travail est permis *après la liturgie*, ainsi que l'exercice de la justice. Même « Constitution d'Emmanuel » dans le *Commentarium Theodori Balsamonis ad* Nomocanem Photii, *P. G.*, t. CIV, col. 1070. Thomassin, l'homme illustre par excel-

Supposant donc admise la solennité du 25 juillet, vrai jour d'observance comme le dimanche, et cela au moins dès 1166, — question d'ancienneté sur laquelle nous devons revenir — que penser du 9 septembre au point de vue de sa célébration par les fidèles ? — Déjà, une fois, sur l'invitation de Bossuet, nous sommes « sortis du temps et du changement », c'est-à-dire, comme nous traduisions, « du présent », et pour ajouter ici quelque chose, de notre présent à nous, tout fait d'indifférence, presque d'athéïsme, où l'on s'étonne même que la foi ait jamais pu exister. « Nos pères qui croyaient étaient des sots », et combien de cerveaux malades pensent aujourd'hui comme Michelet ! *Non erat his locus*, dira la censure, mais qu'importe la censure ? « Nos pères étaient des sots » parce qu'ils croyaient. Oui, ou bien, c'est que nous qui le sommes parce que nous ne croyons plus. « Sots » de bâtir Notre-Dame de Paris, ou telle autre Notre-Dame, ou bien nous, de ne plus y entrer, car enfin, il n'y a pas de moyen terme.

Oui, en effet, « sortons du temps et du changement ». Ce qui n'avait pas encore changé en Orient vers le temps qui nous occupe, c'était la foi aux choses de Dieu, aux êtres choisis de Dieu précisément en vue de nous y faire croire et de nous les faire aimer. Joachim et Anne étaient ceux-là, eux les instruments, les intermédiaires, les transmetteurs directs de la grâce de Dieu faite aux hommes. On a pu voir jusqu'ici de quel respect, de quelle tendresse filiale, la piété de l'Orient les entourait, et serait-il donc si téméraire de penser que la fête commune des *Theopatores*, au 9 septembre, recevait les mêmes honneurs que celle du 25 juillet ? Pourquoi faire de l'épouse, à tel jour, une privilégiée, si l'époux ne l'est pas à tel autre, au moins avec elle ? Malheureusement nous n'avons pas ici « le bout de papier », pas même cette autorité d'un maître quelconque qui, d'ordinaire, le remplace, sans qu'on se préoccupe davantage de savoir s'il dit vrai, tant le *magister dixit* joue encore un rôle important en ce monde. Assurément, nous-même nous n'affirmerons rien. Déjà, dans les ouvrages relatifs au culte de sainte Anne, il y a trop d'assertions gratuites, et

---

lence en héortologie, n'a guère laissé qu'une douzaine de lignes sur notre Sainte et ses fêtes. Cf. *Traité des festes de l'Église*, in-8°, Paris, 1697 (2e édition), p. 88.

mieux vaudra toujours, quand on ne sait pas, avouer simplement son ignorance, quitte à employer le mot « insuffisance » qui, paraît-il, sonne un peu mieux.

Seulement, nous nous permettrons de soumettre au lecteur deux ou trois menus faits ou observations.

D'abord on sait que les Orientaux du XI[e] siècle possédaient déjà, ou comme disent plus justement les *Analecta Juris Pontificii*, « conservaient encore » cent vingt fêtes chômées (les dimanches compris, bien entendu)[1]. Otez, si vous voulez, cinquante-deux jours, une facile arithmétique vous en laisse encore soixante-huit, qui, pour les fidèles, entraînaient les mêmes obligations que le dimanche.

Un autre argument, très faible peut-être, mais qui n'est pas pour cela quantité tout à fait négligeable, pourrait se prendre de la calligraphie de certains manuscrits à cette date. *Calligraphie* est le mot, car on remarque avec plaisir que tel synaxaire, euchologe ou ménologe prend, au 9 septembre, comme un petit air de fête. Il semble bien que, pour le scribe, ce jour-là n'est pas tout à fait un jour comme les autres. Il accentue davantage ou soigne mieux son écriture ; il la dégage du contexte plus qu'il n'a coutume de faire, lui qui ménage tant son parchemin ; ou bien il se paie le luxe d'une grande lettre initiale en beau cinabre avec arabesques, fleurettes, « fioritures » au premier sens du mot et c'est de sa plus belle main qu'il transcrit la légende du jour.

Cette notice est d'ailleurs plus longue, on dirait « plus solennelle » qu'en d'autres jours, et il s'y trouve de plus certains mots qui attirent l'attention, comme, par exemple, dans celle du manuscrit de Berlin :

« Aujourd'hui est la *synaxe* des justes Joachim et Anne que nous avons résolu de *célébrer* au lendemain de la nativité de la Mère de Dieu, non parce que ces deux bienheureux ont cessé de vivre aussitôt après cette naissance (car le vingt-cinq juillet nous rappelle leur bienheureuse dormition), mais parce qu'ils ont été, comme père et mère de la sainte Vierge, les instruments du salut universel, et les premiers à bénéficier de cette divine naissance.

1. Année 1862-1863, t. VI, p. 1350.

Leur synaxe a lieu dans le magnifique sanctuaire de la Théotocos, près de la grande église de Chalcopratée [1].

Le Dr Bayan traduit ainsi un codex arménien : « De nouveau fête de la Mère de Dieu. Et commémoration et *réunion des fidèles* pour célébrer les justes Joachim et Anne [2]. » Au surplus, dans les *Ménées* de ce même jour, il se rencontre souvent des expressions comme celles-ci : συνελθόντες εὐσεβῶς, « nous nous sommes réunis pieusement »; ἅπαντας ἀνυμνῆσαι, « Anne invite tous les fidèles à chanter des hymnes ; ἣν ἑορτάζομεν, « Nous célébrons ce jour », et c'est le cas de remarquer, fût-ce peut-être pour la seconde fois, le sens restrictif du mot grec ἑορτή, restrictif parce qu'on ne l'employait que pour désigner les « grandes fêtes, » les solennités.

Encore un menu détail, s'il vous plaît, une simple note prise dans Lambecius. Son catalogue de la bibliothèque impériale de Vienne fait mention d'un codex contenant deux στιχήρα, ou, comme il traduit, « deux cantiques ecclésiastiques *cum antiquis notis musicis*, « avec d'anciennes notes de musique », l'un pour la fête de la Nativité, l'autre pour celle du lendemain. On peut supposer que ces « notes musicales » sont autre chose que la psalmodie pure et simple telle qu'on l'employait à l'*Office*, et qu'elles représentent plutôt un chant plus solennel, en rapport avec les paroles elles-mêmes. Quoi qu'il en soit, au 9 septembre, les paroles supposent en effet une musique de fête : Δεῦτε νῦν χορεύσωμεν, « Venez maintenant, et chantons en chœur [3] ! »

Et encore, puisque « l'union fait la force », même quand on ne peut mettre ensemble que des fils bien ténus, voici le discours

---

1. Ἡ σύναξις ἐπιτελεῖται τῶν δικαίων Ἰωακεὶμ καὶ Ἄννης, ἣν παρελάβομεν ἑορτάζειν τῇ ἐπαύριον τοῦ γενεθλίου τῆς Θεοτόκου, οὐχ ἐπειδὴ κατὰ ταύτην ἔσχον τῆς ζωῆς τὴν τελείωσιν (ἡ γὰρ εἰκοστὴ πέμπτη τοῦ Ἰουλίου ταύτην ἡμῖν γνωρίζει), ἀλλ' ἐπειδὴ πρόξενοι τῆς παγκοσμίου σωτηρίας διὰ τῆς ἐξ αὐτῶν προελθούσης ἁγίας θυγατρὸς γεγόνασι, καταλλαγῆς λαβόντες ἐνέχυρα ἐν τῇ θείᾳ γεννήσει αὐτῆς. Τελεῖται δὲ ἡ αὐτῶν σύναξις ἐν τῷ ἐξαίρῳ οἴκῳ τῆς Θεοτόκου πλησίον τῆς ἁγιωτάτης ἐκκλησίας ἐν τοῖς Χαλκοπρατείοις. Cf. *Sirmond*, col. 29.

2. *Synaxaire arménien* de Ter Israel, *Patrol. Orient.*, t. v, p. 550 (1910), p. 550. Traduction du Dr Bayan avec le concours du prince Maximilien de Saxe.

3. Lambecius, *op. cit.*, t. III, p. 507, indique pour ces cantiques le Codex 100 (*Theol. græca*), fol. 120 et 121. Il ajoute : « Codex pervetustus et optimæ notæ. »

de Cosmas Vestitor, ce fameux *Encomium* dont nous avons donné plus haut quelques extraits, et qui a célébré, non en passant ou par occasion, mais *ex professo* et de première intention, les justes et saints « Ancêtres de Dieu » Joachim et Anne. L'exorde prête déjà à des conjectures favorables ; mais le sermon tout entier, un sermon qui fut prononcé exactement au lendemain de la Nativité et selon toute apparence, non devant des bancs vides, comme la chose arrive de nos jours, mais devant des fidèles plus ou moins nombreux, ne prouverait-il pas que ce jour-là était une fête, moins solennelle que d'autres, si l'on veut, mais encore assez grande pour demander un discours spécial et attirer les fidèles à l'église?

Dans le rite syrien, tel que nous le fait connaître le *Calendarium* du Père Nilles, le 9 septembre porte en toutes lettres *I^æ classis*, et c'est plutôt la fête de juillet qui devient de *seconde classe*, tout en restant cependant fête chômée [1].

Enfin, permettez une dernière observation. Il ne serait pas raisonnable de supposer que toutes les fêtes, même chez les Byzantins, jouissaient des mêmes honneurs, mais si celle des *Theopatores* possédait comme, par exemple, le 21 novembre, un μεθέορτος (*post-festum*, « après-fête »), sorte de mémoire qui en indiquait le prolongement au moins pour un jour, sinon pour plusieurs comme dans le cas des grandes solennités, ne serait-ce pas parce que lui-même, ce 9 septembre toujours, était aussi une grande célébration, au moins en l'une ou l'autre église de l'Empire ?

Judicent periti ! Nous n'avons pas voulu établir une preuve — à quoi bon? — mais poursuivre encore tout doucement une étude qui devient en effet de plus en plus douce à mesure qu'elle avance.

---

1. *Op. cit.*, t. I, p. 481.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE : *La fête liturgique de sainte Anne.*

MADAME SAINCTE ANNE ET SON CULTE EN ORIENT

ARTICLE PREMIER : *Monuments littéraires*

ARTICLE DEUXIÈME : *Fêtes et liturgie*..........

SOMMAIRE DU TOME II

(à paraître)

ORIENT (suite)

Seconde partie de l'opuscule

LE CULTE EN OCCIDENT AU MOYEN AGE

(Étude du même genre que la précédente).

Imp. M.-R. LEROY, rue de Vanves, 165. — Paris

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Bibliothèque d'Histoire religieuse

L'Église de Paris et la Révolution (P. Pisani), chanoine à Notre-Dame de Paris, docteur ès-lettres, professeur à l'Institut catholique. I. 1789-1792. 1 vol. 12° (350 p.). — *Idem*. II. 1792-1796. 1 vol. 12° (350 p.). — *Idem*. III. 1796-1799. 1 vol. 12° (480 p.).

Études sur la Réforme française (Henri Hauser), professeur à l'Université de Dijon. 1 vol. 12° (XIV-308 p.).

Luther et le Luthéranisme. Étude faite d'après les sources, par Henri Denifle, de l'ordre des Frères Prêcheurs, traduit de l'allemand avec une préface et des notes par J. Paquier, docteur ès-lettres, ancien administrateur de l'église de la Sorbonne. T. I, 1 vol. 12° (LXXIV-392 p.).

Histoire du Bréviaire romain (Mgr P. Batiffol). 3° édition revue et augmentée. 1 volume. Chaque volume .... 3 fr. 50

Fouqueray (P. Henri), S. J. Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression (1528-1762). T. Ier. Les origines et les premières luttes (1528-1575). 1. vol. 8° .... 10 fr.

Meistermann (Le Père Barnabé). Nouveau guide de Terre Sainte. 1907, 1 vol. 12°, cart., cartes et pl. (XLIII 610 p.) .... 7 fr.
— Guide du Nil au Jourdain par le Sinaï et Pétra sur les traces d'Israël. 1909, 1 vol. 12°, cart., pl. et cartes (XLVI-380 p.) .... 7 fr.

Monumenta ecclesiæ liturgica ediderunt et curaverunt Ferdinandus Cabrol et Henricus Leclercq. Vol. I : Reliquiæ liturgicæ vetustissimæ, sectio prima. 1902. 1 vol. 8° (CCXV-276-204 p.) .... 75 fr.
— Vol. V. Liber ordinum en usage dans l'église wisigothe et mozarabe d'Espagne du Ve au XIe siècle, publié par Férotin. 1904, 1 vol. 4° (LV- 800 p.) .... 60 fr.

Mortier (R. P.). Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs. T. I-IV (1170-1263 ; 1264-1323 ; 1324-1399 ; 1400-1486), 4 vol. 8° (VII-684 ; 596 ; 698 ; 660 p.), chaque vol .... 10 fr.
Les tomes I et II ne se vendent pas séparément.

— Index général des noms propres de personnes et de lieux contenus dans les t. I à IV, 1 vol. 8° (87 p.) .... 2 fr. 50

Regnault (Henri). Une province procuratorienne au début de l'Empire Romain. Le procès de Jésus-Christ. 1909, 1 vol. 8° (153 p.) .... 4 fr.

Valois (Noël). La crise religieuse du XVe siècle. Le Pape et le Concile (1418-1450). 1909, 2 vol. gr. 8°, portraits et pl. .... 20 fr.

Viaud (R. P. Prosper). Nazareth et ses deux églises de l'Annonciation et de Saint-Joseph d'après les fouilles récentes. 1 vol. 8° 94 gr. .... 6 fr.

Valois (Noël), membre de l'Institut. La France et le Grand Schisme d'Occident. 1896-1902, 4 volumes 8° (XXV 407, 516, XXIV-632 et 610 p.) .... 40 fr.